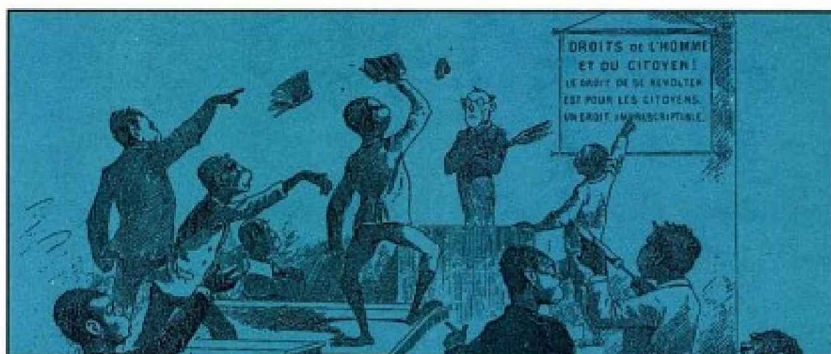




JEAN-MARC BERNARDINI



Le darwinisme social en France (1859-1918)

Fascination et rejet d'une idéologie

Le darwinisme social en France (1859-1918)

Fascination et rejet d'une idéologie

Jean-Marc Bernardini

Éditeur : CNRS Éditions

Année d'édition : 1997

Date de mise en ligne : 19 juin 2013

Collection : Sociologie

ISBN électronique : 9782271078476



<http://books.openedition.org>

Référence électronique :

BERNARDINI, Jean-Marc. *Le darwinisme social en France (1859-1918) : Fascination et rejet d'une idéologie*. Nouvelle édition [en ligne]. Paris : CNRS Éditions, 1997 (généré le 17 décembre 2013). Disponible sur Internet :

<<http://books.openedition.org/editionscnrs/1681>>. ISBN : 9782271078476.

Édition imprimée :

ISBN : 9782271054838

Nombre de pages : 459

© CNRS Éditions, 1997

Conditions d'utilisation :

<http://www.openedition.org/6540>

Lutte pour l'existence, survie des plus aptes... On a longtemps cru que l'utilisation à des fins politiques et sociales des théories de Charles Darwin était une spécialité des seuls pays anglo-saxons. À rencontre de cette idée reçue, l'auteur soutient qu'une véritable culture darwinienne s'est développée en France au siècle dernier, bien au-delà du cénacle des scientifiques, et souvent à leur corps défendant. Par l'attention portée aux médiateurs d'une culture scientifique, cet ouvrage montre de quelle manière dans ses débats philosophiques, religieux et politiques, la France du long XIX^e siècle a d'abord exprimé sa fascination puis sa réticence pour les nouvelles idées évolutionnistes de Charles Darwin. L'étude approfondie des phénomènes de circulation, d'enracinement ou de rejet d'une idéologie scientifique éclaire au final d'une lumière singulière la résistance des scientifiques français aux théories darwiniennes, résistance qui leur fit prendre bien du retard dans le domaine de la biologie évolutionniste.

SOMMAIRE

Introduction

Première partie. La difficile « mise en histoire » du darwinisme social

Chapitre premier. Les divers regards sur le darwinisme social : la cacophonie ?

Les débats actuels relatifs au darwinisme social de Darwin

Un panorama des diverses approches : en France après 1945

... à l'étranger après 1945...

... Et en France... avant 1945 !

Chapitre 2. Le darwinisme social : un objet historique difficilement identifiable ?

Eugénisme, racisme et darwinisme social : au cœur d'une pensée darwinienne ?

Les incidences des polémiques politiques récentes et plus anciennes

Les sciences et les idéologies : justiciables d'une même approche ?

Partie II. De 1859 à la fin du siècle : la mise en place d'une équation française du darwinisme social

Avant-propos

Chapitre premier. Les pionniers du darwinisme social (1859-1870)

L'autodidacte Clémence Royer et l'économie libérale : « Je crois au progrès ! »

Les utilisations anticléricales, républicaines et philosophiques du darwinisme

Les premières résistances aux implications sociales du darwinisme

Chapitre 2. 1870-1878 : la lente mais sûre mise en place d'une réflexion biosociale française

Le temps des premières révisions ?

L'anthropologie et la philosophie en ligne de front

Les spécificités de l'antidarwinisme social : le procès du matérialisme... suite !

Chapitre 3. 1878-1900 : les principaux diffuseurs des diverses thèses darwiniennes et lamarckiennes sociales

Les naturalistes : peu nombreux mais influents

Les anthropologues et les médecins : un groupe composite mais actif

Gustave Le Bon et Georges Vacher de Lapouge : un darwinisme social à l'usage des élites... ou des sociologues ?

Les économistes libéraux : un authentique darwinisme social libéral... isolé dans le paysage politique français ?

Les importants relais littéraires

Chapitre 4. Les sciences naturelles et biologiques dans l'arène politique

Les références au darwinisme dans les débats parlementaires : un état des lieux

Les sciences sociales et biologiques : des transferts épistémologiques aux projets biopolitiques républicains

L'imprégnation darwinienne des idéologies socialistes et anarchistes

Chapitre 5. Les résistances religieuses au darwinisme social

L'Église et le darwinisme : évaluation des enjeux

Un catholicisme « moderniste » aux prises avec le darwinisme social

Partie III. De 1900 à 1918 : la récession du darwinisme social

Chapitre premier. Fin de siècle : le temps des premières ruptures

Le séisme Brunetière... la « banqueroute du darwinisme » ?

L'entreprise de réfutation du darwinisme par les sciences sociales et anthropologiques

« La conseillère parle plusieurs langages »... un avis non partagé !

Chapitre 2. 1900-1914 : les derniers feux du darwinisme et du lamarckisme social

La persistance d'un lamarckisme social républicain

L'ambivalence des discours naturalistes des droites extrêmes

La réaction de l'Église à contre tendance : à propos de la question sociale

Chapitre 3. 1914-1918 : le darwinisme dans l'œil du cyclone

Avant-propos – La guerre : frein ou accélérateur du progrès scientifique ?

La contribution des biologistes français aux manifestations chauvines

De la réfutation du pangermanisme à une « induration » du lamarckisme et du lamarckisme social

Hors de la communauté scientifique : le silence

Persistance d'un eugénisme lamarckien français

Conclusion

Annexes. Les références au darwinisme dans les débats parlementaires

Bibliographie

Index des noms propres cités

Introduction

Quel est le véritable impact de la révolution darwinienne, de cette « blessure narcissique » infligée à l'homme pour reprendre une expression fameuse, dans l'histoire contemporaine française ?

De prime abord, cette question paraîtra vraisemblablement saugrenue car on pourrait croire que tout a été dit sur ce sujet. Songeons à ces intenses remous médiatiques provoqués il y a quelques années par l'introduction en France de thèses, considérées comme darwiniennes sociales, de sociobiologistes anglo-saxons. A leurs parutions, les travaux du professeur de biologie à Harvard, Edward O. Wilson (*The sociobiology : the new synthesis* : 1975) et ceux d'autres sociobiologistes considérés alors comme plus outranciers comme l'anglais Richard Dawkins (*The selfish gene* : 1978) provoquèrent un tollé dans les milieux scientifiques américains. Les débats furent tout aussi tumultueux voire plus politisés, peu de temps plus tard, lors de l'introduction des idées sociobiologistes en France. La parution de la traduction de l'ouvrage de E. O. Wilson (1987) provoqua de nombreuses mises au point, dénonciations et autres rétrospectives sur les généalogies intellectuelles des avatars contemporains du darwinisme social. Aujourd'hui, les passions se seraient-elles tues ? Les derniers ouvrages d'Edward Wilson sont traduits et publiés sans provoquer de polémiques politiques, et on ne compte plus les nombreuses publications, recevant bonne presse, d'éthologie comparée ou d'études neurobiologiques empruntant des modèles darwiniens. Ces débats ont sans doute contribué à faire du darwinisme social un objet d'études... identifié. À titre indicatif, on mesure ainsi le chemin accompli en comparant la table des matières de deux sommes d'histoire des idées

politiques, celles de Jean Touchard et de Pascal Ory, parues à une trentaine d'années d'intervalle. Si l'ouvrage de Jean Touchard datant de 1958 (*Histoire des idées politiques, du XVIII^e siècle à nos jours*) consacrait, dans le cadre d'une étude du libéralisme anglais, un bref paragraphe au darwinisme politique de Herbert Spencer en revanche il ne délivrait aucune information relative à un hypothétique darwinisme social en France. Par contraste, la *Nouvelle Histoire des idées politiques* dirigée par Pascal Ory et publiée en 1987, soucieuse « d'être bien de son temps », soulignait sa modernité dans ses remarques liminaires en abordant, outre la question des relations entre la psychanalyse et le politique, le féminisme, l'écologisme, un chapitre conséquent sur le thème du darwinisme social.

Pourtant à regarder de plus près, le champ des études darwiniennes en France révèle quelques singularités.

Prenons tout d'abord acte que depuis une petite dizaine d'années, une kyrielle d'auteurs (des sociologues, des politologues, des philosophes, des historiens des sciences voire des psychanalystes) intègrent une évaluation du darwinisme social dans leur problématique. Néanmoins, comparativement aux pays anglo-saxons où les ouvrages d'histoire sur le darwinisme social sont légion, dans la plupart des cas, il s'agit d'articles, d'études parcellaires et non de synthèse. Le seul ouvrage conséquent et de référence en la matière est justement à mettre à l'actif d'une universitaire américaine Linda L. Clark (1984 ; 1988, pp. 192-200). Cette dernière, dans ce qu'il faut bien nommer une étude pionnière, proposait en 1984 une définition critique et une typologie suggestive des principales figures du darwinisme social en France ainsi qu'un aperçu historiographique de l'évolution de ce concept aux États-Unis. Son étude s'interrompait à la fin de la Première Guerre mondiale avec pour ultime conclusion une rapide présentation des thèses sociobiologistes contemporaines vulgarisées par les chantres de la « nouvelle droite » des décennies 1970-1980. Sans vouloir négliger les précieux travaux d'une équipe de sociologues et de politologues du CNRS (Taguieff : 1984 ; Béjin :

1982 ; 1984 ; 1985), le colloque international « Darwinisme et société » (Tort : 1992 ; Béjin : 1992) accordant d'ailleurs une portion de débat congrue au darwinisme social en France, ou le récent *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution* (Tort : 1996), il nous faut bien admettre que cette étude n'a pas d'équivalent en France.

Enfin, même si à l'instar de leurs confrères étrangers (Werner : 1984 ; Hobsbaum : 1989 ; Weber : 1991) certains historiens français spécialistes d'histoire contemporaine ne négligent plus dans leurs analyses le substrat scientiste du ^{xix}e siècle et la fascination des sciences biologiques des acteurs historiques de cette période (Sirinelli : 1988 ; 1993 ; Ory : 1989), les rares synthèses existantes ne sont pas l'œuvre des représentants de Clio. Il faut se rendre à l'évidence, les historiens de formation ont pour leur grande majorité déserté ce domaine de réflexion. À leur décharge, le partage des tâches est solidement respecté. Les scientifiques se préoccupent de l'histoire de leur discipline (biologie, physique, mathématique, etc.). L'épistémologie ou le discours critique des principes, hypothèses et résultats de la science est du domaine des philosophes et non des moindres si l'on songe à la figure tutélaire qu'est Gaston Bachelard, ou aux travaux plus récents de Georges Canguilhem ou de Gilles Gaston-Granger. Enfin, les investigations des dimensions sociales, politiques et éthiques de la sciences semblent réservées aux politologues et aux sociologues.

Au final, comment expliquer le faible nombre de travaux français se préoccupant du darwinisme social : exprime-t-il la répulsion des chercheurs français quant à l'histoire d'une idéologie « politiquement incorrecte » ? Faut-il incriminer le désintérêt des historiens français pour l'étude d'une idéologie aux frontières de l'histoire des sciences ? Le darwinisme social fut-il un phénomène marginal en France ?

Cette absence de la profession historienne est sans doute due à la spécificité et à... l'aridité des sciences dites « dures ». En conséquence, la tentation est grande d'abandonner leur histoire à des spécialistes. Pour preuve, Alexandre Koyré convaincu de

l'autonomie de la logique scientifique, revendiquait une histoire « internaliste » des sciences. La science conçue comme une recherche de la vérité, ne pouvait être comprise et « mise en histoire » qu'en fonction de ses propres problèmes (Koyré : 1966). Cette thèse, excluant *de facto* les facteurs politiques, sociaux et économiques dans la détermination des progrès scientifiques, légitimait en retour la réserve des historiens se jugeant incompetents pour aborder de tels champs d'étude. Sans doute, un autre mode d'analyse du développement des sciences permettrait d'intégrer les professionnels de l'histoire. Déjà en 1945, Karl Popper dressait un vibrant plaidoyer en faveur d'une « sociologie de la connaissance » où la psychologie de la découverte était intégrée à une analyse du caractère social et institutionnel de la connaissance scientifique (Popper : 1956 ; 1988).

Dans une certaine mesure cette thèse est reprise, complétée et défendue de nos jours par un nombre croissant de sociologues et d'historiens des sciences et des techniques, lesquels se font les chantres d'une histoire systémique ou « externaliste » des sciences. Le développement des sciences pourrait être assimilé à un processus dynamique, métastable, résultant d'un dialogue complexe entre un système scientifique, technique et le contexte économique et social (Gille : 1978, pp. 1111-1145).

De ces constats, il résulte que ce champ d'études est encore à investir, à défricher ou pour le moins, le phénomène de circulation, d'enracinement ou de rejet du darwinisme et du darwinisme social en France reste à mieux connaître. Ainsi, à titre d'exemple, est-il possible aujourd'hui de pleinement expliquer la persistance du lamarckisme parmi les scientifiques français ? Certes l'explication est sans doute à chercher dans la prédominance d'une culture catholique, mais a-t-on complètement mesuré les effets, sur le développement des sciences biologiques en France, de l'infiltration et de la diffusion dans l'espace français des thèses darwiniennes sociales qu'elles soient défendues par des auteurs français ou par des philosophes ou des scientifiques étrangers tels Herbert Spencer, Ernst Haeckel pour ne citer que les plus célèbres ?

Ce sont, pour partie, les tentatives de réponses à ce type de questions qui ont guidé l'écriture de cet ouvrage. Certains travaux pionniers ont certes déjà rendu compte de la lente pénétration des idées darwiniennes en France ou de la lente conversion au darwinisme de scientifiques français restés extraordinairement longtemps lamarckiens (Buican : 1974 ; 1984 ; Conry : 1974). L'onde de choc de cette révolution scientifique hors des cénacles des hommes de sciences est encore par trop méconnue. Le darwinisme étant également riche d'une méthode, d'une anthropologie voire d'une morale, il était fondé de s'interroger sur le degré d'imprégnation de la pensée française par les idéologies darwiniennes sociales, et de déterminer quels enjeux politiques, sociaux mais aussi scientifiques étaient révélés par ces débats relatifs à l'acceptation ou à la réfutation du darwinisme social.

Au final, cette étude « hybride » du darwinisme social, car empruntant les territoires et les catégories de l'histoire des sciences, de l'histoire culturelle et des idéologies scientifiques, de l'histoire des sciences humaines et sociales voire de la sociologie de la connaissance scientifique, voudrait contribuer, par la restitution de ces passages entre les sciences biologiques et les idéologies scientifiques, à une meilleure appréciation de l'impact et de la réception de la révolution darwinienne dans l'histoire contemporaine française.

Pour clore cette introduction, nous dirons quelques mots de l'organisation de cette étude de la diffusion et des réfutations du darwinisme social parmi les élites françaises de 1859 à 1918. Il semblait pertinent en première partie de cet ouvrage de définir et de défaire préalablement ces liens entre l'histoire du darwinisme scientifique et l'histoire des idéologies d'inspiration darwinienne. Il s'agit également de faire partager notre conviction que l'évolution et l'établissement d'un paradigme dans une communauté scientifique ne peut s'abstraire du contexte historique, idéologique et politique. L'histoire des réfutations du darwinisme social permettra d'expliquer pour partie les mésaventures du darwinisme

en France. Un détour par l'histoire et l'évolution des définitions du darwinisme social en France et dans les pays anglo-saxons autorisera en première approximation une évaluation des difficultés. De surcroît, les débats de ces dernières années ayant le darwinisme pour objet seront restitués et synthétisés, d'une part parce qu'au delà des invectives échangées ils révèlent l'existence d'enjeux politiques, scientifiques et épistémologiques d'importance, et d'autre part ils permettront de soustraire l'étude du darwinisme à ces charges passionnelles.

La seconde partie se focalisera sur la période s'étendant de 1859 à la fin du siècle. Au delà d'une typologie des multiples définitions et variantes du darwinisme social, nous dresserons cette fois, en parallèle, une carte des argumentaires et des réfutations mettant en relief à la fois les discours des scientifiques (biologistes ou sociologues), des parlementaires et des opposants religieux pour la plupart souvent antiévolutionnistes, en ce moment d'avènement en France d'un darwinisme social singulier. Notre recherche s'est avant tout orientée vers les auteurs reconnus ou s'autoproclamant darwiniens sociaux, eugénistes ou racistes et vers les disciplines ayant l'homme ou les sociétés humaines comme objet d'études et donc susceptibles de donner corps à ces théories par une intégration d'une thématique transformiste et évolutionniste (l'anthropologie, la sociologie, les sciences politiques, la médecine, etc.). Une attention particulière a été prêtée aux mouvements politiques et sociaux ayant eu recours à un argumentaire scientiste ou sociobiologiste (colonialisme, libéralisme économique, courants politiques d'extrême-droite, solidarisme républicain, marxisme scientiste, etc.). Puis parallèlement, nos efforts ont porté sur le repérage des dénaturations extrascientifiques pratiquées par les naturalistes et les biologistes ou sur l'analyse des raisons de leur opposition à ces extrapolations. Les argumentaires des discours s'opposant aux thèses darwiniennes sociales, racistes ou eugénistes en provenance du monde religieux ou des décideurs politiques (débats à l'Assemblée Nationale par exemple) ont également permis d'évaluer la réception du darwinisme en France et ont été des

indicateurs précieux de l'audience des thèses sociobiologistes. Cette réception ou cette perméabilité aux théories biosociales a pu être mesurée quelquefois, par des études de presse liées à des événements singuliers (procès, banquets scientifiques, etc.) ou à des parutions d'ouvrages ou par la mise en évidence des réseaux de vulgarisation utilisés (prestige de certaines maisons d'édition ou de certains salons mondains, etc.).

La troisième partie, recouvrant la période de 1900 à 1918, se présentera également sous la forme d'une opposition entre les thèses du darwinisme social et de « l'antidarwinisme social ». Cette dernière étude tentera de cerner les modalités de la récession d'une idéologie darwinienne et sera attentive aux discours des « repentis » du darwinisme social (génération scientiste des Novicow, Brunetière, Bourget, etc.), ainsi qu'aux incidences de la guerre sur une idéologie scientifique.

Première partie. La difficile « mise en histoire » du darwinisme social

Chapitre premier. Les divers regards sur le darwinisme social : la cacophonie ?

Le darwinisme social est généralement défini comme l'extension aux sociétés humaines des lois darwiniennes de « la lutte pour l'existence » et de « la sélection naturelle ». Autrement dit, ce qui n'est évidemment pas neutre au plan idéologique, il est généralement connoté de manière péjorative et est synonyme d'une vision libérale et cynique de l'humanité ou d'une politique conservatrice et réactionnaire. La « lutte pour l'existence » avantageuse aux « plus aptes », interprétés comme les meilleurs ou les plus forts, est donc censée légitimer un ordre élitiste, conservateur et socialement hiérarchisé.

Cette odeur de soufre est *a priori* embarrassante dans la mesure où il existe un hiatus certain entre la validité scientifique du darwinisme et les connotations globalement péjoratives délivrées par les termes « darwinisme social ».

En effet, la théorie darwinienne reste globalement un corpus scientifique fécond, toujours valide scientifiquement. La théorie synthétique de l'évolution, soit un néodarwinisme revivifié par le mendélisme et la génétique des populations, a toujours d'ardents et prestigieux défenseurs tels Ernst Mayr, même si certaines hypothèses plus hétérodoxes comme le neutralisme de Motoo Kimura ou le saltationnisme de Stephen J. Gould explorent de nouvelles pistes. En somme, même réactualisé, le darwinisme subsiste comme modèle explicatif du transformisme, de l'évolution des espèces. A la suite d'Ernst Mayr (1993, pp. 117-136), d'Arthur Kriegl (1983 ; 1987, pp. 576-581) et d'Yvette Conry (1987, p. 121), on peut affirmer que le darwinisme scientifique, toujours constitutif

du savoir contemporain, ne peut donc se réduire à une idéologie inégalitaire prônant le *statu quo* social. La connotation péjorative du darwinisme social porte préjudice à la compréhension du texte scientifique.

Peut-être convient-il de chercher les raisons de cette confusion entre le darwinisme scientifique et le darwinisme social à sa source. Darwin lui-même s'est-il préoccupé de l'application aux sociétés humaines de ses théories évolutionnistes ?

Les débats actuels relatifs au darwinisme social de Darwin

Acceptons préalablement l'idée que l'on puisse opérer un tri dans l'œuvre du scientifique Darwin entre le discours expérimentalement sanctionné par la science et le discours idéologique véhiculé par le chercheur lui-même. La première question est alors de savoir si le darwinisme scientifique autorise un détournement de sens au profit des idéologies sociales et politiques. Puis dans la mesure où Darwin fut à la fois, et d'abord, l'auteur d'une œuvre naturaliste : *L'Origine des espèces* (...) : 1859 ou *De la variation des animaux et des plantes à l'état domestique* : 1868 et de développements anthropologiques avec l'ouvrage hautement polémique encore aujourd'hui : *La Descendance de l'homme et la Sélection sexuelle* paru en 1871, notre deuxième interrogation porte sur la nature de son darwinisme social. A terme fut-il le promoteur, le relais ou le simple témoin à son corps défendant d'un courant idéologique spécifique ?

Les difficultés résultent du fait que les exégèses de l'œuvre de Darwin sont multiples et rarement consensuelles. Afin d'illustrer cette « cacophonie épistémologique », nous avons tenté de dresser une typologie des principales analyses de dix-sept auteurs contemporains français ¹ s'étant livrés à divers titres à l'évaluation idéologique de l'œuvre de Darwin et à une étude critique du darwinisme social.

Analysons la première ligne de clivage : l'œuvre scientifique de Darwin est-elle annonciatrice ou porte-t-elle en germe les dérives darwiniennes sociales ?

Entre un Régis Ladous qui dédouane Darwin de tout darwinisme social et, aux antipodes de cette attitude, un néolamarckien comme Pierre-Paul Grassé prêt à remettre en question l'apport scientifique darwinien, il existe une voie moyenne suivie par une majorité d'auteurs s'accordant à rendre pour partie responsable Darwin du darwinisme social. Ils trouvent matière à bâtir leur critique par la seule lecture de son œuvre scientifique antérieure à la parution de *La Descendance de l'homme* (...).

La thèse la plus accusatrice dans cet ordre d'idées fut soutenue par Colette Guillaumin (1980, pp. 7-28), laquelle considère comme indissociables les choix politiques et les choix scientifiques. En conséquence, elle ne peut innocenter le Darwin de 1859 auteur de *L'Origine des espèces* (...), selon elle, responsable implicite du détournement de sens de son texte scientifique. Son argumentaire s'articule sur deux thèmes. Elle incrimine le déterminisme de classe d'un Darwin produit de son milieu bourgeois et libéral et les outils sémantiques utilisés : « les modèles spencéro-malthusiens » et le vocabulaire anthropomorphique. Le regard scientifique est dès lors orienté et déterminé. Son objet d'étude « devient le lieu privilégié et l'expression des options politiques et idéologiques ». En retour l'impact de son œuvre est immense, cette somme factuelle naturaliste validant un discours victorien conservateur ambiant et préexistant : « la classe qui commande – précise-t-elle – est aussi directement et sans relais [...] la classe qui produit la connaissance, le décret théorique rejoint alors le décret politique, le constat de la force devient l'éloge de la force » (1980, p. 28). L'argument de classe (Darwin, bourgeois de son temps) est également développé par Lucien Sfez (1984) et Daniel Bouanchaud (1976) voire par Jacques Ruffié (1982), et la critique plus classique des risques imputables aux transferts lexicaux d'un champ disciplinaire à un autre est une des composantes des analyses de Pierre Courtade (1945) et dans une

moindre mesure, d'Yves Christen (1981). Ce type d'argumentaire pose le redoutable problème de la neutralité idéologique de toute science, mais peut-être *a posteriori* ne prend-il pas suffisamment en compte ce Darwin fécondant la science biologique de ses recherches.

La condamnation la plus argumentée à ce jour, de ce mode d'incrimination de Darwin a été magistralement développée par l'historienne des sciences Yvette Conry (1983, p. 29) qui s'est attachée à décontaminer le texte de *L'Origine des espèces* (...) des influences malthusiennes et spencériennes. Elle souligne le rôle pédagogique des métaphores de la « lutte pour l'existence » et de « la sélection des plus aptes ». Il apparaît que la mécanique darwinienne dans le domaine scientifique pourrait se dispenser de ces mots connotés historiquement et conserver néanmoins toute sa valeur opératoire. Par conséquent, les prémisses géniaux contenus dans *L'Origine des espèces* (...), ces notions mutationnistes et probabilistes, ces concepts qui devaient révolutionner le champ biologique et devenir les instruments dominants des théories « néodarwiniennes » et de la « théorie synthétique de l'évolution » sont incompatibles avec un darwinisme social élitiste, inégalitaire et déterministe. Yvette Conry exprime, bien sûr, les scrupules d'une épistémologue. Ces soucis ne furent manifestement pas partagés, comme nous le verrons dans notre travail, par les nombreux matérialistes, philosophes et anthropologues de la fin du XIX^e siècle qui abordèrent le texte darwinien aux seules fins de valider leur parti pris idéologique !

La deuxième ligne de clivage intensément polémique porte sur l'évaluation de l'hypothétique darwinisme social ou autrement dit sur la nature de l'anthropologie darwinienne exprimée par Darwin lui-même dans *La Descendance de l'homme et la Sélection sexuelle* publié en 1871.

Pour plus de clarté, il est préférable de synthétiser succinctement les arguties anthropologiques de Darwin développées dans cet

ouvrage. Soucieux de rendre compte des origines de l'homme, Darwin présente ainsi son projet dans son introduction :

« L'unique objet de cet ouvrage est de considérer : premièrement, si l'homme, comme toute autre espèce, descend de quelque forme préexistante ; secondement, le mode de son développement et troisièmement la valeur des différences existant entre ce qu'on appelle les races humaines. » (1981, p. 29)

Ces travaux complétaient la théorie de l'évolution et enrichissaient le thème de la sélection naturelle en introduisant la sélection sexuelle comme nouveau mode de spéciation des espèces animales. Cette œuvre, du reste peu originale, fit précisément débat puisque Darwin, outre son histoire de l'humanité, révèle explicitement sa morale. Cette morale biosociologique occupe certes peu de place, quelques pages tout au plus (1981, pp. 139 à 149, 170 à 179, 186 à 198, 207, 618, 677 et 678, soit les chapitres v à vii de la première partie et les chapitres xix et xx de la deuxième partie), mais elle témoigne de l'excroissance idéologique d'un discours scientifique.

Que dit ce texte ? Darwin dévoile une échelle progressive de la civilisation, évoluant avec continuité et inéluctablement des animaux aux races supérieures (l'homme blanc étant situé au point ultime) en passant par le chaînon manquant : les races inférieures, les « sauvages » tels les fuégiens. Mais ce statut n'est pas fatal puisque l'évolution est le moteur de l'histoire humaine, l'hégémonie des races supérieures devant s'accomplir de façon non agressive, non violente. Il attribue un statut anthropologique différent à l'homme et à la femme, « mais il n'est pas tout à fait impossible que la classe entière des femmes réussisse à s'améliorer » (1981, p. 11). Il prospecte modérément les thèmes eugénistes, constatant la non efficacité de la sélection naturelle dans les sociétés civilisées puisque la charité permet la prolifération « des débiles ». Darwin pondère cette assertion par une philosophie altruiste, corrélat de l'évolution même des sociétés civilisées : la sympathie ou l'altruisme succède à la sélection naturelle. S'il s'exprime en faveur de la transmission de la propriété, de l'accumulation du capital et d'une concurrence intellectuelle

génératrice d'élites synonymes de progrès pour la société, il s'oppose à la guerre, aux luttes violentes qui, par l'élimination des êtres forts, constituent une sélection sociale négative.

L'analyse de cette morale et de cette philosophie darwiniennes de l'histoire de l'humanité est loin d'être consensuelle. Une manière commode de rallier toutes les critiques serait de reprendre la synthèse de Pierre André Taguieff :

« [...] *La Descendance de l'homme* (...) est un texte équivoque dessinant trois orientations possibles au moins : sympathie et fraternité croissante, concurrence interindividuelle et lutte pour la vie (darwinisme social), sélections sociales volontaires (eugénismes).[...] Trois directions qui divergent radicalement mais qui sont conséquentes dans le texte darwinien. » (1987, pp. 74-75)

L'idée que Darwin appliqua timidement ses découvertes à l'homme en société et exprima « un darwinisme social très modéré » ou mâtiné de solidarisme, est également défendue à quelques nuances près et dans toute la variété de leurs problématiques par des auteurs aussi divers que Daniel Bouanchaud (1976), Yves Christen (1981), Jacques Ruffié (1982), Denis Buican (1987), et dans une moindre mesure par Pierre Courtade (1945), Lucien Sfez (1984) et Miguel Benasayag (1991). Pour ces trois derniers auteurs, la spécificité de la philosophie évolutionniste, de cette idéologie conservatrice de Darwin est d'avoir naturalisé les rapports sociaux et par conséquent d'avoir préparé la voie à « une éthique de l'inégalité » (Sfez : 1984, p. 198).

Ce regard malgré tout bienveillant porté sur l'auteur de *La Descendance de l'homme* (...) ne fait évidemment pas l'unanimité et certains historiens et historiens des sciences tels Zeev Sternhell (1972), Pierre Thuillier (1981) et Marcel Blanc (1990) voire des naturalistes comme Pierre Paul Grassé (1980) ne se satisfont pas d'un Darwin, « darwinien social *a minima* ». Ils considèrent, sans espoir de rémission, que Darwin est en fait l'unique promoteur, fondateur et donc principal responsable d'un darwinisme social agressif, raciste et eugéniste. En bref, quelle que soit la pondération

admise, reconnaissons que tous ces auteurs s'accordent à voir en Darwin un fondateur de la pensée darwinienne sociale et un naturaliste s'étant efforcé, avec maladresse diront certains, d'élargir le champ de sa réflexion en des territoires où il n'était pas précisément expert.

Ce constat quasi unanime parmi les exégètes de l'œuvre anthropologique de Darwin fut pourtant critiqué de manière fort atypique par deux universitaires, aux problématiques et stratégies très opposées, soucieux de marginaliser ou de réévaluer l'anthropologie darwinienne. Ainsi Yvette Conry (1983), armée d'une épistémologie de la rupture, s'est efforcée de démontrer que le travail scientifique de Darwin pouvait être préservé de toute contamination idéologique, et symétriquement Patrick Tort (1983 ; 1985 ; 1988 ; 1992) s'est attaché à intégrer *La Descendance de l'homme* (...) dans la réflexion scientifique de Darwin et à en dévoiler le principe de travail et les thèmes novateurs !

Ainsi pour Yvette Conry, il existe une rupture profonde entre la logique transformiste de *L'Origine des espèces* (...) et celle de *La Descendance de l'homme* (...). Le discours darwinien de 1871 est perçu comme une synthèse maladroite d'une philosophie spencérienne et d'une thématique lamarckienne (idée de progrès et d'adaptation). De surcroît, l'idéologie sociale de Herbert Spencer, par ailleurs imprégnée d'influences malthusiennes, était constituée dès 1851. La biosociologie de *La Descendance de l'homme* (...) d'essence prédarwinienne apparaît comme une idéologie quelque peu monstrueuse : « un lamarcko-spencérisme social » ! Yvette Conry considère donc que l'anthropologie de Darwin est étrangère à ses thèses naturalistes et largement empruntée à une philosophie sociale spencérienne déjà constituée de sorte que « [...] l'imputation de darwinisme social serait doublement abusive, dans un déplacement historique et structurel [...]. Le darwinisme social reste donc un leurre dans tous les sens du terme. » (1983, pp. 32-34, 38).

Si Patrick Tort ne conteste pas à Yvette Conry la dimension prédarwinienne et spencérienne sociale de l'acception classique de la notion de darwinisme social, il se refuse à *réduire La Descendance de l'homme* (...) à une simple apologie de la lutte pour la vie au sein des sociétés humaines même amendée par une charité ou un solidarisme de bon aloi. Pour Patrick Tort, l'œuvre de Darwin est originale en cela qu'elle pense et conceptualise le passage anthropologique de la nature à la culture à partir d'une compréhension dialectique des effets de la sélection naturelle dans l'histoire de l'évolution de l'humanité. Cet « effet réversif de l'évolution » est aux antipodes d'un darwinisme social élitiste, sélectionniste et eugéniste. Darwin, à rencontre des lectures étroites de son œuvre, aurait résolu le paradoxe de la sélection naturelle appliquée à l'humanité : comment conserver une logique transformiste comme grille d'analyse de l'histoire de l'humanité dans la mesure où « la sélection naturelle sélectionne la civilisation, qui s'oppose à la sélection naturelle » et « sans introduire entre l'homme et le reste de la nature vivante une rupture qui évoquerait inévitablement le souvenir d'une création spéciale et de vieux dogmes théologiques » ? Afin d'éviter de réduire la définition du darwinisme social à l'anthropologie darwinienne, Patrick Tort propose pour plus de clarté de différencier l'anthropologie darwinienne de cette idéologie élitiste et réactionnaire produite par la sociologie de Herbert Spencer qu'il décidait de baptiser « un pseudo-darwinisme social » (1983, pp. 315-327 ; 1985, p. 135 ; 1988, p. 107 ; 1992, pp. 13-47).

Un panorama des diverses approches : en France après 1945

Si la définition du concept de « darwinisme social » ne dérive pas aussi simplement de l'anthropologie définie par Darwin, il est tout aussi malaisé de donner corps à cette définition en se référant à l'autorité des dix-sept auteurs contemporains français

précédemment listés. La comparaison de leurs travaux permet de dégager deux grandes acceptions du darwinisme social départageant curieusement les historiens en deux populations pratiquement égales, clivées par une ligne de front à la fois idéologique et méthodologique :

- Une première définition étroite, péjorative et orthodoxe du darwinisme social est délivrée par une population homogène d'auteurs, soucieux pour la plupart, souvent à partir d'une grille d'analyse marxisante ou progressiste, de dénoncer les aberrations idéologiques des applications sociales d'un darwinisme bien ou mal compris (Z. Sternhell : 1972 ; D. Bouanchaud : 1976 ; C. Guillaumin 1980 ; P. Thuillier : 1981 ; P. Tort : 1983 ; A. Béjin : 1989 ; M. Blanc : 1990 ; M. Benasayag : 1991).
- Une deuxième définition plus étendue et moins péjorative – car n'obéissant pas (ou du moins pas toujours explicitement) à des critères uniquement idéologiques – rallie des auteurs développant des problématiques variées et armés de méthodologies fort diverses (P. Courtade : 1945 ; P. -P. Grassé : 1980 ; Y. Christen : 1981 ; J. Ruffié : 1982 ; Y. Conry : 1983 ; L. Sfez : 1984 ; R. Ladous : 1984 ; E. Roudinesco : 1986 ; D. Buican : 1987).

Ce premier état des lieux mérite toutefois d'être nuancé car certains auteurs seraient en droit de protester contre cette typologie quelque peu hâtive. Précisons également, préalablement, que ces deux acceptions du darwinisme social se partagent la scène française depuis une vingtaine d'années sans une évolution sensible des positions des uns et des autres. L'étude historiographique des termes montre que la définition du darwinisme social est d'une part loin d'être consensuelle et semble achopper principalement pour des raisons idéologiques.

Cette dénonciation idéologique est patente de la part des auteurs partisans d'une acception étroite et péjorative du darwinisme social. « Étroite », car ces derniers reprennent l'antienne populaire de la définition du darwinisme social soit la classique apologie

libérale ou impérialiste de la lutte pour la vie et du droit du plus fort dans les domaines raciaux, nationaux, politiques, économiques ou militaires. « Péjorative », car ces auteurs utilisent ces termes à des fins de dénonciation. Ils analysent le darwinisme social d'un point de vue progressiste et souvent à partir d'une grille d'analyse marxiste et le connotent en tant qu'idéologie réactionnaire s'inscrivant dans la généalogie des discours conservateurs, droitiers, dans la mesure où la naturalisation des rapports sociaux légitime toujours l'inégalité sociale. Le réseau lexical employé est à ce titre homogène, ramassé et garant de la dénonciation idéologique des discours, à rationalité biologique, passés (« Darwinisme social » / « Darwinisme politique » / « Philosophie monistico-évolutionniste » / « Impérialisme social » / « Sélectionnisme aristo-socialiste ») ou à venir (« Sociobiologie »). Au fond, hormis A. Béjin, lequel s'est efforcé de caractériser les postulats communs des philosophies biologiques d'auteurs typés comme darwiniens sociaux réactionnaires (Vacher de Lapouge, Gustave Le Bon, Karl Pearson, etc.) ², l'ensemble des historiens partisans d'une acception étroite, à l'image d'un « comité de vigilance antifasciste » d'avant-guerre, sont avant tout soucieux non seulement de dénoncer le caractère profondément réactionnaire (car réducteur et inégalitaire) des discours généralisant à l'homme en société les thèmes darwiniens, mais également de prévenir tout retour du darwinisme social masqué en sociobiologie ou de dénoncer les mécanismes de la pensée raciste ou encore les dérives eugénistes des manipulations génétiques.

Le commentaire suivant d'Ernst Mayr pourrait synthétiser notre analyse de la deuxième acception du darwinisme social partagée par les neuf autres auteurs retenus :

« [...] La vérité est qu'à moins qu'il ne reste partisan du créationnisme et croie en la vérité littérale de chaque phrase de la Bible, tout penseur moderne – et même quiconque a une vision du monde – est en dernière analyse darwiniste. Le rejet de la création spéciale, l'inclusion de l'homme dans le règne du vivant (l'élimination de sa position privilégiée à l'écart du monde animal) et diverses autres considérations partagées par

l'ensemble de nos contemporains éclairés sont en définitive fondées sur les conséquences des théories contenues dans L'Origine des espèces (...). » (Mayr : 1993, p. 133)

Ernst Mayr résume ici parfaitement les conséquences de la révolution intellectuelle, la modification de la « représentation du monde » infligées à tout penseur par la révolution darwinienne. Ce qui aujourd'hui apparaît comme un truisme, fut vraisemblablement perçu comme un véritable séisme intellectuel par les générations intellectuelles de la fin du ^{xix}^e siècle. L'analyse des ondes de résonance de cette révolution darwinienne fut au cœur de la problématique d'un certain nombre d'auteurs. D'aucuns menèrent cette enquête avec une manifeste intention polémique. Ainsi Pierre-Paul Grassé (1980) repéra les excès de droite et de gauche du darwinisme social pour mieux honnir le darwinisme scientifique... Yves Christen (1981), pour sa part, analysa les travaux d'auteurs marxistes tels ceux de Ferri, Lafargue ou Kautsky, pour mieux retourner la charge polémique de la notion de darwinisme social à ses interlocuteurs ou adversaires de gauche.

Ces auteurs sont marginaux et l'intention polémique et politique n'est pas la préoccupation première des autres historiens retenus. Les travaux de Pierre-Paul Grassé et d'Yves Christen précités n'en sont pas moins troublants. Manifestement des penseurs progressistes de la fin du ^{xix}^e siècle ont exprimé une fascination pour les sciences naturelles et tenté d'exporter des modèles biologiques dans les territoires des sciences sociologiques et politiques. Certains n'y verront qu'un emprunt d'analogies verbales, de simples transferts lexicaux (P. Courtade : 1945), d'autres plus nombreux un organicisme de variante progressiste (Y. Conry : 1983 ; R. Ladous : 1984 ; E. Roudinesco : 1986 ; D. Buican : 1987) et d'autres encore le signe du basculement dans une nouvelle ère : la société darwinienne (J. Ruffié : 1982 ; L. Sfez : 1984). Il reste que cette profusion d'utilisations du texte darwinien hors des frontières de la science rend difficile toute tentative typologique. Si tous s'accordent à définir la variante conservatrice et réactionnaire comme un « darwinisme social pseudo-élitiste » en revanche la

variante progressiste reçoit de multiples dénominations : « social darwinisme d'obédience marxiste » et « socialisme darwinien » (Y. Christen : 1981), « transformisme social » et « biosociologie » (J. Ruffié : 1982), « lamarckisme social » (Y. Conry : 1983), « darwinisme démocratique » (L. Sfez : 1984), « sociodarwinisme de gauche » (R. Ladous : 1984), « hygiénisme progressiste » (E. Roudinesco : 1986), « néolamarckisme social » et « darwinisme créateur soviétique » (D. Buican : 1987). Yvette Conry (1983) délivre, de ce point de vue, la conclusion la plus pertinente. Elle décide de réduire l'acception de darwinisme social à tout emprunt abusif mais explicite du texte darwinien. Cette nébuleuse idéologique apparaît alors comme une doctrine éclatée ne possédant aucune cohérence théorique interne. Après un bref sondage historique, elle répertorie de multiples discours se revendiquant du darwinisme. Elle constate que l'utilisation abusive du corpus biologique transcende les clivages politiques. Elle repère un darwinisme individualiste et élitiste (Clémence Royer), un darwinisme radical-libéral (Herbert Spencer), un socialisme darwinien (Enrico Ferri, Paul Lafargue) et un darwinisme solidariste (Léon Bourgeois).

... à l'étranger après 1945...

Il faut reconnaître au monde universitaire anglo-saxon une antériorité dans la réflexion relative au darwinisme et au darwinisme social et corrélativement, il existe outre-Atlantique une profusion d'études universitaires sur ces sujets. Si la France s'interroge depuis une petite vingtaine d'années seulement sur le phénomène darwinien social et nous l'avons vu, de manière brouillonne et quasi confidentielle, les travaux d'érudition s'accumulent avec régularité aux Etats-Unis depuis 1945, année de la parution de la thèse fondatrice de Richard Hofstadter : *Social darwinism in american thought (1860-1915)*, suscitant ainsi par contrecoup des études historiographiques critiques. Pour notre part, ayant toujours pour objectif d'élaborer une définition du darwinisme social qui soit un outil d'investigation historique

opératoire, nous nous sommes penché sur ces travaux anglo-saxons et avons tenté de résumer l'état actuel de la recherche sur ce sujet aux États-Unis. Nous avons sélectionné une douzaine d'auteurs américains, anglais et allemands représentatifs de l'évolution de la pensée universitaire anglo-saxonne de ces cinquante dernières années. La bibliographie délivrée par Linda L. Clark et son étude historiographique, développée en introduction de son étude du darwinisme social français, nous furent d'un précieux intérêt (Clark : 1984, pp. 1-8, 246-248). Ces douze auteurs retenus (cités en notre bibliographie finale) sont chronologiquement les suivants : Richard Hofstadter (1945), Gloria Mc Connaughey (1950), Georges E. Simpson (1959), Hans Günther Zmarzlik (1961), R. J. Halliday (1971), James Allen Rogers (1972), John C. Greene (1977), Robert C. Bannister (1979), Alfred Kelly (1981), Robert M. Young (1985 in Kohn), Howard L. Kaye (1986), Linda L. Clark (1984).

La perception du darwinisme social par les historiens anglo-saxons pourrait être résumée par la confrontation de deux courants de pensées que nous qualifierons, pour reprendre la terminologie de Linda L. Clark, d'école orthodoxe et d'école révisionniste. Au fond, cet antagonisme s'apparente aux débats existant en France, à la différence près qu'il s'agit de polémiques passées et datées s'étageant... sur une cinquantaine d'années. L'acception orthodoxe et restreinte du darwinisme social, élaborée par Richard Hofstadter (1945, 1955), a régné en maître et polarisé les axes de recherches historiques pendant près d'une trentaine d'années. Cette définition du darwinisme social fut battue en brèche à l'aube des années 1970 par différents chercheurs pour des raisons de méthodologie historique et d'épistémologie, lesquels contribuèrent à façonner une acception « révisionniste » du darwinisme social pratiquement partagée à l'heure actuelle, comme nous le verrons un peu plus loin, par l'ensemble de la communauté historique. Néanmoins de récents débats, relatifs à l'entrée sur la scène intellectuelle de la sociobiologie, ont montré que la perception orthodoxe du darwinisme social avait toujours ses farouches et irréductibles défenseurs. L'ouvrage du généticien R. Lewontin, du

neurobiologiste S. Rose et du psychologue Léon J. Kamin, *La sociobiologie : une synthèse totale ; Nous ne sommes pas programmés – Génétique, hérédité, idéologie* (1984), est de ce point de vue exemplaire par sa dénonciation de « l'utilisation bourgeoise d'une science matérialiste » s'incarnant dans les manifestations darwiniennes sociales et la sociobiologie.

Quels sens faut-il attribuer aux acceptions orthodoxes et révisionnistes du darwinisme social et quels ont été les objets et les enjeux des débats entre ces deux écoles de pensée aux États-Unis ?

Richard Hofstadter fut le premier historien à définir le darwinisme social (Hofstadter : 1945, 1955). Soucieux de dévoiler la rationalité idéologique du capitalisme américain naissant, il s'est attaché à étudier l'argumentaire des théoriciens d'une politique libérale ou impérialiste, censés avoir influencé les décideurs américains de la fin du XIX^e siècle : H. Spencer, W. G. Sumner, L. Ward, B. Kidd, etc. Le darwinisme social élaboré dans son étude apparaît en tant qu'une idéologie réactionnaire cimentant son discours par le transfert des thèmes darwiniens de « la lutte pour l'existence » et de « la survie des plus aptes ». Entretenant son étude sur une longue période, de la parution de *L'Origine des espèces* (...) au seuil de l'entrée en Première Guerre mondiale des États-Unis, il décèle dans ce darwinisme social à l'acception « restreinte », deux vagues se succédant chronologiquement : une première variante individualiste, car rationalisant une politique économique libérale fondée sur le « laissez-faire » cédant la place à une deuxième variante « collectiviste » car valorisant les luttes raciales et nationales de type impérialiste. Cette représentation étroite et somme toute classique du darwinisme social même nuancée entre un « darwinisme social libéral primitif » et un « darwinisme social impérialiste plus récent » s'imposera à tous les historiens des idéologies pendant près de trente ans, en témoignent les travaux de G. Mc. Connaughey (1950), de G. E. Simpson (1959) et de H. G. Zmarzlik (1961).

Ce consensus devait se fissurer au début des années 1970 par une remise en question systématique et quelquefois violente du modèle de R. Hofstadter. Un des représentants de cette école « révisionniste », Alfred Kelly, contestant l'acception étroite du darwinisme social, résume ainsi le procès :

« Cet outil d'historien tardivement constitué révèle plus les intérêts et les limites de l'historien que l'inféodation légitime du terme au darwinisme. » (Kelly : 1981, p. 100)

Pour l'historien Robert C. Bannister (1979), l'effort de caractérisation du darwinisme social par R. Hofstadter exprime la volonté de la part des historiens progressistes de la période de l'après « New-Deal » de dénaturiser, par la constitution d'un mythe social (le darwinisme social du ^{xix}^e siècle), un libéralisme scientifique et de l'empêcher de verser vers un impérialisme eugéniste et raciste. On le voit, cette première salve de critiques est à la fois de nature idéologique et épistémologique. En effet, elle considère que l'acception orthodoxe du darwinisme social est principalement tributaire et prisonnière d'une grille d'analyse marxiste, soucieuse avant tout de stigmatiser les excès ou la rationalité scientifique du libéralisme mais myope sur l'utilisation des thèmes eugénistes et raciaux (« reproduction différentielle des différences ») dans une optique évolutionniste autrement plus dangereuse (R. J. Halliday : 1971 ; J. C. Greene : 1977 ; A. Kelly : 1981). L'argumentation se fonde pour certains sur la nécessaire réévaluation de l'anthropologie darwinienne et son assimilation à un « spencérisme social libéral et utilitariste » (J. A. Rogers : 1972 ; J. C. Greene : 1977). Ce diagnostic a curieusement pour conséquence de réviser à la baisse l'influence du darwinisme social aux États-Unis à la fin du ^{xix}^e siècle dans la mesure où les B. Kidd, G. Sumner et autres L. Ward deviennent *de facto* des « spencériens sociaux » ! En revanche cette école révisionniste, en redéfinissant le darwinisme social à partir des notions d'hérédité et de « reproduction différentielle des différences », corpus de définition qui fut repris un peu plus tard par des sociologues français comme André Béjin, ont enrichi l'outil historique et permis d'étudier et

d'intégrer dans le concept de darwinisme social les mouvements eugénistes et racistes du début du ^{xx}e siècle.

Plus récemment, des historiens, furent plus sensibles à l'évaluation de l'ébranlement philosophique et culturel provoqué par l'introduction du darwinisme. Persuadés de l'interpénétration des champs scientifiques et idéologiques, ils ont considéré plus heuristique, au plan de la méthodologie historique, d'élargir la définition du darwinisme social. Le darwinisme social fut donc assimilé à l'ensemble des argumentations biologiques utilisées pour renforcer des positions économiques et politiques variées, quitte à différencier divers avatars : darwinisme social, lamarckisme social, darwinisme réformiste et darwinisme socialiste (R. M. Young : 1985 ; H. L. Kaye : 1986 ; L. L. Clark : 1984).

Cette définition extensive et « révisionniste » au sens large semble être largement partagée au sein de la communauté historique américaine, si l'on en juge par cet article d'un dictionnaire de la pensée politique récemment traduit en français :

« [...] Il n'existe pas au sein du darwinisme social le même consensus que celui qui caractérise le darwinisme en biologie. Le darwinisme social consiste plutôt en une terminologie et une série d'arguments et d'explications qu'en un paradigme cohérent. [...] En dépit d'une tendance à considérer le changement social dans une perspective déterministe et se réclamer de l'autorité de la « science », l'argumentation du darwinisme social se situe rarement sur le plan spéculatif. La question sans cesse contournée de l'identification de l'évolution sociale et du progrès et l'usage de la formule « la survie du plus apte », fournirent un habillage adaptable à une grande diversité d'opinions politiques. Les ambiguïtés théoriques telles que celles concernant la nature des unités entre lesquelles s'instaure le conflit (les individus ou les collectivités) ont favorisé des développements polémiques de telle sorte que le darwinisme social peut aussi bien être individualiste, socialisant, raciste ou militariste. Les principaux enjeux en la matière concernent les formes de compétition considérées comme légitimes et la compatibilité avec la théorie biologique de Darwin ³. »

... Et en France... avant 1945 !

L'absence de consensus quant à la définition du darwinisme social est manifeste lorsque l'on tente de saisir son histoire à partir des analyses des auteurs de la période étudiée. Premières constatations relatives à l'échantillon choisi auquel nous avons appliqué une méthodologie identique à celles définies dans les deux chapitres précédents : si l'on exclut les auteurs se revendiquant ou ayant été reconnus comme des théoriciens du darwinisme social, le nombre d'études synthétiques et globales du darwinisme social est somme toute limité, soit dix-sept au total. De plus, la période fertile est relativement ramassée : de 1880 à 1911 (plus une étude marginale après la Première Guerre mondiale) voire de 1895 à 1911 pour une douzaine d'ouvrages. Ces dix-sept auteurs (cités en notre bibliographie finale) sont chronologiquement : Émile Gautier (1880), Gabriel Tarde (1884), Émile de Laveleye (1885), Jean Claude Harris (1886), Guillaume de Greef (1895), Achille Loria (1896), Gabriel Ambon (1899), Claude Fagès (1899), Casimir de Kelles-Krauz (1904), Alfred Fouillée (1904), Th. Ruysen (1906), un chroniqueur anonyme de la revue scientifique (1906), Dominique Parodi (1909), Célestin Bouglé (1910), Jacques Novicow (1910), l'abbé Charles Calippe (1911), René Lote (1924). Autre remarque d'ordre général : si l'analyse est problématique pour la période antérieure à 1899, en revanche après cette date la connotation du darwinisme social est systématiquement négative, même si l'idéologie critiquée n'en apparaît pas pour autant homogène comme nous le verrons un peu plus loin. Avant 1899, certains auteurs revendiquent l'utilisation du darwinisme social comme une arme de combat socialiste (E. Gautier : 1880 ; A. Loria : 1896) ou comme une préparation à la lutte pour la vie dans une société libérale (G. Ambon : 1899).

Quelles sont les représentations du darwinisme social délivrées par ces dix-sept articles ou ouvrages ? Il peut-être intéressant d'analyser et de classer les représentations historiques du darwinisme social à partir des grilles d'analyse ou des acceptions du

darwinisme social élaborées par les auteurs contemporains. Retrouve-t-on, par exemple, des définitions « orthodoxe », « révisionniste » ou « extensive » du darwinisme social ?

- Une moitié des auteurs (neuf sur dix-sept) ⁴ utilisent une grille d'analyse proche du modèle développé ultérieurement par R. Hofstadter, soit un darwinisme social défini comme une rationalisation par la biologie des idéologies réactionnaires promouvant les luttes économiques, raciales ou nationales. Néanmoins, tous ne repèrent pas les deux variantes, libérale ou impérialiste, de cette acception du darwinisme social.
- La plupart des autres auteurs proposent une définition très large du darwinisme social, permettant de fédérer tous les argumentaires naturalistes utilisant les thèmes darwiniens indépendamment du mode de traitement (analogie, transfert lexical, organicisme, etc.) et des options politiques (conservatrices, démocratiques, socialistes, anarchistes).
- Rares sont les auteurs ⁵ à l'instar des actuels « révisionnistes anglo-saxons », à intégrer dans la définition du darwinisme social l'exploitation des notions darwiniennes de « reproduction différentielle des différences », d'hérédité ou de politique eugéniste.

L'analyse comparative des modes d'argumentation et d'élaboration des définitions du darwinisme social révèlent, en complément, un certain nombre de singularités propres à éclairer les raisons de cette dispersion.

- Pour une bonne moitié des auteurs sélectionnés, c'est soit l'invalidation du darwinisme scientifique à partir des conséquences du darwinisme social ou la critique du darwinisme social à partir de la remise en question des théories darwiniennes qui motive ou inspire leur argumentaire. Les positions défendues peuvent l'être pour des raisons théologiques (E. de Laveleye : 1885 ; l'abbé Ch. Calippe : 1911) ou scientifiques, ainsi la défense d'une culture et d'une philosophie lamarckienne (G. Tarde : 1884 ; C. de Kelles Krauz : 1904 ; A. Fouillée : 1904 ; Th. Ruysen : 1906 ; C. Bouglé : 1910 ; J. Novicow : 1910).

- Plus curieusement, la critique du darwinisme social peut quelquefois s'accompagner d'une défense d'une biosociologie structurée par une morale solidariste et une philosophie lamarckienne (A. Fouillée : 1904 ; J. Novicow : 1910 ; C. Fagès : 1899 ; commentateur de la Revue scientifique : 1906) de sorte que certains de ces auteurs sont eux-mêmes perçus par d'autres historiens comme des... darwiniens sociaux ou le furent effectivement par le passé ⁶ ! Au final, les auteurs qui récusent méthodologiquement le transfert des sciences naturelles vers les sciences sociales sont rares (Th. Ruysen : 1906 ; D. Parodi : 1909 et C. Bouglé : 1910 plus tardivement) ou le font pour des raisons théologiques (E. de Laveleye : 1885 ; Abbé Ch. Calippe : 1891).
- Enfin si une quelconque cohérence devait être recherchée quant à l'appréhension du phénomène darwinisme social en France, ce n'est pas du côté de la couleur politique des darwiniens sociaux qu'il faudrait chercher la solution mais il faudrait plutôt s'intéresser aux thèmes darwiniens importés. Au regard des dix-sept auteurs étudiés, le libéralisme économique, le socialisme marxiste, le républicanisme matérialiste ou le solidarisme peuvent s'étiqueter « darwinisme social ». Le baptême est tributaire de la problématique de l'auteur. Ainsi, la majorité des auteurs retenus s'accordent à reconnaître dans l'apologie de « la lutte pour la vie » le thème central du darwinisme social, qu'elle soit au profit d'une classe bourgeoise ou ouvrière ou d'une élite culturelle ou d'un État national ⁷.

De plus, si l'utilisation des modèles darwiniens de la lutte et de la sélection constitue le corpus thématique classique du darwinisme social, la sociobiologie exprimée en creux par un certain nombre de ces auteurs se fonde sur les thèmes de l'association, de la coopération ou encore sur une philosophie lamarckienne. Pour conclure, la diversité du réseau lexical attaché à la qualification du phénomène darwinien social à la charnière du ^{xix}e et du ^{xx}e siècle milite sans équivoque, à des fins de recherche historique, pour une définition élargie de la notion : « darwinisme social », « darwinisme sociologique », « sociologie évolutionniste », « évangile de

l'évolution évolutionniste », « transformisme social », « struggleforlifer », « sociologie darwiniste », « école darwiniste et organiciste », « organicisme », « biosociologie », « philosophie de l'assassinat scientifique et théorie de l'égoïsme brutal et féroce », « morale darwinienne », « applications des théories évolutionnistes aux rapports sociaux », « applications sociales du darwinisme ».

Une définition extensive du darwinisme social

L'étude historiographique comparative des termes « darwinisme social » montre que l'expression loin d'être bornée par une définition normalisée est en réalité polysémique, prisonnière d'un nuage de représentations, fruit ou source d'ailleurs de polémiques au sein de la communauté historienne.

Guidé par notre projet d'étudier les débats occasionnés par les multiples utilisations extra-scientifiques des thèmes darwiniens en France de 1859 à 1918, cette étude historiographique permet néanmoins de dégager des conclusions propres à nourrir une définition, de notre point de vue heuristique, du darwinisme social :

- Restreindre la définition du darwinisme social à son acception orthodoxe soit une idéologie inégalitaire légitimant les hiérarchies naturelles sur la base des concepts de lutte pour la vie et de sélection naturelle même amendée par les deux variantes (libérale et impérialiste) de R. Hofstadter, est un choix idéologique, non fondé épistémologiquement et historiquement mutilant. Limiter l'expression à ce sens restreint, orthodoxe, usuel somme toute, comporte le risque d'écrire une histoire « en creux », d'appauvrir une réalité historique autrement plus complexe.
- Cette acception restreinte et orthodoxe du darwinisme social est de plus dénaturante à l'égard du darwinisme scientifique et à l'égard de la propre anthropologie darwinienne. Nous l'avons vu, la théorie darwinienne, même aménagée, est toujours valide scientifiquement et les paradigmes actuels (les théories synthétique et synergique de l'évolution, le saltationnisme de

Gould voire même le neutralisme de Kimura) sont toujours d'inspiration darwinienne. La connotation péjorative des termes « darwinisme social » est donc abusive et implicitement porte préjudice à la théorie scientifique. Peut-être convient-il, par précaution, de signifier la rupture en terme de parenté en baptisant l'expression, à la suite de Patrick Tort, « pseudo-darwinisme social ». De surcroît, l'acception restreinte du darwinisme social n'est pas réductible à l'anthropologie darwinienne esquissée dans *La Descendance de l'homme et la Sélection sexuelle* ouvrage paru en 1871, texte équivoque certes mais aux objectifs autrement plus complexes qu'une simple apologie du droit du plus fort dans les domaines sociaux ou politiques... en sorte que cette acception restreinte d'un « pseudo-darwinisme social » étant étrangère au corpus darwinien est plutôt assimilable à un « spencérisme social » (Conry : 1983 ; Mayr : 1989, p. 46 ; Tort : 1988).

- Les termes « darwinisme social » ou leurs synonymes, car le réseau lexical est extraordinairement riche, employés de 1859 à 1945 recouvrent des réalités multiples. Leurs définitions sont tributaires de l'auteur (de sa méthodologie, de son idéologie et de ses motivations) et du contexte historique. Si le tronc commun des diverses acceptions du darwinisme social est toujours fondé sur l'utilisation du thème de la lutte pour la vie, elles recouvrent en réalité des idéologies politiques balayant tout le spectre politique. Ces auteurs, tentés par une synthèse du darwinisme social, dévoilent très souvent une sociologie biologique instrumentée par le lamarckisme, le solidarisme ou la coopération, et de ce fait furent considérés eux-mêmes quelquefois comme des darwiniens sociaux. Il résulte que l'expression et ses avatars délivrent une histoire susceptible de nous informer des enjeux liés à l'introduction sur la scène intellectuelle d'un darwinisme diversement compris et accepté ;
- Enfin, l'étude comparée des significations accordées à l'expression par des historiens contemporains français ou américains ne permet pas la constitution d'une définition

consensuelle et univoque. Si aux Etats-Unis, la tendance historiographique semble se stabiliser autour d'une acception révisionniste élargie du darwinisme social par intégration des variantes réformistes, eugénistes et lamarckiennes sociales, le débat est toujours vif en France entre les partisans, pour des raisons idéologiques surtout, d'une acception restreinte et les partisans d'une définition élargie proche des conceptions majoritaires des universitaires américains.

En conséquence, au terme de cette enquête et au regard de nos objectifs, il nous a semblé plus opératoire de définir la notion de darwinisme social comme un terme générique, un outil historique idéologiquement neutre. Convaincu à l'instar de P.A. Taguieff, de l'équivocité des thèses darwiniennes développées dans *La Descendance de l'homme* (...) et de la compréhension très hétérogène du corpus scientifique de *L'Origine des espèces* (...), nous convenons d'assimiler le darwinisme social ou « pseudo-darwinisme social » à :

- toute idéologie et programme déclarés d'actions politiques et sociales, toute philosophie de l'histoire et toute sociologie exploitant des thèmes sociobiologistes ou socionaturalistes puisés explicitement aux textes darwiniens, à seule fin de légitimer ou de transformer un ordre inégalitaire, qu'il soit racial, culturel, économique, politique ou social.

Cette définition volontairement extensive nous permet ainsi d'intégrer les multiples lectures et interprétations des textes darwiniens (lectures darwinienne, lamarckienne, coopératiste, eugéniste, racialisiste, etc.) et de recenser une large population d'acteurs historiques ayant utilisé abusivement cette doctrine éclatée et protéiforme.

Néanmoins, si une pratique réductionniste et une vision moniste sont censées caractériser la majorité des darwiniens sociaux, leurs objectifs politiques et sociaux divergent notablement. Afin de dissocier au sein de ce darwinisme social au sens large, l'argumentation biologique inhérente à Clémence Royer, à Paul Leroy-Beaulieu ou à Georges Vacher de Lapouge, le marxisme de

Paul Lafargue ou les options républicaines d'un Jean-Louis de Lanessan, il convenait d'établir une typologie plus fine, discriminant différentes variantes, soit :

- un « darwinisme social libéral » encore appelé « spencérisme social », soit la rationalisation d'un ordre inégalitaire hiérarchisé et d'une politique sociale et économique libérale exprimant une soumission optimiste aux lois naturelles... au profit d'un *statu quo* social.
- un « darwinisme social impérialiste » exploitant les lois darwiniennes de la lutte pour la vie et de la sélection naturelle en vue d'une apologie et d'une rationalisation des luttes raciales, nationales et militaires.
- un « darwinisme social sélectionniste », exprimant une vision pessimiste de l'évolution humaine et soucieux que l'homme participe et renforce les lois naturelles dans le domaine d'une politique raciale et eugéniste.
- un « darwinisme social réformiste » refusant la fatalité des lois naturelles ou les utilisant pour transformer l'ordre inégalitaire et dévoilant à la fois un scientisme, une foi dans une science réformatrice des dégénérescences physiques et mentales. Ce type de darwinisme peut aussi être utilisé pour rationaliser les compétitions intellectuelles interindividuelles ou justifier les luttes sociales, de classe.
- un « lamarckisme social » privilégiant donc une lecture lamarckienne des textes darwiniens et utilisant uniquement la rhétorique lamarckienne de l'adaptation, de l'influence du milieu, de l'hérédité des caractères acquis, du progrès à des fins sociales et politiques.

Enfin, le souci typologique ne vise pas uniquement la nature du thème darwinien utilisé mais également les modalités des transferts lexicaux. Afin d'être en capacité d'évaluer la pertinence et le degré d'imprégnation aux thèses darwiniennes sociales des textes retenus soit de discriminer les darwiniens sociaux authentiques de ceux qui ont simplement exprimé une fascination pour des théories scientifiques, nous avons utilisé la grille d'analyse textuelle de

Claude Blanckaert (Blanckaert in Roger : 1986, pp. 22-23 ; Schlanger : 1989, pp. 58-88) lequel distingue trois niveaux de transfert lexical :

- La simple utilisation d'images, de figures allégoriques, de métaphores qui est un témoignage et un indicateur d'une acculturation aux thèses darwiniennes et darwiniennes sociales.
- L'usage analogique de concepts darwiniens avec importation ou non de la cohérence doctrinale.
- Le transfert radical de concepts interdisciplinaires avec changements de référents.

Nous détournerons cette grille de son objet d'étude initial pour l'appliquer à notre histoire des idéologies scientifiques. Ne seront typés comme darwiniens sociaux authentiques que les théoriciens ayant utilisé les deux derniers niveaux de transfert lexical dans les domaines de la sociologie, de la philosophie de l'histoire, de l'idéologie politique ou dans le cadre d'un programme d'action politique. En revanche, l'appellation « darwinisme social » ne sera pas appliquée aux utilisateurs des modèles darwiniens dans les domaines de la théorie de la connaissance ou de l'épistémologie, lesquels pourront néanmoins être cités comme témoignage de la diffusion et de la fascination des thèses darwiniennes.

NOTES

1. Ces dix-sept auteurs (cités en notre bibliographie finale) sont chronologiquement : Pierre Courtade ; Zeev Sternhell ; Daniel Bouanchaud ; Pierre Paul Grassé ; Colette Guillaumin ; Yves Christen ; Pierre Thuillier ; Jacques Ruffié ; Yvette Conry ; Lucien Sfez ; Régis Ladous ; Élisabeth Roudinesco ; Patrick Tort ; Denis Buican ; André Béjin ; Marcel Blanc ; Miguel Bénasayag et Édith Charlton.

2. André Béjin dans ses nombreux articles (voir la bibliographie en fin d'ouvrage) délivre une définition irréprochable du darwinisme social au plan d'une épistémologie actuelle des sciences sociales. 11 est un des rares, par exemple, à caractériser le darwinisme social par ses postulats d'hérédité (« les traits physiques et mentaux innés et/ou acquis se transmettent, par voie de reproduction, des parents à leurs descendants ») et de sélection (« l'évolution des espèces et des sociétés procède des sélections : sélections par la mort -la lutte pour l'existence au sens strict- et par la fécondité différentielle- ce que Vacher de Lapouge appelle la lutte pour la descendance »). Voir Béjin : 1989, p. 85. Pourtant, nous ne reprendrons pas intégralement cette définition, épistémologiquement valide d'ailleurs, d'André Béjin. Notre projet n'est pas de pratiquer la police épistémologique et de reconnaître et sanctionner le vrai texte darwinien social mais plutôt d'édifier une définition historiquement opératoire à partir, par exemple, des représentations de la notion par des penseurs ou des critiques de la période étudiée.

3. Article « Darwinisme social », *Dictionnaire de la pensée politique (Hommes et idées)*, traduction française de « *The Blackwells Encyclopedia of political thought* » (parution en 1987), Paris, Hatier, 1989, pp. 160-162.

4. Soit G. Tarde : 1884 ; E. de Laveleye : 1885 ; G. Ambon : 1899 ; C. de Kelles-Krauz : 1904 ; A. Fouillée : 1904 ; Th. Ruysen : 1906 ; D. Parodi : 1909 ; J. Novicow : 1910 ; R. Lote : 1924.

5. Sans doute, les sociologues Célestin Bouglé (1910) et dans une moindre mesure Casimir de Kelles-Krauz (1904).

6. A. Fouillée est perçu, en 1895, comme un darwinien social par le sociologue G. de Greef. De même C. Bouglé par la *Revue scientifique* en 1906, D. Parodi en 1909 et l'abbé Ch. Callippe en 1911 ; ou encore J. Novicow par C. de Kelles-Krauz en 1904. Notons que certains de ces auteurs s'étaient effectivement fait connaître antérieurement par leur zèle pour les applications sociales du darwinisme. Lire par exemple : Novicow : 1893 ou Fouillée : 1890.

7. Une citation, puisée de l'article du sociologue et industriel russe J. Novicow, illustrera cette lecture ambivalente. Pour J. Novicow, le darwinisme est défini comme « la doctrine qui considère l'homicide collectif comme la cause du progrès du genre humain ». Après avoir différencié Darwin des utilisations idéologiques de sa doctrine, il type ses darwiniens sociaux : « Marx eut autant de disciples que Bismarck. Tous ceux qui de nos jours, prêchent les méthodes révolutionnaires violentes et attendent le grand soir

[...] tous ces individus sont imprégnés de darwinisme social ». Novicow : 1910, pp. 4-13.

Chapitre 2. Le darwinisme social : un objet historique difficilement identifiable ?

Eugénisme, racisme et darwinisme social : au cœur d'une pensée darwinienne ?

Les périodes de l'entre-deux-guerres et de la Seconde Guerre mondiale ont été caractérisées comme des moments de fortes turbulences idéologiques : émergence de la propagande eugéniste et raciste allemande, essor d'un eugénisme hygiéniste et étatiste nordique et anglo-saxon, etc. Au début des années 1980, des débats polémiques ayant pour principal objet l'analyse et l'évaluation de ces singularités idéologiques, d'une part intentaient un procès au darwinisme, perçu comme la véritable matrice des multiples dérives sociobiologistes ultérieures et d'autre part dénonçaient une France génératrice et mère-patrie de toutes les exactions darwiniennes sociales, racistes et eugénistes. La paternité du darwinisme voire de Darwin dans ces dérives sociobiologiques fut par exemple dénoncée par des vulgarisateurs scientifiques comme Albert Jacquard et Pierre Thuillier. Pour ce dernier, après avoir précisé que, selon Darwin « les facteurs sociaux contrecarrent l'émergence eugéniste et raciste de l'élite » :

« [...] Il y a dans son œuvre toute une série de développements qui peuvent être mis à profit pour justifier de façon, en principe, « scientifique », les dogmes fondamentaux du racisme et de l'eugénisme. À savoir, primo qu'il existe des races inférieures ; secundo, que ces races, du point de vue darwinien, constituent une menace pour l'humanité « supérieure ». [...] Il en résulte que

les racistes, pour le moins, peuvent se prévaloir de Darwin pour défendre et propager leurs principaux schémas doctrinaux [...]. Si la science est l'instance suprême, pourquoi donc n'utiliseraient-ils pas la doctrine de l'évolution pour guider le devenir de l'humanité
1 ? ».

La thèse défendue par l'historien Zeev Sternhell à la fin des années 1960, d'une France, racine des dérèglements idéologiques de l'Europe de la première moitié de ce siècle et mère des théoriciens racistes et « nationaux-socialistes » ou d'un fascisme né à gauche, devait également être reprise explicitement et avec une verve polémique par Bernard-Henry Lévy et Guy Scarpetta au début des années 1980 (Sternhell : 1969 ; 1972). Pour B.-H. Lévy, tout à sa dénonciation d'un national socialisme à la française et d'un pétainisme passé, présent et à venir, il est symptomatique que ce soit à :

« [...] Paris encore, qu'un darwinisme paradoxalement boudé à Londres [...] et peu goûté en Allemagne également [...] va connaître sa plus rapide, sa plus fulgurante carrière et accréditer partout l'idée d'une origine physique, purement physique, des espèces et des hommes. Car peu importe que ce darwinisme s'oppose, en bien des points, à l'ethno-anthropologie naissante. L'essentiel est qu'il contribue lui aussi à la preuve que nous sommes d'abord, nous, les hommes, des animaux et des corps. À cette vaste clameur, inaudible jusque là, qui fait de la biologie la reine des disciplines, [...] la France est peut-être un des lieux où l'on a le plus activement travaillé à dresser ce second pilotis du dispositif racial : l'inscription dans la chair, et dans la chair seulement, de cet essaim de différences [...] qui rapatriées maintenant au cœur d'une hypothétique « nature », découpent le genre humain en autant de variétés organiquement, physiologiquement et donc irréversiblement séparées. » (Lévy : 1981, p. 101)

Puis il ajoutait, un peu plus loin :

« [...] C'est sur la même base raciale qu'apparaît parfois [...] le concept de luttes des classes : le mouvement socialiste hérite en effet, à travers les historiens comme Augustin Thierry ou Michelet, de la vieille problématique de la « guerre des races » [...]. Et c'est ainsi qu'on comprend enfin qu'un homme comme

Vacher de Lapouge n'était pas seulement le crâniologue que j'ai dit ; pas seulement le « savant » dont nous savons aujourd'hui que Hitler connaissait les théories ; pas seulement ce précurseur que les collabos de 1940 tiendront à remettre à l'honneur ; pas seulement non plus l'un des maîtres à penser, explicites et avoués, de la « nouvelle droite » cuvée 1980 ; mais aussi, mais d'abord, parce que de son vivant, un militant guesdiste, lié à Paul Lafargue, qu'il intronisa même, au moment des élections de 1889, dans la circonscription proche de Montpellier où il régnait en maître et qui à ses heures perdues, contribuait nonchalamment à jeter les bases d'un socialisme « français », « eugéniste », « sélectionniste ». » (Lévy : 1981, p. 130)

Dans une problématique voisine, prônant une culture cosmopolite contre une idéologie de l'enracinement, Guy Scarpetta dénonce la codification à la fin du XIX^e siècle par le darwinisme et les sciences naturelles de l'histoire des sociétés et des cultures préluant de « notre moderne sociobiologie » et dénonce aussi à la suite de Z. Sternhell et de B.-H. Lévy, la naissance en France du fascisme sur un humus de gauche :

« On ne cesse de rabattre “la classification des espèces” sur la classification des peuples, “la lutte des espèces” sur la lutte des races et « les lois de l'évolution animale » (combat pour la survie, triomphe des espèces les mieux adaptées, élimination des autres) sur l'histoire des sociétés et des cultures. [...] Prenez Vacher de Lapouge dont le livre *L'aryen et son rôle social*, publié en 1899, aura une audience considérable : tout y est déjà. La race, dont “la psychologie” selon lui domine “celle de l'individu”, le refus des droits de l'homme et le primat de la force, le polythéisme – Vacher de Lapouge ne cesse d'opposer les splendeurs de l'hellénisme à “notre monde étriqué” par le christiannisme ». Or si Vacher de Lapouge reprend les grands thèmes du darwinisme social, bientôt cela ne suffira plus ; à la science, il faudra opposer l'intuition, le sentiment sacré d'appartenance ; à la lutte des races et à ses alibis « biologiques », la communication mythique avec l'ancienne lignée des morts ; aux idéologies biologiques de la « nation » ou de la « race », le ténébreux appel des morts, du sang et du sol. Ce dispositif d'enracinement va alors tout à la fois se « naturaliser » (il renvoie à une nature archaïque et perdue dont l'homme moderne a eu tort de s'émanciper) et se mythologiser (il

devient chtonien, accentuant ses références explicitement païennes). Avec Le Bon (dont l'importance fut telle que Freud lui-même ne craignit pas de le prendre pour interlocuteur), le réajustement est opéré [...] [les morts] régissent l'immense domaine de l'inconscient. » (Scarpetta : 1981, pp. 30-33)

Sans doute conviendrait-il de critiquer au plan méthodologique les raccourcis historiques de B.-H. Lévy et de G. Scarpetta et sans équivoque sur ces mêmes thèmes d'autres essayistes, comme Alain Finkielkraut, ont utilisé avec plus de précaution les travaux de Z. Sternhell et délivré une analyse plus nuancée. Nous reviendrons dans notre chapitre suivant sur le défaut « présentiste » de certains essayistes, soit l'étude du passé à partir des préoccupations et selon la représentation des problèmes, du présent. Il reste que B.-H. Lévy et G. Scarpetta, indépendamment de la justesse et de l'attrait de leurs thèses, utilisent certains procédés rhétoriques douteux au plan de la méthodologie historique. Ainsi, pour les besoins de la thèse, l'importance d'un auteur est rehaussée en lui opposant un interlocuteur réel ou fictif plus connu... pour ne pas dire plus médiatique (Hitler est un lecteur de Vacher de Lapouge et Freud a dialogué avec G. Le Bon). Comme nous le verrons plus tard, mais cela est bien connu, lorsque Le Bon publia ses travaux darwiniens sociaux (1879-1888), Freud ne possédait encore aucune notoriété puis sans doute Hitler lut-il Vacher de Lapouge mais de son temps ce dernier fit une médiocre carrière et ne fut discuté que par quelques spécialistes des sciences sociales et anthropologiques. À la différence de B.-H. Lévy et G. Scarpetta, Alain Finkielkraut considère que le débat relatif à la biologisation des thèses nationalistes est antérieure à l'ère naturaliste de la fin du ^{XIX}^e siècle. De son point de vue, le scientisme et la biologisation des discours est moins une rupture qu'une consolidation théorique d'un discours préexistant. Les idées antiégalitaires vont tenter de miner les théories républicaines héritières de l'idéal de 1789 avec l'aide de la science. Si à la suite de Sternhell, A. Finkielkraut n'oublie pas de citer Lapouge, Gobineau, Le Bon et Barrès, c'est plutôt pour souligner la continuité d'un débat où en fait tous les protagonistes empruntent par mimétisme, par effet de mode au discours

scientifique prégnant et dominant. Pour A. Finkielkraut, la véritable coupure n'est pas dans l'utilisation des discours scientifiques, mais dans la guerre de 1870, car les scientifiques de la période sont alors confrontés à l'utilisation analogue d'argumentaires darwiniens sociaux par les nationalistes d'outre-Rhin (Finkielkraut : 1987).

Ces longues citations, de P. Thuillier à G. Scarpetta nous sont précieuses pour d'autres raisons ; en effet, elles problématisent le lien entre darwinisme social, idéologie raciste et eugénisme ou, autrement dit, elles montrent que l'étude du darwinisme social ne peut occulter le codéveloppement de l'eugénisme et du racisme eux-mêmes oblitérés par l'introduction du darwinisme et de la génétique dans le savoir occidental. En effet si un empirisme eugénique est antérieur à l'apparition du terme « eugénisme » et à l'avènement du darwinisme, de même que la xénophobie est perceptible depuis la nuit des temps indépendamment d'une quelconque rationalisation biologique, la fortune de ces terminologies est intrinsèquement liée à l'assimilation des sciences biologiques. Les idées transformistes renouvelaient les débats par l'éclairage particulier porté sur les problèmes d'hérédité. Le lamarckisme postulait l'hérédité des caractères innés et acquis ; avec le darwinisme, toute idée finaliste était exclue, puis la génétique grâce aux lois de l'hérédité de Mendel suivies des théories de Morgan et de Weismann créait une distinction entre le phénotype et le génotype héréditairement transmissible. Les débats idéologiques entre les partisans de l'inné et de l'acquis, la sélection des tarés ou l'amélioration de l'espèce par l'influence du milieu s'instauraient.

Il ne s'agit pas ici d'étudier l'eugénisme et le racisme en France, aussi quelques redéfinitions et de brèves esquisses historiques sont nécessaires, d'une part, pour démontrer à l'aide d'un dénominateur commun, soit « la biologisation » des discours, la porosité des frontières entre le darwinisme social, le racisme et l'eugénisme et d'autre part pour préciser la spécificité de notre angle d'attaque.

Le problème de l'eugénisme

Si l'on s'en réfère à *La République* de Platon ou aux législations de Lycurgue, les pratiques eugénistes sont immémoriales, mais l'eugénisme comme science constituée et théorisée est d'invention beaucoup plus récente. Elle fut fondée par un cousin de Ch. Darwin, Francis Galton (1822-1911), en 1865 par l'assimilation des théories darwiniennes et leur extension à l'espèce humaine. À la fin du ^{xix}e siècle et au début du ^{xx}e, cette eugénique de F. Galton trouve quelques disciples en France. Georges Vacher de Lapouge et son « anthroposociologie » constitue une figure emblématique de cette « escouade maigrichonne et discordante » des eugénistes français (Léonard : 1985, p. 206). La mouvance eugéniste française prend officiellement naissance, par le truchement de « la Société française d'eugénique », en décembre 1912 ; elle reprend vie après le premier conflit mondial et tente, entre autres vicissitudes, de se dissocier des mouvements eugénistes allemands et américains, pour suspendre définitivement ses activités en juin 1940, même si certains de ses membres ne sont pas étrangers à certaines décisions législatives prises par le gouvernement vichyssois telle l'instauration du certificat prénuptial (lois du 16 décembre 1942 et du 29 juillet 1943) ² .

À bon droit, Jacques Léonard caractérise cet eugénisme à la française, de faible audience et de faible influence, par sa tonalité néolamarckienne, sa prudence humaniste et sa politique d'hygiène sociale. « Jamais les eugénistes français, note-t-il, n'ont admis dans leur majorité que l'amélioration de l'espèce pouvait passer par le maintien de la pureté ou par l'hégémonie de la race aryenne. Ils se sont préoccupés de l'élimination des défauts héréditaires, mais ils ont reculé devant la stérilisation des indésirables. » (Léonard : 1985, p. 206).

Il est vrai que cette philosophie n'en masquait pas moins une certaine vision de l'ordre social car Jacques Léonard précise :

« L'horreur que suscitent les expériences étrangères conduit nos eugénistes à préférer des solutions d'éloignement ou de ségrégation pour soustraire à la vie sexuelle différents mauvais géniteurs : envoi délibéré des crapules et apaches dans les bagnes

coloniaux ou les bataillons d'Afrique, prolongation de l'isolement des tuberculeux, de l'internement des idiots, emprisonnement et continence forcée des détraqués et satyres. On réclame aussi l'incarcération des criminels héréditaires et des « fous lucides » dans les asiles spéciaux, ainsi que la séquestration des alcooliques invétérés déchus de leur autorité parentale. » (Léonard : 1985, p. 209)

Néanmoins, l'histoire de l'eugénisme en France n'est pas totalement réductible à cette « Société française d'eugénique ». Par ailleurs, l'unanimisme n'était pas de rigueur. Au sein même de cette société certains, comme le prix Nobel de médecine (1913) Charles Richet, exprimaient des vues proches des extrémistes américains. Malgré son lamarckisme, il était favorable à la stérilisation pour une longue liste de défauts. D'autres, comme le Docteur René Martial, promis à une facheuse notoriété ultérieure, étaient favorables à un eugénisme empruntant moins au lamarckisme ambiant qu'à la génétique mendélienne ³.

Une typologie hâtive des divers eugénismes français par leurs options politiques, leurs diverses compréhensions des sciences biologiques (lamarckisme, darwinisme, mendélisme), leur dominante (hygiéniste, darwinienne sociale, raciale) ou par le degré de leur préconisation eugéniste (eugénisme positif : favoriser les individus porteurs de gènes favorables, et négatif : écarter de la reproduction ceux qui ont des gènes défavorables) brouille singulièrement une vision par trop monolithique.

- Ainsi l'eugénisme timidement sélectionniste de Georges Schreiber ou de caractère raciste du prix Nobel de médecine Charles Richet, tous deux membres de la « Société française d'eugénique », se distinguent du néolamarckisme, hygiéniste et nataliste dominant. Plus tardivement et hors du giron de cette société, l'eugénisme darwinien et démocrate de Jean Rostand se dissocie de l'eugénisme élitiste à la phraséologie darwinienne sociale du médecin Alexis Carrel voire des eugénismes racistes de René Martial (mendélien et non darwinien) ou de... Jean Giraudoux ! Ce rapide tour d'horizon ne tient pas compte des

auteurs étrangers qui, durant l'entre-deux-guerres, propagent un eugénisme raciste d'inspiration darwinienne et mendélienne. Les auteurs américains Madison Grant et Frank Hankins commentés respectivement par G. Vacher de Lapouge et l'ethnologue Georges Montandon, ou encore les biologistes et ethnologues allemands Eugen Fischer et Hans Günther sont les figures les plus représentatives de cette mouvance (Grant : 1926 ; Hankins : 1935 ; Martial : 1938, pp. 33-35, 143, 185 ; Giraudoux : 1939, pp. 43, 48, 74-75 ; Rostand : 1939, pp. 55 et 79 ; Carrel : 1943).

Si l'on tente une première synthèse, la présentation rapide de ces quelques eugénistes met à jour un panorama de l'eugénisme en France quelque peu complexe et qui souligne la porosité des frontières entre darwinisme social, racisme biologique, eugénisme et théories transformistes. Selon les moments historiques et les options idéologiques de l'auteur, les sciences biologiques et les théories évolutionnistes subissent une étrange alchimie aux dosages complexes rendant difficile tout travail de synthèse. Qu'on en juge : une philosophie néolamarckienne concurrence les théories darwiniennes lesquelles peuvent être supplantées ou enrichies par une génétique mendélienne. L'eugénisme ne peut dans certains cas se dissocier des théories darwiniennes sociales (G. Vacher de Lapouge, A. Carrel) ou de thématiques raciales (R. Martial ; Ch. Richet, Ph. Tissié : 1918, Fr. Bussière : 1925).

Répetons-le, ce n'est pas l'histoire de l'eugénisme en France, de l'imaginaire eugénique aux pratiques eugéniques, qui nous préoccupe. En revanche, dans la mesure où la génétique va féconder la réflexion évolutionniste — songeons à la théorie synthétique de l'évolution —, il est légitime d'analyser les liens entre l'eugénisme et le darwinisme social soit deux modes de réflexions socionaturalistes. Notre investigation se limitera à l'étude de l'irrigation de l'eugénisme par les théories darwiniennes et darwiniennes sociales, de l'élaboration en parallèle de sociobiologies ou d'idéologies politiques et en retour des incidences sur la communauté scientifique de ces débats périphériques à l'activité « normale » des sciences biologiques. Notre problématique

intègre donc l'histoire des transferts transdisciplinaires, de ces passages de la science vers les doctrines darwiniennes sociales, eugénistes et racistes, soit des sciences biologiques idéologisées.

Et manifestement durant la période, des sociobiologies de coloration eugéniste et darwinienne sociale ont vu le jour, les ouvrages (déjà cités) et les activités d'Alexis Carrel ⁴ de Charles Richet et dans une moindre mesure de Jean Rostand, de Jean Giraudoux et de tant d'autres en témoignent.

Ces implications politiques, sociales et idéologiques sont d'ailleurs manifestes et rappelées par tous les auteurs ayant étudié les mouvements eugénistes. Les eugénistes sont souvent des scientifiques, croyant en la science et en la rationalité humaine, et comme tels persuadés (obnubilés comme ils le sont par le devenir de la race, de la population ou de la nation) que l'homme peut contrôler son environnement et agir sur son destin. De sorte que ces eugénistes, exprimant *de facto* soit un réformisme politique propre aux classes moyennes, soit un réformisme socialiste ou encore une puissante idéologie nationaliste, réduisaient les problèmes sociaux à des problèmes biologiques. En d'autres termes, l'eugénisme fluctuerait entre une biopolitique réformatrice, un élitisme réformateur et une politique totalitaire délibérément raciste. Ces activités se seraient ainsi développées sur l'humus d'une inquiétude généralisée, d'un naturalisme diffus préexistant à l'essor des eugénismes, en témoigneraient les vagues darwiniennes sociales de la fin du XIX^e siècle. Ces préoccupations étatiques, non plus étrangères à l'Église catholique malgré ses réticences envers les pratiques d'eugénisme positif comme le prouve l'encyclique « Casti Connubii » du 31 décembre 1930 (Congar : 1953, pp. 23-25), consubstantielles à la mécanique du pouvoir contemporain, si l'on suit les analyses de Michel Foucault, ne pourront être occultées par notre travail et notre problématique (Foucault : 1991, p. 55).

...et de la pensée raciste

La notion de racisme, au vrai sens du terme polysémique, reflète pour partie les débats de société contemporains. Le texte de la loi du 1^{er} juillet 1972 relatif à la lutte contre le racisme est à ce titre exemplaire :

« Le racisme désigne toute discrimination, haine ou violence à l'égard d'une personne ou d'un groupe, en raison de leur origine ou de leur appartenance ou non appartenance à une ethnie, race, religion déterminée. » (in Taguieff : 1987, pp. 57, 104)

La conférence générale de l'UNESCO, d'août 1978, *The world conference to racism and social discrimination*, accorde également une définition élargie à cette réaction d'hostilité qu'est le racisme :

« Racism includes racists ideologies, prejudices attitudes, discriminatory behaviour, structural arrangement, and institutionalized practices resulting in racial inequality as well as the fallacious notion that discriminatory relations between groups are morally and scientifically justifiable. » (*Racism, science* (...) : 1983, p. 13)

On mesure l'évolution de ce mot depuis 1967, où dans une identique conférence générale était délivrée une définition plus restreinte :

« Antisocial beliefs and acts which are based on the fallacy that discriminatory inter-groups relations are justifiable on biologicals grounds... Racism falsely claims that there is a scientific basis for arranging group hierarchically in terms of psychological and cultural characteristics that are immutable and innate. In this way, it seeks to make existing differences appear inviolable as a means of permanently maintaining current relations between groups. » (*Racism, science* (...) : 1983, p. 12)

Manifestement en quelques années, le terme « racisme » s'est enrichi et aux habituels et fallacieux indicateurs essentialistes ou biologisants se sont ajoutées voire quelquefois substituées des notions culturalistes, sociales et religieuses. Cette acception culturaliste de la notion de racisme, élaborée pour rendre compte de la pluralité des phénomènes racistes ou racialistes et de la multiplicité des argumentaires, ne s'est pas effectuée sans douleur et les débats ont été pour le moins vigoureux. De ce point de vue un grand nombre de travaux ont, depuis ces conférences générales de

l'UNESCO, largement renouvelé les analyses et les problématiques de l'époque, de sorte qu'aujourd'hui on semble revenir à une caractérisation des discours et phénomènes racistes ne mésestimant pas leur noyau dur explicitement ou implicitement essentialiste et biologisant (Lévi-Strauss : 1971, pp 647-666 ; Guillaumin : 1972 ; Finkielkraut : 1987 ; Taguieff : 1987 ; 1991 ; Todorov : 1989 ; Wieviorka : 1991). Sans trop entrer dans les méandres des débats étrangers à cet ouvrage, il est néanmoins pertinent d'en esquisser les grandes lignes. Claude Lévi-Strauss rappelle dans *Le Regard éloigné*, qu'en 1972 son discours « Race et culture » avait énormément choqué l'UNESCO. Loin d'une simple dénonciation du racisme et d'une répétition de sa conférence des années 1950, *Race et histoire*, Lévi-Strauss s'était livré à une réflexion et à une étude comparative entre les attendus de la génétique des populations et les notions de culture et de différences culturelles montrant que ces dernières pouvaient conduire à des différenciations biologiques. « Chaque culture, précisait-il, sélectionne des aptitudes génétiques qui par rétroaction influent sur la culture, qui avait d'abord contribué à leur renforcement. » (Lévi-Strauss : 1983, pp. 13-44). Cette position alors hétérodoxe fut depuis diversement appréciée. Pour Alain Finkielkraut, dans un des aspects de son argumentation polémique contre les valeurs culturelles et idéologiques du post-modernisme, Lévi-Strauss a été en quelque sorte un visionnaire et a anticipé et compris les évolutions et les mutations de certaines mentalités et les pièges d'une lecture culturaliste des différences entre les peuples. De manière provocatrice A. Finkielkraut considère que les tiersmondistes prônant le « droit à la différence » sont les héritiers ou les fils spirituels des nationalistes naturalistes de la fin du XIX^e siècle. Le droit à la différence, la reconnaissance de l'altérité radicale des peuples indigènes, les valeurs nationalistes par anti-colonialisme exprime un racisme « culturaliste » symétrique du racisme naturaliste et biologisant de la fin du XIX^e siècle. Ainsi, considère-t-il, le relativisme culturel accouche d'une indifférence à l'autre, au sort de l'autre, en raison de sa différence même et se

révèle donc être le rejeton de gauche du naturalisme droitier du siècle passé. Il indique :

« [...] C'est dans le terme de culture que le contrôle social et la méfiance à l'égard de l'étranger trouvent leur justification. Ni vu, ni connu, sous la bannière inchangée d'un mot indiscutable, l'UNESCO propage désormais les valeurs que son mandat originel lui prescrivait de combattre. Et plus l'antiracisme d'aujourd'hui ressemble au racisme d'hier, plus le mot race lui-même devient sacrilège. Ce qui explique qu'après avoir inspiré le grand renversement de la culture en identité culturelle, Lévi-Strauss ait pu provoquer l'indignation sans pour cela changer substantiellement le discours. » (Finkelkraut : 1987, pp. 99-106)

L'analyse de P.A. Taguieff, est quant à elle à peine plus nuancée, puisqu'il voit en Lévi-Strauss un de ces passeurs d'idées qui ont facilité la mutation intellectuelle de l'extrême-droite raciste et nationaliste. Dans ses études de l'évolution couplée des argumentaires racistes et antiracistes, il démontre que l'extrême droite raciste a troqué son discours raciste à fondations biologiques et darwiniennes sociales pour un argumentaire tout aussi raciste mais fondé sur les notions de différences culturelles empruntant la rhétorique tiers mondiste du « droit à la différence ». Parallèlement, il met en relief le fait que la gauche antiraciste a été doublement myope et est restée archaïque dans ses luttes contre l'extrême droite. Ainsi, elle n'aurait pas mesuré la perversité d'un discours différentialiste lequel masque un racisme fondé sur les attendus de la génétique des populations, et n'aurait pas perçu la mutation intellectuelle et argumentaire des discours racistes d'extrême droite. L'archaïsme est patent dans ses utilisations scientistes des argumentaires antiracistes : le racisme biologique est critiqué alors qu'il est devenu culturaliste et la science est convoquée en tant qu'argument d'autorité provoquant en retour l'idéologisation de la science. Selon P.-A. Taguieff :

« L'antiracisme contemporain apparaît ainsi dans son inconséquence majeure : pourfendeur du scientisme lorsque celui-ci permet en effet de caractériser telle ou telle variante du racisme-idéologie, il pratique régulièrement les rites conjuratoires de la religiosité scientiste la plus naïve (« les

racistes » stigmatisés comme de très mauvais élèves, inaptes à la science), et rend inaudible l'accablant silence axiologique de la science « pure » en le remplissant de paroles prophétiques, de sentences morales, ou de slogans politiques. Valeurs et normes d'emprunt, abusivement légitimées par recours à l'autorité de la parole du savant. » (Taguieff : 1991, pp. 13-63)

De ce long détour, il résulte que pour les chercheurs en sciences sociales, la biologisation explicite ou implicite des discours ou de la perception qu'elle soit une simple valeur sémantique ou une forme de rationalisation est encore au cœur de la problématique raciste. Ceci valide en retour l'intérêt d'une étude du rôle des sciences naturelles et biologiques dans l'élaboration du discours raciste. En conséquence, pour notre période chronologique soit de 1859 à 1918, une formulation plus restrictive du « racisme », limitée à ses postulats de rationalisation biologique, (telle celle définie par l'UNESCO en 1967) semblait historiquement plus conforme à la perception de cette notion par les contemporains.

Limitant notre intérêt et notre recherche à un « racisme » faisant explicitement référence à un argumentaire biologique, nous avons opté contre toute ambiguïté, pour l'emploi de la formule quelque peu tautologique « de racisme biologique ». Pour plus de rigueur, il convient de dissocier « l'idée de races », des « hiérarchies raciales », du « préjugé racial » et du « racisme biologique ». Ces concepts n'ont pas la même histoire et les sciences naturelles et biologiques n'eurent pas le même statut dans leur élaboration. Quelques repères historiques auront valeur de justification de nos hypothèses de travail.

Les historiens ou sociologues du racisme s'accordent à reconnaître un saut idéologique notable au ^{xix}e siècle puisque l'effort entrepris depuis la fin du ^{xviii}e siècle pour classer les races humaines s'enrichit des thématiques transformistes et évolutionnistes. Saut qualitatif d'importance puisque ces sciences apportent un système de signification, une cause biologique aux différences humaines réelles ou présumées. Les représentations mentales des contemporains, de leur rapport à l'autre, à la nature, de l'histoire

de leur origine, sont profondément modifiées. L'idée de « différences internes de nature » parmi les hommes est introduite en anthropologie, dans les jeunes sciences sociales. Les confrontations entre monogénistes et polygénistes, les problèmes de taxinomie adaptée à la classification des « races humaines », les débats concernant l'évolution de ces races dominent la fin du ^{XIX}^e siècle et sont incontestablement corrélatifs du processus colonisateur des nations occidentales. Si l'idée de race est banale pour la période, le préjugé racial à connotation biologique naît tardivement à la fin du siècle. Élément nouveau, car ce n'est plus le libre arbitre et une vision déiste qui déterminent la vision de l'humanité mais le déterminisme biologique officiant dans un monde clos ⁵ .

Au ^{XIX}^e siècle, « l'idée de race » est elle même polysémique. L'esprit dominant de la ^{III}^e République, en matière de colonisation, se résume à la doctrine « ferryiste » laquelle, en toute rigueur, octroyait une possibilité d'amélioration aux races jugées inférieures, moins « civilisées » ; cette doctrine était compatible avec le néolamarckisme dominant et plus singulièrement avec celui des anthropologues français. Par ailleurs, à la fin du siècle, la notion de race semble plus assimilable à l'idée de nation qu'à celle d'unité anthropologique.

Une pensée raciste plus singulière liant causalité biologique et déterminisme psycho-sociologique s'affirme durant la période témoignant d'une pénétration différentielle des idées transformistes. Ces divers déterminismes biologiques s'illustrent en des personnalités aussi différentes que Jules Soury, maître à penser de Maurice Barrès, et Georges Vacher de Lapouge.

L'apparition du mot « racisme », à caractère polémique, est plus tardive mais également datée. Le terme est consacré en 1922 sous la plume de l'historien germaniste Henri Lichtenberger dans son ouvrage *L'Allemagne aujourd'hui dans ses rapports avec la France* et en 1925 par Henri Vermeil (*L'Allemagne contemporaine*). Par ces deux auteurs, les termes « raciste » et « racisme » sont associés aux

doctrines raciales, biologiques de l'extrême droite allemande (primauté de l'aryen). Cette définition péjorative d'un racisme véritablement biologique s'imposa et fit florès dans l'entre-deux guerres.

À l'instar de l'Allemagne et à la veille du second conflit mondial, la France n'échappa pas à cette prolifération de discours racistes. Outre l'antisémitisme phobique d'un Marcel Bucard (1938) ou celui tout aussi irrationnel mais de tradition chrétienne de Georges Bernanos (1931), des auteurs comme René Martial, Georges Montandon, Claude Vacher de Lapouge (1943) voire Louis Thomas (1941), Jacques de Lesdain (1941) furent les zéloteurs à la fin des années 1930 et pendant la Seconde Guerre mondiale d'un « racisme biologique hexagonal » ou se firent les hérauts des thèses raciales d'outre-Rhin (Voir Billig : 1974). L'étude au cas par cas de ces théories raciales, quant à leurs racines prétendument darwiniennes, n'est pas sans surprise et nuance une opinion trop hâtive, confusionniste, formée par une propagande antifasciste. À propos de la formation lexicale et idéologique du terme « racisme », P.A. Taguieff dissocie :

« Le pôle gobinien et le pôle darwinisme social, mais il observe que, les amalgames de propagande antifasciste effaceront la distinction ; le racisme nazi est indistinctement situé dans la filiation gobinienne ou dans celle du darwinisme social régulièrement confondu avec l'eugénisme ou le sélectionnisme. »
(Taguieff : 1991, pp. 172-181)

De même les arguments scientifiques avancés par les racistes français ne font pas toujours appel au darwinisme. En 1935 par exemple, G. Montandon, dans les colonnes de la revue alors fasciste *Scientia* (1935, pp. 172-181), défendait les thèses hologénistes de Rosa associées à un farouche vitalisme, réfutant mutationnisme, haëckelisme et tout transformisme en général.

Symétriquement les militants antiracistes, marxistes ou chrétiens, invoquèrent très souvent les sciences biologiques dans leurs argumentaires. Indépendamment de la justesse de leurs choix éthiques et afin de dénoncer les « pseudo-sciences raciales »,

certain auteurs firent quelquefois appel à une science idéologisée, plus conforme à leurs options politiques ou philosophiques sur la nature humaine... mais non sanctionnée (*a posteriori*) par l'histoire des sciences ! À une phraséologie raciste aux racines mendéliennes, le professeur en Sorbonne Marcel Prenant revendique « l'influence du milieu » pour l'amélioration de l'espèce humaine, soit une philosophie lamarckienne, déjà caduque en son temps ⁶.

Ces quelques exemples n'ont pas valeur d'explication pour toute la période et n'autorisent pas une généralisation, mais ils plaident pour une étude plus exhaustive des multiples dénaturations du darwinisme par les courants darwiniens sociaux, eugénistes et racistes et des incidences sur l'introduction et l'essor en France des disciplines biologiques.

Les incidences des polémiques politiques récentes et plus anciennes

Nos précédents développements ont tenté de révéler la porosité de cette frontière entre les sciences biologiques et ses avatars idéologiques. La tentative de mise en histoire de ce courant de pensée comporte d'autres écueils. Deux exemples illustreront la difficulté d'aborder sereinement l'exégèse de ces discours puisant dans les sciences biologiques leur légitimation.

À propos d'un débat récent : la sociobiologie

Les débats occasionnés par l'avènement de la sociobiologie dans le champ culturel français donnent matière à une étude de cas exemplaire dans la mesure où cette discipline fut souvent associée à une résurrection du darwinisme social du ^{xix}e siècle.

En 1975, la parution aux États-Unis de l'ouvrage du professeur de sciences et d'entomologie au Muséum de zoologie comparative de l'université de Harvard, Edward O. Wilson (*Sociobiology, the new synthesis*, Harvard, Belknap Press) fut un immense succès

médiatique. Il fut suivi d'intenses polémiques attribuables pour partie aux excès de certains de ses épigones tels David Barash et Richard Dawkins ⁷. Les thèses sociobiologiques furent discutées avec âpreté en France quelques années plus tard, à l'occasion de la traduction d'un autre ouvrage de Wilson (*L'Humaine Nature, Essai de sociobiologie*, Paris, Stock, 1979). Pour mémoire, rappelons que ce dernier à partir des conclusions du néodarwinisme, de la théorie synthétique de l'évolution et de la biologie des populations, se proposait de fonder la théorie générale de la base génétique et biologique du comportement social de tout le règne animal à l'homme inclusivement et d'apprécier les comportements à l'aune de leur utilité ou de leur valeur quant à la survie de l'espèce ou d'un groupe de population

À quelques années de distance et indépendamment de la valeur heuristique des thèses sociobiologistes, une typologie synthétique des principales critiques portées à l'encontre de la sociobiologie peut être dressée. Les critiques furent de nature institutionnelles, épistémologiques et idéologiques.

- *Au plan institutionnel*, sans doute faudrait-il interpréter l'histoire de la sociobiologie comme une de ces compétitions entre chercheurs cherchant à valider leurs idées au sein de l'institution scientifique (Veuille : 1986, pp. 104-120 ; Stengers : 1987, pp. 198-219). De fait, en vue de fonder une science compatible avec sa vision éthologique de l'égoïsme, de l'altruisme et d'autres caractères génétiques, Edward O. Wilson se proposait de fédérer de nombreuses disciplines (biologie des populations, écoéthologie, etc.) et de biologiser les fondements des sciences sociales les satellisant en diverses branches de la sociobiologie. Pour ce faire Wilson et d'autres sociobiologistes développèrent une stratégie d'entrisme et de prise de pouvoir au sein de l'institution scientifique et dans diverses revues scientifiques de sorte qu'ils bousculèrent les clivages universitaires traditionnels et les programmes des différentes disciplines. Ainsi dans les universités de Harvard, de Chicago ou du Michigan, les débats furent en un premier temps relativement étrangers à la nature

ou à la validité de cette nouvelle science.

- La sociobiologie fut également confrontée à *des critiques épistémologiques*. Était-ce une science ou une pseudo-science ? Certains considérèrent que la sociobiologie trahissait le darwinisme scientifique et l'assimilèrent à un épiphénomène idéologique soit une justification scientiste du capitalisme libéral (Ruffié : 1982, tome 2, pp. 327-333 ; Jacquard : 1982 ; Tort : 1985 ; Herland in Stengers : 1987). Par une mise en relief des postulats sociobiologistes, André Béjin révélait les invariants méthodologiques permettant de comparer et d'assimiler la sociobiologie au darwinisme social du XIX^e siècle (Béjin : 1985, pp. 121-137). D'autres profitèrent des excès de la sociobiologie pour intenter un procès au darwinisme même. Le sociologue canadien Claude Saint-Denis souhaitait ainsi utiliser le saltationnisme de Stephen Jay Gould pour lutter contre la sociobiologie et fonder à la fois une nouvelle théorie de l'évolution et... une « biosociologie véritable [...] intégrant la nouvelle théorie de l'évolution à une analyse des interactions de l'évolution biologique et du comportement social qui soit supérieure aux tautologies de la sociobiologie. ⁸ »
- Enfin, la sociobiologie fut au cœur d'intenses *débats idéologiques* tant aux États-Unis qu'en France. Dans le champ américain, deux principales tendances ont émergé. Elle fut d'abord accusée par un collectif comme « Science for the people » de légitimer le *statu quo* social ou le capitalisme libéral. D'autres groupes plus marxisants (« Parti communiste du travail » et « People's tribune »), à cause des dérives héréditaristes de sociobiologistes tels David Barash et Richard Dawkins, virent dans la sociobiologie l'apologie de thèses fascistes, racistes et sexistes (Sahlins : 1980 ; Lewontin : 1984, pp. 291-331 ; Veuille : 1986, pp. 107-109). En France, l'évaluation de la sociobiologie fut marquée à la fin des années 1970 par la réception enthousiaste manifestée par la « nouvelle droite » laquelle développait par ailleurs une stratégie d'infiltration des médias. Les débats furent immédiatement polémiques puisque les scientifiques et philosophes marqués

politiquement à gauche de l'échiquier politique rejetèrent et ancrèrent la sociobiologie à l'extrême-droite. En écho, la presse spécialisée fit ainsi l'économie de débats scientifiques et E. O. Wilson, de « libéral » américain, devint pour le public français l'archétype de la littérature de la nouvelle droite. Au final, ces polémiques intronisèrent l'ère du soupçon à l'égard des biologistes accusés de vouloir instaurer un nouveau scientisme voire de préparer le terrain à une politique biocratique (Thuillier : 1981 ; Gasc in Tort : 1985, p. 58 ; Ory : 1987, pp. 588-592).

Ce rappel succinct des multiples critiques portées à rencontre de la sociobiologie témoigne des difficultés inhérentes à la constitution d'une histoire des discours scientifiques ou pseudo-scientifiques soit l'ensemble de ces discours utilisant ou détournant la méthodologie ou la rationalité scientifique à des fins éthiques, politiques ou sociales. Cette sociobiologie fortement médiatisée révèle par ailleurs l'éclatement du champ des études darwiniennes : à la croisée des histoires des sciences biologiques et sociales, des institutions scientifiques et des idées politiques. L'appréhension objective de ce domaine nécessite par ailleurs une parfaite familiarisation avec les disciplines scientifiques concernées et la philosophie des sciences biologiques.

L'extrême politisation et les passions exacerbées des débats contemporains, la grande diversité des appréciations des spécialistes quant à l'évaluation épistémologique de la sociobiologie perturbent fatalement l'analyse du darwinisme social du ^{XIX}^e siècle censé être de même nature... idéologique. Le risque est alors grand de pratiquer des amalgames et de fonder des généalogies, des parentés ou de rechercher des précurseurs, autant de pratiques méthodologiques de faible valeur heuristique et depuis longtemps dénoncées en histoire des sciences. Deux écueils guettent alors l'historien : analyser les phénomènes du passé selon ses propres grilles idéologiques et les évaluer (pratiquer la police épistémologique) selon les paradigmes scientifiques contemporains.

Ce déplacement des enjeux conduit à édifier des généalogies intellectuelles curieuses car fondées sur des juxtapositions d'auteurs de notoriété non équivalente et isolés de leur contexte historique.

Ainsi pour les besoins de sa démonstration relative à la recherche des précurseurs d'une sociobiologie antidémocratique, Pierre Thuillier (1981) tisse des liens entre Ch. Darwin, H. Spencer, Francis Galton, Ch. Maurras, P. Bourget, Ch. Richet, A. Carrel et K. Lorenz. Dans un registre analogue et afin de démontrer que la France de la fin du XIX^e siècle imprégnée de darwinisme social fut le berceau d'un fascisme bien français, Zeev Sternhell (1978) accorde une importance égale à des auteurs de statuts historiques non équivalents : G. Le Bon, H. Taine, E. Renan, E. Drumont, G. Vacher de Lapouge.

Ce regard rétrospectif est profondément ambivalent. Il est pour partie fondé car de fait des correspondances, des analogies peuvent être établies entre les discours d'auteurs tels que Clémence Royer, Gustave Le Bon, Georges Vacher de Lapouge, Alexis Carrel voire Hitler ! Des apparentements existent en termes de modes d'exploitation des sciences biologiques à des fins idéologiques, de modalités de transferts lexicaux entre les sciences biologiques et les sciences sociales ou humaines ou les idées politiques. Par ailleurs, la portée tragique de certaines théories idéologiques racistes ou eugénistes aguerrit le regard de l'épistémologue et permet de distinguer *a posteriori* le bon grain de l'ivraie, la science du scientisme. En contrepartie, ces jugements... tardifs occultent les débats d'une période et souvent nous rendent myopes sur la manière dont la science a affirmé ses méthodes, a évolué et s'est justement extirpée de sa gangue scientiste.

Sans doute, peut-on échapper à ce dilemme en adoptant le principe méthodologique d'altérité du passé cher à Karl Popper (1956, 1988) et à Georges Canguilhem (1981(b)). Ces auteurs s'insurgent contre les généalogies factices et les histoires récursives et considèrent comme une ambition mal fondée d'éclairer les annales de la science et de l'histoire par les priorités du présent. À l'opposé de cette attitude « présentiste » pour reprendre les termes de Claude

Blanckaert soit le fait de disqualifier le passé par des jugements de valeur anachroniques, il leur semble plus heuristique d'analyser le cadre épistémologique, institutionnel et social qui produit la science... une manière élégante de se désengager des passions idéologiques ou politiques ! Ainsi Karl Popper assigne deux tâches à l'historien : « [...] Le débrouillement des fils de causalité et la description de la manière accidentelle dont ces fils sont entremêlés sont toutes deux nécessaires et se complètent l'une l'autre ; un événement peut être considéré tantôt comme typique, c'est à dire du point de vue de son explication causale, et tantôt comme unique. »

...et plus ancien : le darwinisme social de Georges Vacher de Lapouge

L'approche poppérienne de la méthodologie historique soit le respect de l'unicité et du caractère typique d'un événement pourrait être illustrée par l'analyse des débats occasionnés par l'anthroposociologie de Georges Vacher de Lapouge (1854-1936). Ce dernier est un véritable cas d'école car il s'autoproclamait darwinien et darwinien social, défendait des thèses eugénistes et raciales et, en conséquence, il eut l'insigne déshonneur de figurer à de nombreuses reprises parmi les pères fondateurs français du nazisme (Sternhell : 1978). L'étude de la procédure de mise au ban de l'histoire des sciences, des critères de réfutation des thèses de Vacher de Lapouge sera révélatrice de certains enjeux épistémologiques et institutionnels.

Georges Vacher de Lapouge, Docteur en droit et homme à la culture encyclopédique certaine, fit carrière comme bibliothécaire des universités de Montpellier, Rennes et Poitiers. En tant que tel, il professa ses thèses lors de cours libres au sein des facultés de médecine et de lettres de Montpellier de 1887 à 1891, qu'il confirma par la publication d'une dizaine d'ouvrages et d'une vingtaine d'articles dans des revues de grande notoriété.

Avant de synthétiser les divers critères de réfutation auxquels fut confronté Georges Vacher de Lapouge, il convient de rappeler les trois principaux postulats de base de sa morale pessimiste et sélectionniste :

- Selon Georges Vacher de Lapouge, il existe une corrélation entre le statut social et intellectuel des individus et leur identité biologique et anthropologique. Le principal indicateur considéré comme opératoire par cet auteur est l'indice céphalique. Il fonde ainsi sa classification raciale et sociale sur les mensurations du crâne et la distinction entre les dolichocéphales et les brachycéphales.
- Le darwinisme est exploité à des fins de justification des inégalités naturelles de l'homme. Dans la mesure où les processus de la sélection naturelle sont contrecarrés par la société, par la vie sociale, les « races humaines » sont condamnées à dégénérer.
- L'amélioration de la race nécessite une politique eugéniste volontariste. Georges Vacher de Lapouge se veut le promoteur d'un eugénisme à la fois négatif (la dégénérescence raciale peut être éradiquée en empêchant les individus inaptes de se reproduire) et positif (incitation à la « reproduction » des individus physiquement et intellectuellement aptes). Pour l'auteur, cette politique aurait pour principal objectif de favoriser l'essor des dolichocéphales de chaque race et *in fine* des aryens prédominant dans les pays anglo-saxons et germaniques.

Ultime précision, de 1887 à 1909, ses thèses subissent une singulière évolution quoique sur le socle d'une constante affirmation de ses options athées, antidémocratiques et antiploutocratiques : parallèlement à son abandon d'un marxisme guesdiste, il substitue au sélectionnisme hygiéniste de ses débuts une farouche défense d'un aryanisme raciste.

En termes d'audience, l'impact populaire de Georges Vacher de Lapouge semble faible et il ne fut pratiquement pas sollicité par les nationalistes, antidreyfusards et autres monarchistes d'alors. Son aryanisme et son athéisme colorés de darwinisme devaient le

rendre peu récupérable. Ses rares disciples reconnus en France furent des anthropologues tels H. Muffang (1899, pp. 21-41) et R. Collignon (voir Finot : 1905, p. 44). En revanche, il obtint un succès d'estime dans les comités de rédaction de revues d'anthropologie, de sociologie et d'économie politique, de couleur républicaine et démocrate, lesquelles prirent progressivement leurs distances (de 1887 à 1899) pour finalement exclure et reléguer Georges Vacher de Lapouge dans le champ des théoriciens pseudo-scientifiques (de 1899 à 1910).

L'analyse des réfutations des thèses lapougienne par ses premiers zéloteurs, s'inscrivant dans le champ des critiques du scientisme et du darwinisme de cette fin du XIX^e siècle, permettra de souligner l'un des intérêts, et par là même une difficulté, de la constitution d'une histoire du darwinisme social : elle entrecroise outre l'histoire des sciences, celle des sciences sociales et, de manière plus convenue, celle des idéologies.

Analyse des critères de réfutation des thèses de Georges Vacher de Lapouge

Les principaux ouvrages ou articles critiques vis-à-vis des travaux de Georges Vacher de Lapouge furent relativement tardifs si l'on se réfère à la production de cet auteur, puisqu'ils s'étagent de 1899 à 1906 et s'inscrivent dans sa période explicitement antidémocrate et antimarxiste. Pour la facilité de cette démonstration, les argumentaires de quatre auteurs représentatifs ont été exploités, soit ceux de l'anthropologue Léonce Manouvrier (1899, pp. 233-259, 280-296), des sociologues organicistes Émile Houzé (1906) et Jean Finot (1905) et du sociologue durkheimien Célestin Bouglé (1904).

Ces quatre auteurs sont unanimes pour réfuter G. Vacher de Lapouge au plan méthodologique, politique et scientifique.

- D'un point de vue méthodologique, ils n'acceptent pas le réductionnisme simpliste de G. Vacher de Lapouge lequel exploite à outrance un facteur anthropologique monocausal : « L'indice céphalique ». L'anthroposociologie de Lapouge est ainsi

rangée au rayon des pseudosciences datées du début du XIX^e siècle au côté de la phrénologie de Gall.

- « L'aryanolâtrie » et le gobinisme de la prospective lapougienne expliquent pour partie le phénomène de rejet. Ses thèses étaient soupçonnées nourrir un pangermanisme honni dans cette France de la III^e république singulièrement antiallemande depuis la défaite de 1870.
- Enfin, la philosophie lamarckienne implicite ou explicite de ces auteurs ne peut leur faire accepter l'exploitation néodarwinienne du fait racial par G. Vacher de Lapouge. Les quatre auteurs précités revendiquent tous la mixité raciale et sont persuadés que l'évolution humaine s'explique par les croisements et l'influence du milieu. Ils concèdent à Lapouge l'existence des hiérarchies raciales, mais ne les considèrent pas comme fatales puisque les facteurs lamarckiens (l'influence du milieu, le climat, la nourriture) peuvent transformer les races.

En revanche, l'analyse du travail de G. Vacher de Lapouge sert de révélateur à ces quatre auteurs quant au statut épistémologique respectif des sciences et des sciences sociales. Afin de comprendre leur virulence à l'égard de G. Vacher de Lapouge, un certain nombre de facteurs doivent être rappelés.

- Pour toute une génération de scientifiques (celle des années 1870 à 1890), la science nourrissait une idéologie républicaine et démocrate. De surcroît, de jeunes disciplines telles que l'anthropologie, la sociologie rêvaient d'une grande synthèse des sciences sociales et humaines, et d'être en capacité de délivrer une explication ultime du comportement social de l'homme.
- Par ailleurs, l'évolutionnisme lamarckien et spencérien devait servir à fonder une morale scientifique, à consolider un réformisme politique. La transformation et l'amélioration du milieu devait permettre de transformer l'homme d'où la singulière importance politique accordée pendant cette période à l'éducation et à l'hygiénisme. Les preuves d'une biologie au service des thèses républicaines sont multiples. Dans son étude du radicalisme, Serge Bernstein a bien montré l'irrigation des

thèses solidaristes et radicales de Léon Bourgeois et de Célestin Bouglé par les travaux d'Edmond Perrier, d'Alfred Espinas ou d'Alfred Fouillée (Berstein : 1980-1981). Puis, ne pourraient être omises les nombreuses tentatives d'élaboration d'une morale transformiste et républicaine à partir des travaux de Herbert Spencer.

- L'utilisation de la biologie comme une arme politique et antireligieuse est une autre caractéristique de la période. Comme nous l'avons vu précédemment, en raison de la résistance des naturalistes, le darwinisme fut principalement introduit en France au ^{XIX}^e siècle par les anthropologues. Or durant cette période, l'école d'anthropologie française était pour une grande part composée de « matérialistes scientifiques libres penseurs » dont certains, tels Y. Guyot, A. Hovelacque, G. Mortillet, firent une carrière politique honorable en tant que députés radicaux (Harvey : 1984).

Aussi le néodarwinisme weismannien que Georges Vacher de Lapouge mettait au service d'une morale inégalitaire et aryaniste obligeait ces sociologues et anthropologues républicains à redéfinir les frontières entre la biologie, les sciences sociales et les idées politiques. Cette remise en question généra un clivage durable entre :

- Certains sociologues organicistes (Finot, Fouillée, Houzé, Worms), préférant conserver dans un premier temps l'analogie entre les organismes naturels et sociaux, qui évaluent Lapouge au nom même du darwinisme. De leur point de vue, la spécificité de la sélection cérébrale chez l'homme expliquait la division du travail et la différenciation sociale, l'inégalité sociale et intellectuelle étant perçue comme le moteur du progrès. Le processus sélectif était envisagé sous un angle méritocratique, optimiste et libéral.
- Des anthropologues à l'instar de Léonce Manouvrier qui refusent la réductionnisme biologique mais souhaitent conserver la philosophie sociale de l'évolutionnisme lamarckien partant du postulat que « la doctrine de l'évolution et du transformisme rend ses adeptes progressistes ».

- Un sociologue durkheimien comme Célestin Bouglé qui prend alors congé de toute sociologie naturaliste et évolutionniste, soudain conscient de l'autonomie de sa discipline, de l'irréductibilité de nature entre un fait social et un fait biologique et du danger que représente pour les assises de la démocratie une sociologie naturaliste.

Analyse du contexte antiscientiste des débats autour de l'anthroposociologie

La critique du simplisme outrancier de Georges Vacher de Lapouge par des hommes découvrant qu'ils avaient nourri un serpent au sein de leurs disciplines se développait en ce ^{XIX}^e siècle finissant, dans le contexte plus global d'une remise en question violente et acerbe du scientisme et du darwinisme social par une réaction nationaliste et conservatrice... elle-même avertie scientifiquement. Sur ce chapitre, deux sensibilités s'exprimaient :

- Des hommes au passé scientifique et positiviste qui, après quelquefois une conversion au catholicisme, utilisaient par sophisme les thématiques darwiniennes pour attaquer les radicaux, les républicains sur leur terrain idéologique, soit pour défendre la religion comme rempart de l'ordre social soit pour militer en vue d'une restauration monarchique.
- Des catholiques sociaux condamnaient le scientisme et le darwinisme comme fruit de la Révolution et générateur des problèmes sociaux et de la poussée socialiste.

Ferdinand Brunetière (1849-1906) est l'archétype de cette première sensibilité. Ce professeur de littérature à la Sorbonne, directeur de la *Revue des Deux Mondes*, fasciné par les thèses naturalistes puisqu'il les appliqua à la critique littéraire se convertit sur le tard au catholicisme (1900). Figure intellectuelle reconnue de son temps, la publication en 1895 d'un de ses articles dans *Le Figaro* suscita une intense polémique parmi les notables, défenseurs de la III^e République, générant par contrecoup, à l'initiative de l'homme de science Berthelot un immense banquet de protestation réunissant

des savants et des hommes politiques ⁹. Quel était l'objet de la polémique ? Brunetière attaquait de front la philosophie scientiste et spencérienne des républicains et par là signifiait la banqueroute de la science, d'une science qui n'avait pu empêcher la dégradation de la condition ouvrière et le développement corollaire des forces socialistes. Il dénonçait le travail de sape d'une génération darwinienne et darwinienne sociale. Selon cet auteur le darwinisme social était un ferment de destruction de l'ordre social et moral car il véhiculait l'athéisme. Cette philosophie était considérée comme la matrice des grands maux du temps ; ainsi la doctrine de la lutte pouvait servir à justifier la compétition capitaliste, les luttes de classes socialistes ou le pangermanisme guerrier. Le darwinisme social avait également nourri les thèses eugénistes et néomalthusiennes de l'anarchiste Paul Robin. F. Brunetière ponctuait cette diatribe par une véritable mise à mort des pères puisqu'il contestait la validité scientifique des thèses de Darwin et de Haëckel.

L'argumentaire de Ferdinand Brunetière choqua d'autant plus qu'outre son propre reniement scientiste, il proposait par sophisme une relecture réactionnaire et antirépublicaine du darwinisme social. « Un darwinisme social mieux compris » précisait-il, pouvait être un allié du catholicisme et renforcer les thèses de Bonald ! Le néodarwinisme de Weismann (le refus de l'hérédité des caractères acquis) ne confortait-il pas une vision fixiste, anti-évolutionniste et inégalitaire des sociétés humaines aux antipodes du lamarckisme optimiste et égalitariste des républicains radicaux ? Il forçait son trait puisqu'il soulignait que l'origine animale de l'homme plaidait en faveur du péché originel et d'un évolutionnisme moral ; la religion était alors la nécessaire expression de cette volonté de l'homme de se dégager de la nature afin de maîtriser sa lubricité, sa part animale.

De tels sophismes, soit une utilisation réactionnaire de la science, sont également repérables chez les adeptes du monarchisme. Paul Bourget (1852-1935), converti au catholicisme en 1901, fit référence au néodarwinisme de Weismann pour valider ses thèses « élitistes »

et monarchistes. Dans le manifeste *Enquête sur la monarchie*, publié en 1900, un réseau de correspondances est établi entre le tryptique naturaliste « race, sélection et hérédité » et les thèmes de la tradition, de la royauté et de l'accession ouverte à l'aristocratie (Maurras : 1909, 1911). Au reste, il ne faudrait pas conclure que le darwinisme social était devenu le nouvel étendard de la réaction française. Colette Capitan-Peter dans sa thèse *Charles Maurras et l'idéologie d'Action française* (1972) démontre que ces nouveaux héraults du monarchisme étaient fondamentalement fixistes, cuviéristes et anti-évolutionnistes. Leur darwinisme social était uniquement rhétorique et avait pour objectif de combattre les défenseurs d'une république laïque sur leur territoire idéologique (le scientisme), avec leur phraséologie. L'entreprise critique d'un Célestin Bouglé à l'encontre de Georges Vacher de Lapouge doit donc être située dans ce contexte de remise en question globale des fondements idéologiques de la démocratie et exprime cette décision de sortir du scientisme.

Malgré quelques velléités d'acceptation de l'évolutionnisme darwinien par un groupe restreint de catholiques ¹⁰, une opposition franche et acerbe au scientisme républicain était exprimée de surcroît par les catholiques sociaux. Lorsque le marquis de la Tour du Pin (1907) ou l'abbé Calippe (1911) dénonçaient les méfaits sociaux imputables à l'impérialisme des lois darwiniennes et darwiniennes sociales, ce n'était pas Georges Vacher de Lapouge qui était visé mais bien les républicains ayant les rênes du pouvoir. Que ce soit dans une optique libérale, violente ou classiste, ils stigmatisaient les multiples apologistes des luttes sociales, économiques et intellectuelles : H. Spencer, E. Renan, F. Nietzsche, C. Bouglé, le socialisme, la CGT et le patronat libéral ! Ainsi le darwinisme d'obédience marxiste ou libérale comme vecteur de l'athéisme, de la lutte généralisée et de l'individualisme se révélait être aux yeux de ces catholiques sociaux un héritage des lumières, de la Révolution.

Quels enseignements pouvons-nous tirer d'un rappel succinct de ces débats ?

Georges Vacher de Lapouge eut certes une funeste postérité en Allemagne et aux États-Unis, mais en France il fut provincialisé dans des débats entre spécialistes... républicains. Par ailleurs, sur le sol français, ses théories ne furent pas exploitées par les conservateurs, monarchistes et autres catholiques atypiques. Enfin, pour les défenseurs de la religion et de l'ordre social, la corrélation était patente entre le darwinisme et le darwinisme social dont les partisans avérés étaient les démocrates républicains ou les agitateurs socialistes.

Ces débats autour de l'anthroposociologie de Georges Vacher de Lapouge sont exemplaires car ils montrent que l'histoire du darwinisme social est à la croisée de plusieurs histoires. La fin du ^{xix}e siècle est le témoin de ce moment singulier où les sciences sociales et humaines redéfinissent leurs bases théoriques, leur méthodologie et leur prospective. L'attaque contre le darwinisme par les catholiques aux monarchistes en passant par les républicains néolamarckiens est frontale car cette théorie est supposée remettre en cause, par ses implications présumées, la cohésion morale ou sociale d'une société. Elle impose aux sociologues d'édifier une morale sans référent naturaliste... Le darwinisme et le darwinisme social sont au cœur de la confrontation entre scientisme et antiscientisme, au cœur de la définition d'une morale laïque et républicaine. Ces débats montrent les enjeux philosophiques et politiques de l'utilisation idéologique du néodarwinisme de Weismann opposé au lamarckisme social des républicains. N'est-ce-pas un des facteurs conjoncturels expliquant la résistance au darwinisme et la perdurance du lamarckisme en France ?

Les sciences et les idéologies : justiciables d'une même approche ?

De toute évidence, une compréhension plurielle des sciences biologiques et du darwinisme est au cœur même de l'émergence de ces avatars scientifiques ou idéologiques que sont le darwinisme social, l'eugénisme et le racisme biologique, et c'est précisément ce commun pillage qui légitime nos incursions dans ces trois phénomènes. Notre préoccupation, nous l'avons dit, est moins celle d'étudier ces détournements extra-scientifiques isolés de tout contexte, que de nous intéresser aux modalités de transfert entre le darwinisme scientifique et ces « idéologies » fondant leur légitimité sur les sciences biologiques. Avant de nous aventurer dans l'histoire de ces « carrefours disciplinaires », encore fallait-il nous munir d'un modèle « idéal-typique » pour reprendre l'expression wébérienne, et ce fut l'objectif de la constitution de notre définition extensive du darwinisme social, puis fonder épistémologiquement la manière d'analyser nos sources. En la demeure, la chose était peu aisée puisqu'il existe des traditions de recherche bien étanches entre l'histoire des sciences « dures », l'histoire des sciences sociales et l'histoire des idées et des idéologies. Ces quelques considérations pourraient être résumées par les questions suivantes auxquelles nous avons tenté d'apporter une réponse :

- Est-il légitime d'étudier complémentirement l'histoire des sciences et des idéologies ? L'histoire des dénaturations du darwinisme est-elle à même d'instruire le débat relatif à l'institutionnalisation des théories scientifiques mères ? Quelles sont les relations entre ces deux histoires et par quels biais peut-on appréhender l'étude des évolutions de ces rapports ?
- Quel est précisément le statut épistémologique du darwinisme social, de l'eugénisme et du racisme biologique en tant qu'avatars du darwinisme : celui de « pseudo-science », « d'idéologie scientifique », « d'idéologie pré-scientifique » ? Ces phénomènes, à défaut encore d'une caractérisation précise, sont-ils justiciables d'une histoire ?
- Ces « pseudo-sciences » ou « idéologies scientifiques » interfèrent-elles sur le développement des disciplines scientifiques et jouent-elles un rôle sur la création de nouvelles

disciplines scientifiques ? Peut-on appréhender simultanément ces deux histoires ?

Différentes thèses se concurrencent en histoire des sciences et des idéologies, de sorte que selon l'option choisie les recherches peuvent s'aventurer en des territoires les plus divers.

Globalement, deux écoles de pensée s'affrontent en histoire des sciences :

- Les partisans d'une histoire « internaliste » des sciences ou d'une histoire traditionnelle, et il faut bien le dire datée, pour qui l'évolution d'une discipline ne peut être comprise que de l'intérieur du champ disciplinaire et à partir de ses problèmes internes et spécifiques. En France, Alexandre Koyré fut par le passé un représentant offensif de cette thèse de l'autonomie de la logique scientifique. « La science, écrit-il, celle de notre époque comme celle des Grecs, est essentiellement « theoria », recherche de la vérité, et [...] c'est seulement en fonction de ses propres problèmes, de sa propre histoire qu'elle peut être comprise par les historiens. » (Koyré : 1966, p. 360)
- Le second courant de pensée, plus contemporain, est favorable à une histoire « externaliste » des sciences et s'oppose à la surestimation des facteurs intellectuels dans l'évaluation des progrès scientifiques. Il considère que la logique interne du progrès scientifique est sans cesse défiée et fécondée par un savoir technique tributaire d'un système technique lequel subit les pressions du système social, économique et politique. Des historiens des sciences et des techniques comme Bertrand Gille (1978, pp. 37-38, 1119-1120) ou François Caron (1985, p. 157) préfèrent développer l'idée d'un progrès scientifique fruit des interrelations complexes entre un système scientifique, un système technique et le contexte culturel, économique, social et politique.

Cette mise en parallèle est sans doute schématique et abusive puisque manifestement depuis quelques années - vraisemblablement en raison de la violente accélération

contemporaine des découvertes scientifiques et des innovations techniques - une position consensuelle ou du moins un glissement d'une conception internaliste de l'histoire des sciences vers une histoire externaliste plus globalisante et selon une modélisation systémique semble s'esquisser. Corollairement, selon les actes d'un colloque international récent, cela peut se traduire par une compétition entre divers champs disciplinaires : la philosophie internaliste des sciences est actuellement fragilisée par l'extension croissante de la sociologie de la connaissance scientifique (voir Boudon : 1994, pp. 17-43).

On peut à grands traits en tracer les évolutions. Le terme « internalisme » est en toute rigueur un mot « valise » car il masque des modes d'appréhension du progrès scientifique très contrastés. L'histoire des sciences fut longtemps traitée à partir d'une logique inductiviste ou falsificationniste, comme une narration d'une succession linéaire et cumulative de théories scientifiques (Chalmers : 1987). Cette classique représentation de l'histoire des sciences fut enrichie par des auteurs tels Imre Lakatos et Thomas Kuhn qui redéfinirent les théories en tant que structures et non plus comme des entités homogènes et hermétiques et réfléchirent sur les conditions de fonctionnement et d'enrichissement des théories pour l'un (soit le concept de programme de recherche à heuristique positive ou négative) et des conditions de passage ou de rupture d'une théorie à une autre pour le second (à l'aide de la notion de paradigme) (Kuhn : 1983 ; 1990, pp. 393-394). Ces notions ont pour mérite de renouveler la problématique de l'histoire des sciences et de dépasser la simple interprétation cognitive de l'activité intellectuelle des savants pour s'intéresser au fonctionnement de la communauté scientifique pendant les périodes préparadigmatiques et d'activité de science normale (via les programmes de recherche de Lakatos par exemple) et durant les moments de crise ou de révolution scientifique. Cette nécessaire ouverture de l'histoire des sciences vers une sociologie de la communauté scientifique et de la connaissance scientifique fut reconnue, quoique tardivement, par T. Kuhn comme

consubstantielle de sa théorie, lequel en appela même, non sans réticence il est vrai, à une application de sa thèse aux sciences sociales, à un renouvellement des études du contexte intellectuel, social et économique propre à influencer la science pendant les périodes préparadigmatiques et de crise et par conséquent à... multiplier les recherches transdisciplinaires ¹¹ ! Pour mémoire, cet enrichissement de l'histoire des sciences fut également souhaité par un auteur comme K. Popper, pourtant jugé comme un épistémologue internaliste et objectiviste, lequel, à la suite de ses réflexions « vagabondes » en philosophie politique et en méthodologie des sciences sociales, en appela à une étude du caractère social et institutionnel de la connaissance scientifique :

« [...] Ni l'aridité, ni l'ancienneté d'un problème de science naturelle n'empêche la partialité et l'intérêt personnel de se mêler aux croyances du savant individuel et [...] si nous devons dépendre de son détachement, alors la science, même la science naturelle, serait tout à fait impossible. » (Popper : 1988, p. 195)

Ainsi les considérations de ces deux auteurs de référence militent pour le passage entre les écoles internalistes et externalistes, pour l'élargissement disciplinaires des recherches, pour une fécondation croisée des recherches relatives aux systèmes techniques et scientifiques et au contexte économique, social, politique et intellectuel.

Que la communauté scientifique et ses pratiques de travail fassent l'objet d'études sociologiques est aujourd'hui largement revendiqué par un sociologue de renom comme Pierre Bourdieu. Dans un article dédié aux travaux précurseurs dans ce domaine du sociologue américain Robert Merton, il précise :

« L'activité scientifique s'engendre dans la relation entre les dispositions réglées d'un habitus scientifique qui est pour une part le produit de l'incorporation de la nécessité immanente du champ scientifique et les contraintes structurales exercées par ce champ à un moment donné du temps. C'est dire que les contraintes épistémologiques, celles que dégagent *ex post* les traités de méthodologie, s'exercent au travers de contraintes sociales. » (Bourdieu : 1994, p. 96)

La volonté de pratiquer une histoire globalisante et systémique est aujourd'hui défendue, outre B. Gille et F. Caron déjà cités, par des historiens et des sociologues aussi divers que Bruno Latour (1987), Georges Ménaheim (1976), Serge Moscovici (1977), Jacques Roger (1982), Michel Serres (1989) ou Pierre Papon (1989). Ce dernier a par ailleurs proposé une modélisation particulièrement intéressante du système scientifique puisqu'il a défini trois niveaux de fonctionnement de l'activité scientifique subissant les pressions des autres composantes des systèmes techniques et socio-économiques (au plan de la création des théories ou concepts ; lors de l'élaboration des thèmes scientifiques de recherche ; dans le cadre du fonctionnement des institutions scientifiques).

Cette représentation fine du système scientifique met en relief les points d'ancrage et les boucles de rétroaction potentielles entre l'histoire des sciences, l'histoire des idées, l'histoire sociale et politique. Étudier conjointement ces histoires permet de révéler ce « socle épistémologique », dont parla Michel Foucault, commun à une période et à des disciplines différentes. Cette méthodologie fut illustrée par la thèse de Jacques Roger le quel, par son étude de l'épistémologie des sciences de la vie du XVIII^e siècle, confronta « la philosophie des savants et la science des philosophes » (Roger : 1963). Cette histoire intégrant l'analyse du contexte intellectuel et socio-économique permet également d'instruire les polémiques « préparadigmatiques » ou les débats contingents des révolutions scientifiques. Enfin, elle est susceptible de nourrir les réflexions et les études relatives à la constitution des nouvelles disciplines scientifiques car, selon Georges Canguilhem, le transfert lexical et conceptuel ou l'élaboration d'une idéologie scientifique prélude à la normalisation d'une science :

« Une histoire des sciences qui traite une science dans son histoire comme une succession articulée de faits de vérité, n'a pas à se préoccuper des idéologies. On conçoit que les historiens de cette école abandonnent l'idéologie aux historiens des idées ou, au pire, aux philosophes. Une histoire des sciences qui traite une science dans son histoire comme une purification élaborée de

normes de vérification ne peut pas ne pas s'occuper aussi des idéologies scientifiques. Ce que Gaston Bachelard distinguait comme histoire des sciences périmées et histoire des sciences sanctionnées doit être à la fois séparé et entrelacé. La sanction de vérité ou d'objectivité porte d'elle-même condamnation du périmé. Mais si ce qui doit plus tard être périmé ne s'offre pas d'abord à la sanction, la vérification n'a pas lieu de faire apparaître la vérité. » (Lecourt : 1972 ; Canguilhem : 1981(b), pp. 44-45)

Deux exemples pourraient illustrer l'analyse de G. Canguilhem : d'une part le résumé des débats relatifs à l'anthroposociologie de Georges Vacher de Lapouge montre que la réfutation puis la condamnation de son darwinisme social et de ses méthodes de travail a permis à la jeune sociologie d'affiner sa propre méthodologie, ou encore l'étude synthétique de l'ensemble de la littérature sociopolitique, préscientifique et biologisante des années 1870 à 1900 ¹² démontre que des auteurs comme E. Acollas, A. Régnard, L. Donnat, Ch. Letourneau ou même G. Vacher de Lapouge ont préparé la voie à la science politique.

En conséquence, notre longue défense d'une conception externaliste « aménagée » de l'histoire des sciences visait à valider l'étude des corrélations et des rétroactions entre divers champs disciplinaires (histoire des sciences et des techniques, des idées et des idéologies, du contexte économique et social, sociologie de la connaissance, etc.) et *in fine* à prouver à l'aide d'un modèle théorique adéquat que l'étude du darwinisme social pouvait nourrir le débat relatif au développement des concepts scientifiques ou au fonctionnement d'une communauté scientifique. Notre démarche est au vrai peu originale puisque certains historiens des sciences et des idéologies scientifiques confrontés aux mêmes difficultés ont également proposé des modèles de recherches « systémiques » ¹³ .

Il reste néanmoins une inconnue : quel est le statut épistémologique précis du darwinisme social ?

Le statut du darwinisme social : idéologie scientifique ou pseudo-science ?

La caractérisation en fausses sciences, pseudo-sciences, idéologies scientifiques du darwinisme social, du racisme biologique et de l'eugénisme a son importance puisque de nombreux philosophes des sciences considèrent que la possibilité de mise en histoire de ces dérivés des sciences naturelles est tributaire de leur statut épistémologique.

La thèse la moins nuancée dans ce domaine est exprimée par le philosophe Patrick Tort lequel souligne, après avoir accordé un statut identique aux pseudo-sciences et aux idéologies « para-scientifiques », « le mode d'être réitératif des grandes idéologies para-scientifiques, [...] la non-inventivité de l'idéologie et [...] sa capacité plus grande à faire l'objet d'une typologie qu'à être saisie par une histoire » (Tort : 1988, p. 109). Cette a-historicité est perceptible dans le darwinisme social puisque la sociobiologie est une rémanence du darwinisme social « auquel on a passé un vêtement supplémentaire, indisponible du temps de Darwin : la génétique » (Tort : 1985, p. 125). Il est vrai que P. Tort qualifie ce darwinisme social de « pseudo-darwinisme social » et l'assimile en réalité en un spencérisme social étranger à la problématique et à l'anthropologie darwinienne exprimées par Darwin dans *La Descendance de l'homme (...)*. Cette précision est à rappeler car elle démontre la nécessité même pour un épistémologue tel P. Tort soucieux de dénoncer les « complexes discursifs » inégalitaires, de pratiquer une certaine police épistémologique et de séparer le bon grain de l'ivraie. En effet, certains discours idéologiques en première instance masquent des sciences en devenir, en leur genèse. Le cas est caractéristique avec Darwin. P. Tort clive *La Descendance de l'homme (...)* en un discours spencérien social inacceptable pour un progressiste et une anthropologie à forte heuristique pour les sciences sociales et humaines.

Georges Canguilhem est plus précis que Patrick Tort puisqu'il distingue les idéologies scientifiques des pseudo-sciences. Pour ces dernières, dans le cadre de l'épistémologie de G. Canguilhem, point de salut et un brevet d'a-historicité sans rémission : « Le propre

d'une fausse science, c'est de ne jamais rencontrer le faux, de n'avoir à renoncer à rien, de n'avoir jamais à changer de langage. Pour une fausse science, il n'y a pas d'état préscientifique. Le discours de la fausse science ne peut pas recevoir de démenti. Bref la fausse science n'a pas d'histoire. » (Canguilhem : 1981, p. 39). Cette fausse science est différenciée de l'idéologie scientifique qui, en revanche, possède une histoire et peut même éclairer l'histoire de la science dont, en principe, elle emprunte le modèle et les concepts. Le propos de G. Canguilhem n'obéit pas à un simple souci formel de classification, de typologie des multiples formes de discours à prétention scientifique, mais plutôt à une tentative d'explication du développement scientifique. Cette idéologie scientifique qu'il ne confond pas avec l'idéologie des scientifiques, discours plus philosophique « que les savants tiennent pour thématiser leurs méthodes de recherche » est investie d'une fonction non pas marginale mais essentielle dans l'élaboration des théories et des disciplines scientifiques :

« – Les idéologies scientifiques sont des systèmes explicatifs dont l'objet est hyperbolique, relativement à la norme de scientificité qui lui est appliquée par emprunt ;

– Il y a toujours une idéologie scientifique avant une science dans le champ où la science viendra s'instituer ; il y a toujours une science avant une idéologie, dans un champ latéral que cette idéologie vise obliquement ;

– L'idéologie scientifique ne doit pas être confondue avec les fausses sciences, ni avec la magie, ni avec la religion. Elle est bien, comme elles, mue par un besoin inconscient d'accès direct à la totalité, mais elle est une croyance qui louche du côté d'une science déjà instituée, dont elle reconnaît le prestige et dont elle cherche à imiter le style. » (Canguilhem : 1981, p. 44)

L'hérédité prémendélienne, l'idéologie évolutionniste spencérienne de la fin du XIX^e siècle relèvent de ces idéologies scientifiques dont Canguilhem étudie la naissance et le rôle dans l'émergence et la structuration de certaines disciplines (la génétique, l'ethnologie, la sociologie, la linguistique) puis leur disparition une fois la science nouvelle constituée.

Enfin, sans vouloir par trop multiplier les références, les travaux de l'épistémologue Gilles Gaston-Granger pourraient être convoqués car ils permettent une synthèse commode, et au fond de lier les points de vue de P. Tort et de G. Canguilhem. Sa critique de l'idéologie ou substitut idéologique de la science en tant que fausse science ne l'empêche pas de soutenir la thèse de l'incidence positive ou négative de l'idéologie sur le développement scientifique. Songeant par exemple au scientisme de la fin du ^{xix}e siècle, il rappelle :

« [...] Pour le meilleur et pour le pire, chaque temps et chaque société produisent les idéologies de la science qui jouent souvent dans le devenir scientifique un rôle manifeste de frein, d'obstacle et de moteur [...]. » (Gaston-Granger : 1988, p. 147)

En première évaluation, ces précisions épistémologiques quant aux différences de statut entre les fausses sciences et les idéologies scientifiques et leurs incidences contrastées sur l'histoire des sciences permettent d'enrichir l'analyse du darwinisme social. Elles rendent possible une étude qui préoccupe à la fois l'histoire des idéologies, des sciences biologiques et des sciences sociales et humaines et qui ne se limite pas à la seule recension des métaphores biologiques ou à la dénonciation des attitudes pseudo-scientifiques à seules fins de signifier les généalogies intellectuelles d'une pensée de droite. À l'inverse d'une attitude présentiste, toute référence au darwinisme à des fins non scientifiques durant les dernières décennies du ^{xix}e siècle et la première moitié du ^{xx}e siècle ne peut être sanctionnée *a posteriori* en fonction de l'état actuel des hypothèses scientifiques. Analyser le darwinisme social ou l'idée de race au ^{xix}e siècle avec le filtre du racisme biologique ou des dérives antisémites de l'entre deux guerres, c'est se condamner à une certaine myopie historique. Le terme générique « darwinisme social » masque aussi des « idéologies scientifiques » au sens de G. Canguilhem, préluant par exemple à la constitution des sciences sociales ou humaines ou d'une morale républicaine. Au chapitre précédent, nous citons par exemple les liens entre les réfutations de l'anthroposociologie de G. Vacher de Lapouge et la constitution

de la sociologie ou nous rappelions les travaux de Pierre Favre révélant les diverses études d'anthropologie sociale d'obédience évolutionniste, prémisses d'une science politique et nous pourrions encore tisser des liens entre l'anthroposociologie d'Alfred Espinas ou la sociologie organiciste d'A. Fouillée ou de R. Worms et la morale solidariste des radicaux de la III^e République. Ces biosociologies ou philosophies naturalistes de l'histoire sont certes indissociables du scientisme d'une période et de la fascination exercée par les sciences naturelles et biologiques. Fécondées par un transformisme bouleversant la représentation de l'homme dans ses rapports avec son histoire, « l'autre » et la nature, et accouchant de sciences sociales libres des scories de l'évolutionnisme social, les diverses théories biosociales ou anthroposociologiques s'apparentent bien aux idéologies scientifiques de G. Canguilhem, définition ici heuristique pour nommer ces moments de long accouchement de nouvelles sciences.

En revanche, des exemples montrent également à l'envi que les statuts épistémologiques d'un même corpus de discours peuvent varier avec le temps. Pour reprendre un exemple précédemment développé, l'induration du darwinisme social chez un Vacher de Lapouge encore traducteur et préfacier en 1926 de l'ouvrage de Madison Grant, *Le Déclin de la grande race*, publié chez Payot, relève d'un statut épistémologique différent. Dans la mesure où son anthroposociologie a subi une réfutation en règle au début du siècle et a permis la constitution et la consolidation méthodologique de la sociologie et de l'anthropologie, le discours lapougien de l'entre deux guerres devient un résidu inopérant des idéologies scientifiques, de l'histoire de ces sciences, soit une « fausse science » au sens de Canguilhem. De même que l'anthropologie de G. Montandon, soit un syncrétisme entre des théories fixistes, vitalistes, et l'hologénisme de Rosa, autant de thèses réfutées scientifiquement dès les années trente témoignent pour la partie rationnelle de son discours d'un racisme biologique explicitement non-darwinien et doit être assimilé à une fausse science ou pseudo-science.

Outre le souci typologique d'une distinction entre les fausses sciences et les idéologies scientifiques, l'analyse des diffusions de ces dernières peut non seulement permettre d'expliquer les modalités de constitution de nouvelles sciences – ce sont les moments préparadigmatiques signalés par Th. Kuhn – ou de repérer et de délimiter ce « socle épistémologique » foucaldien, mais également en retour de mesurer les incidences (frein, obstacle ou moteur ?) sur le développement de la science dont elles ont emprunté les concepts, le noyau dur ne serait-ce qu'à titre métaphorique.

Deux exemples historiques montrent l'effet contrasté de diffusion d'idéologies scientifiques et de fausses sciences lors de situations de crise politique voire également de crise scientifique : l'un concerne les réactions françaises au darwinisme social belliciste allemand de 1914 à 1918 et l'autre la propagande antiraciste de scientifiques marxistes envers le racisme biologique allemand, avant et pendant la Seconde Guerre mondiale.

L'Appel aux nations civilisées du 2 octobre 1914 signé par quatre-vingt-treize intellectuels allemands fut l'objet d'une critique intensive de la part des sommités scientifiques françaises, lesquelles de ce point de vue ne dénotèrent pas des excès nationalistes ambiants ¹⁴. La collusion entre le militarisme prussien et les scientifiques allemands est l'un des dénominateurs communs de ces critiques. Conséquemment, la « fausse science » allemande fut vouée aux gémonies et l'événement fut prétexte à une dénonciation des prétendues méthodes douteuses et des théories trompeuses des collègues d'outre-Rhin ¹⁵. Cette situation ne manquait pas de piquant car la récession sur la scène internationale de la science française, hormis dans certains secteurs des sciences physiques, était sensible depuis la période du second Empire. Cet *Appel* (...) fut assimilé à une manifestation du darwinisme social belliciste des pangermanistes, dénoncé avec constance pendant et après la Première Guerre mondiale ¹⁶. Hormis la résurgence opportuniste d'une littérature

antitransformiste, fixiste et vitaliste ¹⁷, ces critiques sont remarquables à deux points de vue. Les biologistes français ne critiquèrent pas, à de rares exceptions, l'importation d'une thématique transformiste dans la justification d'un fait social, mais la nature des emprunts biologiques. Enfin, par le biais d'une dénonciation du darwinisme social belliciste, le double refus du darwinisme et de la génétique était réaffirmé.

À titre emblématique, F. Henneqy, professeur au Collège de France, dénonce en 1915 le rôle néfaste de l'Allemagne dans l'évolution des sciences biologiques et rappelle « qu'il n'a cessé de critiquer et de combattre certaines doctrines universellement adoptées telles que celles d'Haëckel et de Weismann ». Le chroniqueur de la *Revue scientifique*, A. Drzewina, résume l'opinion générale en 1917 : « La prétention allemande de justifier la guerre par la loi darwinienne est inadmissible parce que cette prétendue loi ou plutôt cette hypothèse n'a pas résisté à l'épreuve des faits ». *Last but not least*, le biologiste néolamarckien Étienne Rabaud admet « que si la sélection est un fait général, elle s'applique généralement à l'homme en raison même de ses origines animales » ; sa réfutation ne porte pas sur l'amalgame entre la science et la guerre mais sur la non-validité du darwinisme au profit du lamarkisme : « Tout changement dans les conditions de vie ne pourra être suivi d'adaptation que s'il se produit graduellement et en tenant compte de la nature des organismes intéressés ¹⁸ . »

Des considérations idéologiques ne sont donc pas sans influence sur la pénétration d'une discipline scientifique. Notre démonstration nécessite bien sûr des travaux complémentaires mais en première analyse, durant le premier conflit mondial, l'induration du néolamarckisme n'est pas sans corrélation avec cette dénonciation du darwinisme amalgamé au darwinisme social belliciste. La récession de la biologie française n'est pas réductible à ces attitudes et sans doute les causes sont en-deçà du conflit, mais la guerre et son sursaut nationaliste n'ont pas favorisé les remises en question !

L'opposition des intellectuels marxistes français au racisme biologique allemand avant 1939 est aussi symptomatique de l'imbrication des sciences et des idéologies antagonistes, parasitant en retour la marche de ces sciences. Dans *Races, mythes et vérité* (ouvrage préfacé par Marcel Prenant), Théodore Balk récuse les thèses raciales d'Alfred Rosenberg et l'anthroposociologie « classiste » de G. Vacher de Lapouge mais il amalgame le néodarwinisme de Weismann et les théories de Mendel soit « un matérialisme plat et mécanique » aux « thèses darwiniennes sociales ». Sa contre argumentation des thèses racistes et darwiniennes sociales s'effectue par une invalidation préalable des thèses scientifiques et curieusement il en appelle à certains postulats lamarckiens, non validés actuellement par les sciences biologiques, mais compatibles et associés à une philosophie dialectique marxiste : « Les excitations indirectes du monde extérieur influent sans cesse sur le plasma héréditaire. Le plasma change comme change la température de l'eau chauffée. Puis vient le moment critique où la somme des petits changements dans le plasma héréditaire modifie soudainement le type de l'espèce. C'est là une mutation ; le bond prétendument spontané et qui n'est que le résultat visible d'une longue évolution. » (Balk : 1935, pp. 34-35, 87-88 ; Prenant : 1938, p. 133). La récusation du racisme biologique par Th. Balk ou par M. Prenant ne se réduit évidemment pas à cette citation ; elle montre néanmoins l'utilisation d'une science idéologisée à des fins polémiques. Durant la même période, l'enseignement de la génétique était marginalisé au sein de l'université française et les théories darwiniennes timidement acceptées.

L'essor et les procédures d'institutionnalisation des théories et des disciplines scientifiques (darwinisme, génétique) résultent de déterminismes complexes, mais ils ne sont pas dissociables, *a priori*, de leur dénaturation hors du domaine d'application des sciences et de leurs enjeux culturels et philosophiques. Une approche systémique semble bien opératoire dans notre tentative de

compréhension des relations complexes unissant les sciences biologiques et les idéologies scientifiques.

En revanche, les deux études de cas cités précédemment soit par exemple le rappel des argumentaires antidarwiniens sociaux allemands du premier conflit mondial ou antiracistes marxistes de l'entre deux-guerres sont problématiques car ils montrent l'affrontement d'utilisations idéologiques des sciences biologiques à partir de noyaux durs scientifiques dont les postulats contestables ne sont pas toujours ceux que l'on croit... à la fois certes, à partir des thèses scientifiques actuelles mais également des thèses partagées par une partie de la communauté scientifique de l'époque. Ces deux exemples soulèvent simultanément le problème de l'impact d'une idéologie sur une science constituée et par conséquent de ses incidences sur le développement même de cette science, de l'audience d'une idéologie et des raisons qui président à sa diffusion et à son accréditation, et des modalités de réfutation des discours idéologiques. Si nos développements précédents étaient nécessaires afin de justifier épistémologiquement l'intérêt de l'élargissement de notre recherche historique et de définir notre mode d'appréhension des idéologies fondées sur la science, il restait à préciser les outils d'évaluation de l'audience, de l'efficacité et des modalités de diffusion de ces idéologies.

Une manière commode de rendre compte avec rigueur des modalités de diffusion des idéologies et, partant, d'évaluer leur audience et les raisons de leur pénétration est d'utiliser les outils méthodologiques définis par Raymond Boudon dans son ouvrage *L'Idéologie, l'origine des idées reçues* (1986), lequel s'est attaché, guidé par son « individualisme méthodologique », à faire apparaître les mécanismes de crédibilité des idéologies ou des idées reçues. Loin de refouler l'idéologie dans l'irrationnel, R. Boudon considère que cette dernière est le produit d'actions individuelles interprétées comme rationnelles ou ayant une rationalité. Ses travaux sont particulièrement suggestifs puisqu'il démontre d'une part que la science est toujours au cœur de l'idéologie, que ce soit sous la forme de théories scientifiques validées et sanctionnées, de pseudo-

science ou de synthèse scientiste globalisante, et, d'autre part, que cette présence même est inductrice d'une crédibilité excessive voire non fondée. Il n'est pas sans intérêt de rappeler que sa thèse est de démontrer « que les idées reçues peuvent être un produit normal de la science normale. » (Boudon : 1986, p. 105).

Il résulte de ce travail que les idéologies étant des constructions discursives seuls leurs noyaux durs scientifiques sont justiciables d'une critique de la vérité et de l'erreur pour le reste, « la critique de l'idéologie en tant qu'idéologie ne peut passer que par l'affirmation de valeurs fondamentales » (Boudon : 1986, p. 286). L'intérêt du travail de R. Boudon pour notre problématique est ailleurs. Son originalité est d'avoir formalisé les mécanismes de réception et de crédibilité des idéologies soit leurs modes et effets de communication entre les producteurs d'idéologies et leurs publics, puis d'avoir prospecté sur les incidences de l'activité idéologique sur le fonctionnement de la science préparadigmatique ou normale au sens kuhnien.

Ainsi, au sein du circuit de diffusion idéologique et des processus d'adhésion, il s'est attaché à distinguer les « effets de position », de « disposition », de « communication » et « d'épistémologie » et à démontrer que la production et la diffusion des idéologies étaient liées à la combinaison de ces divers effets. En d'autres termes, afin d'apprécier les conditions de naissance d'une idéologie et de caractériser son circuit de diffusion et ses incidences sur l'activité des sciences « dures » et des sciences sociales, il s'agit de repérer les positions ou la nature sociale et institutionnelle des divers producteurs de sciences, des médiateurs de la diffusion et des publics à qui est destinée l'idéologie ou sensibles à cette réception. Puis l'objectif est de définir les relations de communication et les dispositions par rapport à l'idéologie véhiculée selon le contexte culturel et la position des acteurs :

- maîtrise du noyau dur et capacité de réfutation des thèses (le savoir traité comme une « boîte blanche ») par l'élite scientifique par exemple ;
- diffusion et vulgarisation des débats de la communauté

scientifique par des médiateurs pratiquant un transfert illégitime du savoir dans d'autres domaines des connaissances et étendant en conséquence le champ disciplinaire ;

- réception des idéologies scientifiques ainsi formées par différents publics plus ou moins soumis selon leurs dispositions à l'argument d'autorité des diffuseurs et des médiateurs (le noyau dur scientifique est perçu comme une boîte noire).

Notre problématique diffère évidemment de celle de R. Boudon puisqu'il s'est préoccupé des idéologies dérivées des sciences sociales et que, par ailleurs, la caractérisation des modalités d'émergence des idéologies relève de la sociologie. Néanmoins, nous emploierons pour leur degré heuristique ses outils méthodologiques car ils autorisent à la fois une meilleure appréhension du phénomène idéologique et une étude croisée de l'histoire des sciences et des idées ou idéologies scientifiques... de sorte qu'il soit possible de postuler que les idéologies sont justiciables d'une histoire !

NOTES

1. Thuillier : 1985-1986, pp. 9-10 et 12 ; Jacquard in *Racism, science and pseudo-science* : 1983, p. 39. Ce type d'analyse fait problème, on en jugera par la consultation de l'article d'Alain de Benoist, aux antipodes idéologiques d'A. Jacquard et de P. Thuillier, « Racisme : Remarques autour d'une définition », in Béjin : 1986, p. 218.

2. Les activités et les débats de ce mouvement eugéniste peuvent être appréhendés par le biais de leur presse (revue *L'Eugénique* paraissant de 1913 à 1926) et des actes de leurs congrès : *Eugénique et sélection* (Ouvrage collectif : E. Apert, L. Cuénot, L. Darwin, E. Perrier, Ch. Richet, G. Schreiber), Paris, F. Alcan, 1922 ; *Rapport du premier congrès latin d'eugénique* (Paris, 1-3 août 1937), Paris, Masson, 1938. Une analyse de ce mouvement est proposée par

Schneider : 1982, pp. 268-291 ; Carol : 1995. À propos des lois eugénistes vichyssoises, voir Sutter : 1950, pp. 79-80.

3. Le Dr René Martial, chargé de cours à l'institut d'hygiène de la faculté de médecine de Paris, qui devait s'illustrer par ses élucubrations antisémites sous l'occupation, participait en 1937, au congrès latin d'eugénique avec une conférence intitulée « Métissage et immigration ». Voir le *Rapport (...) précité*, pp. 16-61. Il y développait un critère de classement des races humaines non sur leur phénotype mais sur leur patrimoine biologique transmissible. Plus précisément, il différenciait les populations à l'aide du seul système sanguin ABO, déterminant un indice biochimique du sang à partir des fréquences des divers groupes sanguins. Ces indices étaient corrélés avec des critères psychologiques et... les indices céphaliques établis par G. Vacher de Lapouge ! La qualité des métissages, des « greffes inter-raciales » était déterminée par ces tables de corrélation ! Voir du même auteur *Race, hérédité et folie*, Paris, 1938, p. 37 ; Voir une réfutation de ces thèses par Jacquard : 1981, pp. 44-46.

4. A. Carrel mit ses idéaux en pratique puisqu'il fut le créateur le 17 novembre 1941 de la « Fondation française pour l'étude des problèmes humains » qui comprenait d'ailleurs un département de « biosociologie ». Voir Drouard : 1983, pp. 1019-1029. A. Carrel, « Ce qu'est la Fondation », *Cahiers de la fondation (...)*, n° 1, 1943, p. 2.

5. Sur les spécificités et les raisons de l'utilisation du racisme biologique dans une perspective évolutionniste par l'État au XIX^e siècle, lire les réflexions stimulantes de Michel Foucault. Ainsi il juge que : « Le racisme [...] assure la fonction de la mort dans l'économie de biopouvoir, selon le principe que la mort des autres c'est le renforcement biologique de soi-même en tant que l'on est membre d'une race et d'une population, en tant que l'on est élément dans une pluralité qui est unitaire et vivante. [...] La spécificité du racisme moderne, [...] n'est pas liée à des mentalités, à des idéologies, aux mensonges du pouvoir. C'est lié à la technique du pouvoir, à la technologie du pouvoir. [...] Le racisme est lié au fonctionnement d'un État qui est obligé de se servir de la race, pour exercer son pouvoir souverain. La juxtaposition, ou plutôt le fonctionnement, à travers le biopouvoir, du vieux pouvoir souverain du droit de mort, implique le fonctionnement, la mise en place et l'activation du racisme. », Foucault : 1991, pp. 56-57.

6. Prenant in Balk : *Darwinisme et marxisme, 8 cours dactylographiés par correspondance*. 1935 ; Politzer : 1941.

7. Barash : 1979 ; Cet ouvrage fit scandale en son temps puisque l'auteur se proposait de démontrer à l'aide d'observations naturalistes que le viol était une tentative d'automaximisation du patrimoine génétique ; Dawkins : 1976.
8. Saint-Denis in Lévy et Cohen : 1984, pp. 169. Pierre-Paul Grassé se servit également de la sociobiologie pour mettre en accusation le darwinisme (1980).
9. L'article publié dans *Le Figaro* en 1895 était intitulé : « La banqueroute de la science ». 11 confirma et défendit par la suite ses thèses nouvelles dans deux ouvrages : *La Science et la Religion - Réponses à quelques objections*, Paris, F. Didot, 1895 ; *La moralité de la doctrine évolutive*, Paris, F. Didot, 1896.
10. Boulay : 1899 ; Voir les divers *Actes des congrès scientifiques internationaux des catholiques* (tomes 1 à 5), Paris, 1888 ; 1891 ; 1894 ; 1897 ; 1900.
11. Kuhn : 1983, p. 225 ; 1990, pp. 198-199, 202-203, 219, 393-394. Lire la critique des limites épistémologiques du modèle kuhnien (il ne serait pas applicable pendant les périodes d'activité normale de la science) dans l'article de G. Gaston-Granger, « Une philosophie des sciences non sociologique est-elle possible ? », in Boudon : 1994, p. 87.
12. Nous faisons ici référence aux travaux de Pierre Favre (1989) et plus particulièrement au chapitre 2 de la première partie de son livre *Les figures de la politique positive* où les divers auteurs précités sont étudiés en tant que « charriant une pensée préscientifique » et « marquant la place d'une démarche soit le point de passage vers une science authentique du politique ».
13. « "The contextual model" of scientific knowledge gives primary emphasis to analysing sciences as a problem solving and goal oriented activity whose problems and goals are inevitably related to the wider culture of the society in which the activities take place. Such a model of scientific knowledge promises to provide better analytical tools than those pre-viously available for the study of science society interactions like those found in the history of eugenics », L. A. Farrall, « The history of eugenics : a bibliographical review », *Annals of science*, n° 36, mars 1979, pp. 114-115. Voir également la notion « d'historical entities » défendue par David L. Hull, in David Kohn : 1985.
14. Voir les nombreuses réactions des Académies des sciences, de l'Académie française, des recteurs des universités, etc. dans la *Revue scientifique*, numéro du 1er juil. au 31 déc. 1914, pp. 172, 203-204.
15. F. Hennequy, « Du rôle de l'Allemagne dans l'évolution des sciences biologiques », la *Revue scientifique* du 27 fév. au 06 mars 1915, p. 72. M.

Caullery, « E. Haëckel et son évolution à propos du militarisme », la *Revue scientifique* du 11 au 18 nov. 1916, p. 673. E. L. Trouessard, « La trop grande Allemagne et les dangers du gigantisme », la *Revue scientifique* du 29 mai au 5 juin 1916, p. 193. E. Picard, « L'histoire des sciences et les prétentions allemandes », *Le Figaro* du 5 janv. 1915. E. Rabaud, « La biologie et la guerre », la *Revue scientifique* du 25 nov. au 9 déc. 1916, p. 709.

16. C. Baudoin, « Les critiques anglais de l'évolutionnisme », *Europe*, tome 3, 15 nov. 1923, p. 382. C. Mitchell (préface d'E. Boutroux), *Le Darwinisme et la Guerre*, Paris, 1916. Dr. Roux, « la guerre et la santé de la race », la *Revue scientifique* du 23 janv. 1916, p. 17. J. Sageret, *La Guerre et le Progrès*, Paris, 1917 et du même auteur *La Philosophie de la guerre et de la paix*, Paris, 1920. J. Rostand, *Le Retour des pauvres*, Paris, 1919.

17. Dr Grasset, « La biologie humaine ou science de l'homme », la *Revue scientifique*, numéro du 27 janv. au 3 fév. 1917. A. de Gramont-Lesparre, *Les Inconnus de la biologie déterministe*, Paris, 1914. Dr S. Jankelevitch, « L'hérédité des caractères acquis dans ses rapports avec le progrès », *La Revue philosophique de la France et de l'étranger*, tome XC, septembre-octobre, 1920, p. 273.

18. F. Henneqy, *op. cit.*, p. 72. E. Rabaud, *op. cit.*, p. 712. A. Drzewina, critique bibliographique « Le Darwinisme et la guerre [...] » de Ch. Mitchell, la *Revue scientifique* du 27 janv. au 3 fév. 1917, p. 95.

Partie II. De 1859 à la fin du siècle : la mise en place d'une équation française du darwinisme social

Avant-propos

1859-1878 : ce premier découpage chronologique permet de mieux saisir l'émergence du darwinisme social en France au regard des « rythmes » de l'histoire des sciences et de l'histoire des idées. 1859 inaugure cette période au motif que Darwin publie cette année-là son ouvrage *princeps L'Origine des espèces (...)*... en Angleterre il est vrai. Pour la France, il fallut attendre la traduction en 1862 de Clémence Royer laquelle non seulement était étrangère au sérail des naturalistes mais fut également une pionnière des utilisations sociales du darwinisme. Trois années d'attente donc où personne pratiquement ne se fit l'écho de la révolution naturaliste. Selon la périodisation d'Yvette Conry, à ce « temps du mépris » devait succéder le « temps des résistances » au darwinisme qui perdura jusqu'en 1878. Cette date constitue notre deuxième borne chronologique puisque la nomination de Charles Darwin, précisément cette année là, comme correspondant étranger de l'Académie des sciences de Paris, inaugure sa reconnaissance institutionnelle en France.

Cette attention particulière sur ces premières vingt années, de la découverte à la reconnaissance d'une théorie ou d'une œuvre, semblait également pertinente pour des raisons afférentes à l'histoire des idées. D'une part ces années 1877 à 1879 signalent la fin de la gestation du système politique républicain. Il est institutionnalisé certes depuis 1875, mais il fallut quelques années et la démission de Mac Mahon en 1879 pour l'asseoir avec autorité. À partir de ce moment, les républicains avec Jules Grévy comme Président de la République tenaient la Chambre, le Sénat et la République. Ce fait n'est pas anodin pour ce qui nous concerne car

ces républicains allait passer d'un scientisme programmatique ¹ à un scientisme en actes, c'est du moins ce que craignirent nombre des opposants à la République dont une fraction non négligeable du clergé catholique. De ce point de vue, la césure de 1878 fait encore sens car elle inaugure le pontificat de Léon XIII lequel se singularisa de son prédécesseur Pie IX par une ouverture au monde moderne plus importante et par une vue peut être moins négative du progrès scientifique.

NOTES

1. Paul Bert (1833-1886), docteur en médecine et physiologiste, devait résumer en 1871, dans la rubrique scientifique du premier numéro du journal gambettiste *La République française*, l'enjeu politique de la science : « [...] La science qui est déjà la libératrice de la pensée humaine, aspire à devenir la régulatrice des sociétés [...]. La science qui remplace la croyance par la démonstration, la résignation par la lutte victorieuse et qui tend logiquement vers sa seule expression politique possible, la République ! [...] Il n'est pas jusqu'à la politique pure, abandonnant son empirisme grossier et déloyal qui ne doit être traitée scientifiquement, puisqu'elle n'est que l'ensemble des moyens propres à faire produire aux forces d'une nation leur maximum d'action. Ainsi par ses méthodes, par ses découvertes, par leur application, la science conquiert la direction intellectuelle de la société ». *La République Française*, numéro 28, 4 décembre 1871, p. 1. Paul Bert fut le préparateur de Claude Bernard au Collège de France en 1863. En 1868, il remplace Flourens à la chaire de physiologie comparée de la Sorbonne et Claude Bernard à sa chaire en Sorbonne en 1869... Il entra en politique après 1870. En 1872, il fut député républicain de l'Yonne, en 1881-1882, ministre de Gambetta de l'Instruction publique et en 1886, il est gouverneur civil de l'Annam et du Tonkin. Il fut l'éditeur de la *Revue scientifique* de 1879 à 1885.

Chapitre premier. Les pionniers du darwinisme social (1859-1870)

L'autodidacte Clémence Royer et l'économie libérale : « Je crois au progrès ! »

Au regard de nombreuses histoires des idées et non des moindres ¹, la pensée gobinienne est souvent présentée comme fondatrice non seulement de l'idéologie raciste mais également du courant darwinien social. Certaines prises de positions et déclarations d'auteurs français ou allemands s'autoproclamant darwinien social à la fin du ^{xix}^e siècle, tels Georges Vacher de Lapouge ou Ludwig Woltmann, accréditent d'ailleurs ce type d'amalgame ². Aussi pouvait-il être tentant d'introduire ce chapitre consacré à l'étude des premiers « émetteurs » du darwinisme social par l'analyse de l'ouvrage le plus célèbre du comte Joseph-Arthur de Gobineau (1816-1882), *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* dont la parution s'étendit sur deux années soit 1853 pour le premier tome et 1855 pour le second. Pour mémoire, rappelons que cet éphémère chef de cabinet en 1849 d'Alexis de Tocqueville défendait dans cet écrit une philosophie pessimiste de l'histoire humaine. Toute civilisation, à l'origine composée de races pures quoique inégales, ne pouvait sombrer selon lui que dans la décadence et la déchéance des métissages.

Un certain nombre de paramètres pourtant ne militent pas en faveur de cet exercice d'analyse de la pensée gobinienne en préambule de ce chapitre. Tout d'abord, au regard de la

chronologie, l'essai de Gobineau est antérieur de quelques années à la traduction de l'œuvre scientifique de Charles Darwin (1862) et de près de vingt ans à la parution de son ouvrage d'anthropologie soit *La Descendance de l'homme* (...). Ce constat d'antériorité n'est pas sans incidence sur l'appréciation et l'évaluation d'une généalogie intellectuelle. Si certains arguent de la méthodologie scientiste avant-gardiste de Gobineau pour le poser en figure tutélaire d'une pensée raciste et darwinienne sociale contemporaine, d'autres exégètes préfèrent voir en cet auteur un digne héritier de la pensée racialiste du XVIII^e siècle ³. Par ailleurs, même si un travail de réévaluation de l'œuvre de Gobineau est manifeste ces dernières années, oscillant entre une défense de son importance littéraire (Gaulmier : 1985, p. 669) et, à l'instar d'une plume aussi prestigieuse que celle de Claude Lévi-Strauss, une reconnaissance de ses réflexions anticipatrices en génétique des populations (1983, pp. 22-23 ; 1988, pp. 206-207, 223) il reste que la problématique de Gobineau centrée sur la décadence des races pures ne participe pas de l'univers darwinien. L'auteur des *pléiades* lui-même refusa, dans une préface de la deuxième édition de son *Essai sur l'inégalité* (...), de définir son œuvre comme une préfiguration des thèses darwiniennes :

« [...] J'avoue que j'aurais pu être tenté de joindre ma protestation à tant d'autres qui s'élèvent contre le darwinisme. Heureusement, je n'ai pu oublier que mon livre n'est pas une œuvre de polémique. Son but est de professer une vérité et non de faire la guerre aux erreurs [...]. » (1884, p. 15 ; Arendt : 1982, p. 90)

Enfin, tous les spécialistes des thèses de Gobineau s'accordent à reconnaître que son ouvrage passa relativement inaperçu en son temps et ne fut largement débattu et commenté qu'à la charnière des deux siècles soit cinquante années plus tard à la faveur d'un engouement allemand ⁴. Au moment opportun, il s'agira donc de s'interroger sur les raisons de la renaissance du gobinisme en France à la fin du XIX^e siècle et de démêler les liens avec les divers courants darwiniens sociaux voire de définir les causes et les modalités d'une « fertilisation » idéologique croisée !

Sans vouloir anticiper sur un prochain chapitre plus précisément consacré à l'étude des récriminations portées à l'encontre des premières thèses socionaturalistes, sans doute convient-il de noter dès maintenant une première singularité quant à l'étude du couple des argumentaires du darwinisme social et de l'antidarwinisme social. Les auteurs véritablement concepteurs de théories darwiniennes sociales ne sont pas toujours les théoriciens stigmatisés par les opposants à toutes applications sociales du darwinisme. S'il en était besoin, afin de confirmer la faible réceptivité de l'œuvre de Gobineau ou sa non intégration parmi la littérature naturaliste selon les critères de son temps, une analyse rapide des critiques d'alors envers les thèses « matérialistes » (Toulemont : 1864 ; Matignon : 1864 ; Dupanloup : 1866 ; Lucas : 1867 ; Caro : 1868 ; Carbonelle : 1869) montre que l'auteur de *l'Essai sur l'inégalité (...)* n'apparaît pas parmi la constellation des auteurs vilipendés. Les occurrences les plus fréquentes sont relatives à des auteurs positivistes, matérialistes, athées et darwiniens patentés de langue allemande (C. Vogt ; L. Büchner ; J. Moleschott ; R. Virchow), anglaise (Ch. Darwin ; H. Spencer) et française (E. About ; M. Berthelot ; E. Littré ; G. Maury ; E. Renan ; H. Taine ; A. Naquet). Or curieusement, les auteurs français, qui avant la guerre de 1870 élaborèrent une conséquente philosophie biosociale d'inspiration darwinienne (C. Royer ; A. Naquet ; F. Rivet), occupent une place mineure ⁵.

Nous dirons bientôt quelques mots de Félix Rivet et d'Alfred Naquet. Il ne s'agira pas de nous appesantir sur les idées de ces deux auteurs au nom d'une problématique épistémologie du précurseur, d'autant plus que les thèses de Félix Rivet n'eurent qu'un faible écho en son temps et qu'Alfred Naquet (1834-1916), plus tard député de la III^e République, répudia son œuvre de jeunesse ⁶. Ils illustrent malgré tout cette tentative de certains milieux progressistes sous le second Empire de fonder leur analyse politique ou économique sur des bases scientifiques et biologiques.

Clémence Royer : économiste ou naturaliste ?

Il convient préalablement de nous attarder sur la production de cette étonnante femme, Clémence Royer (1830-1902), qui fut à la fois la première traductrice de l'œuvre de Darwin et « le premier auteur authentiquement darwiniste social » selon les termes d'André Béjin (1992, p. 367). N'envisagea-t-elle pas les applications morales, sociales et politiques du darwinisme, dans une longue préface de cinquante trois pages à *L'Origine des espèces (...)* ? Ses thèses méritent d'être rappelées à double titre. Sa traduction annotée et préfacée fut alors rééditée à sept reprises (1862, 1866, 1870, 1882, 1901, 1918, 1932) quand bien même sa rupture avec Darwin fut consacrée après la troisième réédition de 1870 ⁷. D'autre part, elle réitéra et prolongea ses réflexions darwiniennes sociales dans d'autres textes et sur près de vingt ans. En raison de son rôle particulier dans l'histoire des sciences biologiques, de son intense activité dans d'autres domaines scientifiques, de l'anthropologie à l'économie politique et de son importance singulière dans l'histoire du féminisme en France, Clémence Royer a fait l'objet de nombreuses études critiques lesquelles se sont multipliées ces dernières années ⁸. Dans la mesure où le champ d'intervention disciplinaire de Clémence Royer fut relativement étendu, il n'entre pas dans nos propos de délivrer une étude complète de sa riche et complexe personnalité. Aussi on se limitera, après de brèves indications biographiques, à souligner les spécificités de son darwinisme social libéral, à synthétiser les débats relatifs à son rôle dans l'introduction du darwinisme et du darwinisme social en France et à tenter d'évaluer l'audience de ses thèses.

Claude Blanckaert, à la suite d'André Moufflet, rappelle que Clémence Royer, nantaise originaire d'un milieu modeste à la fois royaliste et catholique, après un détour par l'Angleterre vécut en Suisse où elle fut la disciple et la compagne de l'exilé politique du coup d'État de 1851, Pascal Duprat, historien et économiste libéral ⁹. Au regard de sa production intellectuelle, au nombre de ses ouvrages et articles, son activité fut véritablement encyclopédique : elle fut tour à tour et avec plus ou moins de succès, économiste,

femme de lettres, sociologue, philosophe de la physique et de la biologie de l'évolution et anthropologiste. Elle s'affirma économiste libérale et transformiste convaincue avant sa traduction de *L'Origine des espèces* (...). En effet, dès 1859, elle fonda à Lausanne un cours de philosophie naturelle et de physique où elle enseigna à des femmes, non sans scandale, l'atomisme et le lamarckisme dans une perspective d'ailleurs déiste ¹⁰. En 1860, elle reçut le premier prix *ex aequo* avec Proudhon à un concours du canton de Vaud avec une dissertation ayant pour thème *La théorie de l'impôt*. Cet article, expression de son libéralisme économique, parut dans le *Journal des économistes* en 1861. De plus, son intérêt pour l'anthropologie fut manifeste par son admission en 1870 comme membre titulaire de la société d'anthropologie de Paris fondée par Paul Broca en 1859 ¹¹. Cette rapide esquisse biographique met en relief un fait singulier : Clémence Royer n'est pas une naturaliste. Au moment même où un prestigieux professeur du Muséum d'histoire naturelle tel Flourens rejette avec sarcasme les thèses darwiniennes ¹², c'est une autodidacte, économiste et femme de surcroît – ce qui n'est pas indifférent pour le temps – qui introduit la pensée de Charles Darwin. Autre singularité, la première traduction du livre de Darwin est publiée par Guillaumin, alors notoirement connu comme économiste libéral, fondateur en 1842 de la *Société des économistes* et éditeur du *Journal des économistes*, dans une collection relevant de la médecine, de la philosophie et de l'anthropologie et non, comme on aurait pu s'y attendre, de l'histoire naturelle. L'analyse de l'écologie d'un territoire de lecture ou de réception des thèses darwiniennes ne peut occulter ce fait d'importance... même si le tirage du *Journal des économistes*, fondé en décembre 1841, fut modeste. En 1880, le mensuel tirait à mille quatre cents exemplaires quand, par comparaison, l'hebdomadaire de Paul Leroy-Beaulieu, gendre de Michel Chevalier, *L'Économiste français* avait un tirage de deux mille six cents exemplaires.

« Je crois au progrès ! »

Le fait que Clémence Royer consacra une longue préface de cinquante-trois pages à analyser les conséquences sociales, philosophiques, politiques voire épistémologiques de l'œuvre de Darwin ne manqua pas d'intriguer nombre d'exégètes comme nous allons le voir tout de suite. La qualité même de la traduction de Clémence Royer fut également l'objet de polémiques perdurant jusqu'à nos jours. La traduction dénaturante du texte de Darwin, car filtrée par une philosophie lamarckienne, lui fut longtemps reprochée. Nous ne reprendrons pas toutes les pièces du procès ; il fut longuement instruit par Yvette Conry dans sa thèse magistrale puis contesté plus récemment par Sara J. Miles et Gérard Molina. Le rappel des points de discorde permet de mieux comprendre néanmoins l'esprit ou les enjeux de l'introduction, véritable archétype des thèses darwiniennes sociales. Selon Yvette Conry, Clémence Royer a réduit le texte darwinien à Lamarck en vue de mieux asseoir ses propres vues naturalistes. Cette analyse séduit dans la mesure où certaines lettres et articles de C. Royer accréditent à la fois l'idée de l'antériorité de ses vues lamarckiennes et la persistance de ce lamarckisme bien après sa traduction du texte darwinien ¹³. L'affirmation tardive du lamarckisme de Royer n'est pas remis en question aujourd'hui ; ce qui semble par contre plus problématique est sa traduction lamarckienne. À l'opposé d'Yvette Conry, Sara J. Miles considère plutôt que Royer fut une traductrice fidèle et habile, soucieuse d'acclimater Darwin à un lectorat français :

« [...] Clémence Royer a cherché à présenter Darwin sous le meilleur jour possible, en enlevant des expressions ou des mots qui attireraient l'attention sur les zones de désaccord. [...] Nous pouvons résumer tous ces changements comme des tentatives chez C. Royer de faire disparaître du texte les doutes, réserves, hésitations, et autres marques d'un manque de certitude afin que la version française soit plus positive et sûre. » (Miles : 1989, pp. 69-70)

Gérard Molina développe même plus hardiment l'argument :

« [...] Lorsqu'elle traduit Darwin, elle ignore les thèses de Lamarck vers qui en réalité, elle ne se tournera qu'en 1868 pour rédiger

deux articles destinés à la revue de Littré et Wyruboff, *La Philosophie positive*. » (1992, p. 371)

Il est vrai que Gérard Molina établit ce constat au regard de cette préface qui anticipe de près de 10 ans les applications sociales, politiques du transformisme de Darwin lui-même et de ce fait trahit véritablement sa pensée. Quelles sont les idées maîtresses de cette préface de Clémence Royer ?

L'exposé des extensions du darwinisme à la société humaine n'occupe qu'une part minime des trente-huit pages de l'article, soit précisément les six dernières pages. Un peu plus des deux premiers tiers de la préface cherchent à sensibiliser le lecteur à l'ampleur de la révolution darwinienne. Outre une rapide présentation des principales thèses novatrices du darwinisme, Clémence Royer non sans lyrisme délivre son eschatologie politique et analyse de façon critique les divers dogmatismes s'opposant à l'émergence progressive de la « Vérité » et des idées rationalistes. En conséquence, elle s'attaque au catholicisme non par athéisme militant mais au nom d'un déisme leibnizien et par refus du dogme de l'égalité au nom de quoi d'ailleurs elle réfute les idées et les « dogmes socialistes ». Elle n'épargne pas non plus les dogmatismes philosophiques tels le « spiritualisme éclectique et sentimental » et l'essentialisme platonicien répétant à l'envie sa préférence pour les thèses nominalistes magnifiant le rôle de l'individu. Enfin, elle s'insurge violemment contre les tenants de l'immobilisme scientifique soit, à l'instar d'un Alcide d'Orbigny reprenant l'antienne de Cuvier, les naturalistes favorables à la théorie des créations successives. Pour Royer, l'œuvre darwinienne est moins une arme antireligieuse qu'un plaidoyer pour une anthropologie militante et surtout une caution scientifique des thèses libérales. Les conclusions de Darwin n'étant pas assez « hardies », affirme-t-elle, elle aborde dans les six dernières pages les conséquences anthropologiques et politiques des travaux de Darwin.

Elle prospecte ainsi les thèmes eugénistes, en décochant ses flèches à la morale religieuse, constatant que la charité nuit au libre jeu des lois naturelles, de « l'élection naturelle » et accentue par voie de

conséquence la dégénérescence de l'espèce. Implicitement son constat a valeur de proposition d'une politique eugéniste ou *a minima* d'une modification des règles du jeu social. Mais elle ne désespère pas, car elle constate que dans la société humaine l'évolution et la concurrence se sont déplacées sur le terrain intellectuel. Elle dresse donc un constat d'inégalité entre les hommes :

« Les hommes sont inégaux par nature : voilà le point dont il faut partir. Ils sont individuellement inégaux même dans les races les plus pures et entre les races différentes, ces inégalités prennent des proportions si grandes, au point de vue intellectuel, que le législateur devra toujours en tenir compte. » (1862 in Fraisse : 1985, p. 163)

Cela la conduit à se faire le chantre, non d'un régime des castes, mais d'un ordre politiquement méritocratique. Précision d'importance : ce régime politique appelé de ses vœux ne peut prospérer qu'au sein des « races supérieures »... et par le biais d'un colonialisme ségrégationniste des « races supérieures » sur les « races inférieures », au nom même d'un libéralisme protéiforme et optimiste :

« Cette théorie conduit en politique au régime de la liberté individuelle la plus illimitée, c'est à dire de la libre concurrence des forces et des facultés comme de leur libre association. Puisque ce régime de liberté individuelle appliquée à toute la nature organisée depuis l'aube de la vie a réussi à faire de la vésicule germinative un homme capable de découvrir les lois qui le régissent, lui et le monde qu'il habite et qu'il est appelé à dominer par son intelligence, ces lois ont suffisamment fait leurs preuves ; elles sont bonnes car elles sont essentiellement progressives. » (1862 in Fraisse : 1985, p. 163)

Plus tard, Darwin constata également dans *The descent of man* les transformations de l'action de la sélection naturelle de l'animal aux sociétés humaines et il délivra, nous l'avons vu, une analyse anthropologique plus nuancée et moins militante que Clémence Royer. Aussi, est ce à triple titre que cette dernière dénatura la pensée de Darwin. En premier lieu elle anticipa prématurément les conséquences de ces découvertes biologiques, sans même connaître

alors les réflexions sociologiques d'un Spencer ou d'un Wallace, mais certainement en prenant le risque d'augmenter les résistances à toute réception du darwinisme ¹⁴. En deuxième lieu, il est patent à la lecture de la préface que la révolution épistémologique au sein des sciences naturelles n'était pas la priorité de Clémence Royer. Elle se saisit au contraire d'une métaphore de Darwin relative à Malthus pour capturer les sciences biologiques au service de sciences sociales ou humaines en devenir (l'économie politique et l'anthropologie) et d'une philosophie politique (le libéralisme) (Darwin : 1880, 1980, pp. 42, 108-109). Le darwinisme est alors considéré comme :

« La synthèse universelle des lois économiques, la science sociale naturelle par excellence, le code des êtres vivants de toute race et de toute époque. » (1862 in Fraisse : 1985, pp. 158-159, 163)

Elle manifesta le même enthousiasme « totalitaire » pour l'anthropologie quelques années plus tard :

« Sciences physiques et sciences morales, l'anthropologie comprend tout, renferme tout, domine tout et ne peut arriver à l'achèvement de ses formules, tant qu'une des sciences subalternes qui doivent l'éclairer, présente encore des lacunes, des doutes, des points obscurs ou s'appuie sur des hypothèses contestées ou contestables. » (Royer : 1870, p. IX)

Enfin, par son introduction, et là sans nul doute gît le soupçon de lamarckisme à son égard, elle atténue le rôle de la sélection naturelle comme opérateur d'intelligibilité de l'évolution. D'une part le caractère populationnel (le rôle de l'espèce) de l'analyse darwinienne est masqué au profit de l'éloge de l'individu, d'une politique méritocratique, de même que le caractère probabiliste de la sélection naturelle est effacé au profit d'une perception résolument optimiste de l'histoire humaine. La conclusion de sa préface est de ce point de vue limpide :

« Pour moi mon choix est fait, je crois au progrès. » (1862 in Fraisse : 1985, p. 164)

Dans de nombreux articles et ouvrages ultérieurs, elle arma sa philosophie libérale optimiste, en développant les thèmes de

l'inégalité, de la concurrence et de la colonisation. En 1866, une critique bibliographique publiée dans *Le journal des économistes* est prétexte à une digression philosophique où elle invoque « la loi universelle » pour justifier le progrès par « l'action des minorités intelligentes sur la majorité en retard ». D'implicites références naturalistes sont utilisées pour cautionner son éloge de l'inégalité. La méfiance de l'action des masses car « les préjugés acquis par l'habitude héréditaire ont toujours fait [...] obstacle à la raison seule lucide et progressive », se double symétriquement d'une défiance à l'égard de l'absolutisme puisque ce régime induit « l'immobilisation de la vie elle-même dans un état d'équilibre stable incompatible avec le changement et le progrès » (Royer : 1866, pp. 241-258). Certes ce discours montre que le mode de gestion politique de la France du second Empire n'avait pas l'entière sympathie de Clémence Royer. Mais il dénote également la congruence entre le credo du libéralisme économique et une philosophie naturaliste d'essence lamarckienne. C'est également le thème de l'inégalité qui est exploré dans son œuvre anthropologique publiée par Guillaumin en 1870 : *L'Origine de l'homme et des sociétés*.

Dans cet ouvrage, elle se préoccupe d'abord du devenir de l'espèce et étudie le concept de la lutte corollaire d'une inégalité individuelle et raciale, véritable moteur de la concurrence universelle et vecteur du progrès. Cette lutte subit elle-même une évolution puisque la lutte inter-raciale succède à la lutte interindividuelle. Ces conflits « utiles et nécessaires au progrès de l'espèce », de brutaux, guerriers doivent se muer en un droit à la conquête, prélude guerrier à une colonisation souhaitée... pacifique

¹⁵ ! Avant la période colonisatrice de la III^e République, avant même les écrits théoriques d'un Paul Leroy-Beaulieu (*De la colonisation*, 1874), Clémence Royer fait l'apologie de la colonisation ségrégative et non assimilationniste des « races supérieures sur les races inférieures » ou du progrès par l'inégalité « puisque, dit-elle, il y a utilité résultante à ce que ces êtres humains soient choisis parmi les plus élevés de la série, c'est-à-dire les plus parfaits, les

plus aptes à réaliser pour eux et leur postérité les conditions d'un bonheur croissant. » (Royer : 1870, pp. 532, 582, 587).

Clémence Royer a donc développé avec constance son darwinisme social libéral pendant près de vingt ans. Mais comment fut-elle reçue et peut-on dire qu'elle est représentative du cercle des économistes libéraux de cette deuxième décennie du second Empire ?

Une timide réception

Son audience fut nulle chez les scientifiques qui lurent Darwin dans le texte, affirment Yvette Conry et Sara J. Miles. Sans doute, elle contribua à cette levée de boucliers à l'encontre du darwinisme au sein de cette élite cultivée – philosophes et représentants des diverses religions – mais « dogmatique » pour reprendre les termes de Royer. Nous en débattons dans un prochain chapitre. Fondamentalement, les visées de la traductrice de Darwin sont autres. Malgré le vernis naturaliste, les thèmes exploités par Royer se nourrissent de l'optimisme doctrinal des théoriciens de l'ordre naturel, des économistes de l'école libérale. Cette problématique s'insère dans une filiation idéologique française qui depuis Jean-Baptiste Say (1762-1832), en passant par Frédéric Bastiat (1801-1850), développe entre autre point de doctrine, un optimisme dans la libre concurrence intégrale génératrice de progrès. Gérard Molina souligne par ailleurs :

« Proche des idées de Jules Simon et de Joseph Garnier, dialoguant avec Gustave de Molinari, elle est très active dans les deux congrès internationaux des sciences sociales de 1862 et de 1863 (Bruxelles et Gand), où sa critique résolue du protectionnisme s'allie avec une reconnaissance du rôle limité de l'Etat dans l'enseignement ou la fiscalité [...], convictions qui la rapprocheront de la politique des républicains opportunistes tout en l'éloignant de l'individualisme absolu d'un Spencer. L'analogie biologique arrive à point nommé pour seconder une thématique socio-économique parfaitement autonome, mais impuissante, en 1860, à se constituer en discipline académique. » (Molina : 1992, p. 376)

Malheureusement pour Clémence Royer, la réserve et la circonspection furent également de rigueur parmi les économistes libéraux. Quelques articles du *Journal des économistes* pris comme indicateurs montrent que le syncrétisme opéré par Clémence Royer ne fait pas l'unanimité. Deux rédacteurs, Joseph Garnier et Arthur Mangin ¹⁶ admirent la somme scientifique du naturaliste anglais mais expriment des réticences quant aux implications religieuses évoquées par la traductrice. Ils notent néanmoins sans plus d'enthousiasme les possibles utilisations des thèmes darwiniens appliqués à l'économie politique. À quelques années de distance, en 1870, des réserves quant aux travaux interdisciplinaires furent plus fermement exprimées par Henri Baudrillard (1821-1894), professeur au Collège de France d'histoire de l'économie politique et rédacteur en chef du *Journal des économistes*, à l'encontre d'un article de l'avocat général de la Martinique Félix Rivet, intitulé « Services rendus par l'économie politique à la science sociale » (1869, p. 429) ¹⁷. Dans cet article, Félix Rivet poursuit un double objectif, à la fois restaurer le primat de la science économique sur les autres disciplines et défendre les bienfaits de l'individualisme, de la concurrence, assimilés aux « lois fatales de l'existence » contre l'égalitarisme des systèmes socialistes. Les objections d'Henri Baudrillard aux formulations de Félix Rivet ne procèdent pas du discours libéral ou antisocialiste de l'avocat mais du domaine de définition de l'économie politique. Dans son rapport à l'Académie des sciences morales et politiques de l'ouvrage précité, il précise :

« Il [Félix Rivet] trouve un rapport de cause à effet entre l'individualisme et la théorie physiologique de la sélection enseignée par M. Darwin. C'est [...] pousser un peu trop loin le goût des analogies et la recherche des influences occultes et lointaines. » (1870, pp. 450-455)

Refusant l'extension du champ de l'économie politique, opéré par l'avocat général de la Martinique « qui n'est pas le seul à penser de la sorte », il préfère recentrer l'économie politique sur « l'idée de la valeur, dans la sphère définie de la production et de l'échange » (1870, p. 455). Pour conclure, nous ferons nôtre l'analyse précitée

de Gérard Molina. L'ensemble des digressions naturalistes de Clémence Royer et de Félix Rivet dans le domaine de l'économie politique et des réfutations des maîtres de l'économie libérale ne relèvent pas seulement du discours politique mais également de l'idéologie préscientifique d'une science en voie de constitution ou de reconnaissance institutionnelle. Les travaux de George Weisz montrent d'ailleurs avec précision la stratégie développée depuis 1843 par les économistes de la Société d'économie afin que leur discipline soit introduite dans le système d'enseignement. Leur principal argument était que l'économie politique pouvait servir à combattre efficacement les idées utopiques et révolutionnaires. La pression exercée fut efficace et profita des contingences historiques puisque, d'une timide naissance sous le second Empire sous la férule du ministre Victor Duruy, les chaires et les cours d'économie politique se multiplièrent de manière conséquente entre 1871 et 1876 (Weisz : 1979, p. 87).

Les utilisations anticléricales, républicaines et philosophiques du darwinisme

Le chapitre précédent pourrait laisser croire de manière un peu hâtive que le darwinisme social fut inexistant dans cette France du second Empire ou pour le moins non concomitant à l'introduction du darwinisme scientifique. Les naturalistes d'alors en capacité de traiter la « boîte blanche » de la science réfutèrent pour leur part le darwinisme en son intégralité ; Yvette Conry et Denis Buican le prouvèrent d'abondance. La diffusion idéologisée du darwinisme se fit donc sur le territoire d'une économie politique en voie de constitution, avec comme figure de proue Clémence Royer, la féministe autodidacte au succès des plus mitigés. Pourtant, les réactions virulentes à l'encontre des conséquences sociales du darwinisme ne pourraient être comprises, ainsi que nous le verrons plus loin, si l'on ne se préoccupait pas de certains groupes

intellectuels et politiques qui jouèrent un rôle de vulgarisateur des débats scientifiques et posèrent des jalons dans ces pratiques quelquefois illégitimes de transferts interdisciplinaires, d'extrapolations sociales et idéologiques du darwinisme. En toute rigueur, si ces auteurs ne peuvent être considérés comme des darwiniens sociaux, ils n'en furent pas moins des médiateurs entre le darwinisme scientifique et une pensée darwinienne sociale en devenir. Par leur position et leur reconnaissance institutionnelle, par cette nouvelle manière d'utiliser la science comme argument d'autorité, ils facilitèrent la réception des idéologies scientifiques par un public traitant le noyau dur de la science comme « une boîte noire ».

Deux groupes sociologiques ont plus particulièrement joué ce rôle de médiateur entre les sciences et les idéologies, entre les sciences naturelles et les sciences sociales et humaines : les universitaires scientifiques et les médecins libres penseurs.

Durant cette deuxième décennie du second Empire, le livre de Darwin a manifestement complété une bibliothèque philosophique et scientifique : Auguste Comte (1844) ; Prosper Lucas (1847-1850) ; Claude Bernard (1865) ; Bénédict-Auguste Morel (1857) ¹⁸, qui a outillé au plan méthodologique et épistémologique une prestigieuse génération d'écrivains et d'historiens scientifiques, opposés aux thèses religieuses dominantes voire à l'Empire. Nous songeons ici principalement à Ernest Renan (1823-1892), Hippolyte Taine (1828-1893), Edgar Quinet (1803-1875). Ce fait est à double titre important quant à la pénétration des thèses darwiniennes et darwiniennes sociales. D'une part, les auteurs de ces transferts disciplinaires sont les fleurons de la pensée contestatrice ¹⁹. Qu'on en juge : le philosophe et historien Edgar Quinet est suspendu de ses cours au Collège de France en 1852 ; le normalien et philosophe Hippolyte Taine ne put passer son agrégation et entra à l'Académie française seulement en 1878, la même année d'ailleurs qu'Ernest Renan lequel perdit sa chaire de philologie sémitique au Collège de France entre 1863 et 1870 (Douailler : 1994, pp. 646-647). Au delà de leurs spécificités politiques et disciplinaires, ces trois auteurs partagent

peu ou prou une philosophie commune : réintégrer l'homme dans l'histoire naturelle de l'humanité, des êtres vivants, faire de la science le principal opérateur d'intelligibilité de la morale, de l'histoire humaine ou de l'organisation des sociétés puis s'inspirer de la méthodologie scientifique pour étudier des domaines qui lui étaient jusqu'alors étrangers tels que l'exégèse biblique ou la littérature.

Par leur utilisation commune des méthodes scientifiques comme fondements d'un jugement porté sur la religion, la société ou l'histoire humaine, Taine, Renan voire Quinet ont été associés et considérés comme les maîtres à penser scientistes de leur génération ²⁰. Si l'on souhaite mieux comprendre le sens de leurs références à Darwin, il importe préalablement de définir la singularité de leur scientisme à la fois tributaire d'itinéraires individuels et fruit de leur formation philosophique et de la perception que leur époque a de la science. Nous reprendrons ici à notre compte les analyses de Jérôme Grondeux lequel a bien montré que chez Taine et Renan, la valorisation de la science et plus spécifiquement des sciences exactes ou autrement dit « l'instauration de la raison comme critère absolu de la connaissance » ne s'explique pas seulement pour des raisons existentielles ou d'effritement de leur foi chrétienne initiale. Plutôt qu'un scepticisme éclairé, un absolu chasse l'autre. En effet, la science d'alors est fondée sur une épistémologie aux antipodes des conceptions kuhniennes et relativistes d'aujourd'hui. Elle est pensée comme avançant « progressivement, chaque vérité scientifique s'ajoutant à une autre pour arriver à terme à la science totalement constituée, à l'explication totale du monde [...]. La science telle qu'on la conçoit à l'époque peut jouer le rôle d'une sortie de l'histoire, d'un débouché sur l'éternité, d'un accès à la vérité ». Notant la permanence dans leurs œuvres d'un sentiment religieux, Jérôme Grondeux conclut : « Entre deux absolus, Hippolyte Taine et Ernest Renan ont le sentiment logique d'une incompatibilité » (Grondeux : 1994, p. 218). Le scientisme de ces prestigieux auteurs s'est donc constitué sur le socle d'une

conception téléologique de la science et aussi ne l'oublions pas à partir d'une réelle fascination de la philosophie allemande et plus spécifiquement du système idéaliste hégélien porteur d'une puissante thématique du progrès (Douailler : 1994, pp. 140-141). Le rappel de la culture hégélienne et des conceptions épistémologiques de ces auteurs permet ainsi de mieux évaluer la pertinence des références darwiniennes.

Renan : le darwinisme comme autre explication ultime du monde

Intéressons nous en premier lieu aux références apparaissant dans les textes de Renan antérieurs à 1870, comme cette lettre adressée au chimiste Marcellin Berthelot (1827-1907) datant de 1863. Les sciences exactes étant mieux à même d'illustrer les manifestations de la raison, Renan regrette de n'avoir pas versé comme Claude Bernard et Marcellin Berthelot dans les sciences de la nature. Par analogie aux théories géologiques de Charles Lyell, il affirme :

« Plus on approfondira l'histoire des révolutions physiques et morales qui se sont passées à la surface de notre globe, plus on verra que l'action lente des causes ordinaires rend compte de tous les phénomènes qu'on expliquait autrefois par des causes extraordinaires. Un jour viendra où la zoologie sera historique, c'est-à-dire, au lieu de se borner à décrire la faune existante, cherchera à découvrir comment cette faune est arrivée à l'état où nous la voyons. Il se peut que les hypothèses de Darwin à ce sujet soient jugées insuffisantes ou inexactes, mais sans contredit elles sont dans la voie de la grande explication du monde et de la vraie philosophie. » (Renan : 1876, p. 163)

Mais manifestement, les œuvres scientifiques sont ici convoquées afin de combattre toute thèse fixiste et aussi valider une foi dans l'homme et dans la science. Les références aux disciplines montantes d'alors (les sciences naturelles et biologiques) ont fait dire à Yvette Conry qu'Ernest Renan exprimait un historicisme biologique soit une philosophie du devenir s'apparentant quelquefois à une théorie évolutionniste aux accents lamarckiens

(Conry : 1974, pp. 408-409)... Cette analyse était déjà partagée par des contemporains d'Ernest Renan comme le philosophe Félix Ravaisson ²¹. Dans tous les cas, Renan était fidèle à une vision scientifique de l'histoire humaine définie depuis 1848 dans un texte intitulé *L'avenir de la science*, inspiré des travaux de Herder, de Cousin et de Hegel ²². Pour Renan, le texte darwinien permet également d'instruire le grand procès relatif à l'explication ultime du monde, à l'histoire de l'homme. D'une certaine manière, l'étude de la philologie comparée ou de l'anthropologie était une traduction de ces préoccupations. Ce dernier aspect, longtemps méconnu de sa curiosité intellectuelle, illustré par exemple par son abondante correspondance avec Gobineau ou Strauss, est désormais bien étudié, en témoignent les derniers travaux de Pierre Birnbaum (1993) et de Tzvetan Todorov (1989). La question n'est pas anodine dans la mesure où des penseurs, comme Jules Soury considéré par d'aucuns comme un authentique représentant de la pensée préfasciste et plus sûrement comme un des inventeurs du racisme biologique, se fondèrent sur les considérations anthropologiques de Renan. Il convient pourtant d'éviter tout amalgame. Si l'on se fonde sur les analyses de Todorov et de Birnbaum, les thèses relatives aux inégalités raciales développées par Renan dévoilent « un racialisme vulgaire » commun pour l'époque. « À la différence pourtant de Gobineau, souligne Pierre Birnbaum, et de tous ceux qui s'inspireront de son œuvre, Renan évite presque toujours d'appréhender la race en termes de force, de sang ou encore de formes de crânes. Dans ce sens, le moment Renan marque la naissance d'un autre type de déterminisme, celui de la culture identifiée au langage. » (Birnbaum : 1993, pp. 140-141 ; voir aussi Todorov : 1989, pp. 165-166).

Taine : la laïcisation d'une pensée de droite ?

Les rapports d'Hippolyte Taine avec la philosophie et le texte darwiniens apparaissent plus complexes que les emprunts d'Ernest Renan. Outre le renforcement d'une certaine thématique raciale, les

théories évolutionnistes sont mobilisées pour définir à la fois le mécanisme de l'histoire et un discours de la méthode de l'analyse littéraire. Cette volonté d'un travail analogique avec les attendus des sciences naturelles était à l'œuvre bien avant la parution de *L'Origine des espèces* de Darwin. Déjà en 1858, dans sa préface aux *Essais critiques et d'histoire*, il affirmait :

« La philosophie de l'histoire humaine répète comme une fidèle image, la philosophie de l'histoire naturelle. » (in Léger : 1977, p. 96)

Pour Taine, la découverte des lois naturelles éclaire la formation des races humaines, de leurs tempéraments ou caractères spécifiques et, partant, la singularité des œuvres littéraires nationales. Dans sa préface à *L'histoire de la littérature anglaise*, publiée en 1863, se référant à Darwin et à Prosper Lucas, il résume par la formule « la race, le milieu, le moment » les trois forces primordiales du mécanisme évolutif de l'espèce humaine, soucieux de mettre en relief le rôle du temps et de l'hérédité dans la formation des espèces, la permanence du type racial et l'élaboration de la psychologie d'un peuple ²³. Cette évidente fréquentation des écrits naturalistes, manifeste dans toute l'œuvre de Taine, a fait couler beaucoup d'encre et suscite pour le moins des interrogations. Taine est-il le promoteur d'un déterminisme racial rationalisé par la science ? En quoi Taine préfigure-t-il ou prépare-t-il un darwinisme social à venir ?

Faisons tout d'abord un sort à la définition du mot race couramment admise au XIX^e siècle. Selon Maurice Agulhon le terme « race » était des plus polysémiques au XIX^e siècle et l'idée de hiérarchisation ethnique était communément partagée en ce temps. Aussi précise-t-il :

« Pour la masse des français, la communauté d'appartenance sensible et scientifiquement justifiée, la collectivité hypostasiée, c'était la Nation, la Patrie, la France. » (1990, p. 119)

Dans l'œuvre de Taine, la notion de race est également confuse et sert souvent, dans le pire des cas, à déguiser les lieux communs de

son temps en science. Jean Nordmann, auteur d'une thèse sur *Taine et la critique scientifique* relève à ce propos que :

« [...] L'usage et du terme et de la notion de race par Taine ne saurait justifier des inquiétudes anachroniques. D'abord parce que Taine est conscient du caractère encore peu scientifique de la notion et de la précarité de sa rigueur. [...] La notion désigne moins un caractère qu'une sorte de perspective. La relativité et les interconnections de la race, du milieu et du moment interdisent de les figer en entités. En fait, de multiples chevauchements conduisent, dans la plupart des cas, à des notions mixtes, synthétiques et globales, plus concrètes en tous cas, mais sans correspondre forcément aux détails de la réalité empirique ; à des sortes d'être de raison ou si l'on peut dire, des concepts concrets. » (Nordmann 1989, pp. 742, 874 ; voir également Léger : 1977, p. 94)

Cette fluctuation du sens donné au mot race est particulièrement manifeste dans un ouvrage que Taine publia en 1870, *De l'intelligence*, où à l'issue de la présentation de sa psychologie générale, il montre que les tendances héréditaires d'un peuple sont moins assimilées au fait racial qu'au caractère national (1870, p. 440) ²⁴ . Plus généralement, les spécialistes précités de l'œuvre de Taine ont démontré que son système théorique était constitué en amont de *L'Origine des espèces...* mais sa méthodologie était plus souple et moins scientifique qu'il n'apparaissait en première instance ²⁵ . De surcroît, si les analogies naturalistes sont nombreuses, les références explicites à Darwin sont plutôt rares et fréquemment traduites en une philosophie lamarckienne. Les démonstrations socionaturalistes de Taine sont des discours analogiques des lois lamarckiennes, des lois du balancement organique des organes de Geoffroy Saint-Hilaire ou des lois de corrélation organique de Georges Cuvier ²⁶ . Ainsi par de nombreux aspects, Taine n'est pas un moderne mais un héritier d'une culture classique. Néanmoins, il préfigure les dérives d'un darwinisme social à la française par ses mises en relation entre son déterminisme racial ou national, sa méthodologie historique et les thèses naturalistes utilisées comme argument d'autorité. Le

principal saut épistémologique du travail tainien est exprimé par cette volonté de faire entrer dans la science ce qui n'y était pas. La personnalité de l'auteur, sa notoriété et celle ultérieure du transformisme darwinien ont accordé à ses textes un caractère fondateur à un certain nationalisme organique, tel celui de Maurice Barrès qui fut l'une des figures du pseudo-darwinisme social de la fin du ^{XIX}^e siècle. Selon Maurice Agulhon, la recherche d'une base scientifique à un certain conservatisme politique fait de Taine, même s'il fut plus hégélien que positiviste, la figure de transition entre Comte et Maurras et témoigne de la laïcisation d'une pensée de droite (Agulhon : 1990, p. 118).

Quinet : la première synthèse darwinienne... progressiste !

L'historien en exil Edgar Quinet, parfait connaisseur de la philosophie anglaise et germanique, fut après Clémence Royer un autre vulgarisateur notoire des doctrines transformistes en France. À la différence toutefois de la traductrice de Darwin, s'il s'intéressa au caractère heuristique des lois darwiniennes étendues à l'histoire universelle de l'humanité et s'il développa une anthropologie, il fut plus circonspect quant à une application littérale du darwinisme à la société humaine. À vrai dire, sa lecture du darwinisme était singulière car il s'agissait pour Edgar Quinet de valider et de renforcer sa vision progressiste et républicaine de l'histoire par l'argument d'autorité scientifique. Ce projet est manifeste et explicitement exposé dans l'introduction de son ouvrage en deux tomes intitulé *La Création* (1869-1870) : « J'entreprends de faire entrer la révolution contemporaine de l'histoire naturelle dans le domaine général de l'esprit humain, c'est à dire d'établir les rapports de la conception nouvelle de la nature avec l'histoire, les arts, les langues, les lettres, l'économie sociale et la philosophie » (Quinet : 1869, p. 1). Il propose donc une synthèse de l'histoire naturelle de l'humanité, des origines à la période contemporaine, fondée sur des sources scientifiques internationales des plus

averties comme en témoigne sa bibliographie (Pictet de la Rive, Ch. Lyell, C. Vogt, G. Saint-Hilaire, Ch. Darwin, A. Candolles, O. Hees, etc.). À l'encontre d'une pensée théologique soucieuse de séparer et de différencier l'histoire de l'homme de l'histoire de la nature, il préfère développer une vision continuiste entre la nature et l'homme. Les travaux darwiniens, de ce point de vue, fascinent Quinet car l'interdisciplinarité pratiquée par Darwin est riche de potentialités philosophiques.

Ainsi la lutte pour l'existence, révélée par l'importation des lois de Malthus dans le champ de l'histoire naturelle, apparaît en retour une loi immanente des sociétés humaines ; la concurrence industrielle et commerciale est le moteur du progrès des nations et la guerre entre les peuples n'est plus seulement une constante historique mais une loi naturelle congénitale de l'espèce humaine. À la différence néanmoins de Clémence Royer et anticipant sur ce point les travaux anthropologiques de Darwin lui-même, Quinet refuse une passive soumission aux lois naturelles. La sélection naturelle a selon lui sélectionné l'humanité capable de prendre en main son destin et de transformer les termes de la lutte de l'existence qu'il nomme à la suite de Royer, et le fait n'est pas neutre, loi « d'élection naturelle » :

« Hommes nous protestons contre la dure loi de la bataille de la vie, où le faible laisse infailliblement la place au plus fort [...]. Nous voudrions échapper à ce droit divin du plus fort qui est la grande charte des corps organisés. Et n'est-ce-pas nous en affranchir que de nous en indigner ? » (Quinet : 1870, pp. 189-190)

Et un peu plus loin, il offre à la fois une lecture finaliste et une interprétation résolument optimiste des lois darwiniennes et un bel exemple par là même d'une récupération idéologique des sciences naturelles :

« Quand un individu, un groupe végétal ou animal acquiert une faculté nouvelle, un organe meilleur, feuille ou racine, antenne, écaille, œil, dent ou défense, beaucoup de ses congénères ont à souffrir de cette supériorité, l'espèce entière en profite. De même, toutes les fois que l'homme s'élève à un art, à une industrie ou à une machine plus complète, beaucoup de métiers, de professions,

d'individus souffrent de l'innovation, le genre humain y gagne et s'élève d'un degré. Par là se corrige la loi de Malthus et cesse le scandale qu'elle a causé au monde. Si les places au banquet de la vie sont en effet occupées, il appartient à l'homme d'en créer de nouvelles, il élargit l'espace [...]. De la connaissance nouvelle de la nature, il y a donc une morale qui se déduit d'elle-même. La voici : Aidons en nous l'homme nouveau à paraître [...]. L'homme peut donc désormais s'adapter sciemment à l'ordonnement de l'univers et achever en lui l'édifice sur le plan de l'architecte. » (Quinet : 1870, pp. 194-195, 324)

« Tout dans la nature nie l'existence d'un Dieu ! »

Le livre de Darwin vint également rejoindre l'importante littérature naturaliste, matérialiste et athée (Jacobus Moleschott : *La Circulation de la vie*, 1852 ; Karl Vogt : *Science et superstition*, 1855 ; Ludwig Büchner : *Force et matière*, 1855 ; Thomas Huxley : *Man's place nature*, Paris, 1868), qui fut particulièrement prisee par le courant de la libre pensée française. À titre d'exemple, de rapides sondages de l'hebdomadaire *La Libre Pensée* montrent que cette littérature était abondamment commentée par des plumes comme Paul Lafargue et Henri Verlet et mise au service d'un athéisme militant ²⁷. Certes, ce fut sans doute un groupe d'agitateurs socialement minoritaires mais qui manifesta à l'instar de leurs illustres contemporains Taine, Renan et Quinet, un anticléricalisme certain et une opposition ferme à l'Empire. Parmi eux, de nombreux médecins jouèrent précisément ce rôle de vulgarisateur et de médiateur des théories naturalistes et biologiques.

Yvette Conry et plus récemment Joy Harvey ont bien montré que durant cette première période de résistance française au darwinisme, la seule institution qui discuta du darwinisme fut la Société d'anthropologie, née en 1859 d'une scission d'avec la Société de biologie et qui avait pour caractéristique sociologique d'être principalement composée de médecins ²⁸. L'acceptation du transformisme darwinien selon la terminologie consacrée par Paul Broca ne fut pas immédiate dès la parution de *L'Origine des espèces*.

La reconnaissance officielle n'eut lieu qu'en 1871 après une dizaine d'années d'achoppement sur la question du monogénisme darwinien, des liens entre l'homme et les primates, Paul Broca étant l'artisan d'une position consensuelle sur ce point au prix sans doute d'un travestissement lamarckien des thèses de Darwin. Pour mémoire, la Société d'anthropologie était globalement partagée entre les monogénistes fixistes et les polygénistes plus favorables aux thèses évolutionnistes. De même, sans recouvrir exactement la typologie précédente, au sein de cette Société, les positivistes (E. Dally, A. Sanson, P. Gratiolet, Lagneau, etc.) soucieux des faits expérimentaux s'opposaient aux « matérialistes scientifiques » (A. Hovelacque, G. Mortillet, Ch. Letourneau, etc.) s'inspirant des écrits de Vogt et de Büchner et plus ouverts aux spéculations théoriques y compris précisément dans ce débat entre transformisme et fixisme

29 .

Par les prises de position philosophiques (positivistes ou matérialistes) voire politiques d'une grande majorité de ses membres, cette Société d'anthropologie fut globalement perçue comme une institution dangereuse par la cléricature catholique. Les options républicaines de certains de ses membres étaient patentes. Ainsi Charles Letourneau de par sa participation aux événements de la Commune dut s'exiler en Italie et Paul Broca fut, peu de temps avant sa mort en 1880, nommé sénateur à vie par Gambetta. De même, la presse conservatrice catholique s'opposa ultérieurement à la création d'une école d'anthropologie (qui vit malgré tout le jour en 1876) et mena une campagne de dénigrement accusant les anthropologues de vouloir fonder une tribune pour la libre pensée. Sans doute les thèses du darwinisme et ses implications anthropologiques furent tardivement acceptées par la société d'anthropologie, elles n'en furent pas moins largement débattues dès la traduction de l'œuvre de Darwin. La préface de Clémence Royer est à cet égard manifeste ; cette dernière fut d'ailleurs membre de cette société à partir de 1870, après la parution de son ouvrage *L'Origine de l'homme et des sociétés*. Ce débat permanent durant une dizaine d'années fut quelquefois houleux. Quand Eugène

Dally présenta en 1868 un résumé de sa préface de l'ouvrage d'Huxley, *Man's place in nature*, et dévoila les implications anthropologiques du darwinisme, il provoqua un débat violent... de près de deux ans au sein de la société d'anthropologie. Il résulte qu'une thématique darwinienne ou des références au darwinisme affleuraient déjà dans nombre de travaux de médecins ou d'anthropologues. Ils sont repérables, par exemple dans les argumentaires racialisés de l'anthropologue Georges Pouchet lequel invitait à une urgente étude et classification des races humaines en raison du « struggle for life » et donc de « la disparition des variétés humaines les plus inférieures devant les mieux douées » et il ajoutait :

« [...] On peut en déduire que le même phénomène s'est toujours produit avec une intensité variable et toujours au détriment des races les plus dégradées. Qu'étaient donc, ces races disparues dans le « struggle for life », si elles étaient moins que ces Australiens dont Lasson et Garnot, Hall, Quoy et Gaymard nous ont tracé un bestial portrait ? [...] Hâtons-nous donc, pendant qu'il est temps encore, de recueillir, sur les variétés d'hommes et principalement les dernières, tous les renseignements inimaginables, tel est aujourd'hui, selon nous, l'objet principal de l'anthropologie. Une fois les différentes races humaines bien étudiées chacune en soi, il s'agit de mesurer leurs affinités, de mesurer la valeur des groupes qu'elles forment, et leurs places respectives dans le grand échelonnement des êtres vivants. Il reste en un mot à classer l'homme [...] ³⁰ . »

Au delà de la constellation de la société d'anthropologie, Jean-Baptiste Duroselle et William Cohen ont également noté les précoces références au darwinisme dans les articles du jeune médecin et journaliste libre penseur et positiviste scientifique Georges Clemenceau (1841-1929). Après la soutenance de sa thèse en médecine en 1865, ce dernier voyagea pendant cinq ans en Grande-Bretagne et aux États Unis d'où il envoya soixante-seize articles au quotidien *Le Temps*. Outre le fait qu'il rendit compte de ses rencontres avec Herbert Spencer et Smart Mill, il couvrit la guerre de sécession américaine et témoigna de ce que l'on pourrait nommer aujourd'hui les conflits ethniques. Quoiqu'il défendît

l'égalité juridique des races, il était persuadé – et il soutint cette « antienne » tout au long de son existence – que des forces darwiniennes étaient à l'œuvre dans l'histoire de l'humanité et plus spécifiquement des races humaines :

« L'indolence native de l'Africain lui permettra-t-elle de soutenir la concurrence du travail blanc ? Dans cette impitoyable lutte pour l'existence supportée par la société humaine, les plus faibles physiquement, intellectuellement et moralement doivent à la fin céder aux plus forts. La loi est dure, mais il n'y a pas d'utilité à se rebeller. Les socialistes européens qui se plaignent non sans raison, que des hommes soient trop bien armés pour cette lutte et d'autres trop mal n'auront pas modifié la lutte elle-même, ni ses causes, ni ses conditions, ni ses résultats, quand bien même – en admettant que cela soit possible – auront-ils réussi à mettre des armes presque égales dans les mains de chacun. Si donc l'homme noir ne peut supporter la concurrence de l'homme blanc, il est condamné à être la victime de cette sélection naturelle qui s'accomplit constamment sous nos yeux en dépit de tout, et à disparaître dans un avenir plus ou moins lointain ³¹ . »

C'est également ces milieux de la libre pensée qui émirent les premières thèses darwiniennes au service d'un eugénisme positif « libertaire ». Alfred Naquet (1834-1916), jeune opposant à l'Empire et professeur agrégé de chimie à la faculté de Paris, fut l'auteur en 1868 d'un ouvrage, *Religion, propriété et famille*, qui critiquait certaines dispositions sociales, comme le mariage, au motif qu'elles s'opposaient au libre jeu des forces et lois naturelles et nuisaient par conséquent au progrès de l'espèce :

« Si donc l'homme s'accouple sans amour, il s'expose à se mal reproduire, il fait un acte antisocial, immoral, mauvais ; s'il s'unit au contraire, à l'être qu'il aime, il obéit aux lois de la sélection naturelle, il fait un acte éminemment bon et moral. Au moins cette conclusion est-elle nécessaire jusqu'au jour où l'on pourra déterminer scientifiquement les meilleures conditions possibles de reproduction. [...] Dans l'humanité, la sélection naturelle ne peut s'opérer que de deux manières, ou bien par la surproduction d'enfants et les épidémies qui résultent de l'excès de population, ou bien par l'amour. Le premier de ces procédés, qui est le procédé actuel, n'est possible qu'au prix de maux terribles ; le

second au contraire, non seulement ne coûte aucune peine, mais encore procure la plus grande somme de jouissances qu'il soit donné à l'homme de goûter. [...] L'important n'est donc pas que la population reste stationnaire, mais bien que son accroissement ne dépasse pas les limites normales. Il faut que la proportion de Malthus soit renversée, voilà tout. Il faut que la production croisse beaucoup plus vite que la population, afin que le bien être puisse s'universaliser, cela suffit. » (Naquet : 1868, pp. 216, 219, 273) ³²

Ainsi, retrouver de nombreuses occurrences du livre de Darwin – même au titre de référent bibliographique ou par captation de l'argument d'autorité scientifique – dans une littérature philosophique, anticléricale voire politique permet de dresser les contours ou de définir les divers linéaments de cette équation française d'un certain darwinisme social en devenir.

Les premières résistances aux implications sociales du darwinisme

Les deux chapitres précédents ont montré par quelles procédures le darwinisme scientifique a permis de consolider de manière accessoire souvent et de façon plus fondamentale quelquefois, la philosophie et la méthodologie d'auteurs notoirement scientistes soucieux, pour certains, d'asseoir leurs disciplines (philosophie, histoire) sur des bases nouvelles voire, pour d'autres, de fonder de nouvelles disciplines (économie politique, anthropologie) et, certainement pour tous, de s'opposer à l'hégémonie intellectuelle de l'Église. Dans la mesure où dès son introduction en France le darwinisme fut mêlé à des débats idéologiques ou nourrit l'épistémologie de disciplines autres que les sciences naturelles, il pouvait être intéressant, afin d'évaluer l'audience et la réception des premières extrapolations sociales du darwinisme, de connaître parallèlement l'argumentaire des opposants à ces philosophes ou anthropologues scientistes.

Que les institutions scientifiques françaises se soient fermement opposées aux théories darwiniennes ne fut pas sans conséquence non plus sur cette genèse d'un darwinisme social à la française. Faut-il rappeler que les naturalistes P. Flourens (1794-1867) A. Fée et le paléontologue d'Archiac au nom de leur finalisme déiste, de leurs thèses fixistes et cuviéristes ne virent en Darwin qu'un pâle imitateur de Lamarck voire un charmant conteur ? De même, l'anthropologue A. de Quatrefages de Bréau (1810-1892) quoique correspondant régulièrement avec Darwin et ayant facilité son admission parmi la communauté scientifique française fut, malgré son monogénisme, un fixiste et un antitransformiste convaincu ³³ . Aussi les opposants aux matérialistes précédemment étudiés ne se sont pas privés, ce qui déjà témoigne d'une utilisation idéologisée de la science, de mobiliser les écrits des autorités scientifiques du moment à leur encontre. À titre emblématique, nous pourrions citer le jésuite A. Matignon qui, en 1864, dans un article de la revue *Les Etudes* opposait la bonne science... « fixiste », ou venant en renfort des thèses favorables à la stabilité des espèces (Flourens, Quatrefages), à une science transformiste plus critiquable (Darwin, Lamarck, Maillet, Robinet) (Matignon : 1864, pp. 70-88) !

Néanmoins, les scientifiques français se sont limités à l'évaluation de la théorie darwinienne sur le seul territoire de la science naturelle. Aussi au regard des positions sociales, idéologiques, institutionnelles ou professionnelles des diffuseurs ou vulgarisateurs du darwinisme (philosophes scientistes et matérialistes, médecins anthropologues), les réactions d'opposition les plus facilement repérables ne viennent pas de la scène scientifique, mais d'une certaine fraction « éclairée » de l'Église catholique (catholiques libéraux et jésuites) et pour une moindre part des instances philosophiques officielles.

La crainte des catholiques libéraux : le darwinisme et le péril social !

Entre la parution de la traduction de l'ouvrage de Charles Darwin (1862) et la fin du second Empire (1870), nous avons ainsi retenu, en raison de la qualité et de la représentativité de leur argumentaire, six auteurs catholiques ayant réagi à cette large vulgarisation du darwinisme : quatre d'entre eux sont des jésuites ou des auteurs s'exprimant dans la revue jésuite *Les Études* (Le R. P. Félix : 1864 ; P. Toulemont : 1864, pp. 21-46 ; A. Matignon : 1864, pp. 70-88 ; I. Carbonelle : 1869, pp. 472-482)), le cinquième est Mgr Dupanloup (1866), évêque d'Orléans ³⁴, enfin le sixième, Félix Lucas (1867), est un auteur laïc se revendiquant de la pensée de Mgr Dupanloup. Globalement, il est possible de regrouper l'argumentaire de ces divers auteurs en quatre thèmes : la valeur scientifique des thèses de Darwin, la validité du transfert de ces théories à l'histoire de l'homme, les périls religieux et sociaux inhérents à la diffusion et les réseaux de diffusion de ces thèses. Précisons préalablement que nous ferons une place à part à l'ouvrage de Mgr Dupanloup, en raison d'une part de la notoriété de l'auteur (il est de surcroît cité comme auteur de référence par P. Toulemont et F. Lucas) et parce que ce dernier a développé l'analyse la plus complète.

Au plan des thèses scientifiques, une évolution des points de vue est sensible en l'espace de quelques années. Les premiers auteurs (R. P. Félix, A. Matignon, P. Toulemont), s'exprimant en 1864 donc dans l'atmosphère polémique des publications de l'encyclique *Quanta Cura* et du *Syllabus* de Pie IX, développent une opinion orthodoxe et réfutent le darwinisme pas toujours au nom de la seule foi mais en ayant souvent recours à l'argument d'autorité scientifique, donc à la raison, en se référant aux thèses cuviéristes et fixistes d'autorités scientifiques tels Flourens, Pasteur ou Quatrefages de Bréau. En revanche, cinq années plus tard, un transformisme limité à la sphère animale et végétale et largement interprété en un sens lamarckien semble trouver les faveurs de l'abbé Carbonelle et du laïc F. Lucas. Dans tous les cas, ces auteurs s'accordent sur un point : le refus de l'extension à l'homme, à la sphère anthropologique, des thèses darwiniennes. Certains (A. Matignon, I. Carbonelle, F. Lucas) avancent même des arguments scientifiques :

l'absence de preuves paléontologiques relatives au chaînon manquant entre l'homme et l'animal ou confirmant les thèses polygénistes, le refus de la mutabilité spécifique mais l'acceptation de la variabilité raciale, l'unité de l'espèce humaine, le retour au type spécifique, etc. Mais plus fondamentalement, indépendamment de la fragilité des argumentations scientifiques, tous les auteurs s'accordent à voir en cette diffusion « populaire » des thèses scientifiques darwiniennes ou des applications anthropologiques un danger religieux (remise en question des dogmes de la création, de l'unicité de l'homme comme miroir de Dieu, de l'âme humaine, etc.) et un danger social car la diffusion du darwinisme est un indice d'athéisme, de déchristianisation soit une résurgence des idées de 1789, une véritable atteinte à l'ordre moral et social. Cette idée est développée sur un ton catastrophique par Mgr Dupanloup dans *L'Athéisme et le péril social* :

« Si la démocratie, c'est le peuple, l'Église bénit le peuple, comme elle bénit la bourgeoisie, comme elle bénit les vieilles races : L'Église n'a de malédiction pour personne. Si la démocratie c'est l'ascension des races populaires, des paysans, des ouvriers, à une plus grande somme d'instruction, de bien-être, de moralité, de légitime influence, l'Église est avec la démocratie. Mais si la démocratie, c'est la tyrannie sans frein de la multitude, et avec cette tyrannie, l'impiété, l'athéisme, la guerre à Dieu et à l'Eglise, la guerre sociale, la suppression de la Religion, le bouleversement de tout ordre public et des principes fondamentaux de la société [...]. L'Église ne peut pas être et n'est pas avec cette démocratie là. [...] Ceux qui le 3 novembre, à l'ouverture des cours de la faculté de médecine, ont crié simultanément « Vive le matérialisme ! Vive la démocratie ! » Voilà ceux qui font à la démocratie, au vrai peuple, la plus sanglante injure. Et ceux là ne travaillent pas seulement contre l'Eglise, ils travaillent plus encore contre la société. La démocratie impie serait un socialisme dévastateur. »
(Dupanloup : 1866, pp. 168-169)

En somme, la critique ne porte pas spécifiquement sur la scientificité du darwinisme mais plutôt sur le transfert de légitimité que les travaux de l'auteur de *L'Origine des espèces* sont susceptibles d'apporter à des groupes anticléricaux. Et de Toulemont à

Dupanloup le même triptyque est invariablement dénoncé : « L'athéisme, le positivisme et le matérialisme ». À ce titre l'ouvrage de Mgr Dupanloup est une mine de renseignements car il résume les craintes de l'élite catholique d'alors, en repérant les principaux émetteurs de ces thèses, les réseaux de diffusion (cercles et organes de presse), et les prodromes de ces philosophies. Les auteurs constamment honnis car coupables d'athéisme, de positivisme, de matérialisme voire de panthéisme sont Renan, Taine, Littré, et dans une moindre mesure Naquet, puis l'ensemble de leurs disciples. L'évêque d'Orléans liste ensuite les réseaux de « propagande » soit certaines loges maçonniques (« L'Avenir »), la faculté de médecine et un nombre important d'organes de presse progressiste parisiens et provinciaux, coupables à ses yeux de se faire l'écho de ces thèses matérialistes et à terme d'atteindre l'ensemble de la société française. Ainsi sont cités *La Libre Pensée*, la *Revue des Deux Mondes* et dans une moindre mesure *Le Temps*, *Le Siècle*, *Le Dictionnaire des sciences médicales* et pas moins d'une quinzaine d'autres journaux³⁵. Pour conclure, Mgr Dupanloup détermine les responsabilités, et sa dénonciation révèle un fait qui ne sera pas sans incidence sur l'évolution des élaborations théoriques des divers auteurs incriminés surtout après la guerre franco-prussienne de 1870 :

« L'Allemagne, je dois le faire remarquer a été le premier et grand foyer de cet affreux mouvement d'impiété. C'est une triste, mais enfin c'est une patriotique consolation, de dire ici que les systèmes de matérialisme, de positivisme et de panthéisme, sont des importations étrangères. De même que la politique allemande envahit aujourd'hui un certain groupe de pression français, les aberrations de rêveurs impies d'outre Rhin ont fait invasion en France ; elles ont trouvé parmi nous, pour les propager des vulgarisateurs. C'est d'abord l'hégélianisme, dont M. Renan n'a fait que traduire les formules [...]. Puis la spéculation hégélienne ayant été discréditée en Allemagne par ses propres excès, on vit surgir le complet matérialisme des Büchner, Virchow, Carl Vogt, Moleschott et autres dont les ouvrages sont traduits immédiatement par nos matérialistes français. C'est M. Carl Vogt qui fait de l'homme un singe perfectionné [...]. » (Dupanloup : 1866, pp. 107-108)

Encore faut-il placer ces réactions à leurs justes mesures... Ces rares jésuites et catholiques libéraux qui ont développé des argumentaires importants à l'encontre des premières thèses matérialistes et darwiniennes sont, somme toute, bien isolés dans cette France catholique du second Empire dont la diplomatie est pour partie rythmée par la Question Romaine et par le pontificat du pape Pie IX (1846-1878) particulièrement orienté après les événements de 1848 vers la répression du libéralisme. Le catholicisme majoritaire, dominant, de la période est théocratique, ultramontain (nous dirions aujourd'hui intégriste) et ardemment impérialiste, sauf peut-être durant les années suivant 1860 à la suite de l'incapacité des armées impériales à empêcher le démembrement des états pontificaux. La figure emblématique du catholicisme français pendant la période est celle du journaliste plébéen et polémiste Louis Veuillot surnommé en son temps « le pape laïc » dont le journal *L'Univers*, massivement lu par le clergé et les nombreux curés de campagne et bien relayé par une presse de province, fut considéré comme le « Moniteur officiel du Vatican en France ». Ce clergé catholique intransigeant et ultramontain exerçait durant la période une emprise croissante non seulement sur les affaires intérieures et extérieures mais également sur les prérogatives des autorités laïques. Ce climat explique partiellement l'exacerbation des anticléricaux et des catholiques libéraux qui pour ces derniers ne se reconnaissaient pas dans cette perception et cette conduite des affaires religieuses. De plus, comme le souligne Georges Minois, Pie IX ayant sans doute le sentiment de combattre tous les dangers à la fois (« le libéralisme, l'athéisme, la démocratie, le rationalisme, les nouvelles découvertes de la science, les revendications des nationalités, etc. »), manifesta une crispation sur des positions anciennes et développa une politique défensive (« défense des États pontificaux, de l'ultramontanisme, de la théologie traditionnelle, de l'autorité intégrale de la Bible, etc. ») fondée sur un divorce entre la foi et les sciences de son temps. Cette intransigeance fut manifeste et d'égale intensité, de l'encyclique *Qui Pluribus* en 1846 à la publication de la constitution *Dei Filius* à l'issue

du Concile de Vatican I en 1870 ³⁶ .

Au sein de cette Église française ultramontaine, le catholicisme libéral qui ne soutint pas, ou timidement, l'Empereur lors du coup d'État en 1851, au travers de son principal organe *Le Correspondant*, animé par Montalembert, Falloux, Cochin, Broglie, Foisset, ne touchait que la partie la plus cultivée du clergé et de l'épiscopat et une frange de la noblesse et de la bourgeoisie provinciale. « Son public était surtout celui des salons et des bibliothèques » précise Marcel Prélot (1969, p. 188). On ne peut non plus se méprendre sur le libéralisme de cette minorité catholique. Leur libéralisme n'est pas synonyme d'indifférentisme, de laxisme doctrinal ou de modernisme. Marcel Prélot le définit ainsi :

« Le libéralisme des libéraux catholiques est une entreprise intellectuelle et politique qui, dans son principe, non seulement n'a rien à voir avec l'indifférentisme, mais qui le répudie directement puisque son ambition est d'apporter au libéralisme les lumières de la doctrine et le soutien moral des vertus chrétiennes ; de donner, simultanément, au catholicisme, ses conditions optima d'existence publique et de développement intime. » (Prélot : 1969, p. 15)

Si ce catholicisme libéral peut au plan de l'idéal moral s'apparenter à un « humanisme dévot », au plan doctrinal il est des plus traditionnels et n'appelle aucune évolution du dogme, nous le verrons à maintes reprises avec une figure marquante de ce courant religieux : Mgr Félix Dupanloup, évêque d'Orléans. En quoi diffère-t-il, pour le sujet qui nous préoccupe, avec le catholicisme intransigeant et ultramontain dominant ? Les catholiques libéraux non seulement combattent afin de défendre leurs doctrines mais ils acceptent de débattre et d'argumenter... et de ce point de vue la différence n'est pas mince...

« La question sociale est aux mains des naturalistes ! »

Enfin le dernier pôle de réaction à cette utilisation du darwinisme et surtout à la vague matérialiste qui submerge et séduit

l'université française provient des philosophes ou plutôt de l'institution philosophique alors dominée par les tenants d'une philosophie éclectique cousinienne voire post-cousinienne que l'on pourrait qualifier d'idéalisme à la française ou de spiritualisme universitaire. Paul Janet (1823-1899), professeur d'histoire de la philosophie à la Sorbonne et membre de l'Académie des sciences morales et politiques et Elme Marie Caro (1826-1887), professeur à l'École Normale et à la Sorbonne et membre de l'Académie française, ont tous deux réagi contre les philosophies matérialistes et positivistes et leurs analyses ont été quelquefois reprises par les catholiques libéraux précités ³⁷. À vrai dire leurs analyses, critiques à l'égard de la pauvreté des spéculations matérialistes, dérogent rarement des considérations philosophiques et seul Elme Marie Caro s'attarde sur la dimension sociale des philosophies de Herbert Spencer et de Moleschott... non sans ironie d'ailleurs :

« La question sociale n'est donc plus aux mains du politique ni de l'économiste, elle est tout entière aux mains du naturaliste. Au fond, la misère n'est qu'un manque de matière, qui s'exprime indirectement par un manque d'argent. La solution de la question de la misère est donc dans une meilleure répartition de la matière. Il y a des sels en quantité excessive [...] une répartition raisonnable de la matière, voilà l'œuvre sociale et humanitaire de la science. Le devoir le plus sacré du savant est donc d'analyser les terres, les pierres, les plantes et les animaux, afin d'apprendre à apprécier les rapports exacts de cette répartition, à balancer le budget des recettes par celui des dépenses, la quote-part contributive de chaque être par la quantité correspondante des besoins qui réclament leur satisfaction légitime ³⁸. » (Caro : 1868, p. 115)

Au lieu de quoi, Caro préfère définir la méthodologie de sa propre recherche philosophique :

« La recherche métaphysique commence dès que l'esprit s'élève au dessus de cette partie de la réalité soumise à l'expérience sensible. » (Caro : 1868, p. 269)

NOTES

1. De ce point de vue, nous pourrions multiplier les citations. Nous nous limiterons ici, à rappeler les travaux de Pierre Milza (1987, pp. 77-82) et de Zeev Sternhell (1972, p. 13-24). Ces deux auteurs brossent ainsi des généalogies intellectuelles de la pensée raciale et darwinienne sociale française associant dans un même élan Gobineau, Taine, Gustave Le Bon, Georges Vacher de Lapouge, Jules Soury et Barrès ; Symétriquement, on pourra lire l'étude magistrale de Jeannine Buenzod et plus précisément son chapitre XII consacré à *l'Essai* (...). Elle offre également une bibliographie des plus exhaustives des écrits relatifs à Gobineau (1967, pp. 325-388, 635-641).

2. Dans un de ses ouvrages au titre évocateur, Georges Vacher de Lapouge souligne : « [...] À l'origine de toute grande découverte, il y a d'ordinaire un homme de génie. L'homme de génie de l'anthroposociologie a été le comte de Gobineau. [...] L'anthroposociologie date de *l'Essai sur l'inégalité*. [...] » (1909, pp 172-173). Britta Rupp-Eisenreich analyse, parmi d'autres, la trajectoire d'un darwiniste social allemand « archétypal », Ludwig Woltmann, qui au début du xxe siècle passa d'un darwinisme marxiste à une anthropologie politique explicitement fondée sur les thèses de Gobineau et de Vacher de Lapouge (1992, pp. 175, 195).

3. Pour Jean Boissel : « *L'Essai* est une tentative d'explication à partir d'une intuition personnelle d'essence lyrique [...]. L'œuvre de ce point de vue (soit la volonté de l'auteur de trouver une explication générale) a ses racines au cœur du xviii^e siècle » (1967, p. 57). Dans une étude magistrale, Hannah Arendt, sans mésestimer sa contribution à la pensée raciale, range Gobineau parmi les théoriciens d'une époque préscientifique finissante, à l'instar d'un comte de Boulainvilliers voire d'un Augustin Thierry : « Finalement, le comte de Gobineau développa une opinion déjà couramment admise parmi la noblesse française en une doctrine historique à part entière, affirmant avoir découvert la loi secrète de la chute des civilisations et promu l'histoire à la dignité d'une science naturelle. Avec lui, la pensée raciale achevait son premier cycle, pour en entamer un second dont les influences devaient se faire sentir jusqu'aux années 20 de notre siècle » (1982, p. 80). Tzvetan Todorov développe également une analyse nuancée et subtile de l'œuvre de

Gobineau (1989, pp. 153-164). Lire une synthèse de ces argumentations dans l'ouvrage de W. B. Cohen (1981, p. 301).

4. Gobineau lui-même rappelait que « les partisans du progrès illimité » ainsi que « l'école positiviste » pourtant futurs relais de la pensée darwinienne avaient fait mauvaise presse à son *Essai [...]* (1884, p. XV).

5. Le Père Carbonelle fait vraisemblablement référence à Clémence Royer quand, soucieux d'étudier et d'évaluer la théorie darwinienne et critique à l'égard de ses utilisations antireligieuses, il précise que « [...] nous n'avons pas pourtant l'intention de lutter aujourd'hui contre l'armée indisciplinée qui croit l'avoir prise pour drapeau, armée qui compte dans sa masse plus d'un Don Quichotte et n'est même pas dépourvue d'*amazones* [...]. » (1869, p. 472). Les travaux d'Alfred Naquet (1868) sont principalement critiqués au titre de la littérature matérialiste par l'évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup (1866, p. 87). Les articles de Félix Rivet (1869) furent essentiellement appréciés par des économistes tel H. Baudrillard (1870).

6. Le parlementaire et professeur de chimie Alfred Naquet, siégeant à l'extrême gauche de l'hémicycle, inspirateur en 1886 de la loi sur le divorce fut maintes fois interpellé sur ce thème à l'Assemblée nationale. Ainsi en 1881, lors d'un débat houleux, critiqué pour ses thèses de jeunesse, il tint à préciser ses évolutions : « [...] Avant tout, vous me permettrez de m'expliquer nettement, et une fois pour toutes, afin qu'elle ne se représente plus à l'avenir, sur une question privée qu'on m'a déjà posée devant le parlement de 1871 et en 1878 : je veux dire que j'ai l'intention de m'expliquer sur le livre intitulé *Religion, propriété, famille*, que j'ai écrit en 1868 et que constamment on m'oppose, lorsque je m'occupe d'une question qui touche à la famille, comme celle du divorce. [...] Le livre que j'ai écrit procède de cette première période dont je suis sorti depuis longtemps. Je suis entré depuis dans une période nouvelle, évolutionnaire, et en 1871, dans un journal de mon département, je déclarais déjà que si, par hypothèse j'avais le pouvoir d'appliquer, hic et nunc, par des décrets, les principes que j'avais émis dans mon livre, « ma main se desséchait avant de signer de tels décrets » [...]. » *Journal officiel*, « Débats parlementaires ; Chambre des députés », 06 février 1881, p. 179.

7. Darwin se déclara surpris par les extrapolations sociales, morales et religieuses de Clémence Royer mais là ne furent pas les raisons de sa rupture doctrinale avec sa traductrice. Il lui reprocha surtout de mal présenter dans ses introductions successives certains aspects de ses pensées telle la théorie

pangénétique et d'ainsi nuire à l'introduction de ses thèses en France. Voir pour plus de précisions : Claude Blanckaert, (1982, pp. 27-28).

8. Moufflet : 1910, pp. 659-693 ; Pratelle : 1918, pp. 263-276 ; Conry : 1974 ; Blanckaert : 1982, pp. 23-38 ; Clark : 1984 ; Fraisse : 1985 ; Miles : 1989, pp. 61-83 ; Béjin : 1992, p. 357 ; Molina : 1992, pp. 362-386.

9. Avant le coup d'Etat de 1851, Pascal Duprat était député à la constituante et à la législative. Il ne rentra en France qu'après la guerre franco-prussienne de 1871. Il fut alors élu membre de l'Assemblée nationale où il appuya la politique de Thiers, puis à la Chambre des députés. En 1885, il fut nommé ministre de France au Chili ; il mourut d'ailleurs en rejoignant son poste. Selon ses biographes, Clémence Royer suivit Duprat dans ses pérégrinations et le seconda dans sa carrière. Voir A. Moufflet (1910, p. 659).

10. Lire pour plus de détails C. Blanckaert (1982, p. 27). Ce dernier insiste par ailleurs sur la problématique féministe qui se développe implicitement de l'œuvre de Royer. À la fin de sa vie, elle collabora à la revue « féministe » *La Fronde*. Le 6 janvier 1902, elle y écrivait encore : « Il faut que la libre pensée devienne héréditaire. Cela ne sera que lorsqu'elle comptera autant de femmes que d'hommes [...] ». A. Moufflet (1910, p. 686).

11. Pour plus de précision quant au concours du canton de Vaud, lire A. Moufflet (1910, p. 659). *Le Journal des économistes*, 15 mars 1861, pp. 278-283 ; 15 décembre 1861, pp. 364-383 ; 15 mars 1862, pp. 421-424.

12. P. M. Flourens fut secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, membre de l'Académie française, professeur au Muséum d'histoire naturelle et au Collège de France. Y. Conry rappelle la réaction de Flourens relativement à la réception du livre de Darwin ; « Quel langage prétentieux et vide ! Quelles personnifications puériles et surannées ! O lucidité de l'esprit français, que devenez-vous ? ». P. M. Flourens : 1864, p. 65.

13. Dans une lettre à Armand de Quatrefages, soucieuse de postuler à un prix de l'Académie des sciences, elle présente ainsi ses travaux : « J'ai devancé Darwin en affirmant la théorie de l'évolution, d'après Lamarck, dans mon cours de 1859-1860 à Lausanne ; c'est ce même hiver que paraissait en Angleterre *L'Origine des espèces* dont je n'ai entrepris la traduction que parce que j'y trouvais une confirmation de mon enseignement. Dans ma préface et mes notes, j'ai devancé les conclusions plus tardives de Darwin. Dans mon *Origine de l'homme et des sociétés* (1870), j'ai devancé *The Descent of man*. Dans ce même ouvrage et dans mes notes, j'ai devancé Haeckel, et dans un dernier mémoire (*Revue d'anthropologie*, 1890), j'ai présenté une solution nouvelle du

problème de l'espèce. » Extrait d'une lettre de Clémence Royer du 30 avril 1891, cité par Y. Conry (1974, p. 437).

14. L'article de Wallace – codécouvreur rappelons-le avec Darwin d'un transformisme lié à la théorie de la sélection naturelle – « *The origin of human races and the antiquity of man deducing from the theory of natural selection* » ne parut dans *The anthropological review* qu'en 1864. C. Royer l'utilisera seulement en 1870 pour son livre *L'Origine de l'homme et des sociétés*. Les deux premiers ouvrages de Spencer *Introduction à la science sociale* et *Les premiers principes* furent publiés en anglais respectivement en 1855 et en 1863 et en français en 1874 et en 1871.

15. « La guerre entre variétés inéquivalentes et la conquête du sol et des subsistances par les variétés supérieures sur les variétés inférieures est d'une nécessité relative au progrès de l'espèce et à la victoire définitive de ses rameaux supérieurs. Conséquemment dans notre monde, et à défaut d'une loi meilleure, elle est morale, étant donnée par l'utilité et la nécessité même. » (Royer : 1870, p. 530)

16. A. Mangin, « Commentaires de *L'Origine des espèces* de Darwin », *Le Journal des économistes*, février 1863, p. 303 ; J. Garnier, « Réunions de la Société d'économie politique », *Le Journal des économistes*, 15 mai 1862, p. 300 et 15 juillet 1862, p. 153.

17. L'article est un extrait de l'ouvrage paru en 1870 aux éditions Guillaumin *Influences des idées économiques sur la civilisation*.

18. Les preuves de la fascination exercée par ces auteurs sont multiples. À titre d'exemple, Emile Zola affirmait : « C'est en 1868 que j'ai bâti tout le plan de mes *Rougon-Macquart* en m'appuyant sur l'ouvrage du Docteur Lucas *L'Hérédité naturelle*. J'ai tiré de cet ouvrage toute la charpente scientifique de mon œuvre », « Lettre à L. Cuénot du 28 août 1896 », citée dans la préface de l'édition de 1971 du *Roman expérimental*, Paris, Gallimard ; Dans leur *Journal*, à la date du 14 décembre 1868, les Goncourt racontent que Zola leur avait déclaré : « Les caractères de nos personnages sont déterminés par les organes génitaux, c'est du Darwin, la littérature c'est ça ! » (Decaudin : 1986).

19. On peut en juger *a posteriori*, ne serait-ce que par le culte qui leur fut voué par les élites de la IIIe République ! Pierre Birnbaum dans un article du *Monde* rappelle que le ban et l'arrière ban du gouvernement (Bourgeois, Loubet, Floquet, Rouvier, Freycinet, etc.) étaient présents lors des funérailles de Renan en octobre 1892. « Renan, célébré et injurié », *Le Monde*, 2 octobre 1992, p. 32.

20. Les travaux de Taine, Renan et Quinet appartiennent à des disciplines bien différentes et sans doute est-il épistémologiquement non fondé d'associer systématiquement ces auteurs. Pour une analyse des raisons de ces associations quelquefois abusives, on pourra se reporter aux travaux de Jean Gaulmier et Jean-Thomas Nordmann (Grondeux ; 1994, p. 209)

21. « Le livre de M. Darwin avait fait sur l'esprit de M. Renan une forte impression. C'était un document considérable à l'appui de sa pensée favorite que tout s'explique dans le monde par le développement seul des lois cosmiques. Ce que le naturaliste anglais avait voulu faire avec détail pour le règne organique, il essaya de le faire à son tour en termes généraux et sommaires pour l'ensemble des choses (temps, continuité, tendance au progrès, l'idéal). » (Ravaisson : 1868, p. 101).

22. *L'avenir de la science* fut écrit en 1848 mais publié en 1890. Dans ce texte de jeunesse, Renan assigne à la science la grandeur d'une religion nouvelle organisant rationnellement l'humanité. Philippe Barret dans son livre, *Ernest Renan – Tout est possible, même Dieu*, Paris, F. Bourin, 1992, p. 169, développe une critique subtile de ce texte qu'il trouve somme toute « mince » philosophiquement !

23. En raison de sa lecture naturaliste de l'histoire humaine, Taine fut souvent perçu comme le père du déterminisme racial : « Nous pouvons affirmer avec certitude que les créations inconnues vers lesquelles le courant des siècles nous entraîne seront suscitées et réglées tout entières par les trois forces primordiales : que si ces forces pouvaient être mesurées et différées, on en déduirait comme une formule les propriétés de la civilisation future [...]. Lorsque nous avons considéré la race, le milieu, le moment c'est-à-dire le ressort du dedans, la pression du dehors et l'impulsion déjà acquise, nous avons épuisé non seulement toutes les causes réelles, mais encore toutes les causes possibles du mouvement. » (Taine : 1863, p. 33).

24. En conclusion de cet ouvrage Taine présente les théories de Darwin au travers de la traduction de Clémence Royer et des travaux de Herbert Spencer *Principles of biology*. La méthodologie de Darwin est utilisée pour outiller les historiens en vue de l'élaboration d'histoire nationale présentant « les états sociaux, intellectuels et moraux » des peuples.

25. De la correspondance entre Taine et son neveu André Chevrillon, F. Léger met en relief une méthode de travail fortement intuitive. Dès 1850, dans les notes que Taine prend pour son usage personnel à l'Ecole Normale, on rencontre sa formule célèbre « La race, le milieu, le moment » suivie du

commentaire : « avec ces données on peut reconstituer l'histoire réelle complète ». (Léger : 1977, pp. 89-98 ; Quoique Taine fut plus hégélien que positiviste comtien, la formule de Taine ne peut occulter « le facteur de variation sociale » d'Auguste Comte : « race, climat, action politique », *Cours de philosophie positive*, 1839, tome IV, p. 210.

26. « Les historiens peuvent constater que le développement extraordinaire d'une faculté comme l'aptitude morale dans les races germaniques ou l'aptitude métaphysique et religieuse chez les hindous amène dans les mêmes races l'affaiblissement des qualités inverses. », H. Taine, *Essais de critique et d'histoire*, Paris, 1858, p. 26 ; La loi des dépendances mutuelles ou corrélation organique de G. Cuvier, est également appliquée aux peuples, aux civilisations : « Une civilisation fait corps et ses parties se tiennent à la façon des parties d'un monde organique [...] la religion, la philosophie, la forme de famille, la littérature, les arts composent un système où tout changement local entraîne un changement général, en sorte qu'un historien expérimenté qui en étudie quelques portions restreintes aperçoit d'avance et prédit à demi les caractères du reste [...]. », in préface de 1 *Histoire de la littérature anglaise*. Paris, Hachette, 1863, p. 39.

27. Voir Lalouette (1991, pp. 57-67) ; À propos de l'ouvrage de Darwin, *Les Variations des animaux et des plantes à l'état domestique*, Paul Lafargue précisait : « Ces hypothèses paraîtront hasardées et même fausses aux gens qui admettent des traditions théologiques ; mais ces hypothèses sont les seules que nous puissions avoir dans l'état présent des connaissances humaines », *La Libre Pensée*, numéro 4, 12 février 1870, p. 2 ; De manière plus incisive, Henri Verlet profitait d'une notice bibliographique relative à « Force et matière » de Ludwig Büchner pour affirmer : « Tout dans la nature nie l'existence d'un Dieu, d'un créateur, d'un maître. À quoi bon fermer ainsi les yeux à l'évidence et vouloir, au profit d'une foi ignorante et superstitieuse, intéressée et nuisible, élever une digue au progrès de la science et de la raison ? », *La Libre Pensée*, n° 17, 14 mai 1870, p. 2.

28. Y. Conry : 1974, p. 31, 36 ; J. Harvey : 1984, pp. 388-410 ; « [...] Seize parmi les dix-neuf fondateurs [« de la Société d'anthropologie »] étaient des médecins ; deux ans plus tard, sur les quatre-vingt-dix-neuf membres que comptait alors la Société, soixante treize appartenaient à cette profession. En 1909, c'est-à-dire cinquante ans plus tard, les praticiens, quoique de moins en moins nombreux, constituaient encore 51 % des mille cent deux membres. » (Cohen : 1981, p. 305).

29. On trouve divers témoignages de ces débats dans la revue *La Philosophie positive* dirigée par E. Littré et G. Wyrouboff. Ainsi, le docteur en médecine Charles Letourneau, « matérialiste » de la société d'anthropologie, défendait dans un article, la scientificité de « la doctrine de la variabilité organique » soit les thèses de « Lamarck, Geoffroy Saint-Hilaire et Darwin » contre la « doctrine de la fixité ». « Variabilités des êtres organisés », *La Philosophie positive*, n° 1, juillet-août 1868, pp. 99-122 ; Les responsables de la revue laissait également paraître des plaidoyers du darwinisme tel cet article de Georges Pouchet argumentant en faveur de l'importation de la méthodologie et de l'épistémologie darwinienne au sein des sciences anthropologiques ; « Des études anthropologiques », *La Philosophie positive*, n° 2, septembre-octobre 1867, pp. 7-23.

30. Pouchet : 1867, pp. 8-9 ; Cohen : 1981, p. 344.

31. G. Clemenceau – « Lettres des États-Unis », *Le Temps*, 23 novembre 1869, p. 2 ; Dans sa magistrale biographie de G. Clemenceau, J. B. Duroselle rappelle les antécédents familiaux de celui qu'on appela le « tigre ». Son père était lui-même médecin, anticlérical et opposé à l'Empire. Parallèlement à ses études de médecine, G. Clemenceau collaborait comme libre penseur aux journaux *Le Travail* et *le Matin*. Sa thèse de doctorat avait pour thème « De la génération des éléments anatomiques » où il reprenait la thématique antipasteurienne et hétérogéniste de son maître le positiviste Ch. Robin. J.-B. Duroselle : 1988, pp. 61-63 ; Cohen : 1981, p. 344.

32. A. Naquet prit une part active à la journée du 4 septembre 1870. Comme député du Vaucluse, il siégea ensuite à l'extrême-gauche et devint sénateur en 1873. Il déposa un projet de loi rétablissant le divorce en France qui fut voté par la Chambre en 1882 et par le Sénat en 1884. Hormis une éclipse entre 1941 et 1945, cette loi fut efficiente jusqu'en juillet 1975.

33. Lire une analyse synthétique des travaux de Flourens, Fée, d'Archiac et de Quatrefages dans Y. Conry : 1974, p. 309 ; Pierre-Marie Flourens fut le successeur de Cuvier au Collège de France et au Muséum d'histoire naturelle, membre de l'Académie française et secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Il eut par ailleurs des activités politiques : député de gauche en 1837, rappelé à la Chambre en 1846 sous Louis-Philippe et à partir de 1859, conseiller municipal de Paris et membre du conseil général de la Seine. Il critiqua « l'élection naturelle », la « concurrence vitale » et la « variabilité » darwinienne dans son ouvrage *Examen du livre de M. Darwin sur L'Origine des espèces*, Paris, 1864 ; Pour sa part Antoine Fée, professeur d'histoire naturelle

médicale à la faculté de médecine de Strasbourg et membre titulaire de l'Académie impériale de médecine affirmait dans son ouvrage *Le Darwinisme* (Strasbourg, 1864, p. 114) « Le darwinisme est une hypothèse ingénieuse qui laisse au merveilleux une place aussi grande que celle qu'il occupe dans la création selon la Genèse. » ; A. D'Archiac fut entre autre l'auteur des *Cours de paléontologie stratigraphique* (Paris, 1864) ; Jean-Louis Armand de Quatrefages de Bréau, de famille huguenote, était docteur en mathématique, en médecine et en sciences naturelles. Il fut par ailleurs professeur d'anthropologie au Muséum (en 1855) et membre de l'Académie des sciences (1852). Il fut l'auteur de différents ouvrages d'analyse du darwinisme : *Charles Darwin et ses précurseurs français*, Paris, 1870 ; *Les émules de Darwin*, Paris, 1894 ; etc. ; Pour plus de détails sur le rôle de Quatrefages au sein de la société d'anthropologie, lire Harvey : 1984, pp. 396-397 ; sur la correspondance Darwin – Quatrefages : F. Darwin, *Charles Darwin, Life and Letters*, volume II, Londres, 1888, p. 334 ; Pour des compléments biographiques relatifs à de Quatrefages, on pourra se référer à Siccard : 1979, p. 283.

34. Avant d'être évêque d'Orléans en 1849, Mgr Dupanloup (1802-1878), fut le supérieur à partir de 1837 du petit séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet et eut pour élève le jeune Ernest Renan lequel critiquait l'absence d'études des sciences et le faible esprit scientifique de l'abbé Dupanloup ! (in Minois : 1991, p. 191). Après 1870, Mgr Dupanloup refusa de siéger à l'Académie pour ne pas y rencontrer le positiviste et athée Littré et il fut écarté du cardinalat pour s'être élevé contre le centenaire de Voltaire. (Voir Prélôt : 1969, p. 15) ; Il fut élu à l'Assemblée nationale en 1871 et devint sénateur en 1875. Il œuvra pour préparer la restauration monarchique en France et donner à la III^e République naissante une orientation conservatrice et cléricale.

35. Mgr Dupanloup cite ainsi comme réseaux de vulgarisation : *La revue encyclopédique*, *L'opinion nationale*, *La revue du progrès*, *Les débats*, *L'avenir national*, *L'indépendance belge*, *La revue germanique*, *La morale indépendante*, *Le courrier français*, *La libre conscience*, *L'alliance religieuse universelle*, *La Gironde*, *Le courrier du Gers*, *Le progrès de Lyon*, (Dupanloup : 1866, pp. 82, 85, 92-93, 99, 100) ; Pour mémoire, la *Revue des Deux Mondes* avait publié la correspondance entre Renan et Berthelot dans son numéro du 15 octobre 1863 et régulièrement elle rendait compte de l'actualité darwinienne. Ainsi le polytechnicien et secrétaire du duc d'Aumale, Auguste Laugel, publia dans le numéro de mars-avril 1868 un article intitulé « Darwin et ses critiques » (pp. 130-157) ; Afin d'évaluer l'audience de ces organes de presse, rappelons qu'en

août 1861, l'administration impériale dressait le tableau suivant des tirages de journaux : *Moniteur universel* (17 252) ; journaux impérialistes (52 832) ; journaux progressistes (91 292) : journaux légitimistes et ultramontains (38 285) ; journaux orléanistes et libéraux (36 859), (Caron : 1993, p. 168).

36. (Cf. Minois : 1991, pp. 219-220, 231-245) ; G. Minois commente ainsi longuement les nombreuses mesures qui consacrèrent le divorce entre le pape et les forces vives de son temps : Encyclique *Qui Pluribus* en 1846 (Condamnation des principes libéraux) ; Décret sur la liberté de la presse en 1847 réactivant l'édit de censure de 1827, relatif aux problèmes scientifiques, moraux et religieux ; Encyclique *Singulari Quidem* de 1856 où Pie IX affirme non sans ambiguïté que l'Église ne peut s'opposer à la « vraie raison », à la « vraie science » et au « vrai progrès » ; Encyclique *Quanta Cura* de 1864 condamnant toutes les erreurs modernes et le *Syllabus* soit quatre-vingt articles listant les principales erreurs du temps et condamnant par exemple (art. 80) ceux qui affirment que « le pontife romain peut et doit se réconcilier et transiger avec le progrès, le libéralisme et la civilisation » ; La constitution *Pastor Aeternus* de 1870 du concile Vatican I consacrant l'infaillibilité pontificale ainsi que la constitution *Dei filius* affirmant entre autre que « Toute conclusion scientifique qui contredit la doctrine de la foi est fausse, et l'Église doit la proscrire ».

37. Dans l'édition de 1875 de son ouvrage *Le Matérialiste contemporain en Allemagne*, paru initialement en 1864, Paul Janet remplaça le chapitre intitulé « Les causes finales et la transformation des espèces » par un autre intitulé « Le matérialisme en France » ; Dans leurs notices biographiques, S. Douailler, R. P. Droit, P. Vermeren (Douailler : 1994, p. 970), rappellent qu'Elme Caro défendait la morale et la tradition contre le positivisme, le sensualisme, le scepticisme et le pessimisme. Son cours, salle Gerson, attirait les femmes élégantes et fut brocardé par Edouard Pailleron sur la scène de la Comédie Française dans *Le monde où l'on s'ennuie* (1881).

38. La philosophie matérialiste stigmatisée par Caro est principalement germanique et anglo-saxonne soit : C. Vogt, L. Büchner, H. Spencer, Ch. Darwin, Moleschott, Virchow ; selon P. Janet : « Le darwinisme n'est qu'une forme de l'évolution, et, fut-il scientifiquement démontré, ce qui n'est pas, il ne déposerait encore en rien contre la cause créatrice [...] et même il ne dispenserait en rien d'une telle cause [...] », (1864, p. 150). Voir les utilisations des travaux de P. Janet dans les argumentaires de Mgr Dupanloup (1866, p. 109)

Chapitre 2. 1870-1878 : la lente mais sûre mise en place d'une réflexion biosociale française

Avant d'aborder la pleine « période d'intégration » du darwinisme (1878-1910) pour reprendre la périodisation d'Yvette Conry, il convient de s'attarder sur l'ultime moment de résistance au darwinisme, les années 1870... Deux événements inaugurent cette décennie singulière, qui n'ont pu laisser indifférents les divers matérialistes, positivistes et libres penseurs opposés au second Empire et littéralement magnétisés par la culture anglo-saxonne et allemande : d'une part la défaite française au terme de la guerre franco-prussienne de 1870-1871 et d'autre part l'agitation et l'insurrection « communaliste » de 1871 tout particulièrement dans ce vaste « diocèse de libres penseurs » de la capitale et de ses environs.

On vit malgré tout durant cette période, et la France n'échappa pas de ce point de vue à la fascination qui saisissait également d'autres nations européennes (Tort : 1992, pp. 137-449), émerger d'authentiques réflexions sociales inspirées et fondées sur des théories naturalistes et biologiques. Les spécificités de ce qu'il faut bien appeler les premières biosociologies françaises seront évaluées selon trois angles d'attaque :

- En un premier temps, il s'agira d'observer l'infléchissement des discours des principaux auteurs ayant utilisé un argumentaire darwinien avant 1870, en raison des turbulences politiques et sociales de la période 1870-1871.
- Puis seront analysées les spécificités des philosophies biosociales ayant émergé durant cette période.
- Enfin, les audiences de ces diverses thèses seront mesurées pour

partie par des études de presse et par l'étude des discours d'opposition en provenance majoritairement, pour cette décennie, des instances philosophiques et de certains cercles religieux.

Le temps des premières révisions ?

Mgr Dupanloup dans son opuscule déjà cité *L'Athéisme et le péril social* reprochait aux divers courants matérialistes d'être d'importation allemande et par esprit polémique il réduisait et assimilait les philosophes français à de simples vulgarisateurs des Büchner, Virchow, Carl Vogt et autres Moleschott... Après la victoire allemande sur la France, la proclamation de Guillaume 1^{er} comme empereur le 18 janvier 1871 dans la galerie des Glaces du château de Versailles, de quelle manière les philosophes et anthropologues catalogués comme matérialistes et libres penseurs allaient-ils poursuivre leurs études de la culture allemande ? Dans un même ordre d'idée, avec pour objectif de discréditer les groupes socialistes et républicains, l'aventure de la Commune et ses excès meurtriers telle la mort de l'archevêque de Paris Mgr Darboy, ont souvent été interprétés par la presse catholique comme une conséquence d'une propagande matérialiste politique et sociale... voire du système darwinien. Certains articles de la presse catholique libérale et jésuite sont de ce point de vue évocateurs. E. Lamé-Fleury dénonce vigoureusement l'hégélianisme bismarckien et la notion d'évolution appliquée au processus historique ainsi que la base biologique et raciale des discours de rationalisation belliciste (« La guerre et la révolution et les enseignements à en tirer », *Le Correspondant*, 25 juillet 1871, pp. 231-253) ; Pour Gaston Feugère, la Commune est associée à l'anticléricalisme et à la propagande athée ainsi qu'au matérialisme politique et social (« La persécution religieuse sous la commune », *Le Correspondant*, 25 juillet 1871, pp. 201-212). D'autres titres encore sont éloquents : A. Delys, « De la propagande matérialiste et du système de Darwin », *Le Correspondant*, 10 février 1872, pp. 539-551 ; J. de Bonniot, « Le

transformisme et l'athéisme », *Les Études (...)*, 1873, pp. 428-440, etc. Ces attaques n'allaient-elles pas freiner l'introduction du darwinisme, modifier les modalités de son exploitation ?

« La crise darwinienne de la pensée française »

Ces virulentes critiques religieuses ne peuvent constituer à elles seules un indicateur de la prégnance des idées matérialistes et darwiniennes. Il s'agissait évidemment dans un contexte particulièrement porteur d'exploiter la culpabilité liée à la défaite et de discréditer le système philosophique et l'action politique des philosophes et anthropologues libres penseurs. Dans ces argumentaires, outre le fait qu'il s'agissait de rationaliser la défaite de la France, c'est moins la réalité ou la nature de la propagande allemande qui était critiquée que la perméabilité aux systèmes philosophiques étrangers de certaines élites françaises. Claude Digeon, dans un ouvrage, déjà ancien (1959) et au titre sans doute provocateur *La Crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, relevait, à propos de ce conflit, que peu d'historiens germanistes, – et nous ajouterions de scientifiques allemands –, ont utilisé ou appliqué leurs théories relatives à la supériorité protestante ou à la supériorité raciale du peuple allemand. Dans le chapitre deux de cet ouvrage (« Vision, méditation et usage de la défaite ») C. Digeon montre que Gobineau fut un des rares écrivains français à avoir délivré une interprétation raciale de la défaite et de la décadence françaises. Mais ses deux essais *Ce qui est arrivé à la France en 1870* et *La III^e République française et ce qu'elle vaut* furent publiés bien plus tard (1907, aux éditions Plon) et, outre le fait qu'ils n'étaient en rien darwiniens, n'eurent qu'une audience négligeable en France. Claude Digeon précise :

« Ces idées étaient alors trop complexes, trop peu connues, trop peu utiles aussi dans la lutte idéologique, pour le tirer de son isolement. Gobineau reste inactuel car son idéal de confraternité des aristocraties européennes est dépassé, et son racisme, sa haine de l'opium humanitaire, son pessimisme hautain, son

réalisme sans illusion ni espoir, arrivent avant l'heure. » (Digeon : 1959, p. 93)

Par ailleurs, afin d'évaluer à sa juste mesure les possibles justifications naturalistes des militaires allemands et à la lumière des travaux de Britta Rupp-Eisenreich relatifs au « Darwinisme social en Allemagne », trois précisions doivent être préalablement apportées :

- Les premières théories darwiniennes sociales allemandes de nature « impérialistes » car fondées sur une rationalisation par les lois darwiniennes de la lutte entre les nations sont postérieures à la guerre franco-allemande de 1870-1871 (Rudolf Von Jhering : 1872 ; Paul Von Lilienfeld : 1873-1881 ; Friedrich Heller Von Hellwald : 1874 ; Ludwig Gumplowitz : 1875 ; Albert Schaeffle : 1875-1878 ; Julius Lippert : 1884-1887).
- « La plupart des darwiniens » de la première heure « viennent de la tradition matérialiste du libéralisme de gauche, oppositionnelle et combattue comme tendance subversive, qui salue dans la théorie de l'évolution la preuve scientifique du progrès, le renversement du dogme chrétien et la fin de tout obscurantisme (c'est le cas notamment de presque tous les vulgarisateurs, depuis Carl Vogt, Ludwig Büchner et Ernst Haeckel à Friedrich von Hellwald, Carus Sterne, Arnold Dodel, Bruno Wille, Otto Zacharias [...], Wilhelm Bölsche) ; cette majorité redécouvre, avec Haëckel, les thèses lamarckiennes, ce qui la confirme dans ses options optimistes. » (in Tort : 1992, pp. 179, 184).
- Le terme « darwinisme social » apparaît en Allemagne, sous la plume du marxiste révisionniste Ludwig Woltmann pour la première fois en 1899, soit près de vingt ans après la France ¹ !

Durant la période, les naturalistes allemands vulgarisateurs du darwinisme n'ont pas à proprement parler élaboré à l'usage de Bismarck un véritable darwinisme social impérialiste. Certains d'entre eux et non des moindres s'exprimèrent sur le sujet après les événements. Ainsi Ernst Haëckel, le célèbre naturaliste allemand considéré par Jacques Roger comme le véritable introducteur des

idées darwiniennes en France dans la décennie 1870-1880, soutint aussi fermement la politique française de Bismarck qu'il méprisa Napoléon III. « En 1875, rappelle Mario Di Grégorio, il fêtait encore l'anniversaire de Sedan » (in Tort : 1992, p. 269). L'avocat Léon Dumont (1837-1877), philosophe transformiste à ses heures et collaborateur de La Revue des Deux Mondes, de la Revue politique et littéraire et de la Revue scientifique, lors de traductions et de présentations de quelques travaux de Ernst Haeckel, mit en relief certains argumentaires darwiniens du naturaliste allemand au service d'une vision raciale de l'histoire. Ainsi :

« La race indo-germanique [...] est celle qui s'est le plus éloignée de la forme originelle des hommes-singes. Des deux branches de cette race, c'est la branche romaine (gréco-italo-celtique) dont la civilisation a été prédominante pendant l'antiquité classique et le Moyen Âge, tandis qu'aujourd'hui c'est la branche germanique. À la tête se placent les anglais et les allemands qui par la découverte et le développement de la théorie de l'évolution viennent de poser les bases d'une nouvelle période de haute culture intellectuelle [...]. » (Dumont : 1873, p. 166)

Un certain nombre d'ouvrages ou d'articles publiés par des auteurs allemands ou anglo-saxons ont pu néanmoins prêter le flan, dans un tel contexte de défaite, à une critique prompte à voir une collusion entre les idées darwiniennes et une phraséologie nationaliste et impérialiste fondée sur le concept de lutte.

Il y eut d'abord ces vives réactions de Fustel de Coulanges à rencontre « des doctrines de la race », de ces discours légitimant l'expansion allemande tenus dans la presse étrangère par l'historien allemand Théodore Mommsen ou le savant Max Muller. Dans une de ses lettres adressées à Mommsen, Fustel de Coulanges rétorquait :

« Vous invoquez le principe de nationalité, mais vous le comprenez autrement que toute l'Europe. Suivant vous, ce principe autoriserait un État puissant à s'emparer d'une province par la force, à la seule condition d'affirmer que cette province est occupée par la même race que cet État [...]. Je m'étonne qu'un historien comme vous affecte d'ignorer que ce n'est ni la race, ni la langue qui font la nationalité. [...] Il se peut que l'Alsace soit

allemande par la race et par le langage, mais par la nationalité et par le sentiment de la patrie, elle est française. » (Weill : 1938, pp. 305-306)

Mais nous nous attarderons surtout sur cet échange épistolaire entre le théologien protestant David Friedrich Strauss (mort en 1874) et Ernest Renan. Strauss défendait un évolutionnisme haëckelien comme fondement d'une nouvelle religion naturelle avec la lutte pour l'existence comme moteur du progrès et source du bien-être. Sa théologie inspirait également une réflexion sociale et politique. Ainsi par exemple, il essentialisait l'idée de nation et l'assimilait à une structure naturelle fondée sur des caractères et des différences nationales c'est à dire raciales. Pour Strauss, « la relation idéale entre les nations [était] l'harmonie car l'harmonie de la nature [...] est le résultat du progrès qui découle de la lutte [...] par conséquent la guerre est un moyen possible pour atteindre une telle harmonie ». De manière plus pragmatique, dans le cadre du conflit franco-prussien cela se traduisait par une défense de la prééminence culturelle de la nation allemande sur la France. Contestant l'idée « que la loi de la lutte de la vie se retrouve dans l'histoire », Renan devait rétorquer que « le droit, la justice, la morale, choses qui n'ont pas de sens dans le règne animal, sont des lois de l'humanité [...]. Les espèces animales ne se liguent pas entre elles [...]. Les bêtes d'une même contrée n'ont entre elles ni alliances, ni congrès. Le principe fédératif, gardien de la Justice, est la base de l'Humanité. » (Strauss : 1870 ; Renan : 1872, p. 165 ; Tort : 1992, p. 253).

D'autres écrits scientifiques allemands et anglais, usant d'une rhétorique « pseudo-darwinienne sociale » furent traduits et publiés durant cette décennie. Un discours d'un scientifique allemand, Alexandre Ecker, prononcé le 18 février 1871, peu de temps donc après la défaite française, fut publié dans *La Revue des cours scientifiques*, afin d'indiquer aux lecteurs français, précise l'éditeur, « l'état des esprits dans le monde scientifique d'Outre-Rhin [...] loin d'être sympathique à la France ». Par analogie à la

concurrence vitale, Alexandre Ecker privilégiait les thèmes de la lutte et de la sélection naturelle :

« Conformément à ce que nous ont appris les lois de la nature dans la lutte pour l'existence, nous devons vaincre [...]. Ce n'est que par les efforts continus de tous les individus et par la sélection naturelle que se développent les qualités physiques, morales et intellectuelles qui assurent la victoire. Nos ennemis ont méconnu cette loi de la nature [...]. Grâce à la force inflexible d'une loi de la nature, le peuple en progrès l'emporte sur le peuple stationnaire [...]. L'histoire des peuples repose également sur les lois naturelles et se compose d'une série de nécessités absolues[...]. Nous devons espérer [...] que la victoire acquise [...] nous restera fidèle dans les luttes plus pacifiques de l'avenir et qu'enfin la race germanique exercera désormais sur les destinées de l'Europe l'influence décisive qui lui appartient de droit. »
(Ecker : 1872, p. 822)

Peu d'années plus tard, en 1873, l'ouvrage *Les Lois scientifiques du développement des nations dans leurs rapports avec les principes de la sélection naturelle et de l'hérédité*, de l'historien et journaliste libéral anglais Walter Bagehot (1826-1877), directeur du quotidien *The Economist*, est publié en français et présenté aux lecteurs de *La Revue des cours scientifiques*. À la suite d'une étude érudite, Walter Bagehot en déduit que les lois darwiniennes expliquent les différentes étapes des sociétés humaines au travers de l'histoire. La guerre est ainsi génératrice de progrès de sorte que « dans chaque État particulier du monde, les nations qui sont les plus fortes tendent à prévaloir sur les autres et dans certaines particularités déterminées les plus fortes tendent aussi à être les meilleures. » (Bagehot : 1873, p. 245 ² ; de Greef : 1885, pp. 242-243).

Enfin, sans chercher à être exhaustif, on ne peut passer sous silence l'ouvrage anthropologique de Darwin, *La Descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, publié en sa traduction française par Edmond Barbier en 1872 et qui reçut pour sa troisième édition en 1881 une préface du naturaliste matérialiste Carl Vogt ³ (1817-1895) Darwin y soutenait que la guerre était une des formes prises par la sélection naturelle. Néanmoins si ce phénomène fut à l'œuvre dans l'histoire

de l'humanité, il n'était plus un facteur de progrès parmi les nations... civilisées ! Après avoir développé l'exemple de la décadence de la civilisation espagnole en Amérique latine par une moindre pression des conditions d'existence, donc de la sélection naturelle, il soulignait les nouvelles figures de la sélection :

« Chez les nations très civilisées, la continuation du progrès dépend dans une certaine mesure, de la sélection naturelle, car ces nations ne cherchent pas à se supplanter et à s'exterminer les unes les autres, comme le font les tribus sauvages. Toutefois les membres les plus intelligents finissent par l'emporter dans le cours des temps sur les membres inférieurs de la même communauté, et laissent des descendants plus nombreux ; or c'est là une forme de sélection naturelle. » (Darwin : 1881, 1981, p. 155)

Il ne s'agit pas de grossir démesurément l'importance de ces parutions d'ouvrages d'auteurs étrangers, quoique Paul Bert les citait comme autant de contre-exemples près de dix ans plus tard :

« Depuis la parution du premier ouvrage de Darwin, le transformisme n'a cessé un seul instant d'être l'objet de discussions qui ont trouvé un écho retentissant même dans le grand public. [...] Depuis 1870, ces discussions avaient pris un singulier caractère d'âpreté. D'une théorie du mouvement de la vie à travers les temps géologiques, nos voisins d'outre-Rhin, en particulier, avaient tenté de faire un principe d'application sociale [...]. Rappelons [...] la conférence d'Ecker, publiée en 1872 par la *Revue scientifique*, l'étrange exaltation de Strauss devant le succès de M. de Bismarck et les prodigieuses niaiseries d'un Wagner [...]. » (Bert : 1885, pp. 407-408)

Si l'on considère que l'ensemble des forces politiques fut ébranlé sinon traumatisé par la défaite, cela ne prédisposait pas, même pour les plus matérialistes d'entre eux, à reconnaître la lutte pour l'existence, comme le moteur de l'histoire et comme un facteur d'évolution nationale et de progrès ou à accepter béatement au nom des lois naturelles la doctrine « la force prime le droit ». De fait, le contexte historique a sans doute préservé la France d'un darwinisme social fondé sur l'application abusive du thème de la lutte aux sociétés humaines dans un registre guerrier. Pourtant durant cette décennie, non seulement les auteurs précédemment

étudiés ne répudièrent pas leur évolutionnisme mais ils persistèrent à pratiquer des transferts disciplinaires et à développer des réflexions socionaturalistes au prix, il est vrai, d'une certaine révision... Sans doute faut-il lier cette constance ou cette fidélité à l'analyse de la défaite par la majorité des scientifiques : la France fut vaincue par l'instituteur et le savant allemand, par la supériorité du système allemand d'aide à la science. Les travaux de Robert Gilpin (1970, p. 129), Harry W. Paul (1972, pp. 1-2), Jacques Roger (in Conry, 1983 b, p. 160) et Théodore Zeldin (1978, p. 361) ont sur ce point bien mis en évidence le complexe d'infériorité des scientifiques français et leur admiration et engouement pour la science allemande. Paul Bert affirmait dans une de ses rubriques scientifiques de La République française : « La préoccupation principale des démocrates, s'ils veulent conserver leur supériorité morale et leurs orientations vers l'avenir, doit être d'imprégner profondément l'esprit public des méthodes de la science. » (4 décembre 1871, p. 1).

La période d'émulation scientifique

Loin de rendre les scientifiques français aphasiques, la défaite a généré une véritable émulation au plan des méthodes et de la culture scientifique... On assista ainsi à une véritable acculturation des théories allemandes au climat intellectuel français. Le fait est patent dans le domaine philosophique, où la défaite de 1870 a pour partie signifié la rupture avec l'hégélianisme et un retour au kantisme sans effacer complètement le positivisme ni empêcher une reviviscence du spiritualisme à la fin du ^{xix}e siècle. Ce fut encore le cas dans les sciences biologiques puisque le darwinisme fut introduit en France pour une grande part par le biais des travaux d'Ernst Haeckel de franche tonalité lamarckienne. Ernst Haeckel, comme le démontra Jacques Roger, fut ce médiateur scientifique possédant alors un grand prestige international qui permit à une pensée évolutionniste de s'enraciner en France au prix d'un retour aux thèses de Lamarck (in Conry, 1983b, p. 158). Au plan

de l'utilisation des thèmes darwiniens dans les domaines philosophiques, sociaux et politiques, on assiste au sein de cette génération de scientifiques s'étant exprimée avant les événements de 1870 à une même fascination des sciences étrangères et à une modification corollaire des interprétations socio-naturalistes. Cet infléchissement est singulièrement sensible dans les ouvrages d'Ernest Renan et de Clémence Royer.

Pour le « germaniste » Ernest Renan, la double déconvenue de la guerre franco-allemande et de l'insurrection de la Commune est le catalyseur d'une révision intellectuelle et l'incite à plaider pour *Une réforme intellectuelle et morale* de la France, titre d'un ouvrage qu'il publia en 1872. Nous venons de le voir, il contesta aux naturalistes allemands le droit de transférer indûment la science à la politique et d'utiliser abusivement le thème darwinien de la « lutte pour la vie » aux seules fins de justification de la supériorité raciale. Outre les méfaits économiques, la guerre lui apparaît comme génératrice de sélections négatives pour l'espèce humaine. Il la considère, et de ce point de vue il reprend une argumentation que n'aurait pas renié Darwin lui-même, comme un « agent d'abâtardissement de l'espèce » puisqu'elle décime l'élite au profit « des mals constitués » (Renan : 1872, pp. 5, 430-431). Il réfute les thèses des naturalistes allemands assimilant les guerres nationales aux guerres raciales au motif d'une impossibilité à définir scientifiquement une race pure au sein de l'humanité... civilisée ! « Autant les conquêtes entre races égales doivent être blâmées, précise-t-il, autant la régénération des races inférieures ou abâtardies par les races supérieures est dans l'ordre providentiel de l'humanité » et aussi un mode de régulation sociale car, ajoute-t-il, « une nation qui ne colonise pas est irrévocablement vouée au socialisme, à la guerre du riche et du pauvre » (Renan : 1872, p. 93). À l'idée de nation organique, il substitue celle de nation contractuelle, liée par une « solidarité mentale » prémisses, à l'échelon d'intégration supérieur, d'une fédération européenne où la concurrence intellectuelle entre les collectivités nationales, et non la guerre, précéderait une division internationale du travail. Pour autant, lorsqu'il aborde les questions

de politique intérieure, Renan ne renonce pas à ses analogies naturalistes ou à ses références aux lois de l'évolution. On trouve de telles occurrences dans ses analyses de l'insurrection de la Commune qu'il développa en 1871 dans ses *Dialogues philosophiques*. L'ordre élitiste qu'il esquisse est fondé sur les irréductibles inégalités naturelles intrinsèques à l'humanité :

« En somme, la fin de l'humanité c'est de produire des grands hommes [...], si l'ignorance des masses est une condition nécessaire pour cela tant pis. La nature ne s'arrête pas devant de tels soucis ; elle sacrifie des espèces entières pour que d'autres trouvent les conditions essentielles de leur vie [...]. L'élite des êtres intelligents, maîtresse des plus importants secrets de la réalité, dominerait le monde par les puissants moyens d'action qui seraient en son pouvoir et y ferait régner le plus de raison possible. » (Renan : 1876)

Le thème du gouvernement par l'élite du savoir afin de pallier les velléités révolutionnaires, et ici on retrouve la leçon du modèle allemand, devait être plus systématiquement développé dans *De la réforme intellectuelle et morale de la France* :

« Former par les universités une tête de société rationaliste, régissant par la science, fière de la science et peu disposée à laisser périr son privilège au profit d'une foule ignorante ; [...] donner plus à la spécialité, à la science [...] moins à la littérature, au talent d'écrire et de parler ; compléter ce faite solide de l'édifice social par une cour et une capitale brillantes, d'où l'éclat d'un esprit aristocratique n'exclut pas la solidité et la forte culture de la raison ; en même temps, élever le peuple, raviver ses facultés un peu affaiblies, lui inspirer, avec l'aide d'un bon clergé dévoué à la patrie, l'acceptation d'une société supérieure, le respect de la science et de la vertu, l'esprit de sacrifice et de dévouement, voilà ce qui serait l'idéal. » (Renan : 1872, pp. 106-107)

Certes les conceptions élitistes, le mépris des foules ignorantes et les références naturalistes sont partagés par un grand nombre d'écrivains de la période (Vigny, Goncourt, Barbey d'Aurevilly, Gobineau, Leconte de Lisle, Taine, Flaubert, etc.) ⁴ , mais la position de Renan dans le champ social et philosophique et le fait qu'il soit stigmatisé comme la figure dominante d'une nébuleuse d'auteurs

matérialistes, athées et positivistes par la presse cléricale donne une importance de premier ordre à ses arguments d'autorité scientifique.

L'infléchissement du discours de Clémence Royer à la suite de la guerre franco-allemande et des événements de la commune est somme toute comparable à celui d'Ernest Renan. Elle se soucie de développer une analyse anthropologique cohérente avec les évolutions du contexte social et politique. Ainsi de 1872 à 1878 par ses ouvrages et ses articles au sein du *Journal des économistes*, elle procède à une redéfinition puis une consolidation des thèses de son précédent livre *L'Origine de l'homme et des sociétés* (1870). Elle conserve les fondamentaux de son argumentaire : l'inégalité et la concurrence comme moteurs du progrès de l'espèce humaine. En revanche, la rationalisation de la défaite française face à l'Allemagne procède plutôt d'une redéfinition des notions de « races » et de « nations ». À l'image des organismes pluricellulaires végétaux et des sociétés animales, la nation apparaît dans ses démonstrations comme un moyen terme entre la famille et la race, soit le résultat des déterminismes ethniques et géographiques. Le progrès de l'espèce humaine est assuré, au sein des races équivalentes (races germaniques et latines par exemple), par une émulation intellectuelle, économique et pacifique entre ces groupements secondaires issus de la sélection naturelle, concrétisée par ce « sentiment patriotique » se substituant « au sentiment spécifique ». Cette idée est ainsi résumée :

« Le groupe national est en réalité l'organe le plus nécessaire au progrès constant de l'espèce et à son triomphe définitif sur tous les autres, puisque c'est grâce à la victoire des groupes nationaux les plus parfaits, à la disparition des groupes inférieurs, à l'émulation des groupes égaux, que la moyenne totale du développement spécifique se trouve constamment élevée. »
(Royer : 1875, p. 19 ; 1872, p. 324 ; 1877, pp. 1-5)

Il résulte de ce principe que le conflit entre la France et l'Allemagne est condamné car nuisant à l'intérêt des groupes égaux. En revanche la colonisation des races inférieures par les races dites

supérieures est légitimée au nom même des lois d'une évolution orthogéniste. Le titre même de l'article où Clémence Royer exprime cette thèse est évocateur : *Des rapports des principes généraux de l'histoire naturelle avec la solution du problème social...* La colonisation, à l'instar des spéculations de Renan, est bien implicitement définie comme une réponse, une solution à la question sociale. Nous sommes là en présence d'un véritable discours idéologique « pseudo-darwinien social » à connotation conservatrice et impérialiste. D'autres économistes libéraux ont développé durant la même période un discours identique. Nous songeons ici à Paul Leroy-Beaulieu (1843-1916), fondateur en 1873 de *L'Économiste français*, professeur à l'école libre des sciences politiques dès son ouverture en 1872 et professeur au Collège de France et membre de l'Institut en 1879. Cet homme, issu d'une grande famille bourgeoise parlementaire de tradition orléaniste, était le gendre du saint-simonien Michel Chevalier auquel il succéda en 1879 au Collège de France. Il représentait une nouvelle génération d'économistes fidèles aux grands principes de l'école libérale mais soucieuse de préoccupations sociales et imprégnée d'un certain industrialisme d'origine saint simonienne. Son ouvrage, *De la colonisation chez les peuples modernes*, publié en 1874, était la réédition d'un mémoire réalisé en 1870 en réponse à un sujet de concours proposé par l'Institut. Avec ce livre ayant connu six rééditions successives, Tzvetan Todorov, le considère comme un « idéologue de la colonisation » soucieux d'étendre le darwinisme social à la planète entière (Todorov : 1991, pp. 81-87) ⁵. Même si cette affirmation est pondérée par Gisèle Aumercier (1979, p. 571) et Linda Clark (1984, p. 202) en raison de « son catholicisme discret mais profond » et de ses trop rares références à Darwin et au darwinisme ⁶, Paul Leroy-Beaulieu n'en délivra pas moins une apologie de la colonisation fondée sur une rationalisation naturaliste. De son point de vue, la colonisation était légitime pour des raisons d'abord économiques certes mais également pour des raisons de conformité à l'ordre naturel : « l'émigration [...] est un instinct inhérent aux sociétés humaines » ; [on ne peut laisser] « la moitié peut-être du monde à

des petits groupes d'hommes, ignorants, impuissants, vrais enfants débiles, clairsemés sur des superficies incommensurables », [pour répondre à des mesures de régulations sociales], « L'émigration [...] dégage la mère patrie des éléments perturbateurs », [et à des fins de puissance nationale], « Le peuple qui colonise le plus est le premier peuple, [...] c'est le peuple qui jette les assises de sa grandeur dans l'avenir » (Leroy-Beaulieu : 1874, pp. 495, 527, 642 ; 1882, p. 707). De telles thèses se réfractèrent dans des travaux plus obscurs. Ainsi des populationnistes, comme Raoul Frary, inscrivirent la défaite avec l'Allemagne dans une philosophie de l'histoire darwinienne, et en appelèrent à une politique nataliste, à une réforme de l'éducation et à une incitation à l'émigration, car :

« Un nouveau désastre infligerait à tout le corps de la Nation une telle blessure, qu'aucun organe ne serait dispensé d'en souffrir. [...] Nous sommes arrivés à une de ces périodes critiques où les lois de la concurrence vitale et de la sélection s'appliquent brutalement aux peuples. [...] L'Europe est devenue trop petite, et les forts mangeront les faibles. [...] Car l'homme est un loup pour l'homme, ce qui n'est plus vrai des individus l'est encore des peuples ⁷ . » (Frary : 1881, pp. 356-357)

Pour en revenir à Clémence Royer, si elle s'affirmait anticléricale à la différence de Paul Leroy-Beaulieu, en revanche elle partageait avec lui et avec la plupart des économistes libéraux d'ailleurs, un farouche antisocialisme. En raison des fatalités de l'inégalité naturelle, elle s'affirme contre les utopies égalitaristes, mais propose de résoudre la question sociale par une mise en adéquation entre les inégalités naturelles et les inégalités sociales. Afin de juguler l'expansion des « doctrines trompeuses », elle propose que la science anthropologique féconde la sociologie, les sciences morales et politiques, « ces dernières ne pouvant se constituer d'une façon définitive que sur la base d'une connaissance exacte de la nature ». En des accents explicitement saint-simoniens, elle souhaite la formation d'un mandarinat savant :

« Pour empêcher la démocratie, restée seule maîtresse du champ social, de dégénérer en démagogie, il faut constituer une aristocratie intellectuelle, sans cesse recrutée intellectuellement

dans les peuples les plus éclairés, les plus intelligents et qui formant une caste directrice, toujours unie d'intérêts avec la majorité de la Nation dont sans cesse elle émane et où elle rentre sans cesse, ne puisse avoir un motif de se séparer d'elle pour l'opprimer ou la tromper. » (Royer : 1878, p. 19)

Cette aristocratie intellectuelle constituée méritocratiquement et résultant des particularités nationales voire ethniques serait selon Clémence Royer la caste directrice d'un conseil d'État, exerçant un contrôle sur la législation et conseillant le pouvoir politique.

Il est sans aucun doute artificiel d'étudier sur un plan identique Ernest Renan et Clémence Royer, d'autant plus que cette dernière n'était plus, à la demande de Darwin lui-même, la traductrice des œuvres du naturaliste anglais. À cette réserve près, ces deux auteurs sont pourtant emblématiques de ces penseurs français qui ont tenté de fonder une science voire une économie politique sur les sciences naturelles. Leurs argumentaires naturalistes sont antérieurs aux événements de 1870 et 1871 de sorte que l'agitation socialiste et la guerre franco-allemande les obligèrent à modifier l'architecture de leurs discours... Mais fondamentalement la légitimation par les sciences naturelles ne fut pas abandonnée. Quoiqu'il en soit, hormis leurs réticences quant à une interprétation biologisante de l'idée de nation, on ne trouve pas chez ces deux auteurs, ou trop timidement, une réflexion sur les modalités de transfert interdisciplinaire entre les sciences biologiques et les sciences ou l'économie politiques. Aussi, s'ils tentent de se différencier des éléments les plus radicaux des forces politique françaises, dans un climat de tentative de restauration monarchique, les discours légitimés par la science de Renan et Royer sont néanmoins perçus, nous le verrons, comme étant au service de leurs principaux dénominateurs communs : leur anticatholicisme et leurs faveurs pour une République libérale et élitiste.

« Le principe de la sélection : démocratique... ou aristocratique ? »

En France durant cette période, peu de gens perçurent avec perspicacité l'ambivalence de l'utilisation sociale et politique du darwinisme. La critique la plus magistrale, nous le verrons dans un prochain chapitre, provient d'un philosophe « criticiste », ancien saint simonien et élève de polytechnique, Charles Renouvier (1815-1903) dans trois articles de la revue *Critique philosophique*, intitulés « Le credo politique de la France et des races latines » et publiés en 1874. Une analyse lucide fut également fournie par un vulgarisateur du transformisme haëckelien en France, Léon Dumont. Ce collaborateur de la *Revue scientifique* s'interrogeait sur les réceptions contrastées du darwinisme dans les pays européens (succès en Allemagne et en Angleterre et résistance en France) et était soucieux comme l'analysa Jacques Roger « d'écarter les obstacles qui se sont opposés au succès de Darwin en France et qui sont surtout, selon lui, d'ordre philosophique, moral et politique » (Roger in Conry : 1983, pp. 159-160). Curieusement, dans ses articles de la *Revue des cours scientifiques* et ses ouvrages qui parurent entre 1872 et 1876, l'objectif de Léon Dumont ne fut pas de décontaminer le darwinisme de toute implication sociale ou politique. Bien au contraire, il tenta de démontrer que le matérialisme métaphysique n'était pas darwinien (même le monisme haëckelien) et qu'une économie politique fondée sur le darwinisme n'était pas l'ennemie de l'ordre social, et loin de justifier les utopies égalitaristes et socialistes, pouvait plutôt fonder une politique conservatrice :

« Si le parti conservateur était un peu moins aveugle, il reconnaîtrait que la théorie de l'évolution renferme la philosophie même de la doctrine conservatrice et que seule elle peut en fournir la justification scientifique [...]. Les hommes ne partent donc pas d'un même point : facultés, instincts, organes, tout chez eux provient de l'hérédité ; et c'est parce que l'hérédité conserve et perpétue les différences et les inégalités qu'elle est un principe de sélection et de progrès. [...] La justice consiste, pour la société, non pas à rétablir l'égalité parmi les individus, mais à protéger d'une manière égale le développement continu de toutes les séries héréditaires. Ces conséquences du darwinisme excluent complètement le socialisme dont toutes les formes ont pour caractère commun d'être hostiles à l'hérédité. [...] C'est en effet

les meilleures réponses à faire aux publicistes français qui croient voir dans le darwinisme un danger pour l'ordre social. On pense tout autrement en Angleterre et en Allemagne ; le darwinisme n'est en dernière analyse que l'application à l'histoire naturelle des vues de l'économie politique sur la concurrence, vues qui n'ont jamais été considérées comme subversives ; par ses idées sur l'hérédité et le progrès résultant des modifications accumulées pendant de nombreuses générations, la théorie de la sélection naturelle se confond avec le système du parti conservateur en politique. » (Dumont : 1872, p. 1221 ; 1873, pp. 7, 8, 24 ; 1876, p. 313)

Symétriquement à la France, les événements de la Commune et la question sociale française générèrent, à la fin des années 1870, un débat parmi la communauté scientifique allemande quant à la nature et aux implications du darwinisme social. Reflet de la pénétration des idées darwiniennes, les controverses ne furent pas confidentielles à l'instar de la France, mais opposèrent les sommités de la science allemande. La polémique la plus fameuse est celle qui opposa en 1877 lors du « Congrès annuel des naturalistes et médecins allemands », le biologiste Ernst Haeckel et le médecin spécialiste en pathologie cellulaire et homme politique probismarckien Rudolph Virchow. Ce dernier mettait en doute d'une part la scientificité des thèses transformistes et d'autre part les conséquences d'une large vulgarisation de l'évolutionnisme par les démocrates socialistes telles les « horreurs de la Commune de Paris ». Certes dans sa réponse, E. Haeckel signifie son incompetence dans le domaine politique et conteste la légitimité du transfert des théories scientifiques sur le terrain des théories politiques mais il développe un argumentaire qui prélude les futurs discours darwiniens sociaux de droite : « Le principe de la sélection est rien moins que démocratique, il est au contraire foncièrement aristocratique. Si donc le darwinisme, poussé jusque dans ces dernières conséquences, a, selon Virchow, pour l'homme politique "un côté extraordinairement dangereux", c'est sans doute qu'il favorise les aspirations aristocratiques » (Haeckel : 1879, p. 113). Ce débat ne fut traduit en France qu'en 1879 par Jules Soury... Or, en

1878, Haëckel était l'invité du « Congrès de l'association française pour l'avancement des sciences » qui organisa un banquet en son honneur. Le naturaliste républicain Edmond Perrier, rappelle Jacques Roger, porta un toast « à celui qui hâte le jour où la raison seule gouvernera les hommes » (Roger in Conry : 1983, p. 160). À la fin des années 1870 en France, la science avait manifestement une fonction politique et sociale à jouer et l'heure n'était pas à une critique du darwinisme social. Néanmoins, tout le monde n'était pas dupe, si on en juge par ce commentaire de Paul Bert paru en 1879 dans *La République française*, sous le titre « Le transformisme – Son rôle politique » :

« On a bien vu, par exemple, que bien que le darwinisme ait trouvé dans les rétrogrades les adversaires les plus déterminés, il se prêtait au moins aussi bien à la justification de leurs théories qu'à celle des nôtres. [...] Le transformisme a peut-être cessé aujourd'hui d'avoir des ennemis nés et des amis de profession. Tous apportent indifféremment des preuves pour ou contre lui. Et ses amis ne sont pas les derniers à travailler au renversement des systèmes bientôt trop étroits qui semblaient d'abord en être le couronnement. » (Bert : 1885, pp. 409-411)

L'anthropologie et la philosophie en ligne de front

Les débats virulents de politique intérieure illustrés par l'exacerbation du conflit entre les forces républicaines et les partisans des divers systèmes monarchiques, les difficultés économiques de la décennie 1870, la défaite dans la guerre franco-prussienne et l'intensité des échanges relatifs aux questions religieuses, sont autant d'éléments du contexte politique, idéologique et social qui expliquent sans doute la relative timidité des élites scientifiques françaises quant à l'expression de thèses darwiniennes sociales impérialistes. Les travaux de Clémence Royer et d'Ernest Renan témoignent à ce titre de leur embarras et des modifications portées à leurs discours sans qu'ils aient d'ailleurs cessé d'exprimer un certain « darwinisme social libéral ». La France

de l'après 1871, inaugurait cette période de « résurrection nationale » soit le renforcement de la patrie, avec pour modèle la Prusse et l'efficacité de sa science.

Afin de bâtir une science française aussi puissante que les sciences allemandes, les élites françaises intensifièrent l'étude des méthodologies scientifiques, et multiplièrent les tentatives de transferts disciplinaires entre les sciences naturelles et d'autres disciplines scientifiques... mais cette fois, avec un souci d'adaptation au climat intellectuel français. En l'espèce, si le darwinisme ne séduisit pas immédiatement les naturalistes, il nourrit en revanche les réflexions d'autres communautés scientifiques. Cette fascination darwinienne ne fut pas sans incidence sur la naissance de disciplines nouvelles (anthropologie, science politique, sociologie, etc.), sur la constitution des idéologies politiques de la fin du ^{xix}e siècle ou plus simplement sur la rationalisation des actions politiques d'autant plus que nombre de scientifiques « darwiniens » eurent des rôles et des fonctions politiques non négligeables au plan national au sein de la jeune III^e République. Les anthropologues et les philosophes furent les deux communautés scientifiques à produire des thèses que l'on pourrait qualifier de darwiniennes sociales. Par leurs positions institutionnelles, elles ont légitimé ces passages entre les sciences naturelles et les sciences humaines et sociales en voie de constitution.

Paul Broca, Paul Topinard, Abel Hovelacque : une anthropologie darwinienne conquérante !

L'école d'anthropologie française de la fin du ^{xix}e siècle est aujourd'hui bien connue que ce soit au plan de ses rapports au darwinisme (Conry : 1974, pp. 51-107 ; Mercier : 1966), de son histoire institutionnelle et de ses débats internes (Harvey : 1984, pp. 387-410) ou de l'itinéraire intellectuel de certains de ses membres, tels Paul Broca (Gould : 1983 ; Schiller : 1990) ou Abel Hovelacque (Richard in Blanckaert : 1993, pp. 64-80). Il ne nous appartient donc

pas de récrire cette histoire. En revanche de manière liminaire, afin de mieux mesurer l'impact sur l'opinion des thèses darwiniennes sociales de certains de ses membres, il nous a semblé important de souligner à gros traits les modalités d'acceptation du darwinisme par les anthropologues français et le rôle politique de l'institution ou de certains de ses membres.

Si les contemporains perçurent les anthropologues comme les principaux diffuseurs du darwinisme, les théories darwiniennes admises par les anthropologues le furent à la suite de longs débats entre les matérialistes et les positivistes et subirent quelques modifications. La comparaison entre les hommes et les singes, la querelle des origines de l'homme (mono ou polygénisme ?) et le rôle et la place de l'homme dans la nature constituaient les principales pierres d'achoppement ⁸. Le darwinisme ou plutôt le transformisme, car ainsi fut-il rebaptisé, qui emporta l'adhésion dès 1870 de la majorité des membres de la société conservait les thèses polygénistes et était de forte tonalité lamarckienne car il sauvegardait le déterminisme mésologique (du milieu) comme facteur principal de l'évolution. Paul Broca (1824-1880), professeur de chirurgie clinique à la faculté de médecine et neurologue, qui découvrit l'aire cérébrale du langage qui porte depuis son nom, fondateur de la société d'anthropologie de Paris était principal artisan de l'acceptation du darwinisme au sein de cette société. Il assimilait la sélection naturelle et la sélection sexuelle, pivots de la théorie darwinienne, à de simples processus d'adaptation au milieu. Ces sélections pouvaient rendre compte d'une évolution progressive et continue mais étaient impropres de son point de vue à expliquer l'apparition et l'hérédité de brusques transformations négatives pour une espèce.

En nous révélant de quelle manière fut reconnue la jeune science anthropologique, et quels furent les engagements politiques de ses membres, les travaux de Joy Harvey et de Francis Schiller nous aident à comprendre pourquoi la société d'anthropologie a constitué une singulière chambre de résonance des thèses darwiniennes sociales. À la suite de la défaite, événement qui fut un

véritable catalyseur et accélérateur des prises de consciences, Paul Broca, chirurgien et représentant de l'anthropologie française fut avec Claude Bernard et le chimiste Würtz, un des fondateurs et vice présidents de la prestigieuse « Association française pour l'avancement des sciences ». Cette dernière visait à des fins patriotiques à établir une liaison organique entre la recherche scientifique et les milieux industriels. Paul Broca prête certes son prestige et sa réputation à cette opération mais dans la mesure où sa principale activité scientifique durant cette période est liée à l'anthropologie, il donne à cette discipline une notoriété non négligeable. Ses cours d'anthropologie générale à la faculté de médecine de Paris connaissent d'ailleurs un considérable succès auprès des étudiants et symétriquement subissent des critiques virulentes de la part de la presse cléricale. Cette presse s'était également opposée à la création d'une école d'anthropologie.... en vain d'ailleurs puisque cette dernière ouvrit ses portes en 1876. Pour ce faire, Paul Broca avait reçu l'appui de Gambetta. Outre les subventions des membres de la société d'anthropologie il bénéficia d'une aide annuelle de douze mille francs du conseil municipal de Paris, sous l'impulsion de son président le matérialiste Henri Thulié et, à partir de 1878, d'une subvention annuelle de vingt mille francs en provenance du jeune État républicain. Le programme et les chaires de cette école d'anthropologie dévoilent également l'ambition « impérialiste » au plan des disciplines académiques de cette jeune science qui poursuit l'idée de bâtir « l'histoire naturelle de l'homme et des races humaines ». Rétrospectivement, l'échec sera patent de ce point de vue car l'école française se caractérisa par sa collecte de documentation ethnographique et par la prééminence accordée à l'étude des caractéristiques physiques de l'homme. Les anthropologues français furent pratiquement absents de la scène de l'anthropologie sociale et culturelle à la différence des pays anglo-saxons... laissant ainsi une place vacante qui fut occupée par la sociologie ⁹ . Enfin, il reste à dire l'itinéraire ou les amitiés politiques des membres les plus prestigieux de cette école : Paul Broca, après avoir échoué une fois à la députation en 1872 fut

élu en 1880, à la demande de Gambetta, sénateur inamovible sur les listes de « l'union républicaine » ; Paul Topinard (1830-1912) était notoirement un partisan de Jules Ferry ; Abel Hovelacque (1843-1896) siégea des années 1889 à 1894 à l'extrême gauche de l'hémicycle et fut président avec Henri Thulié du conseil municipal de Paris de 1886 à 1887, Gabriel de Mortillet (1821-1898) fut député radical de Seine et Oise et maire de Saint-Germain-en-Laye, Charles Letourneau (1831-1902) fut également de sensibilité radicale ¹⁰ .

Au delà des engagements individuels, de l'agitation publique somme toute relative créée par ces chaires d'anthropologie perçues comme autant de foyers de diffusions de thèses matérialistes – du reste c'est ce qui fut reproché à F. encontre de Paul Broca lors de sa nomination comme sénateur républicain ¹¹ –, l'anthropologie et par voie de conséquence les modalités d'intégration et de diffusion du darwinisme de ces années 1870 ne furent pas exemptes de motivations idéologiques et sociopolitiques. Les écrits de Paul Broca, de son disciple Paul Topinard et dans une moindre mesure ceux d'Abel Hovelacque en témoignent.

Paul Broca avait pour partie bâti sa réputation sur ses études de statistiques crâniométriques (mensurations des crânes, indices céphaliques, masse des cerveaux, etc.) l'autorisant à établir des typologies et des hiérarchies raciales cherchant à démontrer « l'augmentation régulière de la taille du cerveau au sein de la civilisation occidentale du Moyen Âge à l'époque contemporaine » voire à expliquer les différences entre les hommes et les femmes. Analysant les études de l'école crâniométrique française, Stephen Jay Gould, qui fait de Paul Broca le maître à penser de Gustave Le Bon, a démontré les erreurs méthodologiques inhérentes aux outils statistiques et les *a priori* idéologiques guidant et faussant les protocoles opératoires du chercheur. Il est à noter que Paul Broca établit ses typologies raciales avant d'avoir accepté le darwinisme. Par ailleurs ses hiérarchies étaient non fatales, ce qui fait dire à Jacques Ruffié à l'encontre de Stephen Jay Gould que Broca était un « antiraciste convaincu », car les races se transformaient et pouvaient évoluer par une modification et une influence des

milieux... enfin, ces idées de différences et d'inégalités raciales étaient partagées par les évolutionnistes comme par les créationnistes, par les monogénistes (L. Figuiier ; A. de Quatrefages) comme par les polygénistes, l'édification d'une pensée raciale étant bien antérieure au darwinisme (Quatrefages : 1872, pp. 781-782 ; Poliakov : 1971 ; Valensi : 1977, pp. 157-171 ; Ruffié : 1982, p. 309 ; Gould : 1983, pp. 106, 131 ; Fischer : 1983 ; Cohen : 1980, 1981, p. 343). L'introduction du darwinisme dans la pensée occidentale nécessitait néanmoins de reformuler certaines questions. Pour Paul Broca, cela fut manifeste lorsqu'il rendit compte, dès leurs parutions en 1872, des ouvrages de Darwin (*La Descendance de l'homme*) et de Wallace (*La Sélection naturelle*). Sa notice bibliographique publiée dans la *Revue d'anthropologie* en 1872 fut prétexte à des réflexions sur l'efficacité des concepts de sélection naturelle et de sélection sexuelle au sein des sociétés humaines. Reprenant à son compte le schéma évolutif darwinien par sélection naturelle, il précise :

« Une société qui se perfectionne atténue de plus en plus les effets brutaux de la sélection naturelle ordinaire et d'une autre part elle fait intervenir dans la concurrence vitale, avec une intensité croissante des procédés de sélections qui sont propres à la famille humaine. Elle ne peut soustraire l'homme à la loi inéluctable « du combat pour la vie » mais elle modifie profondément le champ de bataille. Elle substitue à la sélection naturelle une autre sélection où celle-ci ne joue plus qu'un rôle amoindri, souvent presque effacé et qui mérite le nom de sélection sociale. » (Broca : 1872, p. 705)

Mais ces sélections sociales lui semblent négatives. Elles ne profitent pas à la moyenne de l'espèce et nuisent au progrès des « races humaines ». Dans ses articles ultérieurs, il en énuméra un certain nombre : la division sociale, les conditions du travail dans les villes industrielles, les ségrégations sociales, la pratique de la charité, etc. Notons que ce constat de non corrélation entre les sélections sociales et le progrès de l'espèce humaine fut repris et complété ultérieurement par le botaniste et juriste suisse Alphonse de Candolles (1806-1893) dans son *Histoire des sciences et des savants*

(1873), par le docteur Paul Topinard dans ses cours dispensés en 1877 à la Société d'anthropologie ¹² puis plus tardivement ce fut même le thème d'un livre de Georges Vacher de Lapouge : *Les Sélections sociales* (1896). Paul Broca ne se cantonne pas à un constat puisque son analyse débouche sur une prospective eugéniste. En un premier temps, il envisage l'évolution globale de la civilisation par l'éducation, procédé de perfectionnement long, mais selon Paul Broca aux effets assurés :

« J'ai prouvé que les hommes de la classe éclairée ont la tête plus volumineuse que les illettrés et que cette différence est due au plus grand développement, absolu et relatif, de la région crânienne antérieure des premiers [...], ces changements sont l'effet de l'éducation ¹³ . » (Broca : 1872, p. 707)

Puis, il dévoile les préoccupations d'un médecin républicain et développe les modalités d'une sélection à la fois méritocratique et sexuelle :

« Que la sélection s'opère d'abord au profit de l'intelligence, les autres qualités viendront par surcroît [...]. Dans la plupart des carrières, l'intrigue, le favoritisme donnent trop souvent le succès à la médiocrité, voire à la nullité [...]. Pratiquez la sélection par concours, non seulement à l'entrée mais encore aux principales étapes de chaque carrière ; et par cette seule réglementation vous obtiendrez des résultats considérables [...]. Le jour où l'homme intelligent et laborieux sera certain d'obtenir une position proportionnelle à son mérite et d'y parvenir assez tôt pour pouvoir élever confortablement sa famille, il ne sera plus tenté de faire passer dans le choix de sa compagne, la considération de la fortune avant celle de la personne. Libre dès lors d'obéir à ses goûts pour ce qui est bon et beau, il recherchera parmi les femmes qui sauront lui plaire, celle qu'il jugera capable de lui donner des enfants intelligents et robustes et de les perfectionner encore par une bonne éducation [...]. On verra ainsi croître continuellement le nombre des individus de qualité supérieure et décroître par conséquent, dans la même proportion, le nombre des individus de mauvaise trempe. [...] Il suffirait donc de perfectionner le mode de nomination aux emplois pour que l'obstacle opposé à la sélection conjugale par l'inévitable inégalité des fortunes fût notablement atténué et pour que cette sélection devint un agent efficace de

perfectionnement de la race [...]. Nous pouvons le demander au nom de l'intérêt de la race, car là où les meilleurs peuvent aisément s'unir aux meilleurs [...] la sélection sociale doit tôt ou tard leur donner la prépondérance numérique. » (Broca : 1872, pp. 709-710)

Cette analyse de Paul Broca ne fut pas conjoncturelle... il devait la réitérer à plusieurs reprises ultérieurement. Mais elle est intéressante car elle préfigure les préoccupations eugénistes de certains milieux médicaux et anthropologiques de la fin du ^{XIX}^e siècle bien étudiés par Jacques Léonard. Ainsi Paul Broca édifie ces idées-forces qui devinrent les leitmotivs des auteurs évolutionnistes eugénistes : « la sélection est entravée par la civilisation » ; « l'élite économique ne saurait coïncider avec l'élite biologique » ; « le progrès intellectuel paraît antagoniste avec la fécondité [...] les vaincus du combat social se reproduisent davantage que les vainqueurs ¹⁴ . »

Cette idéologie « suinte » également des articles du disciple et du successeur de Paul Broca soit Paul Topinard qui était titulaire de la chaire d'anthropologie biologique au sein de la jeune école d'anthropologie. Il délivrait une histoire évolutionniste des races humaines dont le moteur était un savant dosage entre l'influence des milieux, les croisements ou métissage entre les races humaines et les effets de la concurrence et de la sélection naturelle. À l'instar de Paul Broca, il décèle une modification des mécanismes de la sélection naturelle et de la concurrence entre les races et entre les êtres d'une même civilisation :

« La lutte pour l'existence [...] signalée par Lamarck, Malthus et si magnifiquement décrite par Charles Darwin, vous la retrouvez partout entre les êtres organisés des deux règnes, entre les animaux, chez l'homme entre peuples, races et individus, laissant la victoire aux plus forts relativement à la résistance à vaincre, à la race qui sait le mieux tirer parti des ressources naturelles d'un pays et se défendre contre ses conditions défavorables. [...] Avec le progrès des civilisations [...] la suprématie est au meilleur cerveau, à celui qui avec le moins de travail produit le plus de rendement. [...] La survivance est toujours aux races les mieux douées, aux plus intelligentes par rapport à celles avec lesquelles

le conflit s'opère, étant donné les conditions extérieures de vie. Le résultat, c'est le progrès continu au profit du cerveau, de son volume, de sa qualité, de son fonctionnement. C'est la sélection au profit des attributs caractéristiques de l'homme ¹⁵. » (Topinard : 1877, pp. 16-17)

Un dernier regard sur certains aspects de la production du linguiste Abel Hovelacque permettra de caractériser les particularités de l'utilisation des thèmes darwiniens par l'école anthropologique française et de synthétiser le dilemme auquel furent confrontés Paul Broca et Paul Topinard. Nous sommes ici au cœur de notre sujet, car il s'agit de mettre à jour les paradoxes de l'utilisation de la science dans le champ politique et de souligner le poids du contexte politique et idéologique dans la discussion d'une théorie scientifique. Abel Hovelacque est une figure que nous pourrions qualifier d'archétypale du scientisme français au plan de ses engagements scientifiques, philosophiques et politiques. En effet, membre de la Société d'anthropologie depuis 1867, il avait des compétences d'anthropologue et de linguiste et il obtint d'ailleurs la chaire de linguistique dès la création de l'école d'anthropologie en 1876. Il était un des animateurs les plus virulents, affirme Joy Harvey, du groupe « matérialiste » de cette Société d'anthropologie et il eut un rôle politique d'importance puisqu'il fut un député « radical » de la III^e République. Comme linguiste et comme évolutionniste, Abel Hovelacque fut embarrassé lors du conflit de 1870 par les rares mais néanmoins existantes utilisations du darwinisme à des fins impérialistes. La situation était d'autant plus embarrassante que la linguistique française s'était constituée sur le modèle de la science allemande, elle même de tradition biologique ce qui explique la localisation de la linguistique française ou « histoire naturelle du langage » dans le champ de l'anthropologie. La linguistique étant cette « histoire naturelle du langage », elle entretenait des rapports d'isomorphisme avec les autres sciences naturelles et donc avec le darwinisme. Le premier exercice d'Abel Hovelacque fut donc, à l'issue du conflit franco-allemand, de combattre l'idéologie allemande et plus précisément cette justification de l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine au nom de

l'homogénéité raciale et donc linguistique. Dans un ouvrage publié en 1875 et intitulé *Langues, races et nationalités*, il réfute à partir de multiples données ethnographiques toutes corrélations entre les races anthropologiques et les répartitions linguistiques et conteste toute répartition politique fondée sur l'ethnologie et il conclut son article en un vibrant plaidoyer :

« Pour nous, qui puisons dans la Révolution notre origine et notre doctrine, la nationalité est une raison sociale. Cette raison sociale, des éléments hétérogènes, des populations de langues diverses, de races diverses, s'entendent pour la faire naître. Elle se base sur l'intérêt commun, elle s'affirme par la solidarité des éléments agrégés, elle se justifie par le gré de la multitude, qui, en définitive est la source unique du droit. » (Hovelacque : 1875, p. 37)

Cette conclusion ne signifiait pas qu'Abel Hovelacque répudiait toute utilisation de la science à des fins idéologiques... comme le constate au contraire Nélia Dias « la science n'était pas neutre, puisqu'elle instituait ce qui était valable, c'est à dire scientifiquement argumenté ». Deux faits le démontrent. Ainsi malgré le clivage institué entre les concepts de langue et de race, une idéologie évolutionniste n'était pas abandonnée par les linguistes républicains. L'unité de la langue était pensée comme un prélude de l'unité morale et mentale d'une nation. L'adhésion à une langue était un acte de volonté et non de déterminisme racial. Mais dans la mesure où la pratique d'une langue était censée influencer sur l'esprit d'un peuple, la richesse et le génie de la langue française devait avoir raison par un processus de sélection naturelle sur les nombreux idiomes régionaux. En ce sens, selon Nélia Dias, « préconiser la mort prochaine des parlers régionaux au nom de principes transformistes illustre la façon dont la raison scientifique était avancée pour rendre compte des décisions politiques et économiques »¹⁶. Par ailleurs, la séparation entre le fait linguistique et le fait racial n'était pas une donnée universelle mais se limitait à la civilisation occidentale contemporaine et par conséquent était inopérante pour l'ensemble des sociétés préhistoriques et les races dites « inférieures » ! « Quand à la

concurrence de ces trois termes, rappelle Hovelacque en 1875, races, langues et nationalités, l'on ne doit songer à la rencontrer en aucune partie de notre Occident ; c'est seulement dans les couches les moins élevées de l'humanité que l'on peut espérer la découvrir aujourd'hui » (Hovelacque : 1875, p. 14). Enfin, dans un ouvrage ultérieur *Notre ancêtre. Recherche d'anatomie et d'ethnologie sur le précurseur de l'homme* paru aux éditions Leroux en 1877, soucieux par esprit « matérialiste » et donc par « anti-spiritualisme chrétien » de compléter les travaux de Darwin et d'Haëckel trop allusifs sur le chaînon manquant entre les grands singes et l'homme, Abel Hovelacque se propose de dresser le portrait physique, psychique et intellectuel de ce précurseur de l'homme. Pour ce faire, il reprenait à son compte les idées reçues de son temps relatives aux catégories raciales, dans une rhétorique évolutionniste et hiérarchisante. À titre d'exemple, une des modalités de son argumentaire était la suivante : « La capacité crânienne est d'autant plus considérable relativement à la capacité orbitaire que l'on s'élève davantage dans la série ; le nègre le cède au blanc, l'anthropoïde le cède au nègre. Nous devons en conclure que les primates précurseurs des races humaines leur cédaient également sous ce rapport. » (Hovelacque : 1877, p. 18).

De Paul Broca à Abel Hovelacque, la thématique darwinienne a manifestement nourri leurs disciplines respectives. En retour, filtrée par l'idéologie et les engagements politiques de ces scientifiques, elle a irrigué des problématiques eugénistes voire raciales au service de finalités politiques et sociales. Sans doute, l'évolution d'une discipline scientifique n'est pas mécaniquement déterminée par son contexte politique et social. Mais en l'espèce, dans le cas français, les nationalités des émetteurs des thèses darwiniennes, la prégnance du débat religieux, le rôle politique accordé à la science par les élites républicaines et socialistes et l'engagement politique des diffuseurs du darwinisme ont manifestement servi de crible à la fois dans la réception du darwinisme et dans l'émission des thèses darwiniennes sociales. Ces dernières ne furent pas absentes du débat français, mais elles

s'étaient acclimatées à l'humus intellectuel du pays. On retrouve une telle configuration chez les philosophes.

Alfred Fouillée, Théodule Ribot, Alfred Espinas : Le darwinisme à la genèse des nouvelles sciences sociales et humaines ?

Les observations qui vont suivre doivent être pondérées par les travaux d'Yvette Conry, laquelle a révélé les résistances institutionnelles et épistémologiques à l'introduction du darwinisme par les milieux philosophiques français principalement dominés et partagés, après les événements de 1870, par un positivisme comtien et un néokantisme. Le spiritualisme philosophique français, à la fois finaliste et providentialiste était naturellement rétif à un évolutionnisme darwinien se passant des béquilles du finalisme. Le positivisme comtien acceptait les thèmes lamarckiens d'influence du milieu, de transmission de l'acquis voire la notion de progrès (à condition que le vivant maîtrise la matière), mais résista à une conception transformiste de la vie (Conry : 1974, pp. 407-422 ; Barthélémy-Madaule : 1979, p. 146 ; Douailler : 1994, pp. 141-142). En dépit des critiques de la presse catholique ou d'un Mgr Dupanloup associant dans un même élan les positivistes, les matérialistes et les athées, les instances philosophiques officielles furent globalement réticentes à toute importation de la biologie darwinienne dans les domaines philosophiques ou sociologiques pour les positivistes. Sans doute, l'intransigeance des positivistes garants de l'orthodoxie comtienne (G. Audiffrent, Le Baron de Constant, P. Laffitte, Magnin, etc.) devrait être opposée aux positivistes « hétérodoxes » groupés autour d'Émile Littré (1801-1881) et de Georges Wyrouboff. La devise comtienne « Ordre et Progrès » pouvait être diversement interprétée : le courant mené par P. Laffitte, professeur au Collège de France, était plus intéressé par les implications de la statique sociale de Comte, les thèmes de la religion positive et du culte de l'humanité et les plus rationalistes suivirent Littré, guidés par la thématique de la dynamique sociale

et des lois de l'évolution intellectuelle de l'humanité. Ces derniers accueillirent au sein de leur revue *La Philosophie positive* (1867-1881), des articles vulgarisant les thèses darwiniennes et lamarckiennes (C. Royer : 1868, p. 173 ; Ch. Letourneau : 1868, pp. 99-120 ; G. Pouchet : 1867, pp. 7-23), et s'insurgèrent contre la non réception de Darwin comme membre étranger à l'Académie des sciences de Paris. Ils exprimèrent par le biais des articles d'un chroniqueur scientifique Émile Jourdy (1872, pp. 291-295) des velléités d'extension du darwinisme et de la conception de la sélection naturelle à d'autres domaines. En 1872, ce dernier considérait que les lois de la sélection naturelle, de la concurrence vitale, de la division du travail, des corrélations organiques pouvaient être appliquées à l'économie politique, « aux relations des nations et des individus », ou fournir des méthodes et des vérifications à l'histoire, à la morale et à la politique. Dès 1875 pourtant, la lecture de *The Descent of man* de Darwin inspirait au même auteur une attitude plus hostile : « Contrairement à la loi de la sélection, quand la puissance des peuples a changé de mains, elle a obéi aux principes de mélange des races. Il n'y a place dans l'histoire, ni pour la sélection naturelle, ni pour la sélection sexuelle »... de sorte que « la théorie de la sélection naturelle est étrangères aux grandes lois sociologiques ». Manifestement, les événements des années 1870-1871, soit l'utilisation du darwinisme à des fins impérialistes, rendirent méfiants les positivistes français quant aux théories de Darwin. Littré devait le spécifier sans ambiguïté : « [le transformisme est une] hypothèse fort intéressante, quand on s'en sert pour instituer des recherches, mais hypothèse dont je me méfie grandement quand on en tire des conséquences philosophiques ou des applications pratiques ». Ainsi à partir de 1875, la dissociation de la philosophie positive des implications sociales du darwinisme prévalut, ce qui ne fut pas sans incidence sur la culture politique des républicains de gouvernement nourris de positivisme (Dupanloup : 1872 ; Jourdy : 1872b, pp. 61, 77 ; 1875, pp. 25-30 ; Littré : 1879, p. 173 ¹⁷).

Pourtant un certain nombre de travaux philosophiques de la période, en marge de l'institution ou plus exactement provenant d'une nouvelle génération d'universitaires, témoignent, si ce n'est d'une imprégnation, du moins d'une fascination à l'égard des thèses darwiniennes souvent étudiées, il est vrai, à partir des travaux de Herbert Spencer, Thomas Huxley, Francis Galton, Ernst Haeckel voire de Clémence Royer. Un développement des extensions sociales du darwinisme, une analyse de ses implications philosophiques ou tout simplement de simples occurrences de thèses transformistes et évolutionnistes sont repérables dans les travaux d'alors jeunes philosophes, tels le positiviste spiritualiste Alfred Fouillée (1838-1912) ou les spencériens Théodule Ribot (1838-1916), Alfred Espinas (1844-1922) qui défendaient leur thèse ou débutaient dans des carrières universitaires durant ces années d'après-guerre... et d'auteurs au devenir moins prestigieux qui eurent néanmoins pour ambition soit de vulgariser le darwinisme (Émile Ferrière) ou de fonder une nouvelle discipline telle la science politique, en se recommandant d'une démarche scientifique naturaliste (Emile Acolas ¹⁸). Si nous choisissons d'être relativement elliptique sur ces deux derniers auteurs, en raison de leur faible notoriété même posthume, il convient de s'attarder sur les thèses et les personnalités de Fouillée, de Ribot et d'Espinas car elles réunissent un certain nombre de facteurs communs emblématiques d'une production et d'une atmosphère intellectuelles de cette période : tout d'abord ces jeunes docteurs ne masquaient pas leurs sympathies républicaines ou socialistes ; ils eurent un rôle institutionnel souvent important dans les instances universitaires même si aujourd'hui l'histoire de la philosophie les a un peu oubliés ; ils participèrent à la vulgarisation des thèses évolutionnistes ; la méthodologie ou l'autorité scientifique du darwinisme était en règle générale convoquée dans l'objectif de fonder de nouvelles disciplines (science politique, psychologie ou sociologie) ou pour valider une analyse politique ou sociale ; enfin leurs travaux étaient souvent le fruit de réflexions suscitées par les événements de 1870-1871 (Fouillée : 1872 ; Ribot : 1873 ; Espinas :

1878).

Les couleurs politiques et les rôles institutionnels futurs de ces jeunes docteurs ne peuvent être passés sous silence : ils témoignent des modalités de diffusion et de réception des thèses darwiniennes. Alfred Fouillée, futur maître de conférences de philosophie à l'École Normale Supérieure et membre de l'Institut, était fermement républicain, laïque et libre penseur. Sa soutenance de thèse ne fut-elle pas un véritable événement ? Claude Nicolet souligne que « Mgr Dupanloup le surveillait hargneusement, Jules Simon, ministre le protégeait officieusement, Gambetta et Challemel-Lacour viennent assister à l'œuvre » (Nicolet : 1982, p. 491). Alfred Fouillée, qui refusa ultérieurement des charges politiques que Gambetta lui proposa, était le mari de cette libre penseuse qui publia sous le pseudonyme, combien symbolique, de Giordano Bruno le bréviaire scolaire républicain *Le Tour de La France de deux enfants*, et le beau-père du philosophe Jean-Marie Guyau, auteur de *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* (1885). Théodule Ribot, professeur de psychologie expérimentale au Collège de France en 1888 et Alfred Espinas, doyen de la faculté de Bordeaux en 1887 et professeur d'histoire d'économie sociale en Sorbonne en 1894, étaient des condisciples à l'École Normale Supérieure où ils entrèrent en 1864. Par parenthèse, il est nécessaire ici de souligner le phénomène de génération intellectuelle puisqu'entre autres condisciples on note la présence d'Edmond Perrier dont l'ouvrage *Les Colonies animales et la formation des organismes* (1881) fut sans doute inspiré par la thèse d'Espinas, de Félix Alcan, futur éditeur d'Espinas et de Ribot voire de Gustave Le Bon et de Charles Richet, ou encore d'Ernest Lavisse qui eut un rôle majeur dans la carrière universitaire d'Espinas. Les enjeux institutionnels, politiques et idéologiques de la nomination d'Alfred Espinas ainsi que les modalités des négociations liées à l'architecture de ses cours sont aujourd'hui connus. Il apparaît clairement qu'il s'agissait pour l'État républicain, fragilisé par les critiques socialistes, de fonder une philosophie de l'action en étudiant « les devoirs et les moyens d'actions du gouvernement et du citoyen ». Espinas qui obtint en

1894 la chaire également désirée par Émile Durkheim, déçut quelque peu par sa modération politique malgré son examen critique des doctrines socialistes (Lalande : 1925, pp. 113-144 ; Weisz : 1979, pp. 83-112).

Mais revenons à la thèse d'Alfred Espinas. Elle fut promise d'ailleurs à un bel avenir puisqu'elle irrigua les travaux des naturalistes Edmond Perrier (1844-1921) et Jean Louis de Lanessan (1843-1919), sources scientifiques nous y reviendrons du solidarisme des années 1890 de Léon Bourgeois (1851-1925), irrita les rapporteurs de son jury de thèse, Elme Marie Caro et Paul Janet, en raison de son interdisciplinarité – était-ce une thèse de philosophie ou de zoologie ? – et de ses références appuyées à Auguste Comte et à Herbert Spencer. Ces derniers craignaient surtout une agitation religieuse à l'encontre de l'université. Cet ouvrage d'Espinas fut particulièrement apprécié, étudié et annoté par Léon Gambetta et Louis Barthou (1862-1934) et eut une influence déterminante, note Raymond Aron, sur la pensée sociologique d'Émile Durkheim (Lalande : 1925, p. 120 ; Aron : 1967, p. 403).

Au delà de leur solidarité politique ou de leur communauté de vue idéologique et indépendamment de la spécificité de leurs thèses, Fouillée, Espinas, et Ribot étaient aussi liés par une certaine culture philosophique. Manifestement, Herbert Spencer fut ce médiateur d'une pensée évolutionniste pour ces trois jeunes universitaires français... Espinas et Ribot avaient d'ailleurs cotraduit *Les Principes de psychologie* du philosophe anglais en 1872. Entre autres caractéristiques de la philosophie spencérienne, ils avaient été tout particulièrement impressionnés par son « monisme philosophique » soit cette thèse de l'unité biologique et de l'homologie des phénomènes sociaux entre les sociétés animales et humaines. Ainsi ce fut l'objet de la thèse d'Alfred Espinas de fonder une science de la société par l'étude des évolutions des sociétés animales et humaines, de prouver qu'il était possible d'isoler les caractères sociaux si l'on considérait dans leur continuité ces sociétés pensées comme des êtres à part entière constitués d'éléments formant « des organes et des systèmes ». Si Espinas

prélude l'organicisme d'un René Worms voire d'un Gustave Le Bon, Alfred Fouillée quant à lui fonde ou inaugure le contractualisme ou le solidarisme de la fin du siècle ¹⁹. Il est vrai qu'Alfred Fouillée en appela à la solidarité organique entre les hommes et développa corollairement la thèse du « quasi-contrat » dans un ouvrage ultérieur daté de 1880, intitulé *La Science sociale*. De même, plus tardivement, il élaborait une sociologie biologique et s'il fut, au tournant du siècle, sévère à l'encontre des attendus d'un darwinisme social libéral (le lamarckisme social de Fouillée et sa critique du darwinisme social sont flagrants dans cet ouvrage : « Les fausses conséquences sociales et morales du darwinisme », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} octobre 1904), il ne persista pas moins à être une figure de ce lamarckisme social français. En effet, en 1905 il souhaitait toujours fonder « une morale biologique » soit « une biologie pratique appliquée à la conduite individuelle et collective des hommes » (Fouillée : 1905, p. 513). Certes, dans sa thèse de 1872, Fouillée ne se préoccupe pas des applications sociales du darwinisme... Néanmoins dans ce premier travail universitaire, il poursuit une réflexion spencérienne (comment échapper au déterminisme lorsqu'on se définit comme évolutionniste ?) relative à la notion de force comme moteur de l'évolutionnisme où « l'action est l'être même des choses ». Il élabore sa doctrine des idées forces, assimilable à une tendance ontologique ou à un vitalisme, soit une tentative pour déjouer « les contradictions de l'idéalisme par un renversement théorique qui [...] en fait un produit, un construit et non un donné » (Nicolet : 1982, pp. 490-491). Cette thèse, cherchant à donner une légitimité à la conscience et à l'action et une rationalité à l'individu et à la société capable de rétroagir avec les autres et le milieu, fut systématisée en une sociologie, une psychologie et une morale. Au final, peu d'implications sociales en 1872. Mais, ne serait-ce qu'à titre analogique, on note que sa thèse se réfère à plusieurs reprises aux théories évolutionnistes pour valider une argumentation... De ce point de vue, les emprunts lamarckiens prédominent sur les thèmes darwiniens. Cette étude de Fouillée devait directement inspirer

Jean-Marie Guyau (1854-1888), pour l'écriture de son ouvrage couronné à l'Académie des sciences morales et politiques en 1874 : *La Morale anglaise contemporaine, morale de l'utilité et de l'évolution*. Dans le premier ouvrage de Guyau, le concept d'idée force de Fouillée, permettait de réfléchir à l'évolution des forces morales par analogie à celle des formes organiques :

« La sélection par la force fut ainsi la condition du progrès et c'est elle qui en marque la direction. Mais on peut prévoir un avenir où, ce que fit la force, la volonté vraiment morale le fera [...]. La sélection s'exercera mais d'une toute autre manière. La lutte pour le bien et la justice, la lutte pour la vie morale [...] corrigera la lutte violente pour la vie matérielle : là triomphera celui qui aura placé le plus haut son idéal et déployé le plus de volonté pour l'atteindre. De cette sorte, de la sélection morale naîtra et surgira sans cesse une humanité meilleure ²⁰ . » (Guyau : 1879, p. 376)

Alfred Fouillée ou Jean-Marie Guyau ne peuvent être occultés dans la mesure où dès 1872, ils jetèrent les bases d'une sociologie à venir, ou bien parce que les ouvrages ultérieurs de Guyau (*L'Irréligion de l'avenir*, 1887 et *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, 1885) furent particulièrement lus par les anarchistes de la fin du siècle. Mais la démonstration est encore plus nette avec Théodule Ribot et Alfred Espinas lesquels ont aussi pour ambition de fonder de nouvelles sciences sociales ou humaines (la sociologie et la psychologie).

Théodule Ribot, qui devint le directeur de la *Revue philosophique*, se proposait par sa thèse, et sur la base des travaux de Prosper Lucas, Francis Galton, Charles Darwin et Ernst Haeckel, de ruiner le spiritualisme dominant par l'étude comparée des lois de l'hérédité psychologique et des lois de l'évolution biologique et de l'hérédité physiologique. Ne se cantonnant pas dans d'abstraites spéculations, les conséquences sociales de l'hérédité faisaient l'objet d'un chapitre à part entière, prélude à un vrai programme biopolitique :

« Une race médiocre en intelligence, en moralité, en aptitude artistique et industrielle, voilà le point d'où il faut partir. Une race apte à tout comprendre et à tout faire, policée, de mœurs douces, s'adaptant sans effort aux formes compliquées de la civilisation,

voilà le point où il faut arriver. Élever la masse au niveau de ceux qui furent à l'origine des hommes hors ligne, tel est le problème [...]. Tout l'effort de la civilisation ne tend pas à un autre but. Mais elle y arrive par l'éducation, par une action du dehors, différente de l'hérédité qui est une action du dedans. » (Ribot : 1873, p. 379)

Pour Ribot, l'homme ne se soumet pas fatalement à l'ordre naturel, mais il est maître de son destin et du progrès de l'espèce. N'est-il pas convaincu que l'action du milieu et de l'éducation est héréditairement transmissible ? Ce lamarckisme se double curieusement d'un eugénisme aux accents darwiniens, car afin de « *hâter la somme d'intelligence et de moralité de la race* » :

« [Le mariage] au lieu de dépendre du hasard ou des raisons extérieures serait tout autre pour les hommes [...] bien pénétrés de la responsabilité qui pèse sur chacun, lorsqu'il court tant de risques de transmettre à d'autres un legs héréditaire qui pèse sur lui souvent aggravé par ses propres facteurs. Beaucoup hésiteraient à encombrer la société de non-valeurs, d'être informes au physique comme au moral, que la civilisation [...] tend à conserver, à entourer de soins qu'elle refuse aux meilleurs. Cette préoccupation de l'hérédité, si elle existait dans les mœurs [...] serait un moyen tout naturel d'éliminer de la société les plus mauvais éléments. » (Ribot : 1873 : p. 382)

La thèse d'Alfred Espinas *Les Sociétés animales* (1878) procède d'une méthodologie globalement analogue à celle de Ribot et son érudition scientifique – il cite E. Haeckel, R. Virchow, Ch. Robin, C. Bernard, M. Edwards et H. Spencer – sous-tend une autre application des théories biologiques dans le domaine social. À l'instar de Darwin, il considère que la loi de « la lutte pour l'existence » est soumise elle-même à l'évolution de sorte que pour certaines sociétés, c'est l'émergence du principe d'association ou de coalition qui permet de mieux affronter la concurrence vitale. Autrement dit la lutte pour la vie caractérise les sociétés animales les plus primitives et l'altruisme les sociétés humaines les plus évoluées : « Ainsi donc l'évolution des sentiments sociaux est essentiellement une transformation croissante de l'égoïsme en altruisme ou de l'amour de moi en amour de nous ²¹. » (Espinas : 1878, p. 545).

Certains ont voulu voir dans cette sociologie d'Espinas, un individualisme utilitariste, et la préfiguration d'une pensée réductionniste et biologisante archétypale de la sociobiologie contemporaine. Selon Ivan Guillaume, « le nous comme moi étendu d'Espinas, l'altruisme héréditaire de Vaccaro, l'individualisme de Novicow et de Spencer sont des représentations qui baignent dans les mêmes eaux troubles où vont pêcher les sociobiologistes. » (Guillaume : 1985, p. 151 ²²) On retrouve une condamnation implicite de la sociologie d'Espinas, quoique de manière plus feutrée, sous la plume de Harry W. Paul dans un chapitre intitulé « social darwinisme et sociobiologie » du tome 3 de *l'Histoire des droites en France*, dirigée par Jean-François Sirinelli :

« Si l'expérience passée sur les applications sociales de la science peut nous servir de guide, il est plus raisonnable de n'attendre de tout cela que des querelles entre gauches et droites à propos de ce qui se révèle pour finir un paradigme transitoire de la science, qui a inspiré aux idéologues et aux missionnaires une série d'analogies défectueuses. La grande œuvre française suscitée par l'illusion qu'il est possible « de délimiter un certain nombre de lois dont l'utilisation... serait d'élucider les relations de la sociologie animale, d'un côté, à la biologie, de l'autre, à la politique » est l'ouvrage intitulé *Les Sociétés animales* qu'Alfred Espinas, positiviste et naturaliste, publia en 1877 [...]. » (Sirinelli : 1993, p. 640)

Ces critiques, somme toute sévères, semblent ne pas toujours tenir compte des spécificités du contexte historique. Cet emprunt ou ce détour par les sciences biologiques pour fonder de nouvelles sciences sociales et humaines devait se généraliser durant la période et peu y échappèrent même Durkheim et il fallut attendre les analyses de Célestin Bouglé pour que la sociologie s'émancipe (Bouglé : 1899, 1904) ²³. Manifestement, « le modèle biologique, confirment Charles-Henry Cuin et François Gresle a fait franchir à la discipline un pas décisif sur la voie de la scientificité. Pour la raison, qu'en prenant la biologie pour exemple, la sociologie se proposait d'adopter la démarche et les méthodes qui avaient fait son succès. Elle affichait par là même l'ambition de rompre avec la

philosophie sociale, en devenant une vraie science, au sens expérimental du terme » (Cuin : 1992, p. 4). Puis, au delà des contingences épistémologiques, Fouillée, Espinas, Ribot étaient des hommes engagés dans les débats du siècle. Sans doute rétrospectivement, fondent-ils une idéologie politique républicaine de droite... mais assurément durant cette décennie, il s'agissait de légitimer une pensée et un ordre républicain contre les visées hégémoniques de l'Église. La science était de ce point de vue à la fois un recours et un garant, via son autorité, d'une relative autonomie. L'exercice était difficile, car il s'agissait aussi de se différencier de l'influence allemande et de sa science prestigieuse. Les événements de 1870 jouèrent le rôle d'un détonateur. Fouillée avait ainsi les origines de ses travaux sur les sociétés animales :

« Le livre a été conçu après la guerre de 1870. Qu'allait devenir la France ? Pouvait-on prévoir son avenir, et en général, pouvait-on prévoir l'avenir des nations ? Pour que la prévision s'applique au devenir des sociétés, il faut que les sociétés soient soumises à des lois, qu'elles soient par conséquent des êtres de la nature, semblable en ce point aux autres êtres, particulièrement aux êtres vivants. » (in Lalande : 1925, p. 117)

En retour, la diffusion de ces thèmes par les milieux républicains ne pouvait être sans incidence sur la réception du darwinisme en France.

Les spécificités de l'antidarwinisme social : le procès du matérialisme... suite !

À la fin du second Empire, au sein d'une élite catholique libérale voire chez les philosophes les plus rétifs au scientisme, quelques réflexions s'ébauchaient quant à la validité du transformisme darwinien dans le domaine végétal et animal ou à la légitimité de son utilisation dans des disciplines étrangères aux sciences biologiques et naturelles. Les sporadiques expressions darwiniennes sociales impérialistes de scientifiques allemands et les manifestations anticléricales des insurgés de la Commune

devaient radicaliser l'opinion des catholiques libéraux. Plus généralement elles devaient donner crédit aux pires craintes quant aux méfaits jusqu'alors supposés du matérialisme et inciter certains philosophes à s'interroger – non sans lucidité d'ailleurs – sur les paradoxes des utilisations sociales et politiques du darwinisme.

Indubitablement, la crise de 1870-1871 fut génératrice de ce durcissement et de cette résistance des catholiques français aux idées nouvelles et les ondes de résonance de ces événements furent perceptibles durant cette décennie dans l'ensemble de la littérature relative aux discussions des thèses darwiniennes. Deux articles du *Correspondant* du mois de juillet 1871, signés G. Feugère et E. Lamé-Fleury, sont à ce titre emblématiques puisque ces deux auteurs caractérisent les idéologies coupables de ces désordres : le matérialisme défini comme un athéisme politique et social et un hégélianisme brutal inspirant une Allemagne bismarckienne. Les mises en accusation sont on ne peut plus claires. Selon Gaston Feugère :

« Le grand coupable, c'est le matérialisme, l'athéisme politique et social. Lui seul a préparé contre l'Église, cette explosion de haine sauvage [...]. Depuis vingt ans surtout, sous les formes les plus diverses dans la littérature comme dans la philosophie, au théâtre comme dans le roman, en médecine comme dans l'économie politique, la propagande matérialiste s'étend, se propage en tout sens.[...] Le catholicisme et le matérialisme restent seuls en présence [...]. Ce que nous appelons le matérialisme est loin de représenter un seul parti. Il s'étend depuis la plus grossière réhabilitation de la vie animale jusqu'à l'école de ces délicats qui parlent sans cesse de Dieu, tout en trouvant le « mot un peu lourd » [...]. Ces écoles se combattent et se méprisent entre elles, mais elles se réunissent en ce point, que toutes nient absolument le Dieu créateur, le Dieu vivant et toujours présent dans l'humanité par sa providence [...]. » (Feugère : 1871, pp. 209, 212)

Pour E. Lamé-Fleury, les responsables sont outre-Rhin :

« M. de Bismarck [...] sait par cœur toutes les brutalités de la doctrine hégélienne [...]. La légitimité du succès, la glorification du fait accompli, le droit du plus fort, la guerre des races... à laquelle le bon Kant n'aurait même jamais osé songer, le

pangermanisme surtout, tels sont les points de départ de la philosophie de l'histoire que préconise Hegel et de la politique internationale qu'il conseille. [...] La race latine, puisqu'il faut indubitablement qu'elle se régénère, fera bien de ne pas s'inspirer des agissements d'une race dont l'idéal semble être de se personnifier dans un César, appuyé sur la nation armée ; qui se prosterne devant la Force, la Guerre et les conquérants, providentiellement chargée de faire avancer l'humanité dans la voie du progrès ; qui oppose les peuples aux peuples et les époques aux époques ; qui perpétue ainsi les haines et les jalousies séculaires. » (Lamé-Fleury : 1871, pp. 248, 250)

Par parenthèse, cette défaite des « races latines », pour reprendre l'expression du chroniqueur Lamé-Fleury devait d'ailleurs générer une curieuse prose eugénique sans connotation darwinienne au sein même de la revue. Par exemple, cet article du poète légitimiste Victor de Laprade (1812-1883) en appelait, bien avant Pierre de Coubertin ou Edmond Demolins et à l'image des collèges anglais, à une régénération de la race par l'hygiène, l'éducation physique et la morale, ce que l'auteur nomme « un christianisme musculaire » (Laprade : 1871, pp. 1086-1193) ! Cette diabolisation de l'idéologie réelle ou supposée des responsables des désordres sociaux ou des vainqueurs de la France, manifestée par les articles de Lamé-Fleury et de Feugère va s'affiner avec les années dans la presse catholique et l'on constate, indépendamment de la sensibilité religieuse de l'auteur, une grande homogénéité dans le système critique. En effet, durant cette décennie que François Lebrun nomme « un apogée frileux » du catholicisme en France, l'Église pallie la perte d'emprise politique du clergé par une intense activité d'encadrement des fidèles et une piété intransigeante des plus traditionnelles (Lebrun : 1980, pp. 395-404). C'est donc sur la question politique que la grande majorité des catholiques libéraux, non sans débats, vont pour leur part achopper, s'employant à barrer la route à la République conservatrice et libérale et de ce fait perdant leur originalité dans ce large front de refus du clergé catholique à la République.

Haro sur les bases scientifiques de la République !

Si l'on prend comme indicateur la presse la plus engagée dans les débats du siècle (*Le Correspondant* ou *Les Études*), un objectif commun semble se dégager de la plupart des débats générés par le transformisme et ses utilisations sociales : ruiner les bases scientifiques de l'idéologie républicaine. Nous l'avons relevé dans un chapitre précédent, les intitulés même des articles dévoilent les intentions polémiques : A. Delys, « De la propagande matérialiste et du système de Darwin » (*Le Correspondant*, 10 février 1872) ; le Père J. de Bonniot, « Le transformisme et l'athéisme » (*Études*, juillet-décembre 1873) ; Mgr E. Méric, *La Morale et l'athéisme contemporain* (1875). Au fond, ces trois articles synthétisent la mécanique argumentaire de la presse catholique durant cette décennie :

- D'une part, il s'agit de disqualifier « scientifiquement » le darwinisme par un recours à une science théologiquement plus présentable, étroitement fixiste et postulant l'irréductibilité du vivant et de la matière ou de la raison et de l'instinct, ou en se référant à des scientifiques croyants ²⁴. Les principales critiques portent sur la pédagogie darwinienne dans l'exposition de ses théories. Elles sont trop faiblement argumentées selon ces auteurs. Les théories haëckeliennes et darwiniennes relatives à l'origine de la vie et de l'homme (génération spontanée ou panspermie) paraissent trop hypothétiques. Ils expriment aussi un franc scepticisme quant à l'efficacité des divers mécanismes transformistes lamarckiens ou darwiniens relatifs à l'influence du milieu ou à la sélection naturelle par la lutte pour l'existence, et se moquent du manque de preuves paléontologiques quand aux origines simiennes de l'homme ²⁵.
- Ces articles s'évertuent ensuite à démontrer que le darwinisme et les théories transformistes et évolutionnistes s'insèrent dans l'histoire philosophique du matérialisme depuis l'antique épicurisme jusqu'aux écoles contemporaines représentées par Taine, Littré, Moleschott, Spencer et Büchner. Ils cherchent également à prouver que les conséquences morales de ces

doctrines, sont un danger non seulement pour la philosophie chrétienne mais également pour l'ordre social tout entier. En effet, comment accepter que le darwinisme, en raison de ses conceptions relatives à l'origine de la vie et de l'homme, pouvait faire l'économie de Dieu ou des notions de hasard ? Une philosophie des faits contingents semblait antinomique avec le finalisme chrétien ²⁶.

- À l'issue de ces démonstrations, tout vulgarisateur et propagandiste du transformisme et des diverses théories matérialistes est disqualifié et discrédité car rendu responsable du traumatisme national des années 1870 et 1871. Cet amalgame était inauguré par Mgr Dupanloup lui-même. Expriment à une deuxième reprise en 1871 son opposition à l'élection de Littré à l'Académie française, il reprenait avec plus de virulence encore les termes de ses condamnations antérieures. Au travers de Littré, il intentait un procès au matérialisme, à l'athéisme, au positivisme et au socialisme coupables à ses yeux « des ravages de la Commune » (Dupanloup : 1872). De même, retrouve-t-on toujours brocardés, comme autant de foyers de diffusion du darwinisme et par conséquent du matérialisme, outre l'école positiviste française, la faculté de médecine (ses professeurs et ses étudiants) et ses anthropologues (Ch. Robin, P. Broca) ainsi qu'une constellation de philosophes ou de scientifiques français ou étrangers souvent indifféremment baptisés matérialistes (Vogt, Büchner, Darwin, Huxley, Spencer, Haëckel, etc.) ²⁷.

Le débat est certes révélateur des craintes liées à la déchristianisation de certains segments de la population urbaine et de la perte de pouvoir ou d'influence de l'Église. Mais il est assurément politique puisqu'il s'agit de ruiner les fondements scientifiques de l'idéologie républicaine en jouant de l'amalgame entre une science (le darwinisme), une philosophie (le matérialisme) et des manifestations politiques traumatisantes pour l'ensemble de la collectivité française. Curieusement ces discussions ne firent pas seulement appel à la foi contre la raison puisqu'elles virent s'affronter de manière manichéenne divers arguments

d'autorité scientifique : une science fixiste qui devait rapidement être épistémologiquement datée contre une science évolutionniste et transformiste au service d'idéaux progressistes. Ces polémiques révélant une science naturelle prise dans les rêts des débats idéologiques, instruisent pour partie le dossier de la résistance française au darwinisme scientifique dans cette France des années 1870 et expliquent sans doute la singularité française des utilisations extra scientifiques des sciences biologiques.

La première critique lucide du darwinisme social des républicains : « Le credo politique des races latines » de Charles Renouvier

L'analyse la plus critique et la plus lucide quant à la nature ambiguë des premières thèse darwiniennes sociales devait venir de philosophes néokantiens et spiritualistes à l'audience non négligeable. Au premier chef, il convient de s'arrêter quelques instants sur un article au titre révélateur, publié en septembre 1874 dans *La Critique philosophique* par le philosophe Charles Renouvier (1815-1903). Il était intitulé « Le credo politique de la France et des races latines ». Charles Renouvier, ancien saint simonien et élève de polytechnique, était le fondateur de *L'Année philosophique* en 1868, qui devint *La Critique philosophique* à partir de 1872, soit l'une des principales revues philosophiques de la période, vulgarisatrice de ce kantisme, de cette philosophie critique et de cette morale rationnelle, qui devaient irriguer à côté du positivisme, toute une culture républicaine et plus précisément celle des fondateurs de la III^e République. Renouvier souhaitait à la fois rompre avec le règne des faits et avec l'hégélianisme dominant dans certains cercles philosophiques avant la guerre de 1870 et redécouvrir le kantisme ou cette philosophie de la liberté.

Cet article de 1874 est donc crucial puisque Charles Renouvier délivre un système de réfutation des discours darwiniens appliqués au domaine politique, social et moral ou utilisés comme fondements scientifiques de l'idéologie républicaine. Indépendamment de

l'architecture des trois parties de son article, quatre thèmes semblent de notre point de vue pertinents dans l'argumentaire de Charles Renouvier. En un premier temps, il définit les sources ou les filiations de ce qu'il nomme le darwinisme moral et politique, puis il repère les voies d'introduction sur le sol politique et philosophique français. Il analyse ensuite les paradoxales utilisations et les divers corpus théoriques du darwinisme moral et politique, et au final, il évalue les audiences de ces thèses.

Contrairement aux auteurs catholiques précités, Charles Renouvier n'invalide pas le darwinisme moral ou politique par une réfutation des thèses scientifiques, de même qu'il n'infère pas la valeur de la théorie scientifique au regard de ses applications ou conséquences sociales. Son propos est plutôt de distinguer les territoires des diverses disciplines et de définir l'irréductibilité de la morale ou, selon ses propres termes, « le caractère propre de la morale » (Renouvier : 1874, pp. 116, 197). Sa seule incursion scientifique est relative à sa critique du déterminisme racial par une mise en évidence de la fragilité ethnologique du concept de race. Aussi, précise-t-il à un lecteur, c'est par ironie et par concession au langage courant qu'il intitula son article « le credo des races latines »... encore que son refus des théories déterministes et réductionnistes ne fut pas incompatible avec l'acceptation de thèses lamarckiennes puisqu'aux pages 198 et 199, il ne résiste pas à l'idée selon laquelle une « race » se modifie sous l'impulsion des institutions et des habitudes. Fondamentalement, la critique de Charles Renouvier porte sur les philosophies déterministes de l'histoire dont il souhaite déconstruire le mécanisme de fascination et de diffusion chez ses contemporains et il perçoit précisément que ces philosophies sont conjoncturellement darwiniennes. Le darwinisme fascine car il apporte une caution scientifique et une mécanique argumentaire séduisante à des philosophies de l'histoire déjà anciennes. Pour le directeur de *La Critique philosophique*, la puissance du darwinisme gît dans le fait qu'il cimente divers héritages : la philosophie empiriste anglo-saxonne, les philosophies idéalistes hégéliennes et saint-simoniennes, le monisme haëckelien,

les matérialistes socialistes... Sans doute certains portent-ils une responsabilité singulière dans cette cristallisation idéologique. Aussi Renouvier a la dent dure envers le système moniste haëckelien. À ses yeux, c'est une machine productrice de philosophies réductionnistes et déterministes car elle permet d'analyser en un même élan le phénomène animal et humain. Ne renforce-t-elle pas après un détour par les sciences naturelles des concepts issus de l'économie politique ?

« Il n'est ni juste ni édifiant de voir l'hypothèse de la sélection malthusienne, sortie d'abord de l'économie politique et transportée, très légitimement d'ailleurs, sur le terrain de la phytogénie et de la zoogénie, s'y généraliser et de là, redescendre dans l'histoire et dans la morale avec la prétention d'y régler au mieux les destinées des peuples. » (Renouvier : 1874, p. 66)

Si au final Renouvier ménage Haëckel en raison de son attitude libérale en politique, il dénonce tous les thuriféraires d'une évolution fatale tel Walter Bagehot, du droit de l'histoire et de la force ou autrement dit les propagandistes du darwinisme moral, du malthusianisme et de « l'évolutionnisme historique de la concurrence vitale » (Renouvier, 1874, pp. 167, 171). Son souci est d'abord philosophique puisqu'il en appelle à un retour à Kant et à une rupture avec la philosophie allemande hégélienne, avec cette lecture déterministe de l'histoire où l'individu est sommé d'abdiquer devant des faits ou une « réalité universelle ». Il est également politique voire moral car il souhaite un retour aux valeurs et aux spécificités de la Révolution française :

« L'évolution signifie la marche fatale, le triomphe du fait et de la force, la légitimité de tous les pouvoirs. La Révolution est le droit individuel, l'autonomie personnelle, la justice dans les institutions, la revendication de la loi morale dans toutes les œuvres de la volonté. » (Renouvier : 1874, p. 72)

Au plan politique, sa critique ne vise pas uniquement les publicistes allemands ayant appliqué « la loi de la sélection naturelle à la philosophie de l'histoire » mais l'ensemble des forces politiques françaises susceptibles d'utiliser, de manière paradoxale quelquefois, un argumentaire darwinien : des partisans d'un régime

démocratique soucieux de développer une « morale utilitaire de la guerre entre variétés inéquivalentes » (Clémence Royer), aux conservateurs les plus indécis (Léon Dumont) en passant par les agitateurs socialistes. Charles Renouvier précise :

« Peut-être des darwinistes pourraient répondre à cette accusation de contradiction, que le principe de la concurrence vitale n'interdit pas aux moins privilégiés, individus et peuples, de se faire place au banquet de la Terre en expulsant les occupants. Bien au contraire, mais ce serait parler en révolutionnaires de la pire espèce et non point en dignes républicains. Ce serait aussi tomber d'accord en principe avec les mauvais conservateurs, car que pensent ceux-ci, si ce n'est qu'il faut écarter les prétendants, et maintenir les occupants en se servant pour cela de tous ce qu'on a de force et d'intelligence, sans s'embarrasser de justice, ni d'humanité, si ce n'est en paroles. » (Renouvier : 1874, p. 74)

En soulignant ces étranges potentialités du darwinisme, Renouvier a pour souci de prévenir ses amis républicains d'une trouble fascination à l'égard d'une philosophie évolutionniste. Son projet est de fonder contre le modèle allemand une philosophie et une morale républicaine. Au travers de ces citations, de ses exemples, le darwinisme social ne semble pas faire l'objet d'un large débat public. Cela reste – précise-t-il – « une doctrine à l'usage des savants et des hommes d'État » (Renouvier : 1874, p. 195). D'ailleurs hormis des théoriciens ou vulgarisateurs étrangers, tels Haëckel et Bagehot, les auteurs cités sont de second rang. Il s'attache plutôt à montrer les filières possibles de diffusion du darwinisme moral et politique.

Symétriquement et à peu d'années de distance, l'académicien Elme Marie Caro (1826-1887) au nom même d'une philosophie spiritualiste et d'une morale traditionnelle, déplorait les conséquences morales et philosophiques (la perte du libre arbitre) des philosophies déterministes et évolutionnistes. Le spectre critique du professeur en Sorbonne E. Caro était large puisque dans ce qu'il nommait les « nouvelles écoles scientifiques », il embrassait le matérialisme (Büchner, Moleschott) le positivisme (Littré), l'utilitarisme (Mill) et l'évolutionnisme (Lubbock, Bain, Darwin,

Spencer et Royer). L'évolutionnisme dans ce « panthéon » occupait une place singulière car précise-t-il : « toutes ces écoles iront se perdre bientôt dans la doctrine de l'évolution, issue de M. Darwin, développée et systématisée par M. Herbert Spencer et qui n'est rien moins qu'une tentative d'explication universelle, la plus hardie qui ait été proposée, de nos jours sur l'origine et la fin des choses [...]. Elle aspire à devenir la maîtresse de toutes les sciences. » (Caro : 1876, p. 3).

Cette diffusion hors du monde savant des thèses darwiniennes et, au vrai, spencériennes sociales nourrit une crainte trouble chez Caro. Il délivre un véritable catalogue de ses frayeurs : la décomposition de la conscience humaine par la diffusion d'une morale relativiste sonnant le glas de sanctions de nature religieuse, une humanité régie par la loi de la concurrence vitale où la force prime le droit, l'encouragement à ce que des inégalités naturelles induisent des inégalités sociales, le développement de pratiques eugénistes par le biais du mariage ou du contrôle des naissances afin d'éviter la multiplication des tarés et favoriser celle des mieux doués, l'arrêt de politiques philanthropiques car contraires à l'amélioration raciale, un droit individuel sacrifié aux exigences de l'espèce, le progrès réduit au rythme fatal de l'évolution et interprété dans un sens purement industriel, etc. (Caro : 1876, pp. 4, 164, 167-168, 174, 178-179).

Campant sur ses positions spiritualistes et surtout soucieux de saper l'arsenal argumentaire républicain, Caro entrevoit néanmoins avec lucidité le paradoxe d'un darwinisme ou d'un spencérisme social eugéniste et libéral vulgarisé par les milieux républicains. Il circonscrit tout d'abord ses attaques :

« Il a plu à quelques chefs de l'école démocratique de faire acte d'adhésion à ces nouvelles doctrines ; tout le parti s'est empressé de faire sa profession de foi, c'est maintenant une formule reçue dans le langage courant de la tribune et de la presse. La jeune démocratie se proclame elle même en toute occasion "positive et scientifique", c'est à dire qu'elle exclut tout a priori de la doctrine qui lui sert de base, qu'elle ne reconnaît pour méthode que celle

des sciences naturelles et n'admet pour lois que les lois constatées dans cet ordre de fait. [...] » (Caro : 1876, p. 184)

Puis, soulignant les divergences entre les théories de Darwin et de Spencer et les doctrines des démocrates, il poursuit :

« Il y a antipathie sur tous les points, de tempérament comme de doctrine. En veut-on une preuve bien sensible, qu'on lise l'étonnant chapitre du livre de M. Spencer intitulé *Préparation à la science sociale par la psychologie*, on y trouvera la plus sanglante ironie à l'adresse de l'illusion démocratique qui consiste à mettre une confiance absolue dans la diffusion de l'instruction et dans les effets moraux qu'elle doit immédiatement produire. La science sociale, fondée sur les lois naturelles, est donc à la fois radicale et conservatrice [...]. Radicale, parce qu'elle est convaincue, que l'avenir lointain tient en réserve des formes de vie sociale supérieures à tout ce que nous avons imaginé ; conservatrice par l'intelligence qu'elle a de la nécessité des diverses formes transitoires que l'évolution a imposée aux sociétés, de l'absurdité qu'il y aurait à les juger avec nos pensées et nos sentiments modernes, conservatrice enfin par le mépris qu'elle a pour les violents et par sa conviction raisonnée que les modifications brusques dans un état social ne sauraient jamais produire ni un salutaire ni un durable effet. Pour tout résumer d'un mot, je ne vois que des oppositions entre l'école de l'évolution et l'école de la Révolution. » (Caro : 1876, pp. 187-190)

Au risque d'alourdir notre démonstration, quelques mots encore sur les véritables enjeux révélés par ces citations. Il est précisément symptomatique que Charles Renouvier ait baptisé ces utilisations des sciences naturelles hors de leur territoire scientifique « darwinisme moral et politique ». Bornés par les désordres sociaux et politiques de la Commune et de ses passions, par la défaite face à une Allemagne désormais engagée dans un « Kulturkampf », soumis à un bras de fer avec les monarchistes et l'Église, les républicains recherchent confusément, au delà de leurs combats politiques, une philosophie politique, des « méta-règles » qui puissent les légitimer, fonder une morale, une éthique, du lien social... La démarche kantienne de Renouvier, promise à un beau succès, démontrait qu'une action politique pouvait être fondée hors du substitut

mimétique de la religion : la science. Néanmoins, comme le rappellent les spécialistes de la période, le kantisme ou le néocriticisme de Renouvier fut une des influences composites de la culture républicaine de la décennie (Douailler : 1994, pp. 141-145 ; Decormeille in Hamon : 1991, p. 32). Elle fut de surcroît pénétrée de positivisme, de matérialisme, d'évolutionnisme. Indubitablement, le contexte historique et politique a obéré le débat relatif à l'introduction du darwinisme scientifique en raison donc de ses implications morales et politiques supposées. Invalider le darwinisme au plan scientifique, en raison de ses implications sociales ou de ses supposés douteux transferts dans des sciences sociales en gestation, c'était chercher à ébranler pour partie l'idéologie républicaine !

Le fait divers Lebiez et Barré : une preuve de faible diffusion populaire ?

Cette configuration singulière du débat persiste encore en 1878, l'année de l'élection de Darwin comme membre correspondant à l'Académie des sciences. Le compte rendu par les journaux conservateurs d'un fait divers survenu en avril 1878 vient renforcer cette analyse. Dans son ouvrage *Social darwinism in France (...)*, Linda L. Clark délivra une fine étude de presse de cet événement, aussi nous contenterons nous de souligner ses conclusions (Clark : 1984, pp. 47-49). Pour mémoire, rappelons que le fait divers relatait le meurtre « gratuit » d'une personne âgée, une laitière, par deux étudiants en médecine désargentés, Aimé Barré et Paul Lebiez, caractérisés comme des provinciaux de bonne famille. L'un de ces étudiants s'était singularisé, peu de temps avant leur arrestation, par une conférence au quartier latin dans laquelle il développait avec cynisme la doctrine de « la lutte pour la vie » et se livrait à une apologie des conséquences antireligieuses du darwinisme. La presse se préoccupa de ce fait divers lors de leur arrestation en avril 1878 et surtout lors de leur jugement et de leur condamnation à mort en juillet 1878. Quel enseignement délivre Linda Clark de l'étude

comparative de vingt et un journaux ? Schématiquement, la presse conservatrice se déchaîna contre les implications morales et sociales du darwinisme « réduisant l'homme à l'animal » et surtout contre les milieux républicains et socialistes responsables de la diffusion, via les programmes de l'enseignement laïque, d'une culture matérialiste et d'une science athée et coupables des dérives criminelles « de consciences dissolues ». Le moment fut opportun pour critiquer l'élection de Darwin à l'Académie des sciences. Par contraste, les journaux républicains se limitèrent à une simple retranscription de l'événement ou déplorèrent la réelle méconnaissance du public pour les doctrines scientifiques ²⁸. Du dépouillement de ces divers articles par Linda Clark, il apparaît que le traumatisme des événements de la Commune est encore sensible au sein d'une presse conservatrice, mais surtout nous pouvons en déduire que le véritable débat est politique. Il met en question les modalités et la légitimité du contrôle social par ces nouvelles élites républicaines. Si la presse conservatrice se saisit du darwinisme pour effrayer et mieux réagir contre les récentes modifications politiques inaugurées par le succès républicain aux élections d'octobre 1877, les républicains ne choisissent pas de débattre sur ce terrain ou ne sont pas intéressés à cette polémique. La prise de conscience ou la réaction sera plus tardive. Les thèmes de l'influence pernicieuse de certaines littératures matérialistes ou de l'influence morale de l'écrivain furent dénoncés par Paul Bourget (1852-1935) dans son ouvrage *Essai de psychologie contemporaine* en 1883 et dans son roman *Le Disciple* en 1888. C'est un autre fait divers réel, somme toute analogue au cas « Lebiez et Barré », qui nourrit le roman *Le Disciple* : l'affaire Chambige était l'histoire d'un meurtre commis par un jeune romantique névropathe lecteur assidu de Taine, de Spencer et de Bourget lui même. Mais en 1878, Paul Bourget découvrait fasciné la science et l'agnosticisme par la lecture des *Premiers principes* de Herbert Spencer (Feuillerat : 1937, pp. 64, 144).

Pour l'anecdote, le fait divers « Lebiez et Barré » devait encore inspirer un autre écrivain. En 1890, le cynisme darwinien du jeune

Lebiez nourrissait l'intrigue d'une pièce d'Alphonse Daudet (1840-1897), *La Lutte pour la vie*. Dans la préface de cette pièce, A. Daudet s'affirmait violemment antidarwinien social... mais c'était moins le darwinisme scientifique qui était visé, qu'un trait de mentalité de ses contemporains, cette utilisation d'un darwinisme mal assimilé par « d'hypocrites bandits ». C'est de cette manière d'ailleurs, qu'Anatole France voulut comprendre la pièce : « Ce Lebiez en somme se soucie fort peu de Darwin [...]. Il appartient à l'espèce effrayante des assassins lettrés [...]. La science ne saurait être ni morale, ni immorale. » (France : 1889 in 1970, pp. 574-575 ; Daudet : 1922, pp. 1291-1292) ²⁹ .

Pour conclure, constatons que cette culture « darwinienne » eut relativement peu d'ancrage populaire en cette première décennie de la III^e République. Elle semblait en revanche mieux partagée au sein des élites républicaines françaises. Quelques années plus tard, cette culture devait devenir dominante... Les mémoires du fils d'Alphonse Daudet portent d'ailleurs témoignage, d'une manière grinçante, de cet engouement évolutionniste des années 1880-1900 :

« Quand je faisais, de 1885 à 1892, mes études de médecine, il y avait un premier dogme scientifique, qui était celui de l'Évolution. On en mettait partout. L'évolution était la tarte à la crème de la biologie, de la psychologie, de la philosophie, de la médecine. Il existait plusieurs bibliothèques évolutionnistes, dont l'une dirigée par un anticlérical convaincu. Au dogme de l'Évolution était lié celui du progrès et de la science toujours bienfaisante, pacifique, et préposée à la félicité humaine. [...] Lamarck, précurseur de Darwin, a toujours été tenu à l'écart, en parent pauvre, du triomphe, hélas éphémère, du transformisme. On ne l'a invité, ici et là, à la noce que pour le mettre au bout de la table. La raison en est que Lamarck, n'ayant pas écrit *La Descendance de l'homme*, n'était pas utilisable par l'anticléricalisme à la mode en 1875, de la même manière que Darwin. Ce qui a fait chez nous, la vogue de Darwin, c'est la simiesquification de l'homme, si j'ose employer ce néologisme. La théorie, aujourd'hui reconnue grotesque, d'après laquelle nous descendrions du singe, a enchanté les innombrables ennemis que Dieu comptait en France, à l'époque précitée, et qui ont fait encore des petits, jusqu'en 1914. » (Daudet : 1922, pp. 1291-1293)

NOTES

1. Le terme apparaît pour la première fois en France en 1880 dans un texte du socialiste Emile Gautier intitulé d'ailleurs *Le darwinisme social* lequel est assimilé aux lois du socialisme révolutionnaire. Voir la première partie de cet ouvrage.
2. Outre un darwinisme social impérialiste, W. Bagehot en bon spencérien, développa également une thématique darwinienne au service de l'initiative individuelle *Physique et politique ; pensées sur l'application des principes de la sélection naturelle et de l'hérédité à la société politique* (1872). Lire à ce propos : Biddiss : 1980, p. 107.
3. Karl Vogt, était un embryologiste allemand farouche défenseur du matérialisme avec Ludwig Büchner et Jacob Moleschott. Après s'être fortement engagé dans les événements de 1848, il s'exila en Suisse (ce qui motiva sa décision de franciser son nom en Carl Vogt) où il organisa le Muséum d'histoire naturelle de Genève. Outre la publication d'ouvrages matérialistes à succès (*Science et superstition, Lettres zoologiques*, etc.), il fut très intéressé par l'anthropologie puisque dès ses débuts, il fut membre associé de la société d'anthropologie de Paris (Voir Harvey : 1984, p. 390).
4. Paul Lidsky (1970, pp. 28-32, 82-88) délivre de nombreuses citations de ces divers auteurs afin de souligner leur aristocratie intellectuelle. Lire par exemples, les conceptions élitistes de Taine (1872, p. 62).
5. Dans un article de *L'Economiste français* du 28 mars 1891, Leroy-Beaulieu notait la faible audience des idées coloniales en 1874 : « Quand en 1874 parut la première édition de ce livre, la colonisation n'était dans toute l'Europe occidentale que le souci d'un petit nombre. On la dédaignait presque, comme un anachronisme [...]. Notre éditeur nous déclarait franchement que les ouvrages sur la colonisation ne se vendraient pas. » (p. 357).
6. L. L. Clark repérant peu de références explicites à Darwin et au darwinisme considère au contraire qu'il ne fut vraisemblablement pas un darwinien social ; 11 est vrai que P. Leroy-Beaulieu citait explicitement en exergue de son apologie de la colonisation les propos anté-darwiniens du contre-

révolutionnaire anglais Edward Burke (1729-1797) « La colonisation est la force expansive d'un peuple, c'est sa puissance de reproduction, c'est sa dilatation et sa multiplication à travers les espaces [...]. » (1874, p. 641).

7. En une longue introduction, cet auteur brosse un historique de la lente infiltration d'une culture darwinienne constatant que même Bismarck « est un mélange de christianisme inconséquent et de darwinisme inavoué » ! (1881, p. 25).

8. Conry : 1974, p. 68 ; Le monogénisme est la doctrine de l'unité originelle de l'homme selon laquelle toutes les races humaines dérivent d'un type primitif commun ; la doctrine polygéniste postule à l'inverse que l'espèce humaine est apparue en même temps en plusieurs points du globe.

9. Voir le programme et les ambitions de l'École d'anthropologie de Paris dans : (Broca : 1876) ; *Le Dictionnaire d'anthropologie* : 1884, p. 1013 ; Les principales chaires de cette école d'anthropologie furent ainsi distribuées : P. Broca (Anatomie et anthropologie physique et générale), P. Topinard (Anthropologie biologique), E. Dally (ethnologie), G. de Mortillet (archéologie préhistorique), A. Hovelacque (linguistique), A. Bertillon (démographie), Ch. Letourneau succédant à Bertillon (histoire des civilisations, discipline prémisses d'une science politique), Bordier (géographie médicale). Pour plus de détails se référer à Harvey : 1984, pp. 399-402 ; Schiller : 1990, pp. 351-356 ; Favre : 1989, pp. 64-66.

10. Lire une notice nécrologique de Ch. Letourneau dans *L'Anthropologie*, 1902, p. 295. Pour G. de Mortillet lire Capitan : 1898, pp. 297-300.

11. Cf. *Le Figaro* (1 février 1880) ou *Le Petit journal du soir* (2 février 1880).

12. Dans son ouvrage, A. de Candolles (qui fut à partir de 1874 un membre associé étranger de l'Institut de France en remplacement d'Agassiz) étudiait, en se fondant sur les travaux de Darwin, Spencer, Wallace, Galton, Büchner et Lucas, les effets de l'hérédité dans les diverses races humaines et cherchait à établir les lois de la transmission des qualités morales, des défauts d'ordre intellectuel. Lire une biographie succincte de ce polygraphe par G. Bonnier, dans la *Revue scientifique*, 1893, 1er semestre, pp. 518-520 ; Broca : 1873, p. 43 ; Topinard : 1877, p. 13.

13. S. Jay Gould montre bien de quelle manière P. Broca a progressivement choisi et modifié ses critères de comparaison entre les races humaines, au fur et à mesure des réfutations, passant de l'étude des masses du cerveau à la comparaison de la morphologie crânienne ou de certaines parties du cerveau,

à seules fins de légitimer ses hiérarchies raciales et... sociales (Gould : 1983, pp. 106-131).

14. Jacques Léonard liste les auteurs qui soutinrent cette thématique : C. Royer, G. Vacher de Lapouge, A. Regnard et G. Le Bon, P. Robin, L. A. Bertillon, Ch. Letourneau, Sicard de Plauzolles, M. Boigey, P. Jacoby, G. H. Roger, Ch. Richet, etc. (in Conry : 1983, p. 191).

15. Dans d'autres articles, il exprimait également les lois immanentes de son ordre social et racial : « Le résultat [...] c'est la survivance des plus aptes au profit des races supérieures. L'avantage reste aux plus habiles, aux plus industriels, en un mot aux plus intelligents. » *L'Anthropologie*, 1876, 3e partie, pp. 543-544 ; Lire une analyse des travaux de P. Topinard in Poliakov : 1971, p. 292.

16. Nous suivons sur ce point l'argumentaire de Nelia Dias qui utilise outre les travaux d'Abel Hovelacque (« La linguistique et la théorie de Darwin », *Revue d'anthropologie*, 1873), les ouvrages du libre penseur André Lefèvre (1877), de Gaston Paris (1872) et de Julien Vinson (1868) – (in Blanckaert : 1993, pp. 95-111).

17. Sur la culture positiviste de Gambetta et de Ferry avec pour médiateur Littré et Wyruboff ou la loge maçonnique « Clément Amitié », lire Patrice Decormeille, « Sources et fondements de la philosophie politique des républicains de gouvernement », in Hamon : 1991, pp. 20-21.

18. Pierre Favre nous apprend qu'Emile Acollas était un juriste « socialiste de tradition quarante-huitarde », nommé doyen de la faculté de droit sous la Commune, et qui se présenta sans succès comme candidat aux élections législatives de 1876 contre le colonel Denfert-Rochereau. Dans son ouvrage, il se présente comme « naturaliste », « athée » et il se propose de fonder une science politique comme « un chapitre de la science naturelle et surtout ne dépendant d'aucun dogme religieux ». Selon l'analyse de Pierre Favre « Si l'auteur se présente comme un tenant de la démarche scientifique [...], la science reste extérieure à l'entreprise, elle n'est qu'un habit ostentatoire, vite ôtée. » Pour mémoire, à la suite de Claude Nicolet, Pierre Favre analyse les travaux de quatre auteurs à la source d'une science politique fondée sur une idéologie républicaine et scientifique (E. Acollas ; A. Regnard ; L. Donnat ; Ch. Letourneau). (Favre : 1989, pp. 58-67 ; Nicolet : 1982).

19. Voir une utilisation politique de ces thèses organicistes par Paul Bert dans un de ses articles : « De l'évolution de la théorie darwinienne et du rôle de l'association dans le règne animal » (Bert : 1885, tome II, p. 84).

20. Ce mémoire visant à une étude comparative des doctrines morales de Bentham, Mill, Bailley, Darwin et Spencer fut écrit en 1873 à l'âge de dix-neuf ans et couronné par l'Académie l'année suivante.

21. Dans cette dernière page, A. Espinas conditionne la survie des races et des espèces à l'existence de vertus dégagées par l'évolution – respect, dévouement réciproque des époux, travail, éducation des petits, épargne, etc.

22. Dans l'article cité, I. Guillaume note seize points d'invariance méthodologique entre les deux systèmes de pensée : « épistémologie de la continuité ; angoisse de l'avenir ; retour au passé ; mépris de la culture ; primat des besoins de l'organisme ; symbolisme naturaliste commun ; concessions identiques à propos de la culture ; morale instinctive ; existence d'une conscience intime de la vertu ; argument d'autorité de scientifiques prestigieux ; justification naturaliste de la guerre ; optimisation du comportement normal de l'époque ; conception instinctive de la pensée ; pratique précédant la théorie ; amour des autres et amour de soi élargi ; obsession commune pour la reproduction, etc. »

23. Quelques années plus tard, Espinas proposa même une révision modérée de ses thèses organicistes (1901, pp. 449-480).

24. Mgr E. Méric se réfère aux travaux de Émile Blanchard et de Brongniart lesquels considèrent que Darwin est un scientifique amateur. (Méric : 1875, pp. 313-314) ; Le R. P. J. de Bonniot se livre à une critique bibliographique très favorable des ouvrages de H. de Villeneuve-Flayosc, *L'Unité dans la création et les limites actuelles dans la variabilité des espèces*, Marseille, Baratier-Feissat, 1872 et de H. de Valroger, prêtre de l'oratoire, *La Genèse des espèces*, Paris, Didier, 1873. Pour J. de Bonniot, la non-admission de Darwin et de Huxley à l'Académie des sciences de Paris en 1873 est un indicateur de la non-scientificité des thèses de Darwin et... du bon état spirituel des savants français car précise-t-il : « le vrai savant ne peut être athée ; c'est une loi universelle, qui s'applique hors de France comme en France » (Bonniot : 1873, p. 439).

25. À propos de la remise en question de la méthodologie d'exposition des théories à l'œuvre chez Darwin voir (A. Delys, *op. cit.*, pp. 546-547 ; E. Méric, *op. cit.*, pp. 335-336), sur le caractère prétendument hypothétique des théories haëckeliennes et darwiniennes relatives à l'origine de la vie et de l'homme (A. Delys, *op. cit.*, pp. 540-542 ; E. Méric, *op. cit.*, pp. 312-314), sur l'inefficacité des divers mécanismes darwiniens et lamarckiens (A. Delys, *op. cit.*, pp. 544-545 ; J. de Bonniot, *op. cit.*, pp. 433-434 ; E. Méric, *op. cit.*, pp. 312-314), et sur le

manque de preuves paléontologiques quand aux origines simiennes de l'homme (A. Delys, *op. cit.*, pp. 548-549 ; E. Méric, *op. cit.*, pp. 343-349).

26. L'équation « Darwinisme = matérialisme = athéisme = impiété religieuse = péril pour l'ordre social » est développée diversement par ces différents auteurs. « Le transformisme, théorie nuageuse et flottante, semble créer des difficultés au spiritualisme et à la foi chrétienne, favoriser l'athéisme et l'impiété, c'est à dire flatter les instincts mauvais du cœur humain. Voilà, pour la plus grande part, la raison du bruit que l'on continue à faire autour du nom de Lamarck et de Darwin ». J. de Bonniot, *op. cit.* [...], p. 428 ; « Le travail d'abaissement qu'entreprend le matérialisme, cette prédication de la brutalité humaine, sont le contraire de la sagesse et de la philosophie », A. Delys, *op. cit.* [...], p. 550 ; « Il est facile de reconnaître [...] le scepticisme moral, l'athéisme et le matérialisme au fond des théories enseignées avec tant d'éclat par l'école de Darwin. Cette école refuse de voir Dieu à l'origine et à la fin des choses, et elle supprime, par cette négation sommaire et absolue, l'acte créateur et conservateur de Dieu, la Providence et les causes finales. [...] Le hasard, la sélection naturelle, la concurrence vitale, voilà l'explication de la nature dans l'athéisme nouveau de Darwin », E. Méric, *op. cit.* (...). pp. 369-370.

27. Afin de nourrir la collusion entre le matérialisme et les événements de la commune, Dupanloup citait à titre d'exemple le journal du communard Raoul Rigault intitulé *Le barbare journal du matérialisme* (Dupanloup : 1872, p. 14). ; Les positivistes sont stigmatisés par J. de Bonniot (*ibid.*, p. 439) et les anthropologues et les scientifiques étrangers par E. Méric et A. Delys.

28. L. Clark a dépouillé plus précisément : *La Gazette de France*, *L'Assemblée nationale de 1848*, *Le Temps*, *Le Petit Journal*, *Le Figaro*, *Le Soleil*, *La Liberté*, *La Défense*, *Le Siècle*, *Le Rappel*, *L'Événement*, *La Petite République française*, *Le Gaulois*, *Le Pays*, *L'Estafette*, *La France*, *La République française*.

29. On trouve d'autres témoignages de cette lente diffusion du darwinisme... certaines exploitations sont curieuses, ainsi Degas s'inspira de l'ouvrage de Darwin publié en 1874 « l'expression des animaux chez l'homme et les animaux » pour croquer des portraits de ses contemporains (in Loyrette : 1991, pp. 385-386).

Chapitre 3. 1878-1900 : les principaux diffuseurs des diverses thèses darwiniennes et lamarckiennes sociales

Le segment chronologique choisi (1878-1900) et l'intitulé de ce chapitre font écho aux analyses de Jacques Ruffié et d'Yvette Conry. Pour cette dernière, les vingt dernières années du siècle sont les véritables moments d'intégration du darwinisme par la communauté scientifique française. Symétriquement, Jacques Ruffié, dans le deuxième tome de son *Traité du vivant* publié en 1982, résume la fascination exercée par le darwinisme sur diverses communautés intellectuelles françaises en intitulant un chapitre de son étude « la société darwinienne ». Pourtant, la thèse d'Yvette Conry nous révèle que le darwinisme introduit est étrange... Les thèses évolutionnistes et transformistes se sont certes imposées mais les argumentaires développés sont souvent lamarckiens. Ce fait fut évident après 1900 puisque la naissance de la génétique vit s'affirmer en France un puissant courant néolamarckien. Ne faut-il pas en conclure que la société française de cette fin de siècle est moins darwinienne que lamarckienne ? Cette interrogation née d'une boutade a au fond structuré notre enquête : il s'agissait de savoir si à l'instar du monde anglo-saxon et de son couple darwinisme et darwinisme social, le lamarckisme dominant en France avait généré d'identiques comportements et favorisé l'émergence de projets biopolitiques spécifiques. Afin de mieux repérer la circulation et le mode de constitution de ces idées puis d'évaluer l'audience de ces thèses, il nous a semblé commode, par référence à la méthodologie de Raymond Boudon explicitée en notre introduction générale, de signifier les divers émetteurs de ces thèses et de les classer par ordre de crédibilité scientifique

décroissante. 1900 constitue notre première halte symbolique. Le tournant de ce siècle fait sens au plan de l'histoire des sciences. Nous venons de l'écrire, il voit émerger la franche opposition entre le néolamarckisme et le néodarwinisme ; c'est également le moment où les sciences sociales s'émancipent de la biologie, où nombre de darwiniens ou de lamarckiens sociaux se dessillèrent quant aux conséquences de leur credo et où, plus globalement, l'idéologie scientiste des républicains subit ses plus fortes attaques. Au plan des idéologies scientifiques, le tournant du siècle consacre les reclassements et les ruptures idéologiques. Que la majorité des articles recensés délivrant une étude comparative des divers courants du darwinisme social soient écrits entre 1895 et 1910, n'est pas de ce point de vue un fait anodin.

Les naturalistes : peu nombreux mais influents

Dans la mesure où, selon la formule de François Caron « les universitaires sont les grands prêtres de la société positiviste », il était légitime de se préoccuper en premier lieu des naturalistes français et de s'assurer s'ils furent les médiateurs de transferts épistémologiques entre les sciences biologiques et sociales ou les principaux initiateurs d'une fascination à l'égard des théories darwiniennes et lamarckiennes (Caron : 1993, p. 321). En effet, selon Raymond Boudon, la diffusion d'une idéologie scientifique est facilitée par l'effet de position des détenteurs de l'argument d'autorité scientifique traitant la science comme une boîte blanche. Puisque la domination du mandarinat parisien est écrasante dans la vie scientifique française, il n'était non plus infondé d'enquêter préliminairement sur les quelques figures majeures du naturalisme français recensées et définies d'ailleurs comme néolamarckiennes patentés par Yvette Conry, Denis Buican et Jacques Roger : Edmond Perrier (1844-1921), professeur de zoologie au Muséum d'histoire naturelle, Jean-Louis de Lanessan (1843-1919), professeur d'histoire naturelle à la faculté de médecine de Paris, Alfred Giard (1846-

1908), professeur de zoologie à la faculté des sciences de Lille puis de Paris (chaire d'évolution des êtres organisés) et membre de l'Académie des sciences, Yves Delage (1854-1920), professeur de zoologie à la faculté des sciences de Paris et membre de l'Académie des sciences et enfin Félix le Dantec (1869-1917), chargé de cours puis professeur de zoologie à la Sorbonne succédant à la chaire d'Alfred Giard (Conry : 1974, pp. 29-45 ; Buican : 1984, pp. 45-65) ¹ .

Notre objectif, précisons le encore, n'est pas de présenter l'apport scientifique de chacun de ces hommes de sciences dans leurs domaines de compétences respectifs. De ce point de vue, nous nous fondons et tenons pour acquis les travaux précités. En revanche nous serons plus attentif aux dimensions sociales, idéologiques voire politiques des travaux et des actions de ces naturalistes. Il s'agit donc, non seulement de repérer les possibles développements idéologiques opérés par ces scientifiques au sein du corpus de leurs travaux, mais d'évaluer le rôle de ces hommes dans le champ social et politique pouvant avoir une fonction d'amplification ou de frein dans la diffusion des idéologies scientifiques.

Manifestement, le panel choisi délivre une moisson d'informations précieuses au plan de leurs activités extra-scientifiques, des modes de reconnaissance de leurs disciplines, des implications politiques et idéologiques de leurs activités scientifiques et bien sûr de l'extension de leurs réflexions scientifiques à des considérations biopolitiques ou à des champs disciplinaires voisins.

De nouveaux « clercs » dans le siècle ?

Au delà de leurs engagements scientifiques, ces naturalistes furent dans leur majorité des « clercs » ou des « intellectuels » au sens défini par Pascal Ory et Jean-François Sirinelli puisqu'ils participèrent au débat politique de leur temps et firent de leur magistère une fonction sociale et politique (Ory : 1986, p. 10). Le cas est manifeste avec Jean-Louis de Lanessan puisqu'il mena parallèlement une carrière scientifique comme médecin et professeur d'histoire naturelle et une carrière politique sous les

couleurs du radicalisme. Il fut député dès 1881, exerça les fonctions de gouverneur général de l'Indochine de 1891 à 1894 et fut même ministre de la Marine du cabinet Waldeck Rousseau en 1904. La figure est originale par son étroite combinaison entre ses activités scientifiques et politiques... Il publia d'ailleurs des ouvrages dans ces deux domaines de compétences, les ouvrages politiques finissant progressivement par prendre le pas. L'homme politique est complexe puisqu'il manifesta en faveur des condamnés de la Commune et prit parti pour la révision du procès Dreyfus, fut avec Edmond Perrier le promoteur de l'idée d'association, d'altruisme prélude au solidarisme de Charles Gide et de Léon Bourgeois. Enfin il fut l'un des rares penseurs radicaux du colonialisme français en intronisant, comme le rappelle Raoul Girardet, « la mainmise du parti radical sur le colonialisme français »... même s'il fut le promoteur d'un colonialisme respectueux des institutions et des mœurs des indigènes ! (La Vergata in Tort : 1992, pp. 78-81 ; Girardet : 1972, p. 150 ; Biondi : 1992, pp. 47, 66).

Parmi les cinq naturalistes cités, deux autres hommes de sciences eurent une action politique d'importance. Ainsi Edmond Perrier, condisciple d'Alfred Espinas à l'Ecole normale supérieure, appartient par exemple à cette catégorie de scientifiques que l'on mobilise pour des causes politiques. Certes, par l'expression précoce d'idées relatives à l'assistance réciproque dans son livre publié en 1881 *Les Colonies animales et la Formation des organismes*, Edmond Perrier jeta les bases du solidarisme ultérieur. Indirectement il participa au débat politique, d'autant plus, nous le verrons, qu'il eut le constant souci d'exploiter des thèses scientifiques confortant sa représentation d'un ordre républicain conservateur. Ainsi au début de l'année 1895, lorsque Marcellin Berthelot mobilisa le ban et l'arrière-ban de l'élite politique et scientifique de la III^e République pour un fastueux banquet organisé « en l'honneur de la science », Edmond Perrier appartint, avec Marcellin Berthelot lui-même, Charles Richet, Émile Zola et d'autres, au petit cénacle des intervenants. Il s'agissait surtout de réagir et de répondre au pamphlet intitulé « La banqueroute de la

science » du directeur de la *Revue des Deux Mondes* Ferdinand Brunetière, article dans lequel ce dernier attaquait le scientisme et les fondements idéologiques de la III^e République (Voir Dansette : 1965, p. 515 ; Martin : 1895, pp. 5-30). Au delà de cette mobilisation momentanée, le rôle d'intellectuel peut être attribué à Edmond Perrier lorsque curieusement il se rangea quelques années plus tard du côté de Ferdinand Brunetière lors de l'affaire Dreyfus. Ainsi le retrouve-t-on au sein du comité de la « ligue de la patrie française » constituée le 19 janvier 1899 « afin de faire pièce aux intellectuels dreyfusards ». Zeev Sternhell rappelle à ce propos que « cette ligue rencontra un fort succès puisque les quatorze listes d'adhésion publiés par *L'Éclair* entre le 6 janvier et le 1^{er} février 1899 attestent la réceptivité des milieux intellectuels » (professeurs d'université, du Collège de France, de l'Académie française, etc.) (Sternhell : 1978, pp. 131-132). Edmond Perrier n'était pas le seul naturaliste présent dans ce comité de la ligue de la patrie française. En effet, Alfred Giard, alors professeur de zoologie à la Sorbonne, partageait le bureau de la ligue avec François Coppée, Jules Lemaître, Louis Dausset, Maurice Barrès, Marcel Dubois, de Mathys, Gabriel Syveton et Henri Vaugeois. Certes cette première ligue exprimait « un nationalisme moralisateur et républicain » mais elle confirme à tout le moins l'engagement politique d'Alfred Giard. Ce dernier n'en était pas à son coup d'essai puisqu'à l'extrême gauche de l'hémicycle, il avait siégé comme député du Nord, de Valenciennes, de 1882 à 1885 avant de reprendre une chaire de zoologie à la faculté des sciences de Lille. Enfin Alfred Giard était le neveu d'Henri Wallon, député du centre droit en 1871 et auteur du célèbre amendement « Wallon » de janvier 1875, ministre de l'Instruction publique et des Cultes de 1875 à 1876 et doyen de la faculté des lettres de Paris de 1876 à 1887. La mise en évidence de ce lien familial n'est pas ici anodine puisque si l'on se fonde sur les travaux de Marc Viré, cette filiation ne fut pas sans incidence sur le choix d'Alfred Giard pour la première chaire en Sorbonne d'évolution des êtres organisés qui fut inaugurée le 17 novembre 1888 ² .

Si l'on souhaite démontrer que les modes de reconnaissance d'une discipline contribuent à colorer idéologiquement l'activité scientifique ou tout simplement ont une signification politique, il suffit de s'intéresser précisément à la nomination d'Alfred Giard et aux diverses péripéties liées à la création de sa chaire en Sorbonne. Sans conteste possible en l'espèce, la création de ce cours de « doctrines transformistes », pour reprendre la terminologie de l'époque, fut motivée par des considérations politiques et philosophiques. Ce cours fut créé à l'initiative du conseil municipal de Paris et plus précisément de l'un de ses conseillers, Léon Donnat (1832-1893), ingénieur des mines et républicain « radical-libéral » selon ses propres termes. Ce dernier, auteur en 1885 d'un ouvrage intitulé *La Politique expérimentale*, appartient selon Pierre Favre à cette petite cohorte de fondateurs de la science politique en France, avec Regnard, Acollas, Letourneau et Vacher de Lapouge ³. Léon Donnat, par analogie à Claude Bernard et par référence à Milne Edwards, Lamarck, Espinas et Spencer, en appelait à une résolution scientifique de toute réforme politique par la mise en œuvre d'un véritable protocole expérimental. Ce souci de méthode était motivé par un double credo :

- La politique est une science puisque l'ordre social est régi par des lois naturelles.
- La science peut inspirer et permettre de faire aboutir une politique de réformes ambitieuses autorisant la France à retrouver au niveau européen un rôle de premier plan (Donnat : 1885, pp. 265, 283, 359).

Cette philosophie politique de Léon Donnat devait être soulignée car elle inspire dès 1886 son combat pour l'ouverture d'un cours de « philosophie biologique ». Dans la mesure où ces chaires existaient déjà en Allemagne, en Angleterre, en Autriche et en Suisse, il s'agissait donc pour la France de rattraper un retard et de retrouver une certaine prééminence européenne et là gît encore le syndrome de la défaite avec l'Allemagne. Si Léon Donnat se proposait d'appeler cette chaire « philosophie biologique » par référence à l'ouvrage du naturaliste français Lamarck, il n'est pas le seul à

avancer des arguments manifestement nationalistes ou chauvins. Lorsque Edouard Lockroy et la faculté des sciences validèrent ce projet et approuvèrent la création de cette chaire, ils n'émirent qu'une restriction : que l'intitulé du cours soit modifié. L'acception « chaire d'évolution des êtres organisés » était préférée à cours de « philosophie biologique », d'une part par analogie avec les intitulés des chaires équivalentes en Allemagne et en Angleterre et pour souligner que la France n'en était pas restée à Lamarck et à l'époque des spéculations philosophiques, mais était entrée de plain-pied dans l'ère des doctrines scientifiques (Viré : 1979, pp. 387-389). L'objectif de Léon Donnat est également d'asseoir une philosophie politique. Il est nécessaire de rappeler que le conseil municipal de Paris avait peu de temps auparavant, à la suite d'une procédure analogue, inauguré la chaire d'histoire de la Révolution française confiée à Aulard. Fonder une chaire exposant des doctrines transformistes avait certes pour ambition de combler un retard scientifique, mais dévoilait par la même occasion une certaine philosophie républicaine. L'analyse des réactions négatives à la création de cette chaire est à cet égard éclairante. Au sein du conseil municipal, le vote en faveur de la création de cette chaire reçut un assentiment timide et ne dégagait qu'une faible majorité (vingt-cinq voix « contre » ; trente et une voix « pour »... la majorité absolue étant de trente voix). Les débats opposèrent les tenants du fixisme aux « apôtres du transformisme » et réveillèrent les vieux démons et les anciennes et toujours présentes suspicions à l'encontre de la République. Un conseiller du nom de Levraud vit en l'institution de ce cours un levier pour ébranler l'archaïsme de l'enseignement universitaire et à l'instar de Paul Bert un moyen pour renforcer « doctrinalement » les futurs professeurs :

« Les futurs professeurs y puiseront des idées de progrès et les répandront dans notre enseignements secondaire, et même aussi dans l'enseignement primaire. » (in Viré : 1979, p. 381)

Paul Bert développe d'ailleurs une argumentation analogue. Dans un de ses ouvrages, il préconisait l'enseignement de la science dans

les écoles primaires à des fins d'enracinement d'une morale républicaine :

« les sciences imprègnent profondément l'esprit des idées de règle, de loi, d'évolution destructrices des idées de caprice, de miracle, de révolution. Il se fait comme une sorte d'instinct intellectuel qui met en garde contre la théorie des panacées et la pratique des changements à vue. De là d'importantes conséquences au point de vue civique. Lorsque l'enfant aura appris, dans l'étude des sciences d'observation et d'expérimentation, le culte de la loi ; lorsqu'il saura, de source certaine, que tout effet à une cause antécédente, n'ayez plus peur que, ce caprice chassé de la nature, cet enfant devenu homme et citoyen l'admette dans la société. Non quand il ne croira plus aux miracles, il n'attendra plus rien du coup d'état, venant du pouvoir et venant de la rue. Et en effet, qu'est-ce que le miracle, sinon un coup d'état dans la Nature ? Qu'est ce qu'un coup d'état, sinon un miracle dans la société ? Les deux idées sont corrélatives : venues à la suite d'un enseignement anti-scientifique, elles disparaîtront ensemble devant un enseignement scientifique. » (Bert : 1882, pp. 8-9)

Enfin pour un grand nombre d'opposants à l'intérieur de ce conseil municipal comme à l'extérieur telle la presse conservatrice : « c'est la guerre à Dieu qui continue ». Là encore le choix d'Alfred Giard ne peut être innocent, car par son action politique passée, son adhésion à un anticléricalisme laïque et à un système démocratique était connue et son évolutionnisme lamarckien exprimait son indéfectible adhésion au progrès et signifiait sa foi en une « marche en avant et [en une] libération de l'humanité ».

Cette influence du contexte politique sur l'institutionnalisation des doctrines transformistes et évolutionnistes voire sur l'orientation des recherches est également repérable sur la production des autres naturalistes recensés. Nous reviendrons plus largement en conclusion de ce chapitre sur les représentations biopolitiques clairement exprimées par Edmond Perrier et Jean-Louis de Lanessan. Il reste qu'à l'aube des années 1880, Edmond Perrier eut à cœur de ménager les publics conservateurs et déistes lors de la présentation de ses premiers travaux transformistes. Lors d'une

conférence prononcée devant « l'Association française pour l'avancement des sciences » en août 1880, il souhaitait démontrer que si le transformisme ébranlait les théories fixistes en vigueur, il n'était pas incompatible avec un certain déisme et surtout il n'était pas politiquement dangereux puisque les facteurs d'évolution des groupes humains, animaux et végétaux étaient pluriels faisant appel non seulement à la lutte pour la vie mais à l'association, la solidarité et à l'assistance réciproque :

« Pourquoi donc contesterions-nous à l'auteur de toutes choses le droit d'avoir changé une longue série de formes vivantes, d'élaborer ce sublime ouvrage de sa puissance qui s'appelle l'âme humaine ? Quand à la morale, certes on pourrait redouter une doctrine qui ne proposerait d'autre but à l'homme que la victoire dans la lutte pour la vie, c'est à dire le succès personnel. Mais telle n'est pas la doctrine transformiste. Le succès, elle nous le montre obtenu par l'association, en d'autres termes, par la solidarité, par l'assistance réciproque, par le travail, par la justice, par le respect de soi-même et des autres. Ne sont ce pas là les vertus que nous aimons et que nous respectons le plus ? Non, [...] une telle doctrine n'est pas corruptive. Discutée aujourd'hui, elle peut devenir la vérité démontrée de demain, et dès maintenant, l'homme doit s'habituer à regarder en face les nouveaux devoirs que pourrait lui imposer une connaissance précise de ses origines. » (Perrier : 1880, p. 204)

Comme le montrent certains articles ultérieurs, Edmond Perrier prit par la suite moins de précautions envers le monde des théologiens. Ainsi, présentant à l'Académie des sciences une controverse entre Herbert Spencer et Lord Salisbury relative aux principes et fondements de l'évolution, E. Perrier conclut par cette affirmation :

« Les explications vraies, les causes immédiates de l'évolution commencent donc à être scientifiquement déterminées ; tout au moins, ce qui est fait, à l'heure actuelle, suffit à établir qu'elles sont positivement déterminables, et les biologistes peuvent travailler en suivant la route ouverte par Lamarck, sans s'émouvoir de quelques protestations de plus en plus isolées, même dans le monde des théologiens, assurés que, quoi qu'il

arrive, ils auront fait une œuvre utile. » (Perrier : 1896, pp. 452-460)

La vive compétition avec l'Allemagne devait obérer les orientations de recherche et rendre sourds les scientifiques français au weismannisme puis à la génétique. Cette persistance et induration du néolamarckisme ainsi que ce cloisonnement de la recherche en France ne sont pas étrangers au nationalisme ambiant. Jean Rostand puis Denis Buican le révélèrent pour Yves Delage ; ce dernier, ainsi qu'il l'affirma dans la préface de la première édition de son livre *L'Hérédité et les Grands Problèmes de biologie générale* (1894), orienta délibérément sa recherche dans des hypothèses de sources « françaises », néolamarckiennes, pour résoudre les problèmes de l'évolution. De même, confessait-il, il n'était pas transformiste seulement pour de pures raisons scientifiques, « mais en raison de ses opinions philosophiques » (Fischer : 1979, p. 448 ; Buican : 1984, pp. 55-56). Cette implication des naturalistes dans les débats du siècle ou symétriquement une perméabilité de l'activité scientifique à l'air du temps pourraient également être mises en relief dans les œuvres de Félix Le Dantec, il est vrai plus tardives car s'étagant entre 1898 et 1917... Nous y reviendrons ultérieurement de manière plus opportune, mais notons déjà les titres de certains ouvrages de F. Le Dantec délivrant un véritable programme à eux seuls : *Evolution individuelle et hérédité* (1898), *L'Individualité et l'Erreur individualiste* (1898), *Le Conflit* (1904), *L'Athéisme* (1907), *La Lutte universelle* (1906), *L'Égoïsme, seule base de toute société* (1911), *Considérations sur la méthode scientifique, la guerre, la morale* (1917), etc.

Du laboratoire aux considérations biopolitiques : un court chemin...

Nous ne pourrions conclure ce chapitre sans nous attarder sur les considérations biopolitiques des deux naturalistes Edmond Perrier et Jean louis de Lanessan, à même d'expliquer la possible

vulgarisation en France en cette fin de siècle d'un lamarckisme social ou un darwinisme social réformiste.

Au début des années 1880 et après quelques années d'attentisme prudent, Edmond Perrier vulgarisa un transformisme darwinien dont il ne masqua pas les implications sociales et politiques. Ses théories, bien connues aujourd'hui par les travaux d'Yvette Conry et de Claude Blanckaert, n'étaient d'ailleurs pas littéralement darwiniennes. Les particularités de son transformisme darwinien sont magistralement développées dans son ouvrage *Les Colonies animales et la formation des organismes* publié en 1881. D'une part le concept de sélection naturelle était assimilé à un processus adaptatif assurant « la multiplication des organismes les mieux appropriés aux divers milieux ; l'évolution se réduisant à un projet continu, orthogénétique » (Perrier in Quatrefages : 1894, p. 90 ; Conry : 1974, pp. 382-387 ; Blanckaert : 1979, pp. 353-376) ⁴ . Par ailleurs, l'idée d'organisme était empruntée au naturaliste Henri Milne Edwards (1800-1885) pour lequel il s'agissait d'une sorte d'atelier ou de manufacture ; le perfectionnement des êtres vivants étant mesuré par la différenciation et la spécialisation fonctionnelle croissante de leurs parties. Cette représentation de la division du travail physiologique et de l'adaptation de l'organisme et des colonies animales au milieu, délivrait à la fois un modèle d'organisation sociale et une explication du moteur évolutif. Les organismes les plus prospères et les plus puissants dans cette lutte pour l'existence étaient les plus complexes et les plus spécialisés soit ceux qui avaient associé leurs diverses fonctions. Ces démonstrations scientifiques étaient lourdes d'une idéologie politique délivrée en conclusion de la première édition de son ouvrage de 1881 :

« N'est-ce pas par la division du travail, offrant aux aptitudes diverses les moyens de se développer, par la coopération, par la solidarité, une liberté tempérée par la loi, une discipline respectée de tous, une coordination graduelle de toutes les formes sociales, que l'humble peuplade sauvage arrive à acquérir la richesse, la puissance et l'unité de nos grandes nations modernes ? [...] La sélection naturelle se charge d'éliminer [les formes d'association]

[...] qui ne savent pas se plier aux variations incessantes du milieu. Les espèces les plus parfaites d'une époque disparaissent à l'époque suivante, de même que les nations se succèdent dans la domination du monde et sur toutes ces ruines s'édifient lentement les progrès des organismes comme celui des peuples. » (Perrier : 1881, p. 783)

Cette solidarité sociale fondée sur des considérations biosociologiques n'en excluait pas moins, au nom même de la sélection naturelle, une certaine politique méritocratique. Ainsi précisait-il en 1888 :

« Les hommes les mieux doués, les plus actifs sont les plus vite en état de nourrir une famille ; les meilleurs d'entre eux éprouvent plus tôt que les égoïstes le besoin d'avoir un foyer. Se mariant plus tôt, ils ont des enfants plus nombreux et qui naissent dans de meilleures conditions. C'est donc finalement leur progéniture qui prendra le dessus dans la société et le plus souvent elle héritera des qualités supérieures de ses parents. » (Perrier : 1888, p. 111)

De même il justifiait une certaine politique coloniale :

« C'est à leur supériorité que les races humaines doivent leur extension sur la terre ; de même que les animaux disparaissent devant l'homme, cet être privilégié, de même le sauvage s'éteint devant l'europpéen avant que la civilisation ait pu s'en emparer. Quelque regrettable que soit ce fait au point de vue moral, la civilisation semble s'être entendue par le monde, bien plus en détruisant les barbares qu'en les asservissant à ses lois. » (Perrier : 1888, p. 106)

Ultérieurement, en 1898, saisissant l'opportunité d'une préface d'une réédition des *Colonies animales* (...), Edmond Perrier devait affirmer de manière plus incisive son projet politique qu'Yvette Conry qualifie de « solidarisme pondéré par un libéralisme honteux » :

« Les sciences naturelles ne nous prêchent pas seulement la lutte pour la vie. Elles nous montrent le succès dans cette lutte, le progrès dans la puissance résultant de l'association. Elles nous enseignent que dans cette association prospère, les éléments associés, tout en gardant les uns vis à vis des autres une liberté qui est la condition nécessaire du progrès, demeurent unis par d'incessantes condescendances et confirment la place toujours

plus élevée que prend, parmi les vertus sociales, la pratique de la solidarité. » (Perrier : 1898, p. XXXII ; Conry : 1974, p. 386)

La philosophie biologique de Jean-Louis de Lanessan était sans doute plus spencérienne que celle de Perrier. Alain Lagarde résume ainsi le transformisme matérialiste et déterministe de Lanessan :

« Il croit à l'hérédité des caractères acquis (tel Darwin). En revanche l'action du milieu ne se produit pas par l'intermédiaire des besoins et des habitudes : ce n'est pas la fonction qui crée l'organe. Le milieu est lui-même cosmique (Lamarck) ou générateur, mais il apparaît d'abord externe. L'idée d'une tendance abstraite à la progression n'est pas invoquée par Lanessan, non plus que l'action de la volonté [...]. Celui-ci croit à une évolution lente mais s'il accepte l'idée de la lutte pour l'existence, c'est pour substituer l'association par la sélection. » (Lagarde : 1979, pp. 350-351)

Chez Jean-Louis de Lanessan ses considérations scientifiques étaient indissociables de ses options politiques. Tous ses ouvrages, et il fut un écrivain prolifique, en témoignent et montrent de constantes incursions dans les deux domaines... de sorte que, dès ses premiers livres scientifiques il soutenait l'idée que « la politique était un chapitre de la biologie » ou que la science pouvait résoudre la question sociale (Lanessan : 1883, pp. 11-18). Ainsi, dès ses premiers livres, il se fit le promoteur de l'idée d'association dans et pour la lutte pour l'existence. Au fil de ses écrits, il devait se débarrasser progressivement de la notion de lutte pour l'existence au profit du thème associationniste... la rupture et le durcissement du discours étant patents au tournant du siècle. Ce thème de l'association pour la lutte est développé dans *Etude sur la doctrine de Darwin - La Lutte pour l'existence et l'Association pour la lutte*, 1881 ; *Le Transformisme - Évolution de la matière et des êtres vivants*, 1883 ; puis Lanessan prit du champ avec la notion de lutte darwinienne et se fit plus critique à la suite de l'utilisation de la notion par les économistes libéraux et surtout par les théoriciens socialistes (*La République démocratique*, 1897, *La Lutte pour l'existence et l'Évolution des sociétés*, 1903 ; *La Concurrence sociale et les Devoirs sociaux*, 1904) puis par les pangermanistes (*L'Idéal moral du matérialisme et la Guerre*, 1918).

Antonello La Vergata a ainsi pu voir dans ces ouvrages de Lanessan « une base à l'idéologie solidariste de la Troisième République, qui est réformiste et progressiste, ennemie de la lutte des classes, et qui n'est absolument pas disposée à admettre qu'une classe puisse devenir porteuse des intérêts de l'humanité » (in Tort : 1992, p. 81). De fait, la présentation des doctrines naturalistes par Lanessan était liée à des panégyriques de la III^e République puisque « du transformisme matérialiste seul pouvait découler les principes rationnels d'organisation des sociétés [...] tandis que le spiritualisme et le déisme ne peuvent conduire qu'au principe d'autorité et au despotisme qui en est la conséquence fatale » (Lanessan : 1883, p. 37). La croyance en cette synergie entre l'influence du milieu et l'hérédité des caractères intellectuels et moraux acquis plaident en la faveur de certaines mesures démocratiques conformes à l'intérêt naturel de la Nation. Ces réformes visaient plusieurs objectifs : limiter les effets des contre-sélections sociales (c'est un véritable lieu commun de la période, nous le verrons avec Lapouge) ; assurer l'instruction publique « qui développe l'intelligence, arme suprême dans la lutte pour la vie » ; favoriser l'égalité des citoyens devant les charges militaires ; améliorer la santé des travailleurs par l'hygiène ; limiter le travail des femmes et des enfants. D'ailleurs plus tard, il devait affiner sa philosophie politique de la sorte :

« Quant à moi, je n'hésite pas [...] à me prononcer en faveur du droit pour l'État de prescrire toutes les mesures susceptibles de fortifier la classe salariée en vue de la concurrence sociale que la nature lui impose et propres à atténuer les effets fâcheux de la concurrence individuelle qui existe nécessairement entre ses membres. » (Lanessan : 1881, p. 80 ; 1903, pp. 273-277 ; 1897(a), pp. 340-353 ; 1904, p. 308)

Manifestement durant ces années, charnière entre deux siècles, Jean-Louis de Lanessan adopta une position à géométrie variable quant à l'évaluation de la pertinence sociale du thème de la lutte pour l'existence. Faisant sans doute écho aux travaux de Jean Demoor, Jean Massart et Émile Vandervelde, Lanessan s'opposait au libre exercice des luttes sociales au nom du progrès de l'humanité

prôné par « les outranciers du laissez-faire »... il n'y voyait au contraire qu'un risque d'évolution retardée ou « régressive » pour ces classes sociales « condamnées par les hasards de la naissance ou les accidents de la vie, soit à l'esclavage, soit au servage, soit au prolétariat ». En revanche, la colonisation est non seulement perçue comme « un signe de supériorité anthropologique » et un « témoignage de la vitalité et de la durée des nations » mais également un moyen de « diminuer l'âpreté de la lutte pour l'existence dans les pays où la lutte est trop dense ». Il est vrai que si la colonisation était un moyen de résoudre la question sociale, elle devait se faire selon certaines règles : « nécessité absolue, imposée par notre civilisation et par nos intérêts, de renoncer aux brutalités traditionnelles des troupes et des administrations coloniales, de respecter la propriété, les usages, les coutumes, la religion des indigènes » (Demoor : 1897 ; Lanessan : 1897(a), pp. 325-326 ; 1897(b), pp. 6, 28, 30).

Sans doute, ces discours biosolidaristes ne furent pas partagés par l'ensemble de la profession, même si elle fut majoritairement lamarckienne de Lille à Brest en passant par Toulouse ⁵, et l'on sait qu'Alfred Giard fut réticent à toute extension des attendus des sciences naturelles hors de ses champs ordinaires d'application. Il est vrai qu'il critiqua tardivement l'abus d'utilisation des concepts de concurrence vitale, de sélection naturelle et d'hérédité en biologie et en sociologie. Il le fit d'ailleurs à un moment où le darwinisme et le darwinisme social étaient particulièrement attaqués en France. En 1898, en introduction d'un cours en Sorbonne, il précisait :

« Les gens du monde, les littérateurs surtout, qui à part de rares exceptions, parlent de tout cela sans études préalables et sans comprendre le vrai sens des choses, les philosophes et les métaphysiciens, esprits habitués à se payer de mots, nombre de savants mêmes croient avoir expliqué bien des phénomènes lorsqu'ils ont invoqué l'atavisme ou la lutte pour la vie, surtout s'ils l'ont invoquée en anglais, "struggle for life, struggle for life", rien ne résiste à ce sésame ouvre-toi ! qui doit nous livrer tous les

mystères de la biologie et de la sociologie. » (Giard : 1898 ; 1900, p. XII)

Il reste que les travaux d'Edmond Perrier et de Jean-Louis de Lanessan sont l'expression pour cette période antérieure à 1900, d'un darwinisme social réformiste. Ils fondèrent scientifiquement, biologiquement, le solidarisme politique français et nous verrons que Paul Bert, Charles Gide et Léon Bourgeois se servirent de ces travaux. L'existence de la loi darwinienne de la « lutte pour la vie » n'était pas contestée ; la solidarité apparaissait comme une réponse sociale à la pression exercée par cette lutte et un mode d'organisation assurant l'efficacité, le progrès et la victoire des associés les mieux adaptés aux conditions imposées par le milieu.

Les anthropologues et les médecins : un groupe composite mais actif

Le principal « procès » du darwinisme fut mené au sein de la communauté des anthropologues et médecins français. Il est vrai qu'ils achoppèrent sur la radicale nouveauté du darwinisme et qu'ils se firent les hérauts d'un lamarckisme bien français ; néanmoins ils furent les principaux diffuseurs des théories transformistes et évolutionnistes. L'embryologiste Matthias Duval avait une chaire à l'école d'anthropologie où il dispensait des cours de transformisme. Charles Letourneau, secrétaire général à partir de 1887 de la Société d'anthropologie de Paris, était le traducteur des premiers ouvrages de L. Büchner et E. Haeckel. Le principal groupe des anthropologues de l'École d'anthropologie de Paris s'affirmait avec force lamarckien dans le journal dirigé par Gabriel de Mortillet qu'ils éditérent de 1884 à 1887 (*L'Homme - Journal illustré des sciences anthropologiques*). Régulièrement, cette publication rendait compte des activités de leur groupe dénommé « Les dîners Lamarck », en vue de faire reconnaître la gloire du père français du transformisme (*L'Homme (...)* : 1884, pp. 601, 701-702 ; 1885 : p. 285 ; 1887 : pp. 21, 322, 386, 570, 620, 732 ; Duval : 1889 ; Conry : 1974, pp. 68-89 ; Harvey : 1984, pp. 388-410). L'école

d'anthropologie étant située au sein de la faculté de médecine de Paris, ces anthropologues, eux-mêmes médecins pour la plupart, complétaient de fait l'enseignement évolutionniste dispensé par de nombreux professeurs de médecine. Au vu de la liste impressionnante de ces professeurs évolutionnistes, établie par Jacques Léonard (Broca, Duval, Richet, Pinard, Landouzy, Blanchard, Hallopeau, Roger, etc.), il n'est pas surprenant que cet établissement fût perçu comme le principal foyer de diffusion des doctrines darwiniennes et lamarckiennes par les contemporains. Précisons que durant la période, Paris était le principal lieu d'enseignement des thèses évolutionnistes, loin devant les facultés de médecine de Lyon et de Bordeaux (Léonard : 1983, p. 202).

L'image de l'enseignement de ces universitaires dans l'opinion n'était d'ailleurs pas celle d'une science pure, idéologiquement neutre. D'une part un grand nombre d'anthropologues de cette école étaient engagés dans un combat politique et nous avons souligné, dans un chapitre précédent, l'investissement au sein de la mouvance radicale de Henri Thulié, d'Abel Hovelacque, de Charles Letourneau ou de Gabriel de Mortillet ou de l'Union Républicaine de Paul Broca. Ce cousinage entre engagement politique et activités scientifiques faisait dire à Y. Conry dans sa thèse que l'introduction du darwinisme en France avait vraisemblablement été obérée par les préoccupations extra-scientifiques, politiques et philosophiques de ces anthropologues français. Puis manifestement leur science était mobilisée à des fins politiques. C'est du moins l'opinion que délivrent leurs contradicteurs. À titre emblématique, le chanoine Duilhé de Saint-Projet intervenant au « congrès scientifique international des catholiques » à Paris en 1888, dans sa communication intitulée « Le problème anthropologique et les théories évolutionnistes », dénonce les anthropologues parisiens « tenants du matérialisme scientifique » et d'un « transformisme moniste ». De son point de vue, ils étaient responsables d'un ensemble de méfaits : la dissolution de la morale traditionnelle, la corruption de la jeunesse des écoles et les désordres sociaux (Duilhé de Saint-Projet : 1888, pp. 621-622). Est-ce le seul fait d'enseigner

une histoire de l'évolution animale et humaine antithétique de l'histoire biblique qui provoquait l'ire des catholiques ? Ces anthropologues et médecins évolutionnistes mettaient-ils vraiment leur science au service d'un athéisme militant, d'une idéologie politique ? La personnalité, l'engagement politique et l'audience de ces professeurs d'anthropologie incitent à répondre à ces questions, à analyser de plus près la littérature anthropologique de la période et à tenter de donner corps ou à infirmer les accusations formulées par la presse catholique ⁶.

La guerre de tranchées entre positivistes et matérialistes

Avant de nous attarder sur l'idéologie scientifique et la vision biopolitique de ces anthropologues, il est nécessaire de rappeler, en suivant les travaux de Joy Harvey, les tensions d'ordre institutionnel, politique voire épistémologique qui traversèrent cette École d'anthropologie depuis la mort de Paul Broca quelques mois après sa nomination comme sénateur par Gambetta en 1880, à la fin du siècle, véritable moment de refondation et de redéfinition des missions de l'anthropologie par les maîtres de l'école (Topinard : 1900 ; Manouvrier : 1899, pp. 233-259, 280-296 ; Harvey : 1984, pp. 401-405). Après la mort de P. Broca, le fragile équilibre entre positivistes et matérialistes scientifiques se rompit en faveur de ces derniers du point de vue du nombre et de l'influence institutionnelle. Cette recomposition ne se fit pas sans heurt puisque le successeur de P. Broca, le docteur positiviste Paul Topinard (1830-1912) perdit après de nombreux rebondissements, la direction de la Société d'anthropologie en 1886 au profit du docteur Charles Letourneau, et sa chaire d'anthropologie biologique en 1893, malgré le procès qu'il intenta au groupe matérialiste de l'école d'anthropologie. Plusieurs considérations opposaient les deux groupes. Au plan politique tout d'abord, Paul Topinard ne cachait pas son soutien à Jules Ferry. Symétriquement, la majorité des anthropologues étaient de sensibilité farouchement radicale, de

manière « intransigeante » même selon le mot de Paul Topinard. Nous avons déjà souligné les responsabilités politiques d'Abel Hovelacque et d'Henri Thulié au conseil municipal de Paris ou comme député, ou de Gabriel de Mortillet (1821-1898) – président de l'Association pour l'enseignement des sciences anthropologiques – maire de St-Germain-en-Laye et député de Seine-et-Oise ou de Ch. Issaurat (1825-1899), fondateur de la *Libre Pensée* sous le second Empire et organisateur des divers dîners mensuels du groupe du « matérialisme scientifique » ⁷. Les oppositions étaient également philosophiques. P. Topinard limitait l'anthropologie à une spécialité professionnelle – ne s'interdisant pas néanmoins, même si ce fut de manière modérée, de développer des considérations biopolitiques – alors que le groupe matérialiste en faisait une discipline ayant des missions morales et laïques. La revue *L'Homme* publiée de 1884 à 1887 dirigée par Gabriel de Mortillet, le *Dictionnaire des sciences anthropologiques*, publication collective du groupe (1890), ou *Le Précis d'anthropologie* d'Abel Hovelacque et de G. Hervé (1887) bruissent des prises de positions politiques et anticléricales ou de comptes-rendus de réunions de groupe du « matérialisme scientifique ».

Enfin, les oppositions étaient également liées aux conceptions épistémologiques de l'anthropologie. Comme le note Joy Harvey :

« D'un autre côté Charles Letourneau, en accord avec Mortillet, déjà préméditait d'exploiter tant la Société que l'École comme support institutionnel et tremplin de ses opinions sur l'évolution sociale. La chaire qu'il occupa à l'École, appelée d'abord « Histoire des civilisations » s'intitula dès lors « Sociologie », ce qui n'allait pas sans choquer les positivistes, pour lesquels le mot ne pouvait désigner qu'une science réellement nouvelle de la société et non cette science sociale raciologique. » (Harvey : 1984, p. 403)

Ces problèmes d'épistémologie n'étaient pas sans incidence sur les questions d'ordre institutionnel. L'impérialisme disciplinaire rêvé par un Ch. Letourneau, véritable auteur préscientifique de la science politique et auteur d'une œuvre fleuve ⁸, remettait en cause le pouvoir de Paul Topinard à la tête de l'institution. Ce dernier recherchait une reconnaissance universitaire alors que les

matérialistes souhaitaient une prise en charge par l'État et une autonomie de leur institution.

La *Revue d'anthropologie* fusionna avec la *Revue d'ethnographie* en 1889, pour prendre le nom *L'Anthropologie*. P. Topinard dirigea cette nouvelle revue de 1889 à 1894, avec pour principaux collaborateurs : Dacy, Boule, Cartailhac, Collignon, Deniker, Hamy, Montand, de Nadaillac, Piette, S. Reinach, le prince Roland Bonaparte, Verneau... Fausse embellie, puisque, après 1893, le clivage fut total et P. Topinard et son groupe furent marginalisés. À la fin des années 1890 pourtant, une position consensuelle fut trouvée par Léonce Manouvrier, professeur à l'école d'anthropologie, à la suite d'une réflexion suscitée par les travaux de G. Le Bon et de Vacher de Lapouge. Dans un article intitulé « L'indice céphalique et la pseudosociologie » et publié dans la *Revue mensuelle de l'école d'anthropologie de Paris* (1899), il révisait à la baisse les missions et les prétentions de l'anthropologie et défendait une épistémologie plus rigoureuse.

Le rappel de cette histoire mouvementée de l'école d'anthropologie, de cette opposition entre les positivistes et les matérialistes, permet de mieux saisir la complexité des enjeux de l'idéologie scientifique véhiculée et émise par ces anthropologues. Ce qui est donc en jeu, ce n'est pas simplement la détermination de la frontière entre science et idéologie mais également l'assise épistémologique et la méthodologie d'une discipline. L'anthropologie : nouvelle sociologie et fondement d'une science politique ou simple « science sociale raciologique » ? Les expressions lamarckiennes ou darwiniennes sociales de ce groupe d'anthropologues ne sont donc pas seulement à mettre sur le compte de scientifiques trop zélés mais expriment sans doute les errements d'une discipline à la recherche de sa scientificité.

« La doctrine de l'évolution est de nature à rendre ses adeptes progressistes en toutes choses »

Trois types de production permettent de saisir l'idéologie scientifique de ces anthropologues. Le dépouillement de la *Revue d'anthropologie*, de la revue *L'Anthropologie* et du *Bulletin de la société d'anthropologie de Paris*, permet de repérer la production scientifique à forte charge idéologique des anthropologues français, lesquels peuvent être classés en différentes populations. D'une part, en raison de l'homogénéité politique et philosophique du groupe, la production des matérialistes scientifiques « radicaux » – groupe par ailleurs majoritaire – peut être analysée isolément. La tâche est d'autant plus facile qu'ils s'exprimèrent dans des œuvres collectives, nous l'avons dit, que ce soit dans la revue *L'Homme*, éditée de 1884 à 1887 (forme de contestation sourde du groupe de Ch. Letourneau au magistère de Paul Topinard), ou *Le Dictionnaire des sciences anthropologiques*. Il s'agira de révéler la vocation militante et la spécificité de leur philosophie scientiste, d'insister sur la mission dévolue de leur point de vue à l'anthropologie et de révéler leurs projets biopolitiques. Puis dans la mesure où les colonnes de leurs revues furent largement ouvertes à des expressions plurielles, il est sans doute opportun de s'attarder sur les articles de deux auteurs appréciés en leur temps, représentatifs d'une anthropologie « pré-scientifique » foisonnante, cherchant ses marques : Gustave Le Bon (1841-1931) et Georges Vacher de Lapouge (1854-1936). Si la notoriété relativement rapide de Gustave Le Bon n'est pas due à ses premiers écrits anthropologiques, le succès de G. Vacher de Lapouge fut quant à lui posthume, la discussion de ses articles et ouvrages n'ayant pas, à peu de choses près, dépassé le cercle des spécialistes en anthropologie, en sciences politiques ou en sociologie durant la période. Néanmoins l'impasse ne peut être faite sur les travaux de ces deux auteurs, d'une part parce qu'une abondante littérature les a déjà considérés comme les figures idéaltypiques d'un darwinisme social libéral pour l'un et sélectionniste pour l'autre et surtout parce que l'exercice de réfutation de leurs travaux a permis aux anthropologues et aux sociologues d'émanciper, à bon compte peut-être si l'on songe au conflit opposant P. Topinard et les matérialistes de l'école

d'anthropologie leurs disciplines respectives de l'anthroposociologie.

La vocation militante et polémique de l'anthropologie était clairement brandie par le groupe matérialiste des Bertillon, Coudereau, Hovelacque, Issaurat, Lefèvre, Letourneau, Mortillet, Thulié et Véron. Ce groupe « Lamarck », selon leur propre dénomination, présentant en 1890 leur *Dictionnaire des sciences anthropologiques*, fruit de six années de long travail et véritable *vade mecum* de la représentation de leur science, inscrivait leur entreprise « dans le cadre de la lutte engagée contre la religion et la métaphysique » : « le matérialiste contemporain est devenu, grâce au progrès de toutes les sciences sur lesquelles il s'appuie, la seule doctrine qui puisse soutenir utilement la lutte contre les dogmes religieux, les entités métaphysiques et toutes les rêveries qui ont détourné pendant si longtemps l'humanité de la voie au terme de laquelle se trouve son émancipation ». À l'article « Transformisme » rédigé par P. G. Mahoudeau, la formule était encore plus incisive. Dans un développement curieux, de l'histoire en quatre phases du transformisme, où l'école d'anthropologie succédait au lamarckisme, au darwinisme et à l'haëckelisme, l'auteur spécifiait les missions de l'école, soit la vulgarisation du transformisme et la lutte contre les théologies :

« [...] C'en sera fait de leur effronté commerce, le jour où inévitablement se répandra dans les masses l'écrasante vérité : l'homme est un animal perfectionné, il est le simple résultat d'un nombre infini de transformations successives. Les pseudo-représentants des divinités de tous genres ne trouvent plus assez de gens arriérés pour vivre à leur dépens, ne pouvant plus faire assez de dupes auront alors à subir la loi commune : se transformer ou périr. Comme les gigantesques reptiles des temps paléologiques, les théologistes ont atteint leur apogée, et comme eux, ils disparaîtront. C'est la lutte dernière qu'ils soutiennent, le dernier acte de cette lutte pour l'existence si bien décrite par Darwin. ⁹ » (*Dictionnaire des sciences anthropologiques* : 1884-1890, pp. 1068-1069)

Les développements idéologiques de ces anthropologues ne se limitaient pas à la seule remise en question de la mythologie biblique et par conséquent du magistère intellectuel et moral des diverses Églises. L'adhésion au transformisme et aux doctrines évolutionnistes impliquait pour les anthropologues des conséquences politiques, morales et sociales. Le postulat en est ainsi défini par A. Hovelacque et G. Hervé en 1887 :

« Il faut être transformiste complètement ou ne pas l'être : s'arrêter à la dernière étape, c'est commettre contre la logique la plus évidente, une lourde faute. Darwin, un instant hésitant, non par doute mais par scrupule, a su l'éviter. » (Hovelacque : 1887, p. 171)

De sorte qu'un isomorphisme entre évolutionnisme scientifique lamarckien – paternité clairement revendiquée – et des idées « progressistes » en politique semble un truisme pour l'ensemble de ces anthropologues matérialistes. Le consensuel Léonce Manouvrier, pourtant l'auteur le plus modéré, est à ce titre clair :

« La doctrine de l'évolution et du transformisme est de nature à rendre ses adeptes progressistes en toutes choses et à fournir les plus précieuses indications sur les voies et les moyens de réalisation du progrès moral. » (Manouvrier : 1894, p. 369)

M. Duval considère pour sa part :

« la théorie de la fixité des espèces s'évanouira comme a disparu la distinction des castes et [...] la théorie transformiste lui succédera, ainsi que, à la noblesse héréditaire, a succédé l'égalité pour tous et pour tous le droit d'aspirer à tous les rangs, selon ses aptitudes et ses mérites [...]. Ces deux ordres d'idées se touchent à bien des égards et peut-on presque dire que les adversaires du transformisme se trouvent surtout parmi les naturalistes que les traditions d'Écoles rendent réfractaires à la théorie nouvelle, comme les adversaires du principe d'égalité et de liberté sont en général des hommes que leur éducation et leurs liens de familles ont tenu étrangers au mouvement du progrès ¹⁰ . »

Le couple « évolutionnisme scientifique et progressisme en politique » est décliné à l'envi dans l'ensemble de la presse anthropologiste et si nous en doutions encore, nous citerons pour

finir Charles Letourneau, de sensibilité radicale et secrétaire général de la société d'anthropologie à partir de 1887, à la suite de Paul Topinard :

« Le parlementarisme couronne cependant la série des formes politiques essayées par l'humanité depuis l'origine des sociétés jusqu'à nos jours, cette série politique qui commence par l'anarchie des Fuégiens ou Esquimaux, obéissants à des coutumes et non à des gouvernements, passe par le clan familial, la tribu républicaine d'abord, monarchique et aristocratique ensuite, arrive à la monarchie despotique puis enfin par un retour amendé vers les origines, aboutit au gouvernement parlementaire. »
(Letourneau : 1884, pp. 682-683 ; 1890, p. 533 ; 1895, p. 556)

De telles déclarations, il résultait que l'anthropologie se muait en « bras séculier » des doctrines évolutionnistes. *A minima*, tous s'accordaient à reconnaître une utilité sociale et politique des attendus d'une anthropologie évolutionniste. Les points de désaccord se cristallisaient en revanche sur les missions et les ambitions de l'anthropologie. Les matérialistes prêchaient un impérialisme de l'anthropologie sur d'autres disciplines et faisaient de l'anthropologie, la mère des sciences sociales et politiques. L'œuvre encyclopédique de Charles Letourneau parmi d'autres travaux, est une preuve maladroite mais manifeste de cette volonté hégémonique. Cette mouvance développait un souci interventionniste en politique, un programme biopolitique manifeste.

Les exemples sont multiples de ce souhait d'une hégémonie de leur discipline sur les autres sciences sociales, humaines et politiques. Paul Topinard en 1881 reprend à son compte la formule du président de la Société d'anthropologie de Londres, James Hunt, affirmant en 1864 : « L'anthropologie comprend toutes les sciences qui concourent à la connaissance de l'homme et de l'humanité comme l'anatomie, la physiologie, la psychologie, l'ethnographie, l'ethnologie, la philosophie, l'histoire, l'archéologie et la paléontologie ». Après 1893, à l'issue de son conflit avec les matérialistes, il devint plus modéré sur ce point. Des passerelles pouvaient être jetées entre sociologie et anthropologie mais elles

devaient rester des disciplines autonomes. Pour Ch. Issaurat, la pédagogie n'est qu'une branche de l'histoire naturelle de l'homme. Léonce Manouvrier, professeur à l'école d'anthropologie de Paris, définit l'anthropologie comme « l'histoire naturelle de l'homme au double point de vue biologique et sociologique ». En conséquence, il désire que cette discipline pénètre « jusque dans le domaine de la législation tant civile que pénale » et qu'elle participe à la formation des juristes. Il présente comme « un postulat » la liaison étroite existant entre l'hygiène, la morale, le droit, l'éducation et la science anthropologique (Topinard : 1891, pp. 19-20 ; 1893, p. 685 ; Issaurat : 1884, p. 411 ; L. Manouvrier : 1894, pp. 354, 370).

De surcroît, la volonté d'un interventionnisme biopolitique s'exprimait selon diverses nuances des souhaits les plus modérés... aux plus radicaux. Ainsi pour Paul Topinard :

« L'évolution de la société peut être un mal comme un bien. Par conséquent l'intérêt de l'homme est de donner à l'évolution la direction qu'il croit la meilleure et non d'attendre béatement de la nature la réalisation de son rêve. À la formule "aide-toi, le ciel t'aidera", il faut substituer celle-ci : "ne compte que sur toi". » (Topinard : 1900, p. 368)

Il faut préciser qu'il combattait par ailleurs le darwinisme social libéral d'un Herbert Spencer, favorable à un *statu quo* social car par trop optimiste en un évolutionnisme naturel :

« Nous différons de lui en ce qu'il compte sur l'évolution naturelle, tandis que nous, nous croyons indispensable que l'homme conduise lui-même l'évolution [...]. Nous croyons fermement à la toute puissance de l'hérédité, des habitudes et de l'inconscient dans les actes quotidiens. Nous sommes convaincus que si la société le veut, si elle s'y prend avec méthode, elle peut en quelques générations transformer les sentiments et les mœurs et les adapter à la situation [...], les instincts utiles se sont créés d'eux mêmes chez les animaux, il serait extraordinaire que l'homme, avec son intelligence, ne puisse les créer de même en conformité avec le genre de vie qu'il a adopté [...]. » (Topinard : 1900, pp. 479-480)

Malgré tout, pour cet anthropologue, s'il était nécessaire de concilier « les vérités de l'histoire naturelle et les nécessités

sociales actuelles [...] », il considérait que c'était « aux spécialistes en matière de législation et d'administration à les trouver » (1893(b), p. 686). D'autres, comme le démographe et membre de la Société d'anthropologie Arsène Dumont (1849-1902), qui consacra sa vie à étudier les causes de la dénatalité en France et les moyens d'y pallier, constatant l'inefficacité des lois darwiniennes et malthusiennes dans la société humaine, en appelaient à une démocratie appliquant une « viriculture intensive ». L'amélioration des conditions de vie et une pratique de la solidarité sociale et politique, la mise en action d'une « capillarité sociale » permettaient aux meilleurs éléments de s'exercer à la concurrence intellectuelle et économique. Il est vrai que l'œuvre de Dumont – exploitée alors par des spécialistes et exhumée il y a peu par André Béjin – était construite en contrepoint d'une propagande néomalthusienne ou d'un eugénisme sélectionniste Lapougien (Dumont : 1890 ; 1898 ; 1901 ; Nitti : 1897 ; Béjin : 1990) ¹¹ . Enfin pour la majorité des anthropologues matérialistes et radicaux, la justification d'une action politique fondée sur une morale scientifique, utilitaire, évolutionniste, ne souffre pas d'hésitation. Charles Letourneau, représentant du groupe, affirme :

« À coup sûr la morale scientifique pourrait nous être d'un grand secours en indiquant aux législateurs, aux éducateurs, aux dirigeants en général, la voie dans laquelle il faut s'engager, le milieu social qu'il faut créer, les réformes qu'il faut accomplir pour sauver la transition et préparer l'avenir [...] ; c'est de la morale utilitaire, au sens élevé du mot, que l'on peut dire : « Elle ne vient pas apporter la paix mais la guerre ». Avant tout, cette morale est celle de l'avenir ; elle vise à pousser les jeunes générations dans des voies nouvelles et meilleures, à les adapter, non à un état social imparfait [...] mais à une société supérieure plus intelligente et plus juste. » (Letourneau : 1898, pp. 682-684)

Dans un article ultérieur, il ajoutait : « On est donc fondé à prédire la venue d'une ère nouvelle, jusqu'ici non atteinte encore par l'humanité dite civilisée, où la politique cessera d'être un art confus et empirique pour devenir scientifique, c'est-à-dire sociologique » (*Dictionnaire des sciences anthropologiques* : 1884, p. 1014). Au travers

de leur littérature d'ailleurs, ne s'expriment pas seulement des intentions ou des souhaits moraux et éthiques mais un véritable programme justifié point par point par des considérations darwiniennes et lamarckiennes que ce soit en politique intérieure ou extérieure.

Pour une école matérialiste : « aide pour l'existence ou préparation à la lutte pour la vie » ?

Faisons une petite incursion en politique intérieure tout d'abord. Une philosophie lamarckienne sociale est patente. Pour tous, il s'agit de modifier et d'améliorer les conditions de vie car l'influence du milieu est supérieure au déterminisme et au fatalisme héréditaire ¹². Postulant l'acquisition par l'hérédité des caractères moraux et sociaux, ils accordent tous donc un rôle crucial à l'éducation afin de faire acquérir les « qualités sociales les plus nobles, tel l'altruisme, et la solidarité vitale » pour « une race belle, forte et intelligente », car note Ch. Letourneau :

« Le patriotisme changera de nature : il visera non plus à subjuguier les voisins par la force mais à les dépasser en adoptant des lois plus justes et plus utiles, en pratiquant une morale plus élevée, en possédant une science plus profonde, une littérature plus riche et plus belle [...]. La cité qui, dans ces compétitions intelligentes remportera le palme, conquerra les autres mais moralement en leur servant de modèle. » (Letourneau : 1895, p. 557 ; 1898, pp. 581-584 ; Manouvrier : 1891, pp. 225-237)

Ce rôle attribué à l'éducation ne vise pas à une égalité « biologique » immédiate entre les individus, mais à faciliter et à donner une égalité des chances entre les individus ou leur faire acquérir des qualités morales et sociales car tous ces anthropologues considèrent que la concurrence et la lutte sont des facteurs de progrès mais au sein des sociétés civilisées, elle se sont déplacées et sont circonscrites aux luttes intellectuelles et économiques. Ch. Issaurat, partisan d'une éducation « matérialiste et laïque », résume ainsi le projet :

« L'école laïque c'est l'école matérialiste, il n'y en a pas d'autre. Aujourd'hui l'étude de l'homme étant plus approfondie, plus scientifique [...], l'anthropologie précisant d'une façon rigoureuse la place de l'homme dans la nature et son évolution physique, intellectuelle, morale à travers le temps et l'espace, et selon les milieux et races ; toute la science, en un mot, dont les théories confirment de plus en plus la théorie transformiste et matérialiste, la science aujourd'hui exige que la pédagogie nouvelle se dégage complètement de la phraséologie sentimentale dont on abuse encore à la journée, de la routine scolastique, répudie les compromis avec les préjugés religieux moraux ou autres et sorte tout entière, comme nous l'avons dit, de l'histoire naturelle de l'homme [...]. L'éducation commence avant la naissance. L'enfant tient de ses parents, de ses ancêtres des qualités ou des défauts qui favorisent ou entravent son évolution. La vie intra-utérine influe aussi sur l'organisation du petit être [...]. Après la naissance, ce sont les milieux physiques et moraux dans lesquels il est placé qui ont le plus d'influence sur son éducation[...]. L'instruction morale et philosophique, qui est de tous les instants, prend pour base la lutte pour la vie, mais insiste sur l'aide pour l'existence qu'à si bien fait ressortir de Lanessan et rend évidente, par les faits, la grande loi de solidarité. »
(*Dictionnaire des sciences anthropologiques* : 1885, p. 413)

Selon les auteurs, la philosophie biologique fluctue entre un lamarckisme social et un darwinisme social réformiste selon qu'ils insistent sur l'importance des réformes sociales et de l'éducation ou sur une compétition interindividuelle au plan intellectuel et social, régulée par un solidarisme fondé biologiquement. Ainsi pourrait-on relever quelques nuances. Certains anthropologues, tel le ferryiste Paul Topinard, considéraient les inégalités naturelles et l'état de concurrence comme les seuls moteurs du progrès. Aussi désiraient-ils préparer tous les individus à la lutte pour la vie, restreinte à la seule compétition sociale et intellectuelle en leur accordant l'égalité des chances. Les anthropologues classés radicaux restreignent le concept de la « lutte » initiatrice du progrès à la seule concurrence intellectuelle et désirent par l'éducation réformer moralement, intellectuellement et physiquement tous les individus de la nation, de la race, ce pour plusieurs générations,

dans une perspective héréditariste (Ch. Issaurat, 1884 ; L. Manouvrier, 1891 ; Ch. Letourneau, 1895). Le Dr J.-L. de Lanessan (1843-1919) appartenant à la Société d'anthropologie et collaborateur du *Dictionnaire des sciences anthropologiques*, en 1881, alors professeur agrégé d'histoire naturelle à la faculté de médecine de Paris et député radical, désirait « prodiguer à chacun l'instruction qui développe l'intelligence, arme suprême dans la lutte pour la vie ; supprimer la propriété familiale qui constitue l'obstacle le plus redoutable à la disparition des castes, par les altérations dans la lutte sexuelle ; donner à toutes les intelligences et à toutes les forces les moyens de se grouper en vue du bien être et du progrès des individus et de l'espèce ». De plus, Jean-Louis de Lanessan militait pour la liberté complète de l'enseignement, hors du giron de l'église. Déposant un projet de loi en 1884 réitérant ses options en faveur de la gratuité et de la laïcité, c'est en des termes darwiniens qu'il s'exprimait : « C'est de la concurrence des méthodes, c'est dans la concurrence des maîtres, c'est dans les efforts que chaque citoyen peut faire, pour faire arriver à valoir ses capacités, à s'attirer des élèves [...] que se trouve le progrès » (Lanessan : 1881, p. 80 ; Levasseur : 1906, p. 11). Ces thèmes d'ailleurs, preuves de l'audience de leurs auteurs, n'étaient pas réservés au seul usage d'un cercle confiné puisque des hommes politiques les firent leurs. Nous songeons ici à Jules Ferry et Paul Bert pour la période de la jeune III^e République mais les élites politiques de la République radicale de la fin du siècle furent aussi perméables à cette morale et à cette sociologie biologique. En avril 1879, à un congrès des sociétés savantes départementales à la Sorbonne, Jules Ferry, alors ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, lia les projets de la démocratie républicaine et l'idéal scientifique, en des élans darwiniens et positivistes : « C'est par la haute science, c'est par la haute culture intellectuelle que les démocraties puissantes, celles qui visent à un long avenir, s'affirment, s'élèvent et conquièrent leur place au soleil. » Puis, favorable à un relèvement du niveau, par l'éducation scientifique, des enseignements supérieurs et secondaires, il note que plus les

enseignements sont élevés, plus « ils opèrent efficacement cette sélection des intelligences [...] dans les masses profondes de la nation ». Paul Bert, autre personnage républicain prestigieux, intégrait fréquemment dans ses articles ou ses conférences électorales la problématique darwinienne. En 1880, dans une conférence électorale au Havre, il précisait : « La société doit [...] s'efforcer d'atténuer les conséquences de ces inégalités (naturelles et sociales) en fournissant par l'instruction, des armes solides à tous ceux qui sont appelés à prendre part au combat, afin que l'égalité ne soit pas pour eux un mot trompeur qui provoque les réclamations des vaincus et engendre des révolutions sans nombre. » Ce dernier était d'ailleurs persuadé que : « Les sociétés en progressant sont de plus en plus affranchies du fatalisme de l'hérédité en s'affranchissant de la domination des castes et des classes. » (Ferry : 1879, p. 1012 ; Bert : 1881, p. 384 ; 1885, p. 336).

« La vitalité et la durée des nations par l'expansion et le croisement »

Pour ce qui concerne, ce que nous pourrions appeler par euphémisme, le programme de « politique extérieure » des anthropologues, l'analyse est plus difficile car leurs positions furent moins nettes et moins consensuelles. Durant les années 1880, le problème de l'origine des races – polygénisme et monogénisme – n'était pas une affaire réglée. Dans leur *Précis d'anthropologie*, A. Hovelacque et G. Hervé défendaient encore en 1887 l'idée d'un transformisme polygénique (l'évolution organique se serait effectuée en plusieurs points de l'espace et à plusieurs moments de la durée) contre le monogénisme d'un Haëckel ou d'un Büchner. Les conséquences n'étaient pas minces puisque en plus de la hiérarchie raciale communément acceptée même si la typologie des races étaient problématiques – ils en convenaient fort bien – se posait le problème du métissage. Ainsi pour A. Hovelacque et G. Hervé tous les croisements ethniques n'étaient pas avantageux et les différences entre humains étaient comparables aux différences

entre races humaines (Hovelacque : 1887, p. 220) ¹³ . Quoiqu'il en soit, ces points -polygénisme ou monogénisme ; fécondité des métissages ou métissages eugénésiques – faisaient débat au sein de la société d'anthropologie.

Cette querelle entre spécialistes ne peut être dissociée des polémiques relatives à la politique coloniale d'une part et aux doctrines coloniales d'autre part. Rappelons que l'impérialisme colonial français se développa en deux phases caractéristiques. Du congrès de Berlin en 1878 à l'aube des années 1890, la politique coloniale fut impopulaire en raison de la politique continentale axée sur la revanche contre l'Allemagne. Cette politique d'expansion fut donc élaborée par quelques républicains opportunistes désireux de mettre fin à la politique de recueillement et par certains groupes de pression telles les sociétés de géographie et d'anthropologie ou des cercles d'économistes. Durant cette période, la droite monarchique et l'extrême gauche radicale constituèrent les pôles principaux d'opposition aux thèses coloniales. Après 1890, à la faveur peut-être de l'alliance franco-russe (1893) consacrant la fin de l'isolement de la France dans sa politique internationale, l'opinion apparut acquise à l'expansion coloniale. L'impérialisme français eut ses nouveaux doctrinaires. À l'automne 1891, se constitua d'ailleurs un intergroupe parlementaire, informel parti colonial, constitué d'une centaine de députés républicains animés par E. Étienne, G. Hanotaux et T. Delcassé. Parallèlement, la doctrine coloniale qui s'imposa dès le congrès colonial réuni lors de l'exposition de 1889 était celle d'une assimilation systématique des indigènes, conforme aux traditions et au tempérament français. D'ailleurs Gustave Le Bon, souleva l'indignation du Congrès de 1889 lorsque, au nom de l'anthropologie et de l'évolution, il défendit la radicale différence entre les races et condamna toute tentative d'assimilation. Nous savons néanmoins aujourd'hui que des politiques antiassimilationnistes furent appliquées dans les colonies, par Paul Bert au Tonkin en 1885, par exemple. On trouve trace de cette politique par le biais de ce commentaire de Jules Ferry :

« Convaincu que l'école est l'un des instruments les plus puissants de la colonisation, persuadé que chez les peuples stationnaires comme ceux de l'Asie notre but doit être de développer la civilisation existante et non d'en changer l'espèce, [P. Bert] avait conçu, en s'inspirant de ces deux principes, un système complet d'enseignement. L'idée de P. Bert était de tirer parti de ces pratiques sociales [...], de les canaliser à notre profit en nous gardant bien de chercher à implanter chez les tonkinois notre civilisation, si peu semblable à la leur. » (Deschamps : 1953, pp. 131, 143 ; Ferry : 1890, pp. 291-292).

Mais revenons à nos anthropologues. Si, somme toute, G. Le Bon ne fut pas isolé dans sa prise de position parmi les anthropologues des années 1880, ces débats devaient s'atténuer et faire place à une position plus consensuelle et au final globalement assimilationniste. En 1897, J.-L. de Lanessan – mais nous aurions pu citer L. Manouvrier naturaliste, membre de la société d'anthropologie et radical était favorable à une certaine fusion : « L'histoire entière de l'humanité témoigne que l'expansion et le croisement sont les conditions indispensables de la vitalité et de la durée des nations » (Deschamps : 1953, p. 145 ; Manouvrier : 1891, p. 233). En revanche, tous s'accordaient à reconnaître une histoire évolutionniste de l'humanité que ce soit à partir d'un processus darwinien de luttes interindividuelles ou interspécifiques pour l'existence ou d'adaptation lamarckien à leurs niches écologiques. Au final, la représentation de l'humanité ne variait guère. Les différentes races humaines se distribuent toujours sur une échelle évolutive, certes variable selon les auteurs, mais immanquablement la répartition des rôles est identique. Les races supérieures appartiennent aux sociétés occidentales et les autres races dites inférieures sont les témoignages du passé de la civilisation. Leur préoccupation principale, bien sûr est de collecter les informations anthropologiques sur ce passé de la civilisation. Cette vision étroite de la science anthropologique limitée et bornée par une recension et une description méthodique et monomaniaque des groupes raciaux devait d'ailleurs à terme signifier leur marginalisation sur

la scène scientifique internationale (Letourneau : 1895, p. 560 ; Topinard : 1900, p. 220 ; Le Bon : 1881(b), p. 781 ; Deniker : 1900).

Les thèses darwiniennes sont moins utilisées pour signifier les différences raciales que pour tenter de donner sens à l'histoire des nations. Au travers de leurs productions, tous expriment leur amer constat du caractère universel de la concurrence du « struggle for life » et de la survie des plus aptes entre les « races » ou les nations. Parallèlement, ils admettent avec Darwin que la guerre a perdu son utilité évolutive. Aussi, un credo évolutionniste se met en place, qui est repris par l'ensemble des auteurs consultés : entre les races supérieures l'émulation en vue du progrès de l'espèce doit être intellectuelle, industrielle et économique pour certains. La régulation de la lutte pour l'existence entre les nations peut s'exercer par la colonisation, même et surtout pacifique, témoignage pour d'autres de la force d'expansion d'une nation, de sa vitalité et de sa fécondité ¹⁴ .

Gustave Le Bon et Georges Vacher de Lapouge : un darwinisme social à l'usage des élites... ou des sociologues ?

Nous ne pourrions clore ce panorama des modalités d'émission des thèmes darwiniens sociaux par les anthropologues français sans nous attarder sur deux auteurs que d'aucuns considèrent comme des figures archétypales du darwinisme social en France : Gustave Le Bon et Georges Vacher de Lapouge ¹⁵ . Il est difficile d'écrire des choses nouvelles sur ces derniers car dans cette historiographie consacrée aux racines idéologiques des mouvements d'extrême droite européens, ils firent l'objet d'un nombre considérable d'analyses et d'articles érudits ¹⁶ . Au regard de ces pléthoriques historiographies, sans doute G. Le Bon et Vacher de Lapouge ne subissent-ils pas le même traitement. En raison de sa prolificité, de sa curiosité intellectuelle, des différents domaines d'études investis, – et aussi disons-le de ses liens avec les notables républicains au

point d'être quelquefois présenté comme le maître à penser des classes dominantes –, Gustave Le Bon échappe pour partie à l'hallali (Moscovici : 1981, p. 79 ; Fridenson : 1987, pp. 1038, 1055). Ses ouvrages en psychologie sociale et son étude *La Psychologie des foules* (1895) suscitent encore des analyses critiques. G. Vacher de Lapouge pour sa part fait pratiquement l'objet d'une condamnation sans appel. Pour la majorité des historiens et surtout des sociologues qui se sont intéressés à Vacher de Lapouge, le considérant comme « le plus important des darwiniens sociaux français » (Béjin : 1982, p. 324), il fait souvent figure de précurseur soit d'un eugénisme darwinien sélectionniste de type anglo-saxon, soit d'idéologue d'un racisme eugéniste nazi ou de précurseur de la sociobiologie. Dans tous les cas, il apparaît comme une figure originale d'un socialisme aristocratique et eugénique et le parangon des excès d'un darwinisme social sélectionniste. Hors la littérature militante de la « nouvelle droite », certains sociologues, il est vrai en minorité, proposent timidement de contextualiser l'œuvre de G. Vacher de Lapouge et au sein de ses travaux de séparer le bon grain de l'ivraie et de reconsidérer ses propos relatifs « aux méfaits des sélections sociales » ou ses propositions eugéniques décontaminées de ses délires aryanistes (Gloor : 1985, pp. 164-165).

Ce qui nous préoccupe ici c'est moins la filiation idéologique entre Gustave Le Bon, Georges Vacher de Lapouge et l'idéologie des droites extrêmes – sans aucunement mésestimer les occurrences doctrinales et méthodologiques – que l'analyse du couple argumentaire « darwinisme social et antidarwinisme social » dans le contexte des années 1880 à 1914. Nous dirons quelques mots de leurs parcours biographiques et de l'architecture de leurs systèmes idéologiques mais dans l'exacte proportion de l'audience de leurs thèses darwiniennes sociales dans la période considérée... au final relativement faible. Pour le dire vite, la production anthropologique et explicitement darwinienne sociale de Gustave Le Bon est principalement centrée sur la décennie 1880 et n'occupe que le début de sa carrière de polygraphe ; pour Georges Vacher de Lapouge, l'anthropologie, l'anthroposociologie et le darwinisme

social furent l'affaire de sa vie bien qu'il n'en vécut pas, de la mi décennie 1880 à 1909 ; ses interventions ultérieures passèrent quasiment inaperçues en France. Ces deux auteurs durant leur moment de créativité darwinienne sociale ne publièrent que dans des revues sérieuses de spécialistes, ou de bonne vulgarisation. Pour Gustave Le Bon – qui fut d'ailleurs directeur de collection chez Flammarion (à partir de 1902, il dirigea la « Bibliothèque de philosophie scientifique ») – ce fut dans la *Revue d'anthropologie* (en 1879) de P. Broca et de P. Topinard, la *Revue Scientifique* (de 1881 à 1894), alors dirigée par Paul Bert, la *Revue philosophique* (1886 et 1896) de Théodule Ribot. De même G. Vacher de Lapouge, publie également dans la *Revue d'Anthropologie* (en 1887 et 1888), *L'Anthropologie* (en 1887), la *Revue internationale de sociologie* (en 1893 et 1894) de René Worms et la *Revue scientifique* (en 1897). Notons encore que ces thèses darwiniennes sociales furent publiées dans des revues ou dans des collections éditoriales couvrant plusieurs champs disciplinaires révélant implicitement le marais épistémologique véritablement préscientifique des sciences sociales et politiques d'alors. G. Le Bon et G. Vacher de Lapouge publient indifféremment leurs travaux dans des revues anthropologiques, sociologiques, philosophiques ou de sciences politiques. G. Vacher de Lapouge fait éditer son livre *L'Aryen et son rôle social* par Fontemoing à Paris en 1899 avec pour sous-titre en première de couverture « Cours libre de sciences politiques » de même que son ouvrage *Race et milieu social – Essais d'anthroposociologie* fut publié chez Marcel Rivière en 1909, maison d'édition spécialisée dans les sciences politiques et sociales. Ainsi durant cette période, G. Le Bon et G. Vacher de Lapouge furent surtout appréciés et réfutés par des spécialistes de ces diverses disciplines. Nous le verrons plus amplement dans nos chapitres ultérieurs, mais de 1880 à 1914, les opposants au darwinisme social en France – principalement les représentants de l'Église catholique – ne firent pratiquement jamais référence à G. Le Bon ou Vacher de Lapouge, mais invectivèrent plutôt les représentants du lamarckisme social ou les vulgarisateurs d'une morale laïque matérialiste et utilitaire. Dans un même ordre

d'idée, durant presque vingt ans, G. Le Bon et G. Vacher de Lapouge furent favorablement accueillis dans les colonnes des diverses revues précitées ; le véritable moment de réfutation massive fut très localisé dans le temps. Il survint à la charnière des deux siècles et fut principalement le fait des experts de l'anthropologie, de la sociologie et des sciences politiques. Tout se passe comme si l'exercice de réfutation de thèses sans doute pseudo-scientifiques permettait à des disciplines de mûrir, d'être autonomes et de s'affranchir d'un passé scientiste. Il convient de mesurer l'exacte influence de la crise scientifique (conflit entre néolamarckisme et néodarwinisme) et de la crise politique contemporaine dans l'avènement de ces nouvelles sciences sociales et politiques.

Des réussites professionnelles contrastées

Les biographies de ces deux auteurs offrent des destinées contrastées. Gustave Le Bon, né à Nogent le Rotrou en Normandie en 1841 et mort à Paris en 1931, était un médecin de province qui accomplit ses études de médecine durant le second Empire. Il n'exerça pratiquement pas et consacra toute son existence à la vulgarisation scientifique, ambitionnant des hautes destinées universitaires ou académiques qui lui furent toujours refusées malgré son audience certaine auprès des « élites » au début du ^{xx}e siècle. Ses travaux les plus notoires où il élabore les trames d'une psychologie des peuples et des races en s'inspirant des travaux de Taine, de Gobineau et de Darwin, font partie des plus gros succès scientifiques de tous les temps. L'ouvrage *Les Lois psychologiques de l'évolution des peuples* publié pour la première fois en 1894, en est à la quatorzième édition en 1914 et son ouvrage le plus connu *Psychologie des foules* qui date de 1895 en est à sa trente-et-unième en 1925 et à sa quarante-cinquième en 1963 (Sternhell : 1978, pp. 148-149 ; Moscovici : 1981, pp. 73-97). Ce polygraphe investiga les nouvelles sciences de son temps pratiquement par tranches décennales à partir de 1879 : il synthétisa et vulgarisa les découvertes biologiques et anthropologiques (de 1879 à 1889), il

introspecta les sciences psychologiques (de 1889 à 1898) et à partir de 1900, se préoccupa principalement de physique et de mathématique, s'attachant à populariser les découvertes en matière de « radioactivité », « d'énergie intra-atomique » et de « dissociation atomique ». En 1878, il devint membre de la Société d'anthropologie de Paris, explorateur pour le compte du ministère de l'Instruction publique (en 1886, il fit des missions archéologiques en Inde et au Népal) et participa aux expositions universelles de 1878 et de 1889. À cette dernière exposition, il fut membre du comité d'organisation et président de la section du congrès pour l'étude des questions coloniales du Cambodge. Notons que ses travaux sur « les variations du volume du cerveau », lui valurent en 1880 un prix de l'Académie des sciences.

Georges Vacher de Lapouge, pour sa part, eut une vie moins mondaine et n'obtint pas la notoriété de Gustave Le Bon. Ce docteur en droit de l'université de Poitiers eut cette particularité qu'il fut l'un des rares auteurs de la période à s'autoproclamer darwinien social tout en exprimant conjointement pendant quelques années des opinions politiques marxistes. Après une brève carrière de substitut puis de procureur de la République (de 1879 à 1883), ce juriste opta pour une préparation à une agrégation de droit à Paris. Il menait parallèlement, outre l'apprentissage de plusieurs langues orientales, des études d'anthropologie à l'école d'anthropologie de Paul Topinard et des études de sciences naturelles à l'École des Hautes Études, dans la section de Milne Edwards. Contrairement à l'assertion de la plupart de ses biographes – qui le présentent comme un brillant agrégé de droit sans chaire – son dossier au ministère de l'Instruction publique précise qu'il échoua par deux fois à l'agrégation ¹⁷. Il exerça donc une profession de sous-bibliothécaire aux universités de Montpellier (1888-1893), de Rennes (1893-1900) et de Poitiers (1900-1922). Après avoir postulé sans succès à une chaire d'anthropologie au Muséum d'histoire naturelle, il abandonna l'anthropologie pour l'entomologie où il semble avoir obtenu une reconnaissance internationale. Au vu des nombreux rapports et courriers entre ses responsables

administratifs et les recteurs, on apprend que ses états de service furent des plus médiocres en raison de son caractère, de ses passions dévorantes pour l'anthropologie et autres sciences. Ces plaintes se répétèrent dans les trois établissements qu'il fréquenta¹⁸. De même, toutes les biographies insistent – à juste titre – sur son activité débordante pour l'anthroposociologie lors de son séjour à Montpellier (nombreux cours libres de sociologie politique aux facultés de lettres et des sciences, d'anthropologie politique à la faculté de droit et de crâniométrie à la faculté de médecine). Mais sans doute, au regard toujours de son dossier au ministère de l'Instruction publique déposé aux Archives nationales, doit-on pondérer l'audience de G. Vacher de Lapouge à Montpellier. Une lettre d'un certain Fécamp, bibliothécaire en chef, du 19 février 1893, adressé à l'inspecteur d'académie révèle au contraire l'insuccès de son activité anthropologique à Montpellier :

« Je me suis contenté de lui faire toucher du doigt, et il l'a reconnu avec autant de naïveté que de découragement qu'il avait vu les coups de grosse caisse de ses cours libres, ameuté contre lui et ses projets, tout ce qui à Montpellier pense, travaille et suit les cours ; qu'en présence de l'attitude non équivoque des facultés des sciences et des lettres, en présence du sentiment non encore officiellement manifesté mais non moins flagrant des deux autres facultés, on hésiterait peut-être longtemps en haut lieu avant de songer à installer ce quelque chose anthropologique qui ferait son bonheur. Sa dernière illusion est qu'on pourrait se passer des facultés et lui créer un laboratoire directement rattaché à l'École des Hautes Études [...]. J'ai essayé de ramener un peu de calme et de logique dans ses raisonnements ; mais au fond, je ne trouve rien à lui dire de probant. Le pousser à Rennes est délicat pour moi ; il sentirait trop que je ne cherche que m'en débarrasser ; lui laisser les illusions anthropologiques, je ne m'en sens pas le courage, après le fiasco double et successif de ses cours à grand orchestre¹⁹. »

G. Vacher de Lapouge développait également une activité politique au sein du jeune Parti Socialiste Ouvrier de Jules Guesde dont il fut le candidat (malheureux) aux élections municipales de 1888 et de 1892. C'est donc ce militant guesdiste qui présenta Paul Lafargue et

les théories marxistes aux lecteurs du *Messenger du Midi* de Georges Lachapelle (mars 1892) et qui entreprit des démarches avec la Bourse du Travail pour organiser à l'École des Hautes Études de l'association languedocienne des cours de législation ouvrière et d'économie politique destinés aux ouvriers. Nous ne savons pas si ce fut en raison de ses options politiques, de son prosélytisme darwinien social ou de ses mauvais états de service universitaires, en tous cas il cessa d'assurer des cours libres en 1892 et quitta Montpellier pour Rennes en 1893. D'ailleurs, quelques années plus tard, il devait pratiquement abandonner sa philosophie marxiste et la troquer contre une idéologie « socialiste-nationale » fondée sur ses doctrines monistes et darwiniennes.

G. Le Bon et G. Vacher de Lapouge partageaient avec leurs collègues anthropologistes quelques postulats communs (l'inégalité entre individus d'une même race et entre les races, une histoire évolutionniste de l'humanité), une identique méthodologie (l'anthropologie physique comme clef d'interprétation des comportements sociologiques) et une volonté commune de fonder « scientifiquement » une sociologie et une science politique. Ce fonds « culturel » commun explique sans doute l'absence d'esprit critique des anthropologues vis-à-vis de G. Vacher de Lapouge et de G. Le Bon durant une vingtaine d'années. Crise scientifique aidant (Le Bon et Lapouge adhèrent au weismannisme), les attendus de leur darwinisme social ou de leur anthroposociologie eugéniste et leur pessimisme foncier devaient apparaître avec plus de netteté ; leur philosophie était profondément incompatible avec le néolamarckisme social ou darwinien social réformiste de la communauté anthropologique. Quels furent précisément les contours des systèmes biosociologiques de G. Le Bon et G. Vacher de Lapouge ? Pour conclure ce chapitre, nous établirons schématiquement une synthèse de leurs argumentations qui devaient subir – nous le verrons ultérieurement – une critique en règle à la charnière des deux siècles.

Gustave Le Bon : « Il n'est pas au pouvoir de l'homme de changer l'évolution des sociétés à son gré »

L'analyse des œuvres de Gustave Le Bon révèle le traitement singulier des domaines scientifiques abordés. Le Bon utilise respectivement la biologie, l'anthropologie puis la psychologie pour illustrer et confirmer une philosophie sociale inégalitaire qui fondamentalement évolua peu. Sa conception de l'histoire était particulièrement déterministe. En d'autres termes, en plus des concepts de lutte pour l'existence et de sélection naturelle, les thèmes biologiques de l'inégalité naturelle, de l'hérédité des caractères acquis étaient considérés comme des lois fatales. Vulgarisés dès le début des années 1880, ils furent utilisés pour nourrir une grille explicative des domaines sociaux et politiques. Les disciplines anthropologiques puis psychologiques, selon l'opportunité ou le contexte scientifique, permettaient de traverser cette frontière entre la nature et la culture. Serge Moscovici vit justement en l'œuvre de Gustave Le Bon une expression singulière des peurs des classes bourgeoises traumatisées par les secousses sociales de la Commune, par l'irruption des masses ouvrières dans le champ politique. Terrorisées par la progression des idées révolutionnaires et obsédées par la recherche d'une solution, ces classes bourgeoises cherchaient « un remède draconien pour en venir à bout, une idée audacieuse qui purge les esprits [...]. Il fallait proposer une riposte au socialisme, montrer que la révolution n'était pas inévitable et que la France pouvait retrouver la force de maîtriser son destin » (Moscovici : 1981, p. 76) Ces craintes, ces haines des masses et de la révolution inspirèrent donc à Le Bon ce guide politique à l'usage des élites dirigeantes : *La Psychologie des foules* (1895), véritable manuel de manipulation psychologique des masses, où il exprima son désir d'une démocratie à la fois patricienne et individualiste.

Les thèmes sociodarwiniens apparaissent dans les premiers travaux de Gustave Le Bon, où l'influence de Spencer est d'ailleurs perceptible, et principalement dans les deux tomes de *L'Homme et*

les Sociétés (1881(b)). Cette étude du développement physique et intellectuel de l'homme et de l'évolution des sociétés humaines au travers l'histoire, était l'aboutissement d'une réflexion légitimée par des travaux anthropologiques. Ses précédents articles se proposaient de dévoiler les fatalités des inégalités raciales à partir d'une typologie et d'un classement des particularités anatomiques et crâniométriques. Les débats anthropologiques lui étant apparus trop limitatifs, il avait souhaité dépasser ces observations crâniométriques et les compléter par l'étude des variations de l'intelligence et des sentiments des diverses races humaines à la lumière de la biologie darwinienne (Le Bon : 1881(a), pp. 712-782). En 1881, Gustave Le Bon pouvait ainsi définir la pierre angulaire de son système philosophique pseudo-scientifique, soit « le projet d'une science de l'homme capable de produire l'éducation qui soit l'art de former les hommes et une politique qui est celui de gouverner »... Dans son esprit, il s'agissait à vrai dire d'un déterminisme biologique censé expliquer les prétendues inégalités naturelles. Ce déterminisme structurait sa vision sociale :

« Appliquant les lois de l'évolution [...] une société se développe fatalement comme un organisme et [...] il n'est pas au pouvoir de l'homme de changer cette évolution à son gré. Pour elle, un individu ou une forme sociale n'arrive à une forme supérieure qu'après avoir passé toute la série des formes inférieures qui la précèdent [...]. Elle prouve combien est lente l'évolution d'un peuple et à quel point est nulle l'influence des institutions qu'on essaye de lui imposer même quand ce sont des révolutions sanglantes qu'on lui impose [...] les institutions les meilleures qu'une nation puisse posséder [...] et les mieux adaptées résultent toujours directement de son évolution passée. » (Le Bon : 1881(b), p. 21)

Les éléments de toute société sont ainsi soumis à un ensemble de lois rigoureuses ; « l'hérédité étant assimilée à un élément de stabilité » fondait et légitimait le statu quo social. Ce déterminisme biologique n'occulte pas « la lutte pour l'existence » mais pondère cette loi dite « inexorable », seulement révélatrice du mode de perfectionnement passé des êtres humains ou encore à l'œuvre

parmi les sociétés civilisées. En 1894, développant l'idée que la guerre était un « instinct naturel » atténué par la civilisation mais sans cesse réactivé par cette « antipathie profonde entre les races » en raison « des divergences de leur constitution mentale », il devait heurter les rédacteurs de la *Revue scientifique*. De surcroît, il souhaitait l'institution d'un service militaire très dur, comme moyen de combattre les « dissolvants de la civilisation moderne : anarchisme, socialisme et infiltration étrangère » ! (Le Bon : 1894 (c), p. 193 ; 1894(a), pp. 160-161 ; Richet : 1894, pp. 204-206).

Les lois darwiniennes explicitement développées par Gustave Le Bon consolident une vision sociale des plus conservatrices, une apologie des races supérieures, des races indo européennes et des élites dirigeantes. Soulignons-le, même dans ce dernier domaine, la perspective raciale n'est guère abandonnée. Les élites intellectuelles, les classes supérieures ayant selon Le Bon « de plus gros cerveaux », résultat des luttes pour l'existence, de la sélection naturelle et de l'hérédité des caractères moraux et intellectuels acquis, elles se révèlent être les éléments anthropologiques supérieurs des races supérieures. Fort de cette affirmation, il exprime sa crainte du déferlement des classes populaires ou des « cerveaux inférieurs », manipulés par les éléments révolutionnaires : « L'idéal des communistes représente généralement des réminiscences ataviques, bien naturelles chez des cerveaux inférieurs sentant d'instinct que la civilisation est trop élevée pour eux, d'un passé que la plupart des peuples primitifs ont traversé et où tout [...] était en commun. Mais dans ce passé, les hommes n'avaient pas été rendus intellectuellement inégaux par des siècles de civilisation et pour le rétablir, il faudrait anéantir la civilisation [...], éliminer [...], toutes les supériorités intellectuelles. » (Le Bon : 1881, tome 2, p. 181) Corrélativement, il envisage des solutions pseudo-darwiniennes au problème social. Il examine plusieurs options :

- S'inspirant des thèses de Spencer ou des écrits de Gustave de Molinari, il postule l'incapacité politique « naturelle » des classes ouvrières et leur lente évolution mentale dans la mesure où

« l'éducation a une puissance très faible comparée à l'hérédité physique, mentale et intellectuelle ». Il envisage néanmoins une sensibilisation à long terme des prolétaires, aux thèmes de « l'économie politique libérale » et de l'association du capital et du travail avec une participation aux bénéfices (Le Bon : 1881, tome 2, pp. 397-408).

- S'inspirant des thèses du cousin de Ch. Darwin, Francis Galton, il prospecte les thèmes du sélectionnisme social afin de préserver les intérêts de l'espèce : « Le législateur qui arrivera à débarrasser la société de ce fond vaseux que chaque révolution soulève et qui, si l'on n'y prend pas garde, finira par nous submerger, pourra être considéré certainement comme un des plus utiles bienfaiteurs de l'humanité. Je respecte les naïves illusions des moralistes qui croient à l'amélioration possible d'éléments apportant leur infériorité en naissant mais je crois que peu d'illusions auront coûté plus cher aux sociétés qui se sont laissé influencer par elles » (Le Bon : 1881, tome 2, p. 176).

Quelques années plus tard dans ses articles « L'influence de la race en histoire » (1888) et surtout « Les lois psychologiques de l'évolution des peuples » (1894), G. Le Bon complète son déterminisme biologique par un déterminisme psychologique, le principe de l'inégalité raciale n'étant pas abandonné. La jeune science psychologique apportait des confirmations théoriques à ses thèses darwiniennes. En fait, les vieux concepts de l'hérédité biologique avaient accouché des théories psychologiques plus modernes de l'inconscient : « Une science plus avancée (la psychologie moderne) a prouvé la vanité des théories égalitaires et montré que l'abîme mental, créé par le passé entre les individus et les races ne pouvait être comblé que par des accumulations héréditaires fort lentes » (Le Bon : 1894, p. 3).

Par ailleurs, bien avant le célèbre discours de M. Barrès *La terre et les morts* à la ligue de la patrie française (1899), G. Le Bon affirmait un nationalisme aux accents darwiniens fondé sur un déterminisme psycho-biologique : « La constitution mentale d'une race représente non seulement la synthèse des êtres vivants qui la composent mais

surtout celle de tous les ancêtres qui ont contribué à la former. Ce ne sont pas les vivants mais les morts qui jouent le rôle prépondérant dans l'existence actuelle d'un peuple. Ce sont les créatures de sa morale et des mobiles inconscients de sa conduite. La vie d'un peuple et toutes les manifestations de sa civilisation sont le simple reflet de son âme [...]. Son caractère seul crée sa destinée » (Le Bon : 1894c, p. 203 ; Barrès : 1899, p. 6).

Il n'en oublie pas pour autant ses conceptions paradoxalement patriciennes et... démocratiques : « Les institutions démocratiques sont surtout avantageuses pour les élites de toutes sortes et c'est pourquoi ces élites doivent les défendre. [Elles] conviennent admirablement aux races fortes et énergiques, chez qui l'individu est habitué à ne compter que sur ses propres efforts » (Le Bon : 1898, pp. 328, 340). De ces postulats déterministes, confiant en l'aveugle force de l'hérédité biologique et en la puissante action de l'inconscient, l'auteur de *La Psychologie des foules* réitérait ses critiques envers « les barbares », les socialistes accusés de recruter parmi les inadaptés par dégénérescence, les inadaptés de la concurrence sociale, et les « inadaptés artificiels » produits par les universités !

Les craintes des menées révolutionnaires des masses sont patentes dans l'ouvrage qui valut la célébrité à Gustave Le Bon. *La Psychologie des foules* (1895) est une démonstration de l'irrationnel à l'œuvre parmi les masses d'individus anonymes. La foule est montrée comme dangereuse car manipulable, suggestible, aveugle, en proie à l'irrationnel et aux pouvoirs des meneurs. À cette fatale perte de la raison individuelle dans l'inconscience d'une foule, G. Le Bon propose aux élites dirigeantes, une formation psychologique, un mode d'adaptation et de décryptage de cet inconscient populaire. Les nombreuses exégèses de cet ouvrage (travaux de S. Moscovici, Z. Sternhell, E. Roudinesco) montrent que Le Bon a opéré un syncrétisme entre l'hérédité psycho-biologique et l'inconscient collectif, racial et national. La connaissance de ces lois fatales, inexorables devait permettre aux élites dirigeantes de manipuler les masses, d'exercer le pouvoir sur « l'âme des foules », tel un

« hypnotiseur sur son patient ». Cet ouvrage est symptomatique de la philosophie paradoxale de l'auteur. Ce vulgarisateur scientifique prône l'existence des lois fatales et inexorables guidant la vie des peuples et l'existence individuelle et affirme un véritable déterminisme psycho-biologique édifié à l'aide des sciences « rationnelles » biologiques et anthropologiques. Or, ces justifications, cette volonté d'authentifier par la science ses théories, alimentent une philosophie antirationaliste, antipositiviste et antiintellectualiste manifeste dans ses écrits ultérieurs (*La Vie des vérités*, 1914). La pensée pseudo-darwinienne de Le Bon est un cas exemplaire de détournement de la science au profit d'une idéologie et par conséquent étrangère au darwinisme scientifique au sens strict. Sans doute peut-on ici repérer une filiation entre la pensée de Le Bon et la réaction antirationnaliste du premier quart du ^{xx}e siècle. En effet, ce courant de pensée, à partir de la biologie darwinienne, de la philosophie bergsonienne, des conceptions historiques et raciales de Taine et de Renan, avait mis en cause les principes de la démocratie, du libéralisme et du marxisme, façonnant de nouvelles attitudes politiques et permit ultérieurement, selon Zeev Sternhell, la cristallisation du fascisme. Encore une fois rappelons-le, Gustave Le Bon, le chantre de l'hérédité, du déterminisme psycho-biologique, des manipulations des foules, eut peu d'activités politiques avant 1914 (il collabora brièvement en 1911 à la revue sorélienne *L'Indépendance* ²⁰ . L'historien américain Robert Nye popularise l'idée d'une grande audience de G. Le Bon et sa liste de supposés disciples de Le Bon est reprise par nombre d'études postérieures. Il montre que les républicains Aristide Briand, Louis Barthou, Gabriel Hanotaux, Raymond Poincaré ont fréquenté et apprécié Gustave Le Bon. Le psychologue Théodule Ribot, en 1890 fit une lecture publique et un commentaire de son œuvre à la Sorbonne. De même le sociologue G. Tarde, le philosophe H. Bergson, le mathématicien H. Poincaré, l'écrivain P. Valéry, les princesses Marthe Bibesco et Marie Bonaparte auraient contribué à diffuser des idées, sans agréer totalement aux vues sociobiologistes de G. Le Bon. Par ailleurs,

hormis Sigmund Freud et le psychologue italien Scipio Sighele (un des pères du nationalisme italien en tant qu'idéologie politique), la pensée de G. Le Bon semble avoir inspiré les travaux de G. Sorel, de R. Michels et de M. Barrès. *La Psychologie des foules* fut même enseignée à l'école de guerre par les généraux Bonnal, Maud'huy et Mangin ; la philosophie de Le Bon servit à quelques officiers propagandistes de l'Action française. D'après Nye, l'influence de Le Bon est surtout manifeste après 1914, atteignant son maximum d'audience dans les années 1920. On supposa à Le Bon le pouvoir de galvaniser les énergies nécessaires, car on fit appel à lui à plusieurs reprises durant la guerre de 1914-1918, afin de préparer des documents à l'intention des chefs politiques et militaires. Puis dans les années 1920, G. Le Bon manifesta ses sympathies pour le fascisme et il fit une apologie de Mussolini, ce dernier gratifiant son œuvre d'éloges (Nye : 1975, pp. 3, 4, 178-179) ; Sternhell : 1978, pp. 148-149 ; Moscovici : 1981, pp. 79, 80, 90-97 ; Clark : 1984, p. 79). Mais la notion d'influence est épistémologiquement problématique, car il s'agirait de différencier le Le Bon anthropologue darwinien social des années 1880 du psychologue social, certes déterministe et conservateur, des années 1900.

Georges Vacher de Lapouge : « La lutte des classes est une lutte des races ! »

Avec Georges Vacher de Lapouge s'exprime une philosophie biosociale plus radicale alors qu'il se définit marxiste – et plus explicitement darwinienne quoique selon Yvette Conry il s'agit plutôt « d'une exégèse dénaturante ». (Conry : 1974, p. 33). Dès ses premiers articles dans la *Revue d'anthropologie*, Vacher de Lapouge cite et s'inspire de Darwin et propose d'appliquer ses principes dans le champ social. Il les applique à la science politique car dans ce domaine « l'évolution est presque tout entière le fait de la sélection ». En effet, « l'homme est soumis comme les autres êtres à la sélection, écrivait-il en 1887, elle a cessé depuis longtemps d'être aussi simple pour lui que pour les êtres inférieurs [...], la lutte de

l'homme contre l'homme n'a pas cessé, mais elle a pris un caractère social et de l'état de la société en général est né pour l'homme une série de causes de sélections sociales. Cette sélection qui est le privilège de notre espèce est le facteur fondamental de son évolution historique » (Vacher de Lapouge : 1893, pp. 414-436). Puis appliquant la méthodologie des anthropologues de l'école de Broca, il se propose d'étudier les conséquences de la sélection naturelle à partir de corrélations douteuses, mais qui ne choquaient alors personne, en établissant préalablement et quasi arbitrairement, les qualités et les natures des races supérieures et inférieures par le biais de mesures crâniométriques, d'indices céphaliques, d'emplacements géographiques, de taux de fécondité puis en classant les résultats obtenus afin de délivrer une typologie, une classification raciale.

Deux postulats fondamentaux majeurs, structurent sa vision pseudodarwinienne de l'humanité : L'inégalité raciale et le puissant déterminisme héréditaire, fatal et inexorable, postulats qu'il défendait toujours en 1909 dans *Race et milieu social* : « Le lamarckisme et la croyance en la transformation par le milieu, se sont évanouis par l'épreuve de l'expérience [...] et avec le lamarckisme s'est écroulé l'éducationnisme » et il ajoute : « L'étude des lois de Mendel a singulièrement renforcé la notion de fatalité de l'hérédité » (Vacher de Lapouge : 1909, p. XXX). Nous sommes loin ici du probabilisme darwinien ! La philosophie et la morale sélectionniste de Lapouge se sont donc fondées sur ce diptyque inégalité-déterminisme ! Malgré tout il perpétuait la croyance lamarckienne en l'hérédité des caractères acquis, et il restait fidèle à l'orthodoxie darwino-spencérienne concernant l'hérédité du psychisme (*La Descendance de l'homme*, p. 129). Il écrivait d'ailleurs partager cette opinion avec des non médecins comme A. de Gobineau, Th. Ribot (1873), A. de Candolles (1873), J. Soury et des docteurs comme L.-A. Bertillon (1872), Brierre de Boismont (1875), Ch. Letourneau (1898), Ch. Richet 1891) et P. Topinard (1900).

Avant d'aborder la politique eugéniste de Vacher de Lapouge, il convient de révéler son argumentaire anthropologique. Ses

définitions et classifications raciales évoluèrent rapidement d'une acception biopsychologique de « l'inégalité parmi les hommes » (cours professés en 1887, à la faculté des sciences de Montpellier), évaluée à l'aune de leur intelligence, de leur culture ou de « la proportion de sang aryen », à une définition de l'inégalité à partir des mesures et des corrélations anthropologiques et crâniométriques. En dernier lieu, une cartographie des répartitions ethniques avait pour objectif de valider les considérations théoriques de Lapouge quant à l'inégalité des races et à leurs inhérentes aptitudes physiques et psychiques. Sa classification raciale était fondée sur une hiérarchisation du volume des crânes séparant les éléments supérieurs dolichocéphales et les éléments inférieurs brachycéphales. Ces différences morphologiques, « résultantes » d'une hérédité physiologique et psychologique typaient et hiérarchisaient à la fois les classes sociales et les nations. L'élément ethnique supérieur était selon Lapouge : « L'aryen caractérisé par la dolichocéphalie, les cheveux blonds et la haute taille ». La lutte des classes était alors considérée dans une perspective nouvelle « Les classes sont les produits des sélections sociales et entre les classes existent des différences morphologiques qui révèlent une différence de composition ethnique souvent plus grande entre elles qu'entre les peuples. Encore plus que la lutte des peuples, celle des classes est une lutte de races » (Vacher de Lapouge : 1909, p. XXIX). Henri Muffang, professeur agrégé au lycée de Saint-Brieuc, disciple et collaborateur de Vacher de Lapouge et auteur de classifications crâniométriques sur « Les populations étudiantes de Liverpool », traduisait ce raisonnement en d'autres termes : « Il s'ensuit que dans tous les pays où les différents peuples du Nord, Francs, Germains, Normands ont contribué soit par la conquête violente, soit par invasion interstitielle à la formation de l'aristocratie et de la classe supérieure, on doit retrouver dans cette aristocratie, une plus forte dolichocéphalie ²¹ . » (Muffang : 1900, p. XVI)

Vacher de Lapouge pratiquait également de paradoxales fusions idéologiques. Il amalgamait les déterminismes biologiques et

historiques et les classifications racistes et classistes. Cela l'autorisait à lancer de violentes diatribes contre l'égalitarisme rousseauïste des démocrates, contre leur régime « plouto-démagogique ». Il entretenait d'ailleurs une correspondance avec le chef socialiste allemand, le Dr Ludwig Woltmann (1871-1907), darwinien social notoire outre-Rhin, théoricien eugéniste de la « Sozial Aristokratie » et animateur de la *Politische anthropologische Revue*, de faible notoriété en France, à laquelle collabora Lapouge. Rappelons que le Dr Ludwig Woltmann fut un des primés du concours « eugéniste » lancé par la famille Krupp en 1900 « dans l'intérêt de la patrie pour promouvoir la science », sur le thème « Que nous enseignent les principes de la théorie de la descendance en ce qui concerne l'évolution politique intérieure et la législation de l'État ? » (avec un prix de cinquante mille marks à la clef). (Poliakov : 1971, 1987, pp. 337-338 ; Tort : 1992, pp. 179-182 ; Vacher de Lapouge : 1896, p. 262). Le désinvestissement de Lapouge dans son activité guesdiste fut inversement proportionnel à son affirmation « socialiste-nationale » qui dès 1899 fut complétée d'une phraséologie toute barrésienne et toujours inspirée par un déterminisme biologique puisque « le sang qu'on apporte dans ses veines en naissant, on le garde toute sa vie. L'individu est écrasé par sa race [...]. La race, la nation sont tout » (Vacher de Lapouge : 1899, p. 511). Enfin, ce déterminisme anthropologique nourrit inlassablement son antisémitisme, certes discret pendant l'affaire Dreyfus mais néanmoins jamais répudié. « Le juif est le seul concurrent dangereux pour l'aryen », répétait-il fréquemment. Précisons à sa décharge, qu'en pleine affaire Dreyfus, G. Vacher de Lapouge renonçait à la publication de son cours professé à la faculté de droit de Montpellier de 1890 à 1891 : *Les races sémitiques*. Son antisémitisme était néanmoins indissociable de ses préoccupations anthropologiques et eugénistes : « Il ne reste plus en France d'éléments capables de reconstituer une caste aristocratique fondée sur la réunion de la fortune et de l'intelligence et capable de se reproduire. Cette aristocratie cependant se reconstitue sous nos yeux [...]. Elle est formée d'étrangers comme toujours [...]. Les juifs

sans cesse plus nombreux dans le monde scientifique et littéraire, dans l'administration et la magistrature, les juifs qui se substituent rapidement à la bourgeoisie brachycéphale et joueront bientôt le rôle dirigeant de l'ancienne aristocratie dolichocéphale. » (Vacher de Lapouge : 1894, p. 433 ; 1899, p. 466).

À partir du double axiome de l'inégalité biologique et de la race comme moteur de l'histoire, Georges Vacher de Lapouge établit sa morale sélectionniste non sans avoir dressé préalablement un constat pessimiste de l'état social en des accents explicitement gobiniens, paternité qu'il assume et revendique publiquement depuis 1889. Comme le souligne Guy Thuillier, il y a même du Joseph de Maistre chez Lapouge car pour ce dernier « deux grandes fautes mortelles » avaient entravé l'avenir de la France : « La révocation de l'Édit de Nantes et la Révolution française ». Contrairement à son condisciple allemand politiquement conservateur, Otto Ammon, Vacher de Lapouge n'adhère pas à une vision spencérienne où le libre exercice de la sélection naturelle associée aux sélections sociales mène l'humanité au bonheur. Pour Vacher de Lapouge, et il reprend là à son compte l'idée darwinienne, la sélection est aléatoire et non obligatoirement synonyme de progrès pour l'espèce. S'inspirant des travaux des sociologues bruxellois J. Demoor, J. Massart et E. Vandervelde (*L'évolution régressive en biologie et en sociologie*, Paris, 1897) et de l'aliéniste russe le Dr Paul Jacoby (*Etudes sur la sélection*, Paris, 1881), il défend au contraire l'idée des effets négatifs des sélections sociales, véritables fléaux de l'humanité et obstacles majeurs de la sélection naturelle ²² .

« La vie sociale n'est pas favorable aux meilleurs » écrivait-il dans *Le Rôle social des Aryens* (1899) « La sélection se fait souvent dans le sens le plus mauvais. C'est une idée qui a de la peine à pénétrer dans les esprits habitués à regarder l'évolution comme orientée vers le mieux et la sélection comme favorable aux meilleurs [...]. La théorie de Darwin n'est pas [...] celle de l'*Origine des Espèces*, mais celle de la survivance [...]. C'est de la sélection, ce n'est pas du progrès. » Il discerne à l'intérieur des races l'effacement et la

disparition-destruction progressive des éléments ethniques supérieurs et à l'échelle nationale voire internationale l'émergence des « médiocres États brachycéphales » (France, Autriche, Turquie) défavorisés par « la lutte pour l'existence » lors de confrontations possibles avec les États majoritairement dolicocephales « de grande utilité raciale » (les États-Unis d'Amérique et l'Angleterre). En 1896, il consacre plus de trois cents pages à l'étude des multiples sélections sociales négatives contrecarrant la sélection naturelle darwinienne (des méfaits de l'urbanisation aux contre sélections guerrières, en passant par les effets contre sélectifs du christianisme, de la charité... et du fonctionnarisme antiméritocratique, de l'éducation, des croisements et des métissages) (Vacher de Lapouge : 1899, pp. 481, 482, 502-503 ; 1896, pp. 101-443).

Hormis les confirmations anthropométriques douteuses, cette typologie des sélections sociales à rebours pour l'espèce humaine n'est pas une œuvre originale. Nombre de travaux anthropologiques, sociologiques, médicaux (psychologiques et hygiénistes) des décennies 1880 et 1890 s'inspirèrent des thèmes darwiniens de la sélection et dans un souci étiologique analysèrent l'état mental, physiologique et social des contemporains. La sélection entravée par la civilisation, coupable vis-à-vis de l'espèce de gêner la fonction épuratrice de la lutte est une des idées forces des milieux évolutionnistes de la période. Ces derniers étaient troublés de constater par exemple que l'élite économique ne saurait coïncider avec l'élite biologique : « Aristocrates et riches voient souvent leur descendance sombrer dans la dégénérescence. » On songe, bien sûr, au puissant thème de l'hérédité-dégénérescence élaboré indépendamment du darwinisme par l'hygiéniste Bénédict Augustin Morel (*Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales*, Paris, 1857) qui inspira une pléiade de thèses médicales dissertant sur cette hérédité morbide. Mais cette approche médicale, hygiéniste voire eugéniste d'une science antédarwinienne, venait enrichir le fleuve des théories évolutionnistes et darwiniennes. Les travaux du Dr Paul Jacoby,

précédemment cités, s'inquiétant de la dégénérescence raciale et de l'influence néfaste des villes, du Dr A. Suss (*Études ou essais sur quelques sélections dans l'espèce humaine*, 1881) témoignent entre autres exemples de ces rencontres.

Ces thèses, brassant la pensée hygiéniste, le thème de l'hérédité-dégénérescence et les doctrines darwiniennes, reçurent les faveurs de nombreux médecins évolutionnistes (articles « dégénérescence » du Dr Bordier dans le *Dictionnaire d'anthropologie*, 1884, du Dr Boeckel dans *Le Nouveau Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratique*, 1869, du Dr Dally dans le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, 1888, du darwinien Dr Albert Regnard *Dictionnaire populaire de médecine usuelle*, 1885), du psychosociologue Gabriel Tarde et du philosophe Théodule Ribot ; elles trouvèrent un publiciste populaire d'importance en la personne d'Émile Zola qui structura, à partir de ces prémisses scientifiques son « Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire », les Rougon-Macquart (plus particulièrement dans l'ultime ouvrage de la série : *Le Docteur Pascal*, 1893). Parallèlement, d'autres hommes de sciences insistèrent plus précisément sur les néfastes sélections sociales, limitant l'action bénéfique et progressiste de la sélection naturelle darwinienne. Certains auteurs suivaient avec orthodoxie les spéculations de *The Descent of man* de Darwin (le zoologue Sicard de Plauzolles, professeur à la faculté des sciences de Lyon et dirigeant de la Ligue des droits de l'homme (en 1891), l'anthropologue et sociologue le Dr Edmond Verrier (en 1892), le physiologiste Charles Richet (en 1907) pendant que d'autres se faisaient l'écho des démonstrations de G. Vacher de Lapouge (le sociologue organiciste René Worms en 1895, le philosophe Alfred Fouillée en 1895, le Dr Winiarski, *privat-docent* à l'université de Genève ou F. Paulhan).

En règle générale, ces différents auteurs complétèrent leurs constatations des sélections sociales négatives, d'une vision politiquement réformiste alimentée par des théories lamarckiennes d'adaptation humaine par la transformation du milieu ou de considérations progressistes et hygiénistes. En revanche, Vacher de Lapouge élaborait une morale sélectionniste volontariste afin

« d'échapper écrit-il en 1896, à la médiocratie prochaine et à la déchéance finale » (Vacher de Lapouge : 1887 (c), p. 489). Revendiquant une filiation idéologique et méthodologique avec les pères fondateurs du darwinisme social et de l'eugénisme en France (Clémence Royer, Paul Broca) et à l'étranger (F. Galton, auteur en 1869 de *Hereditary Genius*, le professeur américain Haycraft *Darwinism and race progress*, New York, 1894), il propose l'institution d'un sélectionnisme pratique afin de « corriger les conséquences fâcheuses de la sélection naturelle et de multiplier les types admis comme les plus beaux et les meilleurs ²³ . »

La race devient le moteur de l'Histoire, animée par ces éléments ethniques héréditairement supérieurs : les eugéniques. Ces derniers considérés comme l'aristocratie naturelle de chaque race s'insèrent, dans une hiérarchie « naturelle » évoluant des dolichocéphales inférieurs (les « nègres » arrivent « tout juste au niveau des européens moyens ») aux dolichocéphales blonds supérieurs de « pure aryanité » ²⁴ . Vacher de Lapouge ne se limite pas à cette typologie et il appelle de ses vœux une politique eugéniste qui aurait pour double objectif : « [d']éliminer les éléments inutilisables » (mesures législatives coercitives envers les dégénérés, déportation dans des villes de débauche, prévention de la naissance des dégénérés par la stérilisation masculine ou féminine forcée) et de perfectionner les éléments supérieurs soit par l'initiative individuelle et volontaire (associations matrimoniales des élites et des eugéniques, restauration de la polygamie, levée du tabou de l'inceste), soit par une action coercitive d'un l'État défini comme « socialiste ». « Les mesures coercitives, précise-t-il, supposent d'une manière presque nécessaire une organisation socialiste où la fonction reproductrice serait spécialisée, obligatoire comme tout autre travail et l'élevage des enfants à la charge de la société [...]. Seul aussi le même régime permettrait d'imposer aux femmes reconnues les plus aptes, une fécondité régulière et intensive et de désigner les sujets masculins hors lignes, chargés d'une manière exclusive de fournir les matériaux nécessaires [...]. Cette manière de procéder serait à peu

près adéquate à l'idéal sélectionniste mais elle a le défaut d'être fortement conditionnelle ». Lapouge liste ensuite quelques mesures de sélections systématiques qu'il nomme... « élégantes » et « touchant le moins possible aux individus vivants et se bornant à prévenir la reproduction des uns, à favoriser celle des autres » (injection de chlorure de zinc dans les testicules, infibulations etc.) ! » (Vacher de Lapouge : 1887 (c), p. 488 ; 1899, p. 506).

Cette prospective qualifiée « d'anthropotechnie » par Vacher de Lapouge lui-même, analogiquement à la zootechnie darwinienne, fut réaffirmée avec vigueur, après son détachement du marxisme, dans *Race et milieu social* (1909) et assimilée à l'unique panacée scientifique de transformation de l'humanité, incomparablement supérieure à l'action « mutagène » de l'éducation. Au militantisme guesdiste, constatons qu'il préféra l'édification d'une nouvelle science, « l'anthroposociologie » ou cette « science qui a pour objet les réactions réciproques de la race et du milieu ». Il invoquait une filiation avec le travail fondateur de Joseph Pierre Durand de Gros, considéré comme le précurseur de l'anthroposociologie, lequel avait publié en 1868 une étude anthropologique intitulée *De l'influence des milieux sur les caractères de race chez l'homme et les animaux* et lu à la société d'anthropologie de Paris en 1868, un mémoire promouvant un déterminisme biogéographique : *Action des milieux géologiques dans l'Aveyron*. Filiation sans doute abusive, car ce dernier en 1901 s'opposait au « struggleforlifisme individuel et antisocialiste » au profit d'un « struggleforlifisme collectif » et d'un lamarckisme social plus compatible disait-il avec un égalitarisme social et des idées de progrès et d'évolution par l'éducation. Ce dernier considérait que les athées, les matérialistes et les socialistes s'étaient fourvoyés en prenant le darwinisme comme arme antireligieuse. Aussi proposait-il le retour au lamarckisme, car plus compatible avec des idées progressistes ! (Durand de Gros : 1901 ; Parodi : 1909, p. 276). C'est donc par le biais des mesures anthropométriques, de l'étude des répartitions « mathématiques » des inégalités héréditaires que G. Vacher de Lapouge comptait dresser une carte anthropologique des

différentes classes sociales dans la perspective d'assurer « scientifiquement » cette future anthropotechnie. Ses premières études crâniométriques lui servaient à confirmer ses postulats déterministes et biopsychologiques et plus particulièrement à démontrer l'infériorité « naturelle » physiologique et psychique des classes inférieures écrasées par l'hérédité : « Les classes inférieures sont le produit non de la conquête ou de circonstances purement arbitraires, mais de l'infériorité même des aptitudes sociales des éléments ethniques qui les composent [...]. Cette infériorité et ces tares sont sans cesse confirmées et aggravées par les causes diverses dont les principales sont le jeu incessant des sélections sociales et les agents directs et héréditaires de détérioration [...]. Si l'on ne se décide pas bientôt à faire de la sélection systématique, l'avenir de la race est en danger. » Il poursuit en distillant son antisocialisme récent « et le mouvement démocratique qui tend à transférer toute l'importance sociale aux classes pauvres et dégénérées est un véritable suicide de l'humanité » (Vacher de Lapouge : 1909, pp. 225, 254). Vacher de Lapouge s'affirmait le héraut d'une « sociale aristocratie » à la Woltmann, d'une direction sociale et politique par les éléments eugéniques supérieurs, si possible aryens, et de la subordination de l'individu aux intérêts de la race, de la nation voire de l'espèce.

Après 1909, Vacher de Lapouge devait disparaître de la scène anthropologique française. Ses convictions devaient néanmoins rester intactes, si on en juge par sa préface accordée en 1926 à l'ouvrage de Madison Grant (président de la Société zoologique de New York), *Le Déclin de la grande race*. Il y décrivait de manière apocalyptique le déséquilibre démographique entre les races de couleur et la race blanche, la dégénérescence raciale française en raison de la saignée de la Grande Guerre, du métissage, des sélections sociales négatives et de l'agitation sociale.

Vacher de Lapouge ne fut pas plus écouté après guerre mais il aborda alors des thématiques qui étaient dans l'air du temps. À telle enseigne que l'ouvrage d'Henri Decugis favorablement préfacé par André Siegfried, membre de l'Institut, répercuta ces angoisses du

déclin de la race blanche, de la décroissance des élites ou de l'augmentation du nombre de dégénérés (Decugis : 1935) !

Les économistes libéraux : un authentique darwinisme social libéral... isolé dans le paysage politique français ?

« L'idée humanitaire de civilisation y sert d'appui à une classification inégalitaire des peuples, les intérêts matériels et l'épanouissement intellectuel se cautionnent mutuellement, et la justification par le droit se trouve relayée par une sorte de darwinisme social étendu à la planète entière ». C'est par cette analyse ramassée que Tzvetan Todorov conclut son étude du bréviaire de la colonisation de la III^e République, *De la colonisation chez les peuples modernes*, écrit par le gendre de l'économiste saint-simonien Michel Chevalier (1806-1879), Paul Leroy-Beaulieu (1843-1916) prestigieux représentant de l'école française de l'économie libérale. Cet ouvrage de P. Leroy-Beaulieu, écrit en 1870, fut publié en 1874 puis il connut six rééditions successives en moins de vingt ans (Todorov : 1991, p. 17 ; Girardet : 1972, pp. 51-62). Définir *a posteriori* le credo colonial de Paul Leroy-Beaulieu de « darwinien social » pourrait être perçu – en raison de la charge polémique et idéologique des termes – comme une classification commode de sociologue contemporain ou un procédé de disqualification des doctrines ou des idéologies du passé à partir de grilles de lectures actuelles. Pourtant, en ce qui concerne Paul Leroy-Beaulieu et ce qu'il représente, l'économie libérale telle qu'elle était professée au XIX^e siècle, le fait n'est pas si certain. Nous l'avons écrit à diverses reprises, la notion de darwinisme social est des plus polymorphes pour la période antérieure à 1914 et ne fait pas consensus quant à sa définition. Le darwinien social c'est toujours, ou souvent, l'autre ! Il n'en demeure pas moins vrai qu'un rapide voyage parmi les multiples critiques portées à rencontre du darwinisme social au XIX^e siècle, permet de discerner de fréquentes dénonciations des thèses

du libéralisme économique. Ces critiques rarement nominatives surgissent fréquemment par exemple, lors de débats parlementaires à la Chambre des Députés dans les années 1890. La dénonciation de l'argumentation évolutionniste des thèses libérales est formulée aussi bien par l'orléaniste Marcel Hébert, le radical Charles Benoist que par le socialiste Jean Jaurès ²⁵. Le darwinisme social des économistes libéraux est précisément mis en procès au moment où des forces socialistes deviennent visibles dans l'horizon politique. Le matérialisme réel ou supposé des économistes libéraux, rendus responsables des désordres sociaux et donc de l'émergence du socialisme, est également au cœur des accusations de catholiques sociaux comme le marquis de la Tour du Pin (1907, p. 307), de l'abbé Calippe (1911, p. 388) ou de certains chroniqueurs du *Correspondant* (Julien : 1896, pp. 824-826).

Enfin un dernier fait pourrait être convoqué soulignant que le darwinisme social dans sa version libérale ne relève pas uniquement d'un souci de typologie des historiens contemporains. Gabriel Ambon, rédacteur du mensuel d'économie libérale *Le Journal des économistes*, consacre précisément à ce thème un article en septembre 1899. Quel est son propos ? Il s'agit pour Gabriel Ambon de corriger et de compléter la thèse défendue par Edmond Demolins dans son ouvrage *À quoi tient la supériorité des Anglo-saxons ?* (1897). Après avoir exprimé une première surprise qu'un auteur comme Demolins puisse faire appel à une doctrine matérialiste, Gabriel Ambon partage ensuite la fascination de ce disciple de Le Play pour l'éducation anglo-saxonne qui produit des « struggle for lifers ». En revanche, il est moins séduit par l'amateurisme des emprunts darwiniens du directeur de *La revue sociale*. Afin d'édifier une doctrine darwinienne sociale plus orthodoxe, G. Ambon suggère à E. Demolins de compléter ces thèmes de « milieu, lieu, fonction et travail » par ceux de l'adaptation et de la sélection. En d'autres termes, dans sa théorie de la formation du « type social », Demolins fait trop appel à des thèmes lamarckiens, compatibles d'ailleurs avec son catholicisme,

de sorte que l'idée de « struggle for life » reste une figure rhétorique et son darwinisme incomplet.

Pour Gabriel Ambon, l'histoire des migrations des peuples ne peut se comprendre qu'à l'aide d'une grille darwinienne fondée sur les thèmes de l'adaptation et de la sélection :

« Il est bien plus raisonnable de dire, avec l'histoire, que Phocée a envoyé ses marchands à Marseille et que l'Afrique, autrefois si puissante, a vomi un flot d'infidèles, sur la péninsule ibérique, qui s'est plus tard répandu et divisé sur le sol gallo-romain, mal défendu contre une pareille avalanche par ses populations abâtardies. Ici, comme en zoologie, les plus faibles ont été absorbés par les plus forts. De ce mélange est né un peuple adouci et retrempé, moins barbare dans ses mœurs et plus vigoureux dans ses membres. Un type nouveau, des types nouveaux ont été créés dans la formation desquels les bois et les montagnes, les fleuves et les mers ont été pour bien peu de chose. » (Ambon : 1899, p. 350)

Et G. Ambon propose en conclusion son correctif de la thèse de E.

Demolins, soit sa propre définition du darwinisme social :

« En faisant valoir les droits de l'adaptation intellectuelle et de la sélection, sous la double forme de la migration et de la conquête, nous avons vengé ceux de la vérité. Une théorie darwinienne de la formation des types sociaux ne pouvait pas se permettre de laisser dans l'ombre de pareils facteurs sans encourir le blâme d'irréflexion. » (Ambon : 1899, p. 352)

Si l'on songe que cet article fut publié à un moment où la ligne éditoriale du *Journal des économistes* infléchissait et modérait sa doctrine libérale quant au problème colonial, acceptant l'expansion coloniale sous certaines conditions, la petite leçon d'orthodoxie darwinienne de Gabriel Ambon peut être lue, sans trop forcer le trait, comme un aveu, une autoproclamation de darwinisme social. D'ailleurs pratiquement dans le même temps, Gustave de Molinari, rédacteur en chef du *Journal des économistes*, publiait *Les Problèmes du ^{xxe} siècle* (1901), ouvrage dans lequel il acceptait la thèse de l'expansion coloniale des races supérieures comme une loi naturelle et favorable à l'intérêt de l'espèce... mais cette colonisation devait être non violente, limitée à une concurrence commerciale et bornée

par un respect des races inférieures. Alors que de 1862 à 1878, le darwinisme social de Clémence Royer était reçu avec circonspection par les principaux rédacteurs du *Journal des économistes*, tels Joseph Garnier, Arthur Mangin ou Henri Baudrillard, au regard des divers indices précités, manifestement le darwinisme semblait incorporé à une économie politique désormais institutionnalisée et, pour une certaine classe politique, les thèses de l'économie libérale étaient connues comme darwiniennes sociales.

Les principaux théoriciens français de l'économie libérale – du moins si on considère comme tels les rédacteurs du *Journal des économistes* et *L'Économiste français*, tous édités par les éditions Guillaumin – n'ont pas échappé à l'imprégnation ou à la magnétisation darwinienne de la fin du XIX^e siècle, qu'ils aient pratiqué de simples transferts métaphoriques, concessions à la mode du temps, ou un véritable pillage épistémologique des sciences naturelles. Ils furent manifestement, selon des modalités variées, des émetteurs potentiels des thèses darwiniennes sociales. Ce fait sera mis en évidence par une étude comparative des travaux des rédacteurs en chef du *Journal des économistes*, Gustave de Molinari (1819-1912), Yves Guyot (1843-1928) ou des collaborateurs du *Nouveau dictionnaire d'économie politique* (1891-1892), Léon Say (1826-1896), Joseph Chailley-Bert (1857-1928), Paul Leroy-Beaulieu et Paul Beauregard). Si connexion il y a, entre l'économie politique française et le darwinisme, il est nécessaire de rappeler préalablement que cette tentative de refondation de l'économie politique sur des bases biologiques, évolutionnistes, ou cette tentative de présentation d'une discipline économique sous le double statut d'une philosophie naturelle et d'une doctrine sociale, se développa dans un contexte globalement défavorable aux thèses du libre échange de l'économie libérale. Il y aura donc lieu de s'interroger sur cette figure de polémique que devient le darwinisme social dans ces années 1890, à un moment défavorable au libre échangisme, dans une France devenue protectionniste. La France fut certes un des derniers pays européens libre échangistes

au début des années 1880. Mais la décennie amorça, en raison d'une conjoncture économique défavorable, un lent retour vers une politique protectionniste, vers un renforcement de ses barrières douanières qui se cristallisa par la loi des « tarifs douaniers » du 17 janvier 1892, impulsée par Jules Méline, président de la commission des douanes et organisateur du groupe de pression protectionniste de la Chambre des Députés, « l'Association de l'Industrie et de l'Agriculture Française ». Ce courant protectionniste devint prééminent à la Chambre des Députés et au sein des milieux industriels et agricoles de sorte que la politique protectionniste ne fut pas remise en cause jusqu'en 1914... Ainsi au début des années 1890, les défenseurs du libre échange se réduisaient aux soyeux lyonnais et aux armateurs de grands ports. « En instaurant ce système protecteur qui s'appliquait aux colonies, précise J. M. Mayeur, la France ne faisait que suivre l'évolution générale. » (Mayeur : 1973, pp. 204-205 ; Girault in Braudel : 1980, pp. 216-221).

Symétriquement d'ailleurs, à une phase d'expansion coloniale peu populaire débutant par la politique impérialiste de Jules Ferry au début des années 1890 et critiquée à la Chambre entre autres raisons au nom d'un certain libéralisme économique, devait succéder, dans les années 1890, une phase d'expansion coloniale largement soutenue par la Chambre des Députés, sinon par le pays reprenant et amplifiant précisément la doctrine ferryiste : patriotisme, prestige de la nation, intérêt économique et souci humanitaire... Si la décennie 1880-1890 malgré tout, inaugure un mariage réussi entre une économie politique libérale et le darwinisme, cette rencontre se fit selon différentes modalités et à des fins politiques assez variées... ce furent les intérêts politiques et les choix philosophiques qui présidèrent à la sélection des emprunts scientifiques. Les itinéraires intellectuels et les commentaires économiques des deux rédacteurs en chef du *Journal des économistes* sont à cet égard exemplaires.

Un consensus entre Gustave de Molinari et Yves Guyot : la concurrence économique comme relais de la concurrence naturelle...

Gustave de Molinari, rédacteur en chef de 1881 à 1909 (à la suite de Joseph Garnier mort en 1881) et Yves Guyot lui succédant après 1909, communiquèrent, outre leur dreyfusisme (Tesnière : 1990, p. 19), en une identique philosophie économique libre échangiste avec des divergences certaines néanmoins sur des aspects de la doctrine (au plan de la politique sociale ou coloniale) et un emprunt aux sciences biologiques ne procédant pas d'une même formation intellectuelle. Bien qu'Yves Guyot fût plus jeune et ne présidât à la destinée de la revue qu'en 1909, nous procéderons à une présentation de front de ces deux auteurs car leurs publications s'étagèrent durant une même période chronologique, du début des années 1880 à la fin de la première décennie de ce siècle.

Contrastons tout d'abord leurs itinéraires intellectuels : si G. de Molinari subordonnait sa philosophie économique à sa foi religieuse, Yves Guyot s'affirmait résolument matérialiste. G. de Molinari, membre correspondant de l'Institut était le fils d'un officier supérieur de l'Empire, le baron de Molinari qui s'exila en Belgique, exerçant la profession de médecin. G. de Molinari vint en France après 1840 pour faire du journalisme économique. Dès 1846, il défend ardemment le libre échange dans le *Courrier Français* (1846-1847), *Le Commerce* (1848) et dans le journal *La Patrie* (1849-1851). Il s'exila en Belgique après le coup d'État de 1851 et fut professeur d'économie politique au « musée royal de l'Industrie belge ». De retour en France, à partir de 1860, il participa au *Journal des débats* dont il fut l'un des rédacteurs en chef (1871-1875), et c'est donc en 1881 qu'il dirige le *Journal des économistes*. G. de Molinari était un économiste social catholique et de fait, dans ses ouvrages, il défendit ses options religieuses en cherchant à convaincre ses lecteurs de la compatibilité entre sa foi et ses options évolutionnistes puisque « Darwin lui-même, l'auteur de la théorie transformiste n'exclut nullement l'intervention d'une puissance intelligente dans l'œuvre de la création » (Molinari : 1901, pp. 309-310 ; Zeldin : 1978, tome 1, p. 286). Les raisons invoquées trouvent également leur justification dans l'ordre politique. Quoique optimiste en l'ordre naturel et au libre exercice de ses lois, il considère l'apport de la religion comme la « nécessaire » sanction morale aux actions des hommes afin qu'ils subordonnent leurs appétits aux intérêts généraux de l'espèce. La foi religieuse apparaît ainsi comme l'appui nécessaire de la loi morale :

« [...] Une religion qui s'accorderait avec la connaissance des lois naturelles aurait pour sanction une augmentation ou une diminution de puissance, un avancement ou une rétrogradation dans l'échelle des êtres [...]. Pour que l'homme se résolve à faire

les efforts et à subir les privations et les peines qui impliquent le progrès moral, il faut qu'il ait l'assurance que ces efforts, ces privations et ces peines ne seront pas vains, qu'ils lui seront utiles en contribuant à l'élever à une condition supérieure. Cette assurance il ne peut la puiser que dans la foi et c'est pourquoi la réforme morale ne peut sortir que d'un progrès qui accorde, dans l'élite dirigeante de l'espèce, la religion avec la science, la foi avec la raison. » (Molinari : 1901, p. 305)

L'analyse de cette rhétorique montre que la caution et la référence au darwinisme se greffaient sur une idéologie aux filiations multiples élaborée avant l'apparition dans le champ social du darwinisme scientifique. Ce thème de la sanction morale de la religion apparaît constitutif du credo des « idéologues » du libéralisme politique : Benjamin Constant (1767-1830) et Germaine de Staël (1766-1817) (voir Girard : 1985, pp. 108-109). Le darwinisme apporte une sémantique, un cachet de scientificité, bien dans l'ère du temps.

Par contraste, Yves Guyot mena de front une carrière journalistique et politique. Avant d'entrer officiellement en politique sous les couleurs de la gauche radicale, comme député sur la liste Clemenceau en 1885, il participa à une multiplicité d'aventures journalistiques comme rédacteur (*L'Inventeur* : 1867 ; *Le Courrier français* : 1869 ; *La Pensée nouvelle* : 1869 ; *La Réforme économique* : 1875 ; *Le Bien public* : 1875) ou comme fondateur d'organe de presse politique (*L'Indépendant du Midi* : 1868 ; *Les Droits de l'homme* de Montpellier : 1869 ; *La Municipalité* : 1871). Sa carrière politique culmina avec ses fonctions en tant que ministre des Travaux publics qu'il maintint trois ans de 1889 à 1892 sous plusieurs gouvernements (Tirard, Freycinet). Il évolua de l'extrême gauche radicale à des positions politiques bien plus modérées de sorte qu'il perdit son siège de député en 1893, pour ne jamais le retrouver d'ailleurs, en faveur du radical Goblet. Yves Guyot est également connu pour avoir dirigé le quotidien dreyfusiste *Le Siècle* de 1892 à 1903. De plus, outre la direction du *Journal des économistes*, il fut président de la Ligue du libre échange²⁶. La culture politique républicaine et radicale d'Yves Guyot était pétrie de matérialisme.

En 1875, il fut l'un des fondateur de l'école d'anthropologie animée par P. Broca et P. Topinard et président de la Société d'anthropologie de Paris ²⁷. Dès ses premiers essais théoriques publiés dans la « bibliothèque matérialiste » de l'éditeur Douin, il s'inspira des travaux de Darwin, Spencer, Lucas, Ribot et Galton pour définir une morale darwinienne et envisager des applications sociales et eugénistes. Il resta fidèle à cette philosophie sa vie durant. Étant résolument optimiste quant aux effets d'une libre concurrence, à la différence de Molinari il ne recherchait pas une sanction ou un contrôle social par la religion. La morale était un produit de l'évolution et des lois de la concurrence :

« La concurrence économique [est] l'agent le plus efficace pour développer l'altruisme, sa valeur morale ne fait plus de doute : car nul ne contestera son efficacité au point de vue de la morale individuelle qui consiste pour chacun à donner à ses qualités natives le maximum de développement. » (Guyot : 1896, p. 36)

En 1883, dans son ouvrage *La Morale*, présenté sous forme d'un dialogue socratique, il exposait ce point d'une manière plus ingénue. Il prenait modèle sur *Le Gorgias* de Platon, Calliclès et Socrate étant remplacés par un matérialiste et un socialiste. Lors d'un échange entre un dénommé Bakewell, éleveur de son état et le matérialiste, il mettait dans la bouche de ce dernier, les propos suivants :

« [L']idéal de bonheur [...] est indiqué par tous les naturalistes qui ont étudié les évolutions des organismes [...]. C'est le maximum de développement dont ton organisme est susceptible [...]. Réunissez des hommes de ce type, tous parfaits égoïstes, dénués de tout altruisme et immédiatement vous trouverez un état social dans lequel il n'y a plus de crime ni de délit commis par passion ; toutes les persécutions religieuses et politiques disparaissent ; le gouvernement, est parfait car il n'a rien à faire ; les tribunaux sont licenciés, car la prudence a commandé à chacun l'absence d'action dommageable à autrui ; en cas de désaccord, tous arrivent à s'entendre car ils apportent dans leurs relations, les scrupules de la méthode scientifique ; point de gens qui veulent imposer leur direction à d'autres ; par conséquent ni tyrannie, ni révolte. » (Guyot : 1896, p. 230)

Au delà de la disparité de leur formation intellectuelle, G. de Molinari et Y. Guyot s'accordent sur la philosophie de leur libéralisme économique. Le libre-échange, la concurrence économique et commerciale entre les nations s'inscrivent dans une histoire évolutionniste de l'humanité. La guerre, la lutte brutale pour l'existence entre les hommes, appartient au passé de l'humanité et s'est transformée au sein des sociétés civilisées en une concurrence économique, seul moteur de progrès. G. de Molinari propose ainsi dès 1884 une lecture « évolutionniste » de l'histoire humaine :

« À cette provocation continue des besoins est venue se joindre, à mesure que les hommes se sont multipliés, la concurrence pour la vie, concurrence d'abord purement animale [...], ensuite politique et guerrière ayant pour objet l'acquisition et l'exploitation des régions les plus productives, enfin industrielle et commerciale, s'étendant à tous les produits et services nécessaires à la satisfaction des besoins multiples de l'homme civilisé et sous ses formes les plus progressives, donnant la victoire aux plus forts, aux plus courageux, aux plus entreprenants, aux plus laborieux [...]. Grâce à [l']élimination et à [la] sélection successive qui la débarrassent de ses membres débilités et gâtés pour mettre à la place des rejetons vigoureux et sains, l'humanité conserve et accroît les forces dont elle a besoin pour mener à bien l'œuvre de la civilisation. » (Molinari : 1884, pp. 505-506)

Au demeurant, le thème de la sélection devient mineur dans ses écrits ultérieurs. Il lui préfère le principe de la concurrence plus adéquat au credo optimiste du libéralisme économique. Définissant une « théorie de l'évolution » par analogie aux lois naturelles corrélatives du progrès, il utilise la « concurrence » comme moteur de la civilisation :

« Dans cette lutte, les sociétés les plus fortes détruisaient et expropriaient les plus faibles. Toutes étaient donc obligées, sous peine d'être exterminées ou tout au moins dépouillées de leurs moyens d'existence, de conserver, de développer leur puissance destructive. C'est sous l'empire de cette nécessité vitale et d'autant plus que la pression de la concurrence, sous sa forme destructive de guerre, était plus intense, qu'elles ont réalisé

l'ensemble des progrès qui ont constitué le capital de la civilisation, tout en suscitant une autre forme plus efficace et moins onéreuse de la concurrence : la concurrence productive ²⁸
. » (Molinari : 1908, p. 109)

Mais G. de Molinari restreint cette concurrence productive au domaine économique, industriel. Son projet est d'établir une civilisation de la grande industrie et de la concurrence universelle. En conséquence, la société industrielle lui apparaissant comme inéluctable, il considère la soumission et l'usage des lois naturelles, ce qu'il nomme « la méthode évolutionniste » comme indispensable « à la constitution du régime politique approprié aux conditions d'existence des sociétés vivant de la grande industrie » soit un gouvernement libre d'entreprises libres assurant la propriété et la liberté de ses assujettis (Molinari : 1884, pp. 349, 482, 483). Les analogies entre l'économie politique et les lois d'évolution pseudo darwiniennes furent constantes dans les écrits de Gustave de Molinari. Cette apologie naturaliste d'une libre concurrence économique succédant et se substituant aux conflits guerriers, comme seul moteur de progrès de la civilisation, est développée en des termes identiques – finalisme religieux en moins – par Yves Guyot. Ce dernier étendait d'ailleurs le thème de la concurrence dans le domaine intellectuel et politique ; en conformité d'ailleurs avec un certain élitisme républicain (Guyot : 1883, pp. 322-323, 340). Constatant les sélections sociales négatives imputables à l'Etat, il préconise une sélection sociale méritocratique avec pour préliminaire une éducation laïque gratuite, obligatoire pour tous car :

« C'est à cette période que doit se faire la sélection [...] elle doit prendre les plus forts et leur donner le maximum de force dont ils sont capables. Les autres s'arrêteront selon les degrés qu'ils auront pu atteindre. Sans doute les moyens de juger ces rapports de forces sont très imparfaits. Les concours classent souvent parmi les meilleurs des hommes, ceux qu'un éleveur rangerait tout simplement parmi les meilleurs des perroquets, mais ces moyens se perfectionnent au fur et à mesure, que ceux qui seront

chargés d'opérer la sélection, auront une notion plus nette du caractère qu'elle doit avoir. » (Guyot, 1896, p. 216)

Cette sélection sociale s'affirme dans un système de politique libérale opposé à toute coercition étatique. Après avoir revendiqué la caution des naturalistes qui ont étudié l'évolution des organismes, il ajoute :

« Si l'État prend aux uns pour distribuer aux autres les moyens d'existence, dans un rapport inverse avec le travail consacré à les produire, les membres les moins forts finiront par prendre une telle importance qu'ils supprimeront les plus capables. C'est la conséquence à laquelle arrivent tous les faiseurs de systèmes, basés sur l'égalité des salaires, sur la limitation des heures de travail, sur les subventions, sur l'assistance publique. » (Guyot : 1896, pp. 230, 318)

Puisque le progrès dans la nature, dans la marche des civilisations a procédé de la libre concurrence, du libre jeu des lois naturelles, G. de Molinari et Yves Guyot s'opposèrent à tous les mouvements sociaux et politiques qui à un moment ou à un autre, étaient supposés faire obstacle au libre jeu des lois naturelles. Les deux auteurs dénoncèrent le socialisme : « les barbares promoteurs de gouvernement primitifs et inadaptables » (Molinari : 1884, pp. 482-485 ; Guyot : 1909, p. 33)), le pouvoir « étatiste, militariste, protectionniste » et « méliniste » (Molinari : 1908, pp. 253, 254 ; Guyot : 1896, pp. 23-31), voire le solidarisme dans le cas plus précisément d'Yves Guyot (Guyot, 1907, pp. 111-112).

...et des divergences sur les questions sociales et coloniales

Les points de divergence entre Gustave de Molinari et Yves Guyot portent principalement sur les questions sociales et coloniales. À la différence d'Yves Guyot, on ne trouve pas trace de discours eugéniste ou violemment antisolidariste dans les articles et les ouvrages de G. de Molinari ²⁹. Th. Zeldin présente G. de Molinari comme un économiste social catholique, car dans les années 1840 ce dernier avait défendu la création des « bourses du travail » afin

qu'elles puissent servir de bureaux de placement. De même, conformément à son credo libéral, il était persuadé que le libre exercice de la concurrence aurait des conséquences favorables sur la condition ouvrière. Ses propositions étaient timides car il était sceptique quant aux vertus de l'instruction. « Elle rend accessible [l'individu] à des excitations dangereuses et corruptrices », disait-il. Quand on sait que précisément en ce début de siècle le taylorisme s'implantait alors en France, son optimisme relatif aux effets de l'industrialisation à de quoi laisser rêveur :

« Seuls les progrès de la machinerie en voie de s'opérer et de se multiplier sous l'impulsion de la concurrence [élèveront] la nature du travail [...]. La mise en œuvre de facultés différentes et plus hautes augmente la différence entre l'homme et l'animal [...]. Le niveau intellectuel de la multitude s'élèvera, sa vue [...] s'étendra à la conception de l'intérêt général. » (Molinari : 1908, p. 256)

Sur la question coloniale, il s'agit plutôt d'une question de chronologie, Gustave de Molinari s'étant rallié tardivement à l'idée d'une intervention étatique dans l'acte de colonisation. Au début des années 1880, dans cette première phase d'expansion coloniale française, G. de Molinari fait partie de ces libéraux qui s'opposent à toute colonisation violente et à toute intervention de l'État dans ce type de processus. L'opération est ruineuse, estime-t-il, et la violence est une régression au plan de la civilisation. De même réfute-t-il en 1884, avec d'autres économistes libéraux comme Frédéric Passy, la justification darwinienne apportée à l'argument « humanitaire » d'une nécessaire expansion des races supérieures :

« Nous n'ignorons pas qu'une école moderne, s'appuyant à faux sur la doctrine de l'évolution, a entrepris de justifier cette destruction des races arriérées et faibles par les peuples supérieurs en civilisation et en force. Ce sophisme sanguinaire a pour point de départ la conception erronée de la liberté qui est aujourd'hui en vogue et qui se résume dans « self government obligatoire ». Tant pis pour ceux qui ne possèdent ni la force physique et morale ni l'intelligence nécessaires pour gouverner eux-mêmes leurs affaires et leur vie et qui succombent dans la lutte pour l'existence ! Cette élimination des faibles et des

incapables tourne, affirme-t-on, au profit commun de l'espèce car leur place est remplie par des individus plus capables et plus forts. Mais les adeptes de cette école soi-disant libérale et progressive sont-ils bien assurés que les races qu'ils vouent d'un cœur léger à la destruction ne possèdent point de facultés et des aptitudes dont la conservation et le développement ultérieur important à l'avenir de l'espèce ? Ignorent-ils que la tutelle et la discipline peuvent combler et au-delà les inégalités de forces et d'intelligences en développant les facultés de l'individu le moins richement doué et en leur imprimant une direction utile ? [...]

Le progrès ne commande point d'imposer la liberté et le « self government » à toutes les individualités humaines indistinctement en les obligeant à en subir les conséquences bonnes ou mauvaises, utiles ou nuisibles [...]. Il n'est pas moins conforme à l'intérêt général de l'espèce de permettre à ceux qui ont conscience de ne point posséder la capacité nécessaire à la lutte pour l'existence, de se soumettre à la tutelle et à la discipline que réclament l'imperfection et l'insuffisance de leurs facultés gouvernantes ³⁰ . » (Molinari : 1884, pp. 468-469)

Dès 1901, G. de Molinari se range à l'opinion commune mais sous certaines réserves :

« Que le mouvement d'expansion des peuples les plus avancés en civilisation dans les régions du globe occupées par les races inférieures ou arriérées soit conforme à l'intérêt général et permanent de l'espèce, cela ne saurait être contesté. Seulement, cette conformité ne peut exister qu'à la condition que les entreprises d'expansion créent plus de forces qu'elles n'en détruisent. » (Molinari : 1901, p. 264)

Aussi en appelle-t-il à un interventionnisme limité de la part des gouvernements, à la substitution d'une expansion violente par une libre concurrence commerciale et à un respect des races inférieures afin d'éviter les révoltes ou d'optimiser les bénéfices. Si tous les collaborateurs du *Journal des économistes* n'ont pas multiplié les références darwiniennes ou exprimé magistralement un darwinisme social libéral, tout porte à croire que la synthèse opérée entre les sciences naturelles et les sciences économiques était bien acceptée par les divers rédacteurs du mensuel. Lorsqu'un débat houleux, par articles interposés, opposa dans les colonnes du

Journal des économistes en 1883, l'économiste et catholique social Émile de Laveleye et les économistes Courcelle Seneuil, Mangin, Maurice Block et Dameth sur la définition et l'optimisme des fondements « naturalistes » et évolutionnistes des thèses de l'économie libérale, aucun rédacteur de la revue ne remit en question l'orthodoxie de la doctrine d'une part et les références darwiniennes d'autre part ³¹ .

La timide imprégnation darwinienne des économistes libéraux

Les travaux de Gustave de Molinari et d'Yves Guyot ne résument pas toute l'expression du darwinisme social de l'école de l'économie libérale de la fin du XIX^e siècle. L'œuvre de Paul Leroy-Beaulieu, comme l'analyse Tzvetan Todorov, porte témoignage de cette imprégnation. Il s'agit d'être attentif à cet économiste car il fut un personnage influent de la III^e République, non pas par sa carrière politique car il échoua vingt années durant aux élections législatives de Lodève, mais par son travail d'écriture car nombre de ses ouvrages connurent un succès impressionnant. *De la colonisation chez les peuples modernes* (1874) connut six rééditions successives en moins de vingt ans. Le *Traité de la science des finances* (deux volumes) fut édité huit fois, *Le Traité théorique et pratique d'économie politique* (cinq volumes) quatre fois, *L'État moderne et ses fonctions*, quatre fois de 1890 à 1911. P. Leroy-Beaulieu fut également le journaliste financier le plus influent : *L'Art de placer et de gérer sa fortune* se vendit à plus de trente trois mille exemplaires au cours des deux premières années qui suivirent sa publication (Zeldin : 1978, tome 1, p. 80 ; Aumercier : 1979 ; Favre : 1989, pp. 199-201 ; Todorov : 1991, pp. 79-87). Ce professeur à l'École des sciences politiques, au Collège de France et membre de l'Institut, que Gisèle Aumercier définit comme un conservateur libéral « au catholicisme discret mais profond », consacra sa vie à son hebdomadaire financier *L'Économiste français*, dont il rédigea tous les éditoriaux, semaine après semaine jusqu'à sa mort en 1916

(Aumercier : 1979, p. 571) ³² . Au regard de la production massive de P. Leroy-Beaulieu, les témoignages d'un quelconque intérêt pour le darwinisme sont, au final, rares. Il est vrai que P. Leroy-Beaulieu appréciait peu les grandes spéculations théoriques. Son pragmatisme ne lui fit consacrer qu'un seul article théorique dans l'ensemble des éditoriaux de *L'Économiste français* de 1872 à 1892, dépouillés par Gisèle Aumercier. Les rares ouvrages ou articles délivrant une information sur la philosophie économique et les sources intellectuelles de P. Leroy-Beaulieu sont précieux car ils indiquent l'idéologie de leur auteur mais par leur rareté même témoignent de ses précautions intellectuelles. Nous éviterons donc des typologies hâtives sur le darwinisme social présumé de Leroy-Beaulieu car au fond nos sources se résument à ce premier ouvrage de jeunesse, remis à jour au fil des rééditions vingt ans durant, de *De la colonisation chez les peuples modernes* (1874), à son *Traité théorique et pratique d'économie politique* (1896) (quatre fois réédité) et à un article intitulé « La colonisation au XIX^e siècle » publié dans *Le Nouveau Dictionnaire d'économie politique* (1891-1892), dirigé par Léon Say et Joseph Chailley-Bert. Un seul article de ce dictionnaire, intitulé « Concurrence » et signé Paul Beauregard, délivre quelques informations sur de possibles emprunts des sciences naturelles. Un même constat de pragmatisme pourrait être établi à l'encontre de Léon Say et de Joseph Chailley-Bert. Ainsi Léon Say, personnage prestigieux de la III^e République, neveu de l'économiste libéral J.-B. Say, proche du ferryisme, ministre des Finances de la jeune III^e République, liés aux milieux d'affaires et un des grands représentants de la tradition libérale au Parlement et au Sénat fut avare d'exposés théoriques.

Lors d'un débat parlementaire à la Chambre des Députés le 10 février 1894, lorsque Léon Say est interpellé sur le thème du « maintien de la fermeture de la Bourse du Travail », à la suite d'une longue polémique avec Edouard Vaillant, il est conduit à préciser sa doctrine libérale. Il exprime son opposition à toute coercition étatique, « même du plus grand nombre », souligne sa filiation avec le libéralisme de J.-B. Say et les principes de 1789

(liberté, fraternité, égalité) en insistant surtout sur le premier terme et émaille son discours de références à Smart Mill, Herbert Spencer (citant des extraits de *L'Individu contre l'État*, *La Statique sociale*, *La Justice*, articles du *Fortnight review*). Explicitement, il ne développe pas un discours darwinien social, mais c'est par ses références aux théoriciens anglo-saxons, au libéralisme et à un auteur défini comme darwinien social par les contemporains qu'il provoque une redéfinition théorique du socialiste Vaillant sur la « bonne » manière, « sans préjugés bourgeois » de comprendre la théorie de l'évolution³³. Parallèlement le co-directeur du *Nouveau dictionnaire d'économie politique*, J. Chailley-Bert, gendre de Paul Bert, professeur à l'Ecole libre des sciences politiques et fondateur de « L'union coloniale française », dans son ouvrage bilan *Dix ans de politique coloniale* (1902), reste fidèle à la politique et à la doctrine coloniales impulsées dès le début de la III^e République. Il défend de surcroît l'idée du protectorat et non celle d'une assimilation des populations indigènes... Cette politique sans doute naît d'une certaine conception des hiérarchies raciales, mais elle n'est pas explicitement théorisée comme telle, dans son ouvrage.

Finalement P. Leroy-Beaulieu, par la préface de son *Traité théorique et pratique d'économie politique*, est celui qui définit le plus précisément sa méthode de travail et ses sources d'inspiration :

« L'économie politique est et doit être une science descriptive : elle constitue une partie de l'histoire naturelle, de l'histoire de l'homme et de l'histoire de la nature. De même que Buffon et Darwin se livrent à de minutieuses études et descriptions d'animaux, de leur structure, de leurs mœurs, avant de tirer des inductions générales, ainsi doit faire l'économie politique ; ou bien elle n'est qu'un amoncellement de mots bizarres sans portée. » (Leroy-Beaulieu : 1890, p. IV)

Afin de valider la vision de son ordre social et politique, Paul Leroy-Beaulieu ne répugne pas à un transfert de méthode et de certains thèmes du darwinisme vers les sciences économiques. Il considère par exemple que « l'action de la concurrence est dans le plan général de l'univers et dans l'intérêt social » (Leroy-Beaulieu : 1890, p. 650). Paul Beauregard pour sa part précise :

« C'est que la concurrence n'est autre chose que l'application à l'humanité de la loi générale qui préside à tous les développements des êtres sur la terre : la loi de la lutte pour la vie et de la sélection naturelle. Ne pouvant subsister qu'à la condition de s'assimiler les éléments ambiants, et ces éléments étant en quantité limitée, les êtres luttent entre eux à qui en obtiendra la possession. Les mieux doués triomphent et se perpétuent, les autres disparaissent. Le combat n'élimine pas seulement les types inférieurs, il perfectionne aussi les vainqueurs, la nécessité de triompher d'obstacles toujours renaissants rendant les uns plus forts, les autres plus agiles, certains plus rusés. Une école scientifique considérable voit même dans cette inévitable adaptation des êtres à des milieux variables, l'explication de la différenciation des formes et de la multiplicité des espèces. Ce sont là les conditions cruelles de la vie et de son développement. L'humanité ne saurait y échapper. » (Beauregard : 1891, p. 527)

Au passage, on repère ici l'importance de l'élément religieux pour expliquer l'apparition et le rôle de régulation sociale de cette moralité. Néanmoins, sans préciser les péripéties de l'évolution de la notion de moralité ou définir même cet obscur « élément moral qui est en nous », P. Leroy-Beaulieu et Paul Beauregard considèrent que le rôle de l'humanité contemporaine est d'adoucir les conséquences de la lutte pour l'existence et en même temps d'en augmenter le champ d'application : « Là où elle a pu faire de cette lutte, autrefois sauvage, un instrument pacifique du progrès, elle n'a cessé de multiplier les occasions. » (Beauregard : 1891, p. 528)

Ainsi l'État peut intervenir de manière minimale – par des actions de charité par exemple – afin de permettre le libre jeu d'une concurrence économique, commerciale ou intellectuelle, pacifique et seule source de progrès (Beauregard : 1889, p. 287). D'ailleurs la pierre angulaire de l'argumentation de P. Leroy-Beaulieu et de P. Beauregard qui les fit aussi accuser d'être des darwiniens sociaux, emprunte à la vulgate darwinienne :

« Pour elle aussi, comme pour les autres espèces, les ressources dont elle dispose sont insuffisantes à la satisfaction de tous les besoins ressentis ; et comment espérer qu'il en soit jamais autrement, puisque dès que la satisfaction d'une catégorie de

besoins est assurée, de nouveaux besoins apparaissent. Elle aussi d'ailleurs est composée d'éléments inégaux : individus perfectionnés auxquels, pour le bien de tous, doit revenir la plus large part d'initiatives et d'activité, individus médiocres, disgraciés ou même vicieux dont l'influence serait malfaisante si elle n'était étroitement limitée. Enfin parmi ces individus combien, capables de bien faire, se montreraient négligents, si la crainte d'être dépossédés par d'autres des situations qu'ils ont conquises, ne les contraignait à l'effort ou à la ponctualité ? Ce sont là sous leurs aspects humains, les causes mêmes qui chez les autres êtres, rendent nécessaire la lutte pour la vie et inévitable la sélection naturelle. » (Beauregard : 1891, p. 527)

Pour autant, cette pression de la population n'induit pas chez nos auteurs une politique malthusienne. Bien au contraire, précocement conscients de la dénatalité française, ils furent des populationnistes convaincus, de sorte que l'acte de colonisation était pensé à la fois comme un projet et un exutoire pour des nations fortes démographiquement et un témoignage de leur puissance et de leur force vitale ³⁴. Cet argument de rationalisation de l'acte de colonisation fut développé par Paul Leroy-Beaulieu :

« Il n'est ni naturel, ni juste que les civilisés occidentaux s'entassent indéfiniment et étouffent dans les espaces restreints qui furent leur premières demeures, qu'ils accumulent les merveilles des sciences, des arts, de la civilisation et qu'ils laissent la moitié peut-être du monde à de petits groupes d'hommes ignorants, impuissants, vrais enfants débiles, clairsemés sur des superficies incommensurables, ou bien à des populations décrépées, sans énergie, sans direction, vrais vieillards incapables de tout effort, de toute action combinée et prévoyante. » (Leroy-Beaulieu : 1891, p. 449)

Cet article écrit en 1891 précise ou complète le principe exprimé dès 1874 :

« La colonisation est la force expansive d'un peuple, c'est sa puissance de reproduction, c'est sa dilatation et sa multiplication à travers les espaces ; c'est la soumission de l'univers ou d'une vaste partie à sa langue, à ses mœurs, à ses idées et à ses lois. Un peuple qui colonise c'est un peuple qui jette les assises de sa

grandeur dans l'avenir et de sa suprématie future ³⁵ . » (cité par Girardet : 1972, pp. 55, 56)

De 1870 (année de l'écriture de *De la colonisation chez les peuples modernes*) aux premières années de la décennie 1890, l'argument humanitaire de la colonisation, soit le devoir d'éducation ou de civilisation des races inférieures par les races supérieures, devait s'atténuer quelque peu ou être frappé de doute. Dans cet article datant de 1891, ainsi que dans les dernières éditions de *De la colonisation [...]*, une politique graduelle de colonisation était préconisée, de l'assimilation à la non assimilation, à partir d'une typologie et d'une hiérarchisation des civilisations empruntant somme toute – bien que l'idée en soit contestée par Gisèle Aumercier –aux catégories raciales communément partagées à l'époque :

- la civilisation occidentale composée de civilisations différentes, compactes, cohérentes et stables destinées à se diriger elles-mêmes ;
- les populations assez avancées mais instables tels le Japon et la Chine ;
- les nations désunies et se « troublant » facilement, par exemple la Cochinchine ;
- les tribus barbares et les sauvages ³⁶ .

Ces diverses variations, quant aux emprunts à l'évolutionnisme ambiant d'un économiste libéral à l'autre et pour un même économiste d'un moment historique à un autre confirment l'analyse de T. Todorov. Ce n'est pas la science biologique, en l'espèce le darwinisme, qui détermine la philosophie de ces économistes. Il s'agit dans la plupart des cas de « légitimations inventées après coup », permettant de valider des choix politiques : « Leroy-Beaulieu [...] trouve ses arguments là où il peut et ne se soucie guère du manque de cohérence entre eux ; la pureté doctrinale lui importe beaucoup moins que les conclusions pratiques qu'il est capable de tirer. » (Todorov : 1991, p. 86)

Malgré tout, indépendamment de la validité et de l'utilité de ces références, se met en place, pour les contemporains, une configuration du darwinisme social connoté en tant que rationalisation ou justification de doctrines libérales et coloniales. À partir des exemples précités, les économistes libéraux apparaissent comme les principaux relais d'un discours darwinien social. Ils vulgarisent l'idée que le progrès de la civilisation n'est possible que par le libre exercice d'un « *struggle for life* » généralisé au plan économique, commercial et colonial. Pour les uns, cette libre concurrence non violente était source de progrès car corrélative d'une morale produit de l'évolution des sociétés (Yves Guyot), pour d'autres cette concurrence parce que source de progrès, devait être encouragée ou encadrée par l'État au nom d'une morale plus providentialiste (P. Leroy-Beaulieu, P. Beauregard) et dont l'édiction des normes était du domaine du religieux (G. de Molinari).

Ces économistes libéraux ne furent pas à militer pour un darwinisme social libéral. Hors de leur cénacle, un libéralisme économique fondé sur des arguments darwiniens (le progrès de la civilisation par le libre exercice de la concurrence) fut développé et défendu par d'autres personnalités et groupes sociologiques, renforçant le sentiment pour l'époque d'un darwinisme social libéral diffus. Nous avons déjà insisté dans nos chapitres précédents sur les travaux de certains anthropologues professionnels ou amateurs tels les docteurs P. Topinard et G. Le Bon mais à cette liste nous pourrions ajouter des scientifiques farouchement darwiniens comme le professeur de physiologie Charles Richet (1850-1935). Dans son souci de dissocier le fait militaire guerrier et les principes du darwinisme, il déplaçait le domaine d'application de « la lutte » dans les fonctions économiques et sociales de l'activité humaine. Dans les sociétés civilisées, la guerre apparaissait comme une « facteur d'abâtardissement racial », une sélection négative. Le progrès, l'émergence du meilleur ne devaient être dévolus-à la rigueur-qu'à la concurrence économique et sociale (Richet : 1907, p. 84 ; 1912-1919, pp. 103-105).

Des relais de cette idéologie libérale doivent être recherchés également du côté des sociologues organicistes de l'école de René Worms, sur lesquels nous reviendrons, et nous verrons que des sociologues comme Henri Decugis ou Jacques Novicow développèrent également une philosophie libre-échangiste à connotation darwinienne. Ce dernier, industriel russe et fondateur avec Worms de la *Revue internationale de sociologie* avouait être influencé par les écrits de Molinari.

En 1893, il définissait sa devise en ces termes : « La paix c'est la mort, la lutte c'est la vie [...] La concurrence n'est autre chose que la loi darwinienne de la lutte pour l'existence dans le domaine économique, la survivance des producteurs les plus intelligents, l'élimination des plus incapables » (Novicow : 1893, pp. 218, 444). Il étendit d'ailleurs ses principes à la concurrence intellectuelle, sociale. « De la mêlée intellectuelle » devait surgir l'élite sociale. Il est vrai qu'à la faveur du lamarckisme dominant, Jacques Novicow devait abandonner progressivement le paradigme de « la lutte et de la sélection ». En 1910, ne critiquait-il pas le darwinisme social synonyme de luttes de tous ordres ? Il restait fidèle au libre échangisme, à la doctrine du « laissez faire et laissez passer » de V. Gournay mais avec cette fois un discours légitimateur lamarckien, l'adaptation se substituant à la lutte pour d'identiques implications économiques. L'économie politique était conséquemment définie comme « la science qui enseigne les moyens par lesquels l'adaptation du milieu aux organismes humains s'accomplit dans le temps le plus court possible » (Novicow : 1904, pp. 603-609).

Débats sur les formes « modernes » de la lutte pour la vie

Un constat identique pourrait être établi à l'égard de la doctrine coloniale. Raoul Girardet a déjà magistralement démontré la filiation idéologique de la doctrine coloniale de la III^e République. Ainsi parcourt-il le développement de cette doctrine depuis la thèse initiale de Paul Leroy-Beaulieu, en passant par les discours de Jules

Ferry ou les travaux d'Alfred Rambaud et les multiples relais que constituèrent les sociétés de géographie pour la première phase d'expansion coloniale, jusqu'aux multiples interventions, discours et ouvrages du « Parti colonial » de la deuxième phase d'expansion des années 1890 (Brunschwig : 1960, pp. 166, 167 ; Ganiage : 1968, pp. 166, 167 ; Girardet : 1972, pp. 51-75). Le darwinisme n'était pas nécessaire à la constitution et à l'affirmation de cet impérialisme. Néanmoins l'analyse des multiples interventions à la Chambre des Députés, aux banquets annuels organisés par « L'Union coloniale française », des animateurs, professeurs et publicistes de l'impérialisme français révèlent la diffusion de ces référents naturalistes voire darwiniens. Ces emprunts relèvent d'ailleurs plus de la métaphore, du tic de langage que d'un véritable darwinisme social. Les expressions utilisées pour justifier le processus colonisateur soulignent la redéfinition du concept darwinien de « lutte pour l'existence » et empruntent à la rhétorique de Leroy-Beaulieu et de Ferry. Outre la pression du « struggle for life » sur le continent, l'expansion coloniale est généralement considérée comme l'un des aspects de « la lutte », comme « la vitalité, la force ou la capacité des races vigoureuses à s'étendre hors de leurs frontières ». Cette théorie de l'expansion « naturelle » corollaire de la lutte pour l'existence n'est pas toujours associée à une légitimation d'une colonisation violente.

Cette phraséologie est utilisée par les principaux animateurs du parti colonial. Ainsi, l'ancien sous-secrétaire d'État aux Colonies, le député d'Oran, Eugène Étienne et le diplomate Gabriel Hanotaux, ex-chef du cabinet de Jules Ferry de 1881 à 1885, associent la politique colonisatrice aux nécessités d'expansion des « saines races vigoureuses »³⁷. De même, les ministres aux colonies, tels le radical M. Chautemps et T. Delcassé rappellent fréquemment lors de banquets coloniaux ou d'interventions à la Chambre des Députés la nécessaire « force d'expansion française », « la mission héroïque de la France », conséquences des luttes économiques continentales³⁸. Ces hommes d'État, ces responsables politiques ne se réfèrent pas explicitement au darwinisme dans leur apologie de la

colonisation et seules les justifications économiques et nationalistes d'obédience ferryste, semblent prédominer.

Les discours ou les justifications « naturalistes » de la colonisation sont par ailleurs réfutés par de nombreux économistes, enseignants, anthropologues et journalistes. Le professeur d'économie politique Charles Gide (1847-1932) qui fut ultérieurement l'un des promoteurs de l'école solidariste et coopératiste, justifia en 1886 dans *La Revue de géographie*, une politique coloniale assimilationniste non seulement comme une nécessité politique de grandeur nationale mais également comme un impératif attribuable aux lois de l'évolution. Le professeur de géographie coloniale à la Sorbonne, Marcel Dubois, dans une publication éditée à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1900 et intitulée *Les colonies françaises : un siècle d'expansion coloniale*, considérait l'œuvre de colonisation comme une « condition nouvelle de cette lutte pour la vie ». Auparavant il avait défini « le critérium d'une colonisation parfaite », comme « la création d'un être nouveau viable », comme « une évolution » (Gide : 1886, pp. 49, 50, 144 ; 1895, pp. 7, 8, 245 ; Dubois : 1902, p. 387). De même le médecin, républicain radical J.-L. de Lanessan, gouverneur de l'Indochine de 1891 à 1895, pourtant très critique envers les erreurs et les crimes de la conquête coloniale et préconisateur de formules souples et respectueuses des institutions et mœurs indigènes, exposa clairement sa conception naturaliste du processus « migrateur » :

« Un caractère fondamental des migrations humaines réside dans ce fait que plus une race est perfectionnée, plus elle tend à se répandre ; plus une race est inférieure et plus elle reste sédentaire. Migrer à travers le monde, coloniser la terre, est un signe irrécusable de supériorité anthropologique. » (Lanessan : 1897(b), p. 6)

D'autres, tels le journaliste de la *Revue des Deux Mondes* et du *Correspondant* Jean Darcy (1868-1906), spécialisé dans l'histoire coloniale, et le Dr Verrier, secrétaire général honoraire de la Société d'ethnographie, associaient explicitement « la force d'expansion

d'une race hors de ses frontières » à cette « forme moderne de la lutte pour la vie » (Verrier : 1899(b), p. 6 ; Darcy : 1904, p. 20).

Au final, peu d'auteurs se firent les hérauts d'une doctrine apologétique de « la force » violente, somme toute peu compatible avec les devoirs d'humanité envers les « races inférieures », prônés par les officiels de la jeune III^e République. Néanmoins certains hauts fonctionnaires justifiaient une politique coloniale agressive comme une fatalité naturelle, inexorable. Jules Harmand, ambassadeur honoraire et ancien haut fonctionnaire colonial d'Indochine, dans son ouvrage *Domination et colonisation*, justifie en 1910 l'expansion violente par ces mots :

« Tant que l'humanité ne sera pas devenue sensiblement homogène [...] l'expansion des nations ne pourra s'accomplir qu'au prix de maux sans nombre et de violences toujours renouvelées. Aussi l'expansion n'a-t-elle à sa disposition qu'un moyen : la force. C'est le seul procédé que connaisse la nature pour obtenir le perfectionnement des êtres [...] ; la réflexion nous commande donc de respecter la force parce que c'est une obligation fatale, une nécessité inéluctable et que la nature impitoyable y a soumis l'homme tout en lui donnant d'ailleurs la raison et le sens de la justice [...], la force est le fondement du droit lui-même. » (Harmand : 1910, p. 32)

De même, des thèmes « héréditaristes » soulignant l'adaptation des « races » à leurs niches écologiques, fruit d'une longue histoire évolutive, fondaient une politique coloniale antiassimilatrice :

« C'est la plus grande des erreurs et la plus fatale pour le conquérant et pour ses sujets de ne pas reconnaître qu'il y a des races et des sociétés supérieures de par la nature et par l'accumulation des circonstances évolutives, qu'il y en a d'autres moins évoluées et que plus la distance qui les sépare est grande et moins il est possible de les rapprocher par des lois communes et par les mêmes procédés de culture [...]. Seule [une politique] résolument désassimilatrice respectueuse de la constitution mentale de ces peuples, des organisations politiques et sociales qui sont la résultante de leurs besoins matériels et moraux, peut être profitable en même temps au dominateur et au sujet et justifier ces vastes et difficiles entreprises. » (Harmand : 1910, pp. 57, 155)

Ce fonctionnaire fonde explicitement sa politique indigène et sa représentation des attitudes raciales occidentales sur les écrits de Gobineau, Darwin, Virschow, Taine et du Dr Gustave Le Bon. D'ailleurs ce dernier, darwinien social notoire quoique n'ayant jamais élaboré une doctrine colonialiste, avait quelques années auparavant, dans son étude *Psychologie du socialisme* (1898) esquissé une politique raciale en ces termes :

« Aucun peuple ne doit oublier aujourd'hui que les limites de son droit sont exactement mesurées par les forces dont il dispose pour le défendre [...]. Le seul droit reconnu aux nègres est de voir le pays qu'ils habitent envahi et pillé par les blancs et d'être abattus à coup de fusils s'ils résistent. S'ils ne résistent pas, on se borne à s'emparer de tout ce qu'ils possèdent, puis à les faire travailler ensuite à coups de fouet pour enrichir leur envahisseur. Telle fut jadis l'histoire des indigènes de l'Amérique. Telle est aujourd'hui celle des habitants de l'Afrique. Les nègres apprennent maintenant ce qu'il en coûte d'être faible. » (Le Bon : 1898, p. 377)

Il faut noter que cette justification naturaliste de l'usage de la force dans l'expansion coloniale et ce déterminisme racial confirmant une politique antiassimilatrice furent contestés par des économistes libéraux et par des scientifiques darwinistes. Nous avons vu que l'économiste libéral Gustave de Molinari admet, en 1901, la nécessité d'une expansion coloniale au nom de l'intérêt de l'espèce mais il précise bien qu'elle doit s'effectuer sans violence, l'acquisition des subsistances devant préférentiellement s'effectuer par l'échange libre (Molinari : 1901, p. 264). De même, en 1907, le physiologiste Charles Richet, directeur de *La Revue scientifique* et darwiniste convaincu, conteste l'amalgame entre la théorie de Darwin et les doctrines de conquête coloniale :

« Le droit à la vie des peuples qui étouffent dans leurs frontières est donc un mot savant pour décorer l'ambition des gouvernements, cela n'a rien à faire avec la loi de Darwin. » (Richet : 1907, p. 87)

Nous serons malgré tout circonspect sur les propos de Charles Richet car il ne contestait pas les inégalités raciales. Ce fait est

manifeste dans un article antérieur publié dans *La Revue scientifique* du 31 janvier 1891, intitulé « La dépopulation de la France » : « Un millier de nègres ne valent pas un millier de français ; un millier d'australien ne valent pas un millier de chinois ; pour pousser le raisonnement à ses dernières limites, on pourrait dire qu'un millier de singes ne valent pas un millier de nègres [...]. Nous croyons que trois millions d'hommes qui habitent le département de la Seine pèsent plus dans l'avenir de l'humanité que les quatre cents millions de chinois » (p. 145). Étant donné cette qualité intrinsèque des « civilisations supérieures », Ch. Richet déplorait la dénatalité française. Son argumentation visait à démontrer qu'un peuple de faible natalité était démuni dans la lutte pour l'existence. Pour des populations européennes de « races égales », le nombre était selon Ch. Richet, le facteur de puissance.

En conséquence, l'apologie de la force et une argumentation antiassimilationniste d'inspiration darwinienne furent globalement peu utilisées par les colonisateurs français... mais ne furent pas pour autant totalement absentes des débats ou de certaines justifications. Ces discours empruntant aux théories évolutionnistes pour justifier une politique ségrégationniste et d'exploitation coloniale au profit de la métropole furent portés par quelques républicains favorables à la colonisation (J. Chailley-Bert ; L. Aspe-Fleurimont, conseiller du Commerce extérieur de la France en 1902 ; A. Messimy, député de la Seine et rapporteur du Budget au ministère des Colonies ; etc.) (Chailley-Bert : 1902, p. 56 ; Aspe-Fleurimont : 1902, pp. 602-614 ; Messimy : 1910, pp. 45, 59 ; Deschamps : 1953, pp. 131-143).

La doctrine de Ferry fut d'ailleurs longtemps défendue sous la III^e République. Lors d'un débat parlementaire en 1933, Albert Sarraut, ministre des Colonies, définissait encore ainsi la doctrine coloniale de l'État français :

« Monsieur Moutet, vous devez connaître les conclusions d'un ouvrage que j'ai récemment publié et où j'ai analysé le phénomène du réveil des races. Ce ne sont pas des conclusions de force que j'y formule. Entre les deux thèmes de la force et de la

bonté, j'ai choisi : je continue de faire confiance à l'œuvre de liberté, à l'œuvre humaine de progrès, quelque risque qu'elle nous fasse courir (applaudissements à gauche). La beauté de notre tâche coloniale, c'est précisément d'avoir suscité ces risques, d'être allés au devant d'eux et de ne pas interrompre votre besogne à raison même des difficultés qu'elle pourrait nous susciter (applaudissements à gauche). Voilà pour moi, la seule issue du procès colonial qui est ouvert, non pas seulement grâce à l'effort de ces messieurs du communisme mais par le jeu inéluctable des forces mêmes que nous avons mises en action dans les pays où le dynamisme européen est allé porter les éléments du progrès. Dans ce procès, la France, comme l'Europe, ne peut gagner sa cause qu'en retournant à sa tradition originelle, qui est une tradition d'humanisme, de justice, d'action persévérante pour accroître les races qu'elle protège en bonheur et en dignité humaine (applaudissements) ³⁹ . »

Les importants relais littéraires

Dans cette étude sur les diffusions et les réfutations du darwinisme social, le rôle des écrivains, des hommes de lettres ne pouvait être occulté. Ils n'étaient certes pas des hommes de sciences ou des vulgarisateurs scientifiques mais en raison de leurs places de clercs, d'intellectuels, ils furent les médiateurs de choix de certaines idéologies du siècle. De prime abord, leur rôle ne fut pas mince dans la perception qu'eurent leurs contemporains des implications sociales ou morales du darwinisme. En effet, nous étions d'autant plus fondé à porter notre attention sur ce groupe sociologique que durant la période, certains d'entre eux furent typés comme des darwiniens sociaux notoires. Paul Bourget et Émile Zola par exemple furent parmi les auteurs les plus cités... et les plus critiqués pour des raisons parfaitement symétriques d'ailleurs (Parodi : 1909 ; Bouglé : 1910 ; Novicow : 1910 ; Sertillanges : 1910 ; Boulay : 1900).

Nous n'avons pas cherché à faire œuvre d'exhaustivité et à recenser la totalité des occurrences des thèmes darwiniens et darwiniens sociaux dans la production littéraire de cette fin de siècle. À partir

des productions d'écrivains considérés comme scientifiques ou ayant joué un rôle intellectuel d'importance, nous avons plutôt tenté de comprendre de quelle manière les écrivains de cette fin du ^{xix}e siècle ont été les puissants médiateurs et vulgarisateurs des théories évolutionnistes et du darwinisme social. Dans notre recherche, nous avons mêlé indifféremment darwinisme et darwinisme social car, comme nous le verrons dans nos chapitres ultérieurs, ces termes pouvaient être indistincts pour ceux qui considéraient la diffusion du darwinisme comme un danger pour l'ordre social et les valeurs morales traditionnelles, en raison de son athéisme supposé consubstantiel. Au regard des ouvrages et de la production littéraire retenus, une typologie des modes de captation et d'utilisation du darwinisme et du darwinisme social peut être esquissée. Quatre attitudes semblent pouvoir se distinguer :

- Certains auteurs font simplement référence à des thèmes darwiniens offrant ainsi un témoignage précieux du degré de vulgarisation d'une science.
- Plus rarement, des écrivains empruntent une méthodologie aux sciences naturelles et l'importent dans le domaine de la critique littéraire ou artistique voire dans leur technique narrative.
- Quelques-uns, et non les moindres, développent une philosophie évolutionniste qui inspire les problématiques de leurs ouvrages ou fonde les thèses défendues dans leurs œuvres.
- D'autres, ou les mêmes d'ailleurs, mettent en scène des personnages caractérisés comme darwiniens sociaux ou exploitent une trame dramatique centrée sur les agissements de darwiniens sociaux. Ces romans ou ces pièces de théâtres fournissent des indices sur les débats d'actualité agitant l'opinion publique (du moins pour l'écrivain).

Ce souci typologique est sans doute arbitraire à double titre : tout d'abord l'œuvre de certains écrivains (A. France, E. Zola, P. Bourget, etc.) est riche de ces diverses modalités de captation du darwinisme, enfin l'ensemble de la production littéraire relative à ce sujet est ramassée sur une vingtaine d'années de 1880 aux toutes premières années du ^{xx}e siècle, rendant difficile et artificielle toute

tentative de périodisation fine. Cette source d'inspiration ou ces occurrences darwiniennes se tarissent malgré tout dans la première décennie du ^{xx}e siècle de sorte que l'œuvre d'un Roger Martin du Gard (*Jean Barois*) ou les références lamarckiennes d'un Élie Faure apparaissent relativement isolées dans le paysage littéraire et critique français.

« Les singes à l'académie ! »

Intéressons nous tout d'abord aux simples références au darwinisme et aux transferts des sciences naturelles vers la critique littéraire ou les techniques narratives. Ces références apparaissent dès 1880, dans une des dernières œuvres de Gustave Flaubert (1821-1880) puisque *Bouvard et Pécuchet* et le *Dictionnaire des idées reçues* furent des publications posthumes de l'écrivain. Flaubert décéda le 8 mai 1880 d'une hémorragie cérébrale et son ouvrage pratiquement achevé – il travaillait sur le dixième et dernier chapitre – *Bouvard et Pécuchet* parut dans la *Nouvelle Revue* sous forme de feuilleton à partir du 15 décembre de la même année. L'ouvrage en son entier fut publié en 1881. Le *Dictionnaire des idées reçues*, véritable « dossier de la bêtise humaine », texte inédit du vivant de l'auteur, fut seulement publié en 1911 par l'éditeur Louis Conrad (Suffel in Flaubert : 1966, pp. 5-28). Témoignage des lieux communs de l'époque, à la notice « Darwin », Flaubert note dans son *Dictionnaire (...)* : « Celui qui dit que nous descendons du singe » (Flaubert : 1966, p. 344). C'est d'ailleurs autour de ce thème, que G. Flaubert fait dissenter ses deux apprentis sorciers de la culture, Bouvard et Pécuchet, lors de leurs pérégrinations et de leur quête d'un savoir encyclopédique. Leurs questions et leurs débats avec l'abbé Jouffroy portent sur des questions de géologie et d'anthropologie relatives à l'origine de l'homme et du monde et aux mérites comparés des théories de Cuvier, de Lamarck et de Geoffroy Saint-Hilaire. Flaubert met en scène avec humour ce débat scientifique :

« Le capitaine criait : “Vous êtes des révolutionnaires !” Girbal : “La paix ! La paix !” Le prêtre : “Quel matérialisme !” Foureau : “Occupons-nous plutôt de notre chasuble !”.

« Non ! Laissez-moi parler ! » Et Bouvard, s'échauffant, alla jusqu'à dire que l'homme descendait du singe !

Tous les fabriciens se regardèrent, fort ébahis, et comme pour s'assurer qu'ils n'étaient pas des singes !

Bouvard reprit : « En comparant le fœtus d'une femme, d'une chienne, d'un oiseau.... »

« – Assez ! »

« – Moi, je vais plus loin ! s'écria Pécuchet ; l'homme descend des poissons ! » Des rires éclatèrent [...]. »

Un peu plus loin, Bouvard et Pécuchet souhaitent élucider un point d'anthropologie avec un docteur en médecine :

« Croyez-vous que le genre humain descende des poissons ?

– Quelle bêtise !

– Plutôt des singes, n'est-ce pas ?

– Directement, c'est impossible ! »

« À qui se fier ? Car enfin le docteur n'était pas un catholique ! »

(Flaubert : 1966, pp. 119-120)

Ainsi dans son creuset littéraire, Flaubert recueille les principaux débats du temps relatifs à l'introduction du darwinisme sur la scène philosophique et politique : la crainte du désordre moral et social lié à la vulgarisation du darwinisme... par les élites républicaines qui plus est. La critique est ancienne. Déjà en 1873, l'aristocrate catholique « dandy », Jules Barbey d'Aurevilly (1808-1889), antiparnassien notoire, avait dans ses pamphlets égratigné l'élection de Littré, plus positiviste que darwinien au demeurant, à l'Académie : « Et c'est même mieux que les singes ! C'est la théorie simiesque qui y est entrée dans la personne très simiesque aussi, m'a-t-on dit, car je n'en ai jamais eu la vue réjouie, de M. Littré » (Barbey d'Aurevilly : 1891, pp. 179-183) ⁴⁰. Pour mieux confirmer la satire de Flaubert, nous pourrions citer d'autres publications de la période. En 1880, par exemple, le jeune physicien catholique Duhem complète de ses caricatures les textes polémiques d'Etienne Récamier : *Au pays des gorilles*. Les républicains, les instituteurs et les francs-maçons (« loge la chaîne d'union des singes ») et certains

auteurs matérialistes (Moleschott) sont représentés sous la forme de singes dans des saynètes signifiant les conséquences supposées d'une vulgarisation des thèses transformistes. Ainsi dans une classe d'école au chahut indescriptible où sont enseignées « les leçons de choses » et « la Révolution », les maximes inscrites au tableau face à un public de singes précisent : « Droits de l'homme et du citoyen ! Le droit de se révolter est pour les citoyens un droit indescriptible. » Dans une autre caricature représentant une séance d'un tribunal où tous les acteurs sont pastichés en singes, sont spécifiées les doctrines suivantes :

« Citoyens jurés, la loi exclut Dieu du prétoire ! Vous en excluez le gendarme et le code pénal ! Mon client arbre vigoureux de la forêt humaine a vécu aux dépens de ce qui l'entourait. Il a pour lui la science des hommes, et la morale des singes. » (Duhem : 1880)

Des poètes scientifiques aux romans à thèses

L'irruption de la systématisation darwinienne dans le champ intellectuel revivifia des courants littéraires ou provoqua des transferts épistémologiques sans doute par effet de mode. Nous ferons un sort à part au « naturalisme », puisque nous verrons qu'avec Émile Zola une véritable philosophie lamarckienne et darwinienne fut à l'œuvre. Le darwinisme nourrit d'abord, ou parallèlement au naturalisme, le mouvement poétique parnassien et inspira des méthodologies de critique littéraire, telles celles de F. Brunetière et dans une moindre mesure celle de Paul Bourget. Encore convient-il d'être circonspect avec ces deux derniers auteurs puisqu'en toute rigueur l'emprunt méthodologique est plus tainien que darwinien.

Le darwinisme inspira une partie de l'école du Parnasse plus précisément ceux que l'on surnommait au sein de ce mouvement les philosophes (Dr Henri Cazalis, 1840-1909, qui publia ses poèmes sous le nom de Jean Lahor ; Sully Prud'homme, 1839-1907). On sait que le Parnasse prétendait enrichir la poésie par les sciences de la nature. En conséquence, certains d'entre eux virent dans le

darwinisme une source d'inspiration propre à nourrir une nouvelle esthétique. Au fond ils reprenaient une tradition poétique et une source d'inspiration héritée d'André Chénier (1762-1794). Ce dernier avait dès 1782 édifié le projet d'une épopée, *Hermès*, qui aurait été – le travail fut inachevé – la somme des connaissances scientifiques du siècle et fortement inspirée des travaux de Buffon. La poésie de Chénier, animée par une philosophie matérialiste et une croyance en l'homme, avait fortement impressionné le jeune Anatole France (Bancquart : 1962). Mais revenons au parnassiens. En 1884, la poésie de Sully Prud'homme était bien reçue par Jean Psichari, chroniqueur de la *Nouvelle Revue* (fondée par Juliette Adam en 1879) car il avait permis de montrer que l'évolutionnisme, loin de nourrir un pessimisme sur les destinées de l'univers, pouvait être corollaire du progrès et revivifier la poésie par son éloge de la nature : « Le darwinisme a fait de la vie un drame pathétique où les personnes les plus infimes jouent leur rôle tour à tour, un champ aux évolutions magnifiques » (Psichari : 1884, p. 190).

Jean Lahor puisait ses sources d'inspiration dans la philosophie indienne, chez Schopenhauer et Darwin. Il écrivit quelques pages sur « La métamorphose incessante des formes de la vie » pour reprendre les mots d'Anatole France. Ce dernier dans sa chronique régulière au quotidien *Le Temps* aimait à rendre compte de l'influence de Darwin et dans son article de 20 mars 1893, il retranscrivait un poème darwinien de Jean Lahor :

« Je sens un monde en moi de confuses pensées
Je sens obscurément que j'ai vécu toujours,
Que j'ai longtemps erré dans les forêts passées,
Et que la bête encore garde en moi ses amours.
Je sens confusément, l'hiver, quand le soir tombe
Que jadis, animal ou plante j'ai souffert,
Lorsqu'Adonis saignant dormait pâle en sa tombe,
Et mon cœur reverdit quand tout devient vert.
Certains soirs, en errant dans les forêts natales,
Je ressens dans ma chair les frissons d'autrefois,
Quand la nuit grandissait les formes végétales,
Sauvage, halluciné, je rampais sous les bois.

Dans le sol primitif nos racines sont prises ;
Notre âme, comme un arbre, a monté lentement ;
Ma pensée est un temple aux antiques assises,
Où l'ombre des dieux morts vient errer par moment.
Quand mon esprit aspire à la pleine lumière,
Je sens tout un passé qui le tient enchaîné ;
Je sens rouler en moi l'obscurité première :
La terre était si sombre au temps où je suis né !
Mon âme a trop dormi dans la nuit maternelle ;
Pour atteindre le jour, qu'il m'a fallu d'efforts !
Je voudrais être pur : la honte originelle,
Le vieux sang de la bête est resté dans mon corps.
Et je voudrais pourtant affranchir ô mon âme
Des liens d'un passé qui ne veut pas mourir ;
Je voudrais oublier mon origine infâme
Et les siècles sans fin que tu mis à grandir.
Mais c'est en vain toujours en moi vivra ce monde
De rêve, de pensée, de souvenirs confus
Me rappelant ainsi ma naissance profonde,
Et l'ombre d'où je sors, et le peu que je fus ;
Et que j'ai transmigré dans des formes sans nombre,
Et que mon âme était, sous tous ces corps divers
La conscience et l'âme aussi, splendide ou sombre,
Qui rêve et se tourmente au fond de l'univers ⁴¹ ! »

Cette fascination pour les sciences naturelles devait se retrouver au delà des parnassiens, chez certains symbolistes comme Rémy de Gourmont (1885-1909), qui dans ses chroniques au *Mercure de France* magnifiait à la fois le « génie de Lamarck » et un lamarckisme amendé par le mutationnisme (Gourmont : 1909). Il importe d'insister sur le transformisme poétique de ces parnassiens car ces derniers véhiculaient hors activités littéraires, un franc darwinisme ou des positions eugénistes. Ce fut le cas du Dr Henri Cazalis qui défendait l'idée d'une science génératrice d'une moralité nouvelle et créatrice, via le mariage et une rigoureuse législation sélectionniste similaire à celle pratiquée par certains États nord-américains, d'une « race supérieure, d'une humanité nouvelle, plus robuste, plus belle et plus juste » ⁴² . De même Sully Prud'homme rompit à plusieurs reprises des lances avec Charles Richet ou

Anatole France à propos de sa philosophie darwinienne sociale. Ainsi à l'encontre de Ch. Richet, il refusait d'admettre une conciliation entre le darwinisme et les théories finalistes (selon la formule de Richet : « Entre les êtres vivants, il y a lutte pour la vie et effort pour la vie ») et combattait les thèses héréditaristes de Weismann perçues comme un déterminisme finaliste. Il préférait s'en tenir à un darwinisme limité à l'accumulation de petites variations sélectionnées par une adaptation lamarckienne et la lutte pour l'existence, plus conciliable avec sa philosophie du « libre arbitre » (Richet : 1902). Cette philosophie biologique sous-tendait son darwinisme social. Il s'estimait ainsi plus darwinien qu'Anatole France sur son évolution du rôle et de la fonction de la guerre. Il haïssait la guerre certes et estimait qu'il s'agissait d'un vestige paléontologique, une permanence malheureuses des origines animales de l'homme, mais néanmoins une loi immanente et fatale de l'humanité. En raison des lois de l'évolution, la guerre était promise à une disparition progressive, son atténuation était proportionnelle au degré de civilisation de l'humanité mais une loi d'évolution non amendable par des réformes assimilées à des variations brusques. Il concluait en ces termes son article « Patrie, Armée, Discipline » dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1898 :

« Les ressorts moraux de la guerre même, l'esprit militaire [se modifient] dans le sens du progrès général [...]. En attendant qu'on la supprime, résignons-nous à la subir et sachons tirer le meilleur parti possible de ses violences : elle nous impose du moins la culture des vertus viriles, l'estime d'un labeur qui n'enrichit pas et nous met en demeure d'interroger de près, bon gré mal gré, la profondeur de la tombe ⁴³ . » (Sully Prud'homme : 1898, pp. 725, 741)

La méthodologie darwinienne inspira également les critiques littéraires tels F. Brunetière (1849-1908) et P. Bourget. Inspiration formelle sans doute, mais suffisante pour faire écrire à un féroce Léon Daudet dans son *Stupide XIXe siècle* : « Brunetière critique d'une haute fantaisie et acteur plaisant qui s'ignorait, mettait de l'évolution comme d'autres mettent du sel ou de la moutarde dans tout » (Daudet : 1922, pp. 112-113). F. Brunetière, maître de

conférences à l'École normale supérieure à partir de 1886, chroniqueur puis directeur de *La Revue des Deux Mondes* dès 1893 et académicien en 1894, vulgarise au début de sa carrière les théories darwiniennes et avant de se convertir au catholicisme et de devenir le grand pourfendeur du scientisme, il eut à cœur de bâtir analogiquement à l'histoire naturelle darwinienne, une histoire des formes littéraires. Par métaphore darwinienne, il considérait les genres littéraires comme des espèces vivantes soumises aux actions de la vie, comme une suite ininterrompue d'échanges, d'emprunts, d'héritages, une transformation et une évolution continues, la vie ne cessant de renaître de la mort ⁴⁴. Ce darwinisme littéraire ou ce transfert épis-témologique du thème du progrès, de l'évolution des genres et des formes littéraires n'était sans doute que pure rhétorique et d'un faible intérêt heuristique mais il témoigne d'une imprégnation darwinienne d'une génération intellectuelle. F. Brunetière fut l'un des rares critiques à pratiquer aussi formellement un tel « darwinisme littéraire », un tel transfert métaphorique. On pourra repérer une tentative analogue plus tardivement chez un essayiste qui œuvra plutôt dans l'analyse esthétique, Élie Faure (1873-1937). Ce médecin, élève de Bergson, se consacra à la critique d'art dès 1902, d'abord dans le cadre d'un enseignement dans les universités populaires, puis par sa collaboration au quotidien *L'Aurore*. Dans sa monumentale *Histoire de l'Art* (1909-1921), il proposait une lecture lamarckienne – certains diront bergsonnienne – de l'histoire des formes, philosophie esthétique qu'il exprimait dans un texte fondateur en 1914 :

« C'est Lamarck qui offrait à la pensée une base cosmique nouvelle et substituait à la vision mathématique d'un monde immobile en un Dieu moral, la vision biologique d'un monde incessamment transformable en un dieu indifférent qui peut se représenter à l'intelligence comme une série d'équilibres esthétiques incessamment rompus et poursuivis. » (Faure : 1914, pp. 15, 47)

Pour revenir au début des années 1880, Paul Bourget fut cet autre critique littéraire qui eut pour projet de fonder une méthode scientifique d'analyse littéraire. Par parenthèse, il est nécessaire ici de souligner sinon l'effet de génération du moins le rôle de certains

cercles de sociabilité durant cette période sans qu'ils instruisent nécessairement d'ailleurs le concept d'influence intellectuelle. Dans leur jeunesse, peu de temps après la guerre de 1870, Anatole France et Paul Bourget partageaient une même passion pour les doctrines darwiniennes et ensemble visitaient le Muséum d'histoire naturelle, « Darwin sous le bras », résume Anatole France ⁴⁵. De même, fréquentèrent-ils pendant un temps, au début des années 1880, le salon de Juliette Adam, fondatrice de la *Nouvelle Revue* en 1879, « cette ancienne égérie de Gambetta », nous dit Marie-Claire Bancquart, « reçoit dans son salon du boulevard Malesherbes Paul Arène, Pierre Loti, Fernand Calmettes, Sully Prud'homme, Adrien Hébrard, le directeur du *Temps* et Paul Bourget qu'elle contribue beaucoup à lancer ». C'est encore Paul Bourget qui fit rencontrer Buloz, le fondateur de la *Revue des Deux Mondes* à F. Brunetière en 1875, Brunetière d'ailleurs qui fut son condisciple au collège Sainte Barbe à Paris dans les années 1867-1868 ⁴⁶. Si les trajectoires politiques divergèrent à la fin des années 1890, un même humus intellectuel semble avoir nourri nos divers protagonistes... Paul Bourget, curieux de sciences naturelles dans ces années de formation intellectuelle, très impressionné par sa lecture d'Herbert Spencer (*Les premiers principes*, en 1878) et surtout admiratif des œuvres de Taine, met en œuvre une méthodologie scientifique dans son *Essai de psychologie contemporaine* (1883-1885) consacrés à Stendhal, Renan, Flaubert et Taine et une réflexion sur le rôle de la science à l'époque. Ses sources sont tainiennes et il accepte comme vérifiée la théorie de l'influence de la race, du milieu et du moment : « Nous ne pouvons pas débarrasser notre cerveau de la pression formidable des tendances héréditaires et des connaissances acquises » (cité par Feuillerat : 1937, pp. 81-84 ; Bourget : 1883-1885, pp. 286-287).

Mais ces essais de critiques littéraires étaient lourds d'un projet politique et Paul Bourget s'exerce à un paradoxe qui s'affirmera plus complètement à la fin du siècle, soit l'utilisation du darwinisme pour valider un ordre social et politique fondé et régi par le christianisme ou plus exactement un christianisme

réglémentant un ordre social irrigué et subissant des lois darwiniennes... Dès 1883 donc, il dénonçait l'incompatibilité entre les données de la science et les réformes politiques démocratiques. Il souhaitait la diffusion des doctrines de H. Spencer et de Ch. Darwin afin de lutter contre « les faux dogmes égalitaristes et matérialistes de 1789 ». L'inégalité des intelligences et les théories de l'hérédité corroboraient, de son point de vue, les « thèses de l'aristocratie transmise ». Cet isomorphisme pensé à titre d'hypothèse par E. Haëckel dans sa polémique avec Virchow était appliqué ici littéralement par Bourget :

« “Mais il y a un mouvement secret des intelligences. Les conceptions des Darwin et des Herbert Spencer se répandent dans l'atmosphère spirituelle et pénètrent les nouveaux venus. Ayons confiance dans la vertu de ces doctrines qui bouleverseront la politique par contre coup, comme elles bouleversent les lettres après avoir bouleversé les sciences naturelles. Un temps approche où une société n'apparaîtra plus au regard des adeptes de la philosophie de l'évolution comme elle apparaît au regard des derniers héritiers de l'esprit classique. On y verra non plus la mise en œuvre d'un contrat logique mais bien le fonctionnement d'une fédération d'organismes dont l'individu est la cellule. Une semblable idée est grosse d'une morale publique toute différente de celle qui nous régit à l'heure présente”. De sorte qu'il en appelait “au christianisme [...] la condition unique de santé et de guérison” et de manière encore voilée au gouvernement par une classe dirigeante héréditaire. » (Feuillerat, 1937, p. 86 ; Bourget : 1883-1885, pp. XII, 93-95, 107-108)

Paul Bourget est ici un cas limite dans notre tentative typologique puisque sa méthode d'analyse littéraire est prétexte au dévoilement d'une philosophie darwinienne sociale. Cette philosophie est porteuse d'une politique élitiste renanienne qui s'affirma progressivement et mûrit surtout à la fin des années 1890. Dans les romans à thèse qui suivirent, Paul Bourget devait poursuivre et approfondir sa réflexion biopolitique tout en répudiant paradoxalement les maîtres à penser évolutionnistes de sa jeunesse et en critiquant certains méfaits d'un darwinisme social mal compris. Paul Bourget fut de ces rares auteurs français qui offrent

au lecteur contemporain quelques figures littéraires du darwinisme social fin de siècle (Robert Greslou, personnage du roman *Le Disciple*, 1889). Mais avant de conclure ce chapitre par un rapide regard sur les images de darwinisme social délivrées par la production romanesque de notre période, une attention particulière doit être portée envers ceux qui défendirent, hors champ littéraire, une philosophie évolutionniste et qui délivrèrent par leur écriture sinon une littérature militante du moins un support de leur vision du monde. Au total, le nombre d'écrivains est sans doute restreint, mais il jouit durant ces années, pour des raisons diverses, d'une audience et d'un prestige considérables. Nous songeons ici à l'École naturaliste avec Émile Zola comme figure tutélaire, à Anatole France et à Maurice Barrès.

Nous l'avons dit, pour des raisons à la fois de théorie et d'esthétique littéraire, pour des motifs politiques aussi l'École naturaliste et plus spécifiquement Zola furent les cibles favorites à la fois des critiques littéraires – même des critiques « évolutionnistes » tels A. France et F. Brunetière ⁴⁷ – des opposants politiques et religieux – ce surtout au moment de l'affaire Dreyfus – et pour ce qui nous préoccupe des divers contradicteurs du darwinisme social. Sans doute peut-on percevoir une thématique déterministe structurant l'œuvre de Guy de Maupassant ⁴⁸, assurément Joris-Karl Huysmans fut un lamarckien convaincu et utilisa à contre-emploi certains thèmes naturalistes (l'adaptation au milieu peut être contre sélective et s'effectuer « à rebours »). Dans *La Revue indépendante* en 1884, J.-K. Huysmans soumet la majorité des peintres à la théorie de Lamarck et aux observations de Darwin sur la domestication des animaux. Il propose encore en 1889, dans *Certains*, d'appliquer aux vrais artistes la théorie du milieu de Taine mais « à rebours » (Gamboni : 1989, p. 143 ; Juin in Huysmans : 1975, p. 17). Mais une certaine philosophie darwinienne ne fut jamais mieux développée que par Émile Zola.

Nous ne discuterons pas du bien fondé de la théorie littéraire naturaliste et du parti pris esthétique du naturalisme mais plutôt nous tenterons de cerner les modalités d'émission des thèses

darwiniennes telles que pouvaient le percevoir les contemporains, les lecteurs de Zola.

Pour l'historien, la moisson est particulièrement fructueuse avec l'œuvre de Zola puisque à la fois il proposa une méthodologie et une théorie littéraire directement inspirées des sciences naturelles, il mit en scène des personnages darwiniens ou darwiniens sociaux ou il vulgarisa ces théories et ces philosophies directement dans ses romans par la bouche de ses personnages et plus tardivement, il développa même ou défendit une philosophie darwinienne sociale par ses romans. Au plan méthodologique, la fascination de Zola pour les sciences naturelles est patente et clairement revendiquée. Elles sont d'ailleurs plurielles et révèlent du même coup sa lecture étroite du darwinisme pour la mise en œuvre de l'architecture de sa production littéraire. Le sous-titre de son cycle *Les Rougon-Macquart* est suffisamment explicite : *Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire*. Dès 1868, et surtout dans les articles parus dans *Le Voltaire* en 1879, il annonçait ses sources d'inspiration : la méthode expérimentale de Claude Bernard, les thèses héréditaristes de Prosper Lucas et l'œuvre de Darwin pour sa systématisation. Analogiquement à Darwin, il souhaitait donc bâtir une histoire naturelle et sociale d'un groupe humain et expérimenter ou illustrer des lois naturelles qui, nous le constatons, sont plus lamarckiennes que darwiniennes : l'influence du milieu social et l'hérédité de cette influence. Il attachait d'ailleurs une grande importance au milieu pour changer l'homme :

« Quand les temps auront marché, quand on possédera les lois, il n'y aura plus qu'à agir sur les individus et sur les milieux, si l'on veut arriver au meilleur état social. C'est ainsi que nous faisons de la sociologie pratique et que notre besogne aide aux sciences politiques et économiques [...]. Nous sommes [...] des déterministes qui, expérimentalement, cherchent à déterminer les conditions des phénomènes, sans jamais sortir, dans notre investigation, des lois de la Nature. Comme le dit très bien Claude Bernard, du moment où nous pouvons agir et où nous agissons sur le déterminisme des phénomènes, en modifiant les milieux par exemple, nous ne sommes pas des fatalistes ⁴⁹ . »

Ses romans étaient prétexte à des mises au point scientifiques sur certains sujets relevant des sciences naturelles et évolutionnistes. Dans le dernier volume de la série *des Rougon-Macquart*, *Le Docteur Pascal*, publié en 1893, il développe sur trois pages, le renouvellement des hypothèses héréditaristes par les travaux d'August Weismann : Dégénérescence par transmission héréditaire mais possibilité d'amélioration par une modification du milieu, soit par des mesures hygiénistes pouvant « enrichir et fortifier le terrain appauvri » (Zola : 1893, 1978, pp. 55-58). Si le scientisme diffus est patent dans ses romans, en revanche, il convient d'être plus circonspect sur sa méthodologie « naturaliste » car l'auteur lui-même était conscient des limites de sa technique littéraire. Anatole France, critiquant la notion d'art naturaliste, rapporte que Zola ne fut pas persuadé « plus que de raison de la vérité de ses doctrines : Le *Journal* des Goncourt [...] nous édifie à cet égard. On y voit qu'un jour à table, sous la rose, attaqué dans ses théories littéraires par Gustave Flaubert, M. Zola répondit avec franchise qu'il réduisait volontiers son esthétique aux proportions d'une honnête réclame. » (in France : 1891, 1970, p. 87). Le cycle des Rougon-Macquart délivre également à maintes reprises une image des conséquences du darwinisme au plan social et le thème de la lutte pour l'existence des classes sociales ou des nations est à plusieurs reprises développé. Quelquefois l'allusion est métaphorique et structure l'argument dramatique de l'ouvrage – tel est le cas du *Au bonheur des dames* (1883) illustrant cette lutte pour la vie entre les grands magasins et les petites échoppes –, dans d'autres situations romanesques, Émile Zola fut plus didactique. L'ambiguïté politique des utilisations du darwinisme est développée dans *Germinal* (1885), dans un dialogue opposant Étienne à l'anarchiste Souvarine, sans que le sujet soit tranché d'ailleurs :

« Étienne, maintenant en était à Darwin. Il en avait lu des fragments, résumés et vulgarisés dans un volume à cinq sous ; et, de cette lecture mal comprise, il se faisait une idée révolutionnaire du combat pour l'existence, les maigres mangeant les gras, le peuple fort dévorant la blême bourgeoisie. Mais Souvarine s'emporta, se répandit sur la bêtise des socialistes qui

acceptent Darwin, cet apôtre de l'inégalité scientifique, dont la fameuse sélection n'était bonne que pour des philosophes aristocrates. Cependant, le camarade s'entêtait, voulait raisonner, et il exprimait ses doutes par une hypothèse : la vieille société n'existait plus, on en avait balayé jusqu'aux miettes ; eh bien, n'était-il pas à craindre que le monde nouveau ne repoussât gâté lentement des mêmes injustices, les uns malades et les autres gaillards, les uns plus adroits, plus intelligents, s'engraissant de tout, et les autres imbéciles et paresseux, redevenant des esclaves ? Alors, devant cette vision de l'éternelle misère, le machineur cria d'une voix farouche que, si la justice n'était pas possible avec l'homme, il fallait que l'homme disparût. Autant de sociétés pourries, autant de massacres, jusqu'à l'extermination du dernier être. Et le silence retomba. » (Zola : 1885, 1981, p. 430)

Linda Clark relève le caractère inexorable de la « lutte pour l'existence » exploité dans *La Débâcle* (1892), par le personnage de Maurice Levasseur. Ce dernier y décrivait la guerre comme une loi de l'évolution, de la nature, la vie étant de même synonyme de lutte (Clark : 1984, pp. 113-114) ⁵⁰. Ainsi par sa production romanesque, Émile Zola reflète les débats du temps relativement à la question darwinienne ou du moins révèle la diffusion d'une philosophie biologique parmi les intellectuels. Elle distille, vulgarise des notions scientifiques et leurs conséquences sociales et politiques. Se dessinent ainsi les contours de la philosophie évolutionniste émise par Émile Zola : caractère inexorable de la lutte pour l'existence au plan social et national mais amendable par une évolution sociale et politique progressive ; une politique hygiéniste et réformatrice permettant aux individus d'acquérir et de transmettre des caractères sociaux et moraux plus altruistes.

Cette philosophie que l'on pourrait désigner de darwinienne sociale réformatrice devait s'enrichir dans ses derniers romans, du problème de la natalité française. Il est vrai qu'Émile Zola appartenait, depuis sa création en 1896, à « l'Alliance nationale pour l'accroissement de la population française » de Jacques Bertillon ⁵¹. Dans l'ouvrage intitulé *Fécondité*, du cycle resté inachevé *Les Quatre Évangiles* ⁵², publié en 1899, il oppose ainsi différentes théories populationnistes

incarnées dans des personnages symétriques. Au néomalthusien capitaliste Beauchesne, citadin, jouisseur, et possédant un seul héritier chétif, s'opposait le personnage de Matthieu, ascète travailleur, habitant à la campagne et à la famille nombreuse et saine. Par ce dernier, Zola révèle cette angoisse diffuse dans la société française de la dénatalité et de ce constat que la naissance démographique est inversement proportionnelle au degré de civilisation ou de richesse de la nation. Dans ce dilemme entre un néomalthusianisme de gauche et un natalisme nationaliste, Zola par la bouche de son personnage principal Matthieu, fait pencher le fléau de la balance pour le deuxième terme :

« Alors, vous craignez plus le péril jaune, ce terrible pullulement des barbares asiatiques qui devaient, à un moment fatal, déborder sur notre Europe, la bouleverser et la féconder de nouveau ? Toujours l'histoire a recommencé ainsi, par des déplacements brusques d'océans, par des invasions de peuples brutaux venant redonner du sang aux peuples affaiblis. Et, chaque fois, la civilisation a refleurie, plus large et plus libre... Comment Babylone, Ninive, Memphis sont-elles tombées en poussière, avec leurs peuples qui semblent être morts sur place ? Comment Athènes et Rome agonisent-elles aujourd'hui encore, sans pouvoir renaître de leurs cendres, dans l'éclat de leur gloire ancienne ? Comment Paris est-il touché dès maintenant par la mort, malgré sa splendeur, capitale d'une France dont la virilité s'affaiblit ? Vous aurez beau raisonner, dire qu'à l'exemple des anciennes capitales du monde, il meurt par excès de culture, d'intelligence et de civilisation : ce n'en est pas moins la mort, le reflux qui portera l'éclat et la puissance à quelque peuple nouveau... Votre équilibre est mensonger, rien ne peut rester stationnaire, ce qui ne croît plus décroît et disparaît. Et si Paris veut mourir, il mourra, et la patrie mourra avec lui. » (Zola : 1899, 1957, p. 54)

Au regard de ce dernier livre, qui connut il est vrai un succès moindre que le cycle des *Rougon-Macquart*, Émile Zola développait et complétait son darwinisme social réformiste ; il ne raisonnait pas en terme de réussite individuelle mais de population. On peut ainsi lister les ingrédients de sa philosophie darwinienne sociale dont certains thèmes étaient largement partagés par les anthropologues et les naturalistes de la période (Zola par exemple fréquentait le

radical Yves Guyot, directeur du *Siècle* lequel appartenait d'ailleurs à la Société d'anthropologie) (Benda : 1937, 1989, p. 118) ⁵³ :

- les sélections sociales sont négatives au plan évolutif (méfaits de la ville, malthusianisme des classes dirigeantes ; faible capillarité sociale des individus dynamiques – sur ce point, l'ouvrage de Vacher de Lapouge *Les sélections sociales* délivre une *doxa* des milieux évolutionnistes –) ;
- une politique hygiéniste et réformiste doit permettre l'amélioration des conditions d'existence ;
- les caractères acquis par la pression et la modification des milieux d'existence sont héréditaires ;
- une politique nataliste doit être complétée par une sélection des meilleures intelligences par capillarité sociale ;
- la nation doit être forte démographiquement et saine afin de pouvoir se développer et survivre dans la lutte pour l'existence entre les nations...

Un constat identique pourrait être dressé de l'œuvre d'Anatole France, lequel était un farouche critique du naturalisme pour des questions de méthode et de théorie littéraire. Ce dernier était un évolutionniste convaincu et avait développé une philosophie biologique certaine et quelques uns de ses articles et ouvrages bruissent des débats relatifs au darwinisme et au darwinisme social. Hormis dans ses poèmes parnassiens de jeunesse, Anatole France néanmoins – à l'instar d'Émile Zola – ne calqua pas ses théories littéraires sur les sciences naturelles. Son évolutionnisme était plus perceptible dans ses prolifiques activités de critique littéraire au sein du quotidien *Le Temps* et des revues *L'univers illustré* et *La Revue de Paris* puisque l'on recense plus de mille huit cents pages de chroniques collationnées en trois tomes sous le titre *Vie littéraire* ! Il importe de préciser ce fait car Anatole France avait à cœur de rendre compte régulièrement des influences de « Darwin sur l'esprit de ses contemporains. ⁵⁴ » D'ailleurs pour la période de 1887 à 1893, nous avons relevé dans ses critiques littéraires hebdomadaires du *Temps* plus de trente occurrences relatives au darwinisme et au darwinisme social développées à partir de

l'analyse des publications d'écrivains scientifiques ou ex-scientistes (Bourget, Brunetière, Soury, Taine) ou de la production des parnassiens et des naturalistes (Zola, Maupassant, Dumas, Hermant, Malot, etc.). La philosophie biologique défendue par A. France est aujourd'hui bien connue. M. C. Bancquart rappelle que toute sa vie A. France maintint intacts ses postulats darwiniens :

« Il a été formé par la doctrine darwinienne, d'abord objet pour lui d'une croyance inconditionnelle, puis relativisée ; mais il la considère toujours comme la seule explication satisfaisante de la formation et de l'avenir de l'univers. » (Bancquart : 1962, p. 419)

Le darwinisme de France, malgré son pessimisme foncier sur le devenir de la race humaine était tempéré d'humanisme et, sans doute, est-ce par cette culture scientifique qu'il éprouva de la sympathie pour les opinions de Kropotkine et de Lafargue. Ainsi dans les universités populaires, il recommandait l'étude de Darwin et de Spencer. Cette culture scientifique, riche d'une philosophie de l'existence était aussi riche d'une politique et d'une morale, encore qu'il fut mesuré sur ce sujet. Riche d'une politique, il devait l'exprimer après l'affaire Dreyfus dans les cercles socialistes et ses universités populaires : « Il advient ainsi qu'une évolution peut précéder ou peut être remplacer une révolution par laquelle le prolétariat prendrait le pouvoir par la violence : le patronat pourrait être amené par la nature des choses à renoncer à ses droits » (Bancquart : 1962, p. 257). A. France professe donc un indéfectible scientisme dont les racines sont plus spencériennes et lamarckiennes que darwiniennes. Ce scientisme, il le manifesta à diverses reprises. Au plus fort de ses polémiques avec Bourget et Brunetière à l'encontre des méfaits du darwinisme, il affirmait :

« La science et la philosophie issue de la science ne font pas le bonheur de l'humanité mais elle lui donnent quelque force et quelque honneur. C'est assez pour les affranchir. En dépit de leur apparente insensibilité, elle concourent à l'adoucissement des mœurs ; elles rendent peu à peu la vie plus riche, plus facile et plus variée [...]. Elles élaborent assurément une morale qui n'est point faite pour nous, mais qui semblera peut-être un jour plus heureuse et plus intelligente que la nôtre ⁵⁵ . »

Mais il condamne de ce point de vue toute justification de la violence sociale par les lois darwiniennes. C'est le fait considère-t-il du « fanatisme de la science », car le darwinisme montre au contraire la morale comme un produit de l'évolution :

« Nous enseigner que nous avons été des brutes, est-ce nous inviter à le redevenir ? N'est-ce pas plutôt en nous glorifiant d'avoir institué parmi nous la justice et la pitié, la science et l'idéal, nous exhorter à porter le règne humain au plus haut degré de noblesse et de splendeur ? Ce transformisme qu'on voudrait rendre complice de toutes les férociétés, en promettant l'empire aux meilleurs, qu'enseigne-t-il, sinon les plus hautes vertus, et cet amour généreux par qui l'univers... s'anime en des formes plus belles, s'achève et se connaît en des esprits plus purs ⁵⁶ ? »

Cette philosophie est surtout sensible dans les romans du cycle *Histoire contemporaine*, publiés en 1897 et 1901, si l'on veut bien voir en M. Bergeret, maître de conférences à la faculté des lettres, un double d'Anatole France... À plusieurs reprises, des thèmes « darwiniens » au sens spencérien ou lamarckien d'A. France affleurent dans trois romans du cycle *L'Orme du mail* (1897(a)), *Le Mannequin d'osier* (1897(b)) et *M. Bergeret à Paris* (1901). Ils s'organisent autour d'une même problématique : l'évolution humaine est lente ; les origines animales ne sont pas si lointaines de sorte que la lutte pour l'existence « qui s'adoucit » n'en reste pas moins une dominante de l'histoire humaine, des rapports sociaux comme des rapports interindividuels. Apprenant, par exemple, l'adultère de Mme Bergeret avec M. Roux, M. Bergeret découvre ses pulsions meurtrières ; cette prise de conscience, prétexte à un développement sur l'évolution des idées morales dans l'histoire de l'humanité, se conclut par cette pensée de M. Bergeret : « Nous sommes des singes habillés [...] Madame Bergeret et M. Roux étaient aussi indignes de louanges ou de blâme qu'un couple de chimpanzés ». L'ouvrage abonde de considérations sur le faible vernis de civilisation des hommes modernes et sur la brutalité de leurs rapports sociaux ⁵⁷ .

Cette idée était d'ailleurs clairement exprimée dans *M. Bergeret à Paris* en 1901 : « Non. Je ne crois pas que les hommes soient bons naturellement, répondit M. Bergeret. Je vois plutôt qu'ils sortent péniblement et peu à peu de la barbarie originelle et qu'ils organisent à grand effort une justice incertaine et une bonté précaire. Le temps est loin encore où ils seront doux et bienveillants les uns pour les autres. Le temps est loin où ils ne feront plus la guerre entre eux et où les tableaux qui représentent des batailles seront cachés aux yeux comme immoraux et offrant un spectacle honteux. Je crois que le règne de la violence durera longtemps encore, que longtemps les peuples s'entre déchireront pour des raisons frivoles, que longtemps les citoyens d'une même nation s'arracheront furieusement les uns aux autres les biens nécessaires à la vie, au lieu d'en faire un partage équitable. Mais je crois aussi que les hommes sont moins féroces quand ils sont moins misérables, que les progrès de l'industrie déterminent à la longue quelques adoucissements dans les mœurs, et je tiens d'un botaniste que l'aubépine transportée d'un terrain sec en un sol gras y change ses épines en fleurs. » (France : 1901, 1973, pp. 147-148).

Avant de nous préoccuper, pour clore ce chapitre des images du darwinisme social mis en scène par les romans, il resterait à présenter un dernier auteur qui irrigua sa production littéraire de philosophie biologique et qui campa sur des positions politiques symétriques à celles d'A. France et d'E. Zola. Il s'agit de Maurice Barrès (1862-1926) présenté par son biographe Zeev Sternhell comme un darwinien social dont le déterminisme physiologique naturaliste s'arc-boutait à la fois sur les doctrines de Taine et des thèses du psychophysiologue Jules Soury... L'héréditarisme fataliste que professe Maurice Barrès est sans doute plus conforme à une philosophie lamarckienne que darwinienne :

« C'est en maintenant sous vos yeux les ressources du sol de France, les efforts qu'il réclame, les services qu'il rend, les conditions enfin dans lesquelles s'est développée notre race [...], que vous comprendrez comme des réalités [...] nos traditions nationales [...] et vous apprécierez les forces naturelles qui ont

grandi sur notre sol [...]. Il participe naturellement de la conscience nationale, il est nécessairement d'accord avec les destinées du pays, alors même qu'il ne saurait pas les formuler, celui qui, plongé par son hérédité dans un milieu en suit insensiblement les évolutions [...]. La patrie est plus forte dans l'âme d'un enraciné que dans celle d'un déraciné. » (Barrès : 1899, p. 24 ; Sternhell : 1985, pp. 11, 260-261)

En ce sens, *Les Déracinés*, premier ouvrage publié en 1897 de la trilogie *Le Roman de l'énergie nationale*, est-il un roman à thèse à l'instar de ceux de Zola ou de Bourget puisque Barrès étudie les méfaits d'une culture laïque et les itinéraires de sept jeunes lorrains émigrés, « déracinés » de leur région dont la dérive conduira certains au meurtre. Exploitation du thème du déterminisme biologique et des conséquences imputables à une non observation du respect des lois naturelles, voilà sans doute ce qu'ont dû percevoir les contemporains. Cette idée de l'importance « du dépôt des générations » est à plusieurs reprises exploitée dans l'ouvrage (Barrès : 1897, 1986, pp. 33, 39, 42). Hormis le thème de l'hérédité structurant l'ouvrage – qu'illustre le chapitre VII intitulé « L'arbre de Taine » (Barrès : 1897, 1986, p. 105) – qui pourrait paraître darwinien pour les contemporains en raison des débats entre weismanniens et néolamarckiens, les liens entre le sujet de ce livre et le darwinisme paraissent plus ténus. La métaphore de la lutte pour l'existence est développée pour narrer la dure existence du prolétariat des bacheliers à Paris et les mésaventures de Racadot et de Moucheffrin (Barrès : 1897, 1986, p. 105). Et c'est par une analogie végétale, le tropisme des plantes, emprunté au Darwin botaniste, qu'est introduit le chapitre VI « Un hasard que tout nécessitait » relatif aux rencontres, aux influences politiques des jeunes gens ⁵⁸. Notons les dates de publication de ces romans ou d'intervention de Maurice Barrès : il s'agit des toutes dernières années du siècle. Cette nouvelle figure du darwinisme social héréditariste, nationaliste, classiste émerge donc à la suite de cette crise du scientisme ou de cette critique de l'optimisme de républicains scientifiques. Elle était en germe dans les travaux antérieurs de P. Bourget, mais elle ne prit forme en tant qu'idéologie politique autonome qu'au tournant

du siècle. Le double visage du darwinisme social, à la fois progressiste et réactionnaire, de virtuel devint réalité dans les premières années du ^{xx}^e siècle.

Le « Struggle-for-lifer » ou le « combat-pour-la-vie » : une nouvelle figure littéraire !

Enfin, nous ne pourrions conclure ce chapitre sans citer un dernier type de production littéraire, celle dont la tension dramatique est organisée autour de personnages caractérisés par leurs auteurs comme darwiniens sociaux ou « struggle for lifers » pour reprendre l'expression de Daudet. Ces ouvrages sont quantitativement peu nombreux mais suffisamment populaires pour avoir vulgarisé les termes de « struggle for life » et de « struggle for lifer » qui font leur entrée durant ces années dans le *Nouveau Larousse illustré* (1898-1901) de Claude Augé. La notice « Struggle for life » était ainsi libellée : « (mot anglais signifiant lutte pour la vie ; n. m., Concurrence vitale) la locution anglaise Struggle for life a cours en France depuis le succès des livres de Darwin » ; et pour « Struggle for lifer » : « (Rad. struggle for life, lutte pour la vie) Celui qui met en pratique les théories du struggle for life, c'est-à-dire l'anéantissement des faibles par les forts ». En règle générale, ces histoires de « struggleforlifer » développent une identique thématique, s'apparentant au destin de personnages de Dostoïevski, tel le Raskolnikov de *Crime et châtiment...* le talent en moins. Il s'agit en règle générale de dénoncer l'influence néfaste d'auteurs comme Darwin, Spencer ou Taine sur des esprits faibles lesquels affranchis de toute règle morale soit se suicident ou provoquent des suicides, ou encore accomplissent les pires méfaits jusqu'au meurtre. De ces divers ouvrages de Marcel de Bonnal, d'Octave Feuillet, d'Hector Malot, de Jean Reibrach, d'Alphonse Daudet et de Paul Bourget, bien analysés déjà par Linda Clark, nous retiendrons en raison de la notoriété de leurs auteurs, *Le Disciple* de Paul Bourget (1889) et *La Lutte pour la vie* d'Alphonse Daudet (1890) ⁵⁹ .

La comparaison de ces deux œuvres permet de signifier les points communs et les divergences dans les itinéraires de ces deux auteurs et dans la signification de l'image du darwinisme social délivré. Toutes deux avaient été inspirées à leurs auteurs par des faits divers réels. L'un était l'affaire Lebiez et Barré datant de 1878 et du nom de ces deux jeunes gens s'affirmant darwiniens et ayant assassiné gratuitement une laitière, et l'autre, l'affaire Chambige datant de 1888, du nom d'un jeune meurtrier romantique, lecteur de Taine, de Spencer et de Bourget lui-même. Le roman de Paul Bourget est plus subtil que la pièce en cinq actes d'Alphonse Daudet. P. Bourget, dans la dérive de Robert Greslou, disciple d'Adrien Sixte – figure de Taine, selon les critiques – non seulement dénonce l'influence de la pensée scientifique et l'amoralisme de son déterminisme athée mais pose le problème de la responsabilité de l'écrivain. C'est d'ailleurs sur le double thème de la liberté de la spéculation philosophique et des conséquences de la vulgarisation d'idées philosophiques que la critique se divisa, débat que l'on pourrait emblématiquement résumer par une opposition entre France et Brunetière ; Pour Brunetière « il y a des limites à l'audace de la spéculation philosophique ; outre que nous ne pourrions jamais résoudre l'énigme du monde, il est nécessaire de conserver l'institution sociale pour assurer la perpétuité de l'espèce et l'avenir de l'humanité » (*Revue des Deux Mondes*, 1. VII. 1889) ; quant à France, il défendait les droits imprescriptibles de la pensée et les bienfaits sociaux de la science. La science démontrait que la morale humaine était le fruit de l'évolution et ne pouvait donc la mettre en danger. La pièce d'Alphonse Daudet, qu'Yvette Conry considère « sottise et désobligeante » (Conry : 1974, p. 32), développait une intrigue plus grossière. A. Daudet narrait, pour reprendre sa terminologie, l'histoire d'un « struggle for life » (traduit par « combat-pour-la-vie » par A. France) Paul Astier, député parvenu qui appliquait à son profit « la lutte pour la vie » : mariage cynique d'intérêt avec une comtesse âgée, prévaricateur, acculant ses victimes au suicide sans manifester de culpabilité et qui finit assassiné par une de ses victimes spoliées... en application de la loi

du plus fort. Dans la préface de sa pièce, A. Daudet ne récusait pas le scientisme de sa jeunesse et son républicanisme proche de Gambetta mais il souhaitait manifester sa résistance à l'égard d'un darwinisme social de type anglo-saxon. D'autres productions littéraires de l'époque, tel le roman aujourd'hui oublié d'Achille Melandri, se moquaient des théories eugénistes darwiniennes à l'œuvre en Angleterre et aux États-Unis. Cet ouvrage racontait les aventures de vingt-sept jeunes filles milliardaires américaines à la recherche de leur partenaire idéal au plan eugénique afin de former une race supérieure, une élite biologique, soit « la sélection naturelle fondée sur l'amour international ». Le roman se concluait par l'histoire de vingt-sept divorces (Melandri : 1895) ! Au fond avec Daudet, écrivain réaliste et ami des Goncourt, il s'agissait d'affirmer un scientisme plus compatible avec l'esprit français. Avec Paul Bourget c'est moins le darwinisme qui est en procès que le scientisme et la vulgarisation d'idées évolutionnistes dans certaines classes sociales, génératrices de désordres sociaux.

Paradoxalement, ces images négatives, voire répulsives, des méfaits du darwinisme ou de darwiniens sociaux étaient vulgarisés par des écrivains qui ne renièrent pas leurs convictions évolutionnistes. Pour l'un, l'évolutionnisme devait s'acclimater au sol français, pour l'autre il ne pouvait être diffusé à tous sans risque de désordre social d'où le recours à la religion comme garant de paix sociale. Ces ouvrages littéraires sont non seulement révélateurs de la diffusion ou de la vulgarisation d'un thème, d'une idéologie, mais ils sont des indicateurs de la réaction d'une génération scientiste, ils montrent l'émergence d'un scepticisme à l'égard de l'idéologie dominante républicaine. En 1894, lors d'un débat à la Chambre des Députés provoqué par l'interpellation du député Vigné d'Octon protestant contre une interdiction de jouer la pièce d'un auteur allemand Gérard Hauptmann (*Âmes solitaires*), narrant les désordres provoqués dans un couple par les idées de Darwin, Hegel et Schopenhauer, le député Denys Cochin relevait : « Elles se meurent, ces doctrines si orgueilleuses d'il y a vingt ans, qui se prétendaient fondées sur la science, qui s'intitulaient le déterminisme et le

positivisme » ⁶⁰. La pièce devait d'ailleurs être interdite de représentation le jour de la première, par crainte d'attentat, car le traducteur de la pièce était un anarchiste notoire emprisonné.

L'œuvre de Roger Martin du Gard (1881-1958) *Jean Barois* qu'Albert Camus nomma « le grand roman de l'âge scientifique », qui parut en 1913, peut être présentée comme point d'orgue à cette production littéraire puisque ce roman qui connut un grand succès avait pour vocation de résumer les débats du long ^{xix}^e siècle, entre la science et la foi. Ce livre, qui permit à Martin du Gard d'intégrer la NRF de Gide et de Schlumberger, présenté sous forme de dialogue, racontait les aventures intellectuelles de Jean Barois depuis la perte de sa foi chrétienne, son enthousiasme pour la science – et le transformisme lamarckien plus précisément –, son engagement pour l'affaire Dreyfus et la libre pensée puis sa lente déception liée à la banqueroute de la science (Robidoux : 1964 ; Beaumarchais : 1987, pp. 1531-1537 ⁶¹). Martin du Gard qui avait dévoré toute la bibliothèque des éditions Félix Alcan pour écrire ce livre, exprimait en réalité sa propre conversion aux idées de Félix Le Dantec (auteur en 1907 de *L'Athéisme*) et de J.-M. Guyau, deux auteurs qu'il citait explicitement dans son livre.

En 1913, le roman de Martin du Gard vulgarise une science transformiste, lamarckienne comme science sanctionnée, définitivement acquise, « moins sujette à controverse que la théorie de la sélection naturelle » et mieux armée pour combattre ou saper l'enseignement religieux. Le professeur Jean Barois, développe ainsi sa philosophie devant une de ses classes de sciences naturelles :

« Je veux surtout graver dans vos mémoires, et de telle façon qu'elles n'en puissent jamais perdre l'empreinte, l'importance essentielle du transformisme ; son utilité indispensable, pour l'éducation des intelligences modernes ; pourquoi il est, en quelque sorte, le noyau de toute la science biologique ; et comment on doit reconnaître, sans dépasser les limites d'une scrupuleuse exactitude scientifique, que cette nouvelle façon d'envisager la vie universelle a pu modifier entièrement les bases de la philosophie contemporaine, et renouveler, dans leur fond et dans leur forme, la plupart des concepts de l'esprit humain. [...] La

vie n'est pas un phénomène dont on puisse concevoir le début, puisque c'est un phénomène qui se poursuit sans discontinuer. Ce qui revient à dire : le monde est ; il a toujours été, et il ne peut pas ne plus être ; il n'a pu être créé : l'inerte n'existe pas. [...] Du jour où nous avons compris que notre faculté raisonnante n'est que l'apport, à travers les âges, des expériences ancestrales, apport transmis en nous sans contrôle par les lois multiples et capricieuses de l'hérédité, nous ne pouvons plus accorder la même créance aux notions absolues de l'ancienne métaphysique et de l'ancienne morale. Car le transformisme, dont la loi domine tout, domine aussi l'évolution de la conscience humaine. Et c'est pour quoi Le Dantec, l'un des esprits les plus avertis et les plus indépendants de la science contemporaine, a pu déclarer : "Pour un transformiste convaincu, la plupart des questions qui se posent naturellement à l'esprit humain changent de sens : quelques-unes, même, n'ont plus de sens du tout". » (Martin du Gard : 1910-1913, 1954, pp. 119-120)

Jean Barois exprime d'abord la philosophie de R. Martin du Gard lequel était d'ailleurs lié à F. Le Dantec, et cet ouvrage est emblématique de l'opinion scientifique commune d'une classe éclairée et progressiste. Le système lamarckien séduisit par son implication philosophique et politique ; il sembla plus apte à combattre une métaphysique chrétienne. Sans doute s'agissait-il d'un combat d'arrière garde et signifiait-il la fin d'une période selon le mot de Schlumberger : « Il y a telle conférence de Barois sur la libre pensée qui, je le crains, sera bien agaçante d'ici quelques années. » (cité par Robidoux : 1964, p. 134)

NOTES

1. La *Revue de synthèse* consacrait son numéro de juillet-décembre 1979 aux néolamarckiens français. Les principaux articles, préfacés par Jacques Roger, présentaient les travaux de Jean-Louis de Lanessan, d'Edmond Perrier, d'Alfred Giard, de Félix le Dantec et d'Yves Delage.
2. Selon M. Viré : « Il est possible que le choix d'Edouard Lockroy, ministre de l'Instruction publique en 1888, ait été conseillé par Wallon. » (Viré : 1979, p. 389).
3. Pierre Favre rappelle que « Léon Donnat [est] né à Balaruc-les-Bains en 1832, ingénieur des mines, commissaire aux expositions universelles de 1862 (Londres) et 1867 (Paris), partage longtemps sa vie entre l'industrie et les voyages (il séjourne plusieurs années en Amérique du Nord). Il vient tardivement à la politique, théorique et pratique. Il a cinquante-quatre ans lorsqu'il se présente aux élections municipales de Paris, il y sera élu et siégera de 1886 à 1890 : on le décrit comme un « théoricien d'une logique féroce », un « économiste intransigeant » dans la défense du libre échangeisme, un orateur un peu professoral, d'une « érudition cosmopolite ». Il est républicain, mais dans la version « radicale libérale » (c'est l'étiquette politique qui figure sur ses affiches) opposée au socialisme. Il sera candidat, en vain, aux élections législatives de 1889 et sénatoriales de 1891, toujours à Paris. Il mourra en 1893. » (Favre : 1989, pp. 58, 62-66).
4. E. Perrier fut docteur ès sciences en 1869 avec pour sujet *Recherches sur les pédicellaires et les ambulques des astéries et des oursins*. Dès 1876, il était titulaire de la chaire de zoologie du Muséum ; en 1892 il était élu membre de l'Institut à la suite de Quatrefages et il succédait comme directeur du Muséum d'histoire naturelle à Milne Edwards en 1900. Il fut élu président de l'Académie des sciences en 1915.
5. Outre le fait qu'Alfred Giard enseignait au début des années 1880 à la faculté des sciences de Lille, durant la même période, un transformisme farouchement lamarckien par nationalisme était enseigné à la faculté des sciences de Toulouse (Barthélémy : 1883, pp. 801-803) ou un transformisme farouchement antidarwinien en raison de l'utilisation du thème par les groupes socialistes à l'école navale de Brest (Coutance : 1882).

6. Une assemblée générale de « L'association pour l'enseignement des sciences anthropologiques » du 12 juin 1899 donne quelques indications quant au succès des cours de cette école d'anthropologie de Paris ; au cours de l'année scolaire 1897-1898, cent quatre-vingt-dix-huit leçons ont été professées (cent quatre-vingt-trois par des professeurs titulaires et dix par des conférenciers) et dix mille huit cent vingt-sept auditeurs ont suivi ces leçons « soit une moyenne de cinquante-cinq par leçon », in *Revue de l'École d'Anthropologie de Paris*, tome 9, 1899, p. 227-232.

7. Voir notice nécrologique concernant Ch. Issaurat, *Revue de l'école d'anthropologie de Paris*, tome 9, 1899, pp. 261-264 ; Notice nécrologique concernant G. de Mortillet, *Revue de l'école d'anthropologie de Paris*, tome. 8, 1899, pp. 297-300.

8. Pierre Favre classe Charles Letourneau parmi les auteurs préscientifiques de la « science politique », avec E. Acollas, A. Regnard voire G. Vacher de Lapouge. Pierre Favre révèle « l'impérialisme » disciplinaire de Letourneau en notant la profusion des thèmes traités soit douze ouvrages sur six mille cinq cent quatre vingt pages de 1887 à 1903 (à sa mort) : évolution de la morale, évolution du mariage et de la famille, évolution de la propriété, évolution politique dans les diverses races humaines, évolution de l'éducation dans les races humaines, etc. soit selon P. Favre : « Letourneau offre l'exemple sans doute le plus poussé de la forme préscientifique de l'ethnologie : l'ethnologue à l'âge de Tournefort, ou si l'on préfère, du catalogue de Manufrance. » (Favre : 1989, pp. 64-66).

9. Notons que dans ce dictionnaire, Clémence Royer – qui était l'une des rares femmes membres de la société d'anthropologie de Paris – était responsable de la notice « Évolution » ; elle considérait que ce thème surgissait tardivement dans l'œuvre de Darwin et était plutôt une problématique spencérienne.

10. Dr Matthias Duval, « La théorie transformiste et le fait de la persistance des types inférieurs », extrait du *Journal de micrographie du Dr J. Pelletan*, (leçons extraites d'un cours sur le transformisme : autres parties du cours publiées dans la *Revue d'anthropologie* » d'avril, juillet, octobre 1893 et janvier 1894). Cet ardent défenseur du darwinisme, soutint sa thèse de doctorat en 1869 après des études de médecine à Strasbourg. Après avoir participé en 1870 aux campagnes militaires contre la Prusse dans l'armée de Bourbaki, il reprit son cursus universitaire. En 1873, une agrégation d'anatomie et de physiologie l'autorisait à suppléer Beclard et C. Robin à la faculté de

médecine. Il fut professeur d'anatomie aux Beaux-Arts (1873-1899), professeur d'anthropologie zoologique à l'école d'anthropologie de Paris (1880-1890), professeur d'histologie à la faculté de médecine de Paris (1885-1902) et membre de l'Académie de médecine à partir de 1882.

11. André Béjin rappelle qu'A. Dumont consacra sa fortune à son œuvre et quand elle fut épuisée, sans ressources, il se suicida. Son œuvre fut commentée par des spécialistes et fut peu popularisée alors ; elle ne fut exploitée qu'en 1934 par Adolphe Landry (la révolution démographique). Concernant les propositions sociales et politiques de Dumont ses notions de viriculture et de capillarité sociale et sa réfutation des thèses eugénistes de Lapouge, on se reportera aux chapitres 21 (« Restauration de la solidarité »), 23 (« Remède dans la sphère économique ») et 27 (« Action possible de la législation sur la natalité ») de ce dernier ouvrage. D'autres auteurs lièrent de manière moins scientifique une doctrine nataliste et une idéologie darwinienne sociale. Pour Raoul Frary, une forte natalité était une arme dans la lutte pour l'existence... surtout contre l'Allemagne, in *Le Péril national*, Paris, 1881.

12. Dans l'article « Dégénérescence » du *Dictionnaire des sciences anthropologiques* (1884-1895), le Dr Bordier reprend l'antienne de la dégénérescence de Morel comme un des facteurs de la sélection naturelle des individus comme des « races ». Pour pallier cette dégénérescence sociale, il propose d'éviter « la manie coloniale », une politique éducative, l'amélioration des conditions d'alimentation, d'hygiène (lutte contre la variole, la syphilis, l'alcoolisme), l'application de principes de la zootechnie dans le choix des conjoints (pp. 373-375). On retrouve des idées analogues développées par Dr. E. Verrier (1892, pp. 41-67). Ce secrétaire général honoraire de la société d'ethnographie en revanche différait d'un point avec le Dr Bordier : celui de la colonisation. Coloniser, selon lui, était une démonstration de vitalité et un moyen de rétablir la force d'expression vitale dans la lutte pour la vie entre nations (1899(b), pp. 1-5).

13. Un article de A. Hovelacque dans le *Dictionnaire d'anthropologie* (1885, pp. 947-949) ne recensait pas moins de seize classifications raciales et ethniques constituées indépendamment du darwinisme (Linné, Blumenbach, Lacépède, Duméril, Virey, Bory Saint Vincent, Desmoulins, Cuvier, Retzius, etc.). Il concluait son article avec honnêteté : « En définitive, les classifications n'ont point de réalité et ne répondent pas à des catégories précises ; sans doute, il est commode de parler de races blanches, de races jaunes, de races noires, de

races à tête allongée, à tête courte à cheveux lisses, à cheveux crépus : il existe des races présentant tels ou tels de ces caractères ; mais prétendre systématiser un ensemble de caractères, cela est une chimère ou un jeu puéril. Broca, en ne classant point les races d'une façon précise, a été fidèle à la doctrine de Buffon : les genres, les ordres, les classes n'existent que dans notre imagination » ; Lire un état des lieux du débat en 1886 sur l'infécondité des métis, in M. Duval : 1886, p. 425.

14. Sur la fatalité de la lutte entre les nations, cf Perrier : 1879, pp. 215-229 ; Topinard : 1900, p. 550 ; A. Hovelacque : 1887, pp. 192-195. Sur le rôle de la colonisation dans cette lutte interspécifique entre les nations : Verrier : 1899(a), p. 5. Sur le rôle contre-sélectif de la guerre au point de vue évolutif : Letourneau : 1895, p. 538 ; *Dictionnaire des sciences anthropologiques* : 1885, p. 556.

15. Voir Edelman in Huisman : 1984, pp. 1537-1539. B. Edelman présente Le Bon comme le fondateur d'un nationalisme moderne qui accoucha du fascisme et du nazisme, comme l'héritier du darwinisme social de Spencer et le détracteur des Lumières avec Lapouge, Barrès, Drumont et Rochefort.

16. Pour une entrée confortable dans la littérature historiographique de G. Le Bon, on se reportera à l'ouvrage de C. Rouvier (1986), laquelle propose quatorze pages de bibliographie soit la totalité de la production de G. Le Bon (cent soixante-quinze notices, de 1875 à 1931) et la majorité de la production française et étrangère relative à son œuvre de 1881 à 1986.

17. On retrouve ce mythe du brillant agrégé dans les travaux de : Gloor : 1985, p. 158 ; Taguieff : 1984, p. 2559 ; Béjin : 1982, p. 325, etc. ; Une lettre de l'inspecteur d'académie, M. V. Dupré en date du 23 mars 1886 précisant son *curriculum vitae* rappelle que « M. de Lapouge est docteur en droit, il s'est préparé à l'agrégation aux facultés de droit et a concouru deux fois sans succès [...] ». » – AN. F 17.22640 ; DOC. 95.

18. Voir AN. F17.22640 DOC 169 (29.V. 1887) ; DOC 160 (1889) ; DOC 158 (19.VI. 1890) ; DOC 157 (11.VIII.1891) ; DOC 154 (6.V.1892) ; DOC 107 (1912) ; DOC 101 (1.IX.1920).

19. Lettre adressée par M. Fécamp, bibliothécaire en chef, le 19 février 1893 à l'inspecteur d'académie, DOC. 77, AN. F17 22640.

20. Dans *L'Indépendance*, Sorel écrivit de nombreux articles à la gloire de Le Bon. Le Bon collabora à *L'Indépendance* les 1.V.1911, 1.III.1912 et le 1.V.1912.

21. Dans cette préface d'un ouvrage d'Otto Ammon, H. Muffang dresse un historique de l'anthroposociologie. Il distingue cinq phases : 1) la phase

historique avec A. de Gobineau ; 2) la phase biologique et zootechnique avec Darwin ; 3) La phase biopsychologique avec P. Broca, P. Jacoby, et Vacher de Lapouge ; 4) La phase anthropométrique avec les travaux de Ammon et de Lapouge et une cinquième phase s'esquissant : la phase pratique et législative avec les politiques eugénistes de certains états américains de 1897 à 1899. ; H. Muffang est également l'auteur d'une étude anthropométrique : « Écoliers et étudiants de Liverpool », *L'Anthropologie*, tome X – 1899, pp. 21-41. Après avoir mesuré les crânes d'une population étudiante de Liverpool, il conclue à la supériorité des dolichocéphales blonds, homo européens de sang aryen, sur les brachycéphales.

22. Vacher de Lapouge cite et utilise les travaux du Dr Jacoby (Vacher de Lapouge : 1909, pp. 215-227) associés à ceux du Dr Galippe (*L'hérédité des stigmates de dégénérescence et les familles souveraines*, Paris, Masson, 1905) et d'Alfredo Niceforo *Les classes pauvres*, Paris, Girard, 1905 (ouvrage italien d'anthroposociologie). Sur la comparaison entre Joseph de Maistre et Vacher de Lapouche, cf. Thuillier : 1977, p. 65.

23. Cf. Vacher de Lapouge : 1909, p. XXVII et 1899, p. 504 (analyse des lois eugénistes américaines des États du Connecticut, Ohio, Maryland, Texas, etc.).

24. Vacher de Lapouge : 1894, pp. 434-436 ; 1896, p. 470. Cette volonté eugénique et sélectionniste importe à Lapouge car il inscrit sa problématique dans la lutte pour l'existence « naturelle » des grandes nations (légitimant « l'absurde et nécessaire militarisme ») et il craint pour la France « brachycéphale » peu résistante et perméable au déferlement (dû à la colonisation) des éléments « jaunes et noirs ». cf. Vacher de Lapouge : 1899, pp. 485, 501.

25. Nous faisons ici référence pour l'intervention de Marcel Hébert à la séance du 10 février 1894, « Débat sur le maintien de la fermeture de la Bourse du Travail », J. O. Débats parlementaires ; Chambre des députés, p. 179 ; pour Charles Benoist à la séance du 15 mars 1894, « Discussion sur la prise en considération du projet de résolution relatif à la révision des lois constitutionnelles », J. O., p. 533 ; et pour Jean Jaurès à la séance du 5 juillet 1894, « Première délibération sur la proposition de lois relatives aux Caisses de Retraites Ouvrières », J. O., p. 2869.

26. Cette Ligue fut fondée par G. de Molinari, F. Passy, E. Levasseur, M. Maurel et E. Aynard. En 1912 le conseil d'administration de cette Ligue

- présidée par Yves Guyot était composé de G. Schelle, Biard D'Aunet, J. Hennessy, L. Vaquez, Jouanny, P. Renaud, G. Paturel, R. Thomas et D. Bellet.
27. Pour plus de détails sur la liste des fondateurs de la société, du laboratoire et de l'école d'anthropologie, se référer au *Dictionnaire d'anthropologie*, 1884, p. 1013.
28. Si préalablement il avait défini la concurrence naturelle comme « l'élimination des faibles avec émergence des plus forts, comme propulseur du progrès », il pondéra cette loi en l'envisageant comme régulatrice des sociétés et bienfaitrice à mesure que l'homme progresse dans son évolution. (1908, pp. 5, 26).
29. Concernant les propositions eugénistes – positives et modérées – et surtout liées à des problèmes d'hygiénisme, de choix du conjoint et de mesures prénuptiales, voir Guyot : 1883, p. 318.
30. Lire également une argumentation identique développée par F. Passy lors d'un débat à la Société d'économie politique (réunion du 5.10.1893) l'opposant à Paul d'Abzac, Consul général de France à la Nouvelle Orléans, sur le sujet « Quelle politique coloniale la science économique conseille-t-elle d'adopter à un grand pays comme la France ? », *Le Journal des économistes*, octobre-décembre 1883, tome 24, n° 10, pp. 100-107 ; Le thème de l'expansion coloniale est abordé par Y. Guyot dans *La Morale de la concurrence* en 1896.
31. E. de Laveleye, *Journal des économistes*, avril 1883, p. 15 ; Pour les réponses de Dameth et de Block, voir le même numéro pp. 92-104. Le débat avait été provoqué par une critique bibliographique du dernier ouvrage d'Émile de Laveleye, *Éléments d'économie politique*, Paris, Guillaumin, 1883 ; E. de Laveleye devait d'ailleurs consacrer un autre de ses ouvrages à dénoncer les conséquences économiques et sociales de ce qu'il convint d'appeler avec Herbert Spencer lui-même, le « spencérisme social ». Lire les échanges entre E. de Laveleye et H. Spencer in *L'Etat et l'individu*, Florence, Éd. Péllas, 1885, pp. 30-35.
32. G. Aumercier dresse une courbe des abonnements de *L'Économiste français*, présentée comme étant au vingt et unième rang des feuilles financières françaises : sept cent dix abonnés en 1873, mille neuf cent dix-huit en 1879, trois mille cent en 1885 et environ douze mille abonnés en 1914.
33. Séance à la Chambre des Députés du 10.02.1894, J. O., pp. 176-179.
34. Pour une mise en perspective de la politique nataliste et populationniste défendue dès 1868 par P. Leroy-Beaulieu (*Précis d'économie politique*) et surtout en 1913 (*La Question de la population*), lire Nitti (professeur de l'université de

- Naples, directeur de la Réforme sociale) : 1897, et Dupâquier : 1988, pp. 489-491.
35. De plus, dans sa préface du premier numéro de *L'Economiste français* paru en 1873, il précisait : « Un peuple qui veut être grand doit déborder au dehors ».
36. Aumercier : 1979, p. 326 ; Leroy-Beaulieu : 1891, pp. 449-450.
37. E. Étienne, « Discours à la Chambre des Députés le 8 décembre 1889 », cité par H. Brunschwig : 1960, p. 147 ; G. Hanotaux, « Discours à la Chambre des Députés », le 13 novembre 1894, « Discussion des crédits pour la conquête de Madagascar » cité par Dubois : 1902, p. 417.
38. M. Chautemps – « Banquet colonial de 1895 » cité par Dubois : 1902, p. 418 ; T. Delcasse, *Bulletin du comité de l'Afrique française* de juin 1894, p. 76.
39. « Suite de la discussion d'un projet et d'une proposition de loi relatifs à l'amnistie », 2^e séance du 21 février 1933, « Débats parlementaires ; Chambre des députés », BN J02, tome 174, p. 855 ; Lire la défense d'une politique de colonisation « associationniste » plutôt qu'assimilationniste et moralisée « au nom du droit de vivre de l'humanité » in Sarraut : 1923 ; et du même auteur un commentaire « angoissé » de la thèse de Lothrop Stoddard concernant le déséquilibre démographique entre « les races blanches et de couleur », « Les possibilités de conflit entre l'Europe et les races de couleur et les conditions de la paix du monde », *Conférence au comité national d'études sociales et politiques* (Présidence : Maurice Croiset), séance du lundi 23 février 1925.
40. Un peu plus loin, l'auteur, craignant les conséquences morales d'un athéisme croissant, critique « les singeries des philosophes athées et leurs théories singesses » (p. 183).
41. Cité par France : 1893, 1970, p. 257 ; Ce fils de médecin de la marine, fut licencié en droit en 1862 et médecin en 1875. Il exerçait à Aix les Bains, l'été et écrivait l'hiver. Outre de nombreuses études médicales relatives à des questions d'hygiène et d'eugénisme (dans *La Science et le mariage* paru en 1900 et couronné par l'académie de médecine, il développait l'idée d'un examen pré-nuptial), il écrivit quelques ouvrages de réflexion sur l'art (*L'Art nouveau et son histoire* : 1901 ; *L'Art pour le peuple à défaut de l'art par le peuple* : 1902, etc.), il publia de nombreux recueils de poèmes (*Le Cantiques des cantiques* : 1885, les *Quatrains d'al-ghasali* : 1896 ; le *Bréviaire d'un panthéiste et le pessimisme héroïque* : 1906) ; Voir Prévost : 1959, p. 7.
42. Cazalis : 1900, pp. 609-615 ; 11 fait référence dans cet article aux mesures eugénistes pratiquées par les États d'Amérique du Nord (Dakota, Michigan)

ou proposées par le gynécologue Hegar de Fribourg en Breisgau (*Deutsche Revue*, janvier 1900).

43. A. Sully Prud'homme de l'Académie française, « Patrie, Armée, Discipline », *Revue des Deux Mondes*, 15.VI.1898, pp. 725, 741.

44. Brunetière : 1876, pp. 513-514 ; 1882 ; 1890 ; Lire une critique laudative de la méthodologie darwinienne de Brunetière par Doumic : 1891, pp. 441-458. ; A. France en revanche dénonça le caractère paradoxal du travail de Brunetière, un jour critique à l'égard du darwinisme en sociologie ou en morale et le lendemain appliquant aux genres littéraires les lois qui président à l'évolution des espèces animales et végétales. Voir France, Préface de *La vie littéraire*, 3e série d'articles du journal *Le Temps*, Paris, Calmann Lévy, 1891, p. 12.

45. Anatole France, *Le Temps*, 23.VI, 7.VII, 8.IX.1889. Dans ces articles, Anatole France rappelle que l'influence de Spencer fut plus tardive chez Bourget, lequel s'affirmait alors spinoziste. Voir également Bancquart : 1962, p. 81.

46. Bancquart : 1962, p. 112. ; Netter : 1993, p. 67 ; Feuillerat : 1937, p. 16.

47. Lire diverses et constantes critiques du naturalisme et de ses théories littéraires darwinistes et héréditaristes par A. France « Le cavalier Miserey d'Abel Harmant », *Le Temps* du 6.II.1887 ; « La terre d'Émile Zola », *Le Temps* du 28.VIII.1887 et du 4.IX.1887 ; « La bête humaine » de Zola, *Le Temps* du 9.III.1890 ; « L'argent d'Émile Zola », *Le Temps*, 22.III.1891, etc. ; cf. Brunetière : 1882.

48. Voir une critique du déterminisme fataliste du naturalisme de G. de Maupassant in A. France « Notre cœur de Guy Maupassant », *Le Temps*, 22.V. 1890.

49. Zola : 1880, 1971, pp. 76-78 ; Les thèses naturalistes de Zola parurent dans *Le Voltaire* du 16 au 20.X. 1879. Ces articles regroupés furent édités en 1880 sous le titre *Le Roman expérimental*. En préface de cet ouvrage, E. Zola cite une de ses lettres adressées à E. Cuénot le 28.VIII.1896 : « C'est en 1868 que j'ai bâti tout le plan de mes Rougon-Macquart en m'appuyant sur l'ouvrage du Docteur Lucas *L'Hérédité naturelle*. J'ai tiré de cet ouvrage toute la charpente scientifique de mon œuvre » (Zola in préface : 1880, 1971). Dans leur *Journal*, les Goncourt racontent que le 14.XII.1868, Zola leur avait déclaré : « Les caractères de mes personnages sont déterminés par les organes génitaux, c'est du Darwin, la littérature c'est ça ! » – cité in Decaudin : 1986.

50. L. Clark rappelle les tirages phénoménaux pour la période des livres d'Émile Zola. En 1908, cent vingt-sept mille exemplaires de *Germinal* avaient

été vendus et deux cent vingt-quatre mille de *La Débâcle*.

51. Zola fut l'un des premiers cent seize adhérents de cette organisation d'inspiration populationniste créée en mai 1896 par J. Bertillon, Ch. Richet, A. Honnorat, E. Javal, E. Cheysson. Cf. Dupâquier : 1988, p. 484.

52. Le cycle *Les Quatre Evangiles* publié de 1899 à 1903 devait être composé du tome I *Fécondité*, tome II *Travail*, tome III *Vérité*, tome IV *Justice* (ce dernier tome resta inachevé).

53. Y. Guyot, contre l'article de F. Brunetière paru dans *Le Figaro* du 4 avril 1895 développant le thème de la banqueroute de la science, préférait faire l'apologie des progrès de la science permettant de donner « le maximum de force à la nation la plus riche, et la plus savante : ils assurent ainsi l'indépendance et la suprématie aux nations les plus intelligentes et réaliseront au second plan la question du nombre », *Le Siècle*, 5.IV.1895, p. 1 (éditorial).

54. A. France, « Jean Lahor : L'illusion », 20.III.1893

55. Article « La morale et la science », *Le Temps*, 23.VI., 7.VII, 8.IX.1889 in *Vie littéraire*, C. Lévy, 1969, pp. 64-81. Lors de la querelle soulevée par Brunetière sur la banqueroute de la science en 1895, il réaffirmait son indéfectible soutien à Darwin « Il est notre initiateur et notre prophète [...] la doctrine de l'évolution s'impose aux âmes actuelles », Bancquart : 1962, p. 219.

56. A. France, « La lutte pour la vie », *Le Temps*, 7.XII.1889 in France : 1970, p. 576.

57. Voir France : 1897(b), pp. 112, 161. Sur les liens entre morale et science naturelle (p. 209) ; sur la justification naturaliste du service militaire (p. 30) ; à propos de l'instinct animal toujours présent chez l'homme malgré la civilisation, voir pp. 110-112, 303-304 ; sur la permanence de la « lutte » parmi les sociétés humaines voir p. 244. À propos des liens entre évolution des régimes politiques et philosophie évolutionniste, voir France : 1897(a), pp. 243, 283.

58. Barrès : 1897, 1986, p. 115 – « Il est impossible, si l'on examine les plantes qui poussent sur un talus ou au bord d'un bois épais, de douter que leurs jeunes tiges et leurs feuilles ne prennent les positions convenables pour assurer à ces derniers organes l'éclairage le plus complet et les rendre ainsi capable d'opérer la décomposition de l'acide carbonique », Darwin, *La Faculté motrice dans les plantes*.

59. Voir analyse de M. de Bonnal, *Une Agonie* : 1975 ; O. Feuillet, *La Morte* : 1885-1886 ; H. Malot, *Conscience* : 1898 ; J. Reibrach, *Aller et retour* : 1893 ; P.

Bourget, *Irréparable* : 1883, *Le disciple* : 1889 ; A. Daudet, *L'Immortelle* : 1888 ; *La Lutte pour la vie* : 1890 in Clark : 1984, pp. 106-113.

60. Séance du 20 janvier 1894, *Débats parlementaires – Chambre des Députés*, BN. J. 02 ; vol. 35, p. 58-61.

61. J.-P. de Beaumarchais, D. Couty, A. Rey, *Dictionnaire des littératures françaises*, Paris, Bordas, 1987, pp. 1531-1537.

Chapitre 4. Les sciences naturelles et biologiques dans l'arène politique

Les références au darwinisme dans les débats parlementaires : un état des lieux

Le darwinisme social est-il une simple ratiocination d'anthropologues, de naturalistes et de sociologues, se vulgarisa-t-il en idéologie de salon ou fut-il une idéologie qui irrigua les courants politiques français ? Le darwinisme social nourrit-il les argumentaires et les polémiques des hommes politiques français ? Si oui, quels hommes politiques empruntèrent la rhétorique darwinienne publiquement ?

Une manière commode de répondre à ces questions et de découvrir l'existence « publique » – et d'une certaine manière la diffusion – du darwinisme social était d'enquêter à partir des débats parlementaires à la Chambre des Députés... Sur la période s'étendant de 1880 à 1914, treize années de débats furent systématiquement dépouillés.

- Pour la décennie 1880 à 1890, nous avons analysé les années 1881, 1882, 1884, 1885 et 1889, espérant à partir de débats relatifs à la question scolaire, de la politique coloniale ou des troubles politiques de l'année 1889, relever des traces d'affrontements politiques mobilisant des argumentaires doctrinaux.
- Pour les décennies suivantes, en raison de l'acuité de la question sociale, de l'émergence à la Chambre des Députés de parlementaires socialistes et de l'affirmation d'une politique solidariste par le gouvernement républicain, notre intérêt s'est

plutôt focalisé sur les années 1892 à 1896.

- Enfin pour la période précédant la Première Guerre mondiale, nous nous sommes limité à trois dates : 1905, 1909, 1911 soit parce qu'elles correspondent à des moments de crise de politique intérieure, telle la rupture du concordat, ou afin de rechercher des échos des critiques contre le darwinisme social des socialistes ou des athées cléricaux formulés par certains catholiques sociaux durant cette période inaugurant la crise du transformisme, ou encore afin de rechercher une quelconque résonance du « Congrès universel des races » qui se tint à Londres en 1911. Ce congrès eut pour particularité d'avoir été préparé, pour la partie française, par « L'Alliance Française » (sous la présidence de Louis Herbette, conseiller d'État) et d'avoir permis l'intervention de Louis Bourgeois et de certains représentants de l'Académie des sciences comme A. d'Arsonval et E. Bertin ou de disciples de Le Bon, tel le général Mangin ¹.

Comme le dévoilent les tableaux en annexe de cet ouvrage, les informations recueillies furent hiérarchisées selon les modalités argumentaires suivantes : « référence explicite à un auteur scientifique ou à une loi évolutionniste » ; « référence explicite au darwinisme social » ; « référence explicite à l'eugénisme » ; « référence explicite au racisme biologique » ; « allusions métaphoriques au darwinisme ou aux sciences biologiques » ; « débat relatif à l'athéisme ou au conflit entre la science et la religion » ; « développement d'un argumentaire sociobiologiste ».

Au final, notre enquête fut décevante quantitativement mais riche au plan de la nature des argumentaires retenus. Sur treize années de débats parlementaires, on relève seulement trente-trois débats parlementaires portant trace d'échanges, de polémiques ou d'affirmations relevant d'une problématique évolutionniste, darwinienne, ou tout simplement matérialiste. Encore avons nous « ratissé » large, car de manière plus fine, quatorze de ces trente-trois débats, soit près de la moitié, se rapportent en réalité à des polémiques relatives au matérialisme des républicains scientifiques, suscitées par des députés conservateurs défenseurs des intérêts de

l'Église... Un tiers de ces trente-trois débats est en réalité riche d'informations quant à l'expression des thèses darwiniennes sociales. Autre curiosité, sans doute tributaire de notre mode de questionnement et des années retenues pour le dépouillement, ces débats autour du darwinisme au social – sauf pour l'un d'entre eux – sont principalement recensés durant les années 1892 à 1896.

Nous ne commenterons pas systématiquement chacun de ces trente trois débats, l'opération risquerait d'être fastidieuse ; pour plus de précisions sur la hiérarchisation des informations, il suffira de se référer aux onze planches en annexe. En revanche, ce collationnement nous suggère trois principaux commentaires quant au procès entre la science et la religion, au degré de diffusion de certains thèmes darwiniens et surtout à la nature des débats relatifs au darwinisme social émis par des personnalités caractérisées par leurs contemporains, pour leur grande majorité, comme darwiniens sociaux.

« L'athéisme et le matérialisme sont des doctrines légitimes ! »

Les polémiques relatives au conflit entre la science et la religion surgissent pour des prétextes les plus divers sur toute l'étendue de la période. Nous les avons systématiquement relevées car dans la plupart des cas, les députés conservateurs, les défenseurs de l'Église font grief des conséquences de la culture matérialiste et donc évolutionniste, vulgarisée soit par les républicains de gouvernement, soit par les groupes socialistes. La diffusion d'un savoir évolutionniste est donc connotée de culture républicaine et socialiste et, dans tous les cas, rendue responsable de la dissolution des valeurs morales et génératrices de troubles ou de désordres sociaux. Le 6 mai 1882, Mgr Freppel contestant que des honneurs puissent être rendus à des matérialistes lors d'enterrements civils, se moque d'une définition de l'homme délivrée par le dictionnaire des positivistes Littré et Robin :

« De son vivant, le matérialiste se définissait : “un bimane dans l'ordre des primates” (vive hilarité) [...]. Il vous est impossible de rendre les honneurs funèbres à un homme qui se définit de la sorte et qui croit qu'après sa mort, il ne reste de lui qu'un mélange d'éléments physicochimiques. »

Ce qui lui vaut une défense de la science comme instrument de lutte contre les dogmes erronés de la religion par l'un des rares députés socialistes en ces premières années républicaines, le poète marseillais Clovis Hugues, et une défense du projet de loi par René Goblet, ministre de l'Intérieur :

« [...] L'athéisme et le matérialisme sont des doctrines également légitimes qui sont du domaine de la conscience et que nul n'a le droit de flétrir ici [...]. (Applaudissements à gauche-interruption à droite) Les athées et les matérialistes ont droit aux honneurs prescrits par la loi et quand on leur rend ces honneurs, ce n'est pas à une fiction, au néant qu'on s'adresse ; on rend hommage à une vie qui peut avoir été consacrée tout entière à l'honneur, au dévouement envers ses semblables et envers le pays ² . »

Les accusations d'athéisme surgissent particulièrement à l'encontre des républicains lors des débats sur les premières lois réformant l'enseignement primaire. Réticent à l'introduction de l'étude des sciences naturelles ou des cours de morale républicaine à l'école primaire, le député catholique et royaliste Baudry d'Asson dénonce l'école « d'athéisme obligatoire » nourrie des manuels de Paul Bert et réglementée par le sénateur Schoelcher (1804-1893) ³ .

Les citations pourraient se multiplier, elles répètent la même antienne. En 1892, le comte Albert de Mun assimile la laïcisation à « l'application sociale du matérialisme », à la négation de toute religion et à « l'athéisme social », éducation sociale diffusée aussi bien par les républicains que par les « socialistes révolutionnaires »

⁴ . De 1894, avec Mgr d'Hulst affirmant que « l'athéisme ôte à la morale son plus ferme soutien, sa meilleure sanction », à 1911 avec Jacques Piou, l'accusation est constante. Ce dernier critiquant « l'athéisme professé par les instituteurs avec la bénédiction du ministre de l'Instruction publique », confirmait la déclaration du député Grousseau :

« M. Grousseau : Je sais monsieur Beauquier, que vous êtes l'ennemi personnel de Dieu. Aussi, à mes collègues, je n'ai demandé que la bienveillance, je vous demande à vous de l'indulgence (sourires à droite). Pour les familles qui ont la foi religieuse, la vie implique essentiellement des relations éternelles. L'enseignement de la morale sans Dieu, est à leur égard une sorte de trahison, un véritable abus de confiance (applaudissements à droite).

M. Jacques Piou : Même à l'égard de beaucoup de familles qui ne sont pas catholiques, combien de gens croient en Dieu, à l'immortalité de l'âme sans être catholique ! C'est donc l'universalité des enfants du pays que l'on voue, contre le vœu des parents, à la morale évolutionniste d'aujourd'hui ⁵ ».

Cette polémique sur le matérialisme des républicains et sur le soi disant amoralisme professé par les écoles suscite, la plupart du temps, des réponses mesurées de la part des représentants du ministère :

« (Le ministre intervient pour souligner la partialité de Grousseau et montrer que l'école laïque n'est pas dirigée contre « les religions ») [...] « Mais si l'école neutre n'est dirigée contre aucune religion, elle prétend ne se mettre au service d'aucune église » (applaudissements à gauche et à l'extrême gauche). L'école primaire publique, en se plaçant au-dessus des querelles religieuses est le berceau d'une société républicaine et fraternelle : c'est ce que Jules Ferry a voulu et c'est ce que nous, ses modestes héritiers, entendons réaliser. (applaudissements à gauche et à l'extrême-gauche) ⁶ . »

De même, en 1895, Raymond Poincaré (1860-1934) répondait à Mgr d'Hulst :

« Nous voulons, je le répète, une neutralité entière, sincère, faite non pas de négation mais d'impartialité ; nous voulons que l'école soit libre et neutre et nous n'entendons pas que l'instituteur leur professe sur la vie humaine, sur le monde ou sur la société, des doctrines philosophiques ou religieuses qui puissent être la contradiction des doctrines religieuses ou philosophiques de son voisin. C'est là la vraie liberté ; c'est la vraie neutralité ; c'est celle que le parti républicain s'honore d'avoir installée dans toutes les écoles démocratiques et qu'il saura y maintenir (nouveaux applaudissements) ⁷ . »

Le vocabulaire évolutionniste à la mode

Ces lectures de débats parlementaires nous suggèrent un deuxième commentaire. Certains thèmes darwiniens sont souvent utilisés métaphoriquement ; leur large utilisation hors du champ scientifique, cette « contamination » sémantique par effet de mode ou en raison de la puissance suggestive des formules sont vraisemblablement un indicateur de la diffusion ou de popularisation des thèmes darwiniens. De ce point de vue, les termes « lutte pour la vie » pourraient obtenir la palme du succès. Dès 1884, Jules Ferry alors président du Conseil analysait ainsi contre de Mun et les socialistes, la révolution industrielle :

« Sans doute, cette lutte pour la vie est âpre... sans doute, il est permis de rêver une société mieux organisée que cette société de bataille et de concurrence qui est la nôtre, une société plus fraternelle ; mais aucun de nous, messieurs, ni aucun de ceux qui nous succéderont ne verra même le seuil de cette terre promise (interruption) ⁸ . »

Le député Rameau en 1895, discutant du budget du ministère de M. Hanotaux des Affaires étrangères, compara la compétition industrielle internationale entre les nations à une « lutte pour la vie ». Pour le député socialiste Edouard Vaillant, la même année, les difficultés quotidiennes d'existence des individus produisent des « vaincus de la lutte pour la vie ». Toujours en 1895, le ministre de l'Intérieur, Georges Leygues (1857-1933), se refusant à statuer sur l'antisémitisme contestera que « dans la lutte pour la vie, des juifs aient pu montrer plus d'âpreté que d'autres ». Encore, pour souligner la fortune sémantique de thèmes darwiniens, citons le député Messimy lequel en 1905, favorable à une loi des deux ans du service militaire, file la métaphore de la lutte pour l'existence en comparant les qualités des civils et des militaires :

« le courage et l'énergie qui n'étaient pas l'apanage des militaires, sont aussi bien répandus dans l'ensemble de la nation que dans l'ensemble de l'armée. C'est encore plus le caractère, et je prétends que cette qualité civile se rencontre aussi fréquemment – je dirais volontiers plus fréquemment – chez ceux qui chaque

jour sont en proie aux batailles de la vie, qui ont à faire face aux difficultés de la lutte pour l'existence, que chez les hommes, qui comme le plus grand nombre des officiers de temps de paix, sont enfermés dans des prescriptions toujours étroites, toujours précises de règlements innombrables, ne laissant aucune place à l'initiative (très bien ! très bien ! à l'extrême gauche ⁹). »

Cette utilisation de métaphores darwiniennes chez ces locuteurs est un indice d'imprégnation darwinienne des élites parisiennes. Dans un même registre, les références ou utilisations métaphoriques lamarckiennes sont plus rares. Citons tout de même lors de l'année 1894, l'argumentation du député Achard dans un débat relatif à la législation du travail de nuit des femmes :

« En vérité avec ce travail de nuit, savons-nous ce que deviendront les générations qui y seront fatalement vouées ? Savez-vous ce que deviendraient, si le travail de nuit était généralisé, ces populations qui passeraient alternativement leurs journées à dormir et leurs nuits à travailler ? Savez-vous quelle espèce de phénomène se produirait par le fait de la transformation et de l'éducation des conditions de travail dans les générations nouvelles ? Personne n'ignore que par le non usage certaines organes s'atrophient. Peut-on savoir quelle étrange générations nous aurions, après un temps assez prolongé avec ce renversement des lois de la nature ? [...] Certaines aptitudes qui disparaîtraient, seraient remplacées par d'autres, et une race à part prendrait rang dans une classification nouvelle ! Quel résultat glorieux pour une civilisation qui a la prétention d'ouvrir à l'humanité des horizons nouveaux ¹⁰ ! »

On retrouve une argumentation analogue dans un discours de Jules Guesde, quelques années plus tard :

« Et dans le pays où la race était la plus forte nous avons vu, par le fait que l'industrie se développait et surtout par l'emploi des enfants, nous avons vu la race se réduire sous tous rapports, non seulement sous le rapport de la taille, mais aussi sous tous les autres. Le recrutement militaire et toutes les statistiques le prouvent. Il est certain que si l'on continuait plus avant dans cette voie, on arriverait à ne plus avoir une race capable même de se défendre contre toute agression ; elle perdrait jusqu'au pouvoir de défense et de conservation ¹¹ . »

Enfin la moisson est précieuse quant à la nature des débats relatifs au darwinisme social ou à la caractérisation des personnalités darwiniennes sociales au travers des treize années de débats parlementaires dépouillés.

Le darwinisme social : une idéologie à multiples visages politiques

Dresser une définition du darwinisme social à partir du dépouillement de ces débats est une tâche embarrassante dans la mesure où le spectre politique concerné est large : depuis la politique coloniale des républicains opportunistes, en passant par la philosophie évolutionniste des socialistes et des solidaristes, jusqu'au darwinisme social plus classique des économistes libéraux... En revanche, ces diverses manifestations d'idéologie « évolutionniste » ne subissent pas un identique traitement par les contemporains. Les soubassement évolutionnistes, les doctrines de la politique coloniale des républicains, du solidarisme et du socialisme sont à la fois révélés par les critiques de leurs détracteurs mais aussi par les plaidoyers des prosélytes. Ce darwinisme social républicain, socialiste ou solidariste est une philosophie qui s'incarne toujours. Par opposition, la critique du darwinisme social des évolutionnistes libéraux ou d'un patronat libéral provient dans la plupart des cas des groupes socialistes et reste une figure rhétorique, un exposé doctrinal ne s'illustrant pas par des personnalités politiques précises.

Le pensum doctrinal de l'impérialisme colonial de Jules Ferry, soit le grand discours prononcé à la Chambre des Députés à la fin du mois de juillet 1885, complété ultérieurement par une préface écrite en 1890 pour un ouvrage intitulé *Le Tonkin et la mère patrie*, peut être considéré comme une expression du darwinisme social des républicains opportunistes. Il est vrai que ce discours développant les raisons et les motivations économiques, « humanitaires » et politiques de l'expansion ne se fondait pas

explicitement sur les théories darwiniennes. Néanmoins, rappelle Raoul Girardet, elles puisent « dans l'arsenal d'arguments, dans le corps de doctrines élaboré au cours des années précédentes, par les différents propagandistes de l'idéal colonial », dont certains d'entre eux – nous avons déjà fait référence à Paul Bert – étaient familiers des doctrines évolutionnistes (Girardet : 1972, p. 82)

Pour preuve, l'historien Alfred Rambaud, futur biographe de Jules Ferry, universitaire et ami du ministre, publiait en 1885 dans sa préface de l'ouvrage du britannique J. R. Seeley *L'Expansion de l'Angleterre* :

« Le struggle for life [...] qui aux siècles précédents s'est poursuivi dans l'ancien monde pour l'existence politique, se poursuit aujourd'hui dans les nouveaux mondes pour l'existence économique et, là aussi, ceux qui renoncent à la lutte doivent se résigner à la destruction [...]. Il faut que, là où le commerce doit frayer par la force la voie aux échanges pacifiques, la France puisse dominer le monde noir ou le monde jaune de l'autorité que lui assurent de grandes possessions, une armée coloniale et des escadres de croisières. » (cité par Girardet : 1972, p. 89)

La politique coloniale de J. Ferry fut empirique, tributaire des contingences politiques mais sa doctrine s'articule sur le principe d'expansion des nations européennes résultant des luttes et compétitions économiques justifiées par le nécessaire devoir de « civilisation des races inférieures par les races supérieures ». Cet idéal néomercantiliste d'une plus grande France optant pour la colonisation en « réponse aux luttes économiques afin de préserver la place de la France dans le concert des nations » se dispensa dans sa présentation à la Chambre des Députés des métaphores darwiniennes mais notons qu'elle reçut le soutien du médecin et naturaliste J.-L. de Lanessan ¹². Les connotations darwiniennes de ce discours n'échappèrent pas néanmoins à ses contradicteurs radicaux. Camille Pelletan rétorquait à Jules Ferry :

« “[...] On nous a appris que nous avons le devoir impérieux, en notre qualité d'hommes de race supérieure, d'aller civiliser tous les barbares du monde à coups de canon. Si nous consultations ces barbares, je crois qu'ils nous en tiendraient quittes, mais

précisément on ne veut pas que nous les consultations et si l'on porte au loin ces guerres, ces guerres sans prisonniers, ces destructions intelligentes qu'on nous a recommandées, Oh ! cela coûte beaucoup d'argent au budget, cela coûte beaucoup de sang versé, mais on remplit un devoir de charité chrétienne vis-à-vis des populations qu'on civilise à coup fusil." [...] Voilà la doctrine exposée, ai-je besoin de le rappeler par M. de Mun, par M. Jules Ferry lui-même (mouvements divers) ¹³ . »

Quelques jours plus tard, Clemenceau, pourtant évolutionniste convaincu, définissait les limites de l'importation dans le domaine de thèmes darwiniens et contestait la politique « soi-disant » humanitaire de Jules Ferry :

« Je ne veux pas juger au fond la thèse qui a été apportée ici et qui n'est pas autre chose que la proclamation de la primauté de la force sur le droit ; l'histoire de France depuis la Révolution est une vivante protestation contre cette inique prétention [...]. C'est le génie même de la race française d'avoir généralisé la théorie du droit et de la justice, d'avoir compris que le problème de la civilisation était d'éliminer la violence des rapports des hommes entre eux dans une même société et de tendre à éliminer la violence, pour un avenir que nous ne connaissons pas, des rapports des nations entre élus (Très bien ! Très bien !) [...]. Non il n'y a pas de droit de nations dites supérieures contre les nations inférieures, il y a la lutte pour la vie qui est une nécessité fatale, qui à mesure que nous nous élevons dans la civilisation, nous devons contenir dans les limites de la justice et du droit ; mais n'essayons pas de revêtir la violence du nom hypocrite de civilisation. Ne parlons pas de droit, de devoir ! La conquête que vous préconisez, c'est l'abus pur et simple de la force qui domine la civilisation scientifique sur les civilisations rudimentaires pour s'appropriier l'homme, le torturer, en extraire toute la force qui est en lui au profit du prétendu civilisateur. Ce n'est pas le droit : c'en est la négation. C'est joindre à la violence l'hypocrisie (Très bien ! Très bien ! à l'extrême-gauche) ¹⁴ . »

D'identiques polémiques se reproduisirent d'ailleurs lorsque le 4 juillet 1885, Jules Steeg défendit l'acte de la conférence de Berlin justifiant la colonisation de l'ouest africain présenté comme affranchissement des noirs de l'esclavage. Jules Maigne protestait

car était antihumanitaire l'acte de civiliser les « races inférieures contre leur gré » ¹⁵ .

Les socialistes furent cette autre figure d'un « évolutionnisme social » critiqué et assumé par des députés comme Jules Guesde, Edouard Vaillant voire Jean Jaurès... L'équation entre évolutionnisme, athéisme, socialisme et désordre social fut à maintes reprises développée au sein de l'Hémicycle. Après avoir dénoncé le désordre mental de l'anarchiste Émile Henry et les méfaits des doctrines socialistes par les professeurs de philosophie, le député Lannelongue développait en 1894 en contrepoint sa propre lecture de l'application de l'évolution naturelle dans l'ordre social – progressive et non révolutionnaire ¹⁶ . Dans une séance du 27 juin 1896, Mgr d'Hulst défendait la doctrine morale de l'Église contre « l'école évolutionniste » de J. Guesde : « Je sais très bien ce que pense l'école évolutionniste, l'école qui associe l'évolution à la négation de la cause première ; je sais ce qu'elle pense de la transformation de la morale et des perspectives magnifiques ouvertes à l'humanité dans l'avenir. [...] Dans la société dont M. Jules Guesde nous a fait l'autre jour une si vivante peinture, si l'on ne veut pas en renvoyer l'apparition à des calendes grecques problématiques, on aura à compter, comme aujourd'hui avec l'égoïsme des hommes et pas plus qu'aujourd'hui ce n'est la force qui en aura raison. Alors comme aujourd'hui l'humanité aura besoin d'un principe moral pour s'élever au dessus de ses passions ; elle le trouvera dans le christianisme (exclamations à l'extrême-gauche ¹⁷). »

Dans un registre analogue, nous pourrions encore citer l'économiste Léon Say qui assimile « l'évolution de K. Marx » à la brutalité et à la barbarie ¹⁸ . Au regard de ces critiques, les socialistes ne se déjugent pas et on retrouve ainsi un ensemble cohérent de plaidoyers d'évolutionnistes. Jules Guesde défend à plusieurs reprises l'idée que « la révolution est le couronnement ou le dernier terme de l'évolution » ou encore « que l'expropriation de la classe capitaliste contemporaine est conforme aux lois normales d'évolution » ¹⁹ . Jaurès ne s'opposait pas aux critiques qui lui

étaient faites de propagande évolutionniste et il s'accordait à reconnaître des liens entre la question sociale et l'enseignement évolutionniste dans les écoles. Répondant en 1894 au député Lannelongue et défendant l'idée d'un enseignement de même qualité pour toutes les classes sociales et à tous les niveaux, Jaurès précisait :

« Il a parlé de l'idée de l'évolution opposée à la doctrine socialiste [...], vous voyez bien qu'il n'est pas possible de dégager l'enseignement quelque'il soit des préoccupations sociales et des questions sociales. Il n'y a plus aujourd'hui d'études des sciences naturelles sans l'idée de l'évolution et vous reconnaissez vous même que de l'interprétation que l'on donne à l'idée d'évolution dans les sciences de la nature dépend l'orientation que l'on suit dans la solution des questions sociales. C'est vous qui affirmez qu'il n'est pas possible d'enseigner même les éléments de l'histoire naturelle, de la géologie, de la minéralogie à des enfants, sans poser implicitement ce problème social que vous voudriez en vain écarter d'eux ²⁰ . »

En revanche, à la différence de J. Guesde, Jaurès proposait « de substituer à la lutte universelle pour la vie – qui aboutit à la lutte universelle sur les champs de bataille – un régime de concorde sociale et d'unité [...], le parti socialiste [étant] dans le monde aujourd'hui le seul parti de la paix (applaudissements à l'extrême-gauche) ²¹ . » L'exposition la plus complète des points de doctrine et de méthodologie évolutionnistes du socialisme, revint à Edouard Vaillant, à la suite d'une présentation par Léon Say de ses doctrines libérales. La citation est longue... nous la reproduisons malgré tout car Edouard Vaillant fut avare d'analyses théoriques. Ses propos nous permettrons de fonder nos analyses dans un chapitre ultérieur consacré à l'imprégnation darwinienne des idéologies socialistes et anarchistes :

« Quant aux autres auteurs cités par M. Léon Say, nous lui dirons que certainement nous pouvons prendre comme témoins aussi bien Herbert Spencer que Darwin et Haëckel. Pourquoi ? C'est que, s'ils ne sont pas d'accord avec nos doctrines sociales, nous pouvons affirmer qu'avec toute la science moderne ils ont donné, par la doctrine du développement et de l'évolution, à la science

sociale sa base, sa méthode scientifique et certaine.

Aussi le socialisme reconnaît-il sa dette envers les philosophes et savants qui ont fondé dans la science et la philosophie la doctrine de l'évolution et du transformisme. Peu importe, après cela qu'infidèles à leurs méthodes, qu'infidèles à leurs doctrines, Herbert Spencer et Haëckel n'aient pas vu l'évolution historique des sociétés et ses conséquences, et que, abordant avec des préjugés bourgeois l'étude de l'État et de ses rapports avec l'individu, ils se soient égarés comme de simples économistes. La doctrine a fondé la science historique de l'évolution qui donne en ce moment l'explication de tous les phénomènes économiques au milieu desquels nous vivons. En déterminer le sens et la direction est le grand fait de ce siècle.[...]

Et ce qui fait l'autorité et la valeur de Karl Marx, c'est que, comme Darwin l'avait fait dans les sciences naturelles, il a porté dans l'analyse des faits économiques, dans l'étude de la genèse du capital et du capitalisme, dans l'étude de la vie des sociétés, la méthode de l'évolution et de la science historique. C'est ce qui fait qu'en lui, en ses œuvres, se trouvent le résumé et la source féconde la science sociale grossie chaque jour de tous les progrès de l'étude et de la science (Très très bien ! à l'extrême gauche) [...]. Nous sommes au contraire convaincus que nous arriverons à un régime égalitaire par le développement fatal de la société, car le régime capitaliste craque de toutes parts et ce n'est pas seulement son injustice évidente aux yeux du prolétaire sacrifié et exploité, c'est son désarroi, sa contradiction avec le développement des forces productives qui appelle une société nouvelle d'égalité de fait et de production sociale par la suppression du régime capitaliste. [...]

Nous croyons que l'humanité se développera, qu'il n'y a pas de limite à ce développement indéfini et que dépassant cette phase nécessaire où la réalisation de l'égalité économique et politique sera la base du régime réglée par un droit et un avoir égalitaire, dans lequel aucun homme ne pourra vivre au dépens d'un autre, dans lequel chacun sera assuré contre la misère et l'accident par son droit et la solidarité générale, il viendra un moment où par suite de l'accord de toutes les facultés individuelles avec le développement général, il s'établira un régime communiste où la liberté individuelle sera complète en même temps que l'essor des forces collectives de l'humanité sera sans limite (Très bien ! très bien ! à l'extrême gauche).

C'est ce libre jeu des affections et des forces de l'homme dans le milieu libre qui est le but certain de l'humanité où une évolution de progrès et de bien être sans fin se pourra produire. Voilà ce à quoi nous croyons et voilà pourquoi le régime communiste est le but auquel nous tendons. Il ne nie pas la liberté individuelle mais il l'assure ; c'est le seul milieu où elle puisse fonctionner et se développer tandis que, dans le régime antérieur et surtout dans le régime capitaliste et réactionnaire actuel l'écrasement du pauvre et du faible par le puissant et le riche est la règle et la loi ²² . »

L'argumentation évolutionniste de thèses républicaines radicales et solidaristes est plus rare. Le député Lannelongue dans une confrontation à la Chambre avec Jaurès en 1894, oppose un évolutionnisme républicain à une conception socialiste des lois darwiniennes :

« Je dis qu'à l'heure actuelle, justement animé de l'esprit évolutionniste, mais dans le vrai et je crois dans le bon sens du mot, je reconnais que la lutte pour l'existence est tellement engagée que chacun doit y prendre part s'il ne veut pas y être sacrifié. Il me semble que désormais l'activité humaine va se trouver en présence de deux lois, une sociale, l'autre naturelle, qui me paraissent désormais être la base de tout équilibre dans chaque nation. »

Et il poursuit définissant sa première loi sociale, comme la loi du travail proportionné aux forces physiques et morales de l'homme, et la loi de « l'inégalité des êtres vivants » nécessitant « [d'élever] les petits, ceux qui sont restés en arrière » ²³ . La même année, Jules Roche défend l'idée d'une « solidarité sociale qui fait que tous les fils d'une même patrie se considèrent en définitive comme des frères faisant ensemble le même voyage à travers la civilisation humaine » et contre l'idée de révolution sociale, il asservit la science à un projet plus « évolutionniste » que révolutionnaire :

« Oui c'est elle la science qui dompte de plus en plus cette matière formidable, au milieu de laquelle nous sommes le roseau pensant, mais le roseau plus fort qu'elle, parce que nous le dominons, nous l'asservissons à nos besoins ; elle s'empare de l'espace, le franchit avec la rapidité de l'éclair et conquiert le monde pour la satisfaction des besoins des générations humaines, de jour en jour plus heureuses, plus affranchies, et qui le seront encore

davantage si vous ne venez pas interrompre le cours de la civilisation, (salves répétées d'applaudissements – l'orateur en retournant à son banc, reçoit de nombreuses félicitations ²⁴). »

On le voit, les allusions sont ténues, plus révélatrices d'un scientisme, d'une imprégnation évolutionniste que d'une idéologie darwinienne sociale. Dernière figure du darwinisme social, le libéralisme économique. Curieusement, dans les treize années de débats dépouillés, aucune argumentation darwinienne d'une économie libérale ne s'exprima dans ces débats parlementaires. On retrouve des exposés doctrinaux de Léon Say par exemple, où il critique à la fois l'interventionnisme étatique et les idées socialistes et s'il se fonde explicitement sur Smart Mill et sur différents ouvrages d'Herbert Spencer (*L'Individu contre l'État ; La Statique sociale ; La Justice* et ses articles du *Fortnight Review*), pour sa part il se dispense de références naturalistes ²⁵ . De sorte que le darwinisme social supposé des économistes libéraux reste une belle figure de rhétorique pour nombre d'intervenants, une idéologie bouc émissaire, une figure idéologique répulsive qui fait pratiquement consensus dès la mi-décennie 1890. On retrouve une telle présentation de la part d'orléanistes, défenseurs d'un État fort, comme Marcel Hébert :

« La doctrine de la liberté absolue, qui réduit à un minimum l'intervention de l'État, a pour résultat inévitable de conserver la loi du plus fort, et qu'elle aboutit nécessairement à laisser se développer la loi naturelle de l'évolution, loi d'injustice, qui a pour effet nécessaire de faire disparaître les faibles du profit des forts ; aussi je soutiens que l'intervention de l'État est nécessaire pour rétablir l'égalité au profit des faibles aux dépens des forts ²⁶ . »

Le républicain modéré Charles Benoist, député de la Seine (1902-1919) et professeur à Sciences Politiques développait de manière plus précise peut-être, une identique image négative du darwinisme social libéral :

« D'autres feront appel au sentiment et vous diront : comment hésiterions-nous ? Les darwiniens, les spencériens prétendent que la vie est une bataille et vont prêchant le « struggle for life ». Mais

seuls les peuples primitifs, les barbares abandonnent les blessés sur le champ de bataille sans les relever et sans les secourir. Si la vie est une bataille, s'il y a vraiment une bataille sociale, qu'il y ait au moins des ambulances sociales. D'autre part, il semble désormais acquis que l'économie politique orthodoxe ne peut ni ne veut s'enfermer davantage [...]. Nous aurions donc raison de dire que l'économie politique orthodoxe ne peut pas et ne veut pas – cette page de M. Aymard en est la preuve – s'enfermer davantage dans une impossibilité transcendante que la doctrine plus sévère encore, plus rigoureuse encore, rigoureuse jusqu'à en être cruelle, qui prêche l'élimination des faibles et des inutiles, que cette doctrine, fut-elle démontrée scientifique, révolte de plus en plus les consciences et les cœurs, que ni le patronage, quels que soient ses efforts, ni la charité elle-même, quels que soient ses miracles, ne suffisent, que les groupements administratifs ou libres ont besoin d'être encouragés, d'être soutenus, d'être portés par le groupement souverain qu'est l'État dans cette tâche si vaste qu'elle en est immense ²⁷ . »

Nous concluons ce chapitre par une dernière définition élaborée par la famille socialiste. Ainsi pour Jaurès, l'acception libérale du darwinisme social ne se circonscrit pas aux économistes libéraux ou à quelques naturalistes conservateurs mais à un groupe sociologique plus large, soit la classe bourgeoise qui fait de la lutte le moteur de sa domination :

« Tant que, dans chaque nation, une classe restreinte d'hommes possédera les grands moyens de production et d'échange, tant qu'elle possédera ainsi et gouvernera les autres hommes, tant que cette classe pourra imposer aux sociétés qu'elle domine sa propre loi, qui est la concurrence illimitée, la lutte incessante pour la vie, le combat quotidien pour la fortune et le pouvoir ; tant que cette classe privilégiée, pour se préserver contre tous les sursauts possibles de la masse, s'appuiera ou sur les grandes dynasties militaires ou sur certaines armées de métier des républiques oligarchiques ; tant que le césarisme pourra profiter de cette rivalité profonde des classes pour les duper et les dominer l'une par l'autre (applaudissements à l'extrême gauche), écrasant au moyen du peuple aigri les libertés parlementaires de la bourgeoisie, écrasant ensuite au moyen de la bourgeoisie gorgée d'affaires le réveil républicain du peuple ; tant que cela sera,

toujours cette guerre politique, économique et sociale des classes entre elles, des individus entre eux, dans chaque nation, suscitera des guerres armées entre les peuples (Très bien ! très bien ! sur divers bancs). C'est de la division profonde des classes et des intérêts dans chaque pays que sortent les conflits entre les nations ²⁸ . »

Les sciences sociales et biologiques : des transferts épistémologiques aux projets biopolitiques républicains

En raison de leur crédibilité scientifique ou de leur rôle de médiateurs et de diffuseurs idéologiques, les naturalistes, les anthropologues, les médecins, les économistes libéraux et les écrivains apparaissent comme les principaux émetteurs de thèses darwiniennes et lamarckiennes sociales au XIX^e siècle. Pourtant dans cette liste à la Prévert, un groupe sociologique et non des moindres est absent : les professionnels des sciences politiques et de la sociologie, les représentants de ce vaste courant de la « sociologie biologique » dont William Logue dit qu' » elle s'est développée en France, comme le darwinisme social aux Etats-Unis, pour justifier les privilèges de certains groupes sociaux qui semblent avoir été avantagés dans la lutte pour l'existence » (Logue : 1979, pp. 141-161). Il ne s'agit pas d'un groupe improbable ou redéfini selon les catégories d'un sociologue contemporain mais de courants de la pensée sociologique et sociopolitique reconnus comme tels au début de ce siècle. Il suffirait de citer l'immense littérature consacrée, de 1896 à 1910, par Célestin Bouglé (1870-1940), sociologue durkheimien et militant radical : d'une part à la dénonciation de l'ascientificité de ce qu'il nomme la sociologie biologique et naturaliste mais qui regroupe l'anthroposociologie des Vacher de Lapouge, Ammon et autres Muffang, la théorie organique de bio-psychosociologues comme Jacques Novicow, René Worms ou Alfred Espinas, le darwinisme social de libéraux et de certains solidaristes et d'autre part à la refondation scientifique

d'une sociologie mieux à même de servir les intérêts d'une démocratie laïque.

C'est encore du côté d'auteurs se revendiquant sociologues ou coopérant à des revues, des sociétés de sociologie (Gabriel Tarde, Achille Loria, Casimir de Kelles-Krauz, Alfred Fouillée) que proviennent les premières études de synthèse du darwinisme social considéré comme un courant de pensée caractéristique de la sociologie française du XIX^e siècle. Dans leur production, les termes « darwinisme sociologique », « sociologie darwiniste » ou encore « écoles darwinistes et organicistes » sont souvent utilisés comme des synonymes de la locution « darwinisme social ».

Ces divers articles révèlent tout d'abord à l'historien l'existence de courants sociologiques français fécondés par le darwinisme, entreprise de fascination dont il entre dans nos objectifs de rendre compte. De plus, la quasi simultanéité de leur parution, la tonalité de leurs analyses suggèrent une désaffection relativement partagée de ces sociologues à l'encontre du darwinisme au début de ce siècle. L'ouvrage de C. Bouglé *La Démocratie devant la science* publié en 1904, aux thèses fondamentales pour la doctrine radicale, résume au fond la problématique. La réfutation du darwinisme est au cœur d'un double enjeu pour C. Bouglé : un enjeu méthodologique et épistémologique relatif à l'autonomie de la sociologie à l'égard des sciences biologiques et un enjeu politique quant aux finalités et aux rôles de la sociologie dans un État démocratique.

Limitons-nous pour le moment à ce constat, nous reviendrons ultérieurement sur l'argumentation de Célestin Bouglé et sur cette large entreprise de réfutation d'une sociologie biologique par les professionnels des sciences sociales. Nous verrons que ce moment apparaît crucial pour la sociologie puisqu'il consacre manifestement une rupture épistémologique soit le passage d'un moment préscientifique des sciences sociales à un fonctionnement normal au sens kühnien d'une sociologie autonome où la réfutation du darwinisme sociologique ne semble pas avoir joué un rôle neutre ou négligeable. Cette désaffection, cet espoir déçu à l'égard des

sciences biologiques ne peut être compris qu'en référence à cette passion ou croyance communément partagée envers les lois darwiniennes, par les sociologues et les hommes politiques à la fin du XIX^e siècle. L'analyse de ces liens entre sciences sociales et sciences biologiques, du rôle des sociologues dans la vulgarisation de thèses darwiniennes sociales ne peut occulter les débats et enjeux politiques de la période et plus précisément le rôle politique attribué à la sociologie naissante par les élites républicaines.

Science et politique : une fascination réciproque ?

Avant d'instruire le procès en darwinisme intenté par la communauté des sociologues au tournant du siècle, il s'agit d'abord de rendre compte d'une fascination. Sans doute, avant de souligner les diverses modalités d'utilisation du darwinisme par les sociologues de la fin du XIX^e siècle et les conséquences politiques de ces transferts épistémologiques, est-il nécessaire de rappeler les diverses étapes et le contexte du développement de leurs disciplines. De cette première étude, quelques conclusions s'imposent.

La période antérieure à 1900 consacre le foisonnement de multiples travaux de sciences sociales et politiques. L'efflorescence est telle qu'il est quelquefois difficile d'établir une typologie précise des objets et des champs d'études recouverts entre ces différentes sciences, en raison du flou sémantique des appellations, des cursus et des profils de compétences des divers professeurs, chercheurs ou amateurs éclairés ou de leur stratégie d'implantation universitaire. Ainsi R. Worms qui fonde et dirige *La Revue internationale de sociologie* est professeur d'histoire des doctrines économiques. A. Espinas, philosophe, professeur de pédagogie qui s'est spécialisé dans l'histoire des doctrines économiques donne le premier cours de sociologie à la Sorbonne dans une chaire d'histoire d'économie sociale. E. Durkheim de formation philosophique avant de postuler pour la chaire de F. Buisson, est professeur des sciences de l'éducation, de même que Bouglé était titulaire à Toulouse d'une

chaire de philosophie sociale, et nous pourrions multiplier les exemples... « Concurrence des disciplines, chassés croisés sémantiques, renversements des hiérarchies intellectuelles, selon P. Favre, sont autant de témoignages de ces tentatives de légitimation scientifique et institutionnelle des sciences encore embryonnaires » (Favre : 1989, p. 82). De sorte que l'idée défendue par Durkheim en 1900, selon laquelle la sociologie est la science de synthèse des disciplines sociales n'est pas méthodologiquement partagée par l'ensemble de ceux qui se revendiquent de la sociologie à la fin du ^{xix}^e siècle. Malgré tout, quelques tendances peuvent s'esquisser, entre une équipe durkheimienne s'organisant autour de *L'Année sociologique*, une sociologie organiciste fédérée par René Worms et sa *Revue internationale de sociologie*, la sociologie de Frédéric Le Play, poursuivie par E. Demolins et H. de Tourville et leur revue *Science sociale* ou s'exerçant à partir de l'école libre des sciences politiques, et par des personnalités plus inclassables comme Alfred Fouillée et le fils de sa compagne, J.-M. Guyau ou encore le psychosociologue Gabriel Tarde.

Cette intensification de la recherche sociologique et la chronologie de son développement ne peuvent être disjointes des enjeux politiques et idéologiques de la période. Déjà en 1883, J. Ferry avait donné pour mission aux universités « de développer les idées scientifiques susceptibles de s'opposer à l'esprit d'utopie et d'erreur si prêt, quand il est abandonné à lui même, quand il n'est pas réglé et éclairé par la science, à devenir l'esprit de désordre et d'anarchie. » ²⁹. Avant les années 1890, ces consignes seront suivies de peu d'effet. Si l'on prend la reconnaissance universitaire d'une discipline comme critère d'urgence ou d'importance pour l'État, G. Weisz note que seules deux disciplines relevant des sciences sociales forcèrent rapidement les portes des facultés de lettres : la géographie qui connut un essor rapide et la pédagogie. À la suite de la guerre avec l'Allemagne, la première discipline devait autoriser une meilleure connaissance « du terrain européen » et pouvait servir les intérêts coloniaux et commerciaux de la France. Pour la pédagogie, « si le problème social est essentiellement un

problème d'éducation [...], il est nécessaire de préparer les enseignants à leurs nouvelles tâches sociales » précise G. Weisz. (Weisz : 1979, pp. 85-86 ; Nicolet : 1982, 1994, p. 288). Plus généralement, Les innovations les plus importantes dans les domaines des sciences sociales eurent principalement lieu alors dans les facultés de droit avec par exemple l'essor de l'enseignement de l'économie politique. Les objectifs étaient d'ordre professionnel et pratique mais l'enjeu idéologique n'était pas mince car il s'agissait de la formation des avocats et des hauts fonctionnaires de l'État. Il fallut attendre une lancinante question sociale, l'essor de groupes socialistes pour voir émerger de nombreuses initiatives dans le domaine des études sociologiques et des sollicitations nouvelles vis-à-vis de l'université. Il est difficile de ne pas mettre en relation le contexte social et la création en 1893 de la *Revue internationale de sociologie* et de l'Institut international de sociologie de R. Worms, la mise en place d'un enseignement de sciences politiques et sociales à la faculté catholique de Lille la même année, la création de *L'Année sociologique* de Durkheim, la fondation d'une chaire d'économie sociale en 1894 occupée par Émile Cheysson, disciple de Le Play à l'École libre des sciences politiques, ou la fondation du Musée social par Chambrun en 1894 ou encore des conférences de sciences sociales et politiques organisées par les étudiants socialistes révolutionnaires au quartier Latin en 1893 et dispensées par Jules Guesde, Jean Jaurès, J. Allemane et P. Brousse, et notre liste est loin d'être limitative...

C'est à la suite d'un communiqué de presse de E. Lavissee constatant l'absence de l'université dans ce champ de réflexion, que le comte de Chambrun, orléaniste et « vaguement dans le courant du réformisme social catholique de Le Play » fait une dotation à la Sorbonne en vue de fonder une chaire d'économie sociale. L'épisode est connu, Alfred Espinas fut préféré à Émile Durkheim par E. Lavissee et H. Marion. G. Weisz énumère les diverses raisons invoquées pour ce choix : l'âge tout d'abord (il est plus âgé que Durkheim et pratiquement de la même génération normalienne que Lavissee et Marion), l'expérience professionnelle ensuite (il est le

doyen de la faculté de Bordeaux de 1887 à 1890 et auteur d'une des premières thèses de sciences sociales : *Les Sociétés animales* soutenue en 1871) et... sa modération politique (il défend des thèses conservatrices – peut-être même trop conservatrices et modérées aux dires de Lavisse-). E. Durkheim occupa seulement en 1907, la chaire de F. Buisson sous l'appellation Sociologie et science de l'éducation. » (Weisz : 1979).

Si nous avons insisté sur cet épisode, c'est pour mieux souligner le choix d'Alfred Espinas à la place de Durkheim pour cette première chaire de sociologie. Le projet de cours que défendit Espinas était explicitement politique – « il s'agissait d'étudier les devoirs et les moyens d'action du gouvernement et du citoyen [devant aboutir] à une philosophie de l'action » – et fonder sur un argumentaire sociobiologique l'idée de différenciation biologique. Cet argumentaire est pleinement revendiqué et assumé en 1900-1901 lors d'un vigoureux débat entre Jacques Novicow, Célestin Bouglé et Alfred Espinas par articles interposés publiés *par La Revue philosophique de la France et de l'étranger*. A. Espinas en 1901, ne remet pas en question ses postulats définis dans sa thèse de 1871 : « les lois d'organisation et de développement (telle la loi organique de la division du travail) des sociétés animales s'appliquent aux sociétés humaines ; la famille est la base organique d'organisation des sociétés car les êtres sont unis par des rapports de vie (nutrition, reproduction, éducation) ; la nation est le deuxième degré d'organisation des sociétés et non les classes sociales car elle représente « un haut degré de centralisation des consciences [...], une masse énorme de phénomènes sociaux inconscients [...] auxquels tout aboutit et d'où tout part de ce qui concerne la sécurité », l'approvisionnement, l'information, le travail, les réjouissances et les deuils de ces vies individuelles entremêlées. Le centre est une conscience collective. » Cette unité biologique du corps social étant postulée, elle autorise l'application de lois évolutionnistes :

« À mesure qu'on monte dans l'échelle des sociétés, ce n'est pas la lutte, c'est le concours pour la vie qui est le programme imposé

par la nature au groupement des êtres vivants [...], des êtres conscients ³⁰ . » (Espinas : 1901, pp. 449, 480)

Cette sociologie « biologique » ne fut pas contestée en 1894 – Espinas précise même contre Bouglé, dans ces mêmes pages, que le naturaliste E. Perrier et le philosophe A. Fouillée et E. Durkheim sont de ses disciples – ce qui nous conduit à une troisième et dernière conclusion délivrée par C. Nicolet quant à la culture scientifique des républicains.

Selon C. Nicolet, le régime républicain de la fin du ^{xix}e siècle est singulier comparativement aux autres régimes politiques de la période au plan de son idéologie politique ; il développe le sentiment d'être une forme d'organisation politique qui non seulement favorise la science, mais en grande partie dépend d'elle, voire « fait des applications du savoir et de son intégration dans une morale, la condition même de son existence et de son maintien » (Nicolet : 1982, 1994, pp. 310-311) Nous sommes aussi redevables à C. Nicolet d'avoir montré que cette classe politique n'a pu échapper au choc provoqué par le darwinisme, lequel enracinait l'homme dans sa nature organique et biologique. Le darwinisme fut utilisé comme arme contre le fixisme afin de discréditer les conceptions chrétiennes et le monopole moral et politique de l'Église ; on assiste ainsi à ces tentatives et efforts de conciliation entre une idéologie républicaine et les « lois naturelles de l'évolution ». Au final, ce fut un moment important de la vie intellectuelle de la jeune III^e République, même si ce fut un échec car la science fut asservie à des catégories politiques établies dès le ^{xviii}e siècle (liberté ou autorité, droit ou force, raison ou foi). Elle échoua car était futile « le projet de lier science et politique au niveau des fins ». L'essor au début du ^{xx}e siècle de projets politiques opposés au système républicain mais également fondés sur la science devait signifier avec plus d'intensité cette contradiction ³¹ . Les connexions furent manifestement étroites entre l'essor des sciences sociales et l'idéologie républicaine ; il reste à montrer de manière plus fine, au delà des travaux d'A. Espinas et de J.-L. de Lanessan, les divers thèmes darwiniens captés par les écoles

sociologiques françaises et l'ordre biopolitique révélé par les sociologues et repris ou amplifié par certains hommes politiques. Aucune école sociologique – depuis l'idéalisme de Fouillée et Guyau, l'école organiciste de Worms, l'équipe de Durkheim, voire les disciples de Le Play – n'échappa à une réflexion sur les liens entre sciences biologiques et sciences sociales et sur les impacts des lois darwiniennes sur les sociétés humaines. Au vrai, les thèmes darwiniens sont exploités ou réfutés pour conforter une philosophie politique centrée autour des idées d'altruisme, d'aide mutuelle, d'association, d'interdépendance, de solidarité, et le nuage sémantique pourrait être étendu. Mais cette philosophie politique pourrait être clivée en deux variantes : une variante libérale selon laquelle ces modes d'associations entre humains biologiquement déterminés permettent d'être plus forts et de vaincre dans la lutte pour l'existence, une variante moins darwinienne sinon plus réformatrice pour laquelle ces modalités de groupement étaient une réponse ou une conséquence de la lutte pour l'existence.

Alfred Fouillée et Jean-Marie Guyau : « l'éducation comme moteur de l'évolution »

Cet intérêt particulier pour les sciences biologiques n'a pas échappé à Alfred Fouillée et à J.-M. Guyau, auteurs importants puisque C. Nicolet souligne que la III^e République a « cru trouver les fondements pertinents de sa doctrine dans deux courants différents [...], la sociologie durkheimienne [...] et l'idéalisme *a posteriori* [...] d'Alfred Fouillée ». A. Fouillée fut d'ailleurs le concepteur dans les années 1880, bien avant Léon Bourgeois, de la théorie du quasi-contrat et du solidarisme (Nicolet : 1982, 1994, pp. 488-492). Rappelons pour mémoire que Alfred Fouillée, membre de l'Institut et maître de conférences à l'ENS, était le compagnon de l'auteur qui publia sous le pseudonyme de Giordano Bruno, le *Tour de la France de deux enfants*, livre de lecture à succès des écoles publiques sous la III^e République. La philosophie « idéaliste » d'A. Fouillée (moyen

terme philosophique entre un néokantisme optimiste et un déterminisme scientifique) et de Jean-Marie Guyau est indissociable de leur morale spencérienne. La notoriété de ces auteurs, de leur philosophie, révèlent incidemment l'influence majeure de certaines doctrines de Herbert Spencer dans les milieux philosophiques et politiques français de cette fin de siècle. De fait, il n'y avait pas d'incompatibilité fondamentale entre la vision évolutionniste de Herbert Spencer et l'idéologie du perfectionnement d'Alfred Fouillée. Cet apparentement fut d'ailleurs esquissé par Fouillée lui-même dans sa thèse *La liberté et le Déterminisme*. Par contre, J.-M. Guyau dans l'ouvrage couronné en 1874 par l'Académie des sciences morales et politiques : *La Morale anglaise contemporaine, Morale de l'utilité et de l'évolution* opère cette synthèse après une étude comparative des doctrines morales de Darwin, de Spencer et de Fouillée. « L'idée force » de liberté, définie par Fouillée à la fois comme une tendance de l'être (« un vitalisme ») et comme le résultat de déterminismes naturels et sociaux, illustre la théorie évolutionniste de Spencer et de Darwin. À l'instar de H. Spencer, J.-M. Guyau compare l'évolution des forces morales à celles des formes organiques :

« La sélection par la force fut ainsi la condition du progrès et c'est elle qui en marque la direction. Mais on peut prévoir un avenir où, ce que fit la force, la volonté vraiment morale le fera [...]. La sélection s'exercera mais d'une toute autre manière. La lutte pour le bien et la justice, la lutte pour la vie morale [...] corrigera la lutte violente pour la vie matérielle : là triomphera celui qui aura placé le plus haut son idéal et déployé le plus de volonté pour l'atteindre. De cette sorte, de la sélection morale naîtra et surgira sans cesse une humanité meilleure ³² . »

Cette philosophie, que Guyau étoffa dans des ouvrages ultérieurs, diffère pourtant dans ses objectifs de celle de H. Spencer. Alors que l'auteur de *The data of ethics* connotait comme progressiste une évolution fondée sur le « laissez-faire » et le libéralisme et requérant une adaptation de l'individu à l'état social, J.-M. Guyau prônait une humanité en perpétuel perfectionnement par le fait d'une action volontariste : « L'espérance naturelle [...] est une force

qui nous [...] est intérieure. » (Guyau : 1885, p. 251 ; 1879, p. 376). C'est au nom même des lois transformistes, et en cela il suivait les thèses de Darwin, qu'il développait l'idée de la mutation de la lutte pour la vie au sein des sociétés humaines. Elle était toujours efficiente mais s'exerçait dans le domaine moral et intellectuel. Ces affirmations véhiculaient complémentirement une morale et une pédagogie assises sur la croyance lamarckienne en une hérédité des habitudes morales intellectuelles et physiques acquises dans « la trame d'une vie [...], dépravant ou moralisant la postérité ». Peu de temps avant sa mort prématurée en 1888, il définissait le rôle de l'éducateur comme la moralisation de la race « avec sa santé et sa vigueur » (Guyau : 1889, p. 70).

Les réflexions théoriques de J.-M. Guyau nous sont précieuses dans la mesure où A. Fouillée, de plus grande notoriété, fasciné par les spéculations de son gendre, les reprit pour la plupart à son compte. Au début du ^{xx}e siècle, alors qu'il modifiait son discours quant à l'utilisation des thèmes darwiniens, il produisit plusieurs études comparatives entre J.-M. Guyau et F. Nietzsche. Ces études lui étaient suggérées par les travaux de Lichtenberger sur Nietzsche dévoilant le fait que le philosophe allemand avait annoté *L'Irreligion de l'avenir* et *l'Esquisse d'une morale sans obligation, ni sanction*. Fouillée opposait alors « l'égoïsme primitif » de la philosophie nietzschéenne, à l'altruisme défendu par Guyau. Ces articles et ouvrages étaient prétexte à une révision de ses thèses : au darwinisme comme morale des maîtres étaient opposées les lois de la solidarité, admises par les biologistes. La coupure ombilicale avec la biologie n'était pas encore opérée » (Fouillée : 1901, pp. 569-599 ; 1902)... Mais à l'aube des années 1880, A. Fouillée en était encore à compléter sa philosophie par une sociologie intégrant et réinterprétant les lois darwiniennes. Soucieux d'abolir les inégalités factices, mais admettant les inégalités naturelles, il développa l'idée spencérienne d'une compétition intellectuelle et morale succédant à la lutte brutale pour la vie. Ainsi la lutte était un facteur de progrès de l'espèce dans un cadre précis : social et intellectuel, que

ce soit entre individus ou entre nations. Reformulant l'élitisme renanien en faveur d'une aristocratie scientifique, il précisait :

« Il faut lutter contre les nations voisines et obtenir, non pas seulement l'égalité avec elles, mais la supériorité sur elles, sous peine de dégénérer [...]. Or, pour être supérieur aux autres peuples [...], un peuple est obligé de susciter en son sein toutes les supériorités possibles. » (Fouillée : 1890, p. 585 ; 1904)

Méditant la défaite de 1870 et prenant modèle sur « l'éducation prussienne de Moltke », le rôle d'émancipation raciale et nationale est dévolue à une éducation à la fois morale et physiologique suivant le classique et banal adage *mens sana in corpore sano* puisque selon A. Fouillée : « Les génies ne peuvent naître que dans une race forte [...] [et] ce qui se transmet par hérédité d'une génération à l'autre, c'est la force intellectuelle. » C'est donc dans une perspective biopolitique et patriotique que le philosophe analyse un phénomène sociologique contemporain : « On a donc eu raison, en fondant la Ligue pour l'éducation Physique, d'entraîner l'État à multiplier les exercices [...], les champs de gymnastique et surtout les jeux ». Puis après avoir énuméré les nombreux bienfaits intellectuels et physiques attribués à la pratique sportive, il conclut : « Ce sont toutes les qualités fondamentales qui font la supériorité d'une race dans la concurrence vitale et intellectuelle. » (Fouillée : 1890, pp. 570-572).

Ce darwinisme, qu'il devait violemment critiquer dès la fin du siècle au vu des développements antidémocratiques et pessimistes des philosophes allemands ou de Georges Vacher de Lapouge, était convoqué dans son ouvrage programmatique *L'Enseignement au point de vue national*, paru en 1891. En introduction, il postulait :

« Nous vivons de nos ancêtres, des forces naturelles incorporées dans le climat et dans le sol de la patrie, des forces morales incarnées dans son histoire. À nos yeux, le but dernier de l'éducation est d'assurer non seulement le développement de la race mais encore celui de la nationalité, de la patrie [...]. Parmi les moyens d'atteindre ce but, il en est un que nous mettons d'abord en lumière : la sélection. L'histoire de l'humanité nous montre la lutte des races, et des nationalités, des individus, non pas

seulement pour la vie – comme on le répète sans cesse par une interprétation étroite du darwinisme – mais encore pour le progrès de la vie sous toutes ses formes, y compris la vie intellectuelle, esthétique et morale. [...] On oublie les métamorphoses que subit la sélection en passant du domaine des forces brutales dans le domaine des forces intellectuelles et morales. Toutes les conséquences plus ou moins scandaleuses que l'on a tirées du darwinisme tiennent à ce vice de raisonnement, et consistent à croire que le triomphe de la force la plus puissante est toujours celui de la force la plus brutale. Il importe donc de marquer à la fois les analogies et les différences de la sélection naturelle et de la sélection sociale. »

Les premiers chapitres de son livre étaient ainsi consacrés à : « l'éducation physique au point de vue de l'évolution et de la sélection » (pp. 1-25) ; « l'éducation intellectuelle et morale, ses objets au point de vue de l'évolution et de la sélection » (pp. 32-43) ; « la sélection des supériorités, ses moyens rationnels » (pp. 43-51). Étant attentif à « la transmission héréditaire des qualités de la race et en particulier de la famille », « aux accidents heureux et aux circonstances particulières de la vie spermatique ou embryonnaire » et « à l'influence du milieu national et de l'éducation nationale », il concluait : « on peut même beaucoup, pour préparer l'apparition des esprits supérieurs par l'accumulation de certaines qualités dans la race et par le maintien d'un certain milieu intellectuel et esthétique qui est comme l'air vital du génie » (Fouillée : 1891, pp. IX-X). De sorte qu' » il faut chercher d'autres procédés de sélection pour constituer cette aristocratie naturelle dont on s'accorde à reconnaître la nécessité – aristocratie ouverte et non fermée, fondée sur le talent et le mérite et qu'on pourrait en conséquence appeler une aristocratie démocratique » (Fouillée : 1891, p. 46). *In fine*, A. Fouillée ne faisait que donner sens et cohérence à une politique éducative des esprits et des corps, en l'adaptant à une culture matérialiste et positiviste largement partagée par les élites républicaines. Ce discours méritocratique est exprimé depuis le début de la III^e République par les fondateurs du régime comme Gambetta, Ferry ou Bert et l'on

sait par les travaux de Serge Bernstein ou de Jacqueline Lalouette, l'attachement à la libre pensée ou au positivisme de ces derniers (in Hamon : 1991, pp. 221-245, 259-273).

À un congrès de sociétés savantes le 17 avril 1878, Jules Ferry, alors ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, consacrant une conférence aux liens entre science et idéologie républicaine, précisait, – et on retrouve des intonations que l'on pourrait qualifier de darwiniennes sociales et qui trouvent leur résonance dans les développements de Fouillée une dizaine d'années plus tard – :

« Car Messieurs, c'est par la haute science, c'est par la grande culture intellectuelle, que les démocraties puissantes, celles qui visent à un long avenir, s'affirment, s'élèvent et conquièrent leur place au soleil [...]. Il n'y a jamais rien dans les acquisitions et dans les conquêtes de la science qui soit perdu pour l'enseignement populaire. Il se produit entre les couches savantes de la société et les couches ignorantes, je ne sais quelle pénétration intime qui permet de dire que plus l'enseignement supérieur est élevé, plus l'enseignement secondaire s'élève également et plus l'enseignement secondaire à son tour est élevé, plus il opère efficacement cette sélection des intelligences qu'il est chargé de faire dans les masses profondes de la nation (applaudissements). »

(Ferry : 1879, p. 1012)

Des développements identiques sont perceptibles dans des interventions de Gambetta qui en appelle à une « véritable sociologie » cherchant « partout à faire produire à l'homme son maximum de forces en le plaçant dans le milieu le mieux adapté [...] qui rend l'individu plus libre, plus fort et mieux armé, mieux doté pour la lutte et le triomphe » ou encore de Paul Bert qui souhaite que dans une démocratie « [soient atténuées] les conséquences des inégalités en fournissant par l'instruction des armes solides à tous ceux qui sont appelés à prendre part au combat [...] et [qu'elle] les prépare pour toutes les évolutions sociales ». D'ailleurs, Paul Bert commentait favorablement en 1881, dans des « revues scientifiques » de la *République française*, l'ouvrage d'E. Perrier *Les Colonies animales* reconnaissant que « c'est par un effet de la

concurrence vitale que les individus et les espèces se différencient, que le développement organique et que tous les progrès s'effectuent », de sorte que « par la solidarité, par l'association, l'aide mutuelle, le dévouement réciproque, la fusion des intérêts et des individus, on voit s'accomplir les mêmes différenciations, le même développement évolutionnel, les mêmes progrès que par la lutte infinie et la perpétuelle insolidarité qu'elle implique » (in Charles : 1898, p. 48 ; Bert : 1881, pp. 83-84, 384, 394 ; 1885, pp. 329-336).

On comprend ainsi le rôle clef de la pédagogie dans la stratégie idéologique des républicains et nous avons rappelé que ce fut l'une des deux premières sciences sociales – avec la géographie – à s'être rapidement imposée au sein de l'université. Les travaux de Louis Capéran et Jean-Marie Mayeur soulignent la volonté déchristianisatrice d'une frange importante des républicains de gouvernement de cette première décennie de la III^e République et la place importante accordée dans la formation des maîtres, à l'enseignement du transformisme, à une philosophie spencérienne. De même, dans la mise en place de cette école laïque et dans la formation des maîtres, l'enseignement d'une morale républicaine non confessionnelle est un enjeu de première importance. Paul Bert, J.-M. Guyau, J. Reinach, Ch. Richet connus pour leur profession de foi évolutionniste ou matérialiste, furent les auteurs – parmi d'autres – de livres de morale ou de sciences pour l'enseignement primaire. L. Capéran note qu'après 1886, l'enseignement des maîtres est marqué par le scientisme ambiant – et celui de leur ministre de l'Instruction publique, le radical R. Goblet. Ainsi était-il conseillé aux jeunes instituteurs de lire les théories évolutionnistes de H. Spencer, Darwin étant utilisé ou cité pour valider cette philosophie. L'école, temple ou église de la science, telle était l'image développée par P. Bert dans les banquets des instituteurs en 1881. Dans un de ses ouvrages de vulgarisation scientifique à destination des dernières années de l'école primaire, Paul Bert lançait l'avertissement suivant : « L'idée de la toute puissance des lois naturelles, de la régularité et de l'harmonie des phénomènes,

de la continuité évolutive dans les faits ressort, sans qu'il soit besoin de le dire, de l'étude des sciences naturelles et physiques et s'empare de l'esprit. Plus de sorcellerie, plus de superstitions niaises, et cela sans la moindre polémique. [...] Les sciences peuvent seules enseigner la non-crédulité sans enseigner le scepticisme, ce suicide de la raison ». À titre d'exemple encore, de vulgarisation du transformisme, nous citerons le *Manuel de morale de l'enseignement primaire*, de Joseph Reinach et Charles Richet, publié en 1888 à Paris (Delagrave éditeur). Ce livre consacre trois pages à une présentation de Darwin (il n'y a rien sur Lamarck), « grand homme » qui a apporté la théorie de combat pour l'existence et de la loi d'évolution. En page 376, les auteurs précisent, avant de présenter trois extraits de *L'Origine des espèces* (Chapitre « La lutte pour l'existence ») : « C'est cette théorie de l'évolution qui est maintenant, après des luttes très vives, adoptée par tous les naturalistes. » Nous pourrions encore citer Mathilde Salomon. Cette directrice du collège Sévigné et membre du conseil supérieur de l'Instruction publique soulignait dans ses leçons de morale destinées aux jeunes filles, la diffusion dans le langage courant de la notion de lutte pour la vie « dont les savants prétendent qu'elle est utile au progrès ». L'auteur se désespérait certes d'un temps où régnerait la « concorde pour la vie ». A. Bayet faisait appel pour sa part à la sociologie pour fonder une morale sur des bases scientifiques capable de s'adapter aux évolutions de l'État social (Bert : 1881, p. 3 ; Salomon : 1894 ; Bayet : 1907 ; Caperan : 1961, p. 368 ; Mayeur in Hamon : 1991, pp. 105-124). De surcroît, quelques sondages aux Archives nationales dans ces « listes de subventions pour achats de livres pour les candidats de l'agrégation », (subventions accordées par le ministère de l'Instruction publique aux bibliothèques des établissements scolaires), témoignent pour les années 1879 et 1882 que les ouvrages de Darwin, Haëckel, Spencer, Büchner, Bagehot, Fouillée, Guyau, Espinas, Bert, Perrier, Topinard étaient largement diffusés sur l'ensemble du territoire français, dans la plupart des lycées français ³³.

La sociologie d'A. Fouillée cherche aussi à donner sens à une éducation des corps, à une véritable politique que l'on pourrait qualifier d'hygiéniste et de lamarckienne. Elle semble au fond donner une doctrine au puissant mouvement des sociétés de gymnastique et d'éducation physique scolaire et universitaire secouant la France après la défaite de 1870. Certes, le sursaut nationaliste de cette France de l'après-Sedan explique en partie cette efflorescence de sociétés sportives : d'une quarantaine en 1870, leur nombre s'élève à mille cinq cents en 1885 et à près de deux mille cent à la veille de la Grande Guerre avec un effectif d'au moins trois cent cinquante mille adhérents. Jules Simon, le chimiste Marcelin Berthelot, le vice-directeur de l'Université de Paris Octave Gréard, le député Pascal Grousset, le sénateur Jean Macé, Octave Blondel, Pierre de Coubertin, le physiologiste E. J. Marey louaient les vertus hygiéniques de l'éducation physique, se faisaient les chantres d'une discipline qui préparait aux « luttes pour la vie », formant le caractère des jeunes gens. Ils fondaient d'ailleurs en 1888 le Comité pour « la propagation des exercices physiques. » (Lecoq : 1986, pp. 157-167 ; Tissié : 1900, pp. 580-595 ; Coubertin : 1902, pp. 916-924). Il serait hâtif de typer ce mouvement social, qui devint un enjeu politique et électoral d'importance pour le personnel républicain, comme une mouvance « darwinienne sociale ». Néanmoins, de nombreux animateurs nationaux de ces ligues ne cachaient pas, outre leur patriotisme, leurs visées biopolitiques. Philippe Tissié promoteur et fondateur en décembre 1888 de la « ligue girondine de l'éducation physique », chroniqueur d'une rubrique « Hygiène » à la *Revue Scientifique* de Charles Richet, associait constamment le progrès de l'éducation physique en France à des projets de redressement racial « basés sur les sciences biologiques », de régénération collective « des vaincus pour la lutte » en vue de la constitution d'une « armée nationale », permettant « la solidarité, faite d'estime réciproque [qui] est comme l'appétence de l'âme au dévouement ». Relevons que plusieurs de ces congrès nationaux de l'éducation physique – où Ph. Tissié intervint et développa le rôle primordial, de son point de vue,

de l'enseignement de l'éducation physique au plan biologique et à des fins de redressement national -, furent présidés par Léon Bourgeois (en 1895) et Alfred Espinas (en 1893, en tant que doyen de la faculté de Bordeaux) (Tissié : 1900, pp. 580, 587-594 ; 1894, pp. 338-341 ; 1895, p. 528). D'autres faits prouvent que la politique d'éducation physique fut une expression, fragile mais sensible tout de même, de soucis biopolitiques.

Georges Demeny (1850-1917), fondateur en 1880 d'une « école scientifique d'éducation physique rationnelle » et président de la « ligue nationale d'éducation physique » fondée à Paris en octobre 1888, était le chef de laboratoire du physiologiste lamarckien et professeur au Collège de France Étienne J. Marey (1830-1904), l'inventeur de la chrono-photographie. Georges Demeny, président du « congrès international d'éducation physique » qui se tint à Paris du 30 août au 6 novembre 1900, intégrait au programme général de ce congrès quelques thèmes de réflexion, révélateurs d'une certaine philosophie républicaine emprunte de lamarckisme :

« *Section I - Philosophie* : [...] Point 3, Cause des dégradations physiques de la race humaine - Point 4, But élevé de l'éducation physique opposé à la recherche de la force brutale - Point 5, Unité de plan des méthodes d'éducation basées sur les lois naturelles et conformes à l'organisation humaine - Point 6, Importance de l'éducation comme moyen de lutter contre les tares héréditaires de l'enfance - [...] Point 8, Relations intimes entre l'éducation physique, intellectuelle et morale [...].

Section II - Sciences biologiques appliquées : [...] Point 4, Lois de l'évolution des individus et des races humaines - [...] Point 5, Emprunts à la zootechnie [...]. » (Demeny : 1900, pp. 254-255)

Alfred Fouillée ne fut pas le seul philosophe à avoir réfléchi à cette fertilisation des sciences sociales par les sciences biologiques - certes par le détour d'une philosophie spencérienne dans son cas. D'autres philosophes et sociologues contemporains de Fouillée furent confrontés aux mêmes difficultés et avec plus ou moins de bonheur tentèrent d'intégrer ou de dépasser la philosophie darwinienne dans leur système sociologique. Certains le firent de manière mesurée ou critique, ce fut le cas de Gabriel Tarde et

d'Émile Durkheim ou encore de l'école de Frédéric Le Play avec Edmond Demolins ou Émile Cheysson. L'école organiciste de René Worms choisit en revanche d'en faire la pierre angulaire de sa sociologie, non sans de sérieux aménagements.

Gabriel Tarde : « la répétition, l'opposition, l'adaptation, les trois clefs des arcanes de l'univers »

Gabriel Tarde (1843-1904), fut un professeur prestigieux de philosophie sociale au Collège de France du début de ce siècle, à peine moins cité en son temps que Durkheim. G. Tarde fut entre autre le concepteur de la théorie de l'imitation et de l'invention. Ces deux forces, selon Tarde, régissaient les liens sociaux. Il développait l'idée que les phénomènes sociaux relevaient de la psychologie et reposaient sur des actions accomplies par des individus concrets de façon consciente ou inconsciente. L'imitation gouvernait les individus à se copier les uns les autres ou à imiter l'être supérieur capable d'invention. Dans la mesure où E. Durkheim (1859-1917) fit œuvre d'analyser le fait social sous le seul angle sociologique, les historiens actuels des sciences sociales et humaines font de Durkheim et de Tarde les deux maîtres respectivement de la sociologie et de la psychologie sociale qui émancipèrent leur science de la biologie ou refusèrent l'explication biologique, déterministe, des comportements ³⁴. Pourtant avant 1900, ils partagèrent la culture transformiste et évolutionniste de leurs contemporains et durent composer avec l'impérialisme des sciences biologiques ou d'un positivisme considérant la sociologie comme la science devant couronner la biologie.

G. Tarde est certes un des premiers « sociologues » – si l'on veut donner une acception large à ce terme – à avoir consacré, dès 1894, une étude à la dénonciation du darwinisme social. Mais si l'on y regarde de plus près, la rupture entre les sciences biologiques et les sciences sociales ne sont pas encore à l'ordre du jour. Le titre de l'article est à cet égard symbolique : « Le darwinisme naturel et le darwinisme social ». De fait, il s'agit de refuser au darwinisme

l'explication ultime de l'évolution naturelle et de l'évolution sociale. Le darwinisme n'est pas, pour Tarde, le moteur de l'évolution. La conclusion de son article est de ce point de vue limpide :

« Le spectacle du monde social nous a montré que l'égoïsme y est né du dévouement, que le travail y est né du génie, que l'ordre y est né de l'autorité, que la règle y est née de l'exception, le sédiment des soulèvements, l'utile du beau, l'imitation de l'invention, l'inférieur du supérieur ; par induction n'est-il pas permis de penser que la vie aussi *mutatis mutandis* est née de même ? » (Tarde : 1884, pp. 607-637)

Dès 1884 donc, il teste ses lois d'imitation et d'invention mais afin de les substituer aux notions de concurrence et de sélection darwinienne. Ses outils doivent être opératoires dans le champ social comme dans le champ de l'histoire naturelle. Cette démonstration est constante dans ses différents articles et ouvrages publiés en 1884 à 1898. De même, il met à profit le débat entre néolamarckisme et néodarwinisme pour mieux invalider tous les contempteurs de la concurrence qu'elle soit sociale (ici il vise à la fois les systèmes politiques socialistes adeptes de la grève, et les libéraux), guerrière ou économique. De même, devenant dès 1895 le secrétaire général de la « société de sociologie de Paris » de l'organiciste René Worms, il introduit dans son système le thème de l'association. Son objectif est triple, d'une part infirmer les utilisations à la fois socialistes et libérales du darwinisme et du même coup fragiliser les systèmes politiques eux mêmes, réfuter le mécanisme évolutif proposé par le darwinisme, proposer une nouvelle vision du mécanisme de l'évolution naturelle et sociale afin de mieux asseoir son système sociologique. Les conséquences politiques et épistémologiques de son argumentation apparaissent nettement dans deux ouvrages : *L'Opposition universelle - Essai d'une théorie des contraires* (1897) et *Les Lois sociales - Esquisse d'une sociologie* (1898). Dans le premier de ces deux livres, il précise que :

« Les grèves, comme la concurrence en général, ont été elles-mêmes stériles en véritables perfectionnements [...]. C'est au cours du travail [...] c'est durant le fonctionnement de la

coopération harmonieuse entre les patrons et les ouvriers, que les bonnes idées jaillissent, que les améliorations naissent et s'accumulent [...]. Tout autrement fécondes que les grèves, sont les Trade-Unions et autres associations ouvrières et patronales. »

Et il conclut son ouvrage par ces deux considérations :

« En biologie, le rapport du darwinisme au lamarckisme est un peu celui de l'opposition à l'adaptation, Lamarck expliquant par les efforts adaptateurs des êtres les progrès que Darwin explique surtout par leurs conflits destructeurs. Mais le transformisme, en se développant, a dû combiner et tâcher de concilier ces deux doctrines, qui, d'ailleurs, même réunies, ont révélé leur insuffisance. [...] Par l'association, par la fédération, les contraires deviennent complémentaires, les concurrents collaborateurs, les voici coadaptés à une fin commune, comme les rouages d'une même machine. Aussi est-il permis de considérer chaque progrès nouveau dans la voie de l'association, c'est-à-dire chaque union nouvelle des travaux (ce qu'on appelle la division du travail, sa différenciation) comme l'équivalent d'une invention. » (Tarde : 1897, pp. 426, 428)

Dans ses *Lois sociales - Esquisse d'une sociologie*, il s'essaie même à une grande synthèse et à définir une loi du développement global de la nature et des sociétés, où les sciences naturelles au fond sont asservies à un projet social... et à une sociologie :

« La répétition, l'opposition, l'adaptation : ce sont là je le répète, les trois clefs différentes dont la science fait usage pour ouvrir les arcanes de l'univers. Ce sont trois sortes de lois qu'il importe de ne pas confondre, mais qui sont aussi solidaires que distinctes : en biologie, par exemple, la tendance des espèces à se multiplier suivant une progression géométrique (loi de répétition) est le fondement de la concurrence vitale et de la sélection (loi d'opposition), et la production des variations individuelles, des aptitudes et des harmonies individuelles différentes, ainsi que la corrélation de croissance (loi d'adaptation) sont nécessaires à leur fonctionnement. Mais de ces trois clefs, la première et la troisième sont beaucoup plus importantes que la seconde : la première est le grand passe-partout ; la troisième plus fine, donne accès aux trésors les plus cachés et les plus précieux ; la seconde intermédiaire et subordonnée nous révèle des chocs et des luttes d'une utilité passagère, sorte de moyen terme destinée à

s'évanouir peu à peu [...]. Ces conditions étaient nécessaires pour indiquer ce que la sociologie doit être si elle veut mériter le nom de science et dans quelles voies doivent la diriger les sociologues s'ils tiennent à cœur de la voir prendre décidément le rang qui lui appartient. » (Tarde : 1898, pp. 11-13)

Émile Durkheim : un disciple d'Alfred Espinas ?

Le projet sociologique de Durkheim tient tout entier dans sa tentative de fondation et d'autonomie de la sociologie, à tout le moins d'émancipation des sciences biologiques, comme critère d'explication des comportements humains. Ce disciple spirituel de Renouvier, de Comte et de Boutroux exprime très tôt, dès 1885, son refus de la mise en tutelle de la sociologie par les sciences naturelles. Sa thèse de doctorat, défendue en Sorbonne en 1893 *De la division du travail social* qui vise à définir et à comprendre la relation entre les individus et la collectivité, est une tentative de réfutation d'une explication causale des comportements humains par l'hérédité ou par les instincts. Il reste qu'au plan méthodologique, Durkheim s'est fortement inspiré des sciences biologiques. Tout d'abord, il n'échappa pas au pouvoir des mots. Les thèmes de la solidarité ou de la division du travail – même s'ils expriment des concepts tout autres chez Durkheim – empruntent à l'organicisme alors régnant. Durkheim ne s'en cache pas et il le revendique dans l'introduction de sa thèse. De l'analyse des travaux de Perrier (*Les Colonies animales ; Le Transformisme*) établissant la prépondérance du thème de la solidarité en science naturelles, Durkheim déduit :

« Les spéculations récentes de la philosophie biologique ont achevé de nous faire voir dans la division du travail un fait d'une généralité que les économistes, qui en parlèrent pour la première fois, n'avaient pas pu soupçonner. On sait, en effet, depuis les travaux de Wolff, de Von Baer, de Milne Edwards, que la loi de la division du travail s'applique aux organismes comme aux sociétés ; on a même pu dire qu'un organisme occupe une place d'autant plus élevée dans l'échelle animale que les fonctions y sont plus spécialisées [...]. » (Durkheim : 1893, 1967, p. 3)

En revanche, le thème darwinien de la lutte pour la vie n'est pas réfuté... seule l'évolution du comportement social avec pour moteur la lutte pour la vie est contestée :

« Au nom du dogme de la concurrence vitale et de la sélection naturelle, on nous dépeint sous les plus tristes couleurs cette humanité primitive dont la faim et la soif, mal satisfaites d'ailleurs, auraient été les seules passions ; ces temps sombres où les hommes n'auraient eu d'autre souci et d'autre occupation que de se disputer les uns aux autres leur misérable nourriture. Pour réagir contre les rêveries rétrospectives de la philosophie du XVIII^e siècle, et aussi contre certaines doctrines religieuses, pour démontrer avec plus d'éclat que le paradis perdu n'est pas derrière nous et que notre passé n'a rien que nous ne devions regretter, on croit devoir l'assombrir [...].

Rien n'est moins scientifique que ce parti pris en sens contraire. Si les hypothèses de Darwin sont utilisables en morale, c'est encore avec plus de réserve et de mesure que dans les autres sciences. Elles font, en effet, abstraction de l'élément essentiel de la vie morale, à savoir de l'influence modératrice que la société exerce sur ses membres et qui tempère et qui neutralise l'action brutale de la lutte pour la vie et de la sélection. Partout où il y a des sociétés, il y a l'altruisme, parce qu'il y a de la solidarité. »
(Durkheim : 1893, 1967, p. 174)

Avec pour objectif d'expliquer un fait social par un autre fait social et un fait global par un autre fait global et de prouver les réalités de la différenciation sociale, il utilise et cite les travaux de Darwin. Il s'agit aussi de défendre la thèse, contre Spencer, que la division du travail par différenciation est la condition primordiale de l'existence d'une sphère de contrat ³⁵ (Aron : 1967, p. 329 ; Durkheim : 1893, 1967, p. 248).

Émile Durkheim ne développe pas à la différence d'Espinas, de Fouillée ou des sociologues organicistes, une sociobiologie, mais il importe un vocabulaire et une méthode propres aux sciences naturelles vers les sciences sociales. Cette pratique lui fut âprement reprochée par Célestin Bouglé dès 1896, et cette critique ou ce soupçon parmi d'autres perdura quelques années... Dès 1896, dans son premier livre intitulé *Les Sciences sociales en Allemagne*, C. Bouglé

réfute la notion d'unité méthodologique des sciences sociales et des sciences de la nature quitte à citer en exemple... G. Le Bon et ses travaux de psychologie comme preuve que « les métaphores biologiques sont passées de mode ! » (Bouglé : 1896, p. 144).

Même si pour les historiens des sciences sociales et humaines, la rupture avec les sciences biologiques est patente dès les premiers travaux de Durkheim en 1885, pour les contemporains peu perspicaces – y compris parmi la corporation des sociologues – persiste quelques années durant l'idée d'un lien entre Durkheim et l'organicisme. Cette critique est manifeste sous la plume de G. Belot ou de Paul Lapie, lequel s'irrite de la comparaison de la société à un organisme et de l'impérialisme des métaphores biologiques à l'œuvre dans la sociologie qu'illustrent les derniers travaux de Durkheim. De même en 1901, dans ce débat-procès de la sociologie biologique, A. Espinas défend l'organicisme contre Bouglé, en citant parmi ses disciples... E. Perrier et E. Durkheim lui-même ! (Lapie : 1894, pp. 199-204 ; Belot : 1894, pp. 404-464 ; Espinas : 1901, janvier-juin, pp. 449-480).

Au tournant du siècle, E. Durkheim devait prendre du champ avec ces métaphores biologiques. Quand, en 1915, à la demande de Lucien Poincaré, il fit un bilan de la sociologie française en vue de l'exposition universelle de San Francisco, il connotait cette vogue de l'évolutionnisme avec les philosophies de Spencer et d'Espinas comme une période de jeunesse de la sociologie, typique de la fin du ^{xix}e siècle :

« La sociologie n'était pas encore sortie des généralités philosophiques des penseurs dont il vient d'être parlé. [Comte, Spencer et Espinas] la réduisaient même à un seul et unique problème : il s'agissait de savoir quelle est « la loi » qui domine l'évolution sociale en général (Comte) ou si « la loi » de l'évolution universelle s'applique aux sociétés. » (in Poincaré : 1915, pp. 42-43)

Malgré tout, il est piquant de constater qu'Émile Durkheim consacre dans *L'Année sociologique* – œuvre de classification et de typologie des sciences sociales – une sous section à

l'anthroposociologie, ce durant près de trois années. La rubrique était gérée par « un partisan de l'école », Henri Muffang, agrégé de grammaire, professeur au lycée de Saint-Brieuc et disciple de Georges Vacher de Lapouge, qui délivra durant ces trois années une quinzaine de comptes rendus. Cette mansuétude, témoignage de la probité intellectuelle de Durkheim mais aussi de l'hétérogénéité intellectuelle de la revue, avait malgré tout ses limites. En effet, Durkheim rédigea un préambule lors de la présentation des premiers comptes rendus de Muffang, soulignant la distance et la réserve de l'équipe de l'année sociologique :

« Il a pu sembler parfois que l'anthropologie tendait à rendre inutile la sociologie. En essayant d'expliquer les phénomènes historiques par la seule vertu des races, elle paraissait traiter les faits sociaux comme des épiphénomènes sans vie propre et sans action spécifique. De telles tendances étaient bien faites pour éveiller la défiance des sociologues.

Mais *L'Année sociologique* a, avant tout, pour devoir de présenter un tableau complet de tous les courants qui se font jour dans les différents domaines de la sociologie. D'ailleurs on ne sait jamais par avance quels résultats peuvent se dégager d'un mouvement scientifique. Très souvent, alors qu'il manque ce qui était primitivement son but principal et sa raison d'être apparente, il produit, au contraire, sur des points secondaires des conséquences importantes et qui durent. Pour toutes ces raisons, nous devons faire une place aux recherches de l'anthroposociologie, et, pour que notre exposé fut aussi fidèle que possible, nous nous sommes adressés pour ce travail à un partisan de l'école qui a bien voulu nous accorder sa collaboration

36 . »

Philippe Besnard qui a analysé la formation de l'équipe de *L'Année sociologique*, ainsi que l'évolution intellectuelle de la revue, précise le contexte de cette mise en garde. Durkheim écrivit lui même cet avant-propos afin de le substituer à celui de Bouglé par trop combatif. L'auteur incriminé, H. Muffang, était atypique à plusieurs titres. Alors que tous les membres de l'équipe de *L'Année* (Durkheim, Mauss, Hubert, Richard, Simiand, Fauconnier, Lapie, Halbwachs, Bouglé, etc.) étaient, entre autres, soudés par le dreyfusisme, H.

Muffang ne voulait « à aucun prix s'associer à la protestation de la révision » (lettre à Bouglé du 21.1.1898). Cela s'explique sans doute, nous dit P. Besnard, par le fait que Muffang souhaitait garder de bonnes relations avec les autorités militaires pour ses recherches anthropométriques.

Durkheim ne devait toujours pas oublier Vacher de Lapouge dans sa typologie et son histoire de la sociologie en 1915 : « L'anthroposociologie de Lapouge, dont les thèses très aventureuses auraient peut-être besoin d'être plus solidement établies [...] ont pour objet de résorber la sociologie dans l'anthropologie. » (in Poincaré : 1915, p. 47).

Émile Cheysson : la défense des producteurs

Cette prise en considération des lois évolutionnistes est perceptible même auprès de disciples de Frédéric le Play, comme Edmond Demolins ou Émile Cheysson (1836-1910)... À telle enseigne, qu'ils furent typés comme darwiniens sociaux par certains de leurs contemporains (Ambon : 1899, p. 343 ; Ruyssen : 1906). Nous développerons dans un chapitre ultérieur la thèse défendue par E. Demolins et son expérience pédagogique de « L'école des Roches » à Verneuil-sur-Avre. Il est ici nécessaire de souligner que ce successeur de Le Play à la tête de *la Revue sociale* fut fortement impressionné à la fois par la philosophie spencérienne et darwinienne et la fatalité des lois de concurrence et de sélection, et par le modèle d'éducation à l'œuvre dans certains collèges anglo-saxons. De sorte que c'est par l'éducation qu'il entrevoyait une possibilité de résoudre la question sociale, et de fortifier les jeunes générations devant affronter la lutte pour la vie (Demolins : 1897 ; 1905). De manière moins systématique sans aucun doute, le thème de la lutte pour la vie est utilisé au moins comme image par Émile Cheysson, premier titulaire de la chaire d'économie sociale fondée par Chambrun en 1894 à l'École libre des sciences politiques. E. Cheysson, ingénieur des Ponts et Chaussées et inspecteur général des Ponts et Chaussées en fin de carrière, fut le directeur des usines

du Creuzot (1871-1874) et le directeur de la statistique au ministère des Travaux publics (1876-1882) avant de se consacrer à l'enseignement des doctrines de Le Play, comme professeur d'économie politique à l'École des Mines, professeur d'économie sociale à l'École libre des sciences politiques et membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Lors de ses conférences à la société de sociologie, il précisait :

« Aujourd'hui [...] tous nos petits bassins locaux, jadis séparés par des digues étonnantes, se sont fondus en un marché unique, mondial, sur lequel ne se déchaînent pas seulement les vagues sociales, mais encore les vagues économiques, celle de la concurrence et des crises.

La compétition est universelle : nous rencontrons partout des concurrents redoutables et solidement organisés ; la lutte pour la vie sévit avec âpreté entre tous les producteurs. Ils sont enlacés, on pourrait dire garrottés par une si étroite solidarité, que tout progrès, toute invention, toute agitation, toute guerre, en un mot tout phénomène qui apparaît sur un point quelconque du globe a sa répercussion sur le monde entier [...]. » (Cheysson : 1902, p. 355)

En conséquence, E. Cheysson en appelait à une solidarité ou une association du « capital-travail ». Sur ce point comme sur le thème « antiassimilationniste » dans les modalités de colonisation, E. Cheysson fut inspiré par un autre conservateur en politique : G. Le Bon qui, par réciprocité, le cite lui-même d'abondance. C'est précisément dans une conférence du Muséum d'histoire naturelle consacrée à « l'enseignement spécial des voyageurs ; l'homme social et la colonisation » (en 1897) que Cheysson défend une politique antiassimilationniste fondée sur un racisme héréditariste. Ainsi, se référant à *L'Evolution des peuples (...)* de Le Bon, il souligne que l'état social, la mentalité sociale, la psychologie sociale, les conditions du milieu « reflètent exactement le passé de la race » et donc « l'effet de civilisation est de différencier les races comme les individus ! » (voir Le Bon : 1894(a)).

L'aventure biologique de la « Revue internationale de sociologie »

Enfin le dernier groupe sociologique, et non des moindres puisqu'il fut un véritable foyer de darwinisme, fut l'école organiciste regroupée autour de René Worms. Les études abondent aujourd'hui sur cet universitaire à la fois atypique, brillant et prolifique. Ce normalien, titulaire de deux agrégations (philosophie, économie), de trois doctorats (en droit, sciences politiques et économiques, sciences naturelles) et qui fit sa carrière parallèlement comme professeur d'université et comme auditeur, maître des requêtes et conseiller d'État, fut à la genèse d'un nombre important d'entreprises sociologiques. À vingt-trois ans, en 1893, il fonde la *Revue internationale de sociologie* avec pour adjoint Jacques Novicow. En 1894, il crée un « Institut international de sociologie » et dirige « la bibliothèque sociologique internationale » chez l'éditeur Giard et Brière et en 1895, il dépose les statuts de la « Société de sociologie de Paris », dont Gabriel Tarde assura la présidence ³⁷.

René Worms sut obtenir la caution d'auteurs prestigieux au plan international (Albert Schaeffle, Enrico Ferri, Achille Loria, Douglas Galton, Ferdinand Toenies, Georg Simmel, Alfred Marschall) et des signatures non moins prestigieuses pour sa revue ou sa collection chez Giard (Théodule Ribot, Georges Sorel, Charles Gide, Gabriel Tarde, Alfred Espinas et Alfred Fouillée). Et sans doute là gît la faiblesse de l'entreprise, cette sociologie en marge de l'université par trop éclectique et plus mondaine qu'institutionnelle. Par ailleurs, les auteurs rassemblés ne « se fondent sur aucune problématique unifiée » (Favre : 1989, p. 137).

Nous n'essaierons pas d'analyser l'ensemble des ouvrages ou articles parus dans les diverses publications de ces organicistes. Malgré tout, si les objets d'études et les problématiques furent les plus diverses, il est néanmoins possible de dégager quelques tendances dans cette « sociologie biologique » pour reprendre l'expression de Célestin Bouglé. Faisons un sort à part à René

Worms qui exprima la thèse de son organicisme avec constance depuis sa thèse de doctorat *Organisme et société*, défendue en 1893 et publiée en 1895, jusqu'à des ouvrages plus tardifs tel *Les Principes biologiques de l'évolution sociale*, publié chez Giard en 1910. René Worms fonde explicitement sa sociologie sur les travaux d'Alfred Espinas, d'Edmond Perrier, d'Alfred Fouillée, de Herbert Spencer et d'Auguste Comte. Du fait que la biologie est la science inférieure à la sociologie, il recherche les lois propres à asseoir sa sociologie. À l'instar d'Espinas, c'est au nom de l'homologie entre les sociétés animales et les sociétés humaines que les lois du domaine biologique sont importées dans le domaine sociologique et, en retour, les projets et arrière pensées politiques servent à valider ou à infirmer certaines théories biologiques. Le projet sociobiologique de René Worms tient tout entier en cette recherche d'une troisième voie entre un libéralisme brutal de type spencérien et cette apologie de la lutte des classes par les guesdistes. Des principes biologiques, R. Worms dégage trois idées :

« La supériorité pour le corps social, comme pour le corps individuel, de l'allopathie sur l'homéopathie ; celle de l'assistance entre les parties sur l'autonomie ; celle enfin de l'évolution sur la révolution. Il y a là des principes généraux de thérapeutiques sociales qui peuvent dominer la conduite du politique. » (Worms : 1895, p. 364)

Par analogie avec l'organisme cellulaire, il défend l'idée de coopération et de solidarité entre les hommes. Mais à la différence de Durkheim, il n'exploite pas la thèse de la différenciation du travail comme une conséquence de la lutte pour l'existence mais comme une réponse à cette lutte et un moyen de l'adoucir. Il résultait que les modalités de cette lutte se modifiaient par le fait même de l'évolution. Le moteur du progrès de l'espèce n'était donc plus le conflit social ou militaire mais l'émulation dans les domaines économiques et intellectuels. De sorte que l'organicisme de Worms peut se lire comme un darwinisme social réformiste. Politiquement, il s'agit de favoriser des sociétés coopératives de production et de consommation, l'État étant le régulateur et le promoteur d'un libéralisme économique tempéré :

« La théorie de l'organisme social [...] n'exige ni la concentration de toutes les forces au profit du gouvernement (comme M. Huxley semble porté à le croire), ni l'affaiblissement du pouvoir central au profit des individualités (comme M. Spencer le demande) [...], l'intérêt général veut que l'initiative individuelle jouisse de la plus grande somme de liberté compatible avec le respect du bon ordre ; mais [...] il veut aussi [...] que le gouvernement collabore au progrès en encourageant cette initiative quand elle est louable, en la soutenant, en se chargeant même de réaliser ce qu'elle serait impuissante à faire seule. Au lieu de l'opposition stérile de l'action privée et de l'action publique, elle réclame leur concours incessant, leur association féconde. » (Worms : 1895, p. 385)

Dans tous les cas, il s'agit de s'opposer à une révolution violente :

« La société transformée [...] ne sera jamais, au sens propre, la fille de la société ancienne, elle en sera la continuation. Si profonde même que soit la révolution, elle ne pourra jamais être autre chose que l'aboutissement brusque d'une lente évolution. Parmi les changements qu'elle opérera, ceux-là seuls seront durables qui se feront dans le sens de l'évolution précédente [...]. La synthèse du passé et de l'avenir, la composition des forces progressistes et des forces conservatrices se feront pacifiquement par une série de modifications dans la législation et dans les mœurs adaptées à la suite des larges débats institués devant les parlements et devant la conscience publique. » (Worms : 1895, p. 363)

In fine, les collaborateurs occasionnels ou permanents de René Worms exprimèrent toutes les variantes de cette sociologie organiciste, depuis l'utilisation d'un vocabulaire et d'images puisés dans une science biologique à la mode jusqu'aux systèmes sociobiologiques plus élaborés. Ils exprimèrent de la sorte tous les possibles du darwinisme social. Afin de donner un aperçu de cette hétérogénéité, nous avons retenu onze auteurs s'étant exprimés dans la *Revue internationale de sociologie* de 1894 à 1904 et ayant pratiqué des transferts méthodologiques des sciences naturelles vers les sciences sociales. Quatre d'entre eux (L. Piogier, A. Loria, C. de Kelles-Krauz, H. Laplaigne) expriment un organicisme relativement basique (Piogier : 1894, pp. 96-114 ; Loria : 1896, pp. 440-451 ; Kelles-Krauz : 1904, pp. 896-913 ; Laplaigne : 1900). La filiation méthodologique avec E. Perrier ou A. Espinas est

quelquefois précisée pour mieux contredire la thèse de la lutte pour l'existence comme facteur de progrès. Ces auteurs récusent la doctrine du « laissez faire et du laissez passer » et une loi de solidarité assimilée à une loi de progrès. Cet organicisme est une réponse à l'encontre d'un darwinisme social libéral.

Deux autres auteurs (G. L. Duprat, A. Lambert) considèrent en revanche que la thèse organiciste de la solidarité est la théorie la plus compatible ou défendant le mieux l'idée démocratique (Duprat : 1900, pp. 207-211 ; 1903, pp. 922-931 ; Lambert : 1903, p. 871 ; 1902, n° 3 ; 1902). « La solidarité scientifique » est cette thèse qui consolide idéologiquement les régimes politiques propres d'une part à limiter les effets de la lutte pour l'existence et d'autre part à préparer ou à rendre plus forts les citoyens dans la lutte pour l'existence.

Deux collaborateurs de la *Revue internationale de sociologie*, (H. Decugis et J. Novicow) – et non des moindres puisque l'un d'entre eux, J. Novicow (1849-1912), est l'adjoint de René Worms sont certes organicistes mais expriment plutôt des thèses libérales, tempérées par un solidarisme de bon aloi (Decugis : 1894, pp. 496, 523 ; Novicow : avril 1894, pp. 273-289 ; 1900, pp. 361-373). Ils considèrent que seule « la lutte pour la vie » est un facteur de progrès. En raison de l'évolution, les conditions de cette lutte sont réservées au domaine économique et intellectuel, voire social pour Jacques Novicow. Le libre-échange dans le domaine économique et une émulation intellectuelle suivie d'une sélection méritocratique des intelligences, voilà les principaux vecteurs de progrès et d'évolution des sociétés pour nos deux auteurs.

Enfin, non sans débats houleux, la revue ouvre ses colonnes, la société de sociologie provoque des débats avec des darwiniens sociaux plus orthodoxes. H. Politis, R. de la Grasserie (1839-1914), l'auteur italien F. Cosentini exploitent le thème de l'hérédité (du sang, du sol, de l'histoire) ou considèrent comme étant un facteur de progrès, l'exercice libre de la lutte ou de la concurrence entre les nations (au plan économique ou militaire) ou entre les individus

(par les luttes sociales) (Politis : 1901, pp. 353-382 ; Cosentini : 1899, pp. 577, 589 ; Grasserie : 1902, pp. 356-384). C'est d'ailleurs moins l'utilisation du thème darwinien de la lutte qui choque les rédacteurs de la *Revue internationale de sociologie* que son application dans le domaine militaire.

Ce voyage rapide et schématique au travers des diverses écoles sociologiques montre à l'envi combien la biologie fut importante pour toute une génération, dans ses premières interprétations scientifiques des phénomènes sociaux. En empruntant à la biologie sa méthode et son épistémologie, ces sociologues recherchent un succès identique et tentent de faire de leur discipline une véritable science ; au fond, il s'agit de réaliser ou d'achever le projet comtien. Les nombreuses références à H. Spencer montrent que l'utilisation de ce dernier facilite le passage et le mariage entre une culture positiviste et une culture évolutionniste. De surcroît, au delà de la variété des emprunts aux sciences biologiques, l'ensemble de ces auteurs exprime un souci commun : comment rendre compatible une vision républicaine et libérale de l'ordre social avec les théories évolutionnistes darwiniennes ? Il s'agissait d'opposer aux forces socialistes et révolutionnaires montantes, une doctrine républicaine à la fois cohérente et fidèle à un libéralisme optimiste hérité de la Révolution.

Le solidarisme : la synthèse sociobiologiste de la III^e République ?

Le solidarisme fut une de ces doctrines les plus discutées, les plus partagées aussi par un personnel républicain des décennies 1890 et 1900. Le radical Léon Bourgeois (1851-1925), Président du Conseil de 1895 à 1896, et l'économiste Charles Gide (1847-1932) sont les figures historiques du solidarisme quoiqu'ils ne résument pas à eux seuls l'aventure de cette doctrine politique et sociale. Les innombrables synonymes recensés du terme « solidarisme » en portent la trace : « Association pour la lutte, association coopérative, coopération, assistance, aide mutuelle, mutualité,

mutualisme, fusion des intérêts, consensus, contrat social volontaire, altruisme, biosociologie solidariste » ³⁸ . Ces différentes expressions ont toutes en commun de refléter cette recherche de légitimation par les sciences biologiques. Ces divers emprunts devaient sans doute favoriser la popularisation de cette valeur nouvelle « qui devait se substituer petit à petit », selon L. Bourgeois, « à la devise républicaine de fraternité » (Bourgeois : 1896, pp. 6-7 ; 1902). Indépendamment ou en raison de l'effet de mode, l'assise scientifique de cette thèse du « quasi-contrat », de « la dette sociale » devait faciliter la communication et l'assimilation de cette doctrine. C'est aux sciences naturelles, à la philosophie spencérienne que Léon Bourgeois ou Charles Gide empruntèrent l'idée que la lutte n'est pas la seule loi de la vie. Les travaux d'Henri Hatzfeld et de manière plus magistrale ceux de Serge Bernstein relatifs à l'histoire du parti radical, ont instruit l'histoire de ces emprunts scientifiques à des fins idéologiques (Hatzfeld : 1971, p. 271 ; Bernstein : 1980, tome 1, p. 35).

« La solidarité, résume Théodore Zeldin, fondée sur des bases biologiques était scientifique. Elle transformait l'interdépendance aveugle et injuste mais inévitable, cause de tant de maux sociaux, en une relation libre et rationnelle fondée sur le respect égalitaire de droits égalitaires pour tous. » (Zeldin : 1979, tome 4, p. 339) Contrairement aux assertions de L. Bourgeois, cette doctrine n'était pas neuve puisque P. Leroux, A. Comte, Ch. Renouvier, L. Gambetta, P. Bert, bien avant la décennie 1890, avaient utilisé ce terme et consacré des études à ce thème. Pour preuve, dès 1881, le professeur de physiologie et député Paul Bert, notait les incidences du thème de « L'altruisme succédant à la lutte » dans son combat politique républicain : « Il faut en rabattre de ces idées [de lutte] qui dans leur forme toujours trop exclusive, sont en effet [...] contraires aux principes vitaux des sociétés les plus avancées, des sociétés démocratiques d'où doivent être exclus tous les subterfuges menteurs, le principe d'obéissance aveugle et le vieux jeu des gouvernements providentiels. Sous la loi générale de concurrence vitale il s'en trouve une autre, en apparence précisément opposée,

qui a tous les mêmes effets. Par la solidarité, par l'association, l'aide mutuelle, le dévouement réciproque, la fusion des intérêts et des individus, on fait s'accomplir les mêmes différenciations, le même développement évolutionnel, les mêmes progrès que par la lutte infinie et la perpétuelle insolidarité qu'elle implique. » (Bert : 1885, p. 84 ; Zeldin : 1979, tome 4, p. 340) Puis durant les années 1880, des scientifiques (le professeur du Muséum d'histoire naturelle, Edmond Perrier en 1881, le Dr J.-L. de Lanessan en 1881) et des économistes (Charles Gide en 1888) jetaient les bases de cette doctrine biosociale. En conséquence, la doctrine solidariste rendue cohérente et viable politiquement dans les dernières années du XIX^e siècle, entre autres par L. Bourgeois, recueillait nombre de prédicats biosociologiques antérieurement définis : la « division du travail physiologique » du naturaliste Milne Edwards, « l'association cellulaire » d'Edmond Perrier ou d'Alfred Espinas, « le transformisme et héréditarisme darwinien », le processus de différenciation ou transformisme évolutionniste lent d'Herbert Spencer (passage d'un « agrégat de l'homogène à l'hétérogène »), la physiologie bernardienne, le positivisme comtien (« théorie de l'organisation vivante », « la biologie précède la sociologie »).

Léon Bourgeois synthétisait ainsi ces influences en 1896 :

« Les lois sociales naturelles ne sont que la manifestation à un degré plus élevé, des lois physiques, biologiques et psychiques suivant lesquelles se développent les êtres vivants et pensants. »

Puis, après avoir défini la loi synthétique de l'évolution biologique universelle « comme le concours des actions individuelles dans l'action solidaire », il parachevait l'analogie dans le domaine social :

« Le conflit des forces, la lutte brutale pour l'existence [...] sont au point de départ et c'est par l'évolution des groupes, fortuitement constitués, vers un état plus élevé d'intelligence et de moralité, que l'idée d'une association volontaire se dégage et se précise, coordonne les forces hostiles en résultantes utiles à chacun et à tous, et, par un lent devenir prépare sur les ruines de l'état de guerre et d'autorité l'avènement du régime pacifique et contractuel. » (Bourgeois : 1896, pp. 27, 96-97)

On pourrait comparer à Léon Bourgeois d'autres itinéraires. Militant pour le coopératisme et anti « socialiste révolutionnaire » convaincu, l'économiste Charles Gide, en 1888, alors professeur d'économie politique à l'Université de Montpellier menait son combat politique et social à l'aide d'arguments scientifiques. Ses conférences de propagande en faveur de la coopération témoignent de digressions introductives naturalistes, de présentations des lois évolutionnistes solidaristes. Cette technique argumentaire consolidait son coopératisme et s'affirmait comme une arme idéologique contre les discours « scientifiques » des socialistes révolutionnaires : « Quand il s'agit de remplacer l'organisme économique tout entier par un organisme nouveau, il y faut le travail d'une longue élaboration préalable [...]. Ces transformations sont toujours lentes et insensibles ». La solidarité, protection et réponse sociale à la fatale loi de la « lutte pour la vie », était néanmoins et paradoxalement associée au principe darwinien de la concurrence, facteur du progrès... il est vrai avec quelques limitations : « Protéger des hasards de la vie, par la solidarité, les associations [...] sans supprimer cette émulation qui est indispensable au progrès, atténuera la concurrence et la lutte en supprimant la plupart des causes de conflits » (Gide : 1888 in 1900, pp. 96, 115-117). Charles Gide développait des propos tout aussi mesurés quant à sa perception de ce que devrait être une politique de colonisation :

« Si réellement les nations les plus nombreuses sont destinées à acquérir une supériorité de plus en plus marquée sur les petits pays, il devient très probable qu'un jour ou l'autre elles finiront par les absorber. Si la lutte pour la vie est la loi des organismes sociaux comme des êtres vivants, les faibles sont condamnés à être éliminés et la survivance est assurée seulement aux plus forts, aux mieux doués, ce n'est qu'une question de temps [...]. Cet effort, la France peut le tenter encore avec quelques chances de succès [...]. Elle peut adopter et s'assimiler des races étrangères qui grossiront l'effectif de sa population et la maintiendront au niveau des grandes puissances. [...] C'est par là seulement [qu'une

politique coloniale] se justifie et s'impose. » (Gide : 1886, pp. 49-50)

Cette idéologie politique teintée de concepts biologiques fut partagée par d'autres politiciens radicaux et on songe ici à Georges Clemenceau, lequel dans la préface de sa compilation de notes journalistiques *La Mêlée sociale* (1895), précisait : « La mêlée bestiale de la lutte sanglante pour la vie dès cette heure devient la mêlée sociale aussi violente, aussi brutale, forme nouvelle des manifestations de l'ancien appétit [...]. L'aide pour la vie dans la lutte pour la vie voilà l'ordre pour la vie, né de la loi suprême de la solidarité de tous [...]. Resserrer les liens de solidarité de l'espèce, développer la mentalité altruiste par la restriction sociale des égoïsmes effrénés, telle est la tâche consciente ou non des politiques [...]. L'homme a pris conscience des lois inconscientes mais pour les retourner contre elles-mêmes et leur arracher quelque chose du crime de la fatalité. » G. Clemenceau louait Darwin d'avoir découvert cette loi bestiale de « la mêlée sanglante » ainsi l'homme pouvait user de son intelligence, de sa raison pour améliorer la condition humaine, voire l'espèce. Clemenceau devait d'ailleurs toute sa vie exprimer cette philosophie évolutionniste comme en témoignent ses publications ultérieures comme *Le Grand Pan* (1896) OU *AU soir de la pensée* (1927) (Clemenceau : 1895, pp. X, XXVII, XL ; 1896, pp. LXXVI, LXXIX).

À l'image des débats au sein de la communauté des sociologues, les hommes politiques varièrent dans leur interprétation du solidarisme et insistèrent plus ou moins sur certains fondements scientifiques pour mieux asseoir leur vue politique. Ainsi Serge Bernstein a montré que certains radicaux comme Célestin Bouglé développaient l'idée d'un cousinage idéologique entre solidarisme et socialisme :

« Dans ces conditions, le solidarisme s'apparente-t-il à un socialisme ? Allant plus loin que Bourgeois, Bouglé l'admettra : "Le contrôle de tous sur le bénéfice que chacun retire de l'association humaine, est-ce autre chose que ce qu'en langue vulgaire on désigne du nom de socialisme ?" Et il acceptera même l'idée que le solidarisme puisse s'appliquer à remédier aux

inégalités entre les classes sociales, allant ainsi jusqu'à utiliser un concept appartenant à une terminologie marxiste dont les radicaux nient les fondements : "en deux mots, il y a des classes, et c'est entre ces classes qu'une solidarité consciente, commandant une justice réparatrice, nous oblige à opérer un grand redressement de comptes." » (Berstein : 1980, tome 1, p. 37)

Le solidarisme était certes idéaliste (désir d'harmonie, de progrès social), scientiste, mais à certains égards pouvait offrir une lecture plus conservatrice (respect de la propriété individuelle par exemple, inhérent au credo radical). L'invocation des lois scientifiques, biologiques pour rationaliser l'impossibilité organique d'une révolution sociale, l'inégalité naturelle sous-jacente aux inégalités sociales, pouvaient conforter un certain conservatisme politique soucieux du respect d'un ordre social inégalitaire... mais lentement réformable ! Cette argumentation naturaliste et conservatrice du solidarisme n'échappa pas à Emile Cheysson (en 1902) ou à un darwinien social patenté comme Gustave Le Bon (en 1898) lequel envisageait la propagande solidariste comme un moyen de juguler le socialisme en créant une « solidarité », une alliance entre « le capital et le travail ». Cette solidarité d'intérêt souhaitée entre les patrons et les ouvriers était assimilée à une nouvelle condition d'adaptation des groupes humains à cette fatale loi de la concurrence : le progrès social résultait d'une sélection sociale des plus capables, des plus efficaces, des associations les plus compétitives. En somme, pour G. Le Bon, l'égoïsme collectif de l'association se substituait à l'égoïsme individuel. Cette solidarité d'intérêt s'oppose, pour Le Bon, à la charité, l'altruisme, survivances d'un passé, inutiles à l'évolution du monde. Il compléta d'ailleurs cette étude en assimilant l'association à une nouvelle classe sociale, ce qui paradoxalement dans son optique justifiait la concurrence, car la lutte entre associations (ouvriers contre patrons) est moins inégale qu'entre individus et fatale à l'individu isolé (Le Bon : 1898, pp. 396, 406-412, 420, 457).

D'autres darwiniens sociaux, tel l'économiste libéral Yves Guyot, liaient la concurrence économique, le libre-échangisme et le

solidarisme dans une perspective plus progressiste que Gustave Le Bon. *La Morale de la concurrence* (1896) postulait une solidarité « nécessaire » engendrée entre les producteurs et l'intérêt général suite à une libre concurrence économique et sociale. « La lutte pour la vie » n'avait-elle pas favorisée l'émergence des associations, d'une solidarité sociale ? De telles thèses furent combattues par d'autres solidaristes. Charles Gide, l'apôtre de la coopération des « consommateurs », devait progressivement s'insurger contre les argumentations légitimatrices et darwiniennes sociales des économistes libéraux et plus particulièrement d'Yves Guyot. D'ailleurs d'une défiance en « matière sociale de tous ces emprunts faits au règne animal » (1899), il devait évoluer vers une franche hostilité à tout discours biosocial. Sa définition d'une « solidarité économique » en 1902 est révélatrice d'un refus exprimé par un nombre croissant de publicistes du solidarisme, du coopératisme et du mutualisme après 1900, d'associer une théorie sociale à des légitimations scientistes, voire darwiniennes :

« Nous ne pouvons nier que la division du travail ne soit un phénomène naturel, spontané, inconscient ; c'est là précisément ce qu'admirent les économistes et par conséquent toute solidarité qui se fondera sur elle, participera aux mêmes caractères : elle sera fatale, inconsciente et par conséquent amoral. Il faut se décider à jeter par dessus bord, toute solidarité naturelle, fatale. Il n'y a qu'une solidarité désirable, c'est celle qui est artificielle [...], celle qui est voulue et réalisée par des moyens intentionnels ³⁹ . »
(Gide : 1902, pp. 215, 223 ; 1900, 2^e éd. 1906, pp. 250-276.)

De fait, les radicaux du ^{xx}^e siècle, s'ils restèrent fidèles à l'esprit des travaux de L. Bourgeois et de C. Bouglé, ne se référèrent ou ne citèrent pratiquement jamais ces ouvrages, du moins pour la période postérieure à la Première Guerre mondiale... (Berstein : 1980, p. 37 ; Kayser : 1960, pp. 70-71)

Malgré tout à la différence d'un Célestin Bouglé ou d'un Charles Gide, Léon Bourgeois n'abandonna pas sa culture scientiste et darwinienne au seuil du ^{xx}^e siècle, ni ses préoccupations biopolitiques. En 1912, par exemple, alors ministre du Travail et de la Prévoyance sociale, il participait à la fondation de la Société

française d'eugénique avec le naturaliste Yves Delage et le sénateur Paul Doumer (1857-1932). Lors de la réunion préparatoire à la fondation de cette société, le 22 décembre 1912, lancée à l'initiative de Lucien March, directeur de la Statistique générale de France, du naturaliste Edmond Perrier et présidée par Léon Bourgeois lui-même, Paul Doumer exposait par ces mots le projet de cette Société française d'eugénique :

« L'accroissement du bien être, la protection accordée aux faibles et aux déshérités, la substitution des forces inanimées à la force musculaire et bien d'autres progrès dus à la civilisation [...] tendent à faire disparaître la sélection naturelle qui, pendant des siècles, a réglé la croissance de l'espèce humaine. Et de nouveaux problèmes se posent : comment empêcher les ferments de dégénérescence de se développer ? L'étude de ces problèmes s'impose particulièrement dans notre pays où la réduction des naissances rend les hommes plus rares et plus précieux ⁴⁰ . »

L'imprégnation darwinienne des idéologies socialistes et anarchistes

Manifestement durant les années 1890, au regard des interventions parlementaires de Jules Guesde, de Jean Jaurès et d'Édouard Vaillant, sur lesquelles nous reviendrons, les implications sociales du darwinisme ne furent pas méconnues voire furent exploitées par les divers représentants du socialisme français. Divers indices nous démontrent même que cette culture évolutionniste n'était pas réservée aux seuls responsables ou du moins il existait une volonté de la diffuser largement. Le rappel de quelques faits, de manière impressionniste, soulignera cette imprégnation culturelle.

La science militante

La science devait d'abord jouer un rôle militant. En 1883, le futur socialiste indépendant E. Fournière, présentait ainsi le but des « cercles d'études sociales », premiers foyers de culture et d'enseignement socialiste :

« Nous, socialistes, ce n'est pas du prêtre que nous voulons manger. Ce que nous voulons détruire, c'est l'idée, c'est la notion fondamentale de toutes les religions, et seule la science peut le faire, et non le dénigrement systématique de quelques ensoutanés. [...] Le triple but qui forme l'ensemble du but social le plus immédiat est [...] politique, économique et philosophique. Seul le cercle d'études peut poursuivre cette triple réalisation. Seul il peut associer à la recherche scientifique l'action indispensable à un parti d'avenir. » (Fournière : 1883, pp. 13-15)

Dans ses ouvrages ultérieurs (*Les Théories socialistes au XIX^e siècle*, 1904 et la préface de l'ouvrage d'Alfred Dubuisson, *Positivisme intégral : Foi, morale et politique*, 1910), E. Fournière devait d'ailleurs défendre une morale évolutionniste, solidariste et explicitement antidarwinienne sociale.

C'est précisément de l'un de ces cercles d'études sociales que nous proviennent les premiers échos et les premières réactions relatives à la querelle entre Haëckel et Virchow et au débat de Marx et d'Engels contre les darwinistes sociaux bourgeois et sur les liens entre le socialisme et le darwinisme. Nous faisons ici référence à la polémique opposant Haëckel et Virchow lors du congrès des naturalistes de Munich en septembre 1877. À un Haëckel défendant le darwinisme, Virchow répliquait que cette doctrine conduisait directement au socialisme. À cette accusation, quoique se définissant scientifique, non politisé et refusant toute extension du darwinisme vers les champs sociaux et politiques, Haëckel rétorquait que le darwinisme était « foncièrement aristocratique ». Cette polémique devait en Allemagne susciter un regain d'engouement pour l'amalgame idéologique de la lutte pour l'existence et de la lutte des classes, d'un point de vue réactionnaire et socialiste. Le débat fut houleux parmi les socialistes comme en témoignent les nombreuses mises au point de Marx et d'Engels dans leurs divers ouvrages tels *Dialectique de la Nature*, *Anti-Dühring*, *Sur le rapport du darwinisme à la social démocratie*, etc. (Ferri : 1897 ; Naccache : 1980, pp. 125-130). En 1879, dans une conférence d'un cercle d'études sociales parisien du V^e arrondissement, le jeune militant Émile Gautier déclarait :

« Abandonnant désormais les arguments usés de leurs prédécesseurs, ils substituent aux dogmes indiscutables du péché originel et de la chute de l'homme, les dogmes démontrables de la concurrence vitale et de la sélection naturelle. Le livre de Darwin va devenir la Bible des nouveaux exploiters : ce sera par et au nom de la science que le sacrifice des faibles s'accomplira ! [...] Nous sommes trop amis de la science et de la méthode expérimentale pour nous inscrire en faux contre Darwin et ses continuateurs. Mais, loin de voir dans leurs enseignements une condamnation des aspirations socialistes vers un meilleur état de choses, nous y trouvons au contraire, un argument nouveau et des plus puissants en leur faveur. [...] La loi de Darwin, qui est essentiellement modifiable, mais qui n'a pas été modifiée comme elle devait l'être, ne peut être contre ses revendications une suffisante fin de non recevoir. [...] Et n'en déplaise à M. Haëckel, à ses émules et à ses disciples, nous sommes de l'avis de Virchow. [...] Secouons d'abord la torpeur des déshérités, illuminons leur conscience : le bon sens ou la poltronnerie des privilégiés feront le reste ! C'est ainsi que doit être entendu et pratiqué le darwinisme social ! » (Gautier : 1880, pp. V-VI)

Quelques années plus tard, en 1883, on devait retrouver cet Émile Gautier comme prévenu dans un procès d'anarchistes devant la police correctionnelle et la cour d'appel de Lyon. À la suite d'un dynamitage à Montceau-les-Mines, fut intenté un procès à des anarchistes responsables de « propagande par le fait » et fut visé plus particulièrement le groupe « l'étendard révolutionnaire ». Vingt huit prévenus appartenant à des « organisations délictueuses » et trente autres appartenant à « l'étendard » furent arrêtés. Parmi ceux-ci, on note la présence d'Émile Gautier (vingt-six ans) et de Pierre Kropotkine (quarante ans). Un de leurs camarades, un dénommé Peillon, prévenu comme eux, à qui il était reproché d'avoir été le rapporteur d'une réunion publique d'anarchistes, rappela lors de l'interrogatoire son intervention lors de cette réunion :

« Je concluais, en rappelant la théorie de Darwin, que la bourgeoisie avait aujourd'hui jeté le masque et pris pour devise la force prime le droit, et que les travailleurs à rencontre de cette

devise, devaient opposer celle de la force mise au service du droit

41 . »

L'image d'une culture « darwinienne sociale » diffuse au sein des groupes socialistes et anarchistes fut largement vulgarisée durant cette période par le roman *Germinal* d'Émile Zola, publié en 1885... et nous avons déjà souligné dans un chapitre précédent ce dialogue relatif aux utilisations idéologiques du darwinisme entre l'anarchiste Souvarine et le socialisant Étienne. Image romanesque sans aucun doute, mais d'autres indices nous confirment cette diffusion populaire du darwinisme. L'anarchiste Émile Henry, auteur d'un attentat au café Terminus de la Gare Saint-Lazare, déclare lors de son procès à la cour d'assises de la Seine le 28 avril 1894 : « J'étais matérialiste et athée, des études scientifiques m'avaient gratuitement initié au jeu des forces naturelles [...], à cette nouvelle loi morale en harmonie avec les lois de la nature. » (Charles : 1896). En 1905, le Dr J. Bailhache, journaliste socialiste, faisait paraître dans la revue la *Science sociale* une monographie sur une famille d'ouvriers anarchistes parisiens, fruit d'une étude de huit années. Lors de ses premiers interviews, en 1897, l'ouvrier Lebrun déclarait au journaliste que « Darwin, Spencer et le transformisme de Lanessan avaient fait de lui un athée » (Bailhache : 1905). C'est durant ces années à la charnière des deux siècles qu'Anatole France vulgarisait Darwin, Spencer et une vision évolutionniste – réformiste – et non révolutionnaire des changements sociaux, dans les cercles socialistes et les universités populaires. Si l'on en juge par les programmes des universités populaires d'Amiens et d'Abbeville pour la période de 1902 à 1914, l'expérience d'Anatole France n'était pas isolée puisque régulièrement des cours de sciences, de philosophie ou d'anthropologie présentaient les doctrines de Darwin et de Lamarck

42 .

Par ces quelques exemples confirmant une sourde diffusion et utilisation du darwinisme par les adhérents des groupes socialistes et anarchistes, il ne s'agit pas d'inférer une large connaissance du darwinisme et de ses débats idéologiques dans la société française.

En effet, ces courants de la gauche française furent longtemps minoritaires dans le paysage politique français. Le courant anarchiste ne connut jamais sans doute plus d'un millier de militants actifs répartis dans une cinquantaine de groupes, surtout à Paris et à Lyon. Après diverses étapes de développement dont « la propagande par le fait » du début des années 1890 réprimée par « les lois scélérates de 1894 », ce groupe informel sans véritable unité doctrinale ne s'organisa en parti qu'en 1913 sous le nom de « Fédération Communiste Révolutionnaire Anarchiste ». L'histoire est sans doute plus glorieuse pour le socialisme français. Des contrecoups des événements de la Commune, il ne renaît vraiment qu'après la victoire définitive de la République, le congrès de Marseille du 20 au 31 octobre 1879 et l'amnistie complète des condamnés de la Commune le 11 juillet 1880. Renaissance chaotique malgré tout, puisque les socialistes progressèrent de divisions en divisions (guesdisme, broussisme, blanquisme ou vaillantisme, socialistes indépendants, etc.), offrant dans les années 1880 « des effectifs squelettiques et une influence très limitée ». L'essor se produisit surtout dans les années 1890, après la fondation de la II^e Internationale en 1889, le reflux de la vague boulangiste et dans un contexte de fortes agitations sociales. À preuve le guesdisme, qui devint le Parti Ouvrier Français en 1893, de deux mille membres en 1889 passe à dix mille membres en 1893 et à dix sept mille adhérents en 1899 – « soit la moitié des socialistes français de cette époque » note Pierre Lévêque (Lévêque : 1994, pp. 131-149) –. De même en 1893, les socialistes obtiennent un grand succès aux élections législatives, étoffant le groupe parlementaire d'une cinquantaine d'élus (cinq guesdistes, trois possibilistes, cinq allemanistes, quatre vaillantistes, vingt et un indépendants, une douzaine d'anciens radicaux). La CGT devait naître en 1895 et les différentes formations socialistes devaient se fondre en 1905 dans le parti socialiste unifié (Section Française de l'Internationale Ouvrière). Cette geste est bien connue, mais elle nous permet de souligner un paradoxe. La majorité des écrits, discours des socialistes français se référant à une science évolutionniste date des

vingt dernières années du siècle, dans cette phase à la fois de division et d'essor contrasté et tardif de cette famille politique. Ces références darwiniennes sont presque inexistantes pour la décennie d'avant la Première Guerre mondiale alors que ce courant politique s'est institutionnalisé. En revanche, les critiques à l'encontre de l'utilisation dans le domaine social et politique des sciences évolutionnistes seront souvent silencieuses à l'endroit des socialistes pour la période antérieure à 1900 – sauf dans certains débats parlementaires où les jeunes députés socialistes se montrèrent très offensifs et doctrinaux – visant surtout les républicains opportunistes et les radicaux. Pendant cette période, les catholiques sociaux critiquèrent le « darwinisme social » des socialistes précisément à un moment où ces derniers s'exprimaient peu sur ce point. Nous reviendrons dans un chapitre ultérieur sur l'utilisation polémique par les catholiques sociaux du darwinisme social. Ils ne furent pas les seuls à assimiler le marxisme à un darwinisme sociologique. Signalons le chroniqueur de *L'Humanité nouvelle*, Claude Fagès, en 1899, ou encore Armand Boucher (proche du christianisme social de type E. de Laveleye). En 1890 dans son *Darwinisme et socialisme*, il renvoyait dos à dos « le socialisme darwiniste » et « le darwinisme individualiste des économistes libéraux », récusant tout emprunt à la lutte darwinienne pour l'existence. D'autres, comme le sociologue Casimir de Kelles-Krauz (en 1904) associaient d'une manière non péjorative les théories socialistes à un darwinisme social.

Les critiques majeures et souvent contradictoires de l'utilisation des disciplines biologiques par les théoriciens socialistes devaient également provenir, à la charnière des deux siècles, de « darwiniens sociaux » notoires ou de « lamarckiens sociaux » réformistes : Gustave Le Bon (opposant en 1898 dans *Psychologie du socialisme* un déterminisme racial aux conceptions « environnementalistes » des marxistes), des sociologues organicistes (R. Worms, J. Novicow, A. Fouillée), des économistes libéraux (G. de Molinari, Y. Guyot), des néolamarckiens (F. Le Dantec, J.-L. de Lanessan) etc. Le discrédit des théories et des revendications socialistes était tenté par

invalidation des présupposés scientifiques. Par contre, la « production » évolutionniste des socialistes étant plutôt centrée sur la fin du ^{xix}^e siècle, tout porte à croire qu'ils partagèrent le scientisme de leur génération.

Les thèmes évolutionnistes furent diversement captés et employés par les nombreuses chapelles socialistes ou anarchistes. Une étrange correspondance pouvant s'établir entre les programmes ou manifestes politiques et les références aux sciences biologiques. À la suite de nos recensions, il est possible d'affirmer que les différentes familles du socialisme et de l'anarchisme français se sont exprimées sur la question :

- Jules Guesde, Paul Lafargue, Gabriel Deville en tant que représentants du guesdisme ;
- Edouard Vaillant, pour la sensibilité blanquiste ou vaillantiste ;
- Alfred Marpaux, pour la mouvance possibiliste ou broussiste ;
- Benoît Malon, Louis Dramard, Jean Jaurès et Eugène Fournière représentants de l'informel groupe des socialistes « indépendants » ;
- Elisée Reclus, Pierre Kropotkine, Paul Robin, représentants de courants libertaires.

Cette typologie doit être utilisée avec circonspection puisque certains militants voyagèrent d'un courant à l'autre. Outre le fait que les socialistes et anarchistes français ne furent pas des théoriciens, les divers acteurs recensés n'eurent pas un identique poids politique. Aux antipodes d'une étude doctrinale comparative, notre étude rend plutôt compte des modalités d'imprégnation de thèmes évolutionnistes par une idéologie politique.

Notons préalablement que cette réflexion relative aux liens entre sciences évolutionnistes et doctrines socialistes n'est pas propre aux socialistes et anarchistes français. Marx, qui écrivait en 1844 : « Les sciences de la nature deviendront la base des sociétés humaines » (in Naccache : 1980, p. 121), réserva, comme son ami Engels, un accueil enthousiaste aux thèses de Charles Darwin contenues dans *L'Origine des espèces* (...) (1859). Cet intérêt ne fut pas

conjoncturel comme le montre l'ensemble de l'œuvre de Marx et d'Engels ainsi que leurs correspondances. L'analyse des liens entre les nouvelles théories évolutionnistes et leur philosophie parcourt leurs travaux durant une vingtaine d'années. Ces correspondances entre marxisme et darwinisme ont fait couler beaucoup d'encre et ces études font le point avec des diversités d'opinion sur trois questions majeures : comment fut interprété le darwinisme par Marx et Engels ? Le marxisme de ses fondateurs propose-t-il une vision darwinienne des rapports sociaux ? Pourquoi Marx et Engels « ont si obstinément [...] cherché à composer une représentation de la nature, garantie par les résultats les plus avancés des sciences contemporaines, qui fut conforme à leur théorie de l'histoire des sociétés humaines ? » (Lecourt in Conry : 1983(b), p. 242).

Sur la lecture du darwinisme par Marx et Engels, un consensus semble exister entre ces différents auteurs. À l'instar de leurs contemporains, Marx et Engels ont achoppé sur la théorie darwinienne de la sélection naturelle et ont été confrontés aux mêmes obstacles épistémologiques : ils n'ont pas saisi l'importance de la notion de hasard et « d'imprévisibilité de l'apparition des formes vivantes » ; nous renvoyons ici aux thèses soutenues par Yvette Conry, Dominique Lecourt et Bernard Naccache. De sorte que leur lecture du darwinisme est lamarckienne ou au mieux haeckelienne. La théorie de la sélection naturelle est interprétée comme une loi du développement, de perfectionnement graduel fondée sur l'action réciproque de l'adaptation et de l'hérédité.

À propos du transfert des lois darwiniennes dans le champ social et politique, l'analyse est plus complexe. Il est établi que l'intégration des sciences évolutionnistes, *a fortiori* grâce à l'ensemble factuel de preuves fournies par Darwin, permet de combattre les théologies fixistes et les interprétations téléologiques de la nature, le développement des formes de la nature validant la conception historiciste des formes sociales. Cet argument fut constamment employé dans la culture marxiste. On retrouve encore cette assertion en 1932 dans les *Cahiers du Bolchevisme*, dans un article

intitulé « Darwinisme et lutte de classe » sous la plume de Jean Fréville :

« Tout en critiquant les fautes et les inconséquences du darwinisme, nous devons l'utiliser et le populariser largement dans notre lutte contre l'idéalisme, contre la religion, ces derniers refuges idéologiques de la classe capitaliste dégénérée prête à détruire toute la science et la civilisation humaine pour sauver son régime « mort intérieurement des pieds à la tête » (Engels). Il faut souligner que, seulement reconstruit sur la base du marxisme léninisme, le darwinisme deviendra la théorie véritable du développement du monde organique. Il appartient aux savants du prolétariat, et en premier lieu aux savants soviétiques, de réviser et de développer le darwinisme sur la base du matérialisme dialectique. » (Fréville : 1932, p. 690)

En revanche, Marx et Engels condamnaient toute transposition mécanique des lois biologiques vers les phénomènes sociaux et historiques. Engels critiqua la circularité de certaines argumentations de darwinistes bourgeois : la loi de Malthus du « struggle for life » était naturalisée par le darwinisme et réimportée dans le domaine économique pour, en fait, conforter le *statu quo* social des classes dominantes... conception opposée de son point de vue au caractère évolutionniste et donc instable des situations acquises. Lorsque certains socialistes s'aventurèrent dans un réductionnisme par trop biologique des thèses marxistes, des réfutations sévères leur étaient opposées par Engels.

Le criminologue italien Enrico Ferri (1856-1929), professeur de droit pénal à l'Université de Rome et collaborateur de l'Institut international de sociologie présidé par René Worms, reprenait en 1895 le parallélisme entre la lutte pour l'existence et la lutte des classes comme moteur de l'évolution naturelle et sociale ; il désirait concilier le positivisme spencérien, le darwinisme et le socialisme marxiste. Ce sociologue instituait le socialisme marxiste comme le complément fécond dans la vie sociale des œuvres de Darwin : « L'organisation économique collectiviste, en assurant à chacun les conditions d'existence, devra nécessairement améliorer physiquement et moralement la race humaine [...]. Dans un milieu

alors normal, c'est aux individus les plus normaux que la victoire appartient. Le darwinisme social alors en continuant le darwinisme naturel emmènera une sélection vers le mieux. » À propos de cet ouvrage de E. Ferri, Engels notait : « Enrico Ferri, ce bavard, m'a envoyé hier tout ce qu'il a écrit ces derniers temps ainsi qu'une lettre exaltée qui n'a fait que rendre mes sentiments encore plus défavorables à son égard. Et il faut encore répondre poliment à ce Monsieur ! Son livre *Darwin, Spencer, Marx* extrêmement confus, n'est qu'un bavardage » (Ferri : 1897, pp. 53-54). Quant à H. Spencer, « il s'étonnait de l'audace avec laquelle on s'était servi de son nom pour défendre le socialisme » (in Ferri : 1897, pp. 162, 163).

Le développement des sciences fondait, pour Marx et Engels une philosophie matérialiste. C'est l'idée qu'Engels défendit dans l'*Anti-Dühring*. Plus spécifiquement, le darwinisme légitimait les lois évolutionnistes dans le domaine de la sociologie et de l'économie. De sorte que transférées à l'homme, à son milieu, dans la mesure où, selon Engels, les individus étant façonnés par les circonstances sociales et les lois d'airain de l'histoire économique, ces dernières déterminaient une nature humaine indéfiniment plastique. Selon les travaux de B. Naccache et de D. Lecourt, Engels semble plutôt réticent à toute annexion de la biologie par la politique selon le principe « que l'extension de lois scientifiques à un champ d'application spécifique est irréductible à celui pour lequel ces lois ont été formulées » (Naccache : 1980, p. 130).

Les lois sociologiques n'étaient seulement perçues comme parallèles aux lois biologiques. Ces dernières devaient fonder et valider la construction théorique en sociologie. De ce postulat, il résulte que la science était conviée à valider une vision du monde politique, ce qui explique la discrimination d'Engels entre les bonnes et les mauvaises interprétations du darwinisme de ceux qu'il nommait les « darwinistes bourgeois ». Cette inféodation de la science devait être grosse d'errances futures et de conflits au ^{xx}e siècle entre « la science bourgeoise » et « la science prolétarienne

Au delà du scientisme dominant d'une génération, pourquoi Marx et Engels ont-ils cherché à confirmer leur analyse sociologique et économique par les sciences naturelles ? Pour B. Naccache et D. Lecourt, la raison est à chercher du côté des fondements philosophiques du matérialisme de Marx, « un matérialisme que Marx n'a jamais réussi à penser hors du couple hégélien classique de la matière et de la forme, et qui [...] est resté de ce fait « pris » sous une espèce substantialiste ». Le moteur du développement des formes ne pouvant être « l'idée » hégélienne, une isomorphie est établie par Marx entre la technologie naturelle à l'œuvre dans le monde darwinien : « la formation des organes et des plantes et des animaux considérée comme moyen de production et de vie » et la technologie humaine, « l'histoire se présente comme un développement dialectique des forces productives et des rapports de production » (Lecourt in Conry : 1983, pp. 242-245 ; Naccache : 1980, pp. 31-63).

L'ensemble de ces débats connut de faibles et pâles échos parmi les socialistes français. Le socialisme français – hormis Paul Lafargue (1842-1911), gendre de Marx – produisit peu de théoriciens et se contenta, via les guesdistes, de vulgariser une pensée simplifiée du marxisme. Claude Willard constate : « Ils utilisent le marxisme comme un excellent livre de recettes révolutionnaires, parfois même comme un recueil de formules magiques, non pas comme une méthode pour analyser dans sa spécificité, la France économique et sociale de la fin du ^{XIX}^e siècle » (Willard : 1967, pp. 53-54). Il reste qu'ils ne furent jamais très éloignés de la vulgate marxiste. Les interventions parlementaires des députés à la culture marxiste « authentifiée » tels Jules Guesde et Edouard Vaillant montrent qu'ils ne s'écarterent pas de l'interprétation d'Engels. Le thème de la lutte est rarement invoqué. Quand Jules Guesde l'emploie, c'est pour mieux souligner la force du processus évolutionniste et l'instabilité des situations acquises : « La révolution est le couronnement, le dernier terme de l'évolution ⁴⁴ . » De même Edouard Vaillant oppose les interprètes égarés de l'évolutionnisme et du transformisme (Haëckel et Spencer) à K.

Marx qui applique dans le domaine économique et sociale « les lois bien comprises de l'évolution ⁴⁵ ». Malgré tout, certaines variations dans l'interprétation sont sensibles ; nous les constatons par l'analyse comparée de quelques interventions dans les débats parlementaires et plus rarement au travers d'ouvrages théoriques.

La science socialiste contre la science bourgeoise

Il convient de s'intéresser d'abord aux guesdistes, à ces membres du Parti Ouvrier Français dirigé par Jules Guesde (1845-1924) et Paul Lafargue, puisqu'ils se réclamèrent du marxisme et en furent les principaux vulgarisateurs et propagandistes en France. Paul Lafargue (1842-1911), député socialiste de 1891 à 1893 et principal théoricien marxiste du parti ouvrier guesdiste, fut incontestablement celui qui vulgarisa et associa le plus intimement avec régularité de 1883 à 1909 les pensées marxistes et les thèmes biologiques à la mode. Ce syncrétisme est particulièrement manifeste depuis ses cours d'économie sociale dispensés en 1884 au cercle de la bibliothèque socialiste du parti ouvrier (*Le Matérialisme économique de Karl Marx*) en collaboration avec Gabriel Deville (1854-1940), jusqu'à ses ultimes travaux publiés en 1909 : *Les Déterminismes économiques de Karl Marx*. Peut-être prédisposé par sa formation initiale de docteur en médecine, Lafargue privilégia les validations biologiques, anthropologiques, voire éthologiques du marxisme (ainsi l'analyse du communisme des sociétés de fourmis ; Lafargue : 1884, pp. 8-9) à une argumentation spécifiquement restreinte au domaine philosophique ou économique. Ce « darwinisme ou lamarckisme social progressiste », était différent dans ses objectifs du *statu quo* social teinté de réformisme développé par les sociologues organicistes Fouillée, Worms et Novicow et par le biologiste Le Dantec ou du réformisme républicain exprimé par J.-L. de Lanessan. Les utilisations politiques du darwinisme n'étaient pas pratiques nouvelles pour Lafargue, puisque dès 1870, le transformisme darwinien et le matérialisme de L. Büchner nourrissaient son activisme de libre penseur aux côtés d'Henri

Verlet et autorisaient une réfutation scientifique du créationnisme et du fixisme des forces politiquement conservatrices.

De même en 1868, est-ce bien Paul Lafargue qui entra en pourparlers avec Clémence Royer – traductrice et préfacière de *L'Origine des espèces* (...) de Darwin – au sujet d'une traduction du *Capital* de Marx. Cette entrevue fut un échec, ce qui amusa Engels et Marx : « Le récit vivant que Paul a donné de sa mésaventure avec Mme Royer nous a beaucoup amusés, Engels et moi » écrit Marx à Laura et Paul Lafargue, le 15 février 1869. « Je ne fus point étonné de son échec. Il se rappellera que j'avais dit d'elle qu'elle était une bourgeoise dès que j'avais lu sa préface de Darwin. » (in Naccache : 1980, p. 129).

Sensible à l'utilisation du transformisme par certains politiciens de la jeune III^e République, Paul Lafargue, à l'image de Marx et d'Engels donc, dénonçait « les darwiniens sociaux bourgeois » et redéfinissait ses propres liens théoriques avec le darwinisme. Outre E. Haëckel et H. Spencer, le républicain Paul Bert était la cible des pamphlets de Lafargue. D'une certaine manière, il tenait en piètre estime « les transformistes et évolutionnistes bourgeois libre penseurs, complices de la bourgeoisie pour considérer que les privilégiés des classes supérieures sont les mieux doués et les mieux adaptés » (Lafargue : 1900(b), pp. 59-118). En 1900 sa critique était plus large et on trouve déjà cette bipolarisation entre science bourgeoise et science socialiste. Lors d'un débat public avec Edouard Vaillant (1840-1915), il affirmait :

« Je vous disais qu'aujourd'hui les savants sont devenus darwiniens et ils se servent de ce darwinisme en faveur de la bourgeoisie ; ils condamnent la classe ouvrière au nom de la théorie darwinienne. Spencer, Galton, déclarent aujourd'hui que par le fait de l'adaptation au milieu, par le fait de la lutte pour la vie, ce sont les classes supérieures de la société d'aujourd'hui qui sont les plus dignes ; ce sont elles qui méritent leur situation, tandis que la classe ouvrière mérite sa situation inférieure. Ainsi aujourd'hui la classe ouvrière n'est plus condamnée à la misère au nom de Dieu mais elle est condamnée au nom de la science ! [...] La science, parce qu'elle est possédée aujourd'hui par la classe

capitaliste, est une arme terrible entre ses mains pour la torture de la classe ouvrière [...]. Venez avec nous pour arracher la science d'entre les mains de la bourgeoisie capitaliste qui en fait aujourd'hui un instrument de torture pour la classe ouvrière ; arrachez-la pour en faire un instrument de bonheur pour l'humanité ; voilà votre grande œuvre et c'est à cette œuvre que nous vous appelons. » (Lafargue : 1900(a), pp. 64-67)

Ce discours date de 1900 et on verra là un effet oratoire de tribune. Pourtant, cette frontière entre biologie et sociologie devait être à plusieurs reprises franchie avec une évolution thématique sensible de 1894 à 1909. En introduction de son cours d'économie sociale en 1884, Lafargue postulait :

« La science a toujours été et continuera toujours à être révolutionnaire [...]. Cette théorie darwinienne, qui devait consacrer scientifiquement l'inégalité sociale, arme au contraire les matérialistes communistes avec de nouveaux arguments pour appeler à la révolte les classes opprimées contre cette société barbare, où ceux qui sèment la richesse ne récoltent que la pauvreté, où toutes les récompenses sociales sont emportées par les plus inutiles, où les lois de l'évolution organique sont ignorées, méconnues et contrecarrées. » (Lafargue : 1884, p. 5)

En 1884, dans cette présentation du marxisme par Lafargue, la lutte des classes n'avait point totalement rompu ses analogies avec la lutte des espèces. La lutte entre les espèces se substituait à la concurrence individuelle, anarchique, modélisée par exemple par les économistes libéraux. Ces deux formes de la concurrence vitale avaient été analysées, selon Lafargue, dès 1847 par Marx et Engels. Embarrassé par la naturalisation des théories malthusiennes dans la biologie darwinienne, Lafargue reconstitue un nouveau corpus de lois biologiques, faisant référence aux théories plus anciennes de Lamarck et de Geoffroy Saint-Hilaire : les lois du balancement des organes ou lois de subordination des organes (corroborant une philosophie dialectique), l'influence des milieux et l'hérédité des caractères acquis, l'association ou le solidarisme organique et animal (modes d'adaptation à la lutte pour l'existence), etc. (Lafargue : 1884, pp. 12, 13, 16 ; Lille, 1893, p. 22 ; 1909, pp. 33, 35).

La notion darwinienne de la lutte fut progressivement abandonnée au profit d'analogies lamarckiennes. Le déterminisme économique de Lafargue se complétait d'un déterminisme biologique et pour la circonstance Karl Marx était promu comme « premier théoricien des milieux », introduisant dans la compréhension du processus historique humain, la théorie lamarckienne de l'influence des milieux : « Pour les matérialistes de l'école Marx, l'homme est le produit de deux milieux, le milieu cosmique ou naturel et le milieu économique ou artificiel ». La césure épistémologique entre la biologie et la sociologie restait ambiguë puisque le « milieu artificiel » (les conditions sociales déterminées par les conditions économiques) était pensé en tant que relais dans l'évolution du milieu naturel humain et donc capable de modifier « l'homme naturel », « de contrecarrer l'action des milieux naturels » et de « rétablir l'unité de l'espèce humaine » (Lafargue : 1893, pp. 2, 23, 27). Cette naturalisation de processus sociaux et économiques parmi les vulgarisateurs français du marxisme n'était pas le seul fait de Paul Lafargue.

En 1895, peu de temps avant sa séparation du guesdisme, l'historien du socialisme, Gabriel Deville, rééditait des extraits de sa *Philosophie du socialisme* (1886) dans les colonnes de la revue *Le Socialiste*. Notons que G. Deville fut l'organisateur en 1876 du Congrès Ouvrier International de Paris interdit par Dufaure. Membre du Parti Ouvrier Français de Guesde et de Lafargue, il publia *Le Capital* de Marx, il collabora aux journaux *L'Égalité*, *Le Citoyen*, *Le Devenir social* et il fut rédacteur au *Cri du peuple* de Jules Vallès de 1885 à 1887. En 1895, il se sépara du guesdisme. Élu député du IV^e arrondissement de Paris, il s'inscrivit au groupe socialiste de la Chambre. Battu en 1898, il se consacra à l'histoire du socialisme (il fit paraître « Thermidor » et « Le directoire » dans *L'Histoire socialiste* de Jaurès) et entra à partir de 1907 dans la diplomatie. Dans sa *Philosophie du socialisme* donc, il développait, en introduction d'un exposé sur « l'inéluctable évolution économique des peuples avancés vers le communisme », un discours économique pétri d'analogies biologiques :

« Au milieu cosmique influant sur tous les êtres vivants, se joint pour l'homme l'influence du milieu spécial que lui crée l'ensemble des moyens d'actions acquis, le matériel d'outils employés. Tandis que la brève existence de l'homme lui fait paraître stable le milieu cosmique dont les lentes transformations embrassent des millions et des millions d'années, le milieu façonné par lui, le milieu économique qui ne compte que quelque mille ans, offre des transformations rapides. Aussi l'histoire de l'homme et des sociétés humaines soumises à ces deux milieux, est-elle le théâtre de bouleversements, de métamorphoses, qui ne présente pas à notre courte expérience l'histoire des animaux et des sociétés animales obéissant au seul milieu cosmique. C'est donc du milieu économique que provient la mobilité propre à l'histoire humaine, à la pensée humaine. Celle-ci, conséquence des mouvements extérieurs perçus et combinés par l'homme, des rapports de l'homme avec ce qui l'entoure, suit les variations du milieu économique : en modifiant ce milieu, l'homme prépare de la sorte une modification de sa personne même. » (Deville : 1895, p. 3)

Mais revenons à Lafargue. Son infléchissement lamarckien est sensible en 1909. Dans *Les Déterminismes économiques de Karl Marx*, il développait les thèmes de G. Deville sur l'interdépendance dialectique entre l'homme et les milieux. Sans équivoque, les disciplines biologiques n'étaient pas uniquement circonscrites à un usage métaphorique. Si la loi de « balancement des organes » de Geoffroy Saint-Hilaire permettait pédagogiquement d'expliquer le rôle déterminant de la transformation des modes de production économique sur les changements des milieux sociaux et par conséquent sur l'évolution historique d'un peuple (« la partie du milieu le plus instable est la plus susceptible d'ébranler l'ensemble »), la théorie biologique lamarckienne de l'influence héréditaire des caractères acquis par l'influence des milieux était utilisée au premier degré dans les analyses sociologiques : « Les milieux artificiels ne se transformant qu'au prix de luttes nationales et internationales, les événements historiques d'un peuple sont donc placés sous la dépendance des rapports qui s'établissent entre le milieu artificiel à transformer et le peuple tel qu'il a été façonné par le milieu naturel et les habitudes

héréditaires acquises ». Puis dans la mesure où une intensification et un élargissement de la « concurrence vitale et internationale » s'intégrait dans la prospective marxiste, il résultait que : « si les hommes continuent à subir l'action diversifiante de milieux naturels dissemblables, ils sont également soumis à l'action de milieux artificiels semblables, qui travaillent à diminuer les différences de races et à développer chez eux les mêmes besoins, les mêmes intérêts, les mêmes passions et la même mentalité. » (Lafargue : 1909, pp. 38, 49).

Ses collègues en marxisme, Jules Guesde ou Edouard Vaillant ne développèrent pas au plan théorique une doctrine aussi accomplie. Dans les discours et les écrits de Jules Guesde, pourtant présenté par tous les historiens comme autoritaire et idéologue, on trouve peu de réflexions théoriques relatives aux liens entre les sciences naturelles et la philosophie marxiste. Des références existent mais allusives : outre son intervention parlementaire, on repère dans ses ouvrages des critiques à l'encontre du libéralisme bourgeois ⁴⁶. Edouard Vaillant, ingénieur centralien et docteur en médecine comme Paul Lafargue, député du groupe socialiste en 1893 et dirigeant du « Comité Révolutionnaire Central », héritier du blanquisme, partisan d'une action « totale » du mouvement socialiste mais adaptée aux conditions légales de l'époque, est également connu comme peu doctrinaire. De fait, il produisit peu d'écrits théoriques ; aussi son discours à la Chambre en réponse à Léon Say le 10 février 1894 ⁴⁷, est-il un témoignage précieux de ses conceptions marxistes. Rappelons que Vaillant était proche de la vulgate : l'évolutionnisme naturel servait à valider la doctrine marxiste. Cette dernière ne fait qu'emprunter la méthode et le vocabulaire de Darwin et importer l'idée d'évolution dans les sciences économiques et historiques. Il faut se tourner vers les autres sensibilités de la famille socialiste pour trouver des inflexions quant à l'interprétation de la vulgate marxiste. Participant au scientisme ambiant de la fin du XIX^e siècle, elles ne se privent pas de la caution des sciences naturelles mais adaptée à leur

cause politique. Les sources sont minces, aussi s'agit-il de ne pas trop forcer le trait.

L'évolution sociale : une des formes de l'évolution naturelle

Alfred Marpaux, typographe de son état, fondateur à Dijon du premier groupe socialiste en 1884, publie en 1894 un ouvrage qui synthétise la philosophie et le réformisme des deux courants socialistes auxquels il consacra son temps : le possibilisme de Paul Brousse et l'allemanisme. L'ouvrage intitulé *L'Évolution naturelle et l'Évolution sociale*, après une première partie présentant les preuves de l'inexistence de Dieu et une histoire darwinienne de l'évolution de la vie animale et de l'homme, consacrait sa deuxième partie à l'évolution sociale en développant l'idée -réformisme oblige - « d'association pour la lutte pour l'existence ». Il concluait ainsi son ouvrage :

« La science, qu'on le veuille ou non, entraîne l'humanité vers le socialisme, parce que la science est le produit du travail de tous et qu'elle ne peut se développer qu'avec le concours de tous. Elle est la résultante de l'association pour la lutte ; elle participe donc de l'évolution sociale et lui sert de véhicule. Et qu'est cette évolution sociale, sinon une des formes de l'évolution naturelle ? Quiconque croit au transformisme doit partager logiquement cette manière de voir. Le socialisme, qui procède de la nature elle même, devra s'en rapprocher le plus possible : c'est le retour à la nature, réglé et tempéré par la science, qui rendra possible l'avènement de la société harmonique où les hommes libres et égaux conduiront leurs passions et seront véritablement moraux et fraternels. »
(Marpaux : 1894, pp. 115-116)

Enfin, dernière famille socialiste d'importance qui n'ignora pas les sciences naturelles : les socialistes indépendants, de grande influence par la presse et la tribune parlementaire, avec des figures comme Jean Jaurès, Benoît Malon, Eugène Fournière ou Louis Dramard. D'une manière identique à l'obscur Alfred Marpaux, les différents auteurs – même les plus prestigieux comme Jean Jaurès – mobilisaient les thèmes de « l'association pour la lutte », de

concorde dans l'existence comme rectification sociale à la lutte pour l'existence. C'est d'ailleurs l'argument que développa à plusieurs reprises Jean Jaurès (1859-1914), lors de séances à la Chambre des Députés. Comme le montrent ses multiples ouvrages, il était plutôt avare d'argumentaires socio-naturalistes. Dans *Le Proletariat et la Guerre* (1905), on trouve un discours de Jaurès, à la Chambre des Députés le 9 décembre 1905, dans lequel il soulignait que l'état social se constituait dans une nation afin de juguler la « lutte », « la force brutale primitive » qui fait régresser l'humanité. Jean Jaurès avait surtout le souci d'une science accessible à tous et « utile à tous par des applications bienfaisantes » (*La Dépêche* du 6 juin 1890). Une conférence-débat contradictoire avec Paul Lafargue, faite au Quartier Latin devant un groupe d'étudiants collectivistes, adhérents à l'agglomération parisienne du Parti Ouvrier (fév. 1895) est un de ces rares témoignages d'un emprunt aux sciences biologiques dans le souci pédagogique d'illustrer sa philosophie conciliatrice à mi-chemin entre « idéalisme et matérialisme ». Sa métaphore faisant suite à une longue dissertation philosophique axée sur les pensées de Hegel et de Spinoza, révèle incidemment sa compréhension vitaliste et lamarckienne du transformisme : « N'en est-il pas de toute l'évolution de la vie comme de l'évolution de l'histoire ? Sans doute, la vie n'est passée d'une forme à une autre, d'une espèce à une autre, que sous la double action du milieu et des conditions biologiques immédiatement préexistantes et tout le développement de la vie est susceptible d'une explication matérialiste, mais en même temps on peut dire que la force initiale de vie concentrée dans les premières granulations vivantes et les conditions générales de l'existence planétaire déterminaient d'avance la marche générale et comme le plan de la vie sur notre planète. Ainsi les êtres sans nombre qui ont évolué, en même temps qu'ils ont subi une loi, ont collaboré, par une aspiration secrète à la réalisation d'un plan de vie. Le développement de la vie physiologique, comme de la vie historique, a donc été fait ensemble idéaliste et matérialiste » (Jaurès : 1899 ; 1895, p. 14). Une argumentation plus étoffée est développée par Benoît Malon (1841-

1893) qui est présenté par de nombreux historiens comme l'inspirateur, – avec Lucien Herr – de Jean Jaurès ou du moins celui qui le persuada du rôle des intellectuels auprès du monde ouvrier.

Ce théoricien socialiste, autodidacte, directeur de la *Revue socialiste*, s'accommodait difficilement du sectarisme et du matérialisme strict des guesdistes, aussi élaborait-il un projet de « socialisme intégral » réformiste, pacifiste, animé par un idéal humanitaire, de perfectionnement non seulement social mais également moral des individus. B. Malon définissait en 1890 son « socialisme intégral » comme « l'aboutissement synthétique de toutes les activités progressives de l'humanité présente [...] [bénéficiant] non seulement des progrès politiques et économiques mais encore dans toutes les directions sociales de tous les efforts de science, de philosophie, d'amélioration sociale, d'application pratique. » (Malon : 1891, p. 13).

En conséquence, seuls les thèmes scientifiques corroborant son réformisme optimiste, son idéal progressiste servaient sa doctrine. « L'association pour la lutte » était donc considérée comme la rectification sociale de « cette loi universelle du monde zoologique, la lutte pour la vie ». La lutte de classe était perçue comme une tragédie et l'application à l'état social du principe zoologique de la lutte pour l'existence par les bourgeois libéraux (de Malthus à J.-B. Say), comme une résurgence barbare. Il empruntait cette idée à un autre fondateur de *La Revue Socialiste*, Louis Dramard (1848-1888), militant socialiste qui implanta le premier cercle d'études sociales à Alger après 1870, et fut l'auteur d'un opuscule : *Transformisme et socialisme – Concordance des principales revendications du socialisme contemporain avec les corollaires de la théorie de l'évolution* (1882), dans lequel il défendait l'idée « d'association pour la lutte », chère à Lanessan. Du reste, *La Revue socialiste*, initialement ouverte à toutes les écoles socialistes, se transformait en principale tribune des socialistes indépendants et elle devait, après la disparition de B. Malon, ouvrir ses colonnes (en 1894) aux thèses solidaristes et spencériennes. Pour des auteurs comme Eugène Fournière, député de Paris, directeur de *La Revue socialiste* à la mort de Malon et

adhérent de la « Ligue pour l'amélioration de la race humaine » de Paul Robin, les lois d'accord et de coopération se substituaient dans l'évolution humaine au principe de compétition ⁴⁸.

L'idéal des réformes morales « essentiellement évolutives » de B. Malon s'inspirait explicitement du monisme d'Ernst Haeckel et de l'évolutionnisme lamarckien de l'anthropologue Charles Letourneau. Envisageant l'avènement du socialisme par une voie réformiste, il préférait un processus graduel d'amélioration sociale conforme aux principes lamarckiens, à une révolution violente voire un transformisme social dans une perspective dialectique ; B. Malon conclut dans son ouvrage *Le Socialisme intégral* (1891) : « Les sociétés se transforment lentement, rationnellement, avec du temps, de l'intelligence et de la bonne volonté ; elles ne peuvent se retourner comme un gant ainsi que le croient quelques naïfs et se le disent en se faisant illusion à eux-mêmes quelques violents. » (Malon : 1891, p. 443).

Pour le progrès moral de l'homme : l'entraide dans la lutte pour l'existence

Enfin l'apport des sciences évolutionnistes n'a pas échappé à la dernière famille socialiste : le mouvement anarchiste. Nous avons noté à diverses reprises, la diffusion d'une culture darwinienne et spencérienne chez certains militants et adhérents, références qui servaient surtout à valider leur athéisme ou une morale hédoniste. Observer une morale transformiste, c'est obéir aux lois naturelles connotées comme bonnes et progressives et se débarrasser des conventions sociales. C'est l'idéal moral développé par exemple par un certain Paraf-Javal en 1909 (Paraf-Javal : 1909, p. 6). Cette culture darwinienne nourrit également les rares théoriciens anarchistes de la période, Elisée Reclus (1830-1905) et Pierre Kropotkine (1842-1921) et certains activistes français du néomalthusianisme, tel Paul Robin (1837-1912), qui connurent une certaine notoriété dans les milieux libertaires.

« Vis-à-vis des lois naturelles, il n'est pour l'homme qu'une seule liberté possible : c'est de les reconnaître et de les appliquer toujours davantage conformément au but d'émancipation ou d'humanisation collective et individuelle qu'il poursuit. Ces lois, une fois reconnues, exercent une autorité qui n'est jamais discutée par la masse des hommes [...]. Le malheur c'est qu'une grande quantité de lois naturelles, déjà constatées comme telles par la science, restent inconnues aux masses populaires [...]. La liberté de l'homme consiste uniquement en ceci : qu'il obéit aux lois naturelles parce qu'il les a reconnues lui-même comme telles, et non parce-qu'elles lui ont été extérieurement imposées par une volonté étrangère, divine ou humaine, collective ou individuelle quelconque. » (Bakounine : 1882, pp. 25-28)

Ces réflexions de Michel Bakounine (1814-1876), l'adversaire de Marx au sein de l'Association Internationale des Travailleurs (Première Internationale) et l'un des fondateurs du mouvement anarchiste, témoignent de l'importance de la science, de ses enjeux pour les principaux théoriciens anarchistes succédant à Pierre Joseph Proudhon (1803-1865).

Ces idées furent plus largement développées en 1898 par Elisée Reclus et en 1906 par P. Kropotkine. Le géographe Elisée Reclus, ami de Kropotkine et compagnon de Bakounine, militant dans la fédération jurassienne (il s'était réfugié en Suisse après 1871), auteur d'une *Nouvelle Géographie universelle* en dix-neuf volumes (1875-1898) et enseignant à partir de 1894 la géographie comparative à l'université libre de Bruxelles, joua un rôle prépondérant dans la définition du communisme anarchiste. Très tôt, cet universitaire avait souscrit au darwinisme, publiant ses thèses transformistes dès 1865 dans la *Revue des Deux Mondes* (« Les oscillations du sol terrestre »). Se qualifiant lui-même en 1898, « d'évolutionniste révolutionnaire » et sensible à toute utilisation abusive du discours scientifique, il combattit les thèses darwiniennes sociales des économistes libéraux. Il ne niait pas l'historicité dans l'espèce humaine de la lutte pour la vie, mais il récusait toutefois le fatalisme de cette inégalité exprimé par les publicistes du *statu quo* social au nom des lois malthusiennes,

paradoxalement associé à la thématique pseudo-darwinienne « du droit du plus fort ». À l'image des courants possibilistes et des socialistes indépendants, il développait les thèmes de l'altruisme et de la solidarité sociale, perçus comme la socialisation d'une loi biologique résultante de l'évolution de l'espèce. « S'il est vrai que les idées de solidarité se répandent, précisait E. Reclus, s'il est vrai que les conquêtes de la science finissent par pénétrer dans les couches profondes ; s'il est vrai que l'avoir moral devient propriété commune, les travailleurs qui ont en même temps le droit et la force, ne s'en serviront-ils pas pour faire la Révolution au profit de tous ? Contre les masses associées, que pourront faire les individus isolés, si forts qu'ils soient par l'argent, l'intelligence et l'astuce ? » Ce processus social s'inscrivait dans une prospective évolutionniste optimiste, ainsi « L'ignorance diminue et chez les évolutionnistes révolutionnaires le savoir dirigera bientôt le pouvoir. C'est là le fait capital qui nous donne confiance dans les destinées de l'humanité : malgré l'infinie complexité des choses, l'histoire nous prouve que les éléments de progrès l'emporteront sur ceux de régression. » (Reclus : 1898, 1979, pp. 146, 175).

La connaissance par un plus grand nombre d'individus des lois naturelles, d'entraide et de solidarité, et leur application dans la sphère du social suite à une libre acceptation, devait accélérer, dans l'optique du géographe, le processus d'évolution et d'adaptation de l'espèce aux conditions d'existence. Cette thématique, au reste rapidement esquissée par E. Reclus, est plus amplement exploitée par Pierre Kropotkine. Ce théoricien anarchiste eut un passé militant tumultueux. Aristocrate russe, il adhéra à la Première Internationale après un séjour en Suisse en 1872. Militant dans la fédération jurassienne de M. Bakounine, il se lia d'amitié avec E. Reclus et fonda avec lui le journal *La Révolte* (dirigé par l'anarchiste Jean Grave). Dans les années 1880, Kropotkine s'était fait l'avocat de la « propagande par le fait ». Arrêté en 1882 après l'attentat de Lyon, il fut condamné à cinq ans de prison en France. Gracié en 1886, il se retira à Londres où il collabora à la rédaction de la *Nouvelle Géographie universelle* de Reclus puis il retourna à Moscou

après février 1917. Passionné de géographie, d'anthropologie, d'histoire naturelle, il fut soucieux dans les dernières années de sa vie de fonder scientifiquement ses options politiques. Reprenant, dans la lignée de Bakounine, les grands thèmes et objectifs de l'anarchie (bien être, liberté, solidarité, entraide), Kropotkine veut bâtir un anarchisme scientifique à l'instar du socialisme scientifique. Sa sociologie politique, ses objectifs de libre association pour l'espèce humaine, s'inspirent explicitement et préférentiellement des sciences naturelles, de la biologie darwinienne.

Kropotkine développa une véritable sociobiologie en 1906 dans *L'Entraide - un facteur d'évolution*. La notion d'entr'aide, d'association dans la lutte pour la vie, est définie comme la principale loi de la nature, le facteur majeur de l'évolution progressive de l'espèce et des sociétés animales ou humaines et... comme le moteur de l'histoire ! L'inférence naturaliste dans la sociologie de Kropotkine est indubitable car le théoricien anarchiste citait, outre *The Descent of man* (...) de Darwin (chapitre 5), une somme de travaux naturalistes, garants du sérieux de ses thèses : *Les Sociétés animales* d'A. Espinas (1878), (...) *L'Association pour la lutte* de J.-L. de Lanessan (1881), *Les Colonies animales* (...) d'E. Perrier (1881/ *Liebe und Liebesleben in der Tierwelt* de L. Büchner (1879), *La Loi d'aide mutuelle* de Kessler (1880) et enfin les travaux de H. Spencer (articles parus en 1890 dans *The nineteenth century*) (Kropotkine : 1906, pp. IX-XI, 2).

Le réductionnisme biologique et la socialisation des lois naturelles explicitement revendiqués par Kropotkine, révèlent incidemment une lecture lamarckienne du darwinisme :

« L'œuvre de Darwin donne en même temps une nouvelle méthode d'investigation pour la compréhension de toutes sortes de phénomènes – dans la vie de la matière physique, dans celle des organismes et dans celles des sociétés. L'idée d'un développement continu, c'est-à-dire de « l'évolution » et d'une adaptation graduelle des êtres et des sociétés aux nouvelles conditions, à mesure que celles-ci se modifient. Cette idée trouve une application beaucoup plus large que celle d'expliquer l'origine des nouvelles espèces. Lorsqu'elle fut introduite dans

l'étude de la nature en général, ainsi que dans l'étude des hommes, de leurs facultés et de leurs institutions sociales, elle ouvrit de nouveaux horizons et donna la possibilité d'expliquer les faits les plus incompréhensibles dans le domaine de toutes les branches du savoir. En se basant sur ce principe, si riche de conséquences, il fut possible de reconstituer non seulement l'histoire des organismes, mais aussi l'histoire des institutions humaines. » (Kropotkine : 1913, p. 31)

S'appuyant donc sur des postulats scientifiques, Kropotkine vise à prouver que la sociabilité au sein d'une espèce est le plus puissant facteur de sa survie dans un environnement hostile. Cette sociabilité se retrouve dans les sociétés animales (fourmis, abeilles, oiseaux, etc.), dans les sociétés primitives (bushmen, hottentots, australiens, papous, esquimaux) et dans les étapes successives des sociétés humaines (les guildes de métier du Moyen Âge par exemple). Ainsi les sociétés humaines s'adaptaient aux contingences d'une lutte pour l'existence aux multiples visages, et elles trouvaient toujours les formes d'associations qui renforçaient leur potentiel d'action (l'union des travailleurs dans les sociétés contemporaines). Par conséquent, les critiques de Kropotkine dirigées contre les sociétés industrielles étaient virulentes car ces systèmes, nourrissant des régimes étatiques, brisaient les formes d'entraide, d'association lentement élaborées dans les phases historiques antérieures. Perturber le mécanisme de l'entraide, vecteur du processus évolutif, pouvait, selon Kropotkine, provoquer la décadence, la dégénérescence de l'espèce. Récusant la thèse darwinienne sociale de la lutte, l'auteur de *L'Entraide - un facteur d'évolution*, précisait :

« Attribuer le progrès industriel de notre siècle à cette lutte de chacun contre tous [...], c'est raisonner comme un homme qui, ne sachant pas les causes de la pluie, l'attribue à la victime qu'il a immolée devant son idole d'argile. Pour le progrès industriel comme pour toute autre conquête sur la nature, l'entraide et les bons rapports entre les hommes sont certainement, comme ils l'ont toujours été, beaucoup plus avantageux que la lutte réciproque. » (Kropotkine : 1906, p. 324)

Il concluait sa thèse, par le constat suivant :

« Dans la pratique de l'entraide, qui remonte jusqu'aux plus lointains débuts de l'évolution, nous trouvons ainsi la source positive et certaine de nos conceptions éthiques ; et nous pourrions affirmer que pour le progrès moral de l'homme, le grand facteur fut l'entraide et non pas la lutte. Et de nos jours encore, c'est dans une plus large extension de l'entraide que nous voyons la meilleure garantie d'une plus haute évolution de notre espèce. » (Kropotkine : 1906, p. 326)

Cette morale naturelle fut d'ailleurs amplement explorée et développée par Kropotkine dans un ouvrage publié ultérieurement : *L'Éthique* (Moscou, 1922). Afin de fonder cette éthique, Kropotkine avait tout d'abord fait œuvre d'éthologie sociale dans son ouvrage *La Science moderne et l'Anarchie* (Paris, 1913). L'étude de ce qu'il nommait « les institutions sociétaires », était assimilée à « un chapitre des sciences naturelles » et en retour il analysait les disciplines biologiques à l'aide d'une grille lamarckienne (orthogénèse déterministe et unilinéaire, adaptation aux milieux et hérédité des caractères acquis), émettant des doutes quant à la scientificité de la méthode dialectique du marxisme et de l'héréditarisme de Weismann.

Paul Robin et le néomalthusianisme libertaire

Une certaine idéologie darwinienne n'a pu être étrangère ou méconnue du petit groupe de néomalthusiens de gauche, libertaire, cristallisé autour de la figure de Paul Robin (1837-1909), qui défraya la chronique à la fin du XIX^e siècle.

Paul Robin, ancien élève de l'École normale supérieure, fut l'un des collaborateurs de F. Buisson dans l'organisation de l'enseignement laïque, inspecteur académique et directeur de l'orphelinat de Cempuis dans l'Oise de 1880 à 1894. Il fit scandale à la tête de cette institution puisqu'il expérimenta des méthodes pédagogiques nouvelles, dont la mixité des élèves. Il appartient d'ailleurs avec Sébastien Faure et Armand aux pionniers en matière de méthodes actives en pédagogie. Ce qui eut peu l'heur de plaire à l'époque puisqu'en 1894, une véritable cabale de la presse de droite incita le

Conseil des Ministres à le retirer de ses fonctions. Très tôt, Paul Robin avait participé à des journaux proudhoniens, adhéré à la Ire Internationale, siégea même à Londres au Conseil de l'Internationale avant d'en être exclu avec les bakouninistes. Il développa très rapidement une culture néomalthusienne comme moyen de révolution sociale. Ses idées furent ignorées lors du Congrès de Marseille en 1879. Son militantisme néomalthusien ne redevint vigoureux qu'après sa suspension de l'orphelinat de Cempuis. Dès 1895, il édita la revue *L'Éducation intégrale* avec des pages consacrées à l'eugénisme et au néo-malthusianisme. Comme beaucoup d'autres évolutionnistes, la société contemporaine lui paraissait fatale au progrès de l'espèce humaine et l'organisation sociale opérait, selon ses vues « des sélections sociales à l'envers, soignant surtout les faibles, les attardés, les dégénérés », au détriment « des forts, des meilleurs de corps et de cerveau ». Contrairement aux populationnistes, ses inquiétudes quant à une éventuelle dégénérescence raciale étaient inspirées par le spectre de « la surpopulation » ! Pour ce néomalthusien de gauche, la fécondité était le principal responsable de la misère ouvrière. Ces angoisses l'incitent à fonder en 1896 *La Régénération – Ligue pour l'amélioration de la race humaine, sélection scientifique et éducation intégrale*, branche nationale (dès 1900) d'une fédération internationale malthusienne qui comptait alors moins de trente membres. Paul Robin subordonnait toute politique sociale à son eugénisme et conséquemment, il résumait ses objectifs par cette formule : « bonne naissance, bonne éducation et bonne organisation sociale dans cet ordre et dans cet ordre seulement », pestant contre les révolutionnaires « qui pensent que plus il y aura des misérables, plus vite viendra la Révolution [...] apportant le bonheur à tous. » (Guerrand : 1990, p. 24 ; Léonard : 1983, p. 195). Paul Robin propagea ses idées néomalthusiennes avec plus ou moins de succès dans les milieux libertaires, les universités populaires, les syndicats et obtint une certaine audience après 1900 (un rapport de police note qu'en 1897, il fit cent cinquante adhésions), drainant dans sa mouvance quelques auteurs réputés

dont certains étaient des médecins, favorables à ses thèses « régénératrices » (J.-B. Clément, E. Fournière, Alfred Naquet, le député Adrien Meslier, Léo Laloy, Gotchalk – auteur de *La Valeur scientifique du malthusianisme* (1900-1902) –, Klotz-Forest-auteur de *La Procréation volontaire* (1905) ; E. Toulouse, Foveau de Courmelles, Sicard de Plauzolles, etc.). De cent cinquante adhésions en 1897, l'audience devait croître après 1900, puisque de grands meetings furent organisés à l'appel de l'Union des Syndicats de la Seine par exemple, de la Fédération des Bourses du Travail, réunissant plusieurs fois par an plusieurs milliers de personnes de sorte qu'en 1905 existaient quatre sections de la Ligue de la régénération à Paris et une vingtaine en Province. H. Guerrand et F. Ronsin notent : « Lorsque, en septembre 1905, est organisé à Liège un Congrès international des ligues néomalthusiennes, l'importance exceptionnelle de l'organisation française apparaît très nettement. Lors de son allocution de clôture, le docteur Drysdale, directeur du « Malthusian », journal de la ligue anglaise, et président du congrès, pouvait rendre hommage au « large esprit de confraternité qui ne doit cesser d'unir des éléments de la Fédération universelle de la régénération humaine – dont il est président, Paul Robin vice-président et Eugène Humbert agent général –, seule dépositaire des véritables moyens de supprimer la misère et d'assurer la régénération de la race humaine par la sélection volontaire. » (Guerrand : 1990, p. 29).

L'auditoire de Paul Robin était néanmoins mitigé car aux thèmes populaires d'un eugénisme « positif » (copulation préventive, amour volontairement stérile, législation matrimoniale) indissociablement liés à son « féminisme » et à son désir d'amélioration du sort des classes populaires, il associait un eugénisme « négatif » qui heurtait profondément ses contemporains :

« Les êtres supérieurs continueront à reproduire avec modération [...] de façon que leurs rejetons [...] n'aillent pas dégénérer au contact des multitudes inférieures. Parmi ces derniers ceux conscients de leur infériorité [...] se déchargeront volontiers d'une fonction qu'ils se sauront incapables de remplir

parfaitement et se garderont bien de transmettre cette existence médiocre. Hommes et femmes se soumettront avec joie à cette stérilisation sans aucune douleur, sans aucune privation de volupté que nous promet l'application des rayons « Rontgen » [...]. La pratiquer tout simplement, sans demander leur avis, à tous les fous internés, aux criminels, aux violents surtout, à tous les inaptes ou inadaptables contre lesquels toutes les sociétés modernes prennent des mesures de précautions [...], prisons, séquestrations, bagnes. Les gens étant stérilisés sans aucune perte pour la société et même à son grand avantage, les mesures qu'elle prend maintenant à son égard pourraient être immensément adoucies. »

Cette défense d'une hérédité des caractères psychiques et moraux complétée par des thèmes sélectionnistes révélait une curieuse représentation ou vision des inégalités car il poursuit :

« Aux émancipeurs [...] il leur faut redoubler d'efforts pour augmenter l'élite réjouie par les distractions scientifiques, artistiques, esthétiques [...] et par dessus tout ils doivent exploiter l'heureuse paresse des masses [...], répandre chez elles les moyens de se dispenser tout à fait des charges de famille, laissant à d'autres, meilleurs, le soin de faire une vraie bonne race ne méritant pas l'extinction. » (Robin : 1905, pp. 10-12)

Globalement, les thèses de P. Robin furent désapprouvées par ses contemporains. Les mouvements populationnistes et les ligues morales exercèrent sur le gouvernement de nombreuses pressions, lequel réprima de manière croissante toute publication d'ouvrages vulgarisant les procédés contraceptifs. La loi réglementant et réprimant la propagande néomalthusienne ne devait seulement voir le jour qu'après la Première Guerre mondiale, en 1920. Paul Robin avoue lui-même qu'à un congrès d'assistance familiale de Juin 1902, il avait préconisé la stérilisation des tarés « au milieu de la désapprobation unanime de tous » ⁴⁹. Il convient de relever que Paul Robin ne fut pas le seul à promouvoir un eugénisme négatif dans les milieux libertaires. A. Naquet et G. Davy commirent un livre en 1910, *Néomalthusianisme et socialisme*, dans lequel ils préconisaient – et nous soulignons ici la perméabilité de certains

milieux libertaires et socialistes aux premières mesures eugénistes nord-américaines :

« La société prône, défend, entretient les grandes familles, conserve les déchets, et cultive à grands frais les dégénérés. Elle ne cherche point à éliminer les progénitures des incapables, des déficients du corps et de l'intelligence ; elle les sollicite. [...] Je n'insisterai pas sur la nécessité généralement reconnue de tarir la postérité des anormaux ou malades avérés : idiots, tuberculeux, rachitiques, épileptiques, syphilitiques, déments, etc. [...] De telles précautions (vasectomies, castrations, etc.) sont prises en Amérique au moins pour les dégénérés du dernier degré et il est désirable qu'elles le soient partout. » (Naquet : 1910, p. 10)

D'autres comme Ernest Tarbourieh, promoteur d'un idéal de société collectiviste à caractère scientifique, proposait la création d'une juridiction médicale dont le rôle aurait été le suivant :

« Si donc chez quelques membres de la communauté future, la violation de la loi du travail apparaît assez grave pour dénoter une véritable inaptitude à la vie sociale, ces malheureux qui sont à plaindre, non à blâmer, ne seront ni guillotins, ni torturés dans des bagnes, mais envoyés devant une juridiction médicale qui les soumettra à un traitement psychothérapique destiné à les guérir si possible [...]. D'autre part les dégénérés, livrés à la société collectiviste par le régime antérieur seront mis au nom de la loi, par le tribunal médical, hors d'état de donner le jour à des malheureux condamnés par leur hérédité à la misère physiologique, à la souffrance et au crime. Enfin, les progrès de la science auront permis, je n'en doute pas, de constater à la naissance d'un enfant ses tares irrémédiables, et la même autorité médico-judiciaire dont j'ai parlé, n'hésitera pour son bien à le prolonger dans le néant. »

Ces propositions n'étaient d'ailleurs pas abstraites, car il poursuit un peu plus loin par mesure de prévention :

« Si donc en procédant à l'examen médical [...], le médecin-juge estime que le postulant ou la postulante est condamné, de par sa constitution physique, à ne mettre au monde que des enfants dégénérés, il pourra avec toutes les garanties offertes au justiciable par l'organisation judiciaire [...] prononcer une sentence de stérilisation, laquelle sera exécutée par des moyens dont la science disposera, dont elle dispose déjà. [...] L'État

collectiviste s'attribuera le terrible pouvoir du vieux « pater familias » antique [...]. Une semblable condamnation sera prononcée par le juge médical, non pas comme le père Spartiate contre des enfants simplement débiles, mais contre ceux que l'observation scientifique révélera voués à la mort prématurée, à la maladie, au vice, au crime et à l'impuissance économique. » (Tarbouriech : 1902, pp. 31, 305-306)

Ce néomalthusianisme, peu compatible avec le nationalisme populationniste croissant, devait subir à la veille du premier conflit international de sérieuses critiques à la fois du corps médical dans le domaine de l'éthique et des nationalistes de toute obédience, les plus virulents étant les activistes des *Cahiers du cercle Proudhon*. Les agitateurs de ce cercle (Darville, Lagrange, Maire, Valois, etc.) consacrent un article à dénigrer le néomalthusianisme de Paul Robin. L'article de Pierre Gamard est le parfait exemple de l'antisémitisme de la droite prolétarienne. Le droit à l'avortement et le néomalthusianisme prônés par Robin, sont assimilés à un antinationalisme qui « limite le progrès des travailleurs nationaux » et fait « proliférer les travailleurs étrangers » et il ajoute : « un grand nombre de francs maçons adoptèrent et patronnèrent individuellement les thèses de Robin [...]. L'intérêt supérieur de la franc maçonnerie en tant que pouvoir politique s'identifie sur ce point à celui de l'État Juif [...]. La propagande néomalthusienne [...] sert les intérêts de l'État Juif. Elle est directement hostile à l'intérêt syndical non moins qu'à l'intérêt national. » Un des objectifs de ce cercle sorélien d'extrême droite était de « lutter contre la métaphysique évolutionniste par laquelle a été empoisonnée la pensée ouvrière en France », ce qui explique ces attaques ciblées contre Robin qui propageait ces thèmes surtout en milieu syndical. En 1904, certains membres des instances de la CGT se firent d'ailleurs le relais des thèses néo-malthusiennes. Le droit à l'avortement thérapeutique en cas d'hérédité mauvaise exprimé par certains néomalthusiens, tel Klotz-Forest auteur de *L'Avortement, est-ce un crime ?* (1909) heurtait « l'establishment » médical d'avant 1914 et participait à la déconsidération du néomalthusianisme ⁵⁰. À la suite de dissensions internes, la Ligue

de la Régénération Humaine devait s'interrompre en 1908 et Paul Robin se suicider en 1912. A. Gros, opposant et successeur de P. Robin, devait fonder un nouveau journal *Le Mathusien* qui devint à partir de 1911 la *Revue néomalthusienne et eugéniste*, popularisant les thèses eugénistes anglo-saxonnes. Mais ce mouvement néomalthusien devait subir un coup d'arrêt en raison de la guerre de 1914-1918 (Guerrand : 1990, p. 33 ; Lavigne : 1981, pp. 670-691).

NOTES

1. Pour plus de précisions se référer à : *Au sujet du congrès universel des races*, Paris, 1911.
2. « 1^{re} délibération sur une proposition de loi relative aux enterrements civils », Séance du 6 mai 1882, *Débats parlementaires – Chambre des Députés*, J.O., pp. 512-519 (BN J.02. tome 3, janvier-juin 1882). Le projet sera voté avec une majorité de trois cent soixante-quatre voix sur quatre cent quarante-sept votants. Lire aussi un autre débat relatif à l'athéisme des libres penseurs et à l'athéisme ou la foi présumée en Darwin, impulsé par provocation par Mgr Freppel, lors de la « Discussion du projet et des propositions de lois ayant pour objet de modifier le mode de prestation du serment judiciaire », Séance du 22 juin 1882, *op. cit.*, tome 3, pp. 992-1005.
3. « Discussion à la suite de l'interpellation de M. Baudry d'Asson sur l'application du nouvel enseignement primaire dans les écoles communales », Séance du 30 mai 1882, *op. cit.*, BN J02, tome 3, pp. 734-736 ; Armand Baudry d'Asson (1836-1915) fut député de la Vendée de 1876 à 1914.
4. « Délibération sur le projet de loi portant sur la modification des articles 24, 25 et 49 de la loi du 29 juillet 1881 sur la presse » – Séance du 18 octobre 1892 – *op. cit.*, BN J02, volume 31, pp. 1572-1573.
5. « 1^{re} séance du 17 novembre 1911, Discussion du budget de l'exercice 1912, Instruction publique, rapporteur M. Viviani », *op. cit.* J02, volume 90, p. 3123 ; « Suite de la discussion de la proposition de loi adoptée par le Sénat ayant pour objet de modifier le mode de prestation du serment devant la cour et les

- tribunaux », Séance du 19 juin 1894, *op. cit.*, J02, volume 36, p. 1074 pour l'intervention de Mgr d'Hulst.
6. Séance du 17 novembre 1911, *op. cit.*, p. 3125.
7. « Discussion du budget de l'exercice 1895 – Ministère de l'Instruction publique », Séance du 11 février 1895, *op. cit.*, J02, volume 37, p. 279.
8. « Chambre des Députés, 31 janvier 1884 ; Discours de Ferry », VI pp. 240-257 cité par Barraï : 1968, p. 260.
9. « Budget de l'exercice 1895 – Ministère des Affaires étrangères (..) », *op. cit.*, J02, volume 37, p. 106, Séance du 1er février 1895 ; Séance du 8 avril 1895 « Suite de la discussion de la proposition de la loi relative à la majoration des pensions de la Caisse Nationale des Retraités [...] », *op. cit.*, J02, volume 38, p. 1256. ; « Discussion de l'interpellation de M. Denis, relative à la révocation d'un Trésorier Payeur Général et à la prédominance des juifs dans l'administration française et de M. le vicomte d'Hugues sur les dangers de l'infiltration incessante de la race juive », Séance du 25 mai 1895, *op. cit.*, J02, volume 38, p. 1500. ; « Discussion du budget – Exercice 1905 [...] », *op. cit.*, Séance du 23 février 1905, J02, volume 67, p. 628.
10. Séance du 6 février 1889, *op. cit.*, J02, volume 20, p. 307.
11. Séance du 22 juin 1896, *op. cit.*, J02, volume 41, p. 1029.
12. Girardet : 1972, p. 103 ; Ferry : 1890, pp. 34, 40 ; Séance du 29 juillet 1885.
13. « Apostrophe de C. Pelletan à J. Ferry, à de Mun, à propos de la campagne de Madagascar », Séance du 26 juillet 1885, *op. cit.*, J02, volume 14, p. 1627.
14. Séance du 31 juillet 1885, *op. cit.*, J02, volume 11, pp. 1681-1682.
15. Séance du 4 août 1885, *op. cit.*, J02, volume 11.
16. Séance du 21 juin 1894, « Interpellation : personnel soumis à l'arbitraire ou à la terreur politique ; injustice vis-à-vis d'un professeur de philosophie du lycée d'Auch ; déplacement d'office de M. Le Bret ; interpellation de Thierry Cazès, Lannelongue, Jaurès », *op. cit.*, pp. 1079, 1106. Voir également l'assimilation par l'abbé Lemire de l'assassin Henry avec les partisans de la science indéfinie et du progrès illimité. Séance du 12 novembre 1894, *op. cit.*, J02, 36 bis, p. 1936.
17. Séance du 27 juin 1896, « Suite à la proposition de la loi relative au travail des enfants et des filles mineures et des femmes dans les établissements industriels », *op. cit.*, J02, volume 40, pp. 1085-1086.
18. Séance du 15 novembre 1895, « Suite de la discussion du projet de loi relatif au régime officiel des successions », *op. cit.*, J02, volume 39, p. 2353.

19. Séance du 20 nov. 1894, *op. cit.*, J02, 36 bis, p. 1920 ; Séance du 17 au 23 juillet 1894, p. 1392 ; Termes rappelés par le député Guy Rouannet, p. 1416.
20. Séance du 21 juin 1894, *op. cit.*, J02, p. 1091.
21. Séance du 7 mars 1895, *op. cit.*, J02, volume 37, p. 768.
22. Séance du 10 fév. 1894 « Débat sur le maintien de la fermeture de la Bourse du Travail », *op. cit.*, p. 179.
23. Séance du 21 juin 1894, *op. cit.* (...), pp. 1089-1090
24. Séance du 19 février 1894, *op. cit.* (...), p. 277.
25. Voir séance du 10 février 1894, « Débat sur le maintien de la fermeture de la Bourse du Travail », *op. cit.*, J02, p. 176.
26. Séance du 15 mars 1894, « Discussion sur la prise en considération du projet de résolution relatif à la révision des lois constitutionnelles », *op. cit.* J02, p. 533.
27. Séance du 5 juillet 1905, « 1re délibération sur la proposition de lois relatives aux caisses de retraites ouvrières », *op. cit.* J02, volume 69, p. 2869.
28. Séance du 7 mars 1895, *op. cit.* J02, volume 37, p. 768.
29. J. Ferry in *Revue internationale de l'enseignement*, 1883, n° 5, p. 429.
30. A. Espinas, « Être ou ne pas être ou du postulat de la sociologie », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, tome 51, janvier-juin 1901, pp. 449, 480.
31. Nicolet : 1982, 1994, p. 305. Dans ce chapitre intitulé « Positivisme et darwinisme », C. Nicolet propose une belle analyse des fautes méthodologiques de J.-L. de Lanessan dans sa tentative de lier le néonaturalisme avec l'héritage de 1789, et de la « circularité » de son argumentation : choix de thèmes scientifiques afin de valider un discours politique et en retour vocabulaire politique pour jouer des catégories scientifiques. C'est justement le reproche que faisait Engels aux « darwinistes sociaux bourgeois » dans son *Anti-Dühring*.
32. Guyau : 1879, p. 376. On trouvera des citations analogues de Guyau dans un ouvrage ultérieur (1885, p. 211). J.-M. Guyau, aussi qualifié de philosophe universitaire néostoïcien, sympathisa avec l'anarchisme. Les anarchistes subirent l'influence de deux de ses ouvrages *L'Irreligion de l'avenir* (1887) et *Esquisse d'une morale sans obligation, ni sanction* (1885) (Dubief : 1972, p. 83)
33. AN – F 17.7591 (1879) ; AN – F17. 7592 (1882). Les principaux ouvrages recensés sont les suivants : Darwin (*L'Origine des espèces, La Descendance de l'homme*), Haëckel (*Anthropogénie, La Création*), Spencer (*Essai sur le progrès. Les Principes de psychologie. Introduction à la science sociale, Les Bases de la morale*

évolutionniste), Büchner (*Science et nature, Conférences sur la théorie darwinienne*), Fouillée (*La Liberté et le Déterminisme*), Guyau (*La Morale anglaise contemporaine, La Morale d'Epicure*), Espinas (*Les Sociétés animales*), Bert (*Leçons de zoologie*), Perrier (*Les Colonies animales...*), Topinard (*Anthropologie*), Bagehot (*Les Lois scientifiques du développement des nations...*).

34. Lire une telle reconstruction *a posteriori* de la démarche intellectuelle de Tarde et Durkheim in Muchielli : 1994(a), pp. 896-902 ; 1994(b), n° 43, pp. 40-41.

35. Durkheim cite la page 131 de *L'Origine des espèces* où Darwin explique que « les animaux se tirent d'autant plus facilement de la lutte qu'ils diffèrent davantage » [...] « Les hommes subissent la même loi », précise Durkheim, « dans une même ville, les professions différentes peuvent coexister sans être obligées de se nuire réciproquement, car elles poursuivent des objets différents ».

36. E. Durkheim, « Rubrique anthropolociologie », *L'Année sociologique*, tome II, 1re série (1897-1898), Paris, F. Alcan, 1899, p. 519 ; Besnard : 1979, p. 18.

37. Pour plus de détails sur la biographie, la production et l'activité de René Worms, voir P. Favre. *op. cit.*, pp. 134-139. Ce dernier propose une abondante bibliographie quant à l'école organiciste française, dont le dernier article de Roger L. Geiger, « René Worms, l'organicisme et l'organisation de la sociologie », *Revue française de sociologie*, XXII, 1981, pp. 345-360.

38. Les synonymes du « solidarisme » sont utilisés par les auteurs suivants : E. Perrier « association », « assistance » (1880) ; J.-L. de Lanessan « association pour la lutte » (1881) ; Paul Bert « association », « aide mutuelle », « fusion des intérêts » (1881) ; Charles Gide « coopération » (1886), « association coopérative » (1893) ; G. de Greef « consensus », « contrat social volontaire » (1895) ; G. Clemenceau « l'altruisme » (1896) ; P. Topinard « mutualité » (1900) ; E. Cheysson « coopération capital-travail » (1902) ; Dr E. Toulouse « biosociologie solidariste » (1904), etc.

39. Dans ces deux conférences, Ch. Gide critique la lecture univoque du darwinisme par Yves Guyot, et les rédacteurs du *Journal des économistes*.

40. *Eugénique – Organe de la Société française d'eugénique*, janvier-avril 1913, p.

44. Léon Bourgeois, Yves Delage, Paul Doumer étaient les membres fondateurs de cette société et Juliette Reinach la principale donatrice. Parmi les cent cinq sociétaires fondateurs (dont soixante-trois médecins), la rédaction de la revue *Eugénique* soulignait la présence des personnalités suivantes : L. Bourgeois, Y. Delage, P. Doumer, F. Favre, G. Hervé, F. Houssay,

A. Landry, M. Mangin, Dr L. Manouvrier, la comtesse de Noailles, Dr Ch. Richet, Dr G. Papillault. Dr G. P. Boncour, J. Reinach....

41. *Le procès des anarchistes devant la police correctionnelle et la cour d'appel de Lyon*, Lyon, Imp. Nouvelle, 1883, pp. 17-18.

42. Bancquart : 1962, p. 257 ; Programme des cours à l'université populaire d'Amiens (de novembre 1902 à mai 1903) : « Darwin » par Comont ; Programme des cours à l'université populaire d'Amiens (de novembre 1903 à mai 1904) : « Lamarck » par Rigollet ; Comptes rendus des conférences de l'université populaire d'Abbeville dans le *Cri du peuple* : « La race française provient de deux races : les Kymris et les celtes » par P. Masson (1905) ; « La doctrine de la solidarité » par Caron, socialiste, instituteur (1905) ; « La science et le socialisme » par Myrens, socialiste guesdiste ; « Descendance et darwinisme » par Lecoq, instituteur, in Lelièvre : 1987, pp. 351-395.

43. Voir par exemple l'analyse de la théorie darwinienne comme produit d'une classe bourgeoise in Prenant : 1938.

44. Séance du 20 novembre 1894, *op. cit.*, p. 1920.

45. Séance du 10 février 1894, *op. cit.*, p. 179.

46. Dans l'article paru dans *Le Cri du peuple* du 5 juin 1886 intitulé « La libre pensée bourgeoise » nous lisons : « Si décroissante que soit à la fin du XIX^e siècle – le siècle de Lamarck et de Darwin – la foi dans un Dieu distributeur de la misère et de la richesse [...], elle protège encore trop les privilégiés de l'ordre actuel, elle bride d'autre part encore trop les victimes de ces privilégiés », voir Guesde : 1901, p. 292.

47. « Débat sur le maintien de la fermeture des bourses de travail », Séance du 10 février 1894, *op. cit.*, p. 179.

48. Un professeur, « Lutte ou accord pour la vie », *La Revue socialiste*, mai et juin 1894. ; Jacques Dumas, dans *Revue internationale de sociologie*, 2^e année, n° 9, septembre 1894, pp. 675-677 ; Fournière : 1904 ; in Dubuisson : 1910.

49. In *Chronique médicale* du 15 février 1905, p. 135.

50. *Cahiers du cercle Proudhon*, 1914, pp. 50-52 ; Léonard : 1983, p. 195.

Chapitre 5. Les résistances religieuses au darwinisme social

L'Église et le darwinisme : évaluation des enjeux

Au fond, c'est l'histoire d'une circumnavigation qui nous préoccupe : le voyage des théories darwiniennes depuis leur émission par les communautés scientifiques – naturalistes et anthropologues –, leur vulgarisation dans la « société civile » d'autant plus rapide qu'elles sont relayées par des personnalités ayant crédit dans l'opinion – littérateurs, politiques –, en passant par l'irrigation des philosophies politiques, des débats de société, leurs arrêts dans des ports idéologiques où elles s'enrichissent, se dénaturèrent ou rencontrèrent des résistances et enfin leur retour dans le giron des débats des hommes de science... Le darwinisme étant riche d'une méthode, d'une philosophie, d'une anthropologie voire d'une morale, l'étude de sa diffusion est complexe car elle nous interroge sur les possibles transferts épistémologiques d'une science à l'autre, sur la fécondation ou la résistance d'autres systèmes scientifiques, philosophiques, idéologiques... Le darwinisme est également riche d'un « complexe discursif », bien étudié par Patrick Tort, qui a magnétisé toute une génération d'intellectuels à la fin du ^{xix}e siècle (Tort : 1983). Enfin le darwinisme modifiant la vision que l'homme avait de sa condition ou de son histoire au ^{xix}e siècle, étant utilisé pour valider des idéologies politiques et instruire des philosophies politiques, il ne pouvait laisser indifférents « les producteurs de sens », les systèmes

philosophiques et religieux globalisants. D'une certaine manière, nous avons appliqué « le principe de symétrie » selon la terminologie chère à la sociologie des sciences de Bruno Latour, consistant à examiner avec les mêmes arguments le vrai ou le faux, à accorder le même crédit à deux énoncés contradictoires. Nous avons systématiquement tenté sur la période étudiée, d'analyser les réactions au darwinisme social du principal interlocuteur et souvent contradictoire de la III^e République, l'Église catholique. Notre objectif est moins de connaître la réactivité ou la sensibilité de l'Église à ce sujet que de mieux évaluer les enjeux philosophiques, politiques et sociaux révélés par le darwinisme social et plus prosaïquement de mieux repérer les vulgarisateurs des thèses biosociales.

Cette étude comparative est, à des titres divers, inconfortable. D'une part, l'Église catholique a développé des relations chaotiques avec la science, les scientifiques et *a fortiori* avec les idéologies scientifiques véhiculées par les « élites » de la III^e République et d'autre part elle fut traversée de courants de pensées, d'opinions – catholicisme social, libéral, moderniste, intransigeant, ultramontain, etc. – aux temporalités variées. Heureusement, l'historiographie est des plus riches de ce point de vue et quelques ouvrages nous ont été des guides précieux afin de démêler les tumultueux rapports entre l'Église et le darwinisme. Le comte Henri de Begouën, chargé de cours de préhistoire à l'université de Toulouse, proposait dans un opuscule publié en 1945, *Quelques souvenirs sur les mouvements des idées transformistes dans les milieux catholiques*, une histoire synthétique et glorieuse de l'affirmation des idées transformistes au sein de la communauté catholique française à la charnière des deux siècles. Yvette Conry plus récemment consacrait un chapitre de sa thèse à analyser comparativement les stratégies cléricales d'intégration du darwinisme, dans la communauté catholique de Lille et protestante de Montpellier (Conry : 1974, pp. 229-255). Il s'agissait pour Yvette Conry de saisir les difficultés d'appropriation par les universitaires d'obédience catholique ou protestante de la radicale nouveauté des

thèses darwiniennes, de pister les modifications théoriques imposées au darwinisme et de saisir finalement les raisons d'une incompréhension française au darwinisme. Ce ne sont pas les mésaventures du darwinisme qu'étudia l'universitaire américain H. W. Paul qui critiqua d'ailleurs les thèses d'Y. Conry. Les travaux de cet universitaire, parus quelques années après ceux d'Y. Conry analysent plutôt les réactions des catholiques français aux grands bouleversements scientifiques de la fin du ^{xix}e siècle et de la première moitié du ^{xx}e siècle. Les mésaventures et les métamorphoses du darwinisme l'intéressent moyennement dans la mesure où le véritable visage du darwinisme fut révélé – considère-t-il – après la découverte de la génétique des populations (Paul : 1979, pp. 64-108). Ainsi rend-il compte de la suite des échanges sur près d'un siècle entre les transformistes et les fixistes catholiques. Enfin, plus récemment dans son ouvrage intitulé *L'Église et la Science : Histoire d'un malentendu (...)* (1991), Georges Minois propose une étude fine et sensible sur plusieurs chapitres des débats entre l'Église et le darwinisme.

Les travaux de ces défricheurs ainsi que le dépouillement de revues de l'époque riches en échos des débats « savants » de l'Église (*Le Correspondant*, *Les Études*), nous ont permis de poser des repères, des balises, quant à ces débats houleux entre l'Église, le darwinisme et le darwinisme social et surtout de recenser les différents protagonistes catholiques de ces joutes intellectuelles préoccupés d'évolutionnisme, de transformisme en vue d'appropriation et de réfutation. À les comparer, à suivre les évolutions de leurs argumentaires pour la période s'étendant de 1880 à 1914, deux thèmes dominants nous ont semblé structurer leurs productions intellectuelles, magnétiser leurs préoccupations... thèmes s'articulant commodément à la charnière du siècle. De 1880 à – globalement –, la fin du siècle, une minorité de catholiques éclairés (clergé et laïc) ont réfléchi aux rapprochements entre la foi et la science ou du moins ont voulu réagir contre la médiocrité scientifique du clergé. Prélude à la politique de ralliement des années 1890 sans doute, surtout tentative de reconquête de l'Église

et d'inscription dans les débats du temps, l'affaire est aujourd'hui bien connue. Cette mobilisation « maigrichonne » mais bruyante de laïcs et de certains membres du clergé ne reçut pas l'assentiment de tous dans l'Église, loin s'en faut et sans doute ne représente-t-elle pas l'état d'esprit de l'opinion catholique ou de l'ensemble des croyants de France. Néanmoins avant 1900, c'est dans cette « geste » d'une Église minoritaire que l'on trouve trace de débats relatifs au darwinisme social. Certains de ces auteurs vont continuer de s'exprimer après 1900 mais le reflux du modernisme, la mort de Léon XIII, la poussée intégriste de l'Église font que ces débats perdent de leur acuité. En revanche, les débats relatifs au darwinisme social se trouvent mêlés à des préoccupations de groupes aussi minoritaires dans l'Église, mais en phase avec une certaine orthodoxie de pensée : les catholiques sociaux. Pour la décennie précédant la Première Guerre mondiale, c'est à propos des débats relevant de la question sociale que furent évalués les méfaits du darwinisme par quelques catholiques sociaux. La critique porta d'autant plus qu'elle s'inscrivait dans cette *Crise du transformisme*, inaugurée par un ouvrage de F. Le Dantec en 1909.

La fin du ^{xix}e siècle offre une césure historiquement commode justifiée par le fait que certains événements politiques et religieux laissèrent effectivement des empreintes sensibles dans les débats et marquèrent autant de ruptures. Dans le courant des années 1890, Léon XIII s'exprima à la fois sur la question du modernisme et sur la question sociale. Nous faisons ici référence :

- au « bref » de Léon XIII du 20 mai 1887, adressé à Mgr d'Hulst, l'autorisant à organiser « Les Congrès scientifiques internationaux des catholiques à Paris », (tome 1 du rapport des *Congrès scientifiques internationaux des catholiques à Paris*, 1888, pp. VII, VIII) ;
- à l'encyclique « Providentissimus Deus » du 18 novembre 1893, à l'antimodernisme modéré ;
- à l'encyclique « Rerum novarum » du 15 mai 1891 relative à la question sociale.

Cette décennie fut paradoxale pour le monde catholique puisqu'elle inaugura une politique de ralliement au régime républicain et consacra à la fois la soudure idéologique du régime – si l'on songe à l'homogénéité « radicale » du cabinet de Léon Bourgeois des années 1895 et 1896 – ou la division de l'opinion catholique suite à l'affaire Dreyfus ou la rupture du Concordat en 1905. De même, les années 1890 consacrèrent le début d'une remise en question d'une culture positiviste, matérialiste voire évolutionniste par certains intellectuels. Le scientisme d'une génération, critiqué par F. Brunetière, provoqua une intense mobilisation républicaine révélant durant la même période la lente conversion d'« ex-scientistes » au catholicisme.

Dans un premier temps donc, nous étudierons la période antérieure à ce moment de rupture de la fin du XIX^e siècle, nous attardant tout d'abord à délivrer quelques repères concernant l'appropriation du darwinisme par l'Église catholique avant de scruter plus attentivement « l'interface argumentaire » entre les premiers catholiques modernistes et le darwinisme social. Les débats du darwinisme social et des catholiques à propos de la question sociale feront l'objet d'un chapitre ultérieur.

Quelles furent entre 1880 et 1900 les moments forts, les principaux épisodes rythmant l'histoire de l'appropriation du darwinisme par l'Église ? Il y a deux manières au fond d'écrire cette histoire : l'une glorieuse, à la manière du comte de Begouën, insistant de manière « continuiste » sur la lente progression d'une idée, et l'autre plus insistante sur les résistances, le contexte (G. Minois, H. W. Paul). Prenons tout d'abord la mesure de l'appropriation des idées transformistes par quelques catholiques français. La stratégie cléricale prémoderniste est motivée par un triple enjeu :

- L'opération d'appropriation des idées darwiniennes s'insère tout d'abord dans un projet de christianisation de certaines couches de la société, un souci missionnaire à l'intention des élites, pour le dire vite. Trois faits nous l'indiquent. L'acte constitutif de l'université catholique de Lille, créé à la suite du projet Guizot instituant par une loi de 1875, l'enseignement supérieur libre,

précise : « Le but essentiel de cette société étant de faire pénétrer dans l'enseignement supérieur les doctrines de l'Église catholique et du Saint-Siège, la société se soumettra en tout à la direction qui lui sera donnée par notre Saint Père le pape. » (in Conry : 1974, pp. 230-231) De même, l'abbé Jean Nicolas Boulay, docteur ès sciences et professeur de botanique à l'université catholique de Lille, s'il critique violemment le plan d'études pour l'enseignement primaire et secondaire établi en 1882, introduisant l'enseignement des sciences naturelles à l'école primaire et au lycée, il le revendique pour l'enseignement supérieur et *a fortiori* catholique afin de former des professeurs licenciés en sciences naturelles en capacité de pouvoir contrôler ou contrebalancer la diffusion de doctrines matérialistes (Conry : 1974, pp. 230-231 ; Boulay : 1883, pp. 3-19).

Enfin de manière plus capitale, il suffit de recenser les divers auteurs intervenant avec faveur sur ce sujet de 1880 à 1900 et de souligner leur position institutionnelle. Les principaux catholiques modernistes ont pour la plupart un rôle d'enseignement ou une formation scientifique : l'abbé Jean Nicolas Boulay ; Amédée de Margerie, doyen de la faculté catholique des lettres de Lille ; le R. P. P. Dalmas-Leroy, dominicain ; Mgr Monsabré, prédicateur à Notre-Dame-de-Paris ; Mgr d'Hulst, recteur de l'Institut catholique de Paris ; l'abbé Paul de Broglie, professeur d'apologétique à l'Institut catholique de Paris ; André de Lapparent, géologue et professeur à l'Institut catholique de Paris ; chanoine Duilhé de Saint Projet, professeur d'apologétique à l'Institut catholique de Toulouse ; le marquis de Nadaillac, correspondant de l'Institut, anthropologue ; Dr Maisonneuve, abbé et curé d'Avignonnet en Haute-Garonne, professeur à l'Institut catholique d'Angers.

– La stratégie cléricale vise à lutter contre la médiocrité scientifique des élites scientifiques. Mgr d'Hulst, recteur de l'Institut catholique de Paris, l'exprimait de manière flatteuse lors d'une rentrée universitaire en 1881 :

« De bonne foi [...] de quoi s'agit-il dans l'enseignement supérieur libre et chrétien ? Il s'agit de réconcilier non la foi avec la science (la croyance n'a jamais déclaré la guerre au savoir) mais la science avec la foi. Il s'agit de montrer que ces deux puissances de l'esprit peuvent vivre en bon accord [...]. Donnez nous des croyants qui soient des savants, ce sera déjà bien [...]. Faites plus. Donnez nous des savants et des croyants qui aient puisé science et croyance à la

même source, qui soient redevables des deux trésors aux mêmes maîtres, alors nous pourrions garder la tête haute, alors nous n'aurons plus peur qu'on dise : la foi tue la science. Mais vous voyez bien qu'elle ne tue pas puisqu'elle produit. » (Boulay : 1883, pp. 20-21) L'abbé Boulay était quant à lui plus brutal quant il fit en 1898 le bilan de ces universités catholiques : « À l'époque où les doctrines darwinistes prirent naissance et grandirent de 1860 à 1870, il n'existait en France aucun enseignement supérieur catholique. Les hommes à même de suivre le développement des idées ne trouvaient nulle part ni un centre de ralliement, ni les moyens matériels de pousser à fond des études générales. Dans ces conditions, les libres penseurs et les francs maçons favorisés par un pouvoir devenu leur prisonnier, rencontrèrent peu de résistance [...] » [mais le redressement s'accomplit par la fondation de ces universités catholiques] « capables de jouer plus tard un rôle décisif dans les luttes intellectuelles. » (Boulay : 1898, p. 55) Un mémoire adressé par le Cardinal Meignan au Pape Léon XIII en 1881 confirmait : « Il faut reconnaître que le clergé de France, dans la grande généralité, n'est pas suffisamment instruit pour combattre à armes égales les erreurs que nous avons signalées et qui nous dévorent. Les grands et petits séminaires ne possèdent que rarement les professeurs capables de réfuter sérieusement les erreurs allemandes devenues françaises ; ils sont insuffisants au point de vue de la philosophie, de l'histoire, de l'archéologie et des sciences naturelles. Ni les prédicateurs, ni les conférenciers, ni les catéchistes ne sont en état de parler avec compétence des questions qui préoccupent aujourd'hui les hommes instruits et troublent les consciences. » (Fernessole : 1944, p. 6)

– Enfin cette stratégie exprimait le souci d'une fraction éclairée de l'Église de s'approprier les acquis de la science, de s'adapter au temps : « Ce n'est pas seulement une tactique habile pour un chrétien d'honorer la science, précise le chanoine Duilhé de Saint Projet, professeur à l'Institut catholique de Paris, en 1885, c'est aussi une question de dignité ; il ne doit pas ressembler aux ennemis de sa foi qui blasphèment ce qu'ils ignorent. Mais ce n'est pas encore assez : pour assurer le triomphe de la vérité, il faut aimer et pratiquer la science, il faut s'emparer de chacune de ses découvertes, de son prestige, de sa popularité. » (Duilhé de Saint-Projet : 1895, pp. 75-77)

Les actions de ces quelques catholiques français furent le fruit à la fois de leurs initiatives et de l'action contrôlée de l'Église. De fait, Léon XIII encouragea l'acculturation des catholiques à la science contemporaine mais il institua certaines limites infranchissables au plan théologique. S'il trouve opportun et donne son accord en 1887 à Mgr d'Hulst pour la tenue d'un « congrès scientifique international des catholiques », en 1895 il requiert de la part du père dominicain Leroy la rétractation complète de tous ses écrits et de ses thèses évolutionnistes et met à l'index ses œuvres. Le dominicain Leroy cherchait à concilier Darwin et les Écritures. En effet, dans son ouvrage datant de 1887, *L'Évolution des espèces organiques*, il défendait l'idée d'une évolution limitée au monde végétal et animal. Dans ses thèses ultérieures, il développait cette idée première et intégrait l'homme dans l'hypothèse évolutionniste et tentait une conciliation avec le thomisme : « Puisque l'âme est la forme du corps, c'est elle qui fait de n'importe quel corps un corps humain ; donc à partir du moment où Dieu insuffle une âme humaine à n'importe quel corps animal, il y a création d'un homme. »

De même, s'il désamorce, même de manière nuancée, la critique moderniste des Écritures par la publication de l'encyclique « Providentissimus Deus » en 1893, il est considéré par de nombreux historiens des religions comme un pape qui « aurait reculé jusqu'à sa mort devant les mesures de rigueur qui auraient semblé désavouer dans son ensemble le mouvement bibliste progressiste » (Aubert : 1975, p. 212). Pour preuve, en 1901, Léon XIII félicitait encore « La Société scientifique de Bruxelles » créée en 1875 : « En travaillant au progrès des études scientifiques, soit par vos réunions savantes, soit par la publication de vos annales, vous ne vous êtes jamais départie de votre dessein initial, celui de montrer qu'entre la foi et la raison aucun vrai désaccord ne peut exister » (in Minois : 1991, p. 349).

Cette attitude pontificale a donc autorisé certaines révisions de la part de laïcs ou de membres éclairés du clergé. D'une attitude

timide voire timorée à rencontre de l'enseignement des sciences naturelles ou de la validité de l'hypothèse évolutionniste au début des années 1880 chez l'abbé Jean-Nicolas Boulay ou le marquis de Nadaillac, fait place un soutien certain pour les théories évolutionnistes à la fin des années de la même décennie. Encore qu'il ne faille pas exagérer leur adhésion. Le transformisme limité à la sphère animale voire au corps humain pouvait être accepté. Aucun évolutionnisme n'était admis pour la formation de l'instinct par exemple. L'évolutionnisme défendue par Mgr d'Hulst, l'abbé de Broglie, le père Leroy, le marquis de Nadaillac, A. de Lapparent, voire Mgr Monsabré, prédicateur à Notre-Dame, l'est à caractère hypothétique et limité. En effet, la théorie évolutionniste est admissible limitée strictement au règne animal et végétal et comme le précise Mgr d'Hulst en 1891 : « Avec Dieu à l'origine de l'être, Dieu au terme du progrès, Dieu sur les flancs de la colonne pour en diriger et en soutenir le mouvement. » (Nadaillac : 1881 ; 1892, pp. 174-191 ; 1893 ; Boulay : 1898 ; Broglie : 1886, p. 316 ; Begouën : 1945, p. 23) Le véritable coup d'envoi de la révision ecclésiastique fut donné par la parution de l'ouvrage du père dominicain Leroy *L'Évolution des espèces organiques* (Paris, 1896) accompagné de deux préfaces, celles du père Monsabré et du professeur de géologie à l'Institut catholique de Paris, A. de Lapparent. Cet ouvrage défendant l'idée d'un transformisme limité au règne animal eut l'heur de plaire au père Monsabré qui dans sa préface précisait : « [...] On imagine à tort qu'on ne peut être évolutionniste sans verser dans le matérialisme. Bien loin de compromettre la croyance orthodoxe de l'action créatrice de Dieu, cette théorie réduit cette action à un petit nombre d'actes transcendants, plus conforme à l'unité de plan divin et à l'infinie sagesse de l'Être tout puissant qui sait user avec ordre des causes secondes pour arriver à ses fins. » (in Begouën : 1945, p. 23). On mesure l'effort consenti par Mgr Monsabré en une dizaine d'années puisque dans ses *Conférences de Notre-Dame de Paris* en 1875, il refusait d'accepter les conclusions de la biologie, de la géologie, de la préhistoire et méprisait « l'école d'avilissement » enseignant des « bestialités » et décrétant que

l'homme descendait du singe... Il est vrai que durant toute cette période, la ligne infranchissable au plan de l'acceptabilité des thèses évolutionnistes était l'irréductibilité de la nature de l'homme à celle de l'animal. La fixité de l'homme était taboue... Le père Leroy l'apprit à ses dépens puisque, répétons-le, pour avoir franchi la ligne, ses livres furent mis à l'index en 1895.

C'est également cette thèse d'un transformisme limité au monde animal et végétal qui est débattue et défendue avec plus ou moins de bonheur dans les congrès internationaux des scientifiques catholiques, de 1888 à 1900, pensés par le chanoine Duilhé de Saint-Projet et organisés pour les trois premiers par Mgr d'Hulst et l'abbé de Broglie de l'Institut Catholique de Paris. Le projet naît lors de *l'assemblée générale des catholiques de la province de Normandie* se tenant à Rouen en décembre 1885 à la suite d'une proposition du chanoine Duilhé de Saint-Projet, auteur d'un ouvrage de controverses : *Apologie scientifique du transformisme*. La commission d'organisation qui se constitua était composée de Mgr d'Hulst, Amédée de Margerie, l'abbé de Broglie, R.P. Forbes ; R.P. de Smedt, le marquis de Beaucourp, Paul Allard, R. P. Dutan, l'abbé Vigouroux, Marius Sepet, le marquis de Nadaillac, de Lapparent, le chanoine Duilhé de Saint-Projet, Valson, l'abbé Hamard, et enfin des abbés Levêfre et Niel. Ce projet décidé en 1885 fut très critiqué dans la presse catholique, ce qui explique l'intervention à Rome auprès du pape de Mgr d'Hulst, et l'importance du « bref » de Léon XIII acceptant l'idée d'étudier les armes de l'adversaire sans usurper le rôle du théologien. Les congrès se tinrent dans les villes et aux moments suivants : du 8 au 13 avril 1888 à Paris (présidé par Mgr Richard, archevêque de Paris, mille six cents adhérents) ; en avril 1891 à Paris (présidence de Mgr Freppel, deux mille quatre cent quatre-vingt-quinze adhérents, cent vingt-deux communications) ; en 1894 à Bruxelles (deux mille cinq cents adhérents, cent soixante communications) ; en 1897 à Fribourg (trois mille adhérents et deux cents communications) ; du 24 au 28 septembre 1900 à Munich (trois mille trois cent soixante-sept adhérents et deux cent trente-sept communications) ¹.

Le thème de l'évolutionnisme fut abordé avec constance durant les cinq congrès. Bien qu'en 1888 il fut débattu dans différentes sections (philosophie, sciences naturelles, anthropologie, sciences juridiques), il reçut un faible assentiment et fut largement contesté. En revanche, dans les congrès suivants, les débats se réfugièrent dans les sections « anthropologie et sciences naturelles ». Mgr Freppel d'Angers conclut en 1891 la session consacrée à l'anthropologie en affirmant son opposition à toute hypothèse transformiste et évolutionniste. Un timide basculement en faveur des thèses transformistes semble plutôt s'esquisser au Congrès de Bruxelles en 1894... De même des évolutions sont sensibles lors du Congrès de 1897 à Fribourg où certains fixistes convaincus comme l'abbé Boulay envisage un transformisme limité dans la sphère végétale et plaide pour une révision de la chronologie génésiaque de l'espèce humaine ; H. W. Paul constate l'absence de débats tumultueux à l'encontre du transformisme lors du Congrès de Munich en 1900, avec même une discussion par un certain J. Boiteux de l'hypothétique lien entre l'homme et l'animal, tout en rappelant un dualisme orthodoxe, ce qui en soi était déjà révolutionnaire ! Cette aventure n'eut pas de suite puisque le sixième congrès qui devait avoir lieu à Rome en 1903 ne se tint jamais à cause du décès de Léon XIII. Avec Pie X, le dialogue de l'Église avec la science devait tourner court...

Néanmoins si cette aventure d'une poignée d'universitaires catholiques eut quelques effets symboliques, puisque des savants s'affirmèrent catholiques modifiant ainsi l'image de l'Église parmi les clercs (le physicien Pierre Duhem, le géologue et minéralogiste de Lapparent, le chimiste Lemoine, le mathématicien Joubert, le physicien Branly ²), ils furent loin de représenter la pensée de l'ensemble de la communauté ecclésiale, ou des catholiques français. Durant la même période, un Lavaud de Lestrade, prêtre de St-Sulpice et professeur de sciences au grand séminaire de Clermond-Ferrand ou un Mgr Freppel d'Angers, représentant d'un catholicisme à la fois intransigeant et favorable à un libéralisme tempéré, s'opposent vigoureusement à tout transformisme limité

ou non, matérialiste ou spiritualiste et défendent avec vigueur les classiques thèses fixistes (Lavaud de Lestrade : 1885 ; Mayeur : 1986, pp. 22, 52). Il est vrai que les principales raisons évoquées sont les craintes d'ébranlement de la croyance en Dieu entraîné par une diffusion au sein de « la classe ouvrière » ou « jusque dans les écoles » de thèses darwiniennes par la « mauvaise presse » et les partisans de Darwin (G. Pouchet, E. Perrier et l'école préhistorique : Broca, de Mortillet, Hovelacque) qui pourrait déclencher des désordres sociaux. De même si l'aventure des congrès scientifiques trouvait un relais ou une oreille compatissante au sein du *Correspondant*, presse du catholicisme libéral, la revue jésuite *Les Études* réservait une opinion plus contrastée. Le jésuite Raoul de Scoraille exprimait son étonnement quant à la place accordée au transformisme dans les débats, et les diverses sessions du congrès en 1888. Outre son opposition ferme au transformisme appliqué à l'homme et plus nuancée quand il se limitait à la sphère animale, il entrevoyait surtout un possible effet pervers de ce congrès : qu'une entreprise catholique se transforme en formidable chambre d'écho des hypothèses transformistes ou qu'elle « enhardisse la science et trouble la foi » (Lavaud de Lestrade : 1885, pp. 2-4 ; Scoraille : 1888, pp. 94-115).

Enfin, l'étude réalisée par G. Minois d'une revue « professionnelle » du prêtre de paroisse *L'Ami du Clergé* possédant dix mille abonnés et touchant trente mille à quarante mille ecclésiastiques, pour la période de 1900 à 1930, offre un excellent point de vue sur l'état des esprits du clergé paroissial à l'égard du darwinisme à la fin de notre période. *L'Ami du Clergé* était dirigée par le chancelier de l'évêché de Langres en association avec le supérieur du Grand Séminaire, Perriot et est présentée par George Minois comme une revue sérieuse et lue (Minois : 1991, pp. 302-317) Manifestement avant 1914, au travers du courrier des lecteurs, les prêtres sont désemparés à l'égard du darwinisme et s'interrogent encore massivement sur les modalités de réfutation car ils sont persuadés qu'il s'agit d'une théorie fausse. Les rédacteurs ne tentent pas de les contredire sur ce point. Le transformisme limité à l'espèce animale

est considéré comme admissible et à ce titre les ouvrages du marquis de Nadaillac sont préconisés, mais il est farouchement réfuté lorsqu'il est étendu à l'homme et en tous les cas expurgé des modalités darwiniennes (sélection naturelle).

En 1912, *L'Ami du clergé*, en phase avec la répression moderniste de l'Église et rebondissant sur le désarroi des scientifiques, présente, sous la plume de J.-H. Fabre, le darwinisme comme une doctrine en faillite... et comme une machine de guerre pour les athées contre les religions. La revue ne devait se rallier à l'idée d'évolution qu'en 1939.

Un catholicisme « moderniste » aux prises avec le darwinisme social

L'utilisation politique et idéologique du darwinisme (réelle ou fantasmée) a obéré, en sus des conséquences philosophiques et morales de la doctrine darwinienne, la réception du darwinisme par l'Église. Nos efforts portent sur l'analyse de ces débats car ils permettent de vérifier l'existence de courants darwiniens ou lamarckiens sociaux, de cerner les principales figures, de découvrir les principaux thèmes utilisés hors du contexte scientifique et d'évaluer l'importance, l'audience des thèses émises. Pour ces vingt dernières années du siècle, trois séries d'événements, de productions polémiques nous ont semblé particulièrement discriminantes :

- la réaction et la mobilisation de l'abbé Jean-Nicolas Boulay, professeur de botanique à l'université catholique de Lille et de l'abbé de Broglie, professeur d'apologétique à l'Institut catholique de Paris, à rencontre de la diffusion d'une idéologie et d'une morale républicaines ou d'actions des gouvernements républicains relevant de la question scolaire ;
- les débats autour des conséquences morales et sociales du darwinisme lors du premier « Congrès scientifique international des catholiques » s'étant déroulé à Paris en avril 1888 ;

- la naissance d'un argumentaire d'opposition au darwinisme social au sein d'un catholicisme social embryonnaire à la fin des années 1880 et au début des années 1890 (E. de Laveleye, le marquis de La Tour Du Pin), prélude à une argumentation qui fut systématisée et plus largement partagée par les catholiques dans la décennie précédant la Première Guerre mondiale sous le pontificat de Pie X.

Ce souci typologique de distinction entre les courants modernistes et sociaux du catholicisme est vraisemblablement voué à l'échec ou du moins illusoire pour les années 1880. Certes les travaux d'E. Poulat, de J.-B. Duroselle ont montré les origines intransigeantes du catholicisme social, aux antipodes d'un catholicisme libéral. Néanmoins pour les années 1880, J.-M. Mayeur rappelle que « tel peut être intransigeant au niveau religieux, libéral dans le domaine de l'économie, antilibéral sur le plan politique » (Mayeur : 1986, pp. 42-43). Cette difficulté typologique est manifeste avec certains auteurs qui se sont exprimés sur le thème du darwinisme ou du darwinisme social. Ainsi l'abbé Paul de Broglie (1834-1895), fils du duc Victor et frère du duc et sénateur Albert de Broglie, fit ses études à Polytechnique, collabora à Toulon aux œuvres catholiques et sociales de M. de Montéty, organisa des patronages d'apprentis avant d'entrer au séminaire de Saint-Sulpice pour y être ordonné prêtre en 1870. Il fut, entre autres activités, l'aumônier de l'école de Jean-Baptiste Say, rapporteur du congrès des œuvres catholiques de Lyon en 1874 avant de devenir à partir de 1880 professeur d'apologétique à l'Institut catholique de Paris, chroniqueur au *Correspondant* et chanoine de Notre-Dame et d'Évreux. C'est encore le cas de Mgr d'Hulst (1841-1895), prédicateur à Notre-Dame à la suite de Mgr Monsabré, organisateur des « congrès scientifiques internationaux des catholiques », recteur de l'Institut catholique de Paris avec pour collaborateur Alfred Loisy qu'il défendit au début de « l'aventure » moderniste. Il fut un opposant notoire à la politique de ralliement ; à la Chambre des Députés, il succéda à Mgr Freppel et prit la défense des catholiques ou des droits de l'Église et

ne masquait ni ses convictions monarchistes, ni son catholicisme social.

Il n'en reste pas moins vrai qu'indépendamment de leurs concessions diverses aux sciences naturelles et de leurs soucis politiques variés, les différents auteurs catholiques recensés invalident le darwinisme par une même dénonciation des conséquences morales et sociales de cet évolutionnisme vulgarisé par les républicains. Dans la plupart des cas d'ailleurs, ce sont ces conséquences morales et sociales du darwinisme – diversement dénoncées nous le verrons – qui conditionnent l'acceptation ou tout simplement la discussion de la scientificité des thèses darwiniennes. Aussi faut-il replacer à leur juste mesure l'attitude de ces quelques catholiques que nous appellerons modernistes par commodité : ils offraient certes l'image d'une Église plus en prise avec les sciences de leur temps – ce qui leur valut des déboires avec leurs coreligionnaires –, mais leur timide concession à un transformisme limité ne doit pas masquer leur véritable objectif. Mgr Baudrillard, biographe de Mgr d'Hulst le rappelle : « Après avoir combattu tous les systèmes qui, à côté de celui de saint Thomas, tenaient encore une place dans l'enseignement catholique, le cartésianisme, l'éclectisme, l'ontologisme, il se jeta dans une lutte corps à corps avec ce qui lui paraissait le résumé de toutes les erreurs contemporaines, le monisme évolutionniste, cet aboutissement des deux courants qu'il percevait au travers du ^{XIX}^e siècle, l'un idéaliste et métaphysique, sorti du criticisme kantien et ayant reçu de Hegel sa direction définitive ; l'autre positiviste et scientifique, issu de Comte et Stuart Mill, trouvant son expression suprême dans la conception naturaliste de l'évolution formulée par Lamarck et dont Darwin, puis Spencer et Hegel avaient fait un système général du monde. Peut-être Maurice d'Hulst s'est-il exagéré la portée présente et l'avenir de cette doctrine ; toujours est-il qu'elle exerçait, il y a vingt ans, un empire immense et qu'il a rendu le plus éminent service en la combattant, soit en elle-même soit dans ses éléments constitutifs : le positivisme, l'idéalisme, le criticisme, le transformisme, l'immanence. Si telles de ces théories

ont toujours perdu de leurs crédits, qui oserait affirmer que les polémiques soutenues par Mgr d'Hulst et les idées répandues par lui n'y sont pas pour une part ? » (Baudrillard : 1921, pp. 21-22).

Aussi l'ensemble des catholiques modernistes ou non qui s'insurgent contre la vulgarisation du darwinisme empruntent un identique argumentaire. Les doctrines darwiniennes sont diffusées avec « inconscience » auprès des classes populaires ouvrières, par des naturalistes, des anthropologues et des hommes politiques matérialistes. Ainsi le darwinisme colportant des idées non créationnistes (l'homme descend de l'animal) véhicule l'athéisme et donc sape les notions morales, ce qui implique un danger pour l'ordre social existant. À terme n'est-il pas responsable de l'essor du socialisme en France ? Sans doute avons-nous résumé par trop schématiquement les idées exprimées plus ou moins subtilement par les différents auteurs mais ainsi s'exprime l'argumentation dominante. Selon le contexte politique, chacun aura « son matérialiste », « son darwinien social » car si un point commun lie les différents auteurs, c'est une identique condamnation des soubassements idéologiques du régime : le darwinisme leur apparaît comme un ciment idéologique potentiel.

L'enseignement des sciences naturelles contre les dogmes catholiques

Au début des années 1880, le débat s'est surtout cristallisé autour de la question scolaire. Pour l'abbé J.-N. Boulay, professeur de botanique à l'université catholique de Lille, la loi du 28 mars 1882 « réglant l'organisation pédagogique et le plan d'études des écoles primaires publiques » et introduisant l'obligation d'enseigner à l'école primaire les sciences naturelles est une « tactique de la franc-maçonnerie [...]. Ce sont les sciences naturelles qui sont choisies de préférence comme champ d'expérience pour semer l'athéisme dans les écoles » (Boulay : 1883, tome 2, p. 9). Il souligne, par ailleurs : « [...] La loi du 28 mars est une œuvre maçonnique, une œuvre de haine, inspirée et réalisée par des sectaires aveugles qui

espèrent écraser à bref délai les dernières résistances de la société chrétienne, étouffer dans les générations nouvelles les dernières lueurs de la vérité religieuse. [...] Le but étant d'exclure l'enseignement religieux de l'école et de le rendre impossible hors de l'école, on a surchargé le programme de l'enseignement primaire de telle sorte que le temps nécessaire à l'étude du catéchisme manquât matériellement : de là ces mille métiers introduits à l'école en pure perte, de là cette place exagérée assignée par la loi aux sciences naturelles si facilement encombrantes. Ces sciences touchent d'ailleurs aux questions les plus graves concernant l'origine du monde et de notre espèce en particulier ; elle fourniront dès lors à l'instituteur des nouvelles couches, des thèmes parfaitement choisis de déclamations contre les dogmes catholiques. » (Boulay : 1882, tome 1, p. 12).

La commission des sciences naturelles de ce « plan d'étude pour l'enseignement secondaire des lycées » et des « écoles primaires » comprenait J. Chatin, P. Bert, Vulpian et G. Pouchet, et l'élite scientifique française non seulement était favorable à cette réforme (E. Perrier, J.-L. de Lanessan, G. Bonnier), mais considérait que : « L'enseignement de la biologie était restitué aux études classiques. Il avait été autrefois supprimé par des hommes de la réaction trop clairvoyants pour se méprendre sur la véritable partie des sciences de la vie et sur leur rôle dans l'histoire de l'affranchissement de l'esprit humain ³. » L'abbé Boulay pouvait donc rapidement identifier ses ennemis idéologiques. Paul Bert (1833-1896) alors ministre de Gambetta à l'Instruction publique, et éditeur de 1879 à 1885 de la *Revue scientifique*, était donc le principal ennemi localisable avec ses collègues naturalistes E. Perrier, J.-L. de Lanessan ou G. Pouchet, professeur de sciences à Rouen. Paul Bert en moins, ce furent à peu de chose près les mêmes responsables que stigmatisa le prêtre fixiste Lavaud de Lestrade en 1895, auteur en 1885 d'une *Réfutation abrégée et méthodique du transformisme et darwinisme*. Les vulgarisateurs d'un transformisme niant Dieu, aboutissant au matérialisme et fragilisant « la classe ouvrière et les enfants des écoles » étaient identifiés en E. Perrier, G. Pouchet ou

en l'école préhistorique (les anthropologues P. Broca, G. de Mortillet et A. Hovelacque), militants républicains reconnus par ailleurs. Identique rhétorique également avec l'abbé Paul de Broglie sans doute plus subtile et plus nuancée et surtout sujette à évolution rapide en l'espace de quelques années. Le fait est d'autant plus perceptible que le professeur d'apologétique de l'Institut catholique de Paris fut prolix (Broglie : 1885 ; 1886 ; 1889 ; 1891, pp. 407-440 ; 1893, pp. 644-665). Son analyse est plus subtile car il différencie sciemment l'évolutionnisme moral de l'évolutionnisme scientifique. Si son jugement reste inflexible sur les six années de réflexion quant à sa perception de l'évolutionnisme moral, en revanche des concessions sont sensibles sur le problème de l'évolutionnisme scientifique. Dans les deux développements relatifs aux conséquences de l'idée évolutionniste, de la même façon il va segmenter deux catégories d'émetteurs. Les philosophes monistes et évolutionnistes dans un cas (H. Spencer, J.-M. Guyau, A. Fouillée) ou des politiques (P. Bert, P. Leroux, E. About) et les naturalistes dans l'autre (E. Perrier, E. Haëckel, Ch. Darwin). Dans tous les cas, ce sont les conséquences morales et sociales du darwinisme – de « l'évolutionnisme » pour reprendre son expression – qui conditionne la validité scientifique des thèses darwiniennes pour P. de Broglie. Les articles de l'abbé de Broglie sont sans doute conjoncturels puisque venait de paraître *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, de J.-M. Guyau. Du point de vue de Paul de Broglie, la philosophie spencérienne représentative de ces « doctrines dégradantes et révoltantes qui vont chercher les sources de la vertu dans les instincts des bêtes » s'infiltrait de manière croissante dans le milieu républicain. L'évolution des doctrines morales (de la morale spiritualiste de Compayré, à la morale athée de Paul Bert pour finir à la morale évolutionniste de Guyau) lui semblait suivre l'évolution des idées politiques (de l'opportunisme, au radicalisme pour finir au socialisme) (Broglie : 1885, pp. 5-6). Mais au delà des avatars évolutionnistes, des doctrines morales de Guyau et d'A. Fouillée, il intente un procès à la philosophie moniste de Herbert Spencer, l'auteur de *Data of ethics* et

de *The principles of sociology*. Cette philosophie lui apparaît pernicieuse car elle implique l'évolution d'un univers sans référence à une cause première, postule l'origine animale de l'homme et donc implique une évolution des idées morales soit « la variabilité et la contingence de la morale » (Broglie : 1885, pp. 8-11 ; 1886, p. X).

La diffusion d'une doctrine morale contingente, qu'il considère comme peu scientifique car non fondée sur des faits mais sur une métaphysique idéaliste à la Hegel, lui semble donc préjudiciable pour l'ordre social et pouvant inaugurer la barbarie :

« Il est possible de prouver que si la vieille morale ne saurait se passer de l'idée de Dieu, une société civilisée à un degré quelconque ne saurait se passer de la vieille morale, que le changement de l'axe du monde moral que proposent si hardiment les théoriciens de l'évolution aurait, s'il était réalisable, des conséquences analogues à celles qu'entraînerait le déplacement brusque de l'axe de la terre, que les édifices sociaux s'écrouleraient et qu'une barbarie, pire que l'état actuel des peuples les plus sauvages, suivrait nécessairement la diffusion universelle des nouvelles doctrines [...]. La science s'appuie sur la morale. Le monde n'est qu'une illusion. La science arrive, explique l'illusion ; la morale disparaît ; mais comme conséquence la société s'écroule [...] la guerre civile éclate partout. » (Broglie : 1886, pp. X, 200, 201)

L'abbé de Broglie dans ses divers écrits maintint intact son acrimonie contre l'évolutionnisme moral car les vulgarisateurs étaient proches des décideurs républicains – ce qui était juste dans le cas d'Alfred Fouillée et de Jean-Marie Guyau – et qu'au travers du débat sur les doctrines morales, se jouaient la question scolaire et surtout l'emprise de l'Église sur l'éducation. L'abbé de Broglie en convenait d'ailleurs : « La campagne dirigée contre la morale religieuse [...] est pratique. Elle tend à arracher à l'Église l'enseignement de l'enfance et à le conférer à des maîtres chargés d'enseigner une morale sans Dieu » (Broglie : 1885, p. 7). On constate en revanche moins de stabilité dans ses positions relatives à l'évolutionnisme scientifique. D'un refus catégorique de tout

évolutionnisme en 1865 au profit de thèses fixistes et d'un catastrophisme cuviériste, il esquisse en 1886 l'hypothèse d'un transformisme « créationniste » limité au monde animal, idée qu'il développe plus pleinement en 1891, après avoir même accepté l'idée de la très haute antiquité de l'homme, révision d'importance :

« Ni l'apparition successive de types, ni leur enchaînement ne sont en opposition avec l'enseignement de l'Église. Bien plus, le transformisme lui même, sous la forme que lui a donnée Darwin, a droit de cité dans les écoles catholiques et l'enseignement public de ces théories n'a attiré sur ceux qui l'ont donné aucune réprobation. Il suffit aux évolutionnistes pour rester catholiques de respecter deux dogmes essentiels : la création primitive de l'univers et une nouvelle intervention du créateur pour donner à l'homme une âme douée de raison et appelée l'immortalité. »
(Broglie : 1891, pp. 416, 435 ; 1886, pp. 314-317 ; 1885 : pp. 27-41)

Enfin dans ses derniers articles (Paul de Broglie fut assassiné en 1895) datés de 1891, il réfute l'argument de Taine selon lequel l'Église s'éloigne de la science moderne, et cherche au contraire à démontrer que l'Église de cette décennie se réconcilie avec la science, au travers de la question transformiste ou des problèmes d'anthropologie. Cette science ne doit pas être confondue avec le scientisme ou une métaphysique évolutionniste encore que le concept de « vraie » science soit problématique et pour le moins idéologique : « Entre la vraie science et la doctrine catholique, les conflits ne seront qu'accidentels et la conciliation pourra toujours se faire. Ce sera, au contraire entre la métaphysique qui nie la création et exclut le surnaturel, et le christianisme que l'opposition se manifestera de plus en plus » (Broglie : 1891, pp. 436-437). Dans un chapitre ultérieur, nous verrons que Mgr d'Hulst eut un comportement analogue à l'encontre de F. Brunetière lorsque ce dernier dans un emportement de néophyte dénonça la banqueroute de la science en 1895. Loin de surenchérir, par un article il tint à différencier science et scientisme, « œuvre de savants » de « philosophie des savants » (Hulst : 1895, p. 97 ; Baudrillard : 1921, pp. 198-201).

Le transformisme convoqué au premier Congrès scientifique international des catholiques

Le premier « Congrès scientifique international des catholiques » qui se tint à Paris du 8 au 13 avril 1888, attirant cinq cents personnes sur les mille six cent trente adhérents officiels, fut aussi un moment où des catholiques « progressistes » débattirent des utilisations extra scientifiques du darwinisme... ou tout simplement du transformisme. Des thèmes se rapportant aux théories évolutionnistes furent abordés dans quatre sections (sciences philosophiques, sciences juridiques, sciences naturelles et sciences anthropologiques) des six qui composaient le congrès. Les deux autres sections étaient centrées sur les sciences religieuses et les sciences historiques. Les conséquences morales, sociales ou politiques du darwinisme firent précisément l'objet d'études en tant que telles de trois communications (A. de Margerie, C. S. Devas, communication en anglais traduite en français par Claudio Jeannet, et le chanoine Duilhé de Saint Projet). Pour le reste, les communications s'inscrivirent dans des débats plus scientifiques ou théologiques puisqu'il s'est principalement agi de mesurer le darwinisme à l'étalon des dogmes catholiques et de refuser d'étendre l'hypothèse transformiste à l'homme. Le transformisme limité à l'espèce animale recevait au sein de ce congrès une adhésion des plus timides ⁴.

En règle générale, les arguments échangés ou les auteurs évolutionnistes analysés, furent sans surprise. Lorsque Amédée de Margerie, doyen de la faculté catholique des lettres de Lille, analyse la morale évolutionniste, il s'intéresse moins aux conséquences qu'aux principes philosophiques du système de Herbert Spencer « le métaphysicien officiel de l'école évolutionniste » ou de celui « hédoniste » de J.-M. Guyau. Sa démonstration vise à prouver que loin d'être scientifiques, les propositions de Spencer et de Guyau ont reconstruit une métaphysique symétrique au système religieux : « D'instinct on s'est tourné vers cette métaphysique qu'on avait expulsée, c'est-à-dire, au fond, vers la pensée d'un

monde supérieur, vers la pensée de Dieu ⁵. » Conclusion qui fit débat puisque l'abbé de Broglie jugea que la réfutation était incomplète, A. de Margerie ayant occulté le caractère évolutif, contingent et héréditaire de la morale spencérienne ⁶. La lecture de la communication de Devas par l'économiste de l'école d'Angers de Mgr Freppel, C. Jeannet, ne suscita par ailleurs aucune réaction. Il présentait un état des lieux du malthusianisme de droite (école du « moral restreint ») et de gauche (propagande relative à la stérilité artificielle) et sa communication ne faisait qu'esquisser des craintes quant à une synergie doctrinale entre malthusianisme et darwinisme où l'homme non guidé par une morale et ravalé à un animal évolué pouvait faire l'objet de mesures eugénistes ou avoir une éducation « réglée comme l'élevage d'un troupeau »... de sorte que, conclut la communication, « Ou l'homme est quelque chose de plus que le plus élevé des mammifères ou la doctrine sur la vie de famille qui jusqu'à présent a prévalu dans les pays chrétiens n'est qu'une superstition malfaisante ⁷. »

Ce fut la dénonciation, cette fois appliquée au champ français, développée par le chanoine Duilhé de Saint-Projet dans sa communication *Le problème anthropologique et les théories évolutionnistes* qui fut la plus concrète et la plus argumentée. Ce ne sont pas les philosophes tels Spencer ou Guyau qui sont visés mais les anthropologues « tenants du matérialisme scientifique » et « d'un transformisme moniste ». L'athéisme et l'évolutionnisme de ces rationalistes étaient perçus comme dissolvants de la morale traditionnelle et corrupteurs de la jeunesse des écoles : « Une vaste école de savants fort accrédités suivie de nombreux et ardents disciples, semble n'avoir qu'un but : effacer les caractères irréductibles qui font de l'âme humaine une création spéciale de Dieu dans la nature, montrer l'homme comme le dernier terme d'une évolution continue ⁸. » Il se fait d'ailleurs plus précis et nomme tout particulièrement l'école d'anthropologie de Paris et une longue liste de travaux comme foyer d'irreligion, d'athéisme voire de haine de l'Église. (M. Duval, Besunis de Nancy, Testut de Lyon, Bordier, A. Hovelacque, Ch. Letourneau, C. Royer, Ch. Richet,

E. Perrier). Cette communication du chanoine fut celle d'ailleurs qui généra les débats les plus vifs. Le Dr Maisonneuve, l'abbé de Broglie, le marquis de Nadaillac, le R. P. Bordes et le chanoine Duilhé de Saint-Projet discutèrent autour de trois points problématiques : le transformisme peut-il être accepté uniquement appliqué à l'animal ? Le transformisme peut-il être étendu à l'homme limité à sa seule enveloppe charnelle ? Si les thèses évolutionnistes s'appliquent à l'animal, l'instinct s'inscrit-il dans le progrès évolutif ? Hormis le Dr Maisonneuve, la majorité des auteurs s'exprimait plutôt en faveur d'un transformisme limité à l'enveloppe organique des animaux. Certains intervenants souhaitaient rester sur le terrain anthropologique, d'autres considéraient que la question était indissociable des considérations philosophiques. Ces débats eurent quelques ondes de résonances, puisque deux jours plus tard le mercredi 11 avril, des vœux furent émis, votés et acceptés : « La section d'anthropologie du Congrès international des savants catholiques, considérant qu'une certaine école anthropologique se livre à une grande propagande, soit parmi la jeunesse des écoles, soit dans le peuple même, et ce au profit de l'athéisme, et en haine non dissimulée de l'Église et de sa doctrine, émet le vœu : 1) Qu'un enseignement de l'anthropologie soit institué partout où la chose sera possible, soit dans les grands séminaires, soit dans les universités catholiques. 2) Qu'on organise des comités de conférences ayant pour mission d'aller combattre l'ennemi devant le peuple même. 3) Qu'il soit fondé une revue scientifique des deux mondes pour mettre les écrivains et conférenciers catholiques à même de traiter les questions anthropologiques avec compétence et avec connaissance de cause
9 . »

Si l'on résume l'ensemble de ces échanges, les émetteurs d'un évolutionnisme aux conséquences morales et sociales sont clairement identifiés par leurs contradicteurs : Les philosophes évolutionnistes (H. Spencer, J.-M. Guyau, A. Fouillée), quelques naturalistes (E. Perrier, G. Pouchet) et surtout l'école d'anthropologie de Paris, et plus conjoncturellement certains

hommes politiques, tel Paul Bert. Les dangers de la diffusion des idées transformistes et évolutionnistes sont aussi clairement évoqués : le matérialisme induit est corrupteur, dissolvant d'une morale catholique et surtout de l'ordre social.

Le christianisme contre le spencérisme social

Parler de résistance au darwinisme social peut sembler une formule hâtive au regard de la multiplicité des sources idéologiques des républicains de gouvernement. Le fait n'est pas si certain si l'on considère les premières réactions de catholiques sociaux non citées il est vrai, par les divers universitaires catholiques de la période. L'économiste belge et zéléteur d'un christianisme social, Émile de Laveleye traduisit en France sa correspondance avec Herbert Spencer aux éditions Félix Alcan en 1888, soit sa polémique relative aux méfaits du libéralisme économique. Le titre donné à ses échanges épistolaires est symptomatique *L'État et l'Individu ou Darwinisme social et christianisme*, réponse en fait aux articles de Spencer intitulés « L'individu contre l'État », publiés dans *The Contemporary Review* et traduits en français en 1889. Son analyse est classique dans sa double dénonciation du libéralisme et du socialisme, mais intéressante dans les liens établis avec le darwinisme. Émile de Laveleye combat surtout les économistes libéraux qui appliquent les lois darwiniennes au monde économique assimilant la survie du plus fort à la survie du plus riche. Une telle politique darwinienne sociale provoqua l'essor du socialisme. Dans ce même article d'ailleurs, il analyse les méfaits et les paradoxes de cette « sociologie évolutionniste » ou « darwinisme social » des économistes libéraux et de Herbert Spencer plus précisément : crainte du retour à un état sauvage anté-civilisation (le général Moltke ne prêche-t-il pas la guerre ?), lois humaines de conservation du capital ou de l'héritage faussant le jeu de la concurrence et de la sélection naturelle, mise en place d'un *statu quo* social antisélectif... et bien sûr aux antipodes d'un ordre humain calqué sur des lois darwiniennes propres au monde

animal, il préfère un monde de charité et de justice défendu par le christianisme. La réponse de Spencer commentée par E. de Laveleye mérite d'être signalée car elle permet de signifier la paternité de certaines idéologies. Ainsi H. Spencer considère que ses idées sont antérieures au darwinisme (*Social Static* date de 1851) et de toute manière limitées au monde industriel et tempérées par une charité supportée par les individus.

Commentaire d'Émile de Laveleye : « Pour désigner les lois biologiques de la lutte pour l'existence et de la survie des plus aptes, j'ai employé l'expression "lois darwiniennes" parce-que c'est sous ce nom qu'elles sont généralement connues. Mais je n'ai nullement entendu enlever à M. Spencer la gloire d'avoir été le premier à les formuler, [...] [je voulais démontrer] où aboutissaient les lois darwiniennes ou plutôt spencériennes appliquées à la société. » (Laveleye : 1888, pp. 409-410).

En raison des faibles audiences d'Émile de Laveleye, hormis parmi les économistes libéraux du *Journal des économistes* ¹⁰, il ne convient pas de trop s'attarder sur ses articles mais ils sont néanmoins riches d'informations : le darwinisme social entendu comme l'application des lois darwiniennes dans le registre économique est défini comme un spencérisme social ; le terme darwinisme social est connoté péjorativement en raison même des critiques portées à l'encontre du darwinisme par les catholiques (le transformisme, dissolvant de la morale) ; cette sociologie évolutionniste par ses conséquences politiques, provoque des désordres sociaux et donc facilite l'essor du socialisme – nous verrons que cette dernière partie de l'argumentaire fut une constante dans les polémiques des catholiques sociaux de l'après 1903, de l'ère du pape Pie X enrichi d'une autre idée toute aussi polémique d'ailleurs – ; les socialistes furent assimilés à des darwiniens sociaux en raison de leur athéisme, de leurs thèses évolutionnistes et d'une propagande fondée sur le thème de la lutte. Ces idées sont d'ailleurs perceptibles dans certains articles du marquis de La Tour du Pin, parus dans « L'Association Catholique » de 1887 à 1894 mais qui eurent une audience nationale lorsqu'ils furent regroupés et

publiés en 1907 sous le thème *Vers un ordre social chrétien – Jalons de route (1882-1887)*.

De 1881 à 1894, une équation naturaliste et darwinienne était tirée entre libéraux et socialistes, les uns responsables de la diffusion d'un « athéisme officiel » et les autres cherchant à transformer les conditions de la lutte pour la vie en érigeant « la négation en croyance, la matière en cause première, la jouissance en fin dernière », conception encore inférieure à celle de Darwin car « la loi de Darwin fonctionne à rebours pour l'humanité, c'est-à-dire que celle-ci livrée aux seuls instincts de sa nature corrompt, loin de progresser par voie de sélection, tombe dans la barbarie comme on le voit des peuplades sauvages, épaves d'antiques et florissantes civilisations. » (in *La Tour du Pin* : 1881, pp. 108, 124 ; 1887, pp. 165, 179 ; 1893, pp. 200-201 in 1907). Cette argumentation antidarwinienne appliquée symétriquement aux libéraux et aux socialistes allait méthodiquement être développée une décennie plus tard... curieusement à un moment de reflux de l'interprétation darwinienne de l'ordre social parmi les acteurs politiques.

NOTES

1. Voir notes du *Congrès scientifique international des catholiques*, Paris, 1888, pp. VII-VIII, XIII-XXI ; lire Minois : 1991, pp. 250-258 ; Paul : 1972, pp. 82, 93.

2. Minois : 1991, p. 259 ; Baudrillard : 1921, p. 18 ; P. Duhem avait, avec facétie, publié un livre de caricatures intitulé *Au pays des gorilles*, Paris, 1880.

3. G. Pouchet, *Revue scientifique*, 1882, p. 548 ; cité par Boulay : 1883, p. 8. Par ailleurs l'abbé Boulay cite l'ensemble des articles de Perrier, de Lanessan, de Bonnier et de leurs débats dans la *Revue internationale des sciences* de 1878 et la *Revue scientifique* de 1878.

4. Dans la section « sciences philosophiques » (tome I), J. Gmeiner, « Doctrina H. Spencer de evolutione rerum » (pp. 178-184) ; A. de Margerie, « La morale évolutionniste », pp. 184-203 ; en « sciences juridiques » (tome II), C. S. Devas,

« Les doctrines malthusiennes et darwiniennes en Angleterre » pp. 217-227 ; en « sciences naturelles » (tome II) Dr L. Maisonneuve, « Doctrines philosophiques et théories physiologiques contemporaines sur la vie », pp. 556-563 ; en « sciences anthropologiques » (tome II) H. Amard, « Deux objections contre le monogénisme », pp. 613-621 ; Duilhé de Saint Projet, « Le problème anthropologique et les théories évolutionnistes », pp. 621-634 ; abbé P. de Broglie, « Le transformisme et la sociabilité de l'homme », pp. 634-638 in *Rapport du Congrès scientifique international des catholiques*, Table des matières, tome I, pp. I-VII.

5. A. de Margerie, « La morale évolutionniste [...] », *op. cit.*, p. 201.

6. P. de Broglie in *Congrès scientifique international des catholiques (...) –*, p. 411-412.

7. C. S. Devas, *op. cit.*, p. 223.

8. Chanoine Duilhé de Saint-Projet, in *Congrès scientifique [...]*, pp. 621-622.

9. *Congrès scientifique [...]*, pp. 775-777, 783.

10. Voir les échanges entre E. de Laveleye et les économistes Dameth, Block, Courcelles Seneuil, Dangin, sur le thème « Les lois naturelles et l'objet de l'économie politique », dans le *Journal des économistes* d'avril à juin 1883.

Partie III. De 1900 à 1918 : la récession du darwinisme social

Chapitre premier. Fin de siècle : le temps des premières ruptures

Au sortir de la guerre de 1870, quelques rares textes de philosophes – Charles Renouvier, Elme Marie Caro – avaient avec lucidité, quoique pour des raisons très diverses, démontré la potentielle plasticité idéologique du darwinisme utilisé à des fins politiques et s'étaient montrés critiques à la fois sur cette impérieuse nécessité scientiste des jeunes républicains de fonder toute une eschatologie politique sur la science, et sur les mécanismes argumentaires employés. Si Elme Marie Caro joua sans doute un rôle mineur dans l'histoire de la philosophie, en revanche Charles Renouvier fut l'un des principaux acteurs du renouveau kantien en France et l'un des principaux inspirateurs de l'idéologie de la III^e République. Il reste que leurs mises en garde relatives à l'utilisation idéologique des sciences naturelles furent faiblement entendues au regard de l'aventure scientiste des années 1880 à 1900.

À l'extrême fin du XIX^e siècle, surgissent un certain nombre de textes comme ceux de Ferdinand Brunetière (1849-1906) – dont nous allons de suite reparler – qui font écho à ces premières analyses de Renouvier et Caro. Reçus dans une conjoncture historique bien différente, ils ne furent pas provincialisés dans d'obscurs débats d'érudits, mais furent débattus en place publique quand ils ne furent pas « affaire d'État ». Dans un même ordre d'idées, à peu d'années de distance apparaissent les premiers articles ou ouvrages de synthèse délivrant une réflexion distanciée sur ce courant sociologique qu'est le darwinisme social : ils abordent et traitent un phénomène qui semble daté, que l'on peut circonscrire, qui peut faire l'objet d'une histoire. Ne peuvent être

occultés non plus les textes que l'on pourrait qualifier d'autocritiques émergeant dans les champs des sciences sociales, écrits par des auteurs coutumiers d'analyses biosociales (Ambon : 1899, pp. 343-352 ; Fagès : 1899, pp. 28-42 ; Ruysen : 1906, pp. 558-579 ; Fouillée : 1904, pp. 546-574 ; Novicow : 1910). Manifestement cette relative agitation éditoriale témoigne d'une modification du paysage intellectuel et sans doute d'un désenchantement à l'égard du scientisme et de ses principales manifestations. Non pas que le début du ^{xx}e siècle fut synonyme de chant du cygne du darwinisme social mais d'idéologie dominante, globale, diffuse ou de gouvernement, il évolua vers des cultures ou des mécanismes argumentaires de groupes politiques numériquement plus restreints, politiquement plus radicaux et quelquefois aux objectifs antagonistes. Parallèlement, il est possible d'identifier différentes vagues chronologiques de critiques du darwinisme ou du lamarckisme social... et de ce point de vue, il conviendra de s'interroger sur la contre tendance, au regard de l'ensemble de la production retenue pour notre étude, des analyses critiques provenant des autorités et des élites catholiques. Cet essor de la critique à l'égard des thèses darwiniennes sociales, ce reflux d'une culture dominante vers des cultures spécifiques de groupes politiques plus restreints, cette bipolarisation politique quant à leurs modalités d'utilisation entre 1900 et 1914, témoignent donc d'une crise, d'une rupture dont nous avons tenté de retrouver les causes.

Au plan idéologique et politique, le tournant du siècle consacre la conjonction des crises, fruits d'histoires à temporalités différentes d'ailleurs, qu'il nous faudra mesurer ou simplement rappeler, pour mieux comprendre les divers procès intentés au darwinisme durant la période : séisme provoqué par l'affaire Dreyfus qui fut le catalyseur de reclassements politiques d'importance ; crise des bases philosophiques d'une science positiviste ; crise générale du scientisme dont témoigne la montée en puissance de courants idéalistes ; crise d'une conception consensuelle des théories évolutionnistes et naissance d'une opposition entre néodarwinisme

et néolamarckisme aboutissant à un constat et à un sentiment d'une « crise du transformisme » ; crise moderniste au sein de l'Église née de la tentative de mise en cohérence de l'exégèse biblique avec les attendus des sciences philologiques, archéologiques et naturelles, bornée par les deux encycliques « De providentissimus Deus » de Léon XIII en 1893, et « Pascendi Dominici Gregus », de Pie X en 1907 ; et enfin derniers soubresauts d'une crise entre l'Église et l'État. Nous pourrions décliner ainsi à l'envi, le catalogue des difficultés idéologiques de cette fin de siècle. Cette recension vise simplement à nous préserver d'une analyse réductrice et simplificatrice et à nous empêcher de grossir démesurément le regard porté par les contemporains sur les responsabilités réelles ou supposées du darwinisme.

Néanmoins dans notre recherche d'événements fondateurs explicatifs du déclin ou d'une modification des discours relatifs au darwinisme ou au lamarckisme social, il nous a semblé que les turbulences causées par les évolutions du darwinisme scientifique ne pouvaient être écartées... Manifestement, les réévaluations des thèses darwiniennes à la suite de l'antagonisme entre le néolamarckisme et le weismannisme semblent avoir eu quelques incidences sur les philosophies politiques. Les débats du siècle, même ceux de la science, ont imposé à nombre de clercs de redéfinir leur vision du monde scientifique. Dans tous les cas de figure, il s'agit de rendre compte de l'acculturation darwinienne d'une génération intellectuelle.

Deux événements apparaissent *a posteriori* comme de précieux indicateurs de reclassements idéologiques ou des témoignages d'une maturation d'une génération à l'égard du choc provoqué par l'introduction du darwinisme dans la culture européenne prouvant peut-être plus simplement la sortie d'un scientisme naïf.

Nous serons attentif aux argumentaires développés durant quelques années par un critique littéraire, alors véritablement influent, Ferdinand Brunetière. D'une part, ce personnage, dont nous brosserons rapidement l'itinéraire intellectuel, est intéressant

par sa paradoxale évolution. D'évolutionniste convaincu, il se convertit progressivement au catholicisme à l'image d'un Paul Bourget, ce qui annonce le raisonnement maurrassien car comme le précise Pascal Ory, ce sont « autant de pensées formées dans une philosophie déterministe, mais qui la font désormais servir à la défense et illustration de traditions multiséculaires » (Ory : 1986, p. 38). D'autre part, sa sortie de l'évolutionnisme et du scientisme ne se fit pas simplement, puisqu'il publia quelques articles polémiques dénonçant « la banqueroute de la science ». Lors de leurs parutions, ces articles provoquèrent un immense tollé de la part des républicains scientistes et anticléricaux du gouvernement. Dans la mesure où pour mieux souligner les faiblesses et les failles de la morale républicaine fondée pour partie sur les acquis de la science, le darwinisme et le darwinisme social furent fréquemment mobilisés et critiqués, ces débats devaient être analysés.

Le second événement sur lequel nous serons plus allusif car il fut longuement abordé en notre introduction générale est relatif à l'entreprise de réfutation de l'anthroposociologie par les jeunes sciences sociales. Sans doute les polémiques générées par Brunetière ne sont pas étrangères à cette maturation des sciences sociales mais nous souhaitons plus particulièrement démontrer la place à la fois importante et marginale d'anthroposociologues à rhétorique darwinienne tel Georges Vacher de Lapouge dans les débats scientifiques et politiques du siècle. Place marginale, car leur influence politique sur les acteurs politiques de la période fut quasi nulle. En revanche, leur rôle fut singulièrement important si l'on songe qu'au plan épistémologique, c'est entre autres par le travail de réfutation de leurs thèses que la sociologie et la science politique française se sont émancipées des sciences anthropologiques et biologiques et se sont fondées en sciences autonomes « dénaturalisées ».

Le séisme Brunetière... la « banqueroute du darwinisme » ?

L'objet de la polémique

L'intitulé de notre chapitre est un contrepoint à l'excellent article précité de Harry W. Paul intitulé « The Debate over the bankruptcy of science in 1895 ». Ce dernier ayant parfaitement analysé le contexte et les enjeux des polémiques provoquées par les différents articles de Ferdinand Brunetière en ce début d'année 1895, nous ne reprendrons pas l'analyse complète de l'événement et nous nous limiterons à l'examen des argumentaires échangés en la circonstance, relatifs à l'évaluation, par les protagonistes d'alors, de l'influence darwinienne dans la culture républicaine. Nous développerons cet examen en deux temps : tout d'abord nous signifierons la singularité de la personnalité de F. Brunetière et rappellerons la chronologie des événements en délivrant au passage à gros traits la nature des arguments échangés et les positions sociales et intellectuelles des acteurs impliqués. En un deuxième temps, nous serons plus attentif à l'autocritique dévoilée par F. Brunetière en des articles ultérieurs et tenterons de déterminer si ces arguments furent partagés par d'autres convertis comme Paul Bourget ou par la hiérarchie catholique.

Il n'est pas inutile de dresser l'itinéraire intellectuel de Ferdinand Brunetière afin de mieux estimer l'audience et la pertinence de ses articles. Ce critique littéraire débuta singulièrement dans la profession puisqu'il échoua à deux reprises au concours d'entrée à l'École normale supérieure, auquel il ne se représenta pas pour cause de guerre de 1870. La guerre franco-prussienne terminée, après avoir vécu de répétitions, il intégra sur les recommandations de Paul Bourget l'équipe de la *Revue des Deux Mondes*, dont il devint l'un des directeurs à partir de 1893 avec pour collaborateurs des chroniqueurs tel Jules Lemaître (1853-1914), futur collègue à l'Académie Française – Brunetière y fut élu en 1894 – et au sein de l'antidreyfusarde ligue de la patrie française (à partir de 1899). Parallèlement, Ferdinand Brunetière fut maître de conférences à l'École normale supérieure à partir de 1886, dispensa des cours à la Sorbonne et à l'Odéon. Il se fit d'ailleurs suppléer dans cette activité

dès 1892, avant de disparaître complètement du corps professoral en 1903, conséquence probable des débats entre dreyfusards et antidreyfusards au sein de l'enceinte universitaire. On retiendra surtout de ce portrait que l'autodidacte Brunetière exerça durant les vingt dernières années du siècle un véritable magistère intellectuel bien que rétrospectivement ses analyses littéraires n'apparaissent pas des plus pertinentes au regard de ses féroces critiques de l'œuvre de Charles Baudelaire, de Jules Vallès ou d'Émile Zola (Brunetière : 1882 ; Netter : 1993, p. 67 ; Zeldin : 1978, tome 1, p. 391). L'histoire aura d'ailleurs moins retenu ses activités littéraires, qui pourtant firent sa renommée première, que ses coups d'éclat politiques, d'une part en raison de sa progressive conversion au catholicisme de 1890 à 1900 puis par son antidreyfusisme militant au sein du comité de la ligue de la patrie française. Insistons dès maintenant sur l'atypisme du personnage, relevé par tous les historiens, que ce soit au plan de son catholicisme ou de son antidreyfusisme. Le catholicisme de combat manifesté par Brunetière, non sans une certaine fougue de néophyte, afin de défendre la tradition de l'Église contre certains développements de la science, n'est pas représentatif de l'état d'esprit du clergé et de la hiérarchie catholique. De même, son antidreyfusisme n'est pas motivé par un antisémitisme qu'il condamne et dont il rend coupable les savants – anthropologues et linguistes – mais par une volonté de défendre l'armée seule en mesure d'assurer « la protection du territoire national, non seulement le rayonnement français dans tous les ordres mais encore l'existence même d'un régime démocratique » (Winock in Birnbaum : 1994, p. 548). Enfin dernière touche au portrait intellectuel de Ferdinand Brunetière, expliquant notre propre intérêt envers cette figure historique : ses positions et évolutions théoriques en tant que critique littéraire. S'il fut si bien écouté par les républicains anticléricaux et scientistes, ce fut en raison de la culture rationaliste voire évolutionniste partagée. Pour preuve, Léon Daudet, se souvenant en 1922 « des dogmes et marottes scientifiques » du XIX^e siècle, proposait, non sans une certaine verve

mordante, en Ferdinand Brunetière un exemplaire témoignage de figure littéraire contaminée par l'évolutionnisme ambiant de la fin du siècle :

« Examinons d'abord l'Évolution. Je ne puis écrire ce mot sans me représenter la vénération dont il a rempli le temps de ma jeunesse, mes contemporains, la Faculté, les professeurs en rouge, en jaune et en bleu, les académiciens, toute la boutique, comme disait un huissier irrespectueux de l'École de Médecine, à l'époque de mes études. Quand on avait dit Évolution, on avait tout dit. La pensée développée plus tard par René Quinton (cet esprit puissant et original) d'axes permanents et fixes, au milieu des lignes et tourbillons du changement, fût apparue alors comme un blasphème scientifique, si quelqu'un eût osé la formuler. De la biologie, le principe d'évolution, et de sélections ou perfectionnements évolutifs, avait gagné les régions littéraires et méditatives. Brunetière, critique d'une haute fantaisie, et auteur plaisant qui s'ignorait, mettait de l'évolution, comme d'autres mettent du sel ou de la moutarde, dans tout. Il assimilait les auteurs à des polypiers, les genres romanesques et dramatiques, qu'il classait puis déclassait arbitrairement, à des coraux. On ne lit plus ses pesants bouquins, depuis qu'il a quitté ce monde et évolué vers d'autres planètes [...] et l'on a tort. Leur ni-queue-ni-tête est salubre et récréatif. » (Daudet : 1922, pp. 112-113)

Brunetière fut effectivement un relais dans la vulgarisation du darwinisme scientifique, de précoces articles en témoignent, et un critique qui pratiqua, permit ou poursuivit – si l'on songe aux pratiques de Taine dans son *Histoire naturelle de la littérature anglaise* – les transferts épistémologiques du darwinisme scientifique au sein de la critique ou de l'histoire des formes littéraires (Brunetière : 1876, pp. 513-514 ; 1882). En 1891, Brunetière était encore caractérisé comme un importateur dans la critique littéraire de la méthodologie darwinienne. Dans un numéro du *Correspondant* daté du 10 novembre 1891, un commentateur du nom de René Doumic présentait ainsi avec chaleur sa méthode de travail appliquant l'idée d'évolution à la critique (Domic : 1891, pp. 441-458). Au fond, F. Brunetière, gagné alors par la fièvre darwinienne, reprenait le projet tainien d'une contextualisation de la création littéraire, d'une critique littéraire outillée méthodologiquement et aussi

efficacement que les sciences naturelles. Ses références et ses images étaient plus darwiniennes que lamarckiennes et si on les compare au travail de Taine sans doute étaient-elles tout aussi aventureuses. Si Brunetière est représentatif, nous allons le voir, d'une génération désenchantée à l'égard des possibilités de la science, il ne fut pas le dernier théoricien des formes artistiques à utiliser des analogies et une méthodologie empruntées aux sciences biologiques. Cette méthode de travail est encore repérable dans la structure de l'œuvre majeure du médecin Élie Faure (1871-1937), soit son *Histoire de l'art* qu'il commença d'écrire en 1907 (Faure in Rouche : 1940, pp. 81-83).

Ce long préambule était nécessaire pour mieux comprendre la « médiatisation » de la polémique provoquée par Brunetière. Dès le début des années 1890, il s'était manifesté comme un commentateur zélé des encycliques de Léon XIII qu'il finit par rencontrer à deux reprises en 1894 et en 1899. C'est l'article qu'il fit paraître au retour de sa première visite qui choqua l'opinion républicaine. Le 1^{er} janvier 1895, il publiait dans la *Revue des Deux Mondes* un article intitulé « Après une visite au Vatican » où il s'attaquait à la faillite partielle de la science. Plus exactement, sans remettre en question les apports scientifiques du transformisme, il cherchait à démontrer que les sciences naturelles et le darwinisme en particulier ne disaient rien sur l'origine de l'homme, sa nature et sa destinée et donc étaient inaptes à fonder une morale, ce qui, de son point de vue, réhabilitait le rôle primordial de la religion comme lien social. Il faut souligner ici la discrimination implicite que Brunetière établissait entre l'évolutionnisme et le transformisme. Était répudiée une morale « évolutionniste » mais non le transformisme néodarwinien de Weismann car cette dernière théorie pouvait encore conforter une représentation conservatrice voire catholique de l'ordre social. Ce fait n'échappa pas au chroniqueur Eugène Tavernier du quotidien *L'Univers* de Louis Veuillot :

« [Brunetière] développe une série de considérations qui prouvent que le catholicisme s'accorde parfaitement avec les meilleurs

instincts et avec les notions fondamentales de la nature et de la vie civilisée. Nécessité d'un enseignement doctrinal pour prémunir les individus contre le vertige intellectuel et pour leur rappeler les devoirs de la fraternité ; conformité du dogme du péché originel avec les théories scientifiques qui expliquent, par l'hérédité mélangée d'atavisme, les défaillances du libre arbitre, M. Brunetière soutient cette thèse au détail et d'une manière catégorique. Même le darwinisme et le matérialisme lui offrent des exemples qu'il tourne au profit de la doctrine religieuse. Appliquée avec circonspection, la méthode est légitime. On doit trouver dans tous les faits certains et dans tous les systèmes vérifiés la preuve de l'harmonie générale. [...] Le catholicisme ayant son point d'appui au-dessus de toutes choses embrasse toutes choses. » (Tavernier : 1895(a), p. 1)

Cet article de Brunetière provoqua une intense émotion au sein de l'élite républicaine. La riposte républicaine s'organisa en deux moments. D'abord ce fut par la parution d'articles à fortes visées anticléricales tels ceux du professeur de physiologie à la faculté de médecine et directeur de la *Revue scientifique* Charles Richet (1850-1935) et du chimiste, professeur au Collège de France, académicien, ancien sénateur et ministre Marcellin Berthelot (1827-1907). Ils réaffirmaient à quelques nuances près leur confiance si ce n'est leur foi dans le rôle social voire moral de la science. Pour Ch. Richet, la science était un moyen d'accéder à la vérité et ses acquis devaient induire une morale puisque les hommes arrachés des superstitions de l'au-delà étaient tenus par une nécessaire solidarité sur terre. Dans une telle configuration, la religion pouvait accompagner la science, seul guide de l'humanité. M. Berthelot développait quant à lui des arguments moins conciliateurs et prônait plutôt une nette séparation entre l'évolution des sciences et l'esprit religieux. Si la morale ne pouvait se concevoir hors de la science, en revanche à partir de l'idée kantienne de l'*a priori* la moralité ne pouvait avoir de lien avec la religion. Enfin trois mois plus tard, le moment clé de la campagne fut ce banquet organisé en l'honneur et sous la présidence de Marcellin Berthelot en « hommage à la science, source d'affranchissement de la pensée. » (Paul : 1972, pp. 309-312)

« Ce festin libre-penseur », comme le désignèrent certains opposants religieux (Martin : 1895, p. 5), réunit le 4 avril 1895 à Saint-Mandé le ban et l'arrière-ban de l'élite républicaine. La presse, selon les options politiques, varia dans ses estimations et annonça de quatre cents à mille deux cents convives – sept cent cinquante convives tranche H. W. Paul (1972, p. 320) – mais elle convint de la présence de soixante-dix députés, de quarante sénateurs, d'une vingtaine de conseillers municipaux, de ministres représentant le gouvernement et de sommités scientifiques et littéraires du moment (Berthelot, Poincaré, Goblet, Lockroy, Buisson, Soury, Richet, Zola, Perrier, etc...). C'est dire l'importance de l'événement ! Le point commun de la trentaine de discours prononcés en cette occasion, outre l'anticléricalisme militant et la critique de l'obscurantisme religieux, est la défense d'une science bienfaitrice de l'humanité « seule [pouvant] parvenir à la connaissance et fonder une morale ». On notera que du côté républicain, les théories darwiniennes ne furent pas directement mobilisées même s'il fut quelquefois fait référence à certains travaux scientifiques authentifiant « l'évolution matérialiste » ou à certaines arguties de tonalité darwinienne sociale tendant à montrer le rôle fondamental de la science dans la lutte pour la vie des nations (Guyot : 1895, p. 1).

Qu'un seul article d'un critique littéraire, académicien de fraîche date, même influent, ait pu provoquer une telle mobilisation semble sans doute disproportionné. Le seul travail de Brunetière n'a sans doute pas touché mortellement le scientisme mais la réaction qu'il provoqua annonce ou révèle, selon le mot d'Adrien Dansette, « la fin de son règne exclusif » (Dansette : 1951, 1965, p. 516). Sans doute faut-il voir dans cette mobilisation républicaine, un signe de l'essoufflement d'une arrière-garde de rationalistes militants. Ce fait n'est pas étranger au réveil scientifique des catholiques, à cette lame de fond d'une critique du scientisme et du rationalisme positiviste circonscrit par les travaux de Boutroux, Lachelier, Bergson, Duhem, Leroy, Poincaré. La réaction est violente, car pour toute une génération de républicains, on

attaquait la science soit l'une des sources ou un des fondements de la morale républicaine.

Aussi réagissant au discours républicain de ce banquet de Saint-Mandé, il compléta son article provocateur du mois de janvier, somme toute généraliste dans son attaque du scientisme, par deux ouvrages écrits à quelques mois de distance aux titres évocateurs : *La Science et la Religion, réponses à quelques objections* (1895) et *La Moralité de la doctrine évolutive* (1896). C'est précisément dans un contexte fortement turbulent où la question sociale était à l'ordre du jour que Brunetière interrogeait les fondements de l'ordre républicain. Il choisissait de focaliser ses critiques sur ce qu'il considérait être le point faible du système philosophique scientiste soit les sources scientifiques de la morale républicaine d'autant plus que les implications sociales et idéologiques dues à une réévaluation néodarwinienne du transformisme et la découverte de la plasticité idéologique du darwinisme ne lui échappèrent pas. Nous reviendrons plus longuement sur les argumentaires de Brunetière car ils annoncent un clivage dans l'histoire du darwinisme social en France.

Le premier article de Brunetière du mois de janvier 1895 et le banquet des républicains scientistes d'avril 1895 suscitèrent également une vigoureuse réaction de la part des élites catholiques dont il faut bien dire que peu eurent la lucidité, et pour cause, de Brunetière. Il reste que la grande majorité des critiques catholiques incriminèrent, à tort ou à raison, la morale évolutionniste supposée des républicains et intentèrent pour la plupart procès aux conséquences sociales de l'utilisation des textes de Darwin ou de Spencer ¹. L'argumentaire de Mgr d'Hulst (1841-1896), recteur de l'Institut catholique de Paris, conférencier à Notre-Dame, député du Finistère à la suite de Mgr Freppel (de 1892 à 1896) est un des plus explicites et témoigne du souci de l'aile avancée du catholicisme moderniste, de discriminer l'utilisation philosophique de la science dont le scientisme, d'une banqueroute supposée de la science. Monseigneur d'Hulst, rappelons-le, appartenait au courant modéré du modernisme français, tentant de renouveler la critique biblique

au sein de l'Église en favorisant les travaux de l'abbé Loisy... avec sans doute plus de modération après l'encyclique anti-moderniste de Léon XIII en 1893, « De Providentissimus Deus ». Cette expression moderniste n'en masquait pas moins une vigoureuse lutte contre le monisme philosophique des évolutionnistes. Précisons encore ce fait : Mgr d'Hulst ne se défendait pas de croire en un évolutionnisme théiste voire un transformisme limité (il admettait la non fixité des espèces) mais il s'opposait surtout à l'évolutionnisme naturaliste et athée qu'il supposait larvé dans les arts, les lettres et la philosophie enseignés à la Sorbonne et au Collège de France. L'architecture développée par Mgr d'Hulst dans un article de la *Revue du clergé français* fut reprise par l'ensemble des catholiques modernistes ou des catholiques libéraux ripostant aux manifestations scientistes. Les apports de la science étaient nettement séparés du scientisme à proprement parler et de ses morales dérivées. En conséquence, selon Mgr d'Hulst :

« [...] Ce n'est pas la science qui a fait faillite, c'est le positivisme. Même l'évolutionnisme de Darwin, qu'on nous jette aujourd'hui à la tête comme suffisant à tout expliquer, serait demeuré une hypothèse inoffensive pour la religion et pour la morale, féconde pour le progrès de la science, sans les « Premiers principes » de Spencer, un philosophe [...]. M. Richet [...] a raison contre M. Brunetière, quand il défend les sciences du reproche d'avoir fait banqueroute. M. Brunetière a raison contre M. Richet, quand il le défie de construire avec les sciences naturelles une morale qui tienne. Tous les deux se trompent en ne remettant en cause que les sciences. C'est de la philosophie qu'il s'agit ? Il n'y a pas de banqueroute de la science, il y a une indigence philosophique ² . »
(in Baudrillard : 1921, pp. 202-203)

D'autres auteurs, tel Denys Cochin, étaient plus incisifs à l'encontre du darwinisme. Était en cause à ses yeux, le darwinisme utilisé comme système philosophique :

« Le parti qui a fait banqueroute, ce n'est pas la science proprement dite, la science prudente et sincère, c'est la doctrine positiviste, adaptée à la théorie de l'évolution, le darwinisme qui prétend appliquer son principe à toute l'histoire de l'univers,

depuis la condensation des nébuleuses jusqu'aux derniers événements politiques. » (in Tavernier : 1895(b), p. 1)

C'est également la morale évolutionniste et darwinienne qui est mise en procès par Mgr Lagrange et par l'abbé Martin dans la revue des Études, avec des mots moins mesurés que Mgr d'Hulst. Monseigneur Lagrange stigmatise en ce banquet organisé en l'honneur de Berthelot « l'orgie des athées » et craint la diffusion de la morale évolutionniste positiviste et scientiste par l'« éducation publique » (Lagrange : 1895, pp. 402-404). Le conflit entre l'Église et la République se cristallait ainsi sur la question scolaire. Le père jésuite Martin développait quant à lui les méfaits de la morale évolutionniste et darwinienne défendue par Marcellin Berthelot :

« M. Berthelot est évolutionniste, non seulement comme H. Spencer mais comme Letourneau. Son discours tout entier, ainsi que son article, n'est que la répétition sous diverses formes de la doctrine d'évolution de la morale, telle que l'ont rêvée ces deux prétendus philosophes. [...] De fait la morale évolutionniste aboutit logiquement à la justification du criminel, il faudrait dire à la suppression du crime. La lutte pour la vie, devenant l'expression de tout droit, n'impose qu'un devoir celui de marcher à la conquête de tout ce qui paraît nécessaire au perfectionnement de la bête humaine [...]. [Ces doctrines] sont plus criminelles encore à l'heure où la société menace de tomber en dissolution, précisément par le fait de cette lutte immorale pour la vie, qui ne promet le triomphe qu'au plus rusé ou au plus fort. [...] Cependant une idée [...] hante malgré nous notre esprit. C'est l'image de M. Robin, l'éducateur de Cempuis, paraissant l'autre jour au milieu des normaliens libres-penseurs réunis sur la tombe de Bersot. Il était à sa place car son système est le seul logique quand on professe les principes de l'évolution en morale. Aussi nous félicitons d'avance les pères de famille qui confieront à ces futurs professeurs le plus cher trésor de leur vie, l'esprit et le cœur de leurs enfants. Ils peuvent s'attendre à une banqueroute, la plus douloureuse de toutes ; mais ils l'auront bien voulu, car l'université, dans le cas présent, ne cache ni ses doctrines, ni son but. » (Martin : 1895, pp. 20, 23, 25)

Un darwinisme social à visage de Janus

L'analyse des argumentaires des républicains et des critiques des catholiques libéraux et modernistes montre bien au fond la « fossilisation » de certains débats. Ce qui est principalement en jeu évidemment, c'est la légitimité d'un pouvoir... et le pouvoir républicain, comme l'a fort bien démontré Claude Nicolet a recherché la sienne dans et par la science (Nicolet : 1982, 1994, pp. 281-324). Le centre des polémiques n'est donc pas véritablement occupé par le darwinisme bien que son introduction dans le territoire des idées ait favorisé ou accéléré ce « désenchantement du monde ». Un darwinisme, certes diversement compris, a néanmoins contribué à fonder une histoire de l'homme et une morale alternatives à celles proposées jusqu'alors par l'Église. À un moment où l'État républicain était sommé d'intervenir dans le champ du social et, pour ce faire, tentait de légitimer scientifiquement avec plus ou moins de bonheur – si l'on considère le solidarisme politique – sa philosophie politique et son interventionnisme, « démonétiser » ses modalités argumentaires et ses fondements philosophiques révélait une volonté de fragilisation de l'ordre républicain lui-même. L'action des « nouveaux catholiques », « dissidents de la civilisation industrielle et de l'école émancipatrice » au passé positiviste tel Brunetière, fut de ce point de vue absolument décisive (Lagrée in Lebrun : 1980, pp. 433-434).

Ainsi Brunetière, au gré de différents articles et ouvrages publiés de janvier 1895 à 1896, affine ses réflexions et, progressivement, au lieu de répudier sa culture scientifique va l'exploiter au service d'une pensée catholique. En 1895, il fait paraître un opuscule *La Science et la Religion ; Réponses à quelques objections*, où il reprend en les commentant ses articles publiés en janvier 1895 dans la *Revue des Deux Mondes* et en avril de la même année dans *Le Figaro* à la suite du banquet républicain présidé par M. Berthelot. Il ne renie rien de ses polémiques passées et poursuit de ses critiques la philosophie scientiste ou ceux qui expriment un optimisme béat dans les conséquences sociales de la science. Il vise cette tradition de pensée qui court de Condorcet, à Littré, à Taine, à Renan et pour finir à Berthelot (Brunetière : 1895, p. 19).

Dans ce premier ouvrage, néanmoins, Brunetière explore une ligne d'attaque paradoxale puisque il veut à la fois saper l'argumentaire scientifique républicain et défendre l'appropriation de la science par l'Église à des fins de légitimation de son action ou.... de ses dogmes. Ne reculant d'ailleurs devant aucune généalogie intellectuelle, F. Brunetière n'hésite pas à faire du cardinal Newman un précurseur méthodologique de Spencer et de Darwin ! Il soupçonne le risque d'incohérence de ses propos ou de ses analyses, mais il n'envisage leur utilisation cynique qu'ultérieurement. De fait, il argumente peu son postulat premier selon lequel « la science ne peut résoudre les questions qui touchent à l'origine de l'homme, à la loi de conduite et à sa destinée future »... de même qu'il n'accompagne pas cette proposition d'un refus des sciences biologiques ou anthropologiques. Au contraire, il réaffirme son admiration pour Darwin et Haëckel de sorte qu'il vient à pondérer ses provocations de janvier 1895. Il affirmait alors « Si nous demandions au darwinisme des leçons de conduite, il ne nous en donnerait que d'abominables »... Trois mois plus tard, il préférait ajouter : « Si l'on a tiré du darwinisme mal entendu d'odieuses conséquences, on peut en tirer d'autres du darwinisme mieux interprété. » Il n'en fit pas la démonstration immédiatement et réserva l'exploration de ce système critique dans un ouvrage publié l'année d'après. Il montra néanmoins que le darwinisme ou certains évolutionnismes pouvaient conforter les enseignements théologiques :

« C'est surtout aux évolutionnistes qu'il est impossible de se former une autre idée de la nature humaine. Le sang qui coule dans nos veines n'est-il pas en effet pour eux celui qui coulait, aux temps préhistoriques, dans les veines de nos premiers ancêtres et n'y charrie-t-il pas toujours en quelque sorte le feu de leurs instincts lubriques et féroces ? Si l'apologétique orthodoxe a sans doute des raisons pour n'avoir pas tiré plus de parti de cet argument, quelques partisans de l'idée d'évolution – dont nous sommes – y ont été en partie séduits par cet argument même [...]. La volonté ne se détermine qu'en se dégageant de la nature. »
(Brunetière : 1895, pp. 20, 39, 86, 87)

Au vrai, en avril 1895, son système argumentaire était mal assuré et c'est par la dénégation ou l'attaque en « miroir » qu'il réplique aux réfutations de ses articles antiscientistes. Effectivement, par opposition, Ch. Richet rappelait que l'Église ne fut pas étrangère à certaines guerres, tandis que G. Clemenceau montrait que l'économie libérale génératrice de luttes sociales pour la vie pouvait être défendue par des économistes catholiques de l'Académie.

Sans conteste, au regard des violents réquisitoires scientistes, Brunetière révélait une faille dans le système doctrinal des républicains de gouvernement. Mais son propre raisonnement était alors maladroit, proprement immature. La réflexion fut plus audacieusement développée dans un second ouvrage, *La Moralité de la doctrine évolutive*, où il chercha à montrer que les conclusions du darwinisme pouvaient desservir les thèses politiquement progressistes et valider des conclusions diamétralement opposées. Ainsi prit-il systématiquement le contre-pied des analyses de Jean-Marie. Guyau (1854-1888) ³. L'objectif de Brunetière est cette fois plus clairement dégagé : « Je réclame le droit d'avoir aussi « mon petit évolution à part moi » [...]. La science, qui n'est infaillible malheureusement, ni dans l'observation des faits, ni dans l'interprétation qu'elle en donne, l'est sans doute encore moins dans l'affirmation des conséquences qu'elle en tire. C'est même pourquoi ses titres sont nuls, absolument nuls, à parler de morale ou de métaphysique. » (Brunetière : 1896, p. 86)

Car affirme-t-il :

« La doctrine évolutive [...] c'est une simple hypothèse ou pour mieux dire c'est une méthode [...], c'est un moyen de faire de la clarté. C'est un moyen de pénétrer plus profondément dans la connaissance de ces faits eux-mêmes ou d'en découvrir des nouveaux. [...] C'est une discipline pour l'esprit qui crée naturellement une habitude générale, une certaine manière nouvelle de penser [...]. Comme l'avait fait avant elle la méthode comparative, ainsi la méthode évolutive ou généalogique a renouvelé la face de la science [...]. Notre descendance animale fut-elle prouvée, ne saurait nous créer de véritables devoirs et les suites que nos actes peuvent avoir pour l'avenir de l'espèce ne

seront jamais une véritable sanction. Mais n'est-ce pas quelque chose pourtant que d'avoir été comme nécessairement conduits par la doctrine de l'évolution à un nouvel examen du problème moral ? Si, d'autre part, nous avons établi que l'hypothèse ou la théorie n'a rien d'incompatible, ou même qu'elle semble avoir une convenance interne avec la doctrine morale dont on a craint parfois qu'elle n'eût ébranlé les fondements, ce serait encore davantage. Et enfin, si nous avons montré qu'en dehors du progrès moral, tout progrès n'est qu'illusion ou chimère, et que c'est la doctrine évolutive qui l'enseigne, ne serions-nous pas assez payé du temps et de la peine que nous y avons employés ? » (Brunetière : 1896, pp. 88, 89, 91)

De quelle manière Brunetière utilisa-t-il les conclusions du darwinisme ? Il reprend tout d'abord l'argument poli lors de la dernière polémique. Le darwinisme révélant les origines animales de l'homme, infirme les thèses rousseauistes et optimistes agitées par les héritiers idéologiques de la Révolution française. Le darwinisme pouvait tout aussi bien servir les idéologies pessimistes et réactionnaires de L. de Bonald, de J. de Maistre ou de Lammenais voire confirmer le dogme du péché originel. Au nom de quoi, un tel darwinisme pouvait être récupéré et enseigné, comme le suggérait l'abbé de Broglie, dans les écoles catholiques. Il infirmait, ainsi réinterprété, les thèses optimistes du spencérisme libéral. En effet, si Brunetière rappelait que du point de vue moral l'évolutionnisme était sans doute souhaitable, il n'en montrait pas moins en se fondant sur les travaux d'évolutionnistes patentés comme A. Dumont, B. Kidd ou Th. Huxley que cette philosophie pouvait être régressive et contredire l'idée du progrès continu eu égard aux méfaits sociaux de la science et de l'industrie. Dans un même ordre d'idée, sous la plume de F. Brunetière, les dernières découvertes du néodarwinisme de Weismann ruinait à la fois l'optimisme scientifique et les efforts des lamarckiens sociaux, zélateurs de l'athlétisme ou d'un eugénisme hygiéniste, puisque « c'est un problème aujourd'hui plus obscur que jamais de savoir dans quelle mesure les qualités acquises se transmettent ». Puis pour souligner encore un peu plus la fragilité des argumentaires naturalistes des républicains et pour

mieux semer la confusion, il tentait de démontrer qu'indifféremment le darwinisme et le lamarckisme corroboraient les doctrines théologiques relatives aux idées de péché originel, de finalité, de providence (Brunetière : 1896, pp. 73, 79, 80).

Cette critique d'un darwinisme officiel et d'une lecture univoque des conséquences sociales du darwinisme ou du lamarckisme visait principalement à ruiner le système argumentaire d'une philosophie politique républicaine mais elle permettait également d'assouplir les relations entre l'Église et la science. De ce point de vue, F. Brunetière était de ceux qui frayait un chemin. L'Église ne s'y engouffra pas majoritairement, mais certains catholiques modernistes comme Mgr d'Hulst ou le Père Zahm réticents à un évolutionnisme naturaliste et matérialiste ne rejetaient pas l'idée d'un évolutionnisme théiste. De même une certaine science catholique commençait de s'affirmer. Encore une fois rappelons-le, cela fut le fait d'une petite minorité de catholiques et ces tentatives avortèrent rapidement au seuil du ^{xx}e siècle ⁴ .

Il n'en reste pas moins que Brunetière inaugure ce moment de rupture dans l'histoire du darwinisme social en France. Les théories évolutionnistes utilisées à des fins sociales et politiques dévoilaient tel Janus un double visage : elles pouvaient servir des idéaux républicains et socialistes ou légitimer des doctrines théologiques voire des thèses réactionnaires au plan politique. Brunetière manifesta à une autre reprise cette identique lucidité sur l'utilisation polémique de la science quand il dénonça, dans son article antidreyfusard « Après le procès » (1898), la responsabilité des savants – anthropologues et linguistes – dans l'essor de l'antisémitisme, en raison de leur rôle dans la diffusion de thèses relatives à l'inégalité raciale (Netter : 1993, pp. 68-69).

D'autres itinéraires intellectuels de cette génération de nouveaux convertis au catholicisme (P. Bourget, J.-K. Huysmans, F. Coppée, J. Lemaître) révèlent cette paradoxale utilisation des thèses transformistes rompant avec l'évolutionnisme « progressiste » ambiant et... dominant. Paul Bourget, malgré sa lente gestation

spirituelle et sa tardive conversion au catholicisme, maintint intacte sa fascination pour les sciences naturelles. Certes, il fit à plusieurs reprises l'autocritique du spencérisme de sa jeunesse que ce soit par ses confessions à des contemporains ou par ses œuvres tel *Le Disciple* (1889) où il fustige les conséquences morales et sociales de l'enseignement tainien. Un fait divers datant de 1888, similaire au cas Lebiez et Barré qui avait d'ailleurs impressionné Bourget dix années auparavant, est le prétexte de cette pièce : « Chambige, un jeune romantique névropathe et lecteur assidu de Taine, de Spencer et de Bourget lui même est responsable d'un meurtre [...]. Ce drame offrait un exemple [...] des ravages que peuvent faire certaines théories quand elle tombent dans une âme malade. [...] Dans l'intention de l'auteur, tout l'intérêt devait se concentrer sur la question soulevée par le drame, celle de la responsabilité morale de l'écrivain. » (Faucon in Feuillerat : 1937, pp. 138-144, 183). Il reste que Paul Bourget ne remit jamais en question le bien fondé de certaines lois darwiniennes comme la concurrence vitale, considérée comme un facteur de progrès pour les sociétés humaines qui s'y assujétissaient. Un voyage aux États-Unis, en 1893, lui fit admirer la subtile alchimie pratiquée en ce pays entre la science et la religion ou en d'autres termes entre la religion et la « démocratie scientifique » : « La concurrence vitale opère là comme dans la nature, à tel point que par moments, cette démocratie donne l'impression d'une aristocratie, j'allais dire d'une féodalité [...] » (Feuillerat : 1937, pp. 184, 197). Après sa conversion, en 1901, il continua à rechercher et à sélectionner dans les sciences naturelles une confirmation de sa philosophie politique « antidémocratique ». Ses emprunts étaient des plus hétérogènes. Ses vues traditionnalistes et ses options néomonarchistes pouvaient tout aussi bien se référer aux lois de constance de René Quenton ou au néodarwinisme. Pourtant, Bourget n'eut pas la lucidité et la distance critique quant à ces utilisations de la science. Son biographe, A. Feuillerat souligne : « Bourget crut à la science comme à une religion. Même lorsqu'il eut découvert les dangers d'une application trop stricte de la méthode scientifique aux actes

de la vie spirituelle et qu'il eut réagi contre certaines conséquences du positivisme, il n'en resta pas moins sous la sujétion de cette méthode. » (Feuillerat : 1937, p. 379). Maurras lui-même, nous le verrons un peu plus loin, lui reprocha ce manque de lucidité ou cette fidélité.

Manque de lucidité sans doute de Paul Bourget mais confirmation *a posteriori* de l'analyse de Ferdinand Brunetière. En cette fin de siècle, la science et, pour ce qui nous préoccupe, le darwinisme, pouvaient desservir les héritiers républicains des Lumières. Dans le paysage intellectuel français, cette double lecture et utilisation des conséquences sociales du darwinisme devait cette fois s'imposer. L'analyse de l'ensemble des travaux ultérieurs relatifs au darwinisme social le confirme. À titre d'exemple, une dizaine d'années plus tard, Dominique Parodi devait reprendre avec quelques nuances les conclusions de Brunetière. Il ne partageait pas ses démonstrations relatives à la validité scientifique des doctrines religieuses, mais il le rejoignait dans sa critique des arguments pseudo-scientifiques des nationalistes et il renvoyait dos à dos le pragmatisme rationaliste et naturaliste de la réaction comme l'agitation des thèmes de l'inégalité et de la lutte par les groupes socialistes. Parodi persistait malgré tout à exprimer une foi scientifique en une science émancipatrice et démocratique. « La raison n'est-elle pas le fruit de l'évolution ? » (Parodi : 1909).

Cette ambivalence du darwinisme social fut également constatée et critiquée par les catholiques sociaux. L'abbé Sertillanges, en 1905 dans *Socialisme et christianisme*, ne voyait dans ces socialistes athées prompts à défendre le concept de lutte des classes comme chez ces cléricaux athées tels P. Bourget et Ch. Maurras générant des luttes sociales par leur défense crispée de leurs intérêts « oligarchiques », que les deux faces d'une même hérésie : le darwinisme social prônant l'extension de la notion de la concurrence vitale.

L'entreprise de réfutation du darwinisme par les sciences sociales et anthropologiques

La critique du darwinisme social n'appartient pas au seul Ferdinand Brunetière durant ces dernières années du ^{xix}^e siècle, puisque la période s'étendant de 1898 à 1900 consacra un intense moment de réfutation de l'anthropologie et du darwinisme sociologique par les anthropologues et les professionnels de la sociologie. Bien sûr, on pourra rétorquer que dès le début des années 1880, la querelle Haëckel-Virchow était connue des naturalistes, des philosophes et des hommes politiques français. On pourra encore ajouter que Charles Renouvier avait alors lucidement analysé la vacuité et l'ambivalence d'une légitimation de l'action politique par les sciences naturelles, il n'en demeure pas moins vrai que ces mises en garde ne furent que partiellement entendues par toute une génération de clercs « scientistes ». Pareillement, les anthropologues et les sociologues n'eurent pas le monopole de la critique du darwinisme social puisque durant ces années, nombre de catholiques sociaux dénoncèrent les méfaits d'une culture matérialiste. Pourtant la littérature critique à l'encontre du darwinisme produite par la double corporation des anthropologues et des sociologues est singulière à plus d'un titre. Elle frappe par sa prolificité, par la volonté unanime d'émancipation à l'égard du darwinisme et par la personnalité de leurs auteurs puisque, à de rares exceptions près, la majorité de ces professionnels des sciences sociales et anthropologiques furent les principaux émetteurs de thèses lamarckiennes ou darwiniennes sociales durant les deux dernières décennies du ^{xix}^e siècle. En somme, il s'agit de rendre compte de l'histoire d'une révision intellectuelle et méthodologique, sinon d'une autocritique, soit de répondre à cette triple question :

- Pourquoi l'entreprise de réfutation du darwinisme social se développe précisément en cette première décennie du siècle ?

Quelles sont les raisons invoquées par ces anthropologues et sociologues ?

- Quels furent les arguments avancés ou la stratégie argumentaire suivie par ces auteurs pour réfuter les emprunts au darwinisme ?
- Quelles furent les conséquences de cette révision critique sur le champ disciplinaire de ces auteurs, comment réélaborèrent-ils la philosophie de leur discipline ?

Prenons préalablement la mesure de la production et de l'évolution des typologies du darwinisme social critiqué. Entre les deux communautés, ce fut celle des sociologues qui fut la plus prolifique puisque nous recensons entre 1899 et 1910 ⁵ :

- Vingt-quatre ouvrages ou articles répartis entre les dix sociologues s'étant exprimés sur le sujet, encore faudrait-il cliver, en raison des thématiques abordées, la littérature des durkheimiens (C. Bouglé, D. Parodi) de celle plus inclassable appartenant à la mouvance de « La Société internationale de sociologie de Paris » de R. Worms (A. Fouillée, J. Novicow, A. Espinas, E. Houzé, G. L. Duprat, G. Tarde, T. Ruysen et R. Worms lui-même) ;
- Six ouvrages développant globalement une problématique plus homogène, écrits par six anthropologues ou collaborateurs de l'École d'anthropologie de Paris (A. Dumont, D. Collineau, L. Manouvrier, P. Topinard, J.P. Durand de Gros, J. Finot).

Sur une période de dix années est sensible également une dérive quant à la définition du darwinisme social, son domaine d'application ne cessant de s'étendre sur la période. Hormis pour les six anthropologues qui en firent leur principal objet d'étude, la réfutation de l'anthroposociologie au sens large – puisqu'elle englobe les travaux se situant dans la filiation de Gobineau (Vacher de Lapouge, Ammon, Muffang, Le Bon) – fut l'essentiel des préoccupations de l'ensemble des auteurs pour les deux ou trois années à la charnière du siècle. Très rapidement, les soupçons portés à l'encontre des implications sociales, politiques et méthodologiques du darwinisme firent incorporer sous la bannière

du darwinisme social : la sociologie organiciste (Bouglé : 1900 ; Tarde : 1901 ; Duprat : 1900), l'économie libérale (Bouglé : 1900), la philosophie nietzschéenne (Fouillée : 1901), l'aristocratie d'un Bourget ou d'un Maurras (Bouglé : 1901), la philosophie socialiste (Fouillée : 1909). C. Bouglé devait en 1910, par l'étude la plus magistrale et la plus accomplie sur le sujet, montrer qu'aucune sociologie, ni philosophie politique de la fin du XIX^e ne fut épargnée par le champ d'influence du darwinisme :

« Ces théories [de l'auteur de *L'Origine des espèces*] devaient être utilisées par des philosophies sociales bien différentes. Pessimistes et optimistes, aristocrates et démocrates, individualistes et socialistes se battront durant des années en se jetant à la tête des morceaux du darwinisme. [...] [le darwinisme] agit en sociologie par ses prosélytes. Il agit aussi par ses contradicteurs. Les discussions qu'il a suscitées ne sont pas moins fécondes que les solutions qu'il a suggérées. Peu de doctrines, en somme, auront laissé en passant, dans l'histoire de la philosophie sociale, de plus beaux remous. » (Bouglé : 1910, pp. 83-92)

Ce procès et cette large réfutation d'une mode intellectuelle caractéristique de la fin du XIX^e siècle, entrepris par C. Bouglé, ne furent pas partagés – loin s'en faut – par l'ensemble des sociologues en 1910. En revanche, son constat confirme notre hypothèse définie en introduction. La virulence des réfutations de l'anthroposociologie de G. Vacher de Lapouge aux toutes premières années du siècle ne s'explique pas par l'audience ou la notoriété de l'auteur – son lectorat fut confidentiel et limité à l'époque aux cercles de professionnels de la sociologie et de l'anthropologie (Weill : 1938, pp. 311-312) – mais révèle un malaise plus grave lié à la méthodologie et à la philosophie des disciplines sociologiques et anthropologiques d'une part et au rôle social accordé à la science par une idéologie républicaine. C'est pour partie la thèse que défend alors C. Bouglé. C'est donc moins la caractérisation de pseudo-science de l'anthroposociologie – qui aujourd'hui va de soi – qui nous préoccupe, que les arguments mobilisés pour la réfutation et les débats intellectuels révélés. À propos des *Sélections sociales* de

Lapouge, A. Dumont relevait l'intérêt méthodologique de la réfutation :

« Je ne partage point les opinions de M. de Lapouge et si je les mentionne, c'est pour les réfuter. Mais tout ami de la science sociale doit se féliciter que ce livre ait été écrit. S'il est un rôle ingrat, c'est celui qui consiste à formuler soi-même une théorie que l'on trouve fausse mais qui doit fatalement se dresser un jour devant l'esprit pour la réfuter ensuite. » (Dumont : 1898, p. 106)

Malgré tout, la réfutation des thèses héréditaristes de Gustave Le Bon et de l'anthroposociologie de Georges Vacher de Lapouge fut tardive puisque globalement avec plus ou moins de notoriété, ces deux auteurs publièrent dans les revues les plus sérieuses, l'un dès la fin des années 1870 et l'autre à partir de la mi-décennie 1880. La typologie des sélections sociales négatives entravant le progrès d'individus et expliquant la « dégénérescence » de certains groupes sociaux fut commentée très positivement par de nombreux auteurs comme F. Paulhan (1896, pp. 13-18) ou le Dr L. Winiarski (1899, XXVI, pp. 145-146 ; *privat-docent* à l'université de Genève). À *posteriori*, de nombreuses raisons pourraient être avancées propres à éclairer cette éclosion d'essais critiques au tournant du siècle : au plan scientifique, conflit aigu entre deux systèmes d'explication du transformisme (néodarwinisme et weismannisme contre néolamarckisme), affaire Dreyfus, naissance d'un nationalisme intégral et d'un néoroyalisme utilisant à tort ou à raison des thèses héréditaristes, émergence de groupes socialistes revendiquant une morale et une philosophie évolutionnistes, critique du scientisme du gouvernement, etc. Les exemples abondent prouvant que le bel édifice d'une science républicaine et émancipatrice se lézarda. Les contemporains firent-ils cette analyse ?

Tous n'eurent pas la précoce lucidité d'un Célestin Bouglé qui, dès ses premiers écrits datant de 1896, décelait les paradoxes des thèses héréditaristes et raciales ⁶. Plus tardivement, il devait également repérer dans cette fascination envers le darwinisme, cette volonté de réintégrer l'homme dans l'histoire de la nature, de l'inscrire « dans une philosophie du devenir » résolument non fixiste

(Bouglé : 1910, p. 92). Les anthropologues réfutèrent surtout la méthodologie et la pseudo scientificité de l'anthroposociologie. Néanmoins au regard des implications raciales et politiques des considérations de Lapouge ou d'Ammon, nous verrons qu'implicitement ils partageaient cette assertion du vieil anthropologue J.-P. Durand de Gros qui résume la principale motivation de l'entreprise de réfutation :

« Le principe transformiste ou évolutionniste proclamé par Lamarck est essentiellement égalitaire et il autorise et encourage toutes les espérances d'amélioration, de perfectionnement et de relèvement. C'est par une erreur des plus surprenantes qu'une nouvelle école s'est imaginée trouver dans cette grande loi biologique l'argument décisif en faveur de son dogme bizarre de l'inégalité immuable des races humaines, c'est-à-dire de leur intransformabilité, de leur inévolutivité [...]. La conception darwinienne est invoquée par ce même néo socialisme antidémocratique et anti fraternel à l'appui d'un « struggle for life » sans rémission et sans merci, dont il fait une loi organique de l'humanité future comme de l'humanité présente et de l'humanité passée. Ce sont là des idées fausses et malsaines et d'autant plus dangereuses que ceux qui travaillent à les accréditer possèdent un savoir et un talent rares qui mériterait de s'employer pour une meilleure cause ⁷. »

De manière brutale J.-P. Durand de Gros développe une idée qui fut reprise plus subtilement par d'autres anthropologues et certains sociologues organicistes. Le système scientifique est fondamentalement choisi en fonction de ses implications idéologiques. Nous reviendrons sur cette modalité argumentaire, cette manière de combattre une idéologie par une science elle-même filtrée idéologiquement. Retenons pour le moment que les contemporains (C. Bouglé, D. Parodi) développèrent cette réfutation de l'anthroposociologie en raison d'une utilisation non démocratique « ou défavorable à la démocratie » de la science ou plus précisément des implications « réactionnaires » du darwinisme. Dans un même ordre d'idée, l'utilisation d'une philosophie évolutionniste par les socialistes, incita un sociologue comme Fouillée à redéfinir les fondements biologiques de sa

discipline (Bouglé : 1901, p. 122 ; 1904, pp. 37-42 ; Parodi : 1909, pp. 11-13 ; Fouillée : 1909, pp. 284, 359).

Un darwinisme social diffusé par les agents de l'étranger et plus précisément l'Allemagne, telle était la deuxième grande raison toute chauvine et nationaliste invoquée pour cette entreprise de réfutation par les sociologues. Tarde, lors de sa conférence prononcée à Bordeaux en 1901, « sur la prétendue décadence des peuples latins », lointain écho au « Credo des races latines » de Charles Renouvier, réagissait contre les plaidoyers naturalistes justifiant « les patriotismes agressifs, l'impérialisme anglais, l'impérialisme allemand, l'impérialisme yankee » et se lamentait « de la brachycéphalie française » et par là était visée l'anthroposociologie. Une identique analyse des propagandes développées « au nom de la science » par les « concentrations ethniques », soit « le panslavisme, le pangermanisme, le panbritannisme, le panmagyarisme, le panaméricanisme », introduisait l'ouvrage de réfutation de l'anthroposociologie de J. Finot. Mais le système de Lapouge était combattu comme une anthroposociologie gobiniste et « dolichoïde », représentant une nouvelle doctrine allemande. Finot rappelait la germanisation de la pensée de Gobineau par la création de la « Gobineau Vereinigung » de Ludwig Schemann. Des correspondances étaient par ailleurs établies entre les thèses aryanistes de Lapouge et l'anthroposociologie de l'allemand O. Ammon ⁸.

La dénonciation et la réfutation les plus systématiques du darwinisme et du darwinisme social, connotées comme science et philosophie allemandes, furent développées par Alfred Fouillée en différents articles et ouvrages répartis sur une période de cinq années et qui trouvèrent leur synthèse dans l'article de la *Revue des Deux Mondes* : « Les fausses conséquences morales et sociales du darwinisme », publié en 1904. Pour Alfred Fouillée, le darwinisme social est une idéologie étrangère à la France :

« Ce sera l'honneur de la philosophie française du XIX^e siècle de n'avoir point cédé à ce courant prétendu scientifique qui nous ramènerait à la barbarie : la France n'a cessé de maintenir, contre

l'Allemagne et l'Angleterre, la primauté du droit sur la force, de la fraternité sur la haine, de l'association sur la compétition brutale. » (Fouillée : 1904, p. 546)

La configuration darwinienne stigmatisée est véritablement étrangère puisqu'elle incrimine Darwin et le néodarwinisme en la personne de l'allemand Weismann, de certains propagandistes militants ou pangermanistes comme le maréchal Moltke, de Nietzsche (« malgré ses boutades contre Darwin, Nietzsche est l'enfant terrible du darwinisme ») et sa morale des maîtres et de G. Vacher de Lapouge car son anthroposociologie fait le lit des doctrines allemandes. Précisons que dans *Nietzsche et l'immoralisme* (...), Fouillée analyse différents ouvrages de Nietzsche (*Le Crépuscule des idoles*, *Zarathoustra*, *Généalogie de la morale*) et reconnaît que ce dernier est réticent à l'argument « populationniste » du darwinisme. Néanmoins la morale des maîtres et des esclaves est pour Fouillée une expression darwinienne sociale même si – dit-il – il s'agit d'un « faux darwinisme aristocratique » et « d'un renanisme exaspéré ». Après avoir signifié des liens idéologiques entre Lapouge et Nietzsche, il précise le sens de la filiation : « Au reste, Nietzsche lui-même a reconnu que la sélection n'a pas toujours pour résultat le triomphe des meilleurs ; il se plaint de ce que, là où la lutte pour la vie existe "elle se termine malheureusement d'une façon contraire à celle que désirerait l'école de Darwin, à celle que l'on oserait peut être désirer avec elle ; je veux dire au détriment des privilégiés, des forts, des exceptions heureuses [...]" – (*Crépuscule des idoles*, p. 184). On sait que d'après le comte Gobineau, M. Vacher de Lapouge, O. Ammon, la décadence et la chute des peuples ne seraient dues qu'à l'épuisement des éléments ethniques supérieurs. Grand admirateur de Gobineau, Nietzsche adopte ces vues (in *Généalogie de la morale*, pp. 210-240). Nietzsche regrette donc l'optimisme exagéré de certains évolutionnistes qui croient que dans la sélection, les victoires sont des triomphes du plus parfait ; mais c'est pour tomber à son tour dans un pessimisme non moins exagéré, en croyant que la lutte pour la vie aboutit au triomphe des

plus faibles ou des plus dégénérés. » (Fouillée : 1904, p. 548 ; 1902, p. 110).

Dans une période d'intense agitation nationaliste, dans une France communiant en la « revanche », les thèses aryanistes de Lapouge étaient plutôt malvenues. Cette double crainte d'une utilisation non démocratique de la science ou d'une intoxication idéologique par l'Allemagne – et manifestement certains intellectuels français étaient déjà sensibles à la naissance de ce nouveau courant darwinien social allemand-, ne devait pas « vacciner » tous les sociologues français contre le danger d'une idéologisation de la science. A. Fouillée en est un parfait exemple puisque l'article consacré à la réfutation du darwinisme et du darwinisme social étranger et plus spécifiquement allemand, se conclut par une apologie d'une science biologique française et d'une sociologie biologique... française. Ceci nous conduit à analyser de plus près les stratégies argumentaires développées pour réfuter le darwinisme social et complétement les incidences sur les disciplines respectives de ces auteurs et leurs représentations idéologiques de la science.

« La conseillère parle plusieurs langages »... un avis non partagé !

L'ensemble des argumentaires des auteurs retenus se répartit schématiquement selon trois types d'attitudes :

- une minorité, et non des moins prestigieuses, définit les critères de la non scientificité de l'anthroposociologie et de la sociologie biologique, soit au nom de l'autonomie ou à des fins d'émancipation de leur discipline respective (L. Manouvrier, C. Bouglé, G. Tarde, G.L. Duprat) ;
- la grande majorité préfère déconsidérer les bases darwiniennes de l'anthroposociologie et de la sociologie biologique à partir d'une science lamarckienne, voire plus rarement d'un évolutionnisme inspiré de Bergson, qu'elle considère

épistémologiquement sanctionnée ! (D. Collineau, P. Topinard, Durand de Gros, J. Finot, D. Parodi, E. Houzé, T. Ruysen) ;

- reste le dernier carré des irréductibles... quelques sociologues critiquent surtout l'anthroposociologie et le darwinisme social en raison de leurs conséquences politiques. Ils refusent de répudier les bases biologiques de leur propre sociologie et préfèrent soit substituer clairement le lamarckisme au darwinisme (A. Fouillée, J. Novicow), soit modifier leur emprunt à la biologie d'une manière plus sémantique qu'épistémologique (R. Worms).

Les travaux et les interventions de G. Tarde et de G. L. Duprat témoignent effectivement d'une rupture de la pensée sociologique avec la biologie et d'un refus de métaphores biologiques au tournant du siècle, mais leurs argumentations sont par trop elliptiques. G. Tarde réfute surtout le pessimisme d'un certain déterminisme racial et national et par opposition, il en appelle à un volontarisme social. Il précise : « Comme l'esprit toujours finalement régit la matière, le monde, même matériel, ne saurait appartenir longtemps aux plus forts, s'ils n'ont d'autres titres que la force. » Pour G.L. Duprat, la sociologie selon des critères comtiens étant supérieure à la biologie, il n'y a pas lieu de s'inspirer de cette dernière ; néanmoins il fait confiance à l'éducation pour réformer l'homme et finalement ne nie pas « l'influence psychopathologique du milieu » sur l'homme (Tarde : 1901, p. 28 ; Duprat : 1900). Rien de tel avec L. Manouvrier et C. Bouglé lesquels consacrent de longs développements afin de démontrer la non scientificité des thèses de l'anthroposociologie et de la sociologie biologique... leurs conclusions en revanche devaient impliquer des conséquences différentes pour leurs deux disciplines.

En effet, au tournant du siècle, la France fut quasiment absente du champ de l'anthropologie sociale et culturelle. L'anthropologie française malgré ses souhaits « d'impérialisme » disciplinaire à la fin du ^{xix}e comme en témoignent les travaux de Ch. Letourneau, ne sut se libérer de ses travaux de typologie des groupes raciaux ou de son souci de compilation des données ethnographiques. Par comparaison, en raison de sa stratégie universitaire, du rôle

scientifique majeur de *L'Année sociologique*, la sociologie durkheimienne eut, comme on le sait, un autre sort.

L. Manouvrier réfuta de front l'anthropopsychologie de G. Le Bon et l'anthroposociologie de G. Vacher de Lapouge au regard d'identiques fautes méthodologiques accomplies par ces deux pseudo-sciences. Sous prétexte de sciences, ces deux auteurs ne font que naturaliser des lieux communs, des idées reçues ou des mythologies. Ainsi, l'hérédité de la morale et du caractère d'une race ou d'un peuple défendue par Le Bon non seulement n'est pas alors prouvée mais ne fait que consacrer sous « un vernis scientifique », « la voix du sang des romans et mélodrames » (Manouvrier : 1899, p. 239). De même considère-t-il comme fantaisistes et réductrices « cette crâniométrie simplifiée », ces corrélations entre les indices céphaliques et les caractères moraux et intellectuels des diverses races et nations. Dans son texte, il multiplie les contre exemples aux thèses de Lapouge depuis « la brachycéphalie des Lapons jusqu'à la dolicocephalie des esquimauds » (Manouvrier : 1899, p. 253). À l'opposé des thèses pessimistes de Le Bon et de Vacher de Lapouge, il préfère louer les vertus des métissages et du mélange des races intrinsèques à l'histoire de l'humanité. De sorte, conclut-il, que « pour rester sur le terrain des applications scientifiques, il serait prudent je crois d'éliminer d'abord de ces projets de sélection artificielle ce qu'ils contiennent de trop artificiel, à savoir toute cette aryanolâtrie et toute cette brachydolichologie dont on n'a nul besoin pour reconnaître la valeur physique et morale des gens et pour faire de la sélection sérieuse [...]. En dépit de l'ingéniosité de ses promoteurs, ce système est à rejeter de l'anthropologie et de la sociologie ; ce n'est que de la pseudo science. » (Manouvrier : 1899, p. 296).

C. Bouglé, pour sa part, va surtout s'attacher à démontrer que les sciences naturelles et les sciences sociales n'appartiennent pas au même domaine de réalité. Cette confusion a été rendue possible à la fin du XIX^e siècle – considère-t-il – par le fait que toute une génération a d'une part recherché en la science un substitut de la

religion comme « pierre de touche des idées justes » (Bouglé : 1904, p. 19) et d'autre part en raison de cette culture positiviste, comtienne, instituant la sociologie au faite des sciences, après la biologie précisément.

Son livre le plus accompli sur le sujet est *La Démocratie devant la science* (...) paru en 1904, où il attaqua de front « les trois piliers du naturalisme contemporain », soit les théories de la différenciation, de l'hérédité et de la concurrence s'incarnant dans ce qu'il nomme la sociologie biologique ou organiciste, l'anthroposociologie et le darwinisme social. Nous ne reprendrons pas terme à terme les arguments avancés par C. Bouglé mais nous retiendrons le principe de sa démonstration. À l'instar d'Engels, il dénonce la « circularité » des références de ces diverses sociologies, de sorte qu'en réalité elle s'autolégitime. Des catégories sociologiques ou des concepts politiques issus des sciences sociales sont importés dans les sciences naturelles, lesquels après avoir été légitimés par ces sciences sont de nouveau utilisés dans les sciences sociales. Par le choix des emprunts, l'ensemble du spectre des systèmes politiques peut être justifié par les sciences biologiques. « Ce qui se dégage le plus net de notre recherche sur les leçons de la biologie, ajoute-t-il, c'est l'extrême difficulté où est l'homme de « laisser parler la nature » pour enregistrer son conseil ; la conseillère parle plusieurs langages et varie ses réponses suivant les idées préconçues des enquêteurs ⁹ . »

Il prouve ensuite que les mêmes thèmes scientifiques peuvent justifier des systèmes politiques exactement opposés, preuve de l'inutilité du référent scientifique. Les partisans du néoroyalisme de Bourget et de Maurras se réfèrent au darwinisme pour justifier leur aristocratie politique et leur élitisme ? Qu'à cela ne tienne, Bouglé démontre que leurs thèses sont plus lamarckiennes que darwiniennes et que le darwinisme fondé sur les concepts de concurrence et de sélection pourrait tout aussi bien fonder une démocratie républicaine :

« S'il est vrai que bien loin de supprimer la concurrence, la démocratie ne veut qu'en étendre le champ, et par suite en aviver

l'ardeur, s'il est vrai que, bien loin de nier les supériorités, la démocratie ne veut que substituer, en égalisant les conditions du concours, les supériorités réelles aux supériorités fictives, ce n'est pas alors d'un régime de castes, c'est au contraire d'un régime démocratique qu'il fallait souhaiter l'avènement, pour le triomphe et la gloire d'une sélection vraiment naturelle [...]. Un règlement des comptes naturels est socialement chimérique [...]. Ces appels à la lutte universelle, sans trêve et sans merci [...] détonneraient [...] dans une démocratie ; car ils la choqueraient et la froisseraient dans sa pensée intime, principe de sa force croissante, le souci même de l'humanité. » (Bouglé : 1900, pp. 349-350 ; Ruysen : 1906, pp. 560-561)

En conclusion, il proposait que la sociologie ne soit pas une biologie transposée mais une « histoire analysée, c'est-à-dire qu'elle devra isoler de la masse des faits historiques et comparer méthodiquement, pour démêler leurs causes et leurs conséquences propres, les diverses forces sociales » (Bouglé : 1901, p. 352). Cette analyse de C. Bouglé ne fut pas toujours reprise par ses collègues en sociologie ou par les anthropologues. D. Parodi, lequel pourtant reprend à l'identique les analyses de C. Bouglé pour réfuter une argumentation supposée darwinienne, ne peut se départir d'un certain scientisme :

« La science ne saurait être l'ennemie née de la démocratie [...], elle est au contraire l'alliée naturelle [...]. La science est en fait émancipatrice et démocratique, partout où elle se répand, c'est la foi en la raison, c'est l'effort vivant vers l'idéal qu'elle répand avec elle. » (Parodi : 1909, pp. 24-25)

Contre une philosophie politique et sociale prêchant le *statu quo* social, les thèses de l'évolution créatrice de Bergson lui semblent au final adéquates pour illustrer et valider son progressisme républicain.

La majorité des anthropologues et certains sociologues organicistes firent leur la réfutation magistrale de L. Manouvrier, figure centrale d'ailleurs en ce début de siècle de la société d'anthropologie de Paris. Ils devaient pourtant trouver cette argumentation incomplète, car chacun en fut de son exercice de

réfutation, où il apparaît que l'anthroposociologie était infirmée au nom d'un lamarckisme alors dominant en France et majoritairement adoptée par les savants français. J. Finot par exemple, considérait le weismannisme ou le mutationnisme de De Vries ou celui de Morgan, plus récent, comme des thèses non prouvées et... gênantes pour son argumentaire (Finot : 1905, pp. 8, 50). D'autres opposaient aux thèses héréditaristes, sélectionnistes et darwiniennes un lamarckisme défini comme suit :

« Il résulte de la série de faits que nous venons d'accumuler, que l'évolution progressive aidée de la sélection, a été le résultat de l'action du milieu et de la réaction de l'organisme qui en est sorti. Ce n'est pas une lutte qui s'est établie, mais une entente de plus en plus intime, grâce au perfectionnement du système nerveux ; c'est lui qui, dans la suite des âges géologiques et dans la série zoologique, a servi à harmoniser les influences du milieu avec les actes des organismes. » (Houzé : 1906, p. 70)

Pour mieux combattre le pessimisme héréditariste de l'anthroposociologie, étaient opposés des pensums et des compilations d'anecdotes tendant à démontrer que le métissage et l'influence du milieu étaient les seuls facteurs explicatifs et optimistes de la formation des types raciaux. Ils n'en véhiculaient pas moins pour certains une hiérarchie raciale implicite. Jean Finot consacrait à son livre de réfutation de l'anthroposociologie un chapitre à « L'avenir nègre et le triomphe du milieu » où il prédisait la modification physique et intellectuelle du noir africain et américain... l'étalon étant l'homme blanc :

« Lorsqu'on examine la situation des nègres dans les autres pays du monde, on arrive aux mêmes déductions. Avec le changement du milieu, compris dans la plus vaste acception, change leur type physique et moral. [...] C'est argumenter dans le vide que de vouloir faire croire à la persistance du type nègre pendant le cours des siècles. Cette affirmation manque avant tout de logique sous le rapport évolutionniste. Puisque c'est le milieu qui a façonné le nègre, il est impossible de contester son influence transformatrice. [...] Mais patientons ! Que la civilisation commence à agir pendant un ou plusieurs siècles, que les habitants subissent l'influence égalitaire de ses conditions de

vivre et de penser, et les traits considérés comme immuables fondront comme la cire sous l'action de la chaleur. Une conclusion s'impose : il n'y a pas de races supérieures et inférieures, il n'y a que des races et des peuples vivants en dehors et en dedans de l'influence culturelle. [...] Lorsqu'on considère en outre les progrès accomplis par les noirs américains pendant un siècle et demi, au milieu de difficultés presque insurmontables, il n'est pas exagéré d'affirmer que, sous l'influence des mêmes causes, les Nègres sauront, dans l'espace de un ou deux siècles, acquérir au point de vue physiologique et intellectuel, le type ambiant du milieu américain. » (Finot : 1905, pp. 482-485 ; Collineau : 1898, p. 30)

Malgré les vifs débats qui opposèrent C. Bouglé à A. Espinas et J. Novicow, par articles interposés au sein de *La Revue philosophique* en 1900 et en 1901, les partisans de la « théorie organique » pour reprendre la terminologie de C. Bouglé furent irréductiblement attachés à une sociologie biologique. Bouglé leur avait particulièrement reproché la partialité de leurs choix épistémologiques, le faible caractère explicatif du concept de nation organique et le finalisme et l'inégalité sociale inhérente aux thèses de la différenciation croissante, incompatibles avec l'idée de progrès (Bouglé : 1901, pp. 127-146). Curieusement cette critique en règle de ce que Bouglé appelait « la stérile sociologie biologique », provoqua une défense accrue de la part de ces sociologues, une crispation sur les fondements biologiques et une défense du caractère démocratique de leur philosophie politique. J. Novicow rétorquait ainsi à C. Bouglé :

« Avec l'organicisme on arrive immédiatement à la conclusion, [...] à savoir que la différenciation des fonctions est le bien suprême. L'idéal indiqué par la théorie organique, est la non-intervention de l'État dans la sphère économique, religieuse et intellectuelle, donc un minimum d'oppression ou, en d'autres termes, le maximum de liberté et d'égalité politique accompagnée d'inégalité sociale. » (Novicow : 1900, p. 365)

Pourtant cette position méthodologique pouvait être difficilement conservée en raison des multiples utilisations politiques du darwinisme, depuis l'évolutionnisme socialiste jusqu'à un

darwinisme réactionnaire sans omettre les critiques scientifiques portées à l'encontre du darwinisme par une communauté scientifique lamarckienne. Aussi est-il curieux d'observer les évolutions et les infléchissements dans les modes de captation des sciences biologiques. Le tri opéré entre les thèmes darwiniens et lamarckiens maintenait la cohérence de leur discipline et modernisait leur sociologie rendue compatible avec la « doxa » du moment. Cette révision doctrinale était une confirmation éclatante de l'analyse de C. Bouglé sur la faible utilité opératoire de ces bases biologiques explicitement avouées. Cette évolution confirmait aussi le constat alors naïvement avancé par l'anthropologue Durand de Gros selon lequel le lamarckisme était plus compatible avec l'idée démocratique.

Les trois itinéraires doctrinaux d'Alfred Fouillée, de Jacques Novicow et de René Worms présentent toute la gamme des variations d'un argumentaire darwinien amendé par le solidarisme à un véritable lamarckisme social. Alfred Fouillée cherche à développer une synthèse darwinienne entre le collectivisme et l'individualisme. Hors de question pour lui de répudier les leçons « d'une biologie pratique ou biologie appliquée à la conduite individuelle et collective ». Donc préalablement à sa synthèse politique, il fit une synthèse scientifique entre lamarckisme, darwinisme et solidarisme convaincu que « le vrai progrès des sociétés consiste dans la synthèse de l'organique et du volontaire, de la solidarité vitale et de la liberté mentale » (Fouillée : 1909, p. 360). Cette assise scientifique enrichie de nouveaux emprunts permettait à Fouillée d'étoffer l'idée de ce qu'il nommait une « synthèse darwinienne » : à la fois compléter les omissions socialistes (la concurrence, la sélection, les variations individuelles sont des facteurs de progrès) et de pallier les excès des individualistes (maintenir les lois biologiques pour le progrès social en les corrigeant par un régime d'association, de coopérative, de mutuelle). Mais la concurrence définie par Fouillée avait un champ d'exercice limité :

« Pour favoriser l'apparition des meilleurs, la société doit [...] supprimer les obstacles qui viennent d'elle-même, de ses institutions, de son fonctionnement imparfait, des frottements de la machine sociale. Après avoir aboli les inégalités factices, elle doit provoquer l'éclosion des supériorités naturelles par l'instruction et l'éducation largement répandues par les institutions d'aide, de prévoyance, d'assurance, de solidarité sociale et de philanthropie. Mais aucun de ces moyens ne doit jamais être employé contre la liberté, aucun ne doit contrarier les variations individuelles ; aucun ne doit faire obstacle à leur juste concurrence ; c'est entre elles que doit spontanément se produire la sélection en faveur des accidents heureux, [...] en faveur des résultats heureux et utiles à la société entière. » (Fouillée : 1909, pp. 288-289)

René Worms s'essaya aussi à une synthèse doctrinale, dont il fit surtout ressortir l'élément lamarckien de l'adaptation au détriment de la concurrence vitale et de la sélection naturelle darwiniennes, fidèle en cela à la philosophie biologique d'A. Giard et de F. Le Dantec. Ce qui donnait lieu à d'étranges synthèses : « La conséquence de la lutte c'est donc simplement d'assigner à chacun sa sphère d'adaptation. Ainsi la concurrence qui n'est pas le fait premier, n'est pas non plus le fait dernier. Elle naît du choc des efforts pour l'adaptation et elle mène à la détermination des postes d'adaptation. Elle sort donc de l'adaptation et elle y conduit [...], c'est un moment du processus adaptatif. [...] Ce qui est fondamental, ce n'est pas le conflit, c'est le travail, ce n'est pas la lutte, c'est l'effort pour la vie. »

À l'instar d'Alfred Fouillée, cette philosophie biosociale inspirait surtout à René Worms une politique éducative fondée sur une sélection sociale méritocratique permettant de dégager une « élite des intelligences et des caractères », « une aristocratie du mérite, ouverte, libérale et novatrice » (Worms : 1910, pp. 20, 105).

L'évolution la plus radicale provient de Jacques Novicow car de farouche darwinien social libéral et défenseur de la libre concurrence économique à la fin du XIX^e siècle, il argumente en 1910 une critique du darwinisme social. Cette révision ou cette

autocritique s'alimente des excès des théories de la force brutale et de la réfutation néolamarckienne du darwinisme. Ceci n'implique pas la fin d'un réductionnisme sociobiologique. Le thème de la sélection est toujours considéré comme opérationnel mais en raison de l'évolution de l'humanité, cette lutte s'opère dans le domaine des idées. L'argument principal exploité est surtout la théorie de Kropotkine relative à l'association des hommes pour plus d'efficacité dans cette lutte contre le milieu physique : « Comme la lutte contre le milieu est le phénomène primordial de la vie, l'association de tous les hommes est l'état de notre espèce qui est conforme à la loi fondamentale de la biologie. » (Novicow : 1910, p. 101).

Cette greffe des thèses de Kropotkine, sur l'organicisme de Novicow, charpente son discours pacifiste et antisocialiste, car précise-t-il : « Notre idéal doit être juste l'opposé de celui de K. Marx. Il faut tendre à la suppression des distinctions entre capitalistes et ouvriers par l'éducation et par l'établissement des rapports bienveillants et cordiaux et non tendre aux rapports haineux dont la conséquence unique est la misère universelle. » (Novicow : 1910, p. 258).

NOTES

1. Abbé Naudet, *Le Monde*, 5 janvier 1895 ; Mgr d'Hulst, « La faillite de la science : réponse à M. Brunetière et Richet », *Revue du clergé français*, 1er février 1895, pp. 385-399 ; Denys Cochin, « Du rôle philosophique des sciences », *La Nouvelle Revue*, 7 février 1895 ; Mgr F. Lagrange, évêque de Chartres, « Réponse à Berthelot », *Le Correspondant*, 25 avril 1895, pp. 389-405 ; H. Martin, « Le banquet de la science », *Études*, 15 mai 1895, pp. 5-30 ; Marquis de Nadaillac, « Foi et science », *Le Correspondant*, 10 juin 1895, pp. 801-835 ; G.

Fonsegrive, *La Quinzaine*, II, 1895, pp. 469-482 ; S. J. Gaudeau, « Évolution et naturalisme », *Études*, 5 avril 1895 ; etc.

2. Lire une analyse du positionnement de Mgr d'Hulst quant aux théories transformistes et évolutionnistes in S. J. Gaudeau : 1895, pp. 118-125.

3. Ces idées furent développées dans l'ouvrage *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Paris, 1895. Certains manuels de cet auteur comme *La Morale sans la religion* nourrissaient les livres de morale écrits par des inspecteurs généraux afin d'aider les instituteurs à construire leurs leçons quotidiennes de morale (J. Carré : 1897).

4. Pour une brève analyse comparée des évolutionnismes de Mgr d'Hulst et du Père Zahm, lire Gaudeau : 1895, pp. 118-125.

5. On trouvera les références précises de la production des auteurs cités dans la bibliographie (en fin de cet ouvrage).

6. Bouglé : 1896, p. 11 ; C'est le premier ouvrage du jeune agrégé Bouglé, écrit après un voyage en Allemagne, qui le fit connaître à Durkheim. Rappelons que C. Bouglé (1870-1940), normalien et agrégé de philosophie, soutint sa thèse de doctorat ès lettres sur les origines sociales de l'égalitarisme. Après avoir successivement été maître de conférences à la faculté de lettres de Montpellier (1898), de Toulouse (1900) et professeur de sociologie à la Sorbonne (1908), il dirigea d'abord, comme directeur-adjoint (1927-1935) puis comme directeur (1935-1940), l'Ecole normale supérieure. Vice-président de la Ligue des Droits de l'Homme de 1911 à 1924, il fut également membre et un des théoriciens du parti radical et radical-socialiste. Voir Vogt : 1979, p. 126.

7. Durand de Gros : 1901, pp. 99-100 ; Cette citation est d'autant plus importante que Vacher de Lapouge considérait dans ses *Sélections sociales*, Durand de Gros comme l'un de ses précurseurs. C'est ainsi d'ailleurs que D. Parodi présentait à ses lecteurs J.-P. Durand de Gros dans la préface de cet ouvrage (p. XV).

8. Finot : 1905, pp. 24-47 ; Pour une histoire comparée du mouvement gobiniste en France et en Allemagne, lire « Gobineau et le mouvement gobiniste » in *Nouvelle Revue française*, 1er février 1934, pp. 289-310.

9. Bouglé : 1904, pp. 41-45 ; À propos de la sociobiologie, Bouglé devait encore dire : « Il s'agit d'un inépuisable réservoir de métaphores à l'usage de toutes les palabres politiques et sociales. », Bouglé : 1901, p. 134.

Chapitre 2. 1900-1914 : les derniers feux du darwinisme et du lamarckisme social

La persistance d'un lamarckisme social républicain

Le Larousse mensuel illustré du mois de septembre 1909 rappelait que la cérémonie d'inauguration du monument élevé à la mémoire de « Jean de Lamarck » au Muséum d'histoire naturelle de Paris, le 13 juin 1909, fut l'occasion d'une « imposante manifestation scientifique, à laquelle assistaient le Président de la République A. Fallières, le ministre de l'Instruction publique, Doumergue, et Edmond Perrier, directeur du Muséum. Les intentions chauvines n'étaient pas absentes de cet événement puisque Perrier bâtit sa péroration par une mise en parallèle de la réhabilitation tardive de Lamarck en France et des funérailles nationales de Darwin en Angleterre avec pour point d'orgue son inhumation à Westminster. Dans son portrait de Lamarck et de sa philosophie, Edmond Perrier précisait :

« [La] préoccupation constante [de Lamarck] est la découverte des causes. Comme le néant éternel est plus facile à imaginer que l'existence même de l'univers, il ne considère pas comme absolument nécessaire de refuser un nom à la cause première impénétrable et inconnue de tout ce qui existe, ce qui est au fond la seule originalité de l'athéisme ; mais il n'admet pas d'intervention capricieuse et personnelle de cette cause. S'il s'incline suivant une expression qui lui est familière, devant le sublime auteur de toutes choses, ce sublime auteur est avant tout le créateur des substances, des forces et des lois immuables suivant lesquelles s'accomplissent les phénomènes. Ces lois

dominent l'évolution du monde sans qu'aucune perturbation soit jamais possible ; elles sont les mêmes pour les êtres inertes et pour les êtres vivants qui malgré leurs propriétés particulières ne sauraient leur échapper. C'est strictement le déterminisme rigoureux sur lequel la science actuelle s'enorgueillit d'avoir assis toutes ses doctrines. » (Trévisé : 1909, pp. 534-535)

Par cette réhabilitation de la philosophie lamarckienne, Edmond Perrier révélait implicitement un scientisme toujours vivace, une confiance toujours inébranlable en une science déterministe. Malgré ses précautions oratoires, il soulignait les implications de la science ne serait-ce qu'au plan théologique. De nombreux indices donnent à penser que si le phénomène n'était pas aussi massif qu'à la fin du ^{xix}e siècle, E. Perrier ne menait pas encore un combat d'arrière garde. Ainsi ses conceptions relatives aux rôles de la science et à ses implications sociales ou théologiques étaient pour grande partie partagées par ses collègues néolamarckiens tels Yves Delage, A. Giard, F. Le Dantec et J.-L. de Lanessan.

Avant de vérifier cette assertion, notons qu'une sociologie organiciste sinon solidariste, certes en perte de vitesse comparativement à cette officialisation croissante de la sociologie durkheimienne, maintint intacte son réductionnisme sociobiologique. En un chapitre précédent, nous avons montré que les travaux d'Alfred Fouillée, d'Alfred Espinas, de René Worms et de Jacques Novicow sont symptomatiques d'une substitution des référents darwiniens par un néolamarckisme dominant durant cette première décennie du ^{xx}e siècle, la métamorphose doctrinale étant complètement achevée en 1910. Leur nouvelle synthèse sociobiologique véhiculait une représentation d'un ordre politique, moyen terme démocratique entre le socialisme et le libéralisme, fondée sur l'idée de la concurrence intellectuelle et économique, d'une sélection méritocratique, pondérée par un régime « d'association, de coopérative et de mutuelle ». Par analogie à la différenciation croissante des organismes et dans une filiation philosophique spencérienne, la différenciation croissante des activités sociales et économiques devait rendre caduque la lutte

brutale pour l'existence entre les hommes, chaque groupe socio économique s'étant adapté à « sa niche écologique ». La concurrence, moteur du progrès de l'espèce était simplement transférée dans l'ordre intellectuel et économique ou dans l'exploitation de la nature, tous les hommes étant associés dans cette lutte pour la vie. Cette philosophie pouvait accessoirement s'accompagner d'une politique eugénique. Ainsi, la *Revue internationale de sociologie* prêtait ses colonnes à un obscur ingénieur de Bordeaux, Alfred Pichou, lequel synthétisant les idées de Darwin, de C. Royer et d'A. Comte, proposait de fonder une association eugénique dénommée « L'élite – Association philanthropique pour la conservation de la vie et l'amélioration de l'espèce humaine ». Son programme de transformation et d'amélioration de l'espèce humaine largement diffusé dans *La Chronique médicale* (1906) et dans la *Revue internationale de sociologie* (1907-1908) sollicitait le concours de « Docteurs de l'élite » afin d'organiser par canton une caste des « élus » sélectionnée préalablement par une véritable procédure anthropotechnique. Sa politique eugéniste, darwinienne et positiviste s'articulait autour des quatre thèmes « santé-famille-propriété et liberté » et n'était pas innocente d'intentions politiquement conservatrices :

« L'élite est une institution répondant absolument aux aspirations actuelles de la société ; elle s'appuie sur la famille en cherchant à améliorer les éléments ; sur la propriété individuelle qui est le corollaire immédiat de la famille ; sur le principe du rapprochement des classes, en perfectionnant les individus qui les composent et en les amenant à une égalité physique et morale, la seule qui soit véritable ; elle met enfin le culte de la vérité, de la beauté et de la bonté à la place des espérances chimériques de bonheur dans la vie future [...]. Elle est le plus solide appui offert aux hommes d'ordre et de progrès. » (Pichou : 1906, pp. 617-618)

Ce néolamarckisme social était aussi relayé par certains anthropologues comme Paul Topinard ce dernier, – opposé à l'hérédité weismanienne au titre d'un lamarckisme fondé sur les vertus prêtées à l'adaptation héréditaire – considérait qu'il était de son devoir de conseiller les hommes politiques. Selon P. Topinard,

l'État, à des fins de progrès sociaux, devait laisser s'exercer la libre concurrence dans les domaines économiques et intellectuels et permettre la libre jouissance des fruits de la lutte et de l'hérédité adaptatrice. En raison de la croyance en l'adaptation au milieu et en l'hérédité des caractères moraux et sociaux acquis, l'enseignement des vertus morales devait préparer l'ensemble des citoyens à exercer leur rôle dans cette lutte pour l'existence, des mesures solidaristes devant permettre d'épauler les vaincus de la lutte (Topinard : 1900, pp. 413-416, 450).

Ces projets biopolitiques de Paul Topinard eurent peu de suite, ne serait-ce qu'en raison de son éviction de la société d'anthropologie de Paris. De plus, la majorité des anthropologues, certes majoritairement néolamarckiens, nous l'avons vu, adoptèrent plutôt à la suite de Léonce Manouvrier un profil bas concernant les implications sociologiques de leur discipline. Certains faits montrent d'ailleurs que les avis des anthropologues furent modérément écoutés. Ainsi lors des réunions préparatoires organisées par l'Alliance française en vue des interventions de Léon Bourgeois, Louis Herbette (conseiller d'État, président de la propagande de l'Alliance française) ou d'A. d'Arsonval (membre de l'Académie des sciences) lors du « Congrès universel des races » devant se tenir à Londres en juillet 1911, une des rares voix de contestation provint d'un anthropologue, G. Papillault. La préparation de ce congrès, qui avait pour objectif de rapprocher les peuples et de définir ou « d'humaniser » les politiques de colonisation, fut l'occasion pour les divers participants de s'accorder sur les méthodes françaises de colonisation et d'actualiser la doctrine ferryiste. En conséquence, les participants convenaient que l'acte de colonisation des races supérieures imposait un devoir d'éducation et de civilisation variant d'une politique assimilationniste, à la formation d'une élite politique ou d'une armée, vecteur de l'émergence de l'idée de nation dans les divers pays colonisés ¹. Tous semblaient s'accorder sur cette proposition du président de séance, Louis Herbette :

« Bien qu'il semble y avoir des différences tout à fait caractéristiques, des distances infranchissables entre les races au point de vue anthropologique, l'expérience montre que, sous certaines influences, une race peut en un temps relativement très court, se transformer quant à ses sentiments, à son évolution sociale, à son accès à la culture moderne ² . »

La seule opposition à l'ordre du jour provint de l'anthropologue G. Papillault car il s'inquiétait de la polysémie lors des débats et dans l'intitulé même du congrès, du mot race : s'agissait-il de nation, d'ethnie, de peuple, de groupe politique ? L'anthropologue était sourcilieux quant à la terminologie et s'interrogeait de l'intérêt politique du maintien de l'équivoque des termes. Son souci manifestement fut peu partagé comme en témoigne l'échange à l'issue de la réunion :

« M. Papillault : Si je proteste, ce n'est point contre un congrès scientifique des races, où l'on étudierait avec tous les moyens que la science met en nos mains ; c'est contre la confusion que l'on fait perpétuellement dans un premier congrès entre les problèmes les plus différents. Le temps est passé où en sociologie on construisait son système *a priori* [...]. Tout autre façon d'agir est incorrecte antiscientifique et susceptible de répandre dans les populations des opinions erronées sous le couvert de la science.

M. le Président : Je crois qu'on émettra dans ce congrès, non des opinions scientifiques, mais des opinions sociologiques. Il s'agit d'arriver à un *modus vivendi* qui empêche les races de s'entre-tuer lorsqu'elles se rencontrent. Si nous attendions que l'anthropologie nous en ait donné le moyen, peut-être risquerions-nous d'attendre longtemps.

M. Papillaut ; [...] D'après le questionnaire, le congrès prétend se placer au point de vue de la science moderne. À ce point de vue, je fais une réserve absolue ; ce n'est pas que je sois pour ou contre ; ma position est le doute de Claude Bernard, le doute scientifique.

M. le Président : Eh bien ! on ne répondra pas au nom de la science
3 ! »

En dépit de cette audience décroissante des sociologues « organicistes » et des anthropologues, leurs propos témoignent malgré tout de la persistance d'un lamarckisme social et à tout le moins d'un lamarckisme diffus largement partagé. Cette culture

lamarckienne est compréhensible à la lumière de l'activité ou de la production des naturalistes et des biologistes français majoritairement néolamarckiens qui persistèrent en leur scientisme dans ces années d'avant la Première Guerre mondiale. La majorité de néolamarckiens était d'ailleurs des hommes ayant reçu leur formation intellectuelle dans la deuxième moitié du XIX^e siècle et qui accédaient aux postes honorifiques en ce début de siècle : Edmond Perrier, déjà membre de l'Académie des sciences depuis 1892 et associé libre de l'Académie de médecine depuis 1898, succéda à la direction du Muséum d'histoire naturelle en remplacement d'A. Milne Edwards en 1900. Yves Delage devint membre de l'Académie des sciences, section « anatomie et zoologie » à la suite de son maître Lacaze Duthier en 1901. Alfred Giard fut élu membre de l'Académie des sciences dans la section de zoologie en 1900. J.-L. de Lanessan, ancien Gouverneur général de l'Indochine de 1891 à 1894, fut ministre de la Marine dans le cabinet Waldeck Rousseau en 1904 et enfin terminons ce panorama par Félix Le Dantec, chargé de cours d'embryologie générale à la Sorbonne en 1908, surtout apprécié en son temps pour ses travaux de vulgarisation scientifique et ses réflexions philosophiques, l'œuvre de Roger Martin du Gard *Jean Barois*, en étant une preuve sensible. En raison de leurs positions institutionnelles, leurs prises de positions politiques (E. Perrier et A. Giard furent des membres de la ligue de la patrie française) et l'engagement de leur autorité scientifique dans certains mouvements biopolitiques (E. Perrier et Y. Delage participèrent, nous le verrons un peu plus loin, à la fondation de la Société française d'eugénique), délivrèrent l'image d'une science engagée dans les grands débats du temps. Si E. Perrier et Y. Delage n'exprimèrent pas explicitement une philosophie biosociale – hormis de rares réticences à un darwinisme social au nom même des lois évolutionnistes (Delage : 1909)-, A. Giard et surtout, F. Le Dantec et J.-L. de Lanessan ne furent pas avares de commentaires sur les conséquences morales, politiques et sociales d'une philosophie lamarckienne.

Alfred Giard : « Par la science pour la patrie ! »

A. Giard conservait de son passé radical et anticlérical une certaine méfiance à l'égard des grandes explications métaphysiques et n'accordait sa confiance qu'à la science (Giard : 1904, p. 8). Pour un homme qui était peu favorable à l'utilisation politique de la science dans les années 1880, on constate un infléchissement sensible au début du siècle par quelques tentatives timides d'utiliser son savoir au service de ses passions ou inquiétudes politiques. Préfaçant en 1906 l'ouvrage du Dr Laloy : *Parasitisme et mutualisme dans la nature*, il donnait crédit par son autorité scientifique à la thèse selon laquelle « la sociologie [...] ne peut être considérée que comme une branche spéciale de l'éthologie ». De sorte qu'« il est inutile d'insister sur la haute valeur pratique des concepts de solidarité, de mutualité, de parasitisme social et sur la signification de plus en plus précise que prennent ces idées de sociologie humaine quand on les éclaire par les connaissances fournies par la sociologie comparée. » (Giard : 1906, p. VIII)

Enfin la science était mobilisée à des fins patriotiques et le lamarckisme de Giard validait et justifiait cette fois un certain conservatisme social et des conceptions nationalistes, thématiques développées à quelques variations près ces mêmes années par Alfred Espinas et par Maurice Barrès :

« Dans une époque troublée comme celle que nous traversons, à un moment où les vieilles croyances s'écroulent tour à tour et où les points de la science qui semblaient les mieux établis sont remis à discussion, il faut déclarer hautement sa pensée et le résultat de ses méditations. C'est le devoir que nous impose la devise de notre Association : « Par la Science Pour la Patrie ». C'est aussi le moyen d'orienter vers des destins meilleurs les générations qui vont nous suivre et d'indiquer à nos successeurs quels sont, dans le riche héritage que nous ont légué nos ancêtres et que nous leur transmettons augmenté du fruit de nos efforts, les matériaux utilisables pour les constructions plus complètes et plus harmonieuses de l'humanité future. [...] Si [...] nous employons le langage finaliste, nous pouvons dire que la sélection agit dans un but d'utilité. En raison des expériences ancestrales et, tantôt, en

accord, tantôt en désaccordance apparente avec le déterminisme, condition de toute science, elle nous donne à la fois et les axiomes fondamentaux de la connaissance et certaines illusions nécessaires telles que celle de la liberté ou celle de la permanence et de la survivance de notre moi, parce que ces illusions ont été et sont sans doute encore une force indispensable dans la lutte pour l'existence et que sans elles, l'humanité n'existerait plus. » (Giard : 1905, p. 205 ; Espinas : 1901)

Félix Le Dantec : « Si les pauvres devenaient riches et les riches pauvres, il n'y aurait rien de changé ! »

Félix Le Dantec, disciple d'Alfred Giard, ne devait répudier en rien le scientisme et le lamarckisme de son maître. Félix Le Dantec (1869-1917), agrégé en sciences naturelles à dix-huit ans, docteur en sciences naturelles (en 1891), maître de conférences à la faculté des sciences de Lyon (en 1893), assistant de recherches à l'Institut Pasteur (en 1898), puis chargé de cours d'embryologie générale à la Sorbonne (en 1908), est une des figures les plus célèbres du néolamarckisme français. Ses efforts pour être le porte-parole du néolamarckisme, son travail de synthèse des divers courants transformistes participèrent sans aucun doute à sa notoriété (Wellman ; 1979, pp. 424-441 ; Anthony : 1917, p. 561)

Plus théoricien des sciences qu'homme de laboratoire, F. Le Dantec se préoccupa également des implications philosophiques, morales et sociales de son néolamarckisme. Antérieurement à 1896 (de 1889 à 1896), F. Le Dantec s'était surtout consacré à l'écriture d'ouvrages techniques sur la cytologie et la protistologie. Ses premières réflexions philosophiques sont néanmoins perceptibles dans certaines œuvres scientifiques parues en 1897 (*Le Déterminisme biologique*) et en 1898 (*Évolution individuelle et hérédité*). À partir de 1905, ses préoccupations morales et philosophiques, ses esquisses de réformes sociales prennent le pas dans ses nombreux ouvrages d'épistémologie biologique et de philosophie des sciences – les titres en témoignent – paraissant dans la nouvelle collection des

éditions E. Flammarion, soit « La bibliothèque de philosophie scientifique » dirigée par Gustave Le Bon.

Préalablement à toute étude des considérations morales, sociales et philosophiques exprimées par F. Le Dantec, il convient de rappeler les grands thèmes de son néolamarckisme. Cette démarche s'impose d'autant plus que F. Le Dantec était animé d'une foi scientifique en sa philosophie lamarckienne. « Le transformisme a renouvelé l'esprit humain, écrivait-il en 1907, il a modifié de tout en tout la forme même des questions que l'on se posait autrefois au sujet des manifestations de la vie, il doit se trouver partout à chaque pas [...] il devrait dominer tout l'enseignement scientifique, car il a modifié l'opinion que l'homme s'était formé au sujet de sa propre nature ; pour un transformiste convaincu, la plupart des questions philosophiques qui se posent actuellement à l'esprit humain changent de sens. » (Le Dantec : 1907(c), pp. 128, 145).

Selon l'analyse de Denis Buican, F. Le Dantec présentait un néolamarckisme « éclectique », « hybride » car il tentait une synthèse entre les théories de Darwin et celles de Lamarck. Le moteur de l'évolution et du perfectionnement progressif de l'humanité devait s'expliquer d'abord par le principe lamarckien de « l'hérédité des caractères acquis » par l'influence des milieux et complémentirement par la loi darwinienne de la sélection naturelle réduite à un phénomène d'adaptation (« la lutte pour l'existence entre les tissus de l'organisme en voie de développement »). Un caractère, apparu sous l'influence des milieux, pouvait selon le principe de Lamarck disparaître sous l'effet de non usage (« principe de l'assimilation ou non fonctionnelle »). Cette biologie évolutionniste lamarckienne était pétrie d'un déterminisme réduisant les phénomènes de la vie et des milieux à un mécanisme physico-chimique. Il refusait ainsi toute explication vitaliste et tout principe ou causalité métaphysique (Buican : 1984, pp. 17-72, 107 ; Roger : 1979 ; Wellman : 1979, pp. 425, 435).

Ce déterminisme « physico-chimique », témoignage d'une compréhension des phénomènes vitaux par les méthodes des sciences physiques, explique que Le Dantec ait achoppé sur les théories néodarwiniennes d'August Weismann et sur le mutationnisme et la génétique mendélienne d'Hugo de Vries. Le paradigme probabiliste révélé du darwinisme, – « le dieu hasard », selon le mot de Le Dantec, était inconciliable avec une biologie lamarckienne. Pour Le Dantec la non hérédité des caractères acquis, les mutations aléatoires ne permettaient pas d'expliquer l'adaptation de l'individu à son milieu et le processus biologique de l'évolution. À partir de 1905, l'ouvrage de Hugo de Vries *Species and varieties* démontrant expérimentalement le mutationnisme rend incorfortables les thèses de F. Le Dantec, désormais sur la défensive et consacrant ses travaux à consolider le lamarckisme ou à tenter l'impossible synthèse. Ces ouvrages postérieurs à 1905 témoignent de ses désarrois intellectuels et de ses difficultés épistémologiques. Il apparentait le néodarwinisme à un néofixisme et il s'opposait à la génétique qu'il dénaturait volontairement au nom de l'évolutionnisme et de son scientisme.

Or F. Le Dantec était persuadé de la primauté, voire de l'impérialisme de la biologie sur les autres disciplines scientifiques, sur les sciences sociales telle cette sociologie aux connaissances parcellaires, « ayant à la base une erreur scientifique volontaire » selon le biologiste. Sa biologie néolamarckienne définie comme « une philosophie ou un mécanisme des êtres vivants » obéissant à un rigoureux déterminisme, lui apparaissait d'autant plus importante que la vie était au centre de tous « les phénomènes naturels et sociaux ». Cette philosophie biologique, « unification de toutes les connaissances », niait l'importance de l'individu au profit des processus d'adaptation caractérisant les phénomènes vitaux (Le Dantec : 1907(a), pp. V, VII). Appliquant sa « mécanique universelle », ses « propos scientifiques impersonnels » à l'étude sociologique de l'homme, il analysa les relations entre les lois biologiques et « les conventions sociales ». Ses options sociopolitiques étaient perceptibles, ne serait-ce que par sa

constante critique des systèmes métaphysiques tels le socialisme et le catholicisme, selon lui incompatibles avec les connaissances scientifiques.

Réduisant toute expression humaine à un processus physico-chimique, sa croyance lamarckienne en l'hérédité des caractères acquis s'appliquait aux caractères physiques, intellectuels, moraux et sociaux. L'hérédité et l'éducation expliquaient l'évolution d'un individu, d'une société. Le temps était de fait le seul paramètre de différenciation entre l'hérédité (« les influences ancestrales », « l'éducation spécifique », « le patrimoine héréditaire ») et l'éducation individuelle. D'une telle lecture du processus évolutif, si l'innéité des facultés intellectuelles était contestée, il croyait possible l'amélioration de certaines tares héréditaires (physiques ou mentales) par l'influence de l'éducation. En outre, il expliquait par ces mêmes arguments, la formation d'une conscience morale et sociale d'une collectivité humaine où l'altruisme succédait à l'égoïsme initial et fondateur. De cette grille d'analyse, il résultait que :

« L'homme est un animal social et les conditions climatériques, si elles ont une action directe sur l'organisme humain, ont une influence encore plus marquée sur la constitution des sociétés ; or dans une société, l'ensemble des individus associés joue un rôle très considérable dans la vie de chaque individu pris à part ; les sociétés ont des règles, des lois dont beaucoup sont en rapport avec des nécessités économiques, dont d'autres sont consenties, à un certain moment, par un groupement d'individus, à cause de quelques particularités momentanées de leur ambiance ou de leur mécanisme ; et si ces lois se conservent longtemps, elles peuvent amener dans les êtres qui y sont soumis, des modifications communes donc transmissibles. La conscience morale de chacun est faite de tous ces acquis sociaux, variables avec les sociétés mais ayant toujours en commun les mêmes éléments qui sont les éléments du mécanisme humain [...]. La conscience morale actuelle résulte, chez chacun de nous, de conventions sociales passées. » (Le Dantec : 1905, p. 100)

Cette démonstration déterministe de la formation de l'ordre social et de la moralité par stratification successive des caractères acquis

suggérait l'athéisme et l'antisocialisme de F. Le Dantec. L'idée de Dieu, la conscience morale, les sentiments de l'altruisme, de fraternité et de justice étaient perçus comme des caractères acquis, comme le résumé héréditaire de nécessités sociales rencontrées par les ancêtres. Récusant le providentialisme ou l'innéité de ces caractères, leur improbable immanence, ils étaient donc modifiables par un changement du milieu social, économique ou politique. F. Le Dantec sur ce point ne faisait que développer une idée de son maître A. Giard, qui non seulement attribuait un rôle social à la science mais mobilisait les idées lamarckiennes pour montrer qu'une morale évolutionniste n'était pas synonyme de désordres sociaux en raison de « la permanence des expériences ancestrales » car « l'indestructible passé conditionne la morale de l'avenir » (Giard : 1905, p. 205). Cette perception déterministe rendait F. Le Dantec velléitaire en matière sociale et politique :

« L'athée raisonneur qui va jusqu'au bout des conséquences de son athéisme est un être désarmé dans la lutte universelle, il ne saurait ni être juge, ni conducteur d'hommes ; il a déjà assez de mal à se conduire lui-même, ne croyant pas à sa personnalité, n'ayant pas le sentiment de ses droits. » (Le Dantec : 1907(c), pp. 92-93)

Si J.-L. de Lanessan, autre lamarckien, exprimait un lamarckisme social optimiste quant à l'évolution de l'homme par le biais d'une transformation des milieux, le transformisme social de F. Le Dantec apparaît profondément pessimiste quant à la nature de l'homme et à son évolution. Ce pessimisme prend de l'ampleur avec les années, nourrissant un profond conservatisme politique et un respect du *statu quo* social. Conservant une sémantique néolamarckienne, F. Le Dantec en vint à substituer une conception fataliste et inégalitaire de l'organisation sociale et des destinées humaines proches du darwinisme social de G. Le Bon, à une philosophie déterministe justifiant un réformisme social. Néanmoins, les argumentations sociobiologiques de F. Le Dantec semblent au final confuses, peu cohérentes, souvent contradictoires car c'est un fatalisme qui ne s'avoue pas. Ce pessimisme quant à l'efficacité des réformes sociales est allusivement esquissé avant 1905. Dès 1898 par exemple, il

exprimait ses craintes de dégénérescence des races qui « ont trop de bien être » et par conséquent inaptes, par suite de non usage d'organes, aux luttes pour la vie ou contre le milieu. Il amplifie cette analyse en 1911, dans son ouvrage *L'Egoïsme, seule base de toute société* :

« L'habitude du bien-être, en diminuant la valeur de l'homme individuel par rapport à la nature, a resserré les liens sociaux qu'une alliance belliqueuse ou défensive avait primitivement formés. Cette alliance, d'abord librement consentie entre les hommes libres et forts, est devenue une obligation qui s'impose aux individus dégénérés dans le bien être. » (Wellman : 1979, p. 440 ; Le Dantec : 1911, p. 221 ; 1906, p. 285 ; 1898(a))

De même l'amélioration par l'éducation des tares physiques ou mentales ne semble pas sans limite puisque ce thème subit un traitement singulier dans les divers ouvrages de F. Le Dantec. Ses réflexions évoluent d'un optimisme certain en 1904 dans *Les Lois naturelles* (« une éducation bien conduite peut corriger les tares héréditaires »), à un optimisme relatif une année plus tard (« l'influence de l'éducation est proportionnelle à l'inscription héréditaire de la tare ») pour conclure en 1911 par un franc pessimisme :

« Les espèces, à mesure qu'elles vieillissent, deviennent de plus en plus stables, de moins en moins aptes à subir les variations profondes [...]. L'humanité est arrivée depuis longtemps à une stabilité relativement très grande. »

Il renforçait cette analyse par une argumentation quasi fixiste :

« Toutes les déformations que [l'humanité] a subies ensuite, et qui se sont transmises de génération en génération par hérédité ou par tradition n'ont pu pénétrer profondément en elle. Tout notre vernis d'homme civilisé n'empêche pas qu'en grattant légèrement on retrouve le vieil homme, l'homme des cavernes. » (Le Dantec : 1904(a), p. 295 ; 1905, p. 69 ; 1911, pp. 3-4)

Cette dernière citation témoigne de ce qui constitue un des thèmes importants de la philosophie de F. Le Dantec : l'égoïsme, présidant à la survie des individus lors des ancestrales luttes pour l'existence, constitue la nature de l'homme. Ce caractère essentiel, selon le

zoologue, ne fut pas détrôné par les autres notions morales, sociales, trop récemment acquises pour être constitutives de la nature de l'homme. Conséquemment, il définit l'altruisme comme « le sentiment qui nous porte à tenir compte dans nos actes de l'égoïsme d'autrui, à respecter cet égoïsme au détriment du nôtre, à le prendre même pour un mobile important dans notre conduite » (Le Dantec : 1905, p. 183).

Cet égoïsme atavique, nouvelle loi biologique progressivement révélée comme « une capacité de nuire », incite F. Le Dantec à abandonner son rêve de l'avènement d'une biocratie « insoutenable et cruelle », de crainte de générer des « luttes perpétuelles ». Aussi, F. Le Dantec désire-t-il pondérer les inéluctables lois biologiques, par des lois humaines, sociales, imparfaites mais permettant d'adoucir, d'atténuer les luttes pour la vie, même si elles participent de ce qu'il nomme « l'hypocrisie sociale » (Le Dantec : 1911, p. 229). Ces arguments alimentent une vision sociale non seulement réformatrice mais également conservatrice politiquement, aux antipodes des thèses socialistes. Ces options politiques sous-tendent l'ouvrage *L'Égoïsme, seule base de toute société* (1911), conçu dans la perspective de « fonder scientifiquement, objectivement », « par une biologie positive », « les notions de droit, de devoir, de légalité » sans inféodation à un quelconque parti politique. Il est quand même nécessaire de préciser la genèse de cet ouvrage. À la suite de l'arrestation des meneurs d'une grève de cheminots, les animateurs de la revue *La Guerre sociale*, qui avaient déjà publié les protestations d'Octave Mirbeau et d'Anatole France, pressaient F. Le Dantec d'exprimer son point de vue. Le livre *L'Égoïsme [...]* était la réponse de Le Dantec, soucieux d'analyser « les faits totaux de la vie par une biologie positive » (Le Dantec : 1911, p. 1). Dès l'introduction, il légitimait, avec mauvaise conscience, les fatalités naturelles antithétiques, selon lui, à toute lutte sociale :

« Je souffre profondément des inégalités excessives que je constate entre des êtres ayant des mérites égaux. L'être social qui est en moi gémit de l'injustice qui est partout. Mais l'histoire m'enseigne qu'il y a eu des sociétés beaucoup plus mauvaises que

notre société actuelle et ce que je sais de la nature de l'homme ne me laisse guère espérer qu'il n'en puisse produire une beaucoup meilleure, car la société humaine sera toujours composée d'hommes et l'homme ne variera guère désormais [...]. »

Et quelques pages plus loin, il précisait ses pensées :

« Le pauvre est un homme comme le riche, il a les mêmes caractères humains : la vanité, la jalousie, l'égoïsme [...]. Si les pauvres devenaient riches et les riches pauvres, il n'y aurait dans le monde rien de changé. » (Le Dantec : 1911, pp. 12, 242)

Sa philosophie biologique est en réalité dominée par sa crainte du socialisme révolutionnaire qu'il exprime avec régularité dans ses ouvrages, au moins depuis 1905 (*Les Influences ancestrales*), à l'aide d'arguments biophilosophiques des plus divers et souvent contradictoires, réinterprétant même la lutte des classes en la résurgence des luttes sexuelles ancestrales, en la manifestation de l'appétit sexuel à l'œuvre parmi les classes ouvrières (Le Dantec : 1911, p. 242) ! Les arguments de Le Dantec contre le socialisme sont en réalité divers et contradictoires. Il considère la notion de « fraternité et de justice » comme illusoire dans *Les Influences ancestrales* (1905, p. 225). À cette même fraternité et solidarité des classes, il oppose l'inéluctabilité des lois naturelles, de la lutte pour la vie dans *De l'homme à la science - Philosophie du ^{xx}e siècle* (1907, p. 200). Il oppose au socialisme, le respect des conventions de la vie sociale, fruit d'un long usage, d'une lente élaboration et transmise par éducation à toute une génération. Le socialisme est alors stigmatisé comme un antipatriotisme (*Science et conscience* : 1908, pp. 258-287). Enfin, dans *L'Égoïsme, seule base de toute société* (1911), outre les arguments précités, il critique la « tyrannie syndicale » comme une forme d'abdication de l'individu, renonçant à sa « nécessaire » ambition personnelle. Or, selon le Dantec, l'égoïsme, « le propre de l'homme », est « inséparable de ses nécessités vitales les plus profondes ». Il s'oppose également aux grèves de fonctionnaires, car ces derniers, « rouages de l'administration générale du pays », possèdent alors « une capacité collective de nuire [...] absolument terrible » (pp. 277-281). Enfin, en 1911, ses

critiques du socialisme mobilisaient même une biologie lamarckienne :

« Les meneurs qui préparent la révolution et donnent du fil à retordre aux législateurs, ne se préoccupent jamais que de détruire [...] au nom des principes sublimes d'égalité et de justice sans se demander sur quelles bases reconstruire après [...]. La nature leur donne cependant une leçon de choses dont, plus clairvoyants, ils tireraient peut-être parti. La nature construit toujours avant de détruire. Quand un organe devient inutile à un animal, dans des conditions nouvelles de vie, les organes nécessaires aux circonstances actuelles se construisent d'abord et le fonctionnement de ces organes rendant inutiles les anciens organes non adaptés, ceux-ci disparaissent ensuite petit à petit par désuétude. » (Le Dantec : 1911, pp. 265-267)

F. Le Dantec n'a pas élaboré de projets précis de réformes sociales, ni de système politique ; il ne prit pas part directement à l'action politique, se réservant le rôle de philosophe, de spectateur des phénomènes sociaux. Sa philosophie scientifique est malgré tout, lourde d'implications sociopolitiques et sert à valider une vision réformiste, respectueuse du *statu quo* social et surtout antisocialiste.

Jean-Louis de Lanessan : le rôle moteur de l'éducation

Enfin, parmi les grandes figures du néolamarckisme social français, il nous reste à présenter le radical J.-L. de Lanessan. Son scientisme ne fut pas conjoncturel puisque si l'on en juge par sa bibliographie, il exprima cette philosophie, sans négliger les dimensions morales, sociales et politiques, avec constance et régularité jusqu'en 1914, avec son ouvrage *Transformisme et créationnisme*. À l'image de la biosociologie d'un Alfred Fouillée et d'un Jacques Novicow, J.-L. de Lanessan expulse progressivement tous les référents darwiniens au profit du néolamarckisme. Il s'en explique d'ailleurs dans son dernier ouvrage, sans regretter ses erreurs passées. Les raisons invoquées en sont d'abord politiques et scientifiques. Il était confronté tout à la fois à l'émergence de doctrines politiques

fondées sur la lutte et l'égoïsme de classe, à une philosophie nietzschéenne du surhomme et à une crise du transformisme (opposition entre néolamarckisme et néodarwinisme). Pourtant J.-L. de Lanessan ne répudie pas sa foi darwinienne passée. Le darwinisme fut rappelle-t-il une excellente arme de lutte antireligieuse :

« L'effet le plus utile de l'œuvre de Darwin fut d'attirer l'attention du monde savant et du grand public sur des faits et des théories que l'on avait jusqu'alors inconsciemment ou systématiquement dédaignés. La lutte entre le créationnisme et le transformisme a pris une telle acuité que, fatalement, l'une des deux théories devra s'effondrer devant l'autre. » (Lanessan : 1914, p. 349)

En revanche, plus pathétiques apparaissent ses efforts de traduction d'un darwinisme social réformiste en un lamarckisme social plus compatible avec le néolamarckisme dominant en France. J.-L. de Lanessan achoppe surtout sur les thèmes de la concurrence et de l'hérédité des caractères moraux et intellectuels revendiqués par des mouvements politiques antidémocratiques. Fondamentalement, la vision politique de J.-L. de Lanessan a peu varié durant ces années et est fondée sur le triptyque « adaptation, concurrence, association ». La lutte pour la vie est inexorable et l'humanité la subit. Le rôle de l'État républicain est d'une part d'atténuer les effets de cette lutte et donc de favoriser « l'association libre des citoyens » (facteur de résistance, de force et de progrès dans la lutte pour l'existence), d'autre part d'agir sur le milieu pour transformer l'homme à la fois par une politique hygiéniste et eugéniste : « Il faut d'abord favoriser autant que possible l'union des femmes les plus saines, les plus fortes, les plus intelligentes avec les hommes réunissant au plus haut degré les mêmes qualités ; il faut, ensuite, procurer à la femme, pendant toute la durée de la grossesse et de l'allaitement, un bien-être matériel et un bonheur moral aussi grands que possible. Par l'accomplissement de ces devoirs, la société préparerait, dans la mesure du possible, la production d'enfants sains et robustes. » Entre autres mesures eugénistes, J.-L. de Lanessan proposait aussi d'abaisser l'âge du mariage sans l'autorisation des parents à vingt et

un ans (le mariage d'amour plutôt que d'intérêt était une forme de sélection naturelle utile), la création d'une institution pour femmes en couches, une législation relative au travail des femmes, une législation sur les crèches, etc. (Lanessan : 1904, p. 194). Une politique éducative était par dessus tout au centre de ses préoccupations, car précisait-t-il :

« Plus la morale individuelle évoluera dans le sens de l'altruisme, plus aussi la morale familiale et la morale sociale réaliseront des progrès dans la même direction, plus enfin la politique, c'est-à-dire la morale gouvernementale se montrera conforme à tous les véritables intérêts particuliers, en même temps qu'à l'intérêt général des nations et de l'espèce humaine [...]. Le seul moyen de faire progresser la morale individuelle réside dans l'éducation ⁴

. »

Deux thèmes subissent une révision critique dans l'argumentaire scientifique de J.-L. de Lanessan : celui de la concurrence, pilier de sa politique sociale et économique, et de l'hérédité des caractères acquis (physiques et moraux), fondement de la politique d'éducation d'un État républicain et démocratique. À l'encontre d'un socialisme égalitariste, il défendait l'idée d'un libéralisme économique modéré et d'une sélection scolaire méritocratique. Analogiquement à la lutte pour la vie, un État devait favoriser la concurrence. Encore en 1908, dans son ouvrage *La Morale naturelle*, il affirmait :

« Le résultat serait le même si, négligeant les droits de l'individu et la nécessité de la lutte individuelle pour la réalisation du progrès, on prétendait niveler les esprits et supprimer les inégalités en courbant toutes les têtes sous le despotisme irresponsable de la collectivité. Ce n'est plus [...] le « surhomme » de Nietzsche que l'on pourrait atteindre mais l'avilissement de tout le corps social sous un pouvoir irresponsable et qui, étant autocratique, n'aurait aucun besoin de rien savoir en dehors des connaissances qu'exige l'emploi de la force brutale anonyme ⁵ . »

En 1914, l'histoire de la nature était lue par le filtre de l'association et de l'altruisme dans la lutte pour l'existence. Utiliser la thématique de la lutte ou de la concurrence n'était pas sans risque de confusion politique pour ce radical :

« La lutte pour l'existence dégénère souvent, il est vrai en combat, mais les faibles ne sont pas nécessairement les vaincus : les oiseaux les plus paisibles, unissant leurs efforts, donnent la chasse à l'aigle, la vermine dévore le lion, le microbe tue le surhomme. Les animaux les plus puissants des âges anciens ont disparu devant les plus petits et les peuples les plus timorés se débarrassent les uns après les autres de leurs tyrans. Les associations inconscientes des végétaux, les sociétés conscientes des animaux et des hommes constituent, ainsi que je crois l'avoir établi le premier, l'arme la plus puissante dans la lutte pour l'existence [...], en raison de ce que les individus s'y prêtent une mutuelle assistance et y puisent des sentiments altruistes assez forts pour contrebalancer les égoïsmes individuels. La bonté, d'autre part, donne la victoire dans les luttes humaines pour l'existence plus souvent que la force, et il n'est pas vrai que la science fasse jamais la courte échelle au vice, à l'injustice, à la méchanceté ou à la tyrannie ⁶ . »

Manifestement, il semble que ce soit en réaction à l'exploitation de thèses héréditaristes par une droite néomonarchique ou par opposition à la thèse de l'hérédité des instincts innés défendue par T. Ribot que J.-L. de Lanessan est conduit à tempérer voire à modifier ses références aux thèses de l'hérédité des caractères moraux et intellectuels acquis. La comparaison de ses arguments à dix années de distance parle d'elle-même. En 1903, dans *La Lutte pour l'existence et l'Évolution des sociétés*, il prenait sur ce point une position lamarckienne des plus orthodoxes :

« L'hérédité des caractères individuels peut porter aussi bien sur les plus insignifiants d'entre eux que sur les plus importants, mais ce sont toujours ces derniers qui ont le plus de chances de se perpétuer [...]. Tous les caractères intellectuels et moraux sont également héréditaires ⁷ . »

En 1908, il était déjà plus mesuré quant au mécanisme de transmission héréditaire :

« Ce qui est héréditaire dans l'espèce humaine, comme chez les animaux, c'est uniquement l'organisation avec les besoins qu'elle détermine, avec les perfectionnements ou les dégénérescences qu'elle a subis, et non les qualités morales ou les vices que possèdent les parents. Mais plus est longue la série des

générations tarées d'où sort un individu, plus grandes sont les tares physiques de ce dernier, et plus, par conséquent, il est difficile de les faire disparaître. Cependant la puissance de l'éducation physique, intellectuelle et morale est tellement considérable que l'on a pu améliorer dans de très fortes proportions, les imbéciles et les idiots eux mêmes, en les soumettant de bonne heure à un régime alimentaire déterminé, à des soins physiques très assidus et à une éducation graduelle de l'intelligence. » (Lanessan : 1908, pp. 248-249)

Dans le dernier ouvrage que nous avons retenu pour cette étude, *Transformisme et créationnisme*, paru en 1914, J.-L. de Lanessan cette fois était plus ferme sans se renier néanmoins quant au rôle majeur de l'éducation :

« En résumé, une bonne éducation morale améliore l'organisation de l'individu et l'hérédité transmet cette amélioration ; mais comme les sentiments moraux ne sont pas transmissibles, l'éducation doit être recommencée pour chaque individu. Ses effets, seront du reste, d'autant plus considérables qu'elle n'aura à combattre ni aucun sentiment ni aucun instinct héréditaire et inné. » (Lanessan : 1914, p. 337)

Outre leur néolamarckisme scientifique, ces naturalistes français – et nous aurions pu allonger la liste par des auteurs à la philosophie identique mais de moindre importance furent de puissants diffuseurs d'un néolamarckisme social qui épouse le spectre des sensibilités politiques républicaines des plus conservatrices aux plus réformistes. Ces scientifiques n'ont manifestement pas coupé le cordon ombilical avec le scientisme du XIX^e siècle. La science est encore pour ces hommes le référent ultime, le substitut du religieux, la garantie d'un certain ordre social. Par un effet de génération intellectuelle, cette histoire des idéologies scientifiques se déroule sur l'axe d'un long XIX^e siècle. En revanche, en raison de l'affirmation d'un néodarwinisme issu de recherches étrangères à la France (Weismann, De Vries, Morgan), des utilisations politiques de certains thèmes darwiniens (ou perçus comme tels par l'opinion) par des opposants à un régime républicain (depuis la gauche socialiste jusqu'au mouvement néoroyaliste), ces naturalistes se

crispèrent manifestement sur un lamarckisme scientifique qui inspira leur sociologie biologique.

Les balbutiements biopolitiques des eugénistes français

Ce ne furent pas de simples spéculations théoriques, puisque certains de ces naturalistes – nous songeons ici à E. Perrier ou à Y. Delage – traduisirent leur philosophie en actes par leur participation avec des médecins lamarckiens à l'aventure française de l'eugénisme. Lors du premier congrès d'eugénique qui s'était tenu à Londres en juillet 1912, la délégation française était présidée par Edmond Perrier et majoritairement composée de naturalistes, de médecins et d'anthropologues, si l'on excepte quelques hommes politiques (Paul Doumer) et Lucien March, directeur de la Statistique générale de France ⁸. E. Perrier fut d'ailleurs le président de la « Société française d'eugénique » fondée le 29 janvier 1913, entouré du Dr Landouzy (doyen de la faculté de médecine de Paris), du Dr Pinard (professeur à la faculté de médecine de Paris), du Dr Houssay (professeur à la faculté des sciences de Paris), du Dr Apert (médecin des hôpitaux de Paris) et de Lucien March (directeur de la Statistique générale de France). Yves Delage pour sa part était l'un des trois membres fondateurs avec Léon Bourgeois et Paul Doumer ⁹.

Cette « Société française d'eugénique », dont nous verrons au final qu'elle fit de timides propositions et eut une audience limitée, n'en témoigne pas moins de l'expression d'une volonté biopolitique de la part des néolamarckiens français, des naturalistes d'une part puis de ces autres relais du néolamarckisme social, les anthropologues et les médecins.

L'eugénisme en France ne naissait pas en 1911, puisque déjà en 1886, Vacher de Lapouge s'était fait le promoteur en France de l'eugénique, cette science (fondée par un cousin de Charles Darwin, Francis Galton (1882-1911) qui « traite de toutes les influences améliorant les qualités d'une race » ou encore autrement définie

comme la science des lois qui régissent « les bonnes procréations et l'étude des techniques qui en découlent ». L'entreprise de réfutation de son anthroposociologie et de son singulier aryanisme aristocratique et eugénique ne devait pas contribuer à populariser les thèmes de l'eugénisme. Malgré tout, la France ne semble pas avoir été épargnée par ce courant de pensée, par le souci eugénique, si l'on en juge par les multiples synonymes du concept d'eugénisme recensés durant la période (« socio-physiologie », « sociotechnie », « biocratie », « viriculture », « hominiculture », « bonne naissance », « puériculture avant procréation », « eugennétique », « sélection humaine ») (Léonard : 1983, p. 201).

Jacques Léonard dans son étude « Eugénisme et darwinisme – Espoirs et perplexités chez des médecins français du ^{xix}^e siècle et du début du ^{xx}^e siècle » (1983) rappelle, à la suite d'un historique préalable de l'eugénisme de Platon à Frédéric-Guillaume 1^{er} de Prusse en passant par Thomas More, que « le contenu de la notion est antérieur au mot lui-même ». D'ailleurs des médecins eugénistes au début du siècle se plaisent à souligner l'âge canonique du souci eugéniste, faisant œuvre de lettrés, en se référant par exemple à Montesquieu et à ses lettres persanes (Klotz-Forest : 1905, p. 24).

Le corps médical français se préoccupa tout au long du ^{xix}^e siècle de biopolitique, d'hygiénisme dans une perspective souvent étrangère aux postulats darwiniens. Cet eugénisme avec ou sans Darwin, ces manifestations biopoliticiennes des milieux médicaux français sont indissociables des interrogations relatives à la baisse de natalité sensible dès la moitié du ^{xix}^e siècle, reléguant la France, d'un point de vue numérique, de la première place à la queue du peloton européen. Les débats opposaient, globalement, les néomalthusiens favorables à une natalité limitée et contrôlable afin d'améliorer le sort des populations existantes, aux populationnistes de toute obédience liant la dénatalité endémique à une dégénérescence raciale, à une inexorable décadence nationale. Cette dernière attitude est parfaitement résumée par le démographe Lucien March, directeur de la Statistique générale de France, qui, en 1913 déclare dans la *Revue internationale de sociologie* : « Hyponatalité et

dégénérescence de la race vont de pair. » (Léonard : 1983, p. 205, note 53).

De ces quelques remarques préliminaires, il résulte que la réflexion eugéniste n'est pas réductible au darwinisme ou au lamarckisme. Néanmoins, les thèmes eugénistes, confortés par les sciences darwiniennes ou lamarckiennes, furent indéniablement diffusés par les milieux naturalistes, anthropologistes et par les médecins évolutionnistes. Ces derniers, minoritaires face aux « catholiques bien-pensants, aux néo-hippocrates vitalistes et aux contagionnistes pasteurien réticents au darwinisme » étaient malgré tout bien implantés dans l'institution universitaire. Quelques revues scientifiques et médicales, certaines maisons d'édition et certaines encyclopédies médicales constituaient une chambre d'écho non négligeable des thèses eugénistes, ce d'une manière croissante de 1900 à 1914. Ce réseau de vulgarisation était constitué de *La Revue des cours scientifiques*, devenue *Revue scientifique* (dirigée par E. Alglave, puis par les docteurs Charles Richet, Jules Héricourt puis Edmond Toulouse), des *Annales de démographie internationale* (les docteurs Bertillon et Chervin s'y exprimaient), de la *Revue internationale de sociologie* (interventions fréquentes de L. March, E. Perrier, des docteurs Giard, Manouvrier, Toulouse et Rabaud), de *La Chronique médicale*, des *Annales de gynécologie et d'obstétrique*, et de la maison d'édition Félix Alcan.

Si un certain eugénisme darwinien a inspiré le fragile courant néomalthusien libertaire de Paul Robin, la majorité des eugénistes français comme le montre l'étude de Jacques Léonard, ont préféré le lamarckisme au darwinisme, suivant en cela les choix des naturalistes français. Cette orientation scientifique leur paraissait plus conciliable avec leurs options politiques républicaines ou tout simplement avec leur déontologie médicale. Ainsi l'eugénique française, rétive à toute conception aristocratique, se caractérise majoritairement par une éthique humaniste, une génétique prudente et le désir d'une amélioration collective du peuple français. L'anthropologue Charles Letourneau résume cette philosophie par le slogan « science-justice-solidarité ». De

nombreux néolamarckiens expriment cet eugénisme à la française en l'associant à des conceptions populationnistes ou en s'investissant dans « L'alliance nationale pour l'accroissement de la population française », créée en 1896 par le Dr Jacques Bertillon et reconnue d'utilité publique en 1912 (Léonard : 1983, p. 195).

Au tournant du siècle, à la faveur de certaines initiatives politiques, telle la formation en 1901 d'une « commission de la dépopulation » par Waldeck Rousseau, des thèmes eugénistes d'inspiration lamarckienne furent activement propagés par des médecins populationnistes inquiets de la dénatalité française. Aux réunions de la sous-commission « natalité » de cette commission qui se tinrent avec régularité, quelques fois plusieurs fois par mois, tout au long de l'année 1902, A. Dumont, Y. Guyot, Ch. Richet, A. Pinard, Ch. Gide, L. March, Barthou, J. Bertillon étaient des membres assidus ¹⁰. Une intervention d'un certain Honnorat lors de la séance du 2 juillet 1902, résume bien la philosophie des débats et des interventions :

« Le point sur lequel tout le monde est d'accord est celui de savoir si, à un certain degré du développement de l'individu, ses intérêts devenant opposés à ceux de l'espèce, il n'est pas nécessairement amené à sacrifier ces derniers à ses propres intérêts. Cela me paraît être la raison décisive, si je prends l'exemple de la femme. Tant que la femme, proche de l'état de nature en subit les lois sans pouvoir s'y soustraire, elle est féconde, mais à partir du jour où elle a une vie plus consciente, où elle peut envisager froidement et dans toute leur étendue les conséquences de ses rapports avec l'homme, nécessairement la limitation intervient. Donc, tout le problème consiste à savoir si nous n'avons pas accentué la discordance qui, dans les sociétés civilisées, existe forcément entre l'instinct de conservation et l'instinct de reproduction et si nous n'avons pas une œuvre à accomplir pour atténuer cette discordance au lieu de l'aggraver. C'est l'objet de la seconde partie de mon travail. L'œuvre qui s'impose à notre Commission c'est, sinon de faire disparaître cette discordance, conséquence du développement de l'intellectualité dans l'humanité, mais de l'atténuer dans une mesure appréciable. Si les sentiments d'orgueil de race, de vanité nationale, de patriotisme, ou même quelquefois de soumission aux idées religieuses ont pu influencer sur

les mœurs des individus, aujourd'hui ils ne sont plus susceptibles d'exercer une action décisive ; c'est donc, dans l'action du milieu, dans la législation, dans les avantages donnés aux familles nombreuses, que nous devons chercher le moyen de modifier la mentalité des individus en développant en eux un certain esprit de famille qui a disparu ¹¹ . »

Ainsi de nombreux médecins eugénistes proposaient certaines mesures hygiénistes ou une modification de la législation matrimoniale. Nous avons déjà mentionné les propositions du Dr J.-L. de Lanessan, nous pourrions rappeler, à titre d'exemple, les propositions du docteur et poète parnassien Henri Cazalis, qui dans son article « Science et mariage », paru dans la *Revue scientifique* en 1900, témoignait du souci d'une science génératrice « d'une moralité nouvelle » et créatrice, via le mariage et une rigoureuse législation sélectionniste similaire à celle pratiquée par certains États nord-américains, d'une « race supérieure », d'une « humanité nouvelle, plus saine, plus robuste, plus belle et plus juste » (Cazalis : 1900, p. 11).

Ces cours de puériculture dispensés par A. Pinard (1844-1934) à la clinique Baudelocque à Paris sont plus représentatifs des propositions des médecins eugénistes français. Son eugénisme se résumait à l'instruction et à la connaissance de la puériculture « seule et vraie garantie sanitaire du mariage, la seule qui puisse assurer le bonheur de l'individu et de l'espèce ». Pour A. Pinard, l'eugennétique était au final une pédagogie pour « civiliser » l'acte de reproduction, pouvant se concrétiser en une législation protectrice de la maternité et des droits de l'enfant. Il importe d'insister sur l'enseignement d'A. Pinard, « humaniste lamarckien » selon la formule de Nadine Lefaucheur, car non seulement il appartient à ce courant pédiatrique et obstétricien qui était engagé dans l'action pour la protection maternelle et infantile, mais il fut aussi un membre influent de la « Société française d'eugénique » (Lefaucheur in Blanckaert : 1993, p. 425 ; Schneider : 1986, pp. 265-277) : il fut pendant quinze ans (jusqu'en 1927) vice-président puis président de cette société, réticent à un eugénisme négatif à

l'anglo-saxonne (« stérilisation des reproducteurs tarés physiquement et moralement »).

Cet eugénisme singulier, d'essence néolamarckienne, inspiré par des principes populationnistes et par une éthique humaniste est donc manifeste dans cette éphémère « Société française d'eugénique » qui inaugura sa première séance le 22 décembre 1912 dans le grand amphithéâtre de la faculté de médecine de Paris, sous la présidence d'honneur du ministre du Travail du moment, le radical socialiste Léon Bourgeois et du zoologiste néolamarckien E. Perrier. Ce dernier souligna les enjeux politiques de l'eugénisme en ces termes :

« Nous sentons qu'il y a quelque chose à faire pour l'amélioration des générations futures. Et d'ailleurs nous entendons par là ce qui s'applique plus particulièrement à notre pays. C'est la patrie chez nous qui définit la race plus que la race ne définit la patrie et nous devons exalter les qualités nécessaires à sa vitalité. Notre liberté ne nous donne pas le droit d'infecter les autres [...]. Nous devons faire appel aux naturalistes, aux éleveurs, à tous ceux qui appliquent les lois de l'hérédité, tout en n'oubliant pas les différences [...]. Pour l'homme nous cherchons à obtenir toutes les qualités à la fois [...], nous ne pouvons avoir la prétention de changer en quelques années ce que la nature a édifié en quarante millions d'années. Nous avons pourtant le devoir pressant de travailler et de conduire patiemment une propagande nécessaire à la grandeur de notre pays ¹² . »

L'objectif de cette société dont soixante-trois membres fondateurs sur cent cinq étaient médecins, fut surtout clairement circonscrit par le biologiste néolamarckien Frédéric Houssay dans le premier numéro de la revue *L'Eugénique* (juin 1913). Après s'être démarqué de l'eugénique « négative » et « sélectionniste » (écarter les dégénérés de la reproduction par la stérilisation) revendiquée ou pratiquée par « les sociétés allemandes, anglaises » ou « par certains États nord-américains », il développe la spécificité de l'eugénique française en résumant les débats de la journée inaugurale :

« C'est sur un programme successivement exposé par le président Doumer, le professeur Edmond Perrier, le doyen Landouzy et le

professeur Pinard que s'est fondée notre société. Étudier par l'observation clinique et par l'expérience le déterminisme et la propagation des tares, entraver par une hygiène appropriée le déterminisme à mesure qu'on les connaît, guérir tant qu'on peut les tares légères reconnues à leur apparition précoce, soigner charitablement les incurables tant qu'il s'en produit et n'attendre leur extinction que du succès inlassablement poursuivi de nos efforts à enrayer le mal dès son origine, la guerre à la tare plutôt qu'aux tarés, voilà un programme suffisamment vaste et qui peut réunir toutes les bonnes volontés ¹³ . »

Cet eugénisme français tardif dans son expression organisée et d'audience restreinte différait notablement dans ses orientations, des puissantes sociétés eugéniques européennes ou nord-américaines exprimant une philosophie foncièrement plus sélectionniste voire raciste. « La société internationale pour l'hygiène raciale », fondée en Allemagne en 1905 par le Dr Alfred Ploetz avec au comité d'honneur les prestigieux E. Haëckel, A. Weismann et F. Galton, désirait promouvoir la qualité de la race blanche. Le darwinien social et eugéniste Alfred Ploetz fondait en 1908 et en 1910 des sociétés sœurs (« La communauté du renouvellement allemand » co-animée avec Théodor Fritsch et « L'union allemande ») aux objectifs explicitement antisémites et xénophobes. Enfin certains thèmes sélectionnistes ou d'eugénique « négative » prêchés ou pratiqués par la « Eugenic education society », le « Francis Galton laboratory for national eugenics » de Grande-Bretagne (1908) ou le « Eugenic record office » des États-Unis (1910) étaient récusés notoirement par les publicistes français de l'eugénisme, tel A. Pinard, plus préoccupés de natalisme et de redressement démographique que d'une eugénique négative préconisée par les théories de F. Galton (Poliakov : 1971 ; 1987, pp. 339-340).

Ce courant lamarckien et républicain majoritaire au sein de l'eugénisme français ne peut néanmoins masquer les rares mais existantes expressions d'eugénismes aux emprunts ou référents darwiniens. Le néomalthusianisme de Robin ou l'eugénisme aryaniste d'un Vacher de Lapouge n'épuisent pas les avatars des

eugénismes darwiniens puisque le professeur de physiologie à la Faculté de Médecine de Paris, Charles Richet (1850-1937), directeur dans les années 1890 de la *Revue scientifique* et prix Nobel de biologie en 1913, exprimait conjointement ses opinions populationnistes (notoirement depuis 1891 ¹⁴) et ses souhaits d'une sélection humaine, anthropogénique. Charles Richet, adhérent de « La Société française d'eugénique », s'était toujours opposé à certains thèmes du darwinisme social (émergence des meilleurs consécutive aux luttes sociales ou guerrières) et avait toujours milité en faveur du pacifisme. Observant lui aussi l'inversion des valeurs sélectives darwiniennes sur le plan social, politique et économique, d'un « struggle for life » négatif, cet évolutionniste devait être sensible au thème darwinien du « sélectionnisme », complété par des références lamarckiennes de l'hérédité des caractères acquis et intellectuels. Ses thèses sélectionnistes furent élaborées dès 1912, sans réédition. Le physiologiste fait foi d'un puissant déterminisme héréditariste (« nous sommes ce que nos ancêtres ont été » écrit-il) au service d'une pensée hygiéniste et d'un racisme certain. Charles Richet est favorable à l'instar des eugénistes anglo-saxons à l'élimination des races « inférieures » et des anormaux. Dans le domaine racial, distillant ses projets ségrégationnistes, ses propositions de lois matrimoniales s'opposant à la mixité raciale, il ne craint pas d'avouer :

« Nous créerons parmi les races qui peuplent la terre une véritable aristocratie, celle des blancs, de race pure, non mélangés avec les détestables éléments ethniques que l'Afrique et l'Asie introduiraient parmi nous. » (Richet : 1912-1919, pp. 161, 162, 164 ; voir également Le Brun : 1912)

Cette pensée eugéniste s'accompagne d'une prospective biopolitique peu suspecte de libéralisme :

« La sélection ne sera efficace que si elle est sévère ; et la sévérité c'est l'élimination des mauvais. Or les mauvais ne vont pas disparaître de leur plein gré ; il faudra donc une autorité pour les éliminer de la société humaine. » (Richet : 1912-1919, p. 163)

L'ambivalence des discours naturalistes des droites extrêmes

« Dans la seconde moitié du siècle, les notions d'hérédité, de race et d'environnement y remplacent le choix rationnel et délibéré en tant que facteurs qui commandent le comportement humain. Le darwinisme social contribue ainsi puissamment à l'évolution du nationalisme et à la diffusion du racisme. » (Sternhell : 1972 ; 1985, p. 13)

Cette idée développée par Zeev Sternhell dans l'introduction de sa « thèse » sur *Maurice Barrès et le nationalisme français* est reprise par ce dernier dans la plupart de ses travaux relatifs à l'idéologie fasciste en France. Il résume semble-t-il l'opinion actuellement dominante parmi la communauté historienne, de ce rôle de « ciment idéologique » que constitua le darwinisme social pour une mouvance néoroyaliste et une certaine droite nationaliste au début de ce siècle, représentée par Vacher de Lapouge, Le Bon, Bourget, Soury, Barrès, etc. (Sternhell : 1987, pp. 68-69 ; Milza : 1987, p. 77)

Avant que Z. Sternhell ne ressuscite ces filiations, de nombreux auteurs de la période (C. Bouglé, A. Fouillée, D. Parodi, A. Calippe, A. Sertillanges, etc.) avaient déjà signifié ces collusions. Pourtant sans remettre en question sur le fond la thèse de Z. Sternhell, les analyses de ces différents auteurs et les discours mêmes des partis de la réaction, drainent d'étranges paradoxes et montrent que ces liens entre idéologie darwinienne et droites nationalistes et royalistes obéissent à une étrange alchimie.

Rappelons tout d'abord les images contradictoires d'un darwinisme social « réactionnaire » délivrées par les sociologues et les catholiques sociaux précités. Si des points de convergence sont perceptibles, ils diffèrent malgré tout par la définition qu'ils accordent au darwinisme social et par les personnalités stigmatisées comme telles. De qui parlent-ils tout d'abord ? En agrégeant leurs différentes analyses, il est possible de reconstituer une constellation « darwinienne sociale réactionnaire » qui recouvre la typologie synthétisée par Z. Sternhell : philosophie des

racismes de Gobineau, anthroposociologie de Lapouge, néoroyaisme de Bourget et de Maurras, philosophie nietzschéenne, nationalisme barrésien, etc. De même développent-ils une définition péjorative du darwinisme social dans la première décennie du siècle, au moment même précisément où de nouvelles forces politiques socialistes ou néoroyalistes surgissent sur la scène politique, groupes politiques qui revendiquent une culture évolutionniste ou qui utilisent un vocabulaire darwinien. Les divergences apparaissent ensuite dans l'appréciation de ce phénomène et dans les motivations de ces critiques.

Les abbés Calippe et Sertillanges, dans leur dénonciation des darwiniens sociaux visent tous ceux qui rationalisent leurs activités politiques par le concept de lutte pour l'existence : depuis les socialistes, à la culture évolutionniste et matérialiste, jusqu'aux athées cléricaux tels Bourget et Maurras qui par leurs comportements élitistes favorisent la lutte des classes. A. Fouillée dénonce le nietzschéisme puis l'ensemble de la culture et une philosophie allemande qui bâtit sa morale sur la force. Si Vacher de Lapouge est critiqué, c'est en tant que vulgarisateur de ces doctrines en France. Sa critique est d'autant plus acerbe qu'il avait développé une philosophie spencérienne optimiste quant aux caractères progressistes des lois naturelles. D'ailleurs A. Fouillée resta fidèle sa vie durant à une sociologie biologique substituant simplement une philosophie biologique lamarckienne à un darwinisme étranger. Pour finir, relevons les analyses magistrales de Célestin Bouglé et de Dominique Parodi. Ils s'attachèrent à démontrer d'une part que l'utilisation en sociologie et en politique des sciences biologiques est d'un faible intérêt heuristique et d'autre part qu'importer les sciences naturelles dans le champ politique était globalement rendre un mauvais service à un système démocratique. Néanmoins, dans leur typologie des sociologies naturalistes, les termes « darwinisme social » étaient réservés à ceux qui étaient favorables au libre exercice de la concurrence soit principalement les économistes libéraux.

Au sein de leur typologie, les anthroposociologues et ceux qui faisaient l'apologie des castes, de la noblesse, de la bourgeoisie ou de la nation appartenaient aux contempteurs des thèses héréditaristes, convaincus en fait « de la solidarité des principes posés par Lamarck » (Bouglé : 1904, pp. 44, 306). La cible des travaux de Bouglé et de Parodi était moins les partis de la réaction, dont ils démontraient l'aspect contradictoire de l'argumentation, que le scientisme d'une génération de républicains et l'épistémologie de leur propre discipline sociologique.

Nous voulons ici signifier que cette configuration antidarwinienne sociale qui s'élabore parmi les sociologues, les catholiques sociaux et de rares hommes politiques durant la première décennie, n'est pas consensuelle dans ses motivations, ni dans sa définition du darwinisme social. Ces débats autour du darwinisme social sont moins révélateurs de véritables modalités d'utilisation des sciences biologiques par les groupes politiques royalistes ou nationalistes, que des rapports à la science, au darwinisme des républicains démocrates, des sociologues naturalistes ou des catholiques sociaux. Ces points ont été abordés ailleurs dans cet ouvrage et au fond, ils pourraient paraître secondaires au regard de ce constat qui nous préoccupe ici : quelles que soient les intentions et les typologies, ces levées de boucliers révèlent malgré tout l'existence d'une utilisation à des fins réactionnaires des sciences naturelles et plus spécifiquement du darwinisme.

Dans la mesure où les études sont désormais nombreuses sur la genèse de ces mouvements des droites extrêmes et sur leurs idéologies, notre regard sera sélectif et nous nous contenterons de relever les références au darwinisme dans les textes des principaux théoriciens, leur représentation de la science biologique, les raisons et les modalités de cette utilisation politique des sciences biologiques.

Le nationalisme organique de Barrès

Maurice Barrès (1862-1923) n'est jamais cité parmi la mouvance des darwiniens sociaux dans les diverses polémiques du début du siècle. Sans être nominatif, C. Bouglé déconstruisait néanmoins dans son ouvrage *La démocratie devant la science* (1904), l'argumentation des thèses héréditaristes d'un certain nationalisme organique. Il est vrai que quelques années auparavant, il avait ferraillé contre A. Espinas, défenseur d'une conception organiciste de la nation. La nouvelle éthique patriotique élaborée par Maurice Barrès, à la charnière des deux siècles, avec pour catalyseur l'affaire Dreyfus, constitue l'un des facteurs essentiels de la transformation du nationalisme français. Les travaux de Z. Sternhell ont montré qu'un puissant déterminisme, à la fois physiologique et psychologique, est à la base du nationalisme barrésien. Cette pensée politique illustre certes une certaine orientation intellectuelle contestatrice des valeurs héritées de la Révolution Française, du positivisme, du rationalisme, du scientisme républicain ; mais elle est également représentative de l'émergence de cette nouvelle mentalité fondée sur l'irrationalisme et l'éloge des forces de l'inconscient quelquefois synonyme d'instinct, caractéristique de cette fin de siècle (Sternhell : 1977, p. 138).

Les commentaires naturalistes de Maurice Barrès sont manifestes dans cette réflexion doctrinale et fondatrice que constitue le texte, largement diffusé et contesté de la troisième conférence de mars 1899 à « la ligue de la patrie française », ayant pour thème *La Terre et les Morts*. Elle succède à sa phase « socialiste nationaliste » de l'après boulangisme. Au-delà de ses critiques antidreyusardes, l'auteur du *Culte du moi* esquisse les carences politiques et morales révélées par l'affaire et il propose une redéfinition plus ambitieuse des objectifs politiques de « la ligue de la patrie française ». Il désire fonder un nationalisme intégral, organique car « pour permettre à la conscience d'un pays tel que la France de se dégager, il faut raciner les individus dans la terre et dans les morts » (Barrès : 1899, p. 27). Or, ce n'est pas une action volontariste que prône Barrès, mais plutôt l'affirmation d'un rigoureux déterminisme :

« Nous sommes le produit d'une collectivité qui parle en nous. Que l'influence des ancêtres soit permanente et les fils seront énergiques et droits, la nation une [...]. Si la « Patrie Française » voulait disposer les esprits à entendre ces voix lointaines, si elle préparait quelques mesures propres à faciliter ce grave enseignement national « par la terre et les morts » quel service elle rendrait à notre connaissance de nous-mêmes [...]. Le sang s'obstine à suivre l'ordre de la nature [...]. Le terroir nous parle et collabore à notre conscience nationale, aussi bien que les morts. C'est même lui qui donne à leur action sa pleine efficacité. » (Barrès : 1899, pp. 21-23)

Ce déterminisme est également fort d'une pensée raciale. Le racisme barrésien n'est pas ethnographique mais national ; la « race » française n'étant pas anthropologiquement circonscrite, il applique ce terme au peuple français, à la nation. M. Barrès véhicule des analogies lamarckiennes pour définir l'idée de nation :

« C'est en maintenant sous vos yeux les ressources du sol de France, les efforts qu'il réclame, les services qu'il rend, les conditions enfin dans lesquelles s'est développée notre race [...], que vous comprendrez comme des réalités [...] nos traditions nationales [...] et apprécierez les forces naturelles qui ont grandi sur notre sol [...]. Il participe naturellement de la conscience nationale, il est nécessairement d'accord avec les destinées du pays, alors même qu'il ne saurait pas les formuler, celui qui, plongé par son hérédité dans un milieu en suit insensiblement les évolutions [...]. La Patrie est plus forte dans l'âme d'un enraciné que dans celle d'un déraciné. » (Barrès : 1899, p. 24)

D'autres travaux plus confidentiels de Maurice Barrès complètent et confirment cette redéfinition biologique du nationalisme assimilé à « un déterminisme organisé, accepté » d'un « peuple qui évolue selon les mêmes lois qu'un individu » et lié par un véritable solidarisme organique soit le primat de la nation, du collectif sur l'individu (Barrès : 1929-1957, p. 232 ; 1906, p. 123). Sur ce sujet d'ailleurs, Barrès n'a pas une culture d'autodidacte ou n'emprunte pas simplement aux catégories de pensées de l'époque. L'analyse de ses *Cahiers* (les deux premiers tomes couvrent la période 1896-1902)

révèle l'influence profonde en amont de ses thèses nationalistes d'un vulgarisateur des doctrines transformistes : Jules Soury.

Jules Soury : « Tous les êtres vivants ne sont que des automates »

L'archiviste paléographe puis docteur ès lettres Jules Soury (1842-1915), maître de conférences à l'École des Hautes Études de la Sorbonne depuis 1881, professeur de psychophysiologie, traducteur des doctrines d'Ernst Haeckel, d'Oscar Schmidt et vulgarisateur du spencérisme, fut ce doctrinaire d'une théorie raciale du déterminisme psychophysiologique élaborée à partir des sciences naturelles (Sternhell : 1977). Au travers des *Cahiers*, il est manifeste que Soury fut le véritable maître à penser de M. Barrès, ce, pendant près de dix-sept années, apportant à son nationalisme une argumentation scientifique. Au regard de la multiplicité des citations et de l'extraordinaire mimétisme idéologique entre les écrits de Barrès et de Soury, ce dernier semble avoir exercé une influence supérieure à celle de Taine et de Renan (Weill : 1938, p. 435).

Dans ces premières années de la décennie 1880, J. Soury était lié aux républicains ; il collaborait en effet avec de Lanessan et Paul Bert à la rédaction des rubriques scientifiques de *La République Française*. J. Soury est séduit par le monisme de et la biopsychologie de Spencer. Ainsi il adhère à la thèse de Haeckel d'un processus évolutif universel et unique fondé sur un déterminisme « physico-chimique » et s'intéresse à la psychologie comprise comme un « développement de la biologie » (Soury : 1883, p. 84). Dès 1882, dans sa « philosophie naturelle », il décelait le caractère novateur des doctrines de Darwin, de Spencer et de Haeckel et annonçait le développement lent et fatal de l'esprit humain. Le monisme de Haeckel lui inspirait une réflexion darwinienne sociale, « puisque tout suit les lois de l'évolution ». Outre l'affirmation des fatales inégalités raciales et de son athéisme clérical, car Soury était et s'affirmait catholique, (« une humanité sans idéal, partant sans

religion est une chimère »), il développait ainsi sa philosophie de l'histoire :

« L'histoire des peuples [...] doit s'expliquer par la sélection naturelle : ce doit être en définitive un phénomène physico-chimique dépendant de l'action combinée de l'adaptation et de l'hérédité dans la lutte pour l'existence. » (Soury : 1882, p. 318)

Le nationalisme héréditariste de Jules Soury est manifeste dès la publication de l'énorme pensum qui résume son enseignement à l'École des Hautes Études, le *Système nerveux central* (1889). Il s'exprima avec régularité dans les divers ouvrages qui ponctuèrent sa carrière, ce jusqu'à la parution de sa *Campagne nationaliste* (1902) liée à son action antidreyfusarde. Ces derniers pamphlets sont de véritables applications politiques de ses doctrines scientifiques. Les thèses nationalistes et racistes sont irriguées par sa lecture naturaliste d'une histoire soumise à d'inexorables lois fatales :

« Pas plus que l'univers [...] le moindre phénomène n'est l'œuvre du hasard : le monde est gouverné par les lois fatales, expressions abstraites des rapports naturels des choses [...]. Tous les êtres vivants ne sont que des automates. » (Soury : 1889, pp. 95, 1778)

Cette lecture déterministe de l'histoire était complétée d'une argumentation à connotation darwinienne car l'homme est mû par des instincts héréditaires « qui naissent des variations utiles acquises mécaniquement au cours de longues luttes pour l'existence [...] ou en d'autres termes en vertu d'habitudes ancestrales devenues organiques par la sélection naturelle. » (Soury : 1889, p. 1778).

Ce déterminisme psychophysiologique charpente, en 1902 sa *Campagne nationaliste*, véritable profession de foi patriotique, réplique mimétique du crédo barrésien de *La Terre et les Morts*. Les affirmations de Soury utilisent un vocabulaire naturaliste et sont créditées de l'autorité scientifique du désormais directeur (depuis 1898) de l'École des Hautes Études de la Sorbonne. « Je ne suis, écrit Soury, comme nous le sommes tous, que la continuité substantielle, la pensée et le verbe encore vivants avec leur cortège de gestes, d'habitudes et de réactions héréditaires, qui font que le mort tient

le vif et que les caractères propres, ethniques et nationaux, nés de variations séculaires, qui différencient le français de France, de l'étranger, ne sont point de métaphores, mais des phénomènes aussi réels que la matière des éléments anatomiques de nos centres nerveux, les neurones, seuls éléments de notre corps qui de la naissance à la mort de l'individu, persistent sans proliférer ni se renouveler jamais. Là est le témoignage irréfragable de l'hérédité psychologique. Là est notre fondement de notre culte des morts et de la terre où ils ont vécu et souffert, de la religion et de la patrie. » (Soury : 1902, p. 65).

Jules Soury complétait, par ailleurs, sa vision inégalitaire par d'autres thèmes darwiniens. Il appelait par exemple de ses vœux un conflit guerrier contre l'allemand, « l'ennemi héréditaire » au nom de « la guerre éternelle, cause de tout progrès » et conjointement il proférait un antisémitisme rationalisé par un discours anthropologique au vernis scientifique. L'inégalité raciale, les prétendues différences anthropologiques et psychophysiologiques étaient censées expliquer l'inévitable conflit pour l'existence ou illustrer le thème de la « dégénérescence raciale » inhérente selon Soury à « la race juive » (Soury : 1902, pp. 7, 41). Au regard de ces citations, la parenté idéologique est certaine. Notons que hormis le cercle confidentiel de ses étudiants ou des lecteurs de ses traductions, les thèses de J. Soury furent peu commentées, ou lorsqu'elles le furent, il est peut-être symptomatique que ces dérives idéologiques aient été passées sous silence. L'époque était d'abord, pour le personnel républicain, à une défense des théories transformistes. Ainsi dans le quotidien *Le Temps* du 8 novembre 1891, Anatole France présentait l'auteur par une courte biographie et une synthèse de ses travaux. L'article, en rappelant la soutenance de thèse de J. Soury – ce dernier défendait les théories naturalistes contre le philosophe spiritualiste Caro – est un prétexte à une défense des théories évolutionnistes ¹⁵.

Après l'interdiction par la Préfecture de Police de la tenue de la troisième conférence de la « ligue de la patrie française » où le théoricien de *La Terre et les Morts* devait prononcer son discours

fondateur, le comité de la ligue se désolidarisa de M. Barrès et refusa de reconnaître ce texte pour doctrine officielle. Ce discours fut peu relayé semble-t-il même par les prestigieux naturalistes et les transformistes néolamarckiens notoires qui appartenaient à la ligue (Alfred Giard, professeur à la Sorbonne et titulaire de la chaire d'évolution des êtres organisés et E. Perrier, professeur au Museum d'histoire naturelle de Paris, futur directeur de cette institution (en 1900) et membre de l'Académie des sciences). Ils ne reproduisirent pas la mécanique idéologique inégalitaire, fataliste, du couple Soury-Barrès. Sur ce point précis, E. Perrier ne se départit pas de sa réserve scientifique ; quant à Alfred Giard, il exploita sporadiquement des thèmes sociobiologistes. Certaines de ses interventions à des congrès scientifiques au début de ce siècle révèlent son scientisme intact et surtout son pragmatisme quant au crédo barrésien. Son déterminisme n'était pas fataliste puisqu'il avait foi en l'action de l'éducation et des milieux sur la formation des générations futures ¹⁶ .

Globalement la communauté des naturalistes néolamarckiens français fut réticente à ces amalgames. On trouve en revanche un écho de ces thèses parmi certains sociologues. Nous avons déjà cité A. Espinas, réfuté par C. Bouglé d'ailleurs. Nous pourrions aussi nous référer à ce mémoire lu à la « Société de sociologie de Paris » en avril 1902 (l'année de la parution de *Campagne nationaliste* de J. Soury) par le docteur en droit et sociologue nantais amateur, Raoul Guérin de la Grasserie (1839-1914). Ce magistrat considère le nationalisme comme un nouvel ethnicisme ; la race sociologique pétrie par l'histoire, le milieu idéologique, se substitue à la race anthropologique et agit comme un « facteur inconscient de l'évolution » sociale et politique. Ce facteur ethnique, racial, guidé par les lois fatales de l'hérédité explique « la distribution des peuples à la surface du globe » et régit le principe des nationalités. À la différence de J. Soury, les propos de Raoul Guérin de la Grasserie ne portent pas trace d'antisémitisme ou de germanophobie ; ils sont néanmoins violemment réfutés par les animateurs de la *Revue internationale de sociologie*. René Worms et

Gabriel Tarde répugnent au fatalisme historique et racial, synonyme de mysticisme social et privilégient... l'action du milieu pour l'un, des êtres d'exception, des mieux doués pour l'autre, comme uniques facteurs d'évolution et de progrès social. Au déterminisme fataliste d'une pensée raciale, les sociologues organicistes préféraient majoritairement un déterminisme progressiste de l'action des milieux et des élites (Grasserie : 1902, pp. 356-384).

L'intimidation intellectuelle de l'Action française

Plus paradoxale est cette massive critique du darwinisme social portée à rencontre du néoroyalisme de l'Action française par les sociologues et les catholiques sociaux. Il est vrai que ces derniers reprochaient aux néoroyalistes, qu'ils dénommaient anticléricaux, de justifier par les sciences naturelles le maintien du *statu quo* social, des hiérarchies sociales sous prétexte de hiérarchies naturelles. Ils les accusaient donc de favoriser les luttes sociales. La critique est paradoxale car les néoroyalistes ne se revendiquaient pas darwiniens. Harry W. Paul note même que « trois des quelques savants proches de l'Action française – René Quinton, Charles Fiessinger et Pierre Duhem – étaient antidarwiniens » (Paul in Sirinelli : 1993, p. 639). Pour preuve encore, Léon Daudet dans le chapitre « Dogmes et marottes scientifiques » de son ouvrage *Le Stupide XIXe Siècle*, développe quelques pages féroces sur la passion évolutionniste et darwinienne qui anima la société républicaine. Lorsqu'il décrit les milieux politiques restés attachés « au dogme du transformisme » après 1900, ce n'est pas à son mouvement politique auquel il songe mais aux groupes socialistes :

« Par contre, dans certains milieux politiques, notamment révolutionnaires, le transformisme est demeuré un dogme, ce qui n'a rien d'extraordinaire, étant donné l'ignorance des centres dits intellectuels où se recrutent les docteurs selon Karl Marx, Bakounine et Stirner. Ces pauvres gens (je veux dire les démocrates révolutionnaires), se croyant des esprits très avancés, se réclament ainsi d'une thèse désuète, périmée, aujourd'hui

abandonnée par tout homme qui réfléchit et que n'ont point réussi à rajeunir les rêveries biologico-paraphysiques d'un Bergson. On rencontre ainsi, dans les îles de la Sonde, des sauvages encore adonnés à l'idolâtrie d'un fétiche abandonné et devenu incompréhensible, dont on ne sait plus s'il représente un phallus ou une gourde ou une borne de champ. J'ai été quelquefois charmé (dans les réunions publiques) d'entendre un bolcheviste, instruit et disert, m'exposer un lambeau de Darwin ou de Haëckel, adapté à sa sanglante chimère, et qui me rappelait ma jeunesse, et les bâtiments de botanique et de zoologie expérimentales de la faculté de médecine alors installés derrière le Panthéon, rue Vauquelin. La pensée que l'on remuait encore les masses avec ces antiques balivernes m'enchantait. » (Daudet : 1922, pp. 1296-1297)

Néanmoins, quelques auteurs tels P. Bourget ou G. Valois de par leur culture scientifique ou en raison du vocabulaire employé purent prêter le flanc à cette accusation de darwinisme social. Paul Bourget, romancier, disciple de Taine et de Renan et militant de la première heure de « l'Action française », peu de temps avant sa conversion au catholicisme (1901), exprimait dans *L'Enquête sur la monarchie* de Charles Maurras (parue le 19 août 1900, dans la royaliste *Gazette de France*), ses options monarchistes, ce qu'il nomme un « nationalisme intégral » en utilisant un vocabulaire emprunté aux sciences naturelles :

« La solution monarchiste est la seule qui soit conforme aux enseignements les plus récents de la science. Il est bien remarquable en effet, que toutes les hypothèses sur lesquelles s'est faite la Révolution se trouvent absolument contraires aux conditions que notre philosophie de la nature, appuyée sur l'expérience, nous indique aujourd'hui comme les lois les plus probables de la santé politique. Pour ne citer que quelques exemples et de première évidence : la science nous donne comme une des lois les plus constamment vérifiées que tous les développements de la vie se font par continuité [...], qu'une autre loi du développement de la vie est de la sélection, c'est-à-dire l'hérédité fixée. Quoi de plus contraire à ce principe dans l'ordre social que l'égalité ? Que dit encore la science ? Qu'un des facteurs les plus puissants de la personnalité humaine est la race, cette énergie accumulée par nos ancêtres, par les morts qui parlent en nous, pour emprunter sa saisissante image à de Vogué [...]. Qu'est-

ce que la permanence de l'autorité royale dans une même famille, sinon la continuité assurée ? Qu'est-ce que la noblesse ouverte, – elle le fut toujours – l'aristocratie recrutée de l'ancien régime, sinon « la sélection » organisée ? Qu'est-ce que l'appel à la tradition, sinon l'appel à la race ? » (Bourget : 1911, pp. 113-114)

Il est vrai qu'il n'en était pas à son coup d'essai, puisque dix-huit ans auparavant dans ses *Essais de psychologie contemporaine*, il avait tenté de dénoncer l'incompatibilité entre les données de la science et les réformes politiques démocratiques (en matière d'éducation par exemple). Il avait alors souhaité la diffusion des doctrines de Herbert Spencer et de Charles Darwin afin de lutter contre « les faux dogmes égalitaristes et matérialistes de 1789 » et afin de justifier les inégalités des intelligences et les théories de l'hérédité corroborant les thèses de « l'aristocratie transmise » (Bourget : 1883-1885 ; 1901, pp. 93-95).

L'utilisation de l'argument d'autorité scientifique sur le terrain politique était à usage polémique contre les démocrates scientistes. Par ailleurs, Paul Bourget complétement se revendiquait ouvertement du providentialisme de Bonald et du pessimisme gobinien. P. Bourget incarne effectivement cette synthèse entre les mouvements gobiniens et un certain courant du darwinisme social. Il avait adhéré en 1894 à la « Gobineau-Vereinigung » fondée à Fribourg en Breisgau en Allemagne par le professeur Schemann ¹⁷ . Charles Maurras devait reprendre à son compte le triptyque « race-sélection-continuité » et compléter les propos de Bourget par d'autres arguments scientifiques. Il emprunta par exemple les thèmes de la sociologie organiciste validant sa vision monarchiste et élitiste :

« M. Paul Bourget connaît que l'idéal démocratique est faux, non dans ses détails, ou ses accidents mais dans son principal et dans son essence [...] une démocratie ne s'organise pas ; car l'idée d'organisation à un degré quelconque exclut à un degré quelconque l'idée d'égalité : organiser c'est différencier et c'est en conséquence établir des degrés et des hiérarchies. Aucun ordre ne saurait être égalitaire. » (Maurras : 1911, p. 117)

Selon Maurras, la monarchie héréditaire était « une solution réaliste, comme la science ». Cette réponse de Maurras doit pourtant être commentée avec précaution. Cet animateur de l'Action française (depuis 1899 avec Pujo et Vaugeois) devait d'ailleurs quelques années plus tard s'opposer à toute philosophie organiciste ou se refuser à l'interprétation naturaliste :

« Qu'est-ce que la royauté ? L'hérédité de la couronne. Qu'est-ce que l'hérédité ? La loi de succession. Naturellement cette loi ne doit pas être entendue de travers. Des biologistes naïfs et leurs médiocres vulgarisateurs se sont figurés que cette loi politique impliquait dans notre esprit je ne sais quel principe de sélection par l'hérédité de la chair auquel on n'a jamais songé ici. On nous prête une foi « mystico-scientifique » en une constante personnelle de capacité gouvernementale attachée au sang. Nous n'avons jamais rien dit de pareil. Nous avons toujours dit autre chose. Nous avons dit que le souverain héréditaire est dans la meilleure des positions pour bien gouverner. Nous n'avons jamais dit que ce bon gouvernement fût une vertu de son sang. »

(Maurras : 1954, p. 470)

D'ailleurs au sein de la revue *L'Action française*, Ch. Maurras récusait explicitement l'évolutionnisme, le transformisme darwinien au nom de la spécificité et de la fixité des espèces. Cuvier était préféré à Lamarck et à Darwin ; ces derniers étaient accusés de propager l'idée que la nature pouvait améliorer l'espèce, affirmation antithétique à la doctrine maurassienne. Les emprunts au darwinisme étaient uniquement des illustrations permettant de conforter le thème de l'inégalité chère à l'Action Française et en retour, ils devaient confirmer leur définition épistémologique d'une science comprise comme autoritaire et aristocrate, « enseignant la soumission à l'ordre et l'inégalité étant le principe de l'ordre ». Ces emprunts à des fins de polémique étaient pratique courante chez les doctrinaires de l'Action française. Colette Capitan-Peter note :

« Loin de toujours communier avec les auteurs ou les doctrinaires dont il se réclamait, le nationalisme prenait chez les uns ou les autres ce qui servait ses desseins, rejetant le reste [...]. Les invoquer était une “méthode d'intimidation intellectuelle”. »

(Capitan-Peter : 1972, p. 26)

L'analyse de l'ouvrage *L'Homme qui vient* (1906) de Georges Valois (1878-1945, pseudonyme de Georges Gressent) révèle d'identiques paradoxes. Charles Maurras reçut positivement ce premier livre de l'autodidacte Georges Valois, puisque c'est à la suite de sa lecture qu'il lui trouva une place dans la maison d'édition de Jean Rivain « La nouvelle librairie nationale ». D'ailleurs, ce fut moins en raison d'une philosophie imprégnée de références à Nietzsche, Sorel et Proudhon que Maurras apprécia Valois que pour l'adhésion à la cause monarchiste, d'un prolétaire (Weber : 1985, p. 93). Certains historiens américains, tel Robert Soucy ont voulu voir dans cet ouvrage, où Valois à la fois annonce son adhésion au catholicisme et à la monarchie et développe sa philosophie de l'autorité, l'expression d'une philosophie darwinienne sociale. Pour R. Soucy, l'idéologie darwinienne de Valois est manifeste en raison de son apologie de l'élite, de l'homme fort (soit le pauvre qui s'élève dans la société par le mérite et son travail) et d'une concurrence darwinienne dans le cadre de la libre entreprise. R. Soucy constate néanmoins les limites de son analyse au regard de la conclusion de l'ouvrage de Valois, car :

« Les arguments religieux l'emportent finalement sur les arguments darwiniens pour tout ce qui touche la guerre, bien qu'il continue à faire l'éloge de la survivance des plus aptes comme faisant partie de l'ordre des choses conçues par Dieu. »
(Soucy : 1989, pp. 196-212)

Pourtant tout à sa thèse d'un Valois darwinien social, R. Soucy passe sous silence les références scientifiques de G. Valois, ses propres réflexions relatives au darwinisme explicitement définies dans *L'Homme qui vient* et les paradoxes de ses emprunts à la science. En effet, quand Valois se réfère au darwinisme dans son ouvrage, c'est pour dénoncer une science utilisée par des socialistes ou des anarchistes en raison de ses connotations progressistes :

« Ce darwinisme, interprété par les sectaires anti-cléricaux, a servi de support à la philosophie anarchiste et socialiste. On le trouve dans l'esprit dreyfusien. Au début de l'agitation dreyfusienne, en 1887, dans un cercle fondé « pour la défense de la vérité et de la justice », un socialiste, M. Eugène Fournière,

terminait une causerie par l'annonce de cette nouvelle que l'on venait de trouver à Java le pithécanthrope qui soudait la chaîne simiesque à la chaîne humaine. La nouvelle était accueillie avec allégresse par l'auditoire, je dirai presque avec une allégresse religieuse. Ces anarchistes voyaient là une confirmation de leur croyance à l'évolution des êtres vers un "avenir lumineux, de vérité et de justice". » (Valois : 1906, p. XXIX)

Ceci ne signifie pas qu'il se dispensait de l'argument d'autorité de la science... mais ses choix étaient sélectifs à l'instar de P. Bourget et, pour les besoins de sa philosophie réactionnaire, il se référa aux thèses fixistes d'un auteur aujourd'hui oublié, René Quinton (1866-1925), petit-neveu de Danton :

« Cette justification de la tradition que l'on attendait de la science nous en possédons aujourd'hui les moyens, que nous devons à l'effort génial d'un français, M. René Quinton, dont l'œuvre, qui complète d'une manière inattendue l'œuvre darwinienne, détruit la contradiction que nous avons cru voir entre ces deux termes conservation et progrès, nous montre qu'ils sont au contraire les deux éléments essentiels de la civilisation, et disons mieux de la vie, et nous fournit par là même la base solide de notre nouvel équilibre intellectuel. »

Puis il développe la thèse de Quinton :

« En face des variations de tout ordre que peuvent subir au cours des âges les différents habitats, la vie animale, apparue à l'état de cellule dans les conditions physiques et chimiques déterminées, tend à maintenir pour son haut fonctionnement cellulaire, à travers la série évolutive, les conditions des origines. »

Ces références lui inspirent alors sa philosophie :

« Que sommes-nous donc ? Des organismes suscités par la mystérieuse volonté qui commande à la vie à l'effet de maintenir le fait Vie dans ses conditions des origines et cela sur une planète qui va sans cesse se refroidissant et dont l'état extérieur par conséquent s'oppose de plus en plus au maintien de ces conditions [...]. Notre tâche est précise : par un effort incessant, conserver le fait Vie [...], Conservation et Progrès. » (Valois : 1906, pp. XXX-XXXIII ; Quinton : 1904)

Cette conception du travail, nécessaire au maintien de la vie dans un milieu défavorable, base de sa philosophie de l'autorité, ne se

trouvait pas dans le quintonisme et surprit Quinton lui-même (in Guchet : 1975, p. 46). Ce rapide regard sur les techniques argumentaires de Georges Valois souligne le recours paradoxal à la science de ce courant néoroyaliste français et confirme l'analyse de Colette Capitan-Peter. Ces néoroyalistes participent d'une part de la culture scientifique sinon scientifique de la période mais ils utilisent également l'argument d'autorité scientifique à des fins d'intimidation intellectuelle. Ils parlent le langage de l'adversaire. *Mutatis mutandis*, dans son étude *La Force du préjugé (...)*, Pierre-André Taguieff fit un constat analogue quand il démontra cette homologie dans l'évolution du couple argumentaire raciste et antiraciste. Le discours raciste contemporain des droites extrêmes s'est métamorphosé d'un racisme biologique en un racisme culturaliste différencialiste par captation de l'arsenal argumentaire d'une gauche tiers mondiste (Taguieff : 1987).

Nous pourrions multiplier à l'envi, ces exemples du paradoxal darwinisme social de l'Action française, soit l'utilisation d'une rhétorique darwinienne au service d'une science fixiste. René Quinton par exemple fut un scientifique antidarwinien, pourtant au sortir de la guerre de 1914-1918, marqué par son expérience de capitaine d'artillerie, il publia un livre de *Maximes sur la guerre*, où il proposait une morale biologique darwinienne :

« La guerre ne transforme point les hommes, elle les rend à leur fin native. La guerre est l'état naturel des mâles. Dans l'univers, la survie de l'espèce impose aux femelles les charges, les risques de la maternité. Elle impose aux mâles de même sang, la dure loi de mâle à mâle, le combat sans merci, la mort s'il le faut [...]. Le mâle et la femelle sont créés pour le service de l'espèce. Les mâles sont organisés pour la lutte entre eux, mettre en jeu leur vie dans la lutte, mourir s'il le faut. La femelle est organisée pour porter, élever les petits, les nourrir, les défendre. L'homme est donc fait pour la lutte, le risque, la mort ; il les accepte naturellement, la guerre est son état naturel, la bravoure, l'héroïsme font partie de son organisation foncière. » (Quinton : 1930, pp. 18, 19, 113)

Symétriquement Georges Sorel, qui par son éloge de la violence fut critiqué et considéré comme darwinien social par les catholiques

sociaux ou par certains historiens de la philosophie (Lote : 1924 ; Sertillanges : 1910, pp. 483-497), contesta en 1921 la validité du transfert des modèles biologiques dans les sciences sociales. Selon lui, l'évolution des paradigmes scientifiques (cuvierisme, lamarckisme, néovitalisme de Cl. Bernard, darwinisme, mutationnisme, néolamarckisme de Cope) était déterminée par le contexte sociopolitique, « les biologistes empruntant aux préjugés sociaux ». Dans son travail de philosophe, il limitait par conséquent le rôle de ses références à la biologie à celui d'emprunts métaphoriques :

« Les images sociobiologiques sont seulement destinées à nous permettre de décrire, tant bien que mal, des phénomènes organiques qui sont radicalement rebelles à l'emprise scientifique. » (Sorel : 1931, pp. 375-377)

Le darwinisme social des nietzschéens ? Des contresens...

Enfin, l'affirmation d'une pensée gobinienne et la pénétration progressive depuis 1893 de la philosophie de F. Nietzsche étaient dénoncées comme des avatars d'un darwinisme social par des observateurs scientifiques et philogermanistes scrupuleux. Le philosophe républicain Alfred Fouillée dénonçait, dès 1902, F. Nietzsche comme un darwinien social qui s'ignore, comme l'aboutissement d'un courant darwinien social prussien. Il protestait contre « les prétendues conclusions tirées des principes darwiniens par ceux qui adorent l'éternelle inégalité, l'éternelle oppression, la guerre éternelle ». La diatribe d'Alfred Fouillée visait à différencier le darwinisme scientifique, « le mécanisme de l'adaptation » (sic), des affirmations prétendument darwinistes de Nietzsche :

« Ayant adopté pour le fond la théorie de Schopenhauer, Nietzsche, la combine avec celle de la lutte universelle de Darwin [...] « le bellum omnium contra omnes » de Hobbes devient avec Nietzsche, comme avec Darwin, une sorte de loi bienfaisante, une loi du progrès [...]. Toutes les conséquences habituellement tirées

du darwinisme par les partisans de la force, surtout en Allemagne, nous les avons vues se développer chez Nietzsche. Il est aristocrate et ennemi de la démocratie, comme tous les darwinistes qui veulent appliquer purement et simplement la loi darwinienne à la société humaine. » (Fouillée : 1902, pp. 252-253)

A. Fouillée, en conclusion, portait sa vindicte contre quelques vulgarisateurs darwiniens de la pensée nietzschéenne : l'auteur allemand Tille (*De Darwin à Nietzsche*, 1895), le sociologue français G. Palante et le « libertaire nietzschéen » Rémy de Gourmont. Quelques mois plus tard un identique procès d'intention à l'auteur d'*Ainsi parlait Zarathoustra* était intenté par un chroniqueur de la *Revue scientifique*, le Dr J. Héricourt, consacrant le philosophe allemand comme « l'aboutissement de tout ce mouvement pseudo-scientifique qui, en Allemagne et en Angleterre a cherché dans les théories biologiques modernes [...] la justification et la glorification de la force primant le droit, de la sélection par la guerre, de la conquête civilisatrice de la mission des races supérieures, c'est-à-dire anglo-saxons ou germaniques. C'est le grand courant de réaction contre la France de la Révolution. » (Héricourt : 1903, pp. 245-246).

Cette mise en accusation du darwinisme de Nietzsche peut sembler curieuse dans la mesure où ce philosophe, quoique imprégné de la culture darwinienne commune à l'intelligentsia allemande des années 1880, abhorrait cette doctrine transformiste. En effet, il décelait dans l'œuvre de l'auteur de *L'Origine des espèces*, du matérialisme, une « doctrine probabiliste de la masse et de la moyenne » antithétique avec ses théories des exceptions et du surhomme. Néanmoins, il fut sensible à la pensée eugéniste et sélectionniste de F. Galton, le cousin de Ch. Darwin, intégrant les thèmes de la sélection humaine calquée sur le modèle de la domestication animale, ce qui fit écrire à l'un de ses contemporains et compatriotes (en 1912) : « [Nietzsche] est le biologiste le plus influent » (in Poliakov : 1987, p. 342). Certaines thèses publiées alors reflètent ce débat sur la prétendue culture darwinienne de Nietzsche. Dans une thèse soutenue en 1911 à la Sorbonne, C.

Richter tentait de démontrer à l'inverse que si « [Nietzsche] est darwinien sans le vouloir, on peut presque dire qu'il est lamarckien sans le savoir. » (Richter : 1911, p. 9 ; Bianquis : 1929 ; Onfray : 1990). De plus, la pensée du comte de Gobineau était constituée antérieurement au darwinisme. *L'Essai sur l'inégalité des races humaines* datait de 1853 et donc était étranger à l'esprit du darwinisme. En 1876, dans *Amadis*, Gobineau combattait encore l'évolutionnisme de Darwin parce que ce dernier niait toute noblesse de naissance. Ce fut tardivement que l'auteur de *L'Essai sur l'inégalité (...)* voulut voir des convergences entre ses théories aristocratiques et les doctrines du darwinisme social. Manifestement le germaniste A. Fouillée, au travers de la philosophie nietzschéenne, faisait un procès à sa propre fascination darwinienne. De fait, peu d'auteurs de 1893, – date de la première publication nietzschéenne (*Le cas Wagner*) –, à 1914 lièrent des concepts biologiques et les thèmes philosophiques de l'auteur du *Gai savoir*.

L'agrégé de philosophie G. Palante (1862-1925) cité par Fouillée et popularisé en la figure de Cripure du roman *Le Sang noir* de Louis Guilloux (1935), dans son *Précis de sociologie* se fait l'apologue des doctrines nietzschéennes revendiquant un socialisme individualiste car, dit-il :

« Il faut [échapper] à la chimère de l'égalité absolue. Il y a une inégalité qu'on peut supprimer, c'est celle des classes mais il y en a une qu'on ne peut faire disparaître, c'est celle des individus. »
(Palante : 1901, p. 181)

Si ces affirmations sont de tonalité darwinienne, il ne cite jamais Darwin. Dans son premier chapitre « Comment les sociétés se forment ? », il se contente d'invoquer brièvement ses sources, soit les travaux de quelques darwiniens sociaux notoires (Bagehot, Spencer, Ammon, Loria), mais il démontre qu'il ne partage pas leur philosophie. Les travaux de Michel Onfray confirment d'ailleurs que la « philosophie de l'individu » de G. Palante – dont la thèse de doctorat fut refusée par son directeur C. Bouglé –, si elle porte trace

des influences du temps, ne doit rien à la pensée darwinienne et exprime plutôt un nietzschéisme de gauche libertaire ¹⁸.

Le baron E. Seillière fut également un vulgarisateur des pensées de Gobineau et de Nietzsche de 1903 à 1908 promouvant l'idée d'un impérialisme démocratique, l'avènement d'une démocratie plébéienne. Cette philosophie impérialiste, raciale avec Gobineau et élitiste avec Nietzsche s'affirmait utilitariste. Ses sources étaient éclectiques, on relève des citations de Hobbes, de Boulainvilliers, de Mandeville, de Rousseau, de Proudhon. Seillière ne cite jamais d'auteurs scientifiques ni de théories biologiques mais son discours est émaillé de métaphores empruntées aux sciences naturelles (« la lutte vitale », « les inégalités naturelles »). Observant et analysant « l'impérialisme racial des nations colonisatrices qui n'a qu'une seule justification : l'effort vers la création d'un empire, par conquête guerrière ou par l'expansion économique, l'économie étant la forme moderne et atténuée de la lutte vitale », il définit dans une perspective évolutionniste l'étape suivante : l'affirmation d'un impérialisme de classe puis individuel, corollaire inévitable « des inégalités naturelles et sociales » (Seillière : 1907, tome 3, pp. 2-6). E. Seillière publiait dans la même maison d'édition (Plon-Nourrit) que M. Barrès mais son audience et son activité apparaissent des plus limitées. Malgré les liens que l'on pourrait établir entre les écrits de Seillière et ceux des principaux théoriciens de la droite révolutionnaire, on ne relève pas d'occurrence de ses travaux. Enfin, un opuscule édité en 1910 par les « Éditions françaises », *Comment on devient un surhomme – Philosophie pour les hommes d'action* d'un dénommé Jacques Raoul Gaubert, témoigne d'une tentative de synthèse d'une morale darwinienne individualiste inspirée par la philosophie de Nietzsche. Cet obscur auteur, citant les théories biologiques de Darwin, de Huxley, de Vogt, de Büchner et des français Giard et Le Dantec, prédit l'évolution continue et future de l'humanité vers une surhumanité puisque « la morale que préconise Zarathoustra n'est autre que la morale de Darwin [...], la loi universelle du « struggle for life », la glorification de la force ». Son livre faisait référence à G. Vacher de

Lapouge : « Le ^{xx}^e siècle verra entre la morale scientifique et les morales religieuses, entre la politique sélectionniste et les autres, une plus formidable bataille que celle de la réforme et de la Révolution. » (Gaubert : 1910, pp. 13-15, 23) Mais il substitue une apologie de la force intellectuelle à celle de la force physique et la surhumanité, dont il esquisse l'avènement, s'inspire des visions renaniennes d'une organisation scientifique de l'humanité par des hommes supérieurs, membres d'une noblesse scientifique.

Ces derniers exemples de Seillière ou de Gaubert témoignent qualitativement de l'existence en France d'un pseudo-darwinisme social déterministe et élitiste, politiquement réactionnaire. Mais de toute évidence ce mouvement ayant tenté une synthèse entre la philosophie nietzschéenne et le darwinisme, apparaît marginal... sans doute faut-il chercher l'explication dans la germanophobie de cette mouvance nationaliste, monarchiste et antidémocratique.

La réaction de l'Église à contre tendance : à propos de la question sociale

Dans un souci d'identique traitement méthodologique de nos périodes historiques et fidèle à notre « principe de symétrie », l'étude des réactions négatives à tous discours ou pratiques biosociaux semble heuristique à des fins d'évaluation des enjeux idéologiques ou tout simplement de l'audience des divers vulgarisateurs recensés. À maints égards, les argumentaires de certains éléments actifs du catholicisme social nous ont paru atypiques et surtout à « contre-tendance » pour la période. En guise de préliminaire, certains traits de notre précédente étude historiographique comparée des définitions accordées au darwinisme, par différents auteurs s'étant exprimés avant 1914, doivent être rappelés. Si la majorité des auteurs retenus font une analyse du darwinisme social aux toutes dernières années du ^{xix}^e siècle et surtout dans la première décennie du ^{xx}^e siècle, le fait n'est pas anodin. Pour la plupart, il s'agit d'un phénomène idéologique

daté et appartenant au passé, aux vingt dernières années du ^{xix}e siècle. En 1906, T. Ruysen intitula d'ailleurs son article « Le recul du darwinisme social ». Les efforts de certains d'entre eux sont d'ailleurs pathétiques. A. Fouillée, J. Novicow, C. Bouglé font à proprement parler leur autocritique, reniant leur passé idéologique ou *a minima* réorientant leur philosophie sociale. À lire les dix sept auteurs retenus, couvrant le spectre politique de la période, il est difficile pour l'historien de se faire une opinion exacte, « consensuelle » du darwinisme social dans la mesure où les darwiniens sociaux sont toujours les autres... alors que ces mêmes auteurs peuvent être typés comme des darwiniens sociaux durant la période. Un critique pourtant se distingue particulier en cela qu'il ne peut être accusé d'être lui-même un darwinien social. Il délivre une définition extensive du darwinisme social regroupant des variantes libérales et socialistes et surtout il est un des rares auteurs à ne pas considérer le darwinisme social comme un phénomène du passé mais comme une idéologie encore vivace. Il s'agit d'un catholique social ou du moins d'un prêtre qui reprend l'antienne du catholicisme social : l'abbé Charles Calippe. Relevant cette curiosité et recherchant d'autres études comparables à celle de Ch. Calippe dans les milieux catholiques sociaux, la moisson ne fut pas mince, même si le collationnement des argumentaires faisait surgir quelques redondances...

Cette production explicitement « antidarwinienne sociale » doit néanmoins être contextualisée et intégrée d'une part dans l'évolution générale de l'Église et de l'Église de France en ce début du ^{xx}e siècle, et d'autre part dans l'évolution du discours officiel de l'Église concernant les thèses darwiniennes et enfin plus spécifiquement dans l'action du catholicisme social français.

L'histoire de l'Église catholique française fut scandée par quelques événements marquants, depuis l'affaire Dreyfus qui divisa également l'opinion catholique, le changement de pontificat avec l'avènement de Pie X (1903-1914) qui se caractérisa par son action antimoderniste incarnée dans cette fameuse encyclique « Pascendi » (1907) et la rupture du concordat entre l'État français

et l'Église en 1905. Parallèlement le catholicisme en France présente un état des lieux contrasté. Si une renaissance spiritualiste est sensible – l'affaire Brunetière et la conversion de clercs célèbres en témoignent –, si une élite catholique est active, sinon agressive au plan social, intellectuel et pastoral – l'ouvrage de R. Aubert, M. D. Knowles, L. J. Rogier parle de « bouillonnement d'initiatives et d'expériences » – la France devient symétriquement « un pays de mission » souffrant à la fois d'une diminution sensible du recrutement sacerdotal et d'un déclin de la pratique religieuse, témoignage certain d'une indifférence croissante aux affaires religieuses sinon d'une déchristianisation (Aubert : 1975, pp. 80-91 ; Lapierre in Le Goff : 1992, pp. 65-116).

Ce clivage entre l'activisme d'une minorité et la déchristianisation relative ou progressive des masses, se conjuguent avec une division en germe dans cette réaction antimoderniste du pontificat de Pie X. Cette division parcourt d'une part le clergé et l'ensemble des catholiques eux mêmes, aggravée par cette chasse aux sorcières intégriste à l'encontre des modernistes. D'autre part, le raidissement de l'Église à partir de 1903 et surtout de 1907 à la suite de l'encyclique « Pascendi » consacre un divorce certain avec la société contemporaine et la science de son temps (Minois : 1991, pp. 284-288).

Ce raidissement est manifeste sur la question du transformisme. Sur la quinzaine d'ouvrages que nous avons retenus pour cette étude, exprimant les réactions d'un catholicisme social à l'encontre du darwinisme social, de 1895 à 1907, la plupart complétaient leur critique de l'évolutionnisme moral ou social ou des méfaits moraux et sociaux du darwinisme par une explication voire une pédagogie des positions de l'Église sur la question du transformisme scientifique. Rien de révolutionnaire bien sûr, Léon XIII lui-même ayant limité les enthousiasmes modernistes. Il reste que l'abbé Jean-Nicolas Boulay pouvait défendre un « transformisme créationniste limité » à géométrie variable selon que l'on s'intéresse au globe, aux animaux ou à l'espèce humaine :

« Tous les géologues [...] croyants ou incroyants admettent sans aucune hésitation que la terre est vieille de millions d'années, qu'elle est passée par une très longue série de transformations dont il est possible de retrouver la trace, d'établir l'ordre de succession [...]. La croyance aux espèces fixes et invariables s'est affaiblie à mesure que nos connaissances paléontologiques se sont accrues [...] Si l'on admet que ces types spécifiques ont été créés directement, il faut donc admettre que la création s'est poursuivie d'une façon continue à travers les cours des âges jusqu'à nous [...]. Mais sur quelles bases reposeraient les croyances de ce genre ? Or tout ce que perd la théorie de la fixité absolue des espèces profite à celle de leur variabilité [...], à celle de l'évolution. Cependant il faut s'entendre et ne pas dépasser la juste mesure [...]. En résumé, l'idée d'évolution ne peut être bannie des êtres vivants ; elle y tient utilement sa place ; il ne faut ni la supprimer, ni l'exagérer. La portée des théories évolutionnistes est très difficile au regard du dogme quand il s'agit de l'homme [...]. L'homme occupe dans le monde une place absolument à part. À moins de passer dans le camp des matérialistes et des libres penseurs, on ne peut séparer le problème des origines de celui de nos destinées ; ces questions connexes appartiennent l'une et l'autre à un même ensemble doctrinal soumis directement à l'autorité de l'Église, nous touchons ici à la substance de la foi. Si l'autorité n'a pas encore jusqu'ici formulé en termes rigoureux ce qu'il faut croire relativement à l'origine du corps du premier homme, elle pourra le faire un jour ou l'autre et nous devons attendre sa décision dans une prudente réserve. » (Boulay : 1899, pp. 14-17 ; Nadaillac : 1899)

D'autres plus audacieux, comme l'abbé Sertillanges, se fondaient sur les derniers travaux de philosophes, sociologues ou naturalistes lamarckiens promouvant l'idée d'association (Tarde, Durkheim, Espinas et Fouillée), pour invalider les notions darwiniennes de lutte et de concurrence (Sertillanges : 1903, pp. 12-13). Dans un même ordre d'idée, durant ces dernières années du pontificat de Léon XIII et avant l'affirmation antimoderniste de Pie X, se publient ou se traduisent de nombreux ouvrages prospectant, explorant les théories évolutionnistes néovitalistes, plus compatibles avec une philosophie chrétienne (Dr G. Gailhard [1891], L. Luzzatti [1901], E. Thouverez [1907], H. Bergson [1907], Dr Grasset [1909]).

Après 1907, le climat intellectuel dans l'Église est d'un tout autre ordre. Entre 1907 et 1914 lorsque les abbés Calippe, Sertillanges ou Eymieu dénoncent avec force argumentation les méfaits du darwinisme social, ils se dispensent dans la plupart des cas d'un rappel des positions de l'Église quant à certaines théories scientifiques. Une accusation faisant référence au darwinisme est infâmante en soi ! Le fait est patent avec les divers écrits, muets sur la question du transformisme scientifique, de l'abbé dominicain Antonin de Sertillanges (1863-1948) qui pourtant sous Léon XIII était intervenu en 1897 au quatrième Congrès scientifique international des catholiques en montrant quelques concessions aux thèses évolutionnistes (opinion encore sensible dans quelques travaux ultérieurs). Le père jésuite Antonin Eymieu attaqua d'autant plus confortablement les thèses darwiniennes sociales que les hommes de science, partagés entre néolamarckisme et néodarwinisme, développaient dans la presse l'idée d'une crise du transformisme. Cette crispation créationniste ne sera pas sans provoquer une littérature évolutionniste goguenarde sur les positions théologiques de l'Église catholique (Guichard : 1913 ; Le Dantec : 1907(c)). Enfin la production « antidarwinienne sociale » des auteurs catholiques sociaux, dont nous allons rapidement parler, doit être inscrite dans l'efflorescence des œuvres, dans cette volonté de constituer une contre-société catholique protégeant ses fidèles des agressions de l'époque.

La geste est connue, cette reconquête des classes moyennes rurales et ouvrières, cette action sociale sont nées « sous les auspices de l'aristocratie intransigeante des de Mun, La Tour du Pin » et prennent un nouveau souffle à la suite de l'encyclique « Rerum Novarum » du 15 mai 1891. Cela dit, le courant du catholicisme social marqué du sceau de l'intransigeance fut tumultueux et si, en la demeure, l'exercice typologique frise l'inconscience, deux sensibilités se firent jour voire s'affrontèrent entre 1900, après l'affaire Dreyfus, et 1914. Certes une même vision du monde les unit : « refus de l'individualisme, organicisme, défense de la famille, rêve de l'alliance du peuple et du clergé contre les notables,

corporatisme, décentralisation, hostilité à l'ordre établi, celui des "bien-pensants" et des conservateurs, recherche d'une troisième voie contre le libéralisme et le socialisme, anti-industrialisme, anticapitalisme coloré d'antisémitisme » (Mayeur : 1986, pp. 28-29). De ce socle commun, J.-M. Mayeur distingue et oppose deux sensibilités : un catholicisme social traditionaliste et réactionnaire fort contestataire de l'ordre établi et prêt à une politique du pire (le marquis de La Tour du Pin, inspirant une jeune « Action française » incarne cette mouvance) et un catholicisme social réformiste plus démocrate représenté par les « semaines sociales », l'A.C.J.F., voire Le Sillon, organismes moins critiques vis-à-vis du capitalisme (Mayeur : 1986, pp. 13, 33-35).

Libéralisme et socialisme : une même hérésie

Le rappel schématique de ces variantes du catholicisme social semble pertinent pour classer les nombreux travaux critiques à l'encontre des méfaits du darwinisme. La première série de dénonciations est le fait de cette sensibilité « orthodoxe » ou traditionaliste voire réactionnaire du catholicisme social. Peu de surprise dans ses attaques : fidèle à l'esprit de l'encyclique « Rerum Novarum », les deux grands responsables des maux du temps sont le libéralisme et le socialisme... En revanche, on constate une évolution dans la déconstruction des systèmes argumentaires. Rappelons nous, pour l'économiste chrétien Émile de Laveleye en 1885, les libéraux par leur application brutale des lois darwiniennes étaient responsables de l'agitation sociale et de l'essor des forces socialistes. En ce début du ^{xx}e siècle, les socialistes appartiennent à la famille des darwiniens sociaux. Pour le marquis de La Tour du Pin : « Nous voici en pleine théorie de Karl Marx, le docteur suprême du socialisme, l'humanité ne vit plus selon la loi du Christ mais selon celle de Darwin où sous la fatalité du besoin, les espèces animales vont se détruisant ; et l'homme devenu bête ne reconnaît plus qu'un maître sous ces deux aspects nommés par Büchner : *Force et matière*. Le libéralisme n'a donc encore dans le domaine

économique d'autre conclusion que l'inspiration même du socialisme révolutionnaire : le matérialisme. » (La Tour du Pin : 1907, p. 307)

Ainsi que ce soit le marquis de La Tour du Pin, l'abbé Jean-Nicolas Boulay, le R. P. Antoine Charles, E. Julien, chroniqueur du *Correspondant*, la morale darwinienne est incriminée pour ses utilisations à des fins conservatrices ou socialistes. L'abbé Jean-Nicolas Boulay dénonce « l'évolutionnisme d'en haut et d'en bas ». Dans la mesure où peu de darwiniens sociaux libéraux, hormis le maigre escadron des économistes du *Journal des économistes* sont représentés en France, aux darwiniens sociaux socialistes seront opposés et associés tous ceux qui s'appuient sur une sociologie, une philosophie et une morale inspirées des thèses évolutionnistes. Les abbés Jean-Nicolas Boulay et Antoine Charles décèlent en un même élan les émetteurs des thèses, pistent les lois de diffusion et établissent de concert avec La Tour du Pin et d'autres un identique constat. Sont d'abord stigmatisés tous les systèmes sociologiques s'inspirant des thèses biologiques : l'école collectiviste s'inspirant de l'évolution matérialiste ; l'école matérialiste de Haëckel, de Büchner, Vogt, Schmidt ou du Darwin de la *Descendance de l'homme* ; l'école anthropologique de Letourneau ; l'école criminaliste de G. Tarde et de Laccassagne ; l'école universitaire et morale de Fouillée, Espinas et Durkheim ; l'école darwiniste modérée du solidarisme (Charles : 1896, pp. 110-113, 201-203, 605-607).

Ces sensibilités sont réduites à une idéologie darwinienne sociale car, selon ces auteurs, elles militent toutes pour la lutte pour la vie en conduisant *de facto* à une lutte pour l'existence. À propos du solidarisme, l'abbé Boulay conclut « Qu'est-ce donc que cette solidarité ? Nos lecteurs le savent, c'est l'instinct social des animaux, nos ancêtres. Les hommes qui passent au pouvoir, tous francs-maçons, modérés ou radicaux selon les circonstances, en sont toujours à la formule de Haëckel : Nous n'avons rien à craindre de la doctrine darwiniste, le principe de la sélection n'est rien moins que démocratique, il est au contraire foncièrement aristocratique ». L'agitation sociale selon lui est inéluctable car :

« Dans l'état de chose actuel, l'individu sans instruction générale, acquis à la doctrine de l'évolution pourra devenir un voleur, un assassin, il ne mettra pas en péril la société elle-même ; mais il n'en sera plus de même quand tous les individus placés dans les mêmes conditions entreront en contact. Ils sont le nombre ; par le fait ils possèdent dans le suffrage universel une arme à laquelle rien ne résiste. À mesure que la connaissance et l'intelligence pratiques de la lutte pour la vie pénètre dans le peuple abruti au préalable par l'enseignement matérialiste de l'école, on voit grossir l'armée des combattants résolue à relever le défi porté par les aristocrates du darwinisme [...] par le bulletin de vote à l'assaut du pouvoir [...], le principe de la lutte pour la vie, s'il devenait la règle de conduite de tout un peuple, l'amènerait infailliblement au nivellement de la misère universelle ¹⁹ . »
(Boulay : 1898, pp. 50-51 ; Julien : 1896, pp. 824-826)

D'autres comme l'abbé A. Charles, pour convaincre des dangers sociaux de l'athéisme, rappelleront la culture matérialiste d'anarchistes récemment jugés. Les voies de diffusion de ces émetteurs sont principalement dénoncées par l'abbé Boulay :

« Dans la France contemporaine, le matérialisme trouve comme l'idéalisme, son point d'appui et le principe de son développement dans les écoles supérieures. C'est déjà qu'il se propage dans les écoles secondaires et par les écoles de toutes les classes de la société. Dans les facultés de médecine et de sciences, dans les écoles d'applications, les matérialistes militants ne sont qu'une minorité souvent infime, mais ils font plus de bruit que tous les autres à la fois ; ils sont d'ailleurs appuyés presque toujours par leurs collègues juifs ou protestants (A. Comte étant fondateur et pontife suprême de la religion positiviste, appartenait à une famille très catholique et royaliste ; il fut perverti au collège de Montpellier par son professeur de mathématiques, protestant) tandis que les catholiques se tiennent sur la réserve et respectent la neutralité [...]. Le matérialisme constitue le fond de la doctrine de la plupart des francs maçons, qui ont fait quelques études et ne se bornent pas à répéter de confiance les formules rituelles de la secte. Or personne n'ignore qu'à l'heure présente la franc maçonnerie est toute puissante dans notre malheureux pays et qu'elle pèse de tout son poids sur l'enseignement officiel ²⁰ . »

De sorte que pour l'abbé, les relais de diffusion sont aussi coupables que les théoriciens. Ni les responsables de la ligue de l'enseignement (Jean Macé) ou les politiques E. Petit et L. Bourgeois, ni les « juifs cosmopolites » car affaire Dreyfus oblige, ne trouvent grâce à ses yeux. Ces catholiques sociaux réactionnaires s'accordent également sur les méfaits de ce matérialisme ou de ce darwinisme social diffus : pour les uns les conséquences sont la dépopulation de la France, pour les autres, tel F antidreyfusard Boulay, le succès des juifs et pour tous, les désordres sociaux (La Tour du Pin : 1910, pp. 343-346 ; Boulay : 1900, 2, 135 ; Fruges : 1896 pp. 496-520).

La dénonciation des cléricaux athées

L'analyse de la production de ce que nous pourrions nommer, par facilité, la sensibilité réformiste ou démocrate du catholicisme social révèle quelques surprises car elle enrichit le spectre de nos représentations du darwinisme social. Pour les trois auteurs retenus, le dominicain Sertillanges, professeur de philosophie morale à l'Institut catholique de Paris, le père jésuite Antonin Eymieu et l'abbé Charles Calippe, le darwinisme a irrigué le mouvement socialiste lequel par son action et par son idéologie est un représentant typique du darwinisme contemporain. L'abbé Calippe résume l'opinion de tous : « le marxisme, le collectivisme, le syndicalisme, sous des noms divers, appliquent la loi de lutte et de concurrence vitale aux individus associés et rigoureusement classés en catégories imperméables » (Calippe : 1911, p. 388). Les avis divergent ensuite sur l'évaluation du darwinisme social diffusé par l'autre « classique » système idéologique, économique et politique, ennemi du christianisme. Pour l'abbé Calippe, le darwinisme social de l'économie libérale est une affaire appartenant au ^{xix}e siècle et il prend acte des évolutions idéologiques de démocrates tel Bouglé, convient des incompatibilités entre les attendus des idées naturalistes et d'un régime démocratique (Calippe : 1911, p. 386). L'abbé Antonin Eymieu poursuit pour sa part de sa vindicte, l'ensemble des morales laïques imprégnées de naturalisme depuis le

rationalisme (Levy-Bruhl, A. Bayet, Landry), la sociologie de Durkheim, la « morale du plaisir » d'un Renan, d'un Nietzsche ou d'un Ferry et les morales scientifiques des solidaristes (Berthelot, Bourgeois, Metchnikoff, Bert et Spencer), responsables des désordres sociaux ou de velléités de politiques eugénistes (Eymieu : 1911, pp. 278-332, 324-325 ; Sertillanges : 1910, pp. 492-493). Aussi pour l'ensemble de ces auteurs, et là gît la surprise, il y a consensus pour reconnaître en la politique des classes possédantes instruites l'influence ou le reflet des considérations des athées cléricaux, royalistes et autres apôtres. Il s'agit de l'autre pôle du darwinisme social contemporain, symétrique à la propagande socialiste, les deux systèmes étant étrangers à la troisième voie chrétienne sociale. L'abbé Ch. Calippe résumait ainsi la situation :

« La guerre appelle la guerre : contre la Confédération Générale du Travail, se dresse la Confédération Générale du Patronat. Des deux côtés de la barricade, la philosophie darwinienne compte des disciples plus ou moins conscients pour qui l'humanité s'arrête aux frontières de leur classe. Et de même que le pouvoir, dans les anciennes formes de la lutte pour la vie aboutissait à l'égoïsme rebutant d'un surhomme dilettante, il n'est plus dans ces luttes collectives que la domination violente et tyrannique des majorités. » (Calippe : 1911, p. 389 ; Eymieu : 1911, p. 350)

L'abbé Sertillanges était plus précis dans sa dénonciation et dans ses divers articles publiés de 1903 à 1910 et dans ses interventions dans les *Semaines sociales de France*, ses traits étaient aussi acérés envers les thèses socialistes qu'envers les thèses de Georges Sorel, des royalistes et « cléricaux athées » de Charles Maurras ou de Paul Bourget. (Sertillanges : 1903, pp. 48-50 ; 1905, pp. 295-299) D'ailleurs dans un cours de *Doctrine et de pratique sociale*, des *Semaines sociales de France*, il commençait ainsi son discours :

« Au moment où un renouveau de vitalité se fait sentir dans les régions élevées du catholicisme, dégagant la pensée évangélique de préjugés et d'inconsciences séculaires, un vent de paganisme se lève, qui souffle non seulement parmi ceux qui ont déserté la foi mais chez certains de ses défenseurs, de ses fidèles – bien peu fidèles en cela – qui aiment mieux s'inspirer de Darwin ou de Nietzsche que du sermon sur la montagne, et déclarer ainsi que je

le lisais récemment dans un écrit ultra-catholique, qu'il est impossible d'appliquer au gouvernement des hommes réunis en collectivité les principes de l'Évangile. Dans le monde ouvrier, l'école syndicaliste est le représentant de cette théorie de la bataille. Un livre tout récent, *Les réflexions sur la violence* de Georges Sorel lui ont fourni son manifeste. [...] La barricade de M. Paul Bourget procède explicitement des *Réflexions sur la violence*, qu'elle en adopte les conclusions, bien qu'avec des visées toutes contraires et c'est une confirmation de ce que je vous disais, à savoir que le vent de paganisme souffle dans tous les sens, dans tous les milieux et qu'il est fort urgent de s'en défendre. » (Sertillanges 1910, p. 483)

L'ensemble de ces citations nous est précieux car il révèle que le darwinisme social, phénomène pourtant bien circonscrit – même dans ses variantes lamarckiennes sociales – à la fin du XIX^e siècle, restait une idéologie encore vivante et propice à polémique quelques années avant 1914. Ces invectives doivent néanmoins être appréhendées avec précaution. Ces prêtres sont lucides sur le fait que leur typologie darwinienne sociale est une grille de lecture commode des idéologies de leur temps. L'abbé Calippe précise par exemple :

« En parlant des applications sociales du darwinisme, nous ne voudrions pas laisser entendre que ces applications procèdent exclusivement et toujours du darwinisme proprement dit : elles ont, au contraire, à plus d'un égard, précédé et favorisé son développement. Si paradoxale, en effet, que paraisse au premier abord cette assertion, elle est conforme aux faits ; et encore que l'on constate, dans la genèse de cette sociologie, les influences permanentes et entrecroisées des « philosophes », des « économistes », des politiques, mais aussi des biologistes, ce ne sont pas ces derniers qui ont parlé d'abord ; et si leur voix a fini par couvrir toutes les autres, c'est que la biologie seule était en mesure de fournir aux idées qui s'élaboraient dans les faits et dans les livres la cohésion et la vigueur logiques qui allaient en faire au lieu d'un assemblage de formules assez disparates, une véritable synthèse. » (Calippe : 1911, p. 362)

Aussi nous ne devons pas nous méprendre sur la réalité des fondements biologiques des idéologies incriminées, car

l'appellation « darwinienne sociale » est à double titre commode ; elle désigne d'une part l'ensemble des idéologies matérialistes voire naturalistes quelles que soient les modalités des connections théoriques avec le corpus darwinien et enfin elle possède une charge polémique certaine en ces années d'avant-guerre ²¹. Charge polémique car l'Église vit un moment intégriste et antimoderniste et signifie son divorce avec certaines doctrines scientifiques... charge polémique encore car le darwinisme subit une désaffection générale dans le champ intellectuel et scientifique français au profit d'un transformisme et d'un évolutionnisme lamarckien.

Des « struggle for lifers »... catholiques !

La dénomination « darwinisme social » pouvait être à cette époque déconnectée des philosophies biosociales de sorte que les catholiques pouvaient être eux mêmes perméables à un darwinisme social diffus. Citons, pour conclure ce chapitre, deux exemples. Sous la plume de T. Ruyssen ou de Gabriel Ambon du *Journal des économistes*, Edmond Demolins (1852-1907) et Rudyard Kipling, le célèbre auteur anglais, étaient considérés comme des darwiniens sociaux et des « struggle for lifers » (Ambon : 1899, p. 343 ; Ruyssen : 1906). Nous citons précisément ces deux auteurs car à des titres divers, ils eurent une audience certaine dans la presse catholique. E. Demolins était l'élève et le successeur de celui qui fut l'un des inspirateurs du catholicisme social, Frédéric Le Play (1806-1882). Il lui succéda à la tête de *la Revue sociale* qu'il transforma en *Science sociale* avec Henri de Tourville et publia quelques ouvrages à grand retentissement. Dans *À quoi tient la supériorité des Anglo-saxons ?*, paru en 1897, il défendait le modèle d'éducation anglo-saxon, formant des jeunes aptes à soutenir « le struggle for life », le « self-help » et le « goahead ». Il partageait cette croyance, sinon cette obsession, avec un autre disciple de Le Play soit le baron Pierre de Coubertin (1863-1937), le promoteur des Jeux olympiques en France. Coubertin qui avait recours également à Spencer et à Darwin, avait écrit plusieurs articles dans la *Revue sociale* sur

l'éducation anglaise. Toujours est-il que la réforme de l'éducation tenait à cœur à E. Demolins car elle lui semblait une méthode pour résoudre la question sociale. Le développement des capacités d'initiatives personnelles était d'une part conforme à la morale chrétienne (« tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ») et était voué à un succès certain au regard des capacités d'expansion des « races anglo-saxonnes ». Cet ouvrage fut d'ailleurs favorablement commenté par Jack London dans un article violemment darwinien social, promouvant la colonisation et célébrant les vertus de l'anglo-saxon : « Le sel de la terre » (10 septembre 1903). Cette philosophie « chrétienne-darwinienne sociale » était plus explicitement développée dans un ouvrage ultérieur, *La Science sociale depuis Frédéric Le Play (1882-1905)* où il ne niait pas ses sources spencériennes : « Cette contestation permet de dégager la loi de la sélection des espèces et de la survivance des plus aptes qui est aussi vraie pour les sociétés humaines que pour les espèces végétales ou animales. Cette loi est d'ailleurs consolante car elle assure le progrès constant de l'humanité » (Demolins : 1905, p. 14 ; 1897 ; London : 1986, pp. 130-159). Ces écrits d'E. Demolins ne furent pas seulement purement rhétoriques, puisqu'il appliqua ces méthodes d'éducation anglaise dans une école (l'Ecole des Roches) qu'il fonda à Verneuil-sur-Avre en 1899, organisée à « l'image des pensionnats anglais d'avant-garde comme Abbotsholme et Bedales. » (in Weber : 1991, pp. 284-285)

Rudyard Kipling (1865-1936), prix Nobel de littérature en 1907, était l'archétype du « struggle for life » pour T. Ruysen et de fait, au delà de ses qualités et succès littéraires, il était également un journaliste politique connu pour ses positions nationalistes, colonialistes, conservatrices et darwiniennes sociales. Le personnage était à coup sûr complexe. Un chroniqueur de la *Revue des Deux Mondes* éreintait ainsi son nouveau roman *Kim* en octobre 1901 : « Je consens que M. Kipling soit à ce point de vue [impérialiste], le plus catholique des écrivains anglais : mais à coup sûr il n'est pas chrétien. Il méprise trop la partie considérable de l'humanité qui déjà soumise ou non à l'empire anglais, n'a point le

privilège d'être anglaise de naissance » (Tadié in Kipling : 1902 ; 1993, pp. 7-35). Or, les publications de Rudyard Kipling ou du président américain Theodore Roosevelt (*La Vie intense*, 1905) appartiennent à la catégorie de ces livres largement diffusés par la presse et le clergé catholiques au début du siècle dans leur offensive de christianisation de la jeunesse. Ces publications, ces romans de l'énergie virile, par leur exaltation des valeurs de la force et de l'action dans une vie ardente et saine, séduisent une presse catholique qui en retient des idées fortes contre le rationalisme. « Il en sort un nouveau catholicisme offensif, volontariste, tourné vers la jeunesse, susceptible de nourrir après la guerre, précise Michel Lagrée, aussi bien l'enthousiasme de l'Action catholique que l'exaltation fascisante (in Lebrun : 1980, p. 428 ; Rémond : 1982, p. 156 ; Gould : 1983).

NOTES

1. Ce dernier point fut développé par un disciple de G. Le Bon, le colonel Mangin, lequel considérait que la formation d'une élite indigène (militaire, par exemple) était un moyen « d'élever la race ». Ses propos reçurent de larges applaudissements des intervenants (M. Herbette, conseiller d'État ; A. d'Arsonval, membre de l'Académie des sciences ; M. Yourévitch, secrétaire d'ambassade ; E. Bertin, membre de l'Académie des sciences ; M. Bourdarie, directeur de la revue « *indigène* » ; T. Salone, secrétaire général de la société l'Alliance française ; Ismaël Hamet, officier interprète principal au ministère de la Guerre, etc.) in *Au sujet du congrès universel des races*, Paris, 1911, pp. 23-25.
2. In *Au sujet du congrès (...)*, p. 48.
3. In *Au sujet du congrès (...)*, pp. 50-51.
4. J.-L. de Lanessan, *La Morale naturelle*, p. 227 ; *La lutte pour l'existence (...)*, p. 276.
5. J.-L. de Lanessan, *La Morale naturelle*, p. 227.

6. J.-L. de Lanessan, *Transformisme et créationnisme*, pp. 337-338.
7. J.-L. de Lanessan, *La Lutte pour l'existence et l'évolution des sociétés*, pp. 201-203.
8. La délégation française était ainsi composée : E. Perrier, Y. Delage, P. Doumer, Dr Apert, A. Barriol, Brugeon, Dr R. Dupy, F. Faure, Dr Fillassier, Dr Hallopeau, F. Houssay, M. Huber, A. Landru, Dr Manouvrier, Dr P. Marie, L. March, Dr Papillault, Dr Raimondi, Dr Schreiber, in *Eugénique*, janvier-avril 1913, p. 43.
9. Cette société dont Juliette Reinach était donatrice, était composée de cinq membres, dont soixante-trois médecins. On relève parmi les sociétaires fondateurs les personnalités suivantes : L. Bourgeois, Y. Delage, P. Doumer, F. Faure ; Dr G. Hervé, F. Houssay, A. Landry, Dr Manouvrier, la comtesse de Noailles, Dr G. Papillault, Dr G.P. Boncour, J. Reinach, Dr Ch. Richet.
10. Pour la liste des participants, se référer aux comptes rendus des séances in *Natalité*, n° 1 à 9 bis, 1902.
11. « Commission de la dépopulation – sous-commission de la natalité », séance du 2 juillet 1902 in *Natalité*, n° 6, 1902, p. 11.
12. E. Perrier, *L'Eugénique*, juin 1913.
13. F. Houssay, « L'eugénique et les régimes alimentaires », in *L'Eugénique*, juin 1913, p. 1.
14. En 1891, dans la *Revue scientifique*, usant d'un droit de réponse à l'encontre de C. de Varigny, Charles Richet se prononçait en faveur d'une forte natalité car « le nombre » écrivait-il, « est le principal facteur de puissance à égalité de races » in « La dépopulation de la France », *Revue scientifique*, tome XLVII du 31 janv. 1891, pp. 145-146.
15. A. France, article « Jules Soury », *Le Temps* du 8 nov. 1891 in *La Vie littéraire*, 5e et 6e séries, Paris, C. Lévy, 1970, p. 266-274.
16. Dans un discours présidentiel prononcé à l'inauguration de la session de 1905 de « L'association française pour l'avancement des sciences » (Cherbourg le 3 août 1905), A. Giard rappelait son déterminisme, la formation ancestrale « des idées innées » et leur transmission phylétique par « les neurones ». Son déterminisme était néanmoins circonspect : « La sélection agit dans un but d'utilité. En raison des expériences ancestrales et tantôt en accord, tantôt en discordance apparente avec le déterminisme condition de toute science, elle nous donne à la fois et les axiomes fondamentaux de la connaissance et certaines illusions nécessaires telles que celle de la liberté ou celle de la permanence et de la permanence de notre moi, parce-que ces

illusions ont été et seront sans doute encore une force indispensable dans la lutte pour l'existence et que sans elle l'humanité n'existerait plus », in « L'évolution des sciences biologiques », *Revue scientifique* du 12 août 1905, p. 205.

17. Sternhell : 1978, p. 154. ; « Le mouvement gobiniste en Allemagne et en France », Octobre 1923, *Europe*, tome 3, pp. 133-141 ; « Gobineau et le mouvement gobiniste », *NRF*, 1934, pp. 289-310.

18. Onfray : 1990, pp. 61-67. M. Onfray note que la thèse de Palante, *Antinomies entre l'individu et la société*, fut refusée par Bouglé en raison de sa méthodologie douteuse et de sa critique en règle contre la prétendue objectivité de la sociologie durkheimienne. Par ailleurs, contre un Bouglé opposé à la sociologie naturaliste, il affirmait : « Il convient de réhabiliter contre les partisans du sociologisme absolu la physiologie, l'hérédité, les races. » (p. 103).

19. Pour E. Julien le solidarisme de Bourgeois et la libre concurrence produisent les mêmes effets... À propos de l'échec de la science en morale et en sociologie il renvoie et fait référence à l'article de Brunetière.

20. À propos de l'anarchiste Henry ; *Cour d'assises de la Seine* (28 avril 1894) : « J'étais matérialiste et athée, des études scientifiques m'avaient gratuitement initié au jeu des forces naturelles [...] [à cette] nouvelles loi morale en harmonie avec les lois de la nature [...] », Charles : 1896, p. 440. ; Boulay : 1900, pp. 49-50.

21. Mgr Benigni avait inauguré la période en analysant en 1903, lors de la leçon d'ouverture de son cours du séminaire romain, quelques ouvrage de Loisy dont son *L'Évangile et l'Eglise* (1902). Il se présentait pour lui comme « un spencérianisme chrétien, d'autant plus absurde qu'il veut davantage être chrétien et défendre le christianisme ». Durant la même leçon, il procédait à une nécrologie de H. Spencer, « lui reconnaissant le mérite d'avoir constaté et proclamé que le socialisme est une régression sociale, une retombée dans la barbarie. » Cité par Poulat : 1977, pp. 207-208.

Chapitre 3. 1914-1918 : le darwinisme dans l'œil du cyclone

Avant-propos – La guerre : frein ou accélérateur du progrès scientifique ?

La communauté des biologistes français fut longtemps partagée entre les théories néolamarckiennes et néodarwiniennes. Au sortir de la Première Guerre mondiale, le néolamarckisme était d'ailleurs la théorie dominante enseignée dans les universités françaises alors que le néodarwinisme restait minoritaire jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale malgré les remarquables travaux de L. Cuénot, E. Guyénot, M. Caullery ou J. Rostand. Puisque le néodarwinisme naquit à la suite des travaux de l'Allemand A. Weismann (après 1883), il convenait de s'interroger sur les possibles liens entre les turbulences idéologiques provoquées par la Première Guerre mondiale et cette singulière induration du néolamarckisme en France. La question est de savoir dans quelle mesure la guerre a freiné, favorisé ou orienté la production des savoirs et plus spécifiquement l'acculturation de la communauté scientifique française aux thèses darwiniennes dans les domaines de l'évolutionnisme et de la génétique.

Pour certains auteurs, la guerre de 1914-1918 a consacré le passage d'une civilisation industrielle à une civilisation technique (Fuller : 1948, p. 152). La formule est ramassée mais un peu caricaturale car dans le cas français, il est nécessaire de dissocier l'état de l'industrie et celui des universités ou encore l'état des sciences appliquées et celui des sciences fondamentales. À la veille du conflit, la France

s'illustrait dans quelques domaines des sciences appliquées (l'électrométallurgie, l'aviation, l'automobile, etc.) avec pour effet d'entraîner et de développer les secteurs industriels liés à la production du caoutchouc, de l'acier, de l'aluminium, etc. Cet essor était sous-tendu par les laboratoires d'industries et une pépinière d'écoles d'ingénieurs. Vingt-six d'entre elles virent le jour précisément entre 1900 à 1919. Cet état des lieux relatif au parc industriel français contrastait avec la recherche universitaire, globalement peu aidée et faiblement encadrée et souffrant de la centralisation parisienne. Pour preuve, la science française déclinait sur la scène internationale, hormis dans certains secteurs précis et grâce à quelques équipes dynamiques : dans le domaine des mathématiques (Poincaré, Borel, etc.), de la physique (avec les Curie), de la médecine (Carrel, Richet, Roux). En revanche, à la différence des prestigieux instituts de recherche de l'Allemagne impériale, la France était absente des domaines de la physico-chimie et de certains secteurs de la chimie organique et particulièrement en retard dans le champ des sciences naturelles et de la biologie.

Dès les premiers mois du conflit, deux faits s'imposent. Selon la formule de Raymond Aron, « la guerre comme les autres » est entravée par « la surprise technique » (Aron : 1951, p. 22-23). En trente jours, la moitié des stocks prévus est consommée et en raison de l'invasion des régions Nord et Est, la France perd la moitié de sa production de charbon et 64 % de la production de son acier. Enfin, le système de recherche français révèle ses faiblesses au gouvernement. L'industrie est par trop dépendante des techniques étrangères et un secteur stratégiquement crucial est particulièrement faible : celui de la chimie (les dérivés azotés sont indispensables pour les munitions). Ce constat eut quelques incidences sur le plan institutionnel, préludes d'une certaine politique de la science. L'évolution du conflit nécessita de mobiliser des recherches utiles à la Défense nationale. Ainsi le 11 août 1914 fut créée la « Commission supérieure des inventions » qui devint en novembre 1915 la « Direction des inventions intéressant la défense

nationale » rattachée au ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. De même, en 1916, pour pallier les carences de l'industrie chimique fut créé le « Comité interministériel pour les colorants » qui devint en 1917 la « Compagnie nationale pour les matières colorantes ». Dans l'histoire des politiques françaises de la science, c'est la première fois que des organismes ministériels s'occupaient de la « Recherche et du Développement. » (Chatelet : 1959, p. 13)

Au final, de ces liens entre les activités scientifiques et la guerre de 1914-1918, un bilan contrasté peut être établi. La guerre a nécessité le recours à la production de masse, a accentué les réformes quant à l'organisation du travail (essor du taylorisme), a donc souligné l'importance de la science appliquée et par conséquent a accéléré la mise au point des techniques et plus globalement du système technique antérieur à 1914 (Caron : 1985, pp. 154-155 ; Gille : 1978, pp. 843, 864 ; Salomon : 1970, p. 67). S'il n'y eut pas de découverte dans les sciences fondamentales durant la guerre, la focalisation sur des sciences « utiles » (mathématiques, chimie, physique, médecine) et la mobilisation de savants dans certaines sciences appliquées permirent de développer des innovations effectuées avant la guerre (dans les domaines de la toxicologie des gaz de combat, des procédés du dosage du brome, de la balistique, de l'asepsie, etc.) ou d'inaugurer une ère nouvelle entre les armées et les universités (liens entre le service des poudres des armées et les écoles de pharmacie ou les laboratoires de chimie des facultés des sciences). À noter deux innovations techniques importantes, puisant dans la science antérieure à 1914 et rendues possibles par la mobilisation d'équipes techniques œuvrant sur les sujets à implication militaire : les équipes de Langevin et de Perrin découvrirent la piézo-électricité du cristal de quartz en 1917, ce qui permit le développement du sonar pour les sous marins et l'équipe du général Ferrié, ingénieur militaire, créa la technique de la radiophonie sans fil en employant pour la première fois la lampe à trois électrodes inventée en 1906 par De Forest. Selon le major J.F.C. Fuller, ce furent deux innovations techniques qui transformèrent

radicalement la guerre, quoique tardivement, en introduisant le couple radio / avion (Fuller : 1948).

En revanche, si on décèle un intérêt, en vérité timide, de la part de l'État pour les sciences appliquées et la production technique, les sciences fondamentales et leurs activités furent sérieusement perturbées par ce conflit, en raison du coût humain de la guerre de 1914-1918, de la désorganisation de la vie scientifique internationale et des ravages de l'idéologie pendant le conflit. Au plan du coût humain, l'hécatombe est aujourd'hui connue (un million quatre cent mille morts et trois millions de blessés) n'épargnant pas l'élite scientifique (disparition de huit cent trente-trois polytechniciens, de deux cent trente-neuf élèves de l'École normale supérieure, de trois cent quarante élèves de l'École libre des sciences politiques de Paris, etc.) (Rousseau : 1969, p. 38 ; Ory : 1986, pp. 62-64). Ce sacrifice d'une génération obéra le recrutement scientifique de l'après guerre et par conséquent le développement des sciences en France ¹. De surcroît, l'intérêt de l'État pour la mobilisation des scientifiques fut tardif. Faut-il rappeler que le prix Nobel de Chimie Victor Grignard fut envoyé en front comme simple garde-voie de deuxième classe ? (Rousseau : 1969, p. 38) Le conflit désorganisa *de facto* la vie scientifique internationale en perturbant la circulation des informations ou la tenue de congrès. Ainsi en 1916, après quinze ans de diffusion régulière, le répertoire du *Catalogue international de la littérature scientifique* cessa d'être publié. Certaines disciplines ne progressaient que par l'échange international ; le cas est patent en physique atomique où le progrès était dû aux travaux des Becquerel, Curie, Planck, Einstein, Bohr, Rutherford. Cette désorganisation perdura puisque les deux premières rencontres internationales entre les représentants des Académies des sciences, en octobre et novembre 1918 exclurent les allemands. En 1922 encore, lorsque la SDN créa le comité de coopération intellectuelle, elle appela à siéger Marie Curie et Einstein... malgré les objections françaises. Einstein démissionna d'ailleurs de ce comité car les savants belges et français refusaient d'inviter ses collègues allemands à Bruxelles (Daumas : 1957, pp.

157, 170-172 ; Kourganoff : 1965, pp. 73-74 ; Bernard : 1975, pp. 201-202 ; Paul : 1972, pp. 79-86).

Que ce soit au plan des sciences fondamentales, des institutions scientifiques, ou des politiques scientifiques des gouvernements, l'après 1918 offre un bilan négatif et confirme la récession globale de l'activité scientifique en France. Cet état des lieux contraste avec l'effort de reconstruction industrielle relevant des sciences appliquées et avec l'action moderniste et volontariste de technocrates typiques des années 1920. Il suffit de rappeler les secteurs industriels en net essor soulignant le rôle crucial du couple technologies / sciences appliquées : automobile, aviation, production et distribution d'électricité (construction de la plus puissante centrale thermique du monde à Gennevilliers), électrotechnique radio (création d'Alsthom en 1928), distribution pétrolière (création de la compagnie française de pétrole en 1923). Cet effort est une réaction du traumatisme de la Première Guerre mondiale... Il devait nettement s'émousser à partir de 1931 (Salomon : 1970, p. 71 ; Caullery : 1933 ; Bernard : 1975, pp. 201-202). Cette intense quoique courte activité industrielle ne reflétait pas l'état des sciences fondamentales, préoccupant peu les politiques. Certes, la « Direction des Inventions » créée en 1915 perdura en 1922 dans un « Office national des recherches scientifiques, industrielles et des inventions » lié au ministère de l'Instruction publique. Cet Office constitué de cent quarante-cinq membres avait pour but d'encourager les recherches dans tous les secteurs (Chatelet : 1959, p. 13). Son action réelle fut plus modeste... en fait il géra le laboratoire de Bellevue établi pendant la guerre, lequel était équipé d'un électro-aimant de l'Académie des sciences à la suite d'une campagne de M. Barrès. Il fallut attendre le début des années 1930 pour assister à un timide renversement de tendance, pour que des scientifiques (J. Perrin, P. Auger, P. Langevin, etc.), par idéalisme, puissent convaincre des politiques que la science pouvait être génératrice de progrès social (Salomon : 1970, p. 87). En 1938, l'intérêt économique voire social des sciences fondamentales et de

la recherche scientifique était perçu comme secondaire par la majorité de la classe politique.

Après ce long détour, revenons à ces années de la Première Guerre mondiale pour constater les ravages de l'idéologie et du nationalisme qui n'ont pas épargné la communauté scientifique française. L'état d'esprit pendant ce conflit ne favorisa pas l'honnêteté intellectuelle et révéla sans doute dans certaines disciplines la sclérose de scientifiques français voire accoucha de révisions critiques. Les débats autour du darwinisme et du darwinisme social furent de ce point de vue exemplaires.

La contribution des biologistes français aux manifestations chauvines

Sans soutenir la comparaison avec le second conflit mondial mais d'une manière néanmoins sensible, les théories biologiques – et en l'espèce le néodarwinisme et le néolamarckisme – ont irrigué les « élites » et le corps social allemand au début de ce siècle. Certaines doctrines de circonstance, tel le pangermanisme, témoignent de cette imprégnation. De nombreuses études relatives au darwinisme social en Allemagne établissent ce constat de sorte qu'il est possible aujourd'hui d'établir un bilan historiographique de ces moments de turbulence idéologique de l'histoire allemande (Kelly : 1981 ; Zmarzlik : 1961 ; Rupp-Eisenreich in Tort : 1992, pp. 179, 189). Il n'entre pas dans nos objectifs d'étudier les caractéristiques et l'audience du darwinisme social en Allemagne mais en guise d'introduction, il est sans doute utile de broser à grands traits un état des lieux afin de mieux comprendre et de mesurer les réactions et la production idéologique des scientifiques français durant ce conflit.

Quelle que soit leur méthodologie, l'ensemble des historiens du darwinisme social en Allemagne s'accorde à reconnaître deux phases, deux vagues d'imprégnation et de diffusion idéologique. Le premier moment de darwinisme social, un darwinisme social

« primitif » selon la terminologie de H. G. Zmarzlik, à dominante libérale ou socialiste est d'inspiration haëckelienne. Il s'incarne dans une sociologie biologique optimiste, confiante dans les lois de la nature et de l'évolution. En revanche, le deuxième moment postérieur à 1890 est plutôt dominé par un darwinisme social s'inspirant du néodarwinisme de Weismann. Il présente un visage plus radical, plus pessimiste préférant des solutions eugéniques et promouvant une anthropologie raciale afin de préserver la race ou la nation de toute dégénérescence. Cette typologie est une reconstruction *a posteriori* établie par les historiens car pour les contemporains les tenants de ces deux mouvances cohabitèrent après 1890. Néanmoins, ces deux figures du darwinisme social se réfractèrent à la fin du XIX^e siècle sous le prisme de la question sociale et ce furent précisément d'anciens socialistes qui opposèrent et développèrent une vision néodarwinienne à l'encontre du socialisme scientiste alors dominant. Remarquons au passage que dans le cas allemand, l'apparition, dans le champ scientifique, du néodarwinisme de Weismann a rapidement créé une rupture dans l'histoire des idéologies. Suivant presque le même rythme que l'évolution des idées scientifiques, le darwinisme eugéniste, pessimiste a succédé ou s'est ajouté à un darwinisme social, optimiste, progressiste ou évolutionniste. Notons encore que la question sociale et le scientisme des socialistes fut le catalyseur d'une réaction darwinienne sociale pessimiste. La chronologie des ruptures idéologiques fut quasi identique en France à ceci près que le lamarckisme social ou un eugénisme lamarckien prédominèrent largement... même si ces systèmes de pensée se délitèrent quelque peu à l'approche de la guerre. Bien que le darwinisme social en Allemagne ne soit pas une idéologie unitaire mais « un entrecroisement d'affiliations personnelles dans un large éventail des idéologies existantes », certaines figures tutélaires de ces grands courants dominants peuvent néanmoins être dégagées :

- Pour la période antérieure à 1890, les auteurs viennent de la tradition matérialiste du libéralisme de gauche (C. Vogt, L. Büchner, E. Haëckel, F. Von Hellwald, C. Sterne, A. Dodel, B. Wille,

O. Zacharias, W. Bölsche) ou d'une variante socialiste au sein de la gauche (G. Stiebeling, A. Bebel, K. Kautsky, L. Jacoby, E. Bernstein, E. Aveling, H. Cunow).

- Pour la période postérieure à 1890, les théoriciens sont peu nombreux ; ainsi repère-t-on les zéloteurs de l'eugénisme et de l'hygiène raciale (les médecins A. Ploetz et W. Schallmayer, le zoologiste L. Plate, le juriste A. Nordenholz, le sociologue R. Thurnwald), des promoteurs d'une anthropologie politique fondée sur « une raciologie esthétisante » (les anthroposociologues O. Ammon et L. Woltmann, le zoologiste H. Ziegler et l'expert industriel A. Tille) (Rupp-Eisenreich in Tort : 1992, pp. 181, 182, 189).

Ce bref rappel des principaux émetteurs allemands des diverses variantes du darwinisme social était nécessaire car il permet de mieux mesurer la crédibilité, le fondement ou la nature des critiques portées à leur encontre par les « notables » scientifiques français durant le conflit international de 1914 à 1918. Ainsi dans les divers articles ou ouvrages que nous avons recensés, il est rarement fait référence aux thèses originales allemandes. La critique du darwinisme social « belliciste » allemand vise le plus souvent des militaires ou des historiens pangermanistes (le maréchal Moltke, le général Bernhardt, l'historien Treitschke), rarement des anthroposociologues, tel L. Woltmann. À titre emblématique, citons E. Lavisse et Ch. Andler lesquels constatent en 1915 : « [...] il est certain que l'histoire politique ressemble beaucoup trop encore à l'histoire naturelle ; mais nous devons vouloir que – de plus en plus – elle lui ressemble de moins en moins. Prétendre que la lutte pour l'existence doive régir l'humanité comme la nature, est un abus étrange de la grande hypothèse darwinienne, car l'humanité a sur la nature cette supériorité qu'elle se propose une fin morale. C'est par l'effort moral et social que l'homme est parvenu après tant de siècles à « jouir » d'une vie un peu meilleure que celle du sauvage à l'état de nature, comme dit un disciple de Darwin, Huxley, lequel oppose la loi morale à « la loi gladiatoire de l'existence ». [...] Renan avait prédit aux vainqueurs

de 1870 qu'ils en arriveraient à faire des guerres anthropologiques. Ils y sont arrivés en effet, et comment des guerres de cette sorte, des guerres d'histoire naturelle, ne seraient-elles pas atroces ? ». La dénonciation de certaines thèses darwiniennes sociales est en réalité pour d'autres (J.-L. de Lanessan, R. Anthony, P. Chalmers Mitchell, E. Boutroux, etc.) le prétexte à une critique plus générale du système scientifique allemand ou des paradigmes scientifiques en vigueur Outre-Rhin (in Durkheim : 1915, pp. 37, 40 ; Lanessan : 1918, pp. 45, 159 ; Chalmers Mitchell : 1916).

Ainsi à de rares exceptions près, le souci des scientifiques français n'est pas la défense d'une science sans frontière. En cette période de guerre, les représentants de la science n'échappèrent pas au maëlstrom idéologique du chauvinisme ambiant. Tous n'étant pas mobilisés, l'inflation verbale ou la surenchère idéologique de l'arrière devait être un témoignage de la mobilisation des esprits et sans doute pallier le non engagement physique. Certaines réactions françaises à la propagande des scientifiques allemands ou, réciproquement, les faits de propagande des scientifiques français durant ce conflit ne furent pas sans incidence sur l'histoire des idées scientifiques. Ce qui compte ici, c'est moins la réalité des faits incriminés de part et d'autre de la frontière que l'impact des prises de position idéologiques sur l'évolution des idées scientifiques ² .

Les scientifiques français apportèrent leur premier écot aux excès nationalistes à la suite de la publication de « L'appel des intellectuels allemands aux nations civilisées » et du « Manifeste des universités allemandes » largement diffusés par la presse française lors des premiers mois du conflit (4 octobre 1914) ³ . Les réactions furent violentes si on juge par le nombre des communiqués de la communauté scientifique française, depuis les recteurs des universités françaises en passant par les représentants des diverses Académies jusqu'au manifeste symétrique « Les universités françaises aux universités des pays neutres ⁴ ». « L'appel des intellectuels allemands [...] » était signé par quatre vingt treize célébrités allemandes dont la grande majorité était composée des grands professeurs, des « mandarins » des

universités allemandes, toutes disciplines confondues, ce qui explique la réaction des diverses corporations universitaires françaises (Paul : 1972). Les biologistes français ne furent pas de reste, car parmi les quatre vingt treize signatures se trouvaient celle de « l'Excellence et professeur de zoologie à Iéna », Ernst Haeckel. Ce texte d'intellectuels allemands, diffusé à partir de la Suisse, était une longue protestation constituée de six dénégations contre les accusations de barbarie portées à l'encontre des armées allemandes par la propagande des alliés. Les principales avaient pour objet la réfutation de la paternité allemande de la guerre, de la violation de la neutralité de la Belgique par l'Allemagne, de la brutalité « gratuite » des soldats allemands ou de la destruction volontaire des lieux de culture tel l'hôtel de ville de Louvain. Ce texte n'exprimait pas ou ne développait pas une philosophie darwinienne, seules certaines formules peut-être, purent prêter le flanc, nous le verrons, à une critique prompte à repérer une éventuelle imprégnation darwinienne de la culture allemande. L'introduction du texte témoigne d'une intention polémique et exprime l'idée que la régression à l'état de nature n'est pas du fait de l'Allemagne :

« En qualité de représentants de la science et de l'art allemand, nous soussignés, protestons solennellement devant le monde civilisé contre les mensonges et les calomnies dont nos ennemis tentent de salir la juste et bonne cause de l'Allemagne dans la terrible lutte qui nous a été imposée et qui ne menace rien moins que notre existence. »

Quelques lignes plus loin, le militarisme semble « naturellement » justifié :

« Il n'est pas vrai que la lutte contre ce qu'on appelle le militarisme ne soit pas dirigée contre notre culture, comme le prétendent nos hypocrites ennemis. Sans notre militarisme, notre civilisation serait anéantie depuis longtemps ⁵ . »

Le « Manifeste des universités allemandes » signé par vingt deux recteurs, dont celui de Strasbourg, est de ce point de vue plus explicite :

« Si dans cette terrible guerre dans laquelle notre peuple ne lutte pas seulement pour sa puissance mais pour son existence et toute sa civilisation, l'œuvre de destruction devait être plus grande que dans la guerre précédente, et si les trésors d'art devenaient la proie de la fatalité destructrice, il ne faut pas oublier que la responsabilité de cette calamité incombe toute entière à ceux qui ne se contentèrent point de déchaîner cette guerre abominable, mais encore n'hésitèrent pas à donner des armes à la population pacifique pour qu'elle tende des embûches à nos troupes confiantes contre toutes les lois de la guerre et les coutumes des peuples civilisés ⁶ . »

Indépendamment du fait de savoir si ces allégations relatives aux atrocités commises appartiennent aux domaines du fantasme, de la réalité ou du registre de la propagande, un thème surgit comme une constante dans ces plaidoyers : la nécessaire lutte pour l'existence de la nation allemande. Habituelle rhétorique guerrière dira-t-on, indépendante de toute culture biologique. Le fait n'est pas si certain, au regard de la réaction des scientifiques français... ou du moins, ils voulurent bien voir dans ces manifestes une conséquence, une cristallisation des théories et doctrines darwiniennes. C'est l'interprétation qu'en délivra par exemple un Jean-Louis de Lanessan (Lanessan : 1915, p. 346). Ces textes servirent de repoussoir et expliquent la crispation des scientifiques français sur des théories biologiques françaises... en l'espèce lamarckiennes.

En un premier temps, la surenchère porta sur le concept de barbarie. Dans l'invective, les savants délivraient leur vision « évolutionniste ». De Bergson aux divers représentants des Académies, l'Allemagne était la nation « barbare » voire diffusant une « barbarie savante », régressant à l'état sauvage et agitant des doctrines qui « feraient reculer de vingt-cinq siècles la civilisation et rendraient l'homme au niveau de la brute ⁷ . » À l'autre bout de l'échelle de la civilisation, évidemment, était positionnée la civilisation française représentante de la « civilisation humaine » et de ces « civilisations latines et anglo-saxonnes [...] qui ont produit depuis trois siècles la plupart des grandes découvertes dans les

sciences mathématiques, physiques et naturelles » ⁸ . Pour certains d'ailleurs, l'idée même que les allemands considèrent les français comme « des nègres africains » était insupportable ⁹ ! Pour le biologiste Edmond Perrier, il s'agissait plutôt d'une chronique d'une barbarie annoncée. Dans sa « causerie scientifique » du *Temps* du 23 octobre 1914, il rappelait le scandale provoqué, le 20 juillet 1912 à Londres, par le docteur Von Luschan de Berlin lors du congrès international des races, qui – rappelle E. Perrier – « était naïvement réuni pour apporter la paix au monde ». Le docteur Von Luschan avait défendu le militarisme prussien comme moyen de lutte pour l'existence de la culture allemande. Dans ce même article, E. Perrier se gaussait aussi – avec amertume d'ailleurs car il partageait son lamarckisme – de la versatilité du professeur Haëckel... mise sur le compte de sa sénilité. Quarante ans auparavant celui-ci n'avait-il pas défendu l'idée des conséquences eugéniques de la guerre ¹⁰ ? Avant d'analyser plus finement l'incidence de la mobilisation « idéologique » des biologistes français sur le développement des idées évolutionnistes, il convient de dire qu'ils ne furent pas isolés et que l'ensemble de la communauté scientifique française se mobilisa. La mobilisation « idéologique » et les manifestations chauvines des savants ne furent d'ailleurs pas anecdotiques mais massives s'exprimant bien au delà de la réaction épidermique lors de la publication de « L'appel des intellectuels allemands (...) » et du « Manifeste des universités allemandes ». Les titres des articles, des ouvrages évoquent à eux seuls, la chute et la déchéance de la science dans l'arène des conflits nationaux : « La science française » (L. Poincaré ; « Du rôle de l'Allemagne dans l'évolution des sciences biologiques » (F. Henneqy) ; « L'histoire des sciences et les prétentions allemandes » (E. Picard) ; « Ernst Haëckel et son évolution » (M. Caullery) ; *Les Allemands et la Science* (G. Petit et M. Leudet) ¹¹ .

De même, les scientifiques français s'exprimèrent à l'envi dans divers organes de presse et évaluèrent les apports scientifiques, méthodologiques des hommes de sciences et des institutions allemandes à l'aune de pratiques et de théories françaises, et dans

leurs divers territoires de compétence. Mais ce furent également des mobilisations collectives et concertées et, à deux reprises, les scientifiques furent des agents actifs de propagande, comme le signale H. W. Paul dans son étude. Lucien Poincaré dirigea ainsi un ouvrage qui collationnait quatorze articles de scientifiques français, brossant un état des lieux de *la Science française* pour l'exposition universelle de San Francisco en 1915 ¹².

Dans un registre analogue, parut en 1916 sous la direction du professeur Gabriel Petit et du journaliste Maurice Leudet un livre regroupant l'ensemble des articles publiés par *Le Figaro* à partir du début de l'année 1915 et signés par la fine fleur de l'intelligentsia scientifique française. Encore une fois, la seule lecture des intitulés des articles délivre une claire information des intentions polémiques. La table des matières liste les articles suivants : M. Barrès : « L'indignité des savants allemands » (p. 25) ; E. Boutroux : « La science allemande (p. 47) ; A. Chauveau : « La science vit de liberté » (p. 69) ; A. Dastre : « Du rôle restreint de l'Allemagne dans le progrès des sciences » (p. 75) ; Y. Delage : « Histoire naturelle du Doctus Bochensis » (p. 99) ; P. Duhem : « Science allemande et vertus allemandes » (p. 137) ; E. Gaucher : « La thérapeutique commerciale des allemands » (p. 153) ; A. Gautier : « La science et l'esprit allemand » (p. 167) ; F. Hennequy : « L'Allemagne et les sciences biologiques » (p. 205) ; L. Landouzy : « Médecine allemande et médecine française » (p. 231) ; F. Le Dantec : « Le bluff de la science allemande » (p. 243) ; R. Lote : « Rôle national de la science allemande. L'université dans l'État » (p. 251) ; S. Meunier : « La géologie à la prussienne » (p. 263) ; E. Perrier : « L'Allemagne savante » (p. 275) ; E. Picard : « L'histoire des sciences et les prétentions allemandes » (p. 286) ; Professeur Pinard : « Puériculture, obstétricie française, obstétricie allemande » (p. 301) ; Sir W. Ramsay : « La part médiocre des Germains dans la découverte scientifique » (p. 325) ; S. Reinach : « La science caporalisée » (p. 325) ; Ch. Richet : « Science française et science allemande » (p. 345), etc. ¹³.

Comparativement à l'ouvrage de G. Petit et de M. Leudet, la compilation dirigée par L. Poincaré semble des plus mesurée. Son projet est simple : il s'agit de délivrer, à l'extérieur de l'hexagone, l'image d'une France réactive au plan de ses sciences fondamentales. Si l'exercice est aisé dans les domaines de la physique, des mathématiques, voire de la sociologie, il apparaît plus périlleux dans le domaine de la biologie. Et de fait, l'aveuglement nationaliste fait rejeter le néodarwinisme – car non français – au profit d'un douteux néolamarckisme. C'est entre autres la démonstration développée par H. Bergson lui-même :

« Plus d'un naturaliste revient aujourd'hui à Lamarck, soit pour combiner ensemble lamarckisme et darwinisme, soit même pour remplacer le darwinisme par un lamarckisme perfectionné. C'est dire que la France a fourni à la science et à la philosophie, au XVIII^e siècle, le grand principe d'explication du monde organisé, comme au siècle précédent, avec Descartes, elle leur avait apporté le plan d'explication de la nature inorganique. » (in Poincaré : 1915, p. 19)

Le biologiste F. Le Dantec n'était pas de reste, lui pour qui « notre grand Lamarck » est « le père de la biologie »¹⁴. L'ensemble des articles publiés par G. Petit et M. Leudet montre des scientifiques français encore plus polémiques. Les propos mesurés sont rares, aussi est-ce avec surprise que l'on note parmi les vingt huit auteurs s'étant exprimés, sous la plume de Ch. Richet (professeur à l'Académie de médecine de Paris et membre de l'Institut) ou du professeur Grasset (professeur de la faculté de médecine de Montpellier et membre associé de l'Académie des sciences) que la science est une œuvre collective, le patrimoine d'aucune nation et qu'il s'agit uniquement de juger « l'œuvre non scientifique » ou « les paroles extra-scientifiques » des savants allemands (in Petit : 1916, pp. 200-220, 360-361). Une synthèse des divers articles délivre une représentation communément partagée de la science allemande. Les habiletés techniques ou la capacité de production des laboratoires et des institutions allemandes sont rarement contestées, par contre la qualité de leur production ou leur capacité d'innovation est sujette à caution. Les savants argumentent ainsi sur des idées reçues : « la lourdeur germanique contre la finesse et

la subtilité des races latines ou anglo-saxonnes ». (F. Le Dantec ; E. Gley ; M. Boule ; Professeur Pinard ; F. Henneguy ; A. Gautier). De même, alors que l'utilisation par les scientifiques allemands d'argumentations de nature anthropologique est un sujet de réprobation par leurs homologues français, ces derniers développent d'identiques rationalisations raciales et évolutionnistes. A. Alexandre en appelle « au sursaut d'énergie de la race française » pendant que le paléontologue M. Boule annonce la régression de la race allemande en raison de son hétérogénéité ethnique par opposition à l'unité ethnique de la race française laquelle est « façonnée par les mêmes milieux, nourrie par le même sol, baignée dans la subtilité de la même atmosphère, vivifiée par le même soleil ». « Et tout cela s'explique par les lois naturelles de notre grand Lamarck sur l'influence des milieux et sur l'hérédité » (in Petit : 1916, pp. 7, 36-37). Enfin, le dernier couple argumentaire d'opposition exploité par les scientifiques français, ce qui ne sera pas sans conséquence sur l'orientation du cadre de recherche des études transformistes et évolutionnistes de l'après-guerre, est la dénonciation des grands systèmes métaphysiques allemands contre la rationalité et « le bon sens » des chercheurs français (Lote in Petit : 1916, p. 259). La critique des systèmes métaphysiques de E. Haëckel et de Weismann ne provient pas de seconds couteaux de la biologie mais de prestigieux naturalistes et biologistes comme Y. Delage, qui dénonce les travaux « truqués » de Haëckel et les « déterminants fantômes » de Weismann, E. Gley, professeur au Collège de France, les biologistes E. Perrier et F. Le Dantec. La rhétorique darwinienne sociale est rarement exploitée, sauf par E. Perrier pour mieux rejeter un darwinisme « étranger ».

Cet appel massif à une science française ou à un retour à certaines sources françaises de certaines doctrines scientifiques expliquent sans doute la crise française du darwinisme et le retard patent de la France, après guerre, dans le domaine de la génétique. Cette réaction française est sans doute un péché d'orgueil, une manière d'en finir, en conviennent F. Le Dantec et F. Henneguy, avec la suprématie scientifique allemande manifeste depuis 1870. La guerre

permet également à des scientifiques d'exprimer un ressentiment cultivé de longue date, lié à des traditions de recherche et à une philosophie de la science bien différentes de celles de l'Allemagne. Cet antagonisme entre savants allemands et français, exacerbé par la guerre de 1914-1918, est perceptible depuis le début du XIX^e siècle comme en témoigne la mauvaise réception française à ces sciences allemandes issues d'une philosophie de la nature (la théorie d'Oersted sur les forces électriques à l'œuvre dans les liaisons chimiques fut ainsi mal accueillie en 1813) ¹⁵ .

Ce chauvinisme scientifique devait difficilement s'interrompre après guerre. Dès 1915, Émile Picard, membre de l'Institut et professeur en Sorbonne, annonçait :

« Une réforme s'imposera dans les congrès internationaux. Ceux-ci sont devenus un tremplin pour le germanisme ; nous arriverons, on doit l'espérer, à organiser avec nos alliés et amis des congrès d'où l'Allemagne sera exclue, pour la raison que par sa barbarie, elle s'est mise en dehors des nations civilisées [...]. Les savants, comme les industriels et les commerçants, n'hésiteront pas, s'il est nécessaire, à faire quelques sacrifices temporaires, en raison du but indispensable à atteindre, qui est d'isoler le plus possible l'Allemagne, pour lui ôter toute possibilité de reprendre ses rêves de domination universelle. Le sang de millions de morts l'exige, et nous serons récompensés au centuple, en retrouvant notre liberté dans tous les domaines et en faisant fructifier nous-même nos initiatives [...]. Viendra-t-il un temps où l'Allemagne, sortie de sa démence, sera digne de rentrer dans le concert des nations civilisées ? On voudrait l'espérer mais l'histoire des peuples germaniques à travers les âges autorise toutes les méfiances. » (Picard in Petit : 1916, p. 298)

De la réfutation du pangermanisme à une « induration » du lamarckisme et du lamarckisme social

Au delà d'une recension des manifestations patriotiques de ces acteurs préoccupés de science fondamentale, au demeurant peu

étonnantes en cette période « d'union sacrée » selon la formule du Président de la République Raymond Poincaré, notre propos est plutôt de comprendre l'induration du néolamarckisme en France. En d'autres termes, il s'agit de mesurer le rôle du contexte – ici de la propagande pangermaniste-, d'évaluer la prégnance des liens entre les communautés scientifiques de différentes nationalités dans la persistance d'un paradigme scientifique ou dans l'orientation d'un cadre de recherches. Par analogie avec la situation politique, sans doute pourrait-on parler d'une « union sacrée » des biologistes français autour des théories néolamarckiennes et néolamarckiennes sociales. La thèse serait sans doute outrancière car, si modeste soit-il, il existait un faible courant néodarwinien et par ailleurs des biologistes vitalistes voire fixistes s'exprimèrent durant la période. En raison de l'atmosphère de réprobation du darwinisme, l'intervention de ces derniers pouvait être des plus opportunistes... Ce fut donc sur un double front, à des moments chronologiques différents d'ailleurs, que les « mandarins » français de l'évolutionnisme lamarckien eurent à combattre : se défendre d'un darwinisme utilisé – ou fantasmatiquement utilisé, nous l'avons vu ¹⁶ – à des fins de propagande par certains militaires allemands et pangermanistes et tenter d'argumenter contre les tentatives de remise en question des thèses évolutionnistes au nom d'un spiritualisme bien en vogue.

Que le « mandarinat » de la biologie française fut alors majoritairement lamarckien, les travaux de Denis Buican et d'Yvette Conry l'ont suffisamment démontré. Les passations de pouvoir – et dans un même élan la transmission du lamarckisme ! – entre les anciennes et les nouvelles générations de biologistes français se firent précisément durant ou juste après ce premier conflit mondial. Or curieusement, non seulement ces anciennes et ces nouvelles générations de scientifiques partagèrent de communes analyses scientifiques mais ils exprimèrent à quelques nuances près d'identiques convictions lamarckiennes sociales. En ce sens, cette idée de « mandarinat », propre à caractériser ces savants français détenteurs du pouvoir institutionnel et responsable de la

chape de plomb lamarckienne en France, est adéquate. Au plan des thèses scientifiques, ils résistèrent au néodarwinisme de la fin du XIX^e siècle et ne reconnurent pas la jeune génétique du début du XX^e siècle... et durant le premier conflit mondial, ils édifièrent presque de concert une vulgate néolamarckienne sociale. De sorte que l'on est en droit de s'interroger sur l'aubaine que constitua la Première Guerre mondiale pour ces biologistes français d'échapper à la révision des cadres de recherches ou plus sérieusement sur l'effet de frein d'une guerre, sur la réflexion et la remise en question d'un paradigme internationalement battu en brèche. D'ailleurs, durant la période, des darwiniens sociaux patentés du XIX^e siècle comme G. Vacher de Lapouge ou G. Le Bon soit réagirent négativement à la propagande allemande, de concert avec leurs compatriotes, ou se cantonnèrent à des travaux de commandes sans référence explicite à une idéologie darwinienne sociale (Vacher de Lapouge : 1915, pp. 640-654 ; Le Bon : 1916, 314 p. 1917 ; Moscovici : 1981, p. 91).

Ainsi, il n'est pas indifférent de constater que la majorité des biologistes et des néolamarckiens français d'importance réagirent aux événements de 1914 à 1918. Ils offrent à l'historien un matériau inestimable pour appréhender les dérives idéologiques ou les liens entre les sciences et les idéologies en ce moment critique de l'histoire des sciences, en cette période de crise française du transformisme caractéristique du premier tiers du siècle. Pour l'ancienne génération, on relève par exemple les interventions du professeur de biologie générale en Sorbonne Félix Le Dantec (1869-1917) et du directeur de la station biologique de Roscoff, membre de l'Institut et professeur de physiologie, de zoologie et d'anatomie comparée à la Sorbonne, Yves Delage (1854-1920), au sein de la compilation d'articles polémiques et chauvins publiés par le professeur Gabriel Petit et par le journaliste Maurice Leudet (in Petit : 1916, pp. 99, 243). Le directeur du Muséum d'histoire naturelle, professeur d'anatomie comparée et président de l'Académie des Sciences Edmond Perrier (1844-1921), outre sa participation aux diverses mobilisations idéologiques collectives des savants précités et ses diverses publications, tenait une

rubrique scientifique régulière, ses livres « causeries scientifiques », dans le très sérieux journal *Le Temps* qu'il transformait régulièrement en ouvrages ¹⁷. Une même énergie anima le médecin et naturaliste, ex-ministre de la marine et ex-gouverneur de l'Indochine, Jean-Louis de Lanessan (1843-1919) qui livra à des moments réguliers ses impressions d'homme de sciences sur les utilisations idéologiques des théories darwiniennes (Lanessan : 1915 ; 1918). La nouvelle génération s'exprimait par les plumes d'Étienne Rabaud (1868-1956), alors maître de conférences en Sorbonne mais futur titulaire de la chaire de biologie expérimentale à la Sorbonne ou de Raoul Anthony (1874-1941), élève d'Edmond Perrier et d'Étienne Jules Marey, professeur d'anthropologie anatomique à l'école d'anthropologie de Paris (chaire de Paul Broca) et au Muséum d'histoire naturelle et futur secrétaire général de l'école d'anthropologie de Paris, à partir de 1926 ¹⁸. Étienne Rabaud, et dans une moindre mesure Raoul Anthony, développèrent leur philosophie biosociale à la suite des réfutations des ouvrages du darwinien P. Chalmers Mitchell et du professeur vitaliste Grasset (Chalmers Mitchell : 1916 ; Grasset : 1917, pp. 65-69 ; Rabaud : 1916, pp. 709-714 ; 1917, pp. 163-164).

Cette production, sur laquelle nous allons revenir, contraste avec le silence des néodarwiniens et des généticiens français et on ne trouve pas – à notre connaissance – de considérations analogues dans les écrits du professeur de zoologie générale Lucien Cuénot (1866-1951) ou du généticien Émile Guyénot (1885-1963). Il est vrai que le premier était sinon marginalisé du moins provincialisé puisqu'il enseignait à Nancy et le second était alors un modeste préparateur en Sorbonne dans le laboratoire d'évolution des êtres organisés du professeur Maurice Caullery. Émile Guyénot ne devait trouver une reconnaissance institutionnelle qu'en 1918 avec une chaire à l'université de Genève et un poste de sous-directeur de la station zoologique de Wimereux grâce aux bons offices de Maurice Caullery. Ce dernier, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé et docteur en sciences naturelles, fut le titulaire, à la suite d'Alfred Giard, de la chaire de zoologie et d'évolution des êtres

organisés en Sorbonne de 1909 à 1941. Il fut le seul parmi les néodarwiniens à émettre officiellement quelques avis sur le conflit de 1914-1918... mais d'une manière somme toute mesurée. Dans ses allocutions comme président de la société zoologique de France ou dans ses articles de la *Revue scientifique*, il se plaint surtout de la désorganisation de la vie scientifique, en raison de l'arrêt de la circulation des informations scientifiques ou de la mort de ses collègues au front (Caullery : 1915, p. 289). S'il participe au débat d'idées relatif au mélange des genres entre les sciences et les idéologies, c'est pour mieux fustiger la perte de neutralité scientifique de ses collègues allemands, car précise-t-il :

« [...] Professionnellement, des savants devraient être formellement en garde contre les maquillages grossiers de la réalité, à la fois par habitude de l'analyse des phénomènes et par le respect de la vérité que la pratique de la science inspire. Sans renier leur pays dans les circonstances présentes, ils pouvaient au moins se taire. Or il n'en a rien été. Publiquement, dans des manifestations bruyantes comme le manifeste des 93, ou d'une façon plus discrète, mais tout aussi significative, l'immense majorité d'entre eux a, d'une façon systématique adhéré aux mensonges les plus audacieux et les plus puérils de leur gouvernement, et fait tous ses efforts pour les proposer et les imposer. » (Caullery : 1916, p. 678)

Ainsi E. Haëckel, dont il ne mésestime pas les mérites scientifiques, est la cible de ses critiques. Sont visés, l'opportunisme politique du savant de Iéna et, participant cette fois à la curie générale avec « l'élite » scientifique française, le simplisme de son système philosophique, le monisme. De ce point de vue M. Caullery peut évaluer avec confort, car engagé sur les chemins de la science de l'hérédité et du néodarwinisme, il avait déjà effectué sa révolution copernicienne.

Ce profil bas dans l'attaque de la science allemande ne fut pas adopté par les anciennes et les nouvelles générations du néolamarckisme français. Par delà les spécificités de leurs territoires de compétences respectifs ou des angles d'attaque

choisis, il est possible de trouver des dénominateurs communs dans les divers systèmes argumentaires :

- Ainsi, la légitimité du transfert des théories évolutionnistes dans le champ de la propagande politique n'est jamais remise en question. Quand certains zoologues darwiniens étrangers (P. Chalmers Mitchell) ou professeurs vitalistes et fixistes (Pr Grasset) défendent l'idée, pour des raisons quelquefois diamétralement opposées d'ailleurs, d'un irrémédiable fossé entre le règne animal et l'homme, ils génèrent de furieuses défenses « sociobiologistes » et évolutionnistes de la part de néolamarckiens comme Etienne Rabaud (Rabaud : 1917, pp. 163-168).
- Les attaques visent d'abord systématiquement les assises scientifiques darwiniennes et weismanniennes des rationalisations pangermanistes réelles ou supposées. L'attitude belliciste d'une nation ennemie sert à mieux déconsidérer le système scientifique darwinien, soit la critique d'une a-scientificité présumée du néodarwinisme autorise la déconsidération des revendications allemandes.
- Cette invalidation du darwinisme par des faits relevant d'une conjoncture historique aboutit toujours à une défense du néolamarckisme « politiquement correct » pour les esprits français au plan non seulement de ses postulats scientifiques mais de ses implications sociobiologistes.

La déconsidération des thèses néodarwiniennes et du weismannisme s'engagea quelquefois dans les voies grossières d'une propagande, il faut bien le dire vulgaire. Faut-il rappeler l'humour douteux d'Yves Delage qui fut bien mal inspiré lorsqu'il écrivit son article « L'histoire naturelle du Doctus Bochensis – Variété mal connue de l'espèce homo sapiens » faisant référence à la « presbytie intellectuelle de Weismann » ou le mépris un peu court de Félix Le Dantec à l'égard des thèses de Weismann et de ses disciples ¹⁹. Leurs articles n'empruntent pas leurs arguments au registre scientifique. Le weismannisme et la science de l'hérédité sont déconsidérés parce que... germaniques. Mais on note que ces

deux scientifiques ne réfutent pas les importations des thèses darwiniennes dans le champ politique. Il est vrai que Félix Le Dantec par exemple, partageait sur certains sujets les « mêmes dispositions mentales » qu'Ernst Haeckel de sorte que certains chercheurs voient en ces biologistes « le type idéal » de sociobiologistes « justificateurs continuistes du conservatisme ». Rappelons que la philosophie éclectique « darwino-lamarckienne » de Le Dantec était pessimiste et quelques années avant le début du conflit, dans certains de ses ouvrages, il affirmait déjà que la nature de l'homme était structurée par l'égoïsme, fruit des ancestrales luttes pour l'existence ; les notions morales et sociales tel l'altruisme étant trop récemment acquises, il n'était pas choqué par l'incessante réémergence du conflit, de la lutte ou de la loi du plus fort. Cette acceptation fataliste de l'ordre des choses lui fut d'ailleurs reprochée en son temps par des néolamarckiens comme Jean-Louis de Lanessan, il est vrai politiquement plus à gauche (Le Dantec : 1905 ; 1906 ; 1911 ; Acanfora in Tort : 1992, pp. 107-110 ; Lanessan : 1918, pp. 19-20).

Enfin pour conclure, revenons sur ces dénominateurs communs entre les divers systèmes argumentaires des néolamarckiens français. Manifestement les textes de ces néolamarckiens présentent des parentés de vue quant à l'évaluation de la validité scientifique du darwinisme ou aux modalités de réfutation des thèses des militaires allemands ou des divers parangons de la doctrine de la force (de Georges Valois à Félix Le Dantec !) ²⁰ . De même, la question de la légitimité du transfert des sciences biologiques vers les sciences sociales ou de l'importation des lois relatives aux règnes végétal et animal fait consensus. En revanche, des contrastes sont patents, sans être véritablement antagonistes, quant à la philosophie biosociale exprimée.

Deux arguments ou thématiques structurant un darwinisme social belliciste font problème à nos lamarckiens : d'une part l'idée que la doctrine de la force ou de la guerre est une loi de progrès et de nature inéluctable, d'autre part le fait que l'Allemagne se considère comme une race forte, supérieure, devant qui les autres races ou

nations doivent se plier au nom d'une impérative loi darwinienne d'expansion vitale et brutale. Ou, autrement dit, pour reprendre la formule du philosophe spiritualiste Émile Boutroux (1845-1921), comment combattre l'idée darwinienne défendue par les allemands selon laquelle ils sont « l'espèce la mieux armée dans la lutte pour l'existence » ? (in Chalmers Mitchell : 1916, pp. VIII-IX) Chacun des auteurs va donc s'évertuer à démontrer que « la lutte pour la vie » peut avoir différents sens, qu'elle n'est pas le seul facteur d'évolution ou qu'elle s'applique à des moments singuliers ou selon des conditions particulières pour les sociétés humaines. Tous se refusent à définir la lutte en un sens restreint de conflit mobilisant des forces physiques et brutales... Elle doit être métaphorique, car rappelle J.-L. de Lanessan : « Le résultat de cette lutte est non pas le triomphe des espèces ou des individus les plus forts, mais la persistance des individus ou des espèces qui sont les mieux adaptés aux diverses conditions de leur existence » (Lanessan : 1918, p. 58). Dans la mesure où pour les divers néolamarckiens, et là également l'idée fait consensus, les lois naturelles s'appliquent indifféremment aux individus, aux espèces ou aux organismes sociaux, il résulte que les Germains, nation par trop récente, ne peuvent selon E. Rabaud imposer leur loi à une France, fruit d'une longue élaboration biosociale, et donc s'étant lentement adaptée à son milieu : « En fait tout changement dans les conditions de vie ne pourra être suivi d'adaptation que s'il se produit graduellement et en tenant compte de la nature des organismes intéressés, car un organisme quelconque n'est pas indifféremment adaptable à des conditions absolument quelconque [...]. Un simple décret ne transforme pas la mentalité d'un pays, ni ne lui impose une civilisation qui n'a pas été faite pour lui. [...] Les Germains [...] ont méconnu ce truisme, commettant le plus colossal des contresens biologiques » (Rabaud : 1916, pp. 712-713). De son côté, Edmond Perrier résume ainsi la formation d'une société civilisée ou, pourrions nous ajouter, sa vision d'un certain ordre biopolitique :

« Nous devons retenir – ce qui est une leçon de la vraie science – que les sociétés civilisées sont de véritables organismes vivants ;

qu'un organisme ne dure que s'il est exactement adapté aux conditions dans lesquelles son existence doit s'accomplir ; que cette adaptation n'est parfaite que si l'indépendance de tous les éléments dont il est formé est tempérée par une étroite et sage discipline et que cette discipline est essentiellement fonction, pour chaque organisme, du milieu dans lequel il est placé ²¹ . »

J.-L. de Lanessan enrichit la notion d'organisme en y associant les caractéristiques, essentielles au plan évolutionniste, d'association dans la lutte et d'entraide ou d'altruisme social... ce qui n'est pas indifférent dans le contexte de la guerre de 1914-1918 (Lanessan : 1915, p. 353 ; 1918, p. 146). L'ensemble de ces démonstrations pouvait induire des théories raciales symétriques à celles des allemands. Ce que prouvèrent les travaux de deux professeurs du Muséum d'histoire naturelle, E. Perrier et R. Anthony. Dès les premiers mois du conflit, E. Perrier fait paraître un article vieux de trente-cinq ans de l'anthropologue fixiste Armand de Quatrefages de Bréau. Ce pamphlet, intitulé *La Race prussienne* avait été publié à l'occasion de la précédente guerre franco-allemande de 1870. La thèse défendue est simple : la nation allemande est, au plan anthropologique, trop récemment constituée et donc instable. Sa fragilité est attribuable à un imparfait métissage avec l'élément prussien aux trop récents antécédents barbares et sauvages. Pour Edmond Perrier, les théoriciens pangermanistes s'étaient laissés intoxiquer par les chimères anthropologiques, peu connues en France admettait-il, de Gobineau et de Vacher de Lapouge concernant l'hypothétique supériorité des races aryennes. Chimères toutes relatives d'ailleurs pour E. Perrier, puisque l'on verra qu'il discuta le plus sérieusement du monde des solutions eugéniques proposés par G. Vacher de Lapouge (Perrier : 1914(b), p. 2). D'une certaine manière, il ne fait pas bon d'être prussien car, selon R. Anthony dans la mesure où la sélection et la lutte ne sont pas les seuls facteurs d'évolution, vouloir pour une race se spécialiser en utilisant un seul facteur évolutif a pour conséquence de restreindre ses chances d'adaptation et donc d'accélérer les processus d'extinction (Anthony : 1917, p. 189). J.-L. de Lanessan ne dit pas autre chose, lorsqu'il affirme, se fondant sur une

philosophie évolutionniste, que la lutte brutale pour l'existence caractérise un moment daté et passé de l'histoire humaine. Que des races supérieures rationalisent leurs guerres internes par cet argument est pour cet auteur une régression et un acte anti-évolutif (Lanessan : 1918, p. 125).

Un large consensus existait également parmi ces néolamarkiens concernant la légitimité de l'utilisation des sciences naturelles par les sciences sociales, morales ou politiques. C'est au nom d'une non-scientificité des thèses darwiniennes sociales et non d'une illégitimité de l'application aux sociétés humaines des lois biologiques que J.-L. de Lanessan réfute l'idéologie allemande de « la loi du plus fort ». La morale est fausse car fausse est la science ! (Lanessan : 1915, pp. 225, 348) On mesure cet accord tacite entre les scientifiques français au travers de leur fraîche réception de thèses d'auteurs profitant de la conjoncture historique et du trouble des esprits scientifiques pour développer et accréditer une philosophie spiritualiste ou, par souci de défense du darwinisme, proposer une rupture épistémologique entre les sciences biologiques et les sciences sociales et morales. Le zoologue darwinien anglais Chalmers Mitchell soutenait dans *Le Darwinisme et la Guerre*, traduit et publié en 1916, que la sélection naturelle était non validée par la science et minorée par Darwin lui-même. Il ajoutait encore que les nations n'étaient pas des unités anthropologiques (donc le concept de guerre des races était sans fondement), que la guerre était antisélective voire anti-eugénique selon les travaux de G. Vacher de Lapouge et enfin que la sélection avait produit la conscience génératrice de lois morales. Voilà autant de constatations qui prouvaient le radical fossé entre l'homme et l'animal. Le philosophe spiritualiste E. Boutroux (1845-1921) préfaçait l'ouvrage et revendiquait haut et fort cette radicale dichotomie :

« [Ce qui crée et maintient une nation ce n'est pas la fatalité naturelle] [...] c'est la conscience, telle qu'elle apparaît chez l'individu. Et c'est avec la conscience, l'éducation, œuvre de la conscience. Une nation est une conscience collective, manifestée, réalisée dans la littérature qu'elle a produite et qu'elle maintient vivante. S'il en est ainsi, l'application pure et simple de la loi du

« struggle for existence » aux sociétés humaines est illégitime. Car il est clair qu'entre des êtres conscients et libres, il peut et il doit exister d'autres rapports qu'entre les animaux, chez qui l'instinct aveugle est prédominant. C'est donc bien [...] la science elle-même, la philosophie fondée sur l'observation des réalités, qui proteste contre l'asservissement de l'homme aux lois de la matière ou du monde purement animal. » (in Chalmers Mitchell : 1916, p. XII)

C'est la thèse développée de manière moins élégante et plus maladroite par le professeur Grasset de la faculté de médecine de Montpellier. Selon lui, l'homme arrivé au fait de son évolution était une espèce fixe au plan physiologique ne poursuivant son évolution qu'au plan psychique. À ce titre, il revendiquait une morale spécifique pour l'espèce humaine (Grasset : 1917, p. 65). Cette remise en question d'une philosophie déterministe et d'une sociobiologie néolamarckienne françaises devait susciter une gerbe de critiques. Etienne Rabaud résume la ligne de défense des néolamarckistes français refusant la différenciation entre l'homme et l'animal :

« Sur l'essence et les origines de la morale, les controverses, loin d'être apaisées, reprennent et se précisent à mesure que progresse notre connaissance des phénomènes biologiques. L'idée fait jour que, fut-elle spéciale aux hommes, la morale ne serait cependant qu'une manifestation particulière de l'interaction générale des organismes, et rien ne prouve que le développement qu'elle a acquis chez certaines races humaines tienne à un état de conscience. [...] Si la sélection est un phénomène général, elle s'applique nécessairement à l'homme en raison même de ses origines animales ²² . »

Au final, tous ces scientifiques revendiquent non seulement une philosophie biologique mais également un droit de regard sur la conduite des affaires au nom même d'un monisme philosophique... qu'ils critiquent chez Ernst Haeckel. Il est vrai que les sciences fondamentales et *a fortiori* les sciences biologiques ne furent pas immédiatement considérées comme stratégiques par les gouvernements se succédant de 1914 à 1918. Mais la tardive mobilisation des savants et la timide politique gouvernementale de

Recherche et de Développement pouvait laisser croire à une revalorisation par la République du rôle des savants. Nous avons précisé les importantes positions institutionnelles des divers néolamarckiens étudiés. Outre leurs rôles politiques passés, si l'on songe à la carrière politique de Jean Louis de Lanessan, leurs liens avec les hommes politiques du temps ne peuvent non plus être occultés. Ainsi le conseil d'administration du Muséum d'histoire naturelle était composé d'anciens ministres de l'Instruction publique ²³. Leur lamarckisme social était certes coloré par leurs options et leur passé politiques, plus ou moins conservateurs d'ailleurs. Si E. Rabaud et R. Anthony se cantonnent à un lamarckisme social de « défense patriotique », il n'en va pas de même d'E. Perrier et de J.-L. de Lanessan.

Le principal souci d'E. Perrier relève de l'eugénisme... d'un eugénisme lamarckien précisément. Comment prouver que la France n'est pas une race inférieure, dégénérée ? Comment expliquer la dénatalité française et comment renforcer le peuple français ? Le débat sur la hiérarchie raciale est rapidement évacué au nom d'un évolutionnisme lamarckien, nous l'avons vu. Constatons que le président de l'Académie des sciences E. Perrier ne refuse pas de débattre sur le territoire des sciences anthropologiques. Plus difficile est d'expliquer la dénatalité... et sur ce point, les arguments mobilisés sont peu scientifiques. Sont appelés à la rescousse explicitement les arguments lapougiens sur les méfaits des villes, de l'industrie, de l'alcoolisme... et des idées « dissolvantes » de 1789, du syndicalisme, de la propagande malthusienne. En bref, E. Perrier n'épargne pas au lecteur un florilège de la pensée conservatrice (Perrier : 1915, pp. 105-108). Comment pallier cette dénatalité, assimilée à une dégénérescence de la race française ? L'eugénique de Georges Vacher de Lapouge, depuis le métissage avec certaines races vigoureuses jusqu'à la sélection des tarés en les envoyant... au front par exemple, ne le choque pas :

« Cette façon de purifier la race ne serait pas d'une application courante à la vérité. Mais pour une fois.... On éviterait de donner,

au point de vue de la repopulation, un tour de faveur aux indignes. » (Perrier : 1915, p. 148)

En tous cas s'il laisse paraître quelque scepticisme ou s'il semble à court de solutions, il est catégorique sur les modalités d'une biopolitique régie par « une République de paix sociale et religieuse, de stabilité des pouvoirs publics, de réciprocité bienveillante » (Perrier : 1915, pp. 142-145)

Par contraste, avec J.-L. de Lanessan, on retrouve l'apologie du régime démocratique, d'une République radicale et solidariste. Son souci n'est pas anthropologique ; il ne craint pas la décadence raciale de la France. Ses inquiétudes sont plutôt politiques. Au crépuscule d'une vie de médecin, de naturaliste et de républicain radical, il s'inquiète de l'émergence de théories darwiniennes sociales connotées par l'opinion comme des philosophies matérialistes. Ne risquent-elles pas de donner raison aux spiritualistes (il cite Grasset et Bergson) qui considèrent que le transformisme et le matérialisme qu'il induit sont des dissolvants de toute morale et de toute société ? (Lanessan : 1918, pp. 1, 23-24). Étant profondément évolutionniste et matérialiste, sa philosophie est porteuse d'une morale, d'une sociobiologie et d'un ordre politique. On comprend ainsi sa critique de la scientificité des thèses darwiniennes au profit du lamarckisme. Il s'agit pour Lanessan, de défendre les fondements philosophiques et donc la légitimité d'un ordre démocratique, républicain radical et solidariste (Lanessan : 1918, pp. 124-125). Cette morale de l'altruisme social, fruit tardif de l'évolution, est héritable mais elle nécessite un véritable programme éducatif. La biopolitique de Lanessan passe par l'éducation :

« Puisque toutes les passions naissent de la recherche exagérée de la satisfaction des besoins naturels, le but principal de l'éducation devra être de faire contracter aux enfants dès le premier âge, l'habitude de ne satisfaire ces besoins que dans la mesure de la nécessité. [...] Après leur formation dans l'esprit des enfants, dans celui des hommes et dans celui des sociétés humaines, les idées morales deviennent ce que Fouillée appelait des idées forces, ce que je désignerais par le terme plus scientifique d'idées

déterminantes. Si l'éducation les a développées dans la direction indiquée plus haut et qui est conforme à la nature, elles détermineront une conduite dégagée de passions et les hommes seront détournés de l'emploi de la force. » (Lanessan : 1918, pp. 166-168)

Cette photographie des débats des lamarckiens sociaux durant la guerre de 1914-1918, n'accrédite-t-elle pas l'idée d'un long ^{XIX}^e siècle pour l'histoire des idées scientifiques en France ?

Hors de la communauté scientifique : le silence

Fidèle à notre problématique de départ, nous avons été surtout attentif aux principaux émetteurs des discours sociobiologistes, soit la communauté scientifique, et nous avons plutôt privilégié l'analyse de leur système argumentaire cherchant à comprendre cette curieuse persistance du lamarckisme en France. Une autre grille de lecture aurait pu être utilisée, eu égard au statut revendiqué par ces scientifiques dans la société française : celui de clercs ou d'intellectuels. Leurs activités politiques passées, leurs prétentions biopolitiques, tout indique qu'ils souhaitèrent jouer ce rôle. Aussi, leurs productions peuvent être analysées à l'aune de celles des autres clercs et inscrites dans le cadre plus global de ces propagande et surenchère idéologiques de l'arrière... de ce « chœur des vieillards » dont nous parlent P. Ory et J.-F. Sirinelli dans leur ouvrage *Les Intellectuels en France, de l'affaire Dreyfus à nos jours*. La chronologie de la parution de leurs articles, leurs ouvrages, une analyse des thèmes abordés – quelques sondages de presse le montrent – révèlent au fond deux temps. De 1914 à 1916, les scientifiques se sont livrés à une surenchère idéologique ou se sont mobilisés intellectuellement en participant à des actes de propagande, à défaut d'une mobilisation physique. Ces articles relevant du « chauvinisme scientifique » paraissent à jet continu dans la presse sauf moment de désorganisation. Divers sondages dans *Le Temps*, *Le Figaro*, la *Revue des Deux Mondes*, *L'Écho de Paris*, la

Revue scientifique, *Le Correspondant*, etc... sont, de ce point de vue, révélateurs. D'ailleurs les ouvrages collectifs de ces scientifiques, soit les compilations de leurs divers articles de propagande datent des années 1915-1916. Après cette date, la production en général se raréfie ou perd son caractère polémique et laisse place à des ouvrages plus mesurés et plus argumentés si l'on prend comme indicateur les publications des néolamarckiens français.

Faut-il incriminer le profond consensus de la nation durant ces quatre années de guerre, le solide encadrement moral et psychologique, la forte mobilisation physique des nouvelles générations, la méconnaissance ou l'effet anesthésiant d'une propagande darwinienne sociale allemande ? En tout cas, hors de la communauté des scientifiques – des spécialistes de la biologie et des sciences naturelles – on trouve peu trace de débats, de polémiques autour de la question du darwinisme social ²⁴. Nos divers sondages de presse délivrent certes une moisson importante d'articles mais après recoupement d'informations, ce sont toujours les mêmes articles de ces scientifiques qui sont réfractés dans divers organes de presse selon une subtile alchimie relevant de la ligne politique ou philosophique du journal ou de l'auteur. Ainsi, *Le Correspondant* délivre une critique positive de l'ouvrage du vitaliste professeur Grasset ²⁵, ou résume avec gourmandise l'article ancien de l'anthropologue fixiste Quatrefages de Bréau. La période est propice à une remise en question de l'évolutionnisme ²⁶. Tandis que E. Perrier, J.-L. de Lanessan, F. Le Dantec, Y. Delage ont plutôt leurs entrées au *Temps*, dans la revue de Th. Ribot *La Revue philosophique de la France et de l'étranger*, la confidentielle revue du *Journal des économistes* ou *La Revue scientifique*. Au final, ces débats apparaissent byzantins tant les néolamarckiens français développèrent de concert une argumentation antidarwinienne. Lorsque l'on lit des thèses de doctorat soutenues durant la période ou des travaux de vulgarisation de ces débats par des auteurs aujourd'hui obscurs, on retrouve ce reflet de l'air du temps : soit une reproduction du discours néolamarckien social des notables scientifiques ou une tentative de remise en question de la problématique évolutionniste

²⁷ . Ce fait était annonciateur de débats plus larges au sortir de la guerre en des moments plus calmes pour une réflexion sur les représentations, les idéologies scientifiques voire les théories scientifiques. La *Revue des Deux Mondes* consacra en 1919 un article à « la crise darwinienne », lointain écho de la *Crise du transformisme* de F. Le Dantec en 1909. Le débat fut sur la place publique après la guerre ! (Beaunier : 1915).

De surcroît, cette crispation lamarckienne ne fut pas relayée par d'autres groupes sociologiques, hors de la communauté scientifique. À la différence de la période antérieure à 1914, les littérateurs ou les hommes politiques, scientistes ou de culture scientifique, ne se firent pas les relais des débats scientifiques. Ce fait est à noter car c'est une manière commode pour l'historien d'apprécier la diffusion d'une idéologie. Des personnalités à fort capital de sympathie ou ayant un crédit moral ou intellectuel auprès de l'opinion sont des relais potentiels de diffusion, de communication des débats idéologiques. Cette absence de réaction relative à la question darwinienne est manifeste chez des hommes à la culture évolutionniste reconnue comme G. Clemenceau, A. France et M. Barrès. G. Clemenceau, médecin de formation, et, sa vie durant, curieux de l'histoire des idées transformistes et évolutionnistes, fut muet sur cette question, de 1914 à 1918. En 1910, encore, lors de conférences prononcées à Buenos Aires en Argentine, il affirmait :

« La violence est le premier principe des rapports des hommes avec tous les êtres vivants. Il faut manger et pour cela, mer : c'est l'arrêt du destin [...]. La terre doit donner ses fruits. On s'assemble, on se groupe pour la mieux exploiter. Les groupements trouvent en face d'eux des groupements fondés pour les mêmes fins : d'où la concurrence, la lutte, la guerre. Simultanément, à l'intérieur de chaque groupement se développe l'oppression des faibles par les forts ; encore la violence et la guerre, mais cette fois, la guerre au dedans. [...] À l'extérieur du groupement, l'emploi de la force, dépendant des querelles de frontières ou des appétits de conquêtes, a gardé tout son appareil de violence éperdue. Il s'est même fortifié par le perfectionnement incessant des moyens de donner la mort. On le

voit, les deux évolutions de la force à l'intérieur et à l'extérieur du groupement ont suivi une marche opposée. Au dedans, la force brutale s'est atténuée. Au dehors, elle s'est développée. Si bien que toute l'histoire des peuples, les uns au regard des autres, est de violences, de meurtres, de batailles, de guerres continuelles [...] Qu'on le veuille ou non, qu'on le déplore ou non, la guerre est au premier plan dans l'esprit des peuples. [...] Mon éminent ami, Léon Bourgeois, qui est un optimiste, ce dont on doit le louer, tandis qu'en cette affaire, je suis plutôt pessimiste, pour mon malheur et pour celui de ceux qui m'écoutent, Léon Bourgeois a dit que la lutte pour la vie n'était qu'un concours pour la vie. Moi, je vois la lutte pour la vie plus en noir et j'appréhende les conflits qui pourront en résulter. » (Clemenceau : 1930, pp. 117, 119, 120, 122, 128)

Or une lecture de ses chroniques de guerre publiées dans son quotidien *L'Homme libre* puis *L'Homme enchaîné* de 1914 à 1918 ou de ses multiples interventions à la Chambre des députés montre que ces thèmes sont rarement abordés. Il en appela à la victoire « des forces morales » et « des soldats de la civilisation » ou loua la « noblesse de la race française » (Clemenceau : 1935, pp. 9, 10, 27, 45 ; 1968, p. 241). Comme la plupart de ses compatriotes, il utilisait une rhétorique symétrique à celles des pangermanistes. En 1916, lors d'une intervention dans une réunion du « Comité franco-britannique », il dénonçait ainsi l'ennemi : « Allez les voir, les plaines ravagées de notre frontière orientale. Elles vous diront ce qu'a pu y accomplir une monstruosité de sauvagerie. La foi des accords internationaux outrageusement violés, que dis-je ? les droits élémentaires de l'humanité foulés aux pieds par des créatures à faces humaines, avec l'approbation éhontée d'une science qui n'est pas la science et d'une philosophie qui n'est pas la philosophie. Elles vous diront qu'une si prodigieuse convulsion de barbarie n'appelle pas moins qu'une révolution de l'humanité, pour une guérison définitive, par un développement de force supérieur capable d'imposer, non plus la domination du fer pour le fer, qui n'est qu'une atrocité déshonorante, mais par le fer au service du droit, la souveraineté du droit qui est la civilisation ²⁸. » On le voit, au total sur ce sujet il fut allusif et peu idéologique.

Il est notoire qu'A. France fut peu bavard durant ce premier conflit. Néanmoins, lui qui possédait une solide culture darwinienne, ses chroniques littéraires dans le quotidien *Le Temps* et ses biographies l'attestent, n'aborda pas ce thème dans ses rares ouvrages parus durant le conflit, hormis la concession au temps à ces « qualités de la race française » (France : 1916, p. 5 ; Ory : 1986, p. 70 ; Bancquart : 1962). Enfin, un constat identique pourrait être établi après avoir dépouillé les pléthoriques *Chroniques de la Grande Guerre* de M. Barrès, archétype de l'écrivain patriote et de l'intellectuel mobilisé et écouté puisque ses chroniques furent publiées dans *L'Écho de Paris* tirant à cinq cent mille exemplaires... mais archétype également d'un nationalisme fondé sur une conception biologique, déterministe, lamarckienne et irriguée dans sa jeunesse par les travaux de J. Soury. Or ses chroniques ne délivrent aucun commentaire savant du darwinisme social belliciste allemand. À l'image de la mauvaise foi de ses confrères scientifiques, il critiqua sur son territoire de compétence, la méthodologie ou la fausse érudition de ses collègues d'outre-Rhin et plus généralement il fit montre d'un racisme symétrique à celui des Allemands (Barrès : 1920, tome 2, pp. 150-156). Contre la doctrine de la force, il opposait la supériorité morale et la mission éternelle de la France en foi de quoi, les Allemands pouvaient être assimilés à une race inférieure ! (Barrès : 1920, tomes 1 et 4, pp. 166-167, 173-175, 281-282) Cette supériorité de la race française est manifeste selon M. Barrès dans sa capacité à mobiliser de nombreuses « races amies », témoignage de sa puissance de civilisation et de persuasion, car souligne-t-il :

« Les 93 Allemands, signataires du fameux *Manifeste des intellectuels*, défendent aux anglais et à nous de nous poser « en défenseurs de la civilisation » parce que nous offrons au monde le spectacle savoureux de lâcher sur « la race blanche, les mongols et les nègres ». Il n'est à retenir de cet argument qu'un aveu de la peur que nos vaillants auxiliaires inspirent au militarisme allemand, qui voudrait agenouiller par la force tous les peuples devant l'idole germanique et qui ne sait pas ou même ne peut plus comprendre comment nos officiers sont aimés et admirés de leurs tirailleurs noirs. [...] Les officiers allemands n'obtiendront jamais

de leurs soldats derrière lesquels ils courent le revolver au poing, l'affection que nos tirailleurs prodiguent à leurs chefs, comme des enfants à leurs pères. Nos Marocains, nos Sénégalais, les Hindous, les Peaux-Rouges Canadiens eux mêmes, s'il en est, ont beau promener sur nos champs de bataille des pigments divers et des indices craniens fort variés, leur présence témoigne de la puissance de civilisation et de persuasion de la France et de l'Angleterre. » (Barrès : 1920, tome 5, pp. 342-343)

Ainsi, note-t-on que l'univers et l'outillage mental des intellectuels français diffèrent peu de celui de leurs homologues allemands. Ils sont peut-être simplement privés d'un arsenal argumentaire scientifique ou, si nous souhaitons faire une lecture positive, la propagande allemande a permis aux clercs et plus précisément à la communauté scientifique de faire l'économie d'une certaine dérive darwinienne sociale mais en même temps l'a empêchée d'évaluer sereinement les apports scientifiques du darwinisme.

Persistance d'un eugénisme lamarckien français

Hors du cercle restreint et vieillissant des biologistes et naturalistes français, une seconde communauté scientifique semble avoir été perméable à une philosophie évolutionniste ou à un interventionnisme biopolitique : il s'agit du milieu médical. Edmond Perrier personnalise d'ailleurs le trait d'union entre les deux communautés et entre deux champs de réflexion. Rappelons qu'il avait coprésidé avec l'obstétricien A. Pinard, la première réunion de la « Société française d'eugénique », qui s'était tenue le 22 décembre 1912 dans le grand amphithéâtre de la faculté de médecine de Paris sous le patronage du radical solidariste L. Bourgeois et du sénateur P. Doumer ²⁹. E. Perrier fut d'ailleurs par la suite le président de ce mouvement et le directeur de la revue *L'Eugénique*. Malgré les personnalités qui présidèrent à la naissance de ce mouvement, il ne s'agit pas de grossir démesurément son audience alors qu'il n'était composé en 1914 que d'une centaine de

membres sociétaires appartenant à la profession médicale pour la plupart (Léonard in Conry : 1983, pp. 200-201 ; Carol : 1995, pp. 77-83).

Deux particularités typaient déjà ces médecins eugénistes d'avant guerre : d'une part ils étaient majoritairement lamarckiens et croyaient en l'hérédité des caractères acquis et d'autre part ils étaient obsédés par la question de la dépopulation à la fois au plan qualitatif et quantitatif de sorte qu'ils souhaitaient une forte intervention des pouvoirs publics sur ce point. Ce principe était inscrit dans les statuts de la société et fut plus fermement affirmé lors d'une réunion de bilan quelques mois avant le début du conflit³⁰. Lucien March, directeur de la Statistique générale de France et secrétaire général de la Société d'eugénique, y affirmait :

« Nous devons viser à accroître le nombre de nos adhérents. Notre société n'a pas pour objet exclusif des échanges de vues. Elle s'est proposée aussi d'organiser ou de faciliter les recherches qui contribueraient à éclaircir les nombreux problèmes qui sont de son ressort. Enfin, elle vise à généraliser et à fortifier le sentiment de la race, au sens critique du mot, car cette idée renferme un puissant élément de stabilité sociale et de progrès permanent [...]

³¹ . »

Le conflit de 1914-1918 va donc accélérer et raffermir les réflexions de ces quelques médecins eugénistes et néolamarckiens au moins sur deux plans : celui de la philosophie biologique qui charpente leur interventionnisme biopolitique et celui des modalités de l'action politique même.

À l'instar de leurs collègues naturalistes, ils participèrent à la redéfinition des postulats et de la philosophie de leur action eugéniste à rencontre de la propagande allemande darwinienne sociale. Rares sont ceux, tel un docteur Larger, à abandonner l'optimisme d'une philosophie lamarckienne et à ressusciter les théories de la dégénérescence par l'hérédité pathologique ou de l'évolution régressive. D'une certaine manière, ils anticipaient ainsi le constat d'un Paul Valéry qui affirmait en 1919 que les

civilisations sont mortelles. Le docteur eugéniste Héricourt en 1917, n'annonçait-il pas :

« L'histoire montre que les sociétés périssent et disparaissent comme les individus. Les pessimistes pourraient donc voir dans leurs maladies le présage de leur inévitable mort. Mais nous voulons croire qu'il est encore temps, pour notre pays, de reculer l'échéance fatale. » (Héricourt : 1918, p. 4 ; Larger : 1917, pp. 27, 127)

La majorité des médecins eugénistes affirmait plutôt avec plus de force un lamarckisme et un lamarckisme social aux conséquences beaucoup plus acceptables pour un esprit français. Le docteur Adolphe Pinard, membre de l'Académie de médecine, fait ainsi l'éloge de sa discipline, l'obstétrique, qu'il baptise « eugénétique » :

« [...] Notion sacrée, base de l'humanité : le respect absolu de toute personnalité humaine quelle que soit son infirmité et quelle que soit son origine. Ainsi que la nature, elle veut la perpétuation de l'espèce, mais sans être, comme elle, impitoyable pour les individus [...] Elle veut par la science éclairer le génie de l'Espèce au profit de l'individu. » (Pinard in Petit : 1916, p. 123)

D'autres, comme le docteur Roux et les professeurs Chauveau et Chauffard de l'Académie de médecine, furent encore plus incisifs lors des premières conférences de l'« Alliance d'hygiène raciale » du mois de janvier 1915, présidées par Léon Bourgeois, consacrées au thème de la guerre ³². Le professeur Chauffard résume ainsi la position de ses collègues :

« La condition de résistance pour une nation est de s'adapter, c'est-à-dire de se mettre en harmonie et en équilibre avec les nécessités présentes. L'adaptation c'est la loi la plus grande de la biologie, car nous ne vivons et nous ne conservons notre santé physique et morale que par l'adaptation. Qui est incapable de s'adapter succombe. Eh bien, disons le très haut, notre race française s'est d'emblée et admirablement adaptée à ce danger imprévu [...]. La guerre est le réactif le plus sensible de la résistance nerveuse d'une race. Si l'épreuve a été dure, elle a tourné à notre honneur, elle a porté le témoignage que la race française n'a pas dégénéré. » (Chauffard : 1915, pp. 18-25)

Cette vision lamarckienne de l'idée de nation ou de constitution raciale va donc structurer les modalités de leur interventionnisme biopolitique depuis les mécanismes internationaux jusqu'à la politique de santé nationale. La guerre et toute politique de violence sont bannies car contrevenant à la longue et lente création et élaboration d'une nation s'adaptant petit à petit à son milieu et en raison de l'indélébilité des variations et caractères acquis avec le temps (Roux : 1915, p. 17 ; Chauveau : 1915, p. 49). Cette redéfinition de la philosophie eugéniste est souvent un préalable car leur souci est de rendre compte d'une dénatalité persistante et aggravée par des épreuves subies par le pays ou d'envisager le remède futur en vue du renforcement de la population. Sur l'état des lieux relatif à la qualité de la race française, les avis divergent selon les options politiques. Nous avons vu qu'Edmond Perrier cherchait les causes du côté de l'insalubrité des villes, des méfaits de l'industrie, de l'intempérance des ouvriers ou des idées dissolvantes de 1789 menant à l'individualisme des comportements voire à une politique hédoniste de néomalthusiens libertaires. Il ne fut pas le seul à défendre de tels points de vue. On retrouve de tels arguments dans la presse d'une droite nationaliste. Un ouvrage d'un certain Galeot, publié en 1917 aux éditions de la Librairie nationale et intitulé *L'Avenir de la race, le problème du peuplement en France* met explicitement en cause l'idéal démocratique qu'il soit socialiste ou républicain corrupteur de la famille par la vulgarisation de l'idée individualiste. Il en appelle à une politique nataliste, car une nation nombreuse peut à la fois dégager une élite de la masse et coloniser, témoignage de sa puissance (Galéot : 1917, pp. 121-134) Si le triptyque « élite-hérédité-sélection » de cet auteur montre que le discours biologisant d'une droite nationaliste non républicaine sommeillait malgré les réticences d'un Maurras, il reste que le thème de la politique nataliste était largement partagé par les eugénistes mais la présentation de leur doctrine insistant sur une politique hygiéniste était plus compatible avec l'idéal démocratique. La politique hygiéniste visait à stabiliser ou à améliorer ce que le professeur Chauffard appelait la « qualité

raciale ». Ainsi la lutte contre l'alcoolisme, la syphilis, la tuberculose et la stérilité fait partie de la préoccupation des auteurs recensés (Boigey : 1917, p. 6 ; Tissié : 1918, p. 50 ; Chauffard : 1915, p. 20 ; Héricourt : 1918 ; Larger : 1917). Elle recueillait l'adhésion *a minima* de l'ensemble de ces eugénistes convaincus que la majorité des problèmes de l'amélioration de l'espèce passait par une modification du cadre de vie (le milieu) et une attention particulière portée aux problèmes de l'hérédité.

Au plan des réformes souhaitables, cela se résumait par le refus de toute mesure néomalthusienne (l'avortement), par l'encouragement à des mariages d'affinités électives et non d'arrangements sociaux, par des aides matérielles à la famille, à une lutte contre l'alcoolisme, à un souhait d'amélioration des conditions de salubrité du cadre de vie ou à une politique d'éducation physique. Le docteur Philippe Tissié, président de la Ligue française de l'éducation physique, proposait dès la fin du conflit, en vue du redressement de la race française :

« L'éducation physique [...] peut être résumée dans la proposition suivante : on marche avec ses muscles, on court avec ses poumons ; on galope avec son cœur ; on résiste avec son estomac ; on arrive avec son cerveau. Elle peut, par une méthodique application du mouvement physiologique pondérable et psychologique impondérable, avoir une heureuse influence sur la formation du caractère et, par le caractère, sur la vie de la Nation, sur l'évolution de la Race et sur le relèvement des déchets, de l'humanité. » (Tissié : 1918, p. 147).

Ainsi lorsqu'ils se sont exprimés, ce qui est somme toute rare puisque nous n'avons relevé qu'une dizaine d'ouvrages pour la période, ces médecins ont continué à développer un eugénisme lamarckien et hygiéniste et l'ont même confirmé par opposition à la doctrine de la lutte allemande. Le Docteur Ch. Richet, qui pourtant fit paraître après 1918, des ouvrages ou des articles vantant un eugénisme à la fois positif et négatif, prit des positions beaucoup plus modérées pendant le premier conflit mondial. Dans son livre *Les Coupables* publié en 1916, il reprenait la classique antienne de l'égalité « supériorité des races blanches » et dénonçait la

« régression barbare des allemands ». De même soulignant que la guerre était régressive au plan social et racial, il proposait afin de pallier les conséquences de l'hécatombe d'encourager la natalité française, entre autres par des mesures comme les allocations familiales ³³ . Sans aller jusqu'à la politique antisocialiste esquissée par Edmond Perrier ou antirépublicaine comme définie par Galéot, l'ordre biocratique visé n'en est pas moins étrange si l'on postule à la suite d'Héricourt : « La femme, par sa nature [...] est avant tout un utérus, et [...] toutes ses fonctions gravitent autour de l'importante fonction de cet organe essentiel [...] ³⁴ . » L'auteur de ces paroles convenait néanmoins que :

« [...]Les races civilisées sont en proie à des dégénérescences complexes faites des tares héréditaires de la syphilis, de l'alcoolisme et de la tuberculose, toutes ces hérédités s'aggravant mutuellement dans un cercle fatal. La stérilité, volontaire ou non, est un des résultats de cette déchéance, comme par une sorte de défense naturelle contre l'abâtardissement de la race et contre toutes les douleurs physiques et morales qui en résultent. [...] Mais l'étude des remèdes à leur opposer est [...] un peu décevante ; non que les indications ne soient précises, mais les applications en apparaissent hérissées de difficultés de toutes natures, dont la plus grave est notre terreur des mesures radicales, qui seules, cependant, pourraient être efficaces ³⁵ . »

Cette voie moyenne de l'eugénisme français, pour reprendre l'expression de Nadine Lefaucœur, n'a donc pas fait la promotion de solutions extrêmes. Qu'un médecin polygraphe, comme le docteur Binet-Sanglé, médecin militaire, professeur à l'École de psychologie, se propose, dans un ouvrage « d'anthropogénétique » au titre provocateur *Le Haras humain*, d'appliquer pour partie les théories de G. Vacher de Lapouge soit de créer à partir d'un élevage, une aristocratie des éléments eugéniques (« les étalons humains ») et d'appliquer une eugénique négative (euthanasie, stérilisation, avortement, contraception, etc.), il reçoit les foudres de la profession. Jacques Léonard rappelle les comptes rendus du chroniqueur du *Progrès médical* :

« Je suis sûr que les médecins militaires penseront, comme moi, qu'il est nécessaire, pour l'honneur de la corporation, que le médecin principal qui, en pleine guerre a signé *Le haras humain*, cesse de figurer sur l'Annuaire du Service de Santé ³⁶ . »

Ces soucis eugénistes se concrétisèrent en action politique et c'est en cela, quoique les termes sont un peu forts, que l'on peut parler d'une certaine vision biopolitique des médecins français même si elle semble modeste comparativement à l'eugénisme à l'œuvre dans les pays anglo-saxons et nordiques durant la même période. Si l'on se réfère aux débats parlementaires afférents, c'est au nom de la régénération de la « race française » et plus spécifiquement en vue d'éviter des désordres sociaux et d'opérer une « transformation sociale », en « [sauvant] la classe ouvrière, la race française de son mortel ennemi l'alcoolisme » que la loi du 16 mars 1915 interdit la vente et la fabrication de l'absinthe et de liqueurs similaires et que la loi du 9 novembre 1915 interdit l'ouverture de nouveaux établissements pour la vente de spiritueux ³⁷ . Ces actions parlementaires ne doivent pas être mises mécaniquement sur le compte d'un lamarckisme diffus, notons simplement que la culture lamarckienne de ces médecins français s'est greffée sur une culture hygiéniste qui lui était antérieure. L'anti-alcoolisme français, comme l'a démontré la thèse de Didier Nourisson, naît sur un terreau complexe de grandes peurs sociales, de craintes des désordres causés par la classe ouvrière, par la hantise d'une dépopulation liée à la dégénérescence de la race. Ces mesures sont donc à pondérer car :

« Les anti-alcooliques du début du XIX^e siècle sont loin d'avoir gagné la partie, c'est-à-dire d'avoir favorisé une modification du mode de consommation : soulignant les efforts accomplis au cours de « vingt années de lutte », le secrétaire de la Ligue Nationale Contre l'Alcoolisme de 1914 affirmait implicitement son insuccès ; la Grande Guerre, qui allait faire du « pinard » et de « gnôle » les véritables vainqueurs, confirmait bientôt les difficultés de l'entreprise. » (Nourisson : 1988, pp. 491-507)

De même, d'une politique nataliste devaient surgir ces débats parlementaires visant à punir l'avortement et la provocation à

l'avortement de un à cinq ans de prison et d'une amende de cinq cents à dix mille francs d'alors, législation répressive qui ne fut pas sans incidence sur le mouvement libertaire néomalthusien (Héricourt : 1918, pp. 266 ; Guerrand : 1990). Au final, les concrétisations législatives furent minces et les historiens de l'eugénisme (Jacques Léonard, William Schneider, Nadine Lefaucheur, Anne Carol) considèrent que le mouvement eugénique en France n'accoucha au total, et seulement au sortir de la Seconde Guerre mondiale, que d'une législation relative à l'instauration du certificat médical prénuptial. Cette première loi instaurant le certificat prénuptial date précisément du 16 décembre 1942. Elle est explicitement une mesure eugéniste car elle invoquait « la sauvegarde physique et morale de la race ». L'ordonnance du 2 novembre 1945 devait annuler cette loi mais confirmait l'instauration du certificat prénuptial.

Ces résultats législatifs ne résument pas toute l'action des eugénistes lamarckiens français ou tout simplement des médecins et politiques préoccupés de la pureté de la « race française » ou du redressement de la natalité française. Lors de débats parlementaires, certains par exemple tentèrent de protéger les survivants d'une fratrie décimée au front en l'affectant à l'arrière par intérêt « pour l'avenir de notre nation et de notre race » ³⁸. D'autres médecins, toujours par souci de « pureté raciale », souhaitaient faire avorter les femmes ayant subi dans les régions exposées les violences de l'ennemi. En raison d'une campagne contre l'avortement, des mesures furent prises pour que la puissance publique assiste les femmes en couches et facilite l'intégration des enfants au sein de l'Assistance publique ³⁹. Ces derniers exemples, s'ils illustrent la multiplicité des interventions des eugénistes lamarckiens français, surtout natalistes, révèlent aussi le pragmatisme de décisions prises en temps de guerre.

NOTES

1. Faisant l'éloge funèbre de scientifiques morts au combat (Garreta ; G. de la Baume Pluvinet ; M. Brément ; E. d'Aremberg, etc.) et se plaignant de la cessation de publications scientifiques, le professeur de zoologie M. Caullery précisait en juillet 1915 : « La date du premier août [...] marquera [...] une formidable discontinuité. La France de Demain sera séparée de celle d'Hier par un profond fossé. Si un espoir peut diminuer en nous l'amertume de tant de ruines présentes et le regret de tant d'existences fauchées, c'est que nous sentons quelle provision d'énergie et de confiance en elle-même la race française aura faite dans la lutte. » Caullery : 1915, p. 289.
2. Voir par analogie, une analyse comparée des rencontres entre « la subjectivité collective et la réalité externe de la guerre, un croisement du rationnel et de l'irrationnel » à propos de la propagande relative aux atrocités commises par les armées, dans J. Horne, « Les mains coupées : atrocités allemandes et opinion française en 1914 » et A. Kramer, « Les atrocités allemandes : mythologie populaire, propagande et manipulations dans l'armée allemande », in Becker : 1994, pp. 133-164.
3. « L'appel des intellectuels allemands aux nations civilisées », *La Revue scientifique*, 52e année, 2e semestre, du 1-07 au 31-12-1914, pp. 170-172 ; *Le Temps*, 13 octobre 1914, p. 2 ; le « Manifeste des universités allemandes », *La Revue scientifique*, 52e année, 2e semestre, du 1-07 au 31-12-1914, p. 203.
4. « Les universités françaises aux universités des pays neutres », *La Revue scientifique*, du 1-07 au 31-12-1914, pp. 203-204 ; « La réponse des physiciens français au manifeste des intellectuels allemands », *La Revue scientifique*, du 1-07 au 31-12-1914, p. 204 ; « Une réponse à l'appel des nations civilisées des intellectuels allemands », Ch. Lallemand, membre de l'Institut et du bureau des longitudes, *La Revue scientifique*, du 1-07 au 31-12-1914, p. 205 ; « Réponse de l'Académie de médecine », *La Revue scientifique*, du 1-07 au 31-12-1914, p. 205 ; « Quelques appréciations sur la guerre et quelques réponses au manifeste des Intellectuels allemands », *La Revue scientifique*, du 1-07 au 31-12-1914, p. 172 ; « Le manifeste des universités allemandes, Réponse des universités françaises », *La Revue scientifique*, du 1-07 au 31-12-1914, p. 205, etc.

5. « L'appel des intellectuels allemands aux nations civilisées », *La Revue scientifique*, 52e année, 2e semestre, du 1-07 au 31-12-1914, pp. 170-171.
6. « Manifeste des universités allemandes », *La Revue scientifique*, 52e année, 2e semestre, du 1-07 au 31-12-1914, p. 203.
7. « La victoire du droit », *Le Temps*, 10.08.1914, p. 1 ; « Les intellectuels allemands », *Le Temps*, 16.10.1914, p. 2.
8. « Académie française (...) », *Revue scientifique*, du 1-07 au 31-12-1914, p. 172 ; « L'Académie des sciences et les Allemands », *Le Temps*, 5.11.1914, p. 1.
9. E. L. Trouessart (Prof, au Muséum d'histoire naturelle), « La trop grande Allemagne et les dangers du gigantisme », *La Revue scientifique*, 29 mai au 5 juin 1915, p. 195.
10. E. Perrier, « Le changement de front des intellectuels », « Causerie scientifique, Le monde vivant ». *Le Temps*, 23.10.1994, p. 3.
11. Voir Poincaré : 1915 ; « Du rôle de l'Allemagne dans l'évolution des sciences biologiques », la *Revue scientifique*, 27 février au 6 mars 1915, pp. 70-79 (F. Hennreguy) ; « L'histoire des sciences et les prétentions allemandes », *Le Figaro*, 5 janvier 1915 (E. Picard) ; « Ernst Haeckel et son évolution, À propos du militarisme », *La Revue scientifique*, 11-18 novembre 1916 (M. Caullery) ; *Les Allemands et la Science*, Paris, F. Alcan, 1916 (G. Petit et M. Leudet).
12. La table des matières est ainsi déclinée : « La science française à l'exposition de San Francisco » par L. Poincaré ; « La philosophie » par H. Bergson ; « La sociologie » par E. Durkheim ; « La science de l'éducation » par Paul Lapie ; « Les mathématiques » par Paul Appell ; « L'astronomie » par B. Baillaud ; « La physique » par E. Bouty ; « La chimie » par A. Job ; « La minéralogie » par A. Lacroix ; « La géologie » par E. de Margerie ; « La paléobotanique » par R. Zeiller ; « La paléontologie zoologique » par M. Bouille ; « La biologie » par F. Le Dantec ; « Les sciences médicales » par H. Roger et « La science géographique » par E. de Marronne, (tome 1, Paris, Larousse, 1915, 397 p.).
13. Préface de Paul Deschanel, membre de l'Académie française et président de la Chambre des Députés, Paris, F. Alcan, 1916.
14. in Poincaré : 1915, p. 322. Pour confirmer son orientation néolamarckienne, F. Le Dantec pouvait alors s'appuyer sur l'école américaine avec E. D. Cope, *Primary Factors of organic evolution*, Chicago, 1896 ou S. A. Packard, *Lamarck, the founder of evolution*, New-York, 1901.

15. Pour une étude comparative des traditions de recherche allemandes et françaises se référer aux travaux de Kleinert : 1988, pp. 219-229 ; En 1813, le traducteur de l'œuvre d'Oersted (*Recherches sur l'identité des forces chimiques et électriques*, 1813), Marcel de Serres notait en préface les différences culturelles entre les scientifiques allemands et français. Ces derniers précisait-il, à la différence des allemands, partent de l'expérience pour arriver à des idées générales et sont réticents à toute systématisation *a priori*.

16. Ainsi lorsque les divers scientifiques recensés critiquent le pangermanisme, ils ne font jamais ou rarement allusion à la ligue pangermaniste du Dr Hasse, fondée en 1891. Leurs attaques les plus fréquentes visent les ouvrages du Général Von Bernhardi (*Notre avenir*, écrit en 1912 et traduit et publié en 1915, Paris, Louis Conrad éditeur ou *L'Angleterre vassale de l'Allemagne* (S.d.n.l.). *Notre avenir* fut publié avec une préface de G. Clemenceau. Ce dernier y condamnait la non historicité du pangermanisme de l'historien pangermaniste Treitschke (1834-1896) et de son disciple Bernhardi et se refusait à réfuter point par point la doctrine pangermaniste : « [de] ce malheureux Bernhardi, tout doublé qu'il soit du savant Haëckel, si puissant observateur de l'univers, qui se trouve seulement hors d'état de s'observer lui-même », Clemenceau : 1968, p. 5 ; Voir Anthony : 1917, pp. 89-90 et Lanessan : 1918, p. 19.

17. *Le Temps*, 26 août 1914, p. 2 ; 27 septembre 1914, p. 3 ; 13 octobre 1914, p. 3 ; etc. ; voir Perrier : 1915 ; 1918.

18. Cf les notices biographiques relatives à R. Anthony, in H. V. Vallois, « Notice nécrologique », *Bulletins et mémoires de la société d'anthropologie de Paris*, t. 2, 1941, pp. 1-12 et *Second exposé des titres et travaux scientifiques de M. R. Anthony (1898-1921)*, Paris, Doin, 1921, 80 p. ; R. Anthony avait déposé en 1941 près de 300 travaux principalement en anthropologie ... Les deux notices insistent sur son fort attachement au néolamarckisme qu'il avait découvert à Lyon dans les années 1895-1896, alors qu'il était étudiant en médecine (p. 8 de la notice nécrologique).

19. Weismann (1834-1914) souffrait effectivement d'une grave maladie des yeux de sorte qu'il fut soustrait aux recherches expérimentales de laboratoire pour se consacrer aux problèmes théoriques de sa discipline. Cf. Buican : 1989, p. 167 ; Delage in Petit : 1916, p. 99 ; « Je n'ai pas attendu la guerre actuelle et les atrocités germaniques pour comprendre que la plupart des gigantesques constructions scientifico-philosophiques de nos voisins de l'est ne sont que des outres gonflées de vent, de billevesées [...]. L'essentiel est de

mettre des lunettes et un bonnet, puis l'on monte en chaire et l'on parle gravement. Cela réussit pourvu qu'il y ait des imbéciles qui vous écoutent. Ne dites pas que le mot est trop dur, il ne saurait y avoir de bluff s'il n'y avait pas des imbéciles pour se laisser bluffer », in *Le Dantec in Petit* : 1916, pp. 243, 244. 250.

20. Parmi les thuriféraires de la force, R. Anthony classe Treitschke, Lamprecht, De Lasson, Ostwald, Von Bernhardi, G. Valois, in *Anthony* : 1917, pp. 21-23 ; J.-L. de Lanessan pour sa part vise Von Bernhardi, F. Le Dantec, G. Bonnier pour son article « la guerre chez les abeilles » ! paru dans la *Revue hebdomadaire* du 19 août 1916 ; *Lanessan* : 1918, pp. 19-20.

21. *Perrier* : 1914, p. 3 ; Une idée analogue est développée par R. Anthony pour qui la lutte doit se traduire par l'idée de "concurrence vitale sans combat" soit une simple adaptation de l'organisme (individuel ou social) à son milieu lui permettant de réaliser toutes ses potentialités dans la paix. *Anthony* : 1917, pp. 187-190.

22. *Rabaud* : 1916, p. 710 ; Voir également *Drzewina* : 1917(a), p. 95 ; 1917(b), p. 95 ; *Lanessan* : 1918, p. 21 ; *Anthony*, 1917, p. 24 ; *Perrier* : 1915, p. 60.

23. En 1918, il comprenait « MM. Fallières, ancien président de la République, Léon Bourgeois, Charles Dupuy, Maurice Faure et Steeg ». Léon Bourgeois présidait également la société des amis du Muséum. In *E. Perrier* : 1918, p. XXI.

24. Dans son analyse de la presse des tranchées de la guerre de 1914-1918, S. Audoin-Rouzeau ne fait pas mention d'un quelconque commentaire des « poilus » se rapportant aux argumentations pseudo-scientifiques de la propagande allemande, in *Audoin-Rouzeau* : 1986, pp. 191-199.

25. « Cette étude mérite d'être signalée, car l'éminent professeur y démontre avec une grande clarté que le principe bismarckien « la force prime le droit » est complètement faux en biologie humaine [...] », citation d'un extrait du *Correspondant* dans un article anonyme du quotidien *Le Temps* intitulé « Les intellectuels français et les intellectuels allemands », 3 novembre 1914, p. 2.

26. « Leur race d'après M. de Quatrefages » par Félicien Pascal, *Le Correspondant*, 25 Septembre 1914, pp. 980-991 ; Voir également une critique acerbe du « naturalisme grossier » et de l'évolutionnisme des milieux scientifiques et des médecins de la fin ^{xix}e imputés à une mode allemande par Léon Daudet dans l'article « Hors du joug allemand », in *Le Correspondant*, 10 janvier 1915, pp. 111-141.

27. Se référer par exemple à Sageret : 1917, p. 250 ; Avant de défendre ses thèses lamarckiennes et ses revendications de « progrès social », l'auteur consacre une partie de son ouvrage à combattre les utilisations par G. Valois ou P. Bourget du néo-fixisme de R. Quinton ; Voir également Ferrière : 1915 ; Chappuis : 1917.

28. Clemenceau : 1968, p. 63 ; on trouve d'autres références aux « soubresauts des races » ou à « l'idéal de civilisation » dans sa préface d'un ouvrage de Jean Destrée (1916) et dans sa déclaration ministérielle à la chambre des députés du 20 novembre 1917 (Clemenceau : 1968, pp. 60, 130-131).

29. J. Léonard, « Eugénisme et darwinisme : espoirs et perplexités chez les médecins français du xix^e siècle et du début du xx^e siècle », in *De Darwin au darwinisme*, Paris, Vrin, 1983, pp. 200-201.

30. « Article I - La société a pour but : 1 - La recherche et l'application de connaissances utiles à la reproduction, à la conservation et à l'amélioration de l'espèce : elle étudie en particulier les questions d'hérédité et de sélection dans leur application à l'espèce humaine, les questions relatives à l'influence des milieux, de l'état économique, de la législation, des mœurs sur la valeur des générations successives et sur leurs aptitudes physiques, intellectuelles et morales ; 2 - De concourir au développement des sciences dans leurs parties susceptibles d'application aux études de la société ; 3 - De favoriser éventuellement la formation de sociétés locales ayant le même objet ; 4 - De répandre dans le public les notions favorables aux perfectionnements des générations successives, » *L'Eugénique*, n° 3, mars 1914, p. 4.

31. *L'Eugénique*, n° 3, mars 1914, p. 89 ; Lefaucheur in Tort : 1992, pp. 429-430.

32. L'annonce publicitaire était ainsi libellée : « Les conférences de la guerre ; La guerre et la vie de demain » ; Sous ce titre général et qui indique assez clairement leur esprit une série de conférences organisées par « L'Alliance d'hygiène sociale » que préside Léon Bourgeois et données avec le concours de « l'Association des infirmières visiteuses de France » et de la « Society of friends » de Londres, sera donnée au cours de 1915 dans la salle du Musée social, 5 rue Las Casas. Les noms des conférenciers sont les suivants : René Viviani, président du Conseil, A. Ribot, de l'Académie française et ministre des finances, Henri Bergson, de l'Académie française, Emile Boutroux, de l'Académie française, F. Buisson, Pr Chauffart, de l'Académie de médecine, Paul Flat, Arthur Fontaine, E. Fuster, marquise de Ganay, Charles Gide, Gabriel Hanotaux, de l'Académie française, Pr Landouzy, de l'Institut, Ernest Lavisse, de l'Académie française, Louis Liard, de l'Institut, Léopold Mabillean,

Mlle Milliard, Dr Matthieu, Pr Pinard, de l'Académie de médecine, Joseph Reinach, Risler, Rist, Dr Roux, de l'Institut, Mlle Jules Siegfried, Paul Strauss, sénateur. », *Revue scientifique*, 2 au 9 janvier 1915, p. 2.

33. Ch. Richet, « La sélection humaine », in *Eugénique et sélection* (ouvrage collectif), Paris, F. Alcan, 1922. Dans cet article d'après-guerre, il délivre quelques points de définition et quelques aspects de sa doctrine eugéniste : "« Toute sélection doit être prolongée, pendant longtemps, très longtemps, si l'on veut obtenir quelques résultats durables [...]. C'est dans ce sens que le lamarckisme et le darwinisme [...] se confondent. L'influence transformatrice du milieu, c'est le lamarckisme. La transmission héréditaire des transformations ainsi effectuées, c'est le darwinisme. [...] Cette transformation ne devient héréditaire que si pendant un temps extrêmement long, le milieu transformateur continue à exercer son influence. [...] N'ayons pas l'immodeste prétention de vouloir créer un surhomme, une variété nouvelle de la race humaine. Car, même si cela était possible – ce qui est plus que douteux – on risquerait de commettre quelque grave erreur, quelque lourde omission qui rendraient cette race nouvelle peu viable, ridicule peut-être. Soyons plus barrés dans nos désirs. Cherchons la sélection en laissant l'homme tel qu'il est, mais en choisissant parmi les hommes, c'est-à-dire en prenant les meilleurs, de manière à créer non une humanité différente de l'humanité présente, mais une humanité constituée par les meilleurs types de l'humanité présente. » (pp. 37, 40).

34. Dr J. Héricourt, *Les Maladies de la société (...)*, p. 237.

35. Dr J. Héricourt, *Les Maladies de la société (...)*, pp. 275-276.

36. Citation du *Progrès médical* du 25 mai 1918, pp. 187-188 par Léonard in Conry : 1982, p. 207 ; Binet Sanglé : 1918. Ce médecin était l'auteur de plus de trente articles et ouvrages couvrant des champs aussi divers que l'anthropologie, l'anatomie, la psychologie, la pathologie, l'hygiène, etc. En page de garde, son ouvrage se voulait sous les auspices de Darwin et de *La Descendance de l'homme* (p. 70 de l'édition de 1891) : « Les personnes légèrement imbéciles tendent à se laisser guider en tout par la routine et l'habitude, et on les rend d'autant plus heureuses qu'on encourage cette disposition. »

37. Héricourt : 1918, pp. 192-194 ; *Journal officiel, Débats parlementaires, Chambre des Députés*, séances du 11 février 1915, intervention de M. Jobert, (p. 123) et du 12 février 1915, intervention de M. César Trouin, (p. 143).

38. *Journal officiel, Débats parlementaires, Chambre des Députés*, séances du 26 juin 1915, intervention de M. A. Bouge (débat et refus d'adoption de l'amendement, pp. 1007-1008).

39. Voir les propositions de Malvy, ministre de l'Intérieur, Brisac, directeur de l'assistance et de l'hygiène publique, des docteurs Barrier, Pinard (de l'Académie de médecine) et Henrot (maire de Reims), in Lejeune : 1915, pp. 61-66 ; Sur ces faits voir les travaux récents de Audoin-Rouzeau : 1995.

Conclusion

Les débats autour du darwinisme social furent un épisode important de la pensée contemporaine française de *L'Origine des espèces* de Charles Darwin en 1859 à la fin du premier conflit mondial en 1918. Mais le constat établi au terme de cette étude doit être pondéré par une remarque. L'entreprise de réfutation de cette idéologie dans la première décennie du ^{xx}e siècle, moment d'élaboration d'une définition négative et péjorative du darwinisme social, ne peut se comprendre qu'au regard de la fascination du darwinisme sinon de l'imprégnation darwinienne sociale des deux dernières décennies du ^{xix}e siècle. Au fond, cette histoire s'organise autour d'une rupture que nous pourrions situer dans les toutes dernières années du ^{xix}e siècle... De part et d'autre de ces années charnières, l'histoire de cette idéologie, voire de l'aventure sémantique de ces termes, recouvre des enjeux bien distincts, liés à l'idéologie d'un régime ou à celle de partis politiques, à l'émergence et à l'élaboration de sciences sociales, politiques ou humaines et aux débats intrinsèques aux sciences naturelles et biologiques.

En deçà de ce moment de rupture, et si on veut bien par ailleurs reconnaître au darwinisme l'acception que lui accordait l'honnête homme du ^{xix}e siècle, soit un darwinisme bien tempéré par une philosophie lamarckienne, les termes de « culture darwinienne » seraient plus adéquats que les mots « darwinisme social ». On observe effectivement, malgré sa précoce apparition dès le début des années 1880 dans des cercles très politisés et sensibilisés au débat allemand entre Haëckel et Virchow ou au sein de la communauté des sociologues en devenir, que l'expression « darwinisme social » ne fait pas l'objet de réelles polémiques. En

fait, l'histoire de cette imprégnation darwinienne est indissociable de l'affirmation d'une culture républicaine ; quand un débat polémique surgit autour de la question darwinienne, le fondement et les conséquences d'une morale républicaine sont toujours incriminés. Ce qui fait question, c'est l'affirmation d'une culture évolutionniste, darwinienne, à la source d'une morale contingente elle aussi évolutionniste. L'invariabilité des critiques des hommes d'Église pendant la période en témoigne. Les mécanismes de vulgarisation du darwinisme et ses implications révèlent les véritables enjeux, tels que pouvaient les percevoir les contemporains. Le darwinisme est introduit au début des années 1880 dans le champ de l'économie politique par des auteurs affirmant des opinions anticléricales, par les réseaux matérialistes et libres penseurs et par les philosophes hégéliens. Des années 1870 à 1900, la culture darwinienne nourrit une réflexion anticléricale et irrigue une idéologie républicaine. Elle acquiert une large audience car le réseau d'émission des thèses darwiniennes était remarquable. Les naturalistes, les médecins, les anthropologues, quelquefois matérialistes, républicains toujours, furent les puissants diffuseurs d'une idéologie darwinienne. Ces scientifiques engagés dans le siècle délivrèrent l'image d'une science prise dans les passions du temps, liée à l'affirmation d'un régime politique, la III^e République. La science était considérée comme un substitut du religieux ; la science était émancipatrice. Le darwinisme devint un puissant attracteur pour ces hommes, détenteurs de l'autorité scientifique, de la connaissance de la « boîte blanche » de la science : il proposait une nouvelle histoire de l'homme et était riche d'une nouvelle épistémologie.

Si les anthropologues s'essayèrent à une sociologie et à une science politique, ce fut plutôt aux professionnels de la philosophie d'être les seconds médiateurs ou diffuseurs d'une culture darwinienne. La génération des années 1870, formée à bonne école avec les Taine et Renan et donc à la recherche d'une méthode scientifique, lut Darwin par le filtre de Spencer et de Haëckel. L'évolutionnisme spencérien, le monisme haëckelien, permirent cette synthèse entre

une culture positiviste et cette histoire darwinienne permettant de fonder une nouvelle morale, voire une sociologie et une science politique. Au final, retenons que le darwinisme était instrumentalisé à des fins politiques. En raison d'une culture positiviste plaçant la sociologie au faîte des sciences et à la suite de la biologie, les transferts épistémologiques étaient à la fois courants et justifiés. Plus largement, l'épistémologie darwinienne féconda des disciplines naissantes précisément à la recherche d'une légitimité : l'économie politique, les sciences morales et politiques, la sociologie.

Ce darwinisme, véhiculé par le scientisme dominant des républicains, ne fut pas anecdotique et impressionna toute une génération, une littérature en porte témoignage, quand elle ne fut pas elle-même le dernier relais ou émetteur de cette culture. Même l'Église catholique, pourtant principale dénonciatrice des méfaits d'une morale évolutionniste, par son avant-garde moderniste, timidement, s'intéressa à un transformisme limité. L'expérience fut de brève durée mais des manifestations comme les congrès scientifiques internationaux des catholiques portent trace de cette influence.

Cette culture darwinienne omniprésente au début des années 1890 n'est pourtant pas synonyme, comme l'avait déjà démontré Linda Clark (1984), d'un darwinisme social libéral, brutal et sélectionniste. Certes qualitativement, on s'aperçoit que toutes les variantes du darwinisme et du lamarckisme social furent présentes dans les débats d'idées des années 1880 et 1890, mais peu de personnes manifestèrent alors un souci typologique. Globalement, pour les contemporains, répétons-le, la culture darwinienne était synonyme d'une culture républicaine. Néanmoins, *a posteriori*, des tendances peuvent être distinguées, une identité peut être donnée à cette culture darwinienne française. Certains thèmes du darwinisme social furent étrangers à l'expérience française en raison des polémiques naissantes liées au conflit franco-allemand ou aux événements de la Commune (l'Église dénonça les méfaits d'une diffusion populaire du matérialisme ou voulut bien voir dans les

méfais de la Commune les influences d'une culture matérialiste libre penseuse ; la fascination hégélienne des philosophes français fut embarrassante après la défaite avec l'Allemagne). Les scientifiques français furent ainsi hostiles à l'importation du thème de la concurrence vitale, de la lutte pour la vie au plan social, militaire ou national... entre civilisations équivalentes ! L'infléchissement des discours socionaturalistes imputable à ces événements est particulièrement sensible durant cette période. Cette révision des discours scientifiques révèle du même coup une pratique qui ne se démentit pas, à de rares exceptions près, sur l'ensemble des années étudiées (1870-1918). Lorsque certaines implications sociales et politiques du darwinisme dérangent les scientifiques et darwiniens sociaux français, rarement furent remis en question les principes des transferts épistémologiques des sciences naturelles vers les sciences sociales ou humaines. En règle générale, une redéfinition des prémisses scientifiques fut préférée. Dans un même ordre d'idée, les scientifiques français adaptèrent leur cadre de recherche en fonction des attendus idéologiques de la science. Cela fut particulièrement vrai durant l'affirmation progressive du néolamarckisme. Au final, si l'on souhaitait caractériser le phénomène darwinien social français pour la période de 1870 à 1914, il faudrait dire que l'idéologie darwinienne française oscille entre un darwinisme social réformiste et un lamarckisme social. De nombreux exemples illustrent les transferts métaphoriques ou épistémologiques : le colonialisme français véhicula une phraséologie darwinienne de la concurrence entre les nations occidentales, mais la conquête fut tempérée par un devoir humanitaire des races supérieures vis-à-vis des races inférieures ; les analogies darwiniennes nourrirent pour les décennies 1880 et 1890 les thèmes de la concurrence économique des théoriciens de l'économie libérale ; le solidarisme des années 1890 fut élaboré à partir de concepts biologiques et présenté comme une réponse à la lutte pour la vie ; des lois darwiniennes furent mobilisées pour valider et défendre l'idée de concurrence et d'émulation intellectuelle d'une politique méritocratique républicaine ; le

lamarckisme social fut patent dans cette esquisse de biopolitique hygiéniste défendue par des médecins républicains... et nous pourrions poursuivre longuement l'énumération. D'autres voix plus radicales, plus conformes à un idéal type darwinien social « orthodoxe » s'exprimèrent durant ces vingt dernières années du ^{xix}^e siècle, elles furent peu distinguées sinon entendues dans le concert darwinien dominant. Les contours et les diverses nuances de cette constellation darwinienne apparaissent rétrospectivement à l'historien. Peu de contemporains y furent sensibles. Charles Renouvier, en 1874, fut précocement lucide et définit les dangers d'une fondation de l'idéologie républicaine sur les sciences et particulièrement les sciences naturelles. Il fut manifestement peu entendu sur ce point, bien qu'il fût l'un des inspireurs de l'idéologie républicaine et jouât un rôle majeur dans la diffusion d'une morale néokantienne.

La véritable rupture ou le moment de crise de la culture darwinienne se produisit à la fin du ^{xix}^e siècle. À partir de 1895, l'expression « darwinisme social » acquit d'une part autonomie et consistance et accéda au statut d'une idéologie reconnue, identifiable, justiciable d'une histoire. Durant ces premières années du ^{xx}^e siècle, si pour certains sociologues le darwinisme social est un fait daté caractéristique du ^{xix}^e siècle, pour la majorité des contemporains il est désormais connoté comme une idéologie ou une sociologie « repoussoir ». Cette problématique se met précisément en place à la fin du ^{xix}^e siècle où l'on assiste à cette conjonction des crises : politique, scientifique, idéologique et sociale. La crise est d'abord idéologique avec l'évolution intellectuelle et la conversion au catholicisme d'ex-scientistes (songeons au mondain Brunetière) qui dénoncent les méfaits de la science et d'une morale darwinienne. Ces personnes redécouvrent la querelle de Haëckel et de Virchow ou les conclusions de Renouvier et constatent le double visage du darwinisme, sa plasticité idéologique. Ce darwinisme peut indifféremment inspirer les politiques conservatrices et progressistes. L'entreprise de réfutation vise les bases idéologiques du régime et révèle que

l'utilisation univoque du darwinisme n'est plus tenable. Sur le terreau de la question sociale ou sur le fond d'une crise politique, comme l'affaire Dreyfus, surgissent ou s'affirment des forces politiques qui pour divers objectifs et selon diverses modalités utilisent un argumentaire scientifique, depuis les forces socialistes (évolutionnisme social), jusqu'au néoroyalisme naissant (thèses héréditaristes). À la charnière du siècle, le conflit entre deux modèles scientifiques n'échappa pas à la crispation nationaliste ambiante. Les deux paradigmes scientifiques en compétition furent interprétés comme le fruit de traditions de recherche différentes, nationales. Ainsi, certains opposèrent un néodarwinisme d'inspiration anglaise et allemande à un néolamarckisme d'origine française. En conséquence, toutes les références au darwinisme ou à une philosophie connotée comme darwinienne furent entâchées de soupçon. Le gobinisme et l'aryanisme darwinien de Vacher de Lapouge, ainsi perçus comme la vulgarisation de doctrines allemandes, prêtèrent donc le flanc à des réfutations au même titre que la philosophie nietzschéenne fut mal reçue en France car interprétée, par des philosophes comme Fouillée par exemple, comme une expression du darwinisme social allemand. Cette critique de grande envergure du darwinisme social au début de ce siècle est non seulement liée au grand reflux du darwinisme mais traduit la grande révision critique de toute une génération d'intellectuels à l'égard de leur propre culture darwinienne jugée incompatible avec les nouveaux défis politiques et sociaux auxquels est confronté leur régime politique, voire la société française.

Les reclassements sont alors sensibles. Si la réfutation de la méthodologie de l'anthroposociologie de Lapouge permet à l'anthropologie de se libérer des corrélations crâniométriques douteuses, complémentirement, elle sonne le glas des ambitions sociologiques de l'anthropologie française, laquelle se confina alors à ses travaux de typologie raciale. Les anthropologues français se crispèrent d'ailleurs sur une philosophie lamarckienne et lamarckienne sociale. L'utilisation d'une rhétorique darwinienne ou socio-naturaliste par des partis non démocratiques incita une

sociologie durkheimienne à s'émanciper des sciences biologiques (voir les travaux de Bouglé et de Parodi). Toutes les écoles sociologiques françaises ne suivirent pas cette voie, loin s'en faut. Ainsi l'essor d'un darwinisme social en Allemagne inspira aux sociologues organicistes l'abandon de toute philosophie darwinienne sociale réformiste qui fut de fait remplacée par un franc lamarckisme social. De sorte qu'à l'approche de la guerre l'acception négative, péjorative des termes « darwinisme social » fait largement consensus dans la société française. Quand les catholiques sociaux dénoncent le darwinisme social présumé des socialistes et des néoroyalistes ou des athées cléricaux, ils sont assurés de faire mouche dans l'injure politique car aucun mouvement politique français ne souhaite alors revendiquer l'appellation. La qualification de « darwinisme social » suffit à déconsidérer un adversaire politique. Le conflit de 1914-1918, la propagande pangermaniste et le chauvinisme des scientifiques français devaient renforcer une attitude déjà mise en place avant la guerre. Le pangermanisme est critiqué non seulement en tant qu'idéologie darwinienne sociale mais également en raison de ses sources darwiniennes prétendument réfutées par les scientifiques français. La propagande allemande est aussi contestée au nom d'une science française.

Ces débats soulignent les liens entre l'histoire des sciences et l'histoire des idéologies. Cette large critique du darwinisme social née au tournant du siècle, qui s'est nourrie durant la première décennie du siècle et fossilisée pendant la guerre de 1914-1918, est organiquement attachée aux débats scientifiques des naturalistes et des professionnels des sciences sociales français. Et ici gît le paradoxe de la situation française, de cette critique du darwinisme social en France. Loin d'instruire la réflexion sur la nécessaire coupure épistémologique entre les sciences biologiques et les sciences sociales et humaines et l'action politique, la majorité des scientifiques français, appartenant à ces générations intellectuelles des années 1870 à 1900 (hormis quelques figures prestigieuses de la sociologie tels les sociologues durkheimiens et Gabriel Tarde)

perdura dans son réductionnisme sociobiologique. Cette culture darwinienne fit simplement place à un honnête lamarckisme. L'affirmation de ce modèle français permettait de maintenir intacte une foi scientifique. À la suite de ce replâtrage idéologique, la science pouvait toujours servir à valider une idéologie républicaine, voie moyenne entre les idéologies des droites non démocratiques ou d'un socialisme révolutionnaire. Ainsi s'affirme parmi les naturalistes, les sociologues organicistes, les anthropologues et certains médecins un lamarckisme social agressif, de défense dirons-nous, arc-bouté sur un néolamarckisme scientifique. Des anthropologues et des sociologues l'affirment alors, la science étant émancipatrice, le lamarckisme était plus compatible avec l'idéal démocratique. Cette science prise au piège des idéologies, si elle nourrit un eugénisme lamarckien positif et hygiéniste et préserva somme toute la France des dérives anglo-saxonnes ou allemandes de l'entre-deux-guerres, était grosse d'errances futures au plan du développement des sciences naturelles et biologiques, mais ceci est déjà une autre histoire...

Annexes. Les références au darwinisme dans les débats parlementaires

Séances Parlementaires	06 février 1881	06 mai 1882	30 mai 1882
Objet du débat	Le divorce	Les enterrements civils	L'enseignement primaire laïque
Protagonistes des débats	Léon Renaut Alfred Naquet	M ^{re} Freppel; Bizarelli / Clemenceau / Clovis Hugues / René Goblet / Chenandier	Baudry d'Asson / Jules Ferry
Référence explicite à un auteur scientifique ou à une loi évolutionniste		Oui (Edgar Quinet)	
Référence explicite au darwinisme social			
Référence explicite à l'eugénisme			
Référence explicite au racisme biologique			
Allusions métaphoriques au darwinisme ou aux sciences biologiques			
Débat relatif à l'athéisme ou au conflit entre la science et la religion	Oui (« Défense d'un ouvrage darwinien par un antireligieux »)	Oui (« Débats relatifs aux honneurs funèbres à rendre aux athées et aux matérialistes »)	Oui (« Refus de l'athéisme obliga- toire dans les écoles »)
Développement d'un argumentaire sociobiologiste			

Sources consultées :
– *Journal officiel – Débats parlementaires / Chambre des Députés*, années 1881, 1882.

Séances Parlementaires	22 juin 1882	31 janvier 1884	10 juillet 1885
Objet du débat	La laïcisation du mode de prestation du serment judiciaire	La crise économique sévissant à Paris	L'emprunt de la ville de Lille pour l'instruction primaire
Protagonistes des débats	Jules Fabre / Ranc / M ^{re} Freppel / T. Révillon/ Tallandier / Jules Roche / Bourgeois	Jules Ferry / Langlois	G. Clemenceau
Référence explicite à un auteur scientifique ou à une loi évolutionniste	Oui (Darwin)		Oui (« L'évolutionnisme contre le créationnisme »)
Référence explicite au darwinisme social			
Référence explicite à l'eugénisme			
Référence explicite au racisme biologique			
Allusions métaphoriques au darwinisme ou aux sciences biologiques		Oui (« lutte pour la vie »)	
Débat relatif à l'athéisme ou au conflit entre la science et la religion	Oui (« Le libre penseur assimilé à un paria »)		
Développement d'un argumentaire sociobiologiste			

Sources consultées :

- *Journal officiel – Débats parlementaires / Chambre des Députés*, années 1882, 1884, 1885.
- Pierre Barral, « Discours de Jules Ferry du 31 janvier 1884 », *Les Fondateurs de la troisième République*, Paris, A. Colin, 1968, p. 265.

Séances Parlementaires	26 juillet 1855	31 juillet 1885	4 février 1889
Objet du débat	La campagne de Madagascar	La campagne de Madagascar	La réglementation du travail de nuit des femmes
Protagonistes des débats	C. Pelletan / J. Ferry	G. Clemenceau / J. Steeg / F. Passy / J. L. de Lanessan	Achard / Yves Guyot
Référence explicite à un auteur scientifique ou à une loi évolutionniste			Oui (« Par le non-usage certains organes s'atrophient »)
Référence explicite au darwinisme social	Oui (« Hiérarchies raciales / Races supérieures »)	Oui (« Hiérarchies raciales / lutte pour la vie »)	
Référence explicite à l'eugénisme			
Référence explicite au racisme biologique			
Allusions métaphoriques au darwinisme ou aux sciences biologiques			
Débat relatif à l'athéisme ou au conflit entre la science et la religion			
Développement d'un argumentaire sociobiologiste			Oui (« Le travail de nuit provoque la dégénérescence de la race »)

Sources consultées :

– *Journal officiel – Débats parlementaires / Chambre des Députés*, années 1885, 1889.

Séances Parlementaires	16 novembre 1892	20 janvier 1894	10 février 1894
Objet du débat	La modification de la loi sur la presse	Une protestation contre l'interdiction de jouer un auteur allemand traduit par un jeune anarchiste	Un débat sur le maintien de la fermeture de la bourse du travail
Protagonistes des débats	A. de Mun / T. Révillon	Denys Cochin / Vigné d'Oceton	Léon Say / Edouard Vaillant
Référence explicite à un auteur scientifique ou à une loi évolutionniste		Oui (« Darwin / Positivisme / Matérialisme »)	Oui (Darwin / Hæckel / Spencer)
Référence explicite au darwinisme social			Oui (« évolutionnisme historique marxiste »)
Référence explicite à l'eugénisme			
Référence explicite au racisme biologique			
Allusions métaphoriques au darwinisme ou aux sciences biologiques			
Débat relatif à l'athéisme ou au conflit entre la science et la religion	Oui (« Le laïcisme est l'application sociale du matérialisme »)		
Développement d'un argumentaire sociobiologiste		Oui (pour signifier que les discours scientistes appartiennent au passé)	Oui (« Le socialisme a une dette à l'égard des philosophies fondées sur les sciences évolutionnistes »)

Sources consultées :

– *Journal officiel – Débats parlementaires / Chambre des Députés*, années 1892, 1894.

Séances Parlementaires	19 février 1894	15 mars 1894	30 avril 1894
Objet du débat	Un débat à propos du droit de douane sur les blés	Une proposition d'étude d'un projet de loi relatif à la révision des lois constitutionnelles	Les mesures contre les menées anarchistes
Protagonistes des débats	Léon Say / J. Guesde / J. Roche / J. Jaurès	Marcel Hébert	Jean Jaurès / Albert de Mun
Référence explicite à un auteur scientifique ou à une loi évolutionniste	Oui (« Lois naturelles / Loi de l'évolution / Organicisme »)		
Référence explicite au darwinisme social		Oui (« Le libéralisme consacre la loi naturelle injuste de l'évolution »)	
Référence explicite à l'eugénisme			
Référence explicite au racisme biologique			
Allusions métaphoriques au darwinisme ou aux sciences biologiques	Oui (« Le libre échange est la loi naturelle »)		
Débat relatif à l'athéisme ou au conflit entre la science et la religion			Oui (« Dénonciation de l'athéisme commun au socialisme et à l'anarchisme, négation de la loi divine et de toute autorité »)
Développement d'un argumentaire sociobiologiste	Oui (« Les transformations sociales s'inscrivent dans la loi d'évolution »)		

Sources consultées :

– *Journal officiel – Débats parlementaires / Chambre des Députés*, année 1894.

Séances Parlementaires	19 juin 1894	21 juin 1894	20 juillet 1894
Objet du débat	Une proposition de modification du mode de prestation de serment devant les cours et les tribunaux	Une interpellation à la suite de l'attitude du ministre de l'Instruction publique à l'égard des membres de l'enseignement public	Un débat relatif à la répression des menées anarchistes
Protagonistes des débats	M ^{re} d'Hulst	T. Cazes / Lannelongue / J. Jaurès	J. Guesde
Référence explicite à un auteur scientifique ou à une loi évolutionniste		Oui (« Doctrine de l'évolution / Lutte pour l'existence / Inégalité des êtres vivants / Darwin / Cuvier »)	
Référence explicite au darwinisme social		Oui (« Progrès sans temps d'arrêt dans l'ordre social »)	Oui (« L'expropriation de la classe capitaliste est conforme aux lois normales de l'évolution »)
Référence explicite à l'eugénisme			
Référence explicite au racisme biologique			
Allusions métaphoriques au darwinisme ou aux sciences biologiques			
Débat relatif à l'athéisme ou au conflit entre la science et la religion	Oui (« L'athéisme est étranger à la science car elle ne peut rien dire sur les origines »)	Oui	
Développement d'un argumentaire sociobiologiste		Oui (« De l'appréciation de l'évolution dans les sciences dépend l'orientation des solutions dans les questions sociales »)	

Sources consultées :

– *Journal officiel – Débats parlementaires / Chambre des Députés*, année 1894.

Séances Parlementaires	20 novembre 1894	1 ^{er} février 1895	11 février 1895
Objet du débat	Un débat à propos de l'annulation des délibérations du conseil municipal de Roubaix en vue d'établir un bureau de consultations judiciaires gratuites	Discussion du budget de l'exercice 1895... A propos du budget du ministère des Affaires étrangères	Discussion du budget de l'exercice 1895... A propos du ministère de l'Instruction publique
Protagonistes des débats	J. Guesde / Abbé Lemire	M. Rameau	J. Jaurès/ M ^{gr} d'Hulst / R. Poincaré
Référence explicite à un auteur scientifique ou à une loi évolutionniste			Oui (« Matérialisme superficiel / Positivismisme »)
Référence explicite au darwinisme social	Oui (« La révolution est le couronnement de l'évolution »)		
Référence explicite à l'eugénisme			
Référence explicite au racisme biologique			
Allusions métaphoriques au darwinisme ou aux sciences biologiques		Oui (« La lutte pour la vie dans les rapports diplomatiques »)	
Débat relatif à l'athéisme ou au conflit entre la science et la religion			Oui (« Le matérialisme et les explications mécanistes n'épuisent pas le sens de l'univers »)
Développement d'un argumentaire sociobiologiste			

Sources consultées :

– *Journal officiel – Débats parlementaires / Chambre des Députés*, années 1894, 1895.

Séances Parlementaires	07 mars 1895	08 avril 1895	27 mais 1895
Objet du débat	Discussion du projet de loi portant fixation du budget général de l'exercice 1895... A propos du ministère de la Guerre	Discussion de la proposition de loi relative à la majoration des pensions de la Caisse nationale des retraites	Débat relatif « aux dangers de l'infiltration de la race juive » dans l'administration française
Protagonistes des débats	J. Jaurès	E. Vaillant	M. Denis / A. Naquet / G. Rouannet / Cl. Hugues
Référence explicite à un auteur scientifique ou à une loi évolutionniste			
Référence explicite au darwinisme social	Oui (« Concurrence illimitée / Luites incessantes pour la vie dans le domaine social, militaire, national »)		
Référence explicite à l'eugénisme			
Référence explicite au racisme biologique			Oui
Allusions métaphoriques au darwinisme ou aux sciences biologiques	Oui (« La lutte pour la vie »)	Oui (« La lutte pour la vie »)	Oui (« Apreté dans la lutte pour la vie des juifs »)
Débat relatif à l'athéisme ou au conflit entre la science et la religion			
Développement d'un argumentaire sociobiologiste			

Sources consultées :

– *Journal officiel – Débats parlementaires / Chambre des Députés*, année 1895.

Séances Parlementaires	15 novembre 1895	22 et 27 juin 1895	05 mars 1896
Objet du débat	Discussion à propos du projet de loi relatif au régime fiscal des successions	Discussion de la loi relative au travail des enfants, des filles mineures et des femmes dans les établissements industriels	Débat relatif à la réorganisation du conseil de faculté et conseil des universités régionales
Protagonistes des débats	Léon Say / J. Guesde / Paul Doumer	E. Vaillant / J. Guesde / M ^{re} d'Hulst	Paul Vigné d'Octon / Challemel-Lacour
Référence explicite à un auteur scientifique ou à une loi évolutionniste	Oui (« L'évolution comme condition nécessaire de la vie »)		Oui (Max Nordau)
Référence explicite au darwinisme social		Oui (« Race forte et lutte pour l'existence, luttes nationales »)	Oui
Référence explicite à l'eugénisme		Oui (« Travail des enfants et décadence de la race »)	
Référence explicite au racisme biologique			
Allusions métaphoriques au darwinisme ou aux sciences biologiques			
Débat relatif à l'athéisme ou au conflit entre la science et la religion		Oui (« L'école évolutionniste, ennemie de la morale et négation de la cause première »)	Oui (« La défense de la science contre l'attaque de F. Brunetière et autre Challemel-Lacour »)
Développement d'un argumentaire sociobiologiste		Oui	

Sources consultées :

– *Journal officiel – Débats parlementaires / Chambre des Députés*, années 1895, 1896.

Séances Parlementaires	28 février 1905	05 et 10 juillet 1905	21 juin 1909
Objet du débat	Discussion du budget de l'exercice 1905. A propos du budget de la Guerre	Délibérations sur les propositions de lois relatives aux caisses de retraites ouvrières	Intervention à propos du suicide d'un élève de Clermont-Ferrand
Protagonistes des débats	M. de Messimy	Paul Deschanel / Charles Benoist	Maurice Barrès
Référence explicite à un auteur scientifique ou à une loi évolutionniste		Oui (« struggle for life »)	
Référence explicite au darwinisme social		Oui (« Struggle for life des darwiniens et spencériens, les batailles sociales de l'économie politique orthodoxe »)	
Référence explicite à l'eugénisme			
Référence explicite au racisme biologique			
Allusions métaphoriques au darwinisme ou aux sciences biologiques	Oui (« Bataille pour la vie et lutte pour l'existence »)	Oui (« Élimination des faibles et des inutiles »)	
Débat relatif à l'athéisme ou au conflit entre la science et la religion			Oui (« Responsabilité du jeune professeur sans morale »)
Développement d'un argumentaire sociobiologiste			

Sources consultées :

– *Journal officiel – Débats parlementaires / Chambre des Députés*, années 1905, 1909.

Séances Parlementaires	21 octobre 1909	25 novembre 1909	17 novembre 1911
Objet du débat	Débats relatifs à l'établissement du scrutin de liste avec représentation proportionnelle dans les élections à la Chambre des députés	Discussion du budget de l'exercice 1910. A propos de l'application de la loi concernant la protection des enfants du premier âge	Discussion du budget de l'exercice 1912. A propos du ministère de l'Instruction publique
Protagonistes des débats	Abbé Lemire / Frédéric Hughes	M. Gauthier de Clagny / M. Compère Morel	M. Grousseau / Charles Beauquier / J. Piau / René Viviani / Buisson
Référence explicite à un auteur scientifique ou à une loi évolutionniste			
Référence explicite au darwinisme social		Oui (« Débats suscités par la propagande néomalthusienne et les craintes de dépopulation de dégénérescence et d'invasion par les pays voisins »)	
Référence explicite à l'eugénisme			
Référence explicite au racisme biologique			
Allusions métaphoriques au darwinisme ou aux sciences biologiques	Oui (Référence très allusive et critique à la notion de lutte)		
Débat relatif à l'athéisme ou au conflit entre la science et la religion	Oui		Oui (« Apologies et critiques de la morale évolutionniste »)
Développement d'un argumentaire sociobiologiste			

Sources consultées :

– *Journal officiel – Débats parlementaires / Chambre des Députés*, années 1909, 1911.

Bibliographie

1 – Période antérieure à 1945

1.1 – Livres et articles

ACOLLAS, Émile, *La Philosophie de la science politique*, Paris, A. Maresq, 1877.

AMBON, Gabriel, « Le darwinisme social », *Le Journal des économistes*, tome 39, n° 3, juillet-septembre 1899, pp. 343-352.

ANONYME, « Les avatars sociaux du transformisme », *La Revue scientifique*, septembre 1906, p. 414.

ANTHONY, Raoul, « Félix Le Dantec (1869-1917) », *Revue générale des sciences pures et appliquées*, n° 20, 31 octobre 1917.

ANTHONY, Raoul, *La Force et le Droit, le prétendu droit biologique*, Paris, F. Alcan, 1917.

ANTOINE, Charles, *Cours d'économie sociale*, Paris, Guillaumin, 1896.

« Appel des intellectuels allemands aux nations civilisées », *La Revue scientifique*, 1^{er} juillet 1914 au 31 décembre 1914, pp. 170-172.

ASPE-FLEURIMONT, L., « La colonisation française », *Revue internationale de sociologie*, septembre-octobre 1902, pp. 593-640.

Au sujet du congrès universel des races. Réunion de l'alliance française le lundi 19 juin 1911 sous la présidence de M. Louis Herbet ; Réunion de la section de psychologie collective de l'institut général psychologique le lundi 26 juin 1911 sous la présidence du professeur d'Arsonval, Paris, 1911.

AUGÉ, Claude (sous la direction de), « article "Lamarck" », *Revue encyclopédique universelle Larousse*, n° 31, septembre 1909, pp. 534-

535.

BAGEHOT, Walter, *Les Lois scientifiques du développement des nations dans leurs rapports avec les principes de la sélection et de l'hérédité*, Paris, 1873.

BAILHACHE, J., « Un type d'ouvrier anarchiste – Monographie d'une famille d'ouvriers parisiens », *La Science sociale*, n° 14, mai 1905.

BAKOUNINE, Michel, *Dieu et l'État*, Chapitre : « Qu'est-ce que l'autorité ? », Paris, Au bureau de la révolte, 1882.

BALK, Théodore, *Races, mythes et vérité*, Paris, Ed. sociales internationales, 1935.

BARBEY D'AUREVILLY, Jules, *Dernières polémiques*, Paris, A. Savine, 1891.

BARRÈS, Maurice, *Mes cahiers*, Paris, Plon, tome III, édition 1929-1957.

BARRÈS, Maurice, *Les Déracinés*, Paris, Plon, 1897 (1^{re} éd.), 1959, 1986 (éditions 10/18).

BARRÈS, Maurice, *La Terre et les Morts* (Troisième conférence au comité de « La Patrie française »), Paris, Bureaux de la Patrie française, 1899.

BARRÈS, Maurice, *Le Voyage de Sparte*, Paris, Juven, 1906.

BARRÈS, Maurice, *Chroniques de la Grande Guerre*, Paris, Plon, 1920.

BARTHÉLÉMY, ? « Cours d'histoire des sciences présenté à la faculté des sciences de Toulouse : Lamarck », *La revue des cours scientifiques*, n° 26, 30 juin 1883.

BAUDRILLARD, Mgr Alfred, *Vie de Monseigneur d'Hulst*, Paris, J. de Gigord éditeur, 1921, tome 1.

BAUDRILLARD, Henri, « Critique de l'ouvrage de Félix Rivet », *Le journal des économistes*, septembre 1870.

BAYET, Albert, *La Morale scientifique, essai sur les applications morales des sciences sociologiques*, Paris, F. Alcan, 1907.

BAZAINE-HAYTER, A. (Général de division), « Communications à la société de sociologie de Paris : La nation armée », *Revue internationale de sociologie*, 1910, pp. 190-196 et 263-265.

BEAUNIER, A., « La crise darwinienne », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mai 1915.

- BEAUREGARD, Paul, *Eléments d'économie politique*, Paris, Laroze et Forcel, 1889.
- BEAUREGARD, Paul, « La concurrence », *Le nouveau dictionnaire d'économie politique*, Paris, Guillaumin, tome 1, 1891.
- BEGOUËN, Comte Henri de, *Quelques souvenirs sur les mouvements des idées transformistes dans les milieux catholiques*, Paris, Bloud & Gay, 1945.
- BELLET, Daniel, *Mentalité teutonne*, Paris, Ténin-Syrey, 1914
- BELOT, Georges, « L'utilitarisme et ses nouvelles critiques », *Revue de métaphysique et de morale*, 1894, pp. 404-464.
- BENDA, Julien, *La Jeunesse d'un clerc*, Paris, Gallimard, 1937, 1989.
- BERGSON, Henri, *L'Évolution créatrice*, Paris, 1907, PUF, 1947
- BERNANOS, Georges, *La Grande Peur des bien pensants*, Paris, Grasset, 1931.
- BERNARD, Claude, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Paris, 1865, Flammarion, 1952.
- BERT, Paul, *Leçons, discours et conférences*, Paris, G. Charpentier, 1881.
- BERT, Paul, *L'Instruction civique à l'école*, Paris, Picard-Bernheim, 1882.
- BERT, Paul, « Revues scientifiques 1879-1885 », *La République française*, Paris, Masson, 1885.
- BIANQUIS, G., *Nietzsche en France, l'influence de Nietzsche sur la pensée française*, Paris, F. Alcan, 1929.
- BINET-SANGLÉ (Dr), *Le Haras humain*, Paris, A. Michel, 1918.
- BLOCK, Maurice, « Aphorismes économiques et sociaux », *Le journal des économistes*, tome 7, 1891.
- BLOCK, Maurice, « Karl Marx – Fictions et paradoxes », *Revue internationale de sociologie*, février 1900, pp. 87-103.
- BOHN, Georges et DRZEWINA, A., *Du déterminisme et de la finalité*, Paris, 1913.
- BOIGEY, Maurice, *L'Élevage humain* (2 tomes), Paris, Payot, 1917.
- BONNAL, Marcellin de, *Une agonie*, Angoulême, Lugeol, 1877.
- BONNIOT, J. de, « Le transformisme et l'athéisme », *Études*, 1873, pp. 428-440.

- BOUCHER, Armand, *Darwinisme et socialisme*, Paris, F. Alcan, 1890.
- BOUGLÉ, Célestin, *Les Sciences sociales en Allemagne*, Paris, F. Alcan, 1896.
- BOUGLÉ, Célestin, « Anthropologie et démocratie », *Bulletin de métaphysique*, 1897, pp. 433-461.
- BOUGLÉ, Célestin, *Les Idées égalitaires*, Paris, F. Alcan, 1899.
- BOUGLÉ, Célestin, « La sociologie biologique et le régime des castes », *La Revue philosophique*, tome 49, avril 1900, pp. 337-352.
- BOUGLÉ, Célestin, « Le procès de la sociologie biologique », *La Revue philosophique*, tome 52, juillet-décembre 1901, pp. 121-146.
- BOUGLÉ, Célestin, *La Démocratie devant la science, études critiques sur l'hérédité, la concurrence et la différenciation*, Paris, F. Alcan, 1904.
- BOUGLÉ, Célestin, *Essais sur le régime des castes*, Paris, PUF, 1908, 1935.
- BOUGLÉ, Célestin, « Le darwinisme en sociologie », *Revue de métaphysique et de morale*, 1910, n° 10, pp. 79-92.
- BOULAY, Jean-Nicolas (abbé), *Considérations sur l'enseignement des sciences naturelles en France*, tome 1 : L'Enseignement primaire, tome 2 : L'Enseignement secondaire, tome 3 : L'Enseignement supérieur, Lille, Imp. de Desclée, De Brouwer et Cie, 1882-1883.
- BOULAY, Jean-Nicolas (abbé), *La Lutte pour la vie*, Arras, Sueur-Charruey, 1898, in *Revue de Lille*, février 1898.
- BOULAY, Jean-Nicolas (abbé), *L'Évolution et le Dogme*, Paris-Arras, Sueur-Charruey, 1899.
- BOULAY, Jean-Nicolas (abbé), *Idéalisme et matérialisme*, Arras, Sueur-Charruey, 1900.
- BOULAY, Jean-Nicolas (abbé), *Principes d'anthropologie générale*, Paris, P. Lethiellieux, 1901.
- BOURGEOIS, Léon, *La Solidarité*, Paris, A. Colin, 1896.
- BOURGEOIS, Léon, *Essai d'une philosophie de la solidarité*, Paris, F. Alcan, 1902.
- BOURGET, Paul, *Essais de psychologie contemporaine*, Paris, A. Lemerre, 1883-1885, 1901.
- BOURGET, Paul, « Lettre-réponse à Charles Maurras », *La Gazette de France*, 19 août 1900.

BOURGET, Paul, « Réponse à Charles Maurras », *Enquête sur la monarchie*, lettre-réponse du 19 août 1900, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1911.

BROCA, Paul, « Les sélections », *La Revue d'anthropologie*, 1872, pp. 683-710.

BROCA, Paul, « Les crânes de la caverne de l'homme mort », *La Revue d'anthropologie*, tome 2, 1873, pp. 43-44.

BROCA, Paul, *Leçon d'ouverture et programme des cours d'anthropologie de la société d'anthropologie de la faculté de médecine*, Paris, 1876.

BROGLIE, Abbé de, *La Morale évolutionniste, extrait du Correspondant*, Paris, J. Gervais, 1885.

BROGLIE, Abbé de, *La Morale sans Dieu, ses principes et ses conséquences*, Paris, Putois-Getté, 1886.

BROGLIE, Abbé de, *Le Transformisme et la Sociabilité de l'homme, note présentée au congrès scientifique international des catholiques tenu à Paris en 1888*, Paris, Bureau des annales de philosophie chrétienne, 1889.

BROGLIE, Abbé de, *Le Présent et l'Avenir du catholicisme en France*, Paris, Plon, 1892.

BROGLIE, Abbé de, « Le présent et l'avenir du catholicisme en France selon l'appréciation de M. Taine », *Le Correspondant*, 10.XI.1891, pp. 407-440 et 25.XI.1893, pp. 644-665.

BRUNETIÈRE, Ferdinand, « Le mouvement philosophique, l'évolution du transformisme », *La Revue scientifique*, 25.XI.1876, pp. 513-514

BRUNETIÈRE, Ferdinand, « Charles Darwin, sa méthode », Paris, 1882, extrait de la *Revue politique et littéraire* du 29.IV. 1882.

BRUNETIÈRE, Ferdinand, *Le Roman naturaliste*, Paris, Calmann Lévy, 1882.

BRUNETIÈRE, Ferdinand, *L'Évolution des genres dans l'histoire de la littérature, leçons professées à l'École normale supérieure, tome 1 : introduction : L'Évolution de la critique*, Paris, 1890.

BRUNETIÈRE, Ferdinand, *La Science et la Religion, réponses à quelques objections*, Paris, F. Didot, 1895.

- BRUNETIÈRE, Ferdinand, *La Moralité de la doctrine évolutive*, Paris, F. Didot, 1896.
- BUCARD, Marcel, *L'Emprise juive*, Paris, 1938.
- BUSSIÈRE, M. Fr., *Le Problème de notre race*, St-Amand, Cher, 1925.
- CALIPPE, Charles, « Les applications sociales du darwinisme », *Revue de philosophie*, n° 9, 10, septembre-octobre 1911, pp. 361-389.
- CANDOLLE, Alphonse de, « Sur la production par sélection aux États-Unis d'une race de sourds-muets d'après M. Alex Graham Bell », *Les Archives des sciences physiques et naturelles*, janvier 1886.
- CAPITAN, Louis, « Notice nécrologique de G. de Mortillet », *Revue mensuelle de l'école d'anthropologie de Paris*, 1898, pp. 297-300.
- CAPITAN, Louis, « Nécrologie : C. Issaurat (1825-1899) », *Revue de l'école d'anthropologie de Paris*, tome 9, 1899, pp. 261-264.
- CARBONELLE, I., « Le darwinisme », *Études*, septembre 1869, pp. 472, 482.
- CARO, Elme-Marie, *Le Matérialisme et la Science*, Paris, Hachette, 1868.
- CARO, Elme-Marie, *Problèmes de morale sociale*, Paris, Hachette, 1876.
- CARRÉ, Irenée, *Traité de pédagogie scolaire*, Paris, A. Colin, 1897.
- CARREL, Alexis, *La Construction des hommes civilisés* (discours prononcé à Darmouth college, Hanover, New Hampshire, 1937), Paris, Typographie du collège technique Estienne, 1943.
- CAULLERY, Maurice, « Allocution prononcée à la société zoologique de France : la zoologie en France et les événements actuels, séance du 12 janvier 1915 », *Revue scientifique*, numéro du 24 juillet 1915, pp. 289-294.
- CAULLERY, Maurice, « Ernst Hæckel et son évolution », *Revue scientifique*, 11-18 novembre 1916.
- CAULLERY, Maurice, « Ernst Hæckel et son évolution – À propos du militarisme », *La Revue scientifique*, n° 22, 18 novembre 1916.
- CAULLERY, Maurice, *La Science française depuis le xvi^e siècle*, Paris, A. Colin, 1933.
- CAZALIS, Henri, « Article Biologie, La science et le mariage », *Revue scientifique*, tome XIII, 7^e série, n° 20, 19.V.1900, pp. 609-615.

CAZELLES, Émile-Honoré, « Les principes de la biologie d'après M. Herbert Spencer », *La Revue des cours scientifiques*, février 1876, p. 183.

CHAILLEY-BERT, Joseph, *Dix ans de politique coloniale*, Paris, 1902.

CHALMERS MITCHELL, P., traduit de l'anglais par Maurice SOLOVINE et préfacé par Émile BOUTROUX, *Le Darwinisme et la Guerre*, Paris, F. Alcan, 1916.

CHAPPUIS, Paul-Gabriel, *L'Évolutionnisme et le Problème de la connaissance religieuse*, Genève, 1917.

CHARLES, A., *Cours d'économie sociale*, Paris, Guillaumin, 1896.

CHARLES, E., *Théories sociales et politiciens*, Paris, 1898.

CHAUFFARD (Pr), « La guerre et la santé des races », *Revue scientifique*, numéro du 16 au 23 juillet 1915, pp. 18-25.

CHAUVEAU (Pr), « Allocution préliminaire à la conférence "La guerre et la défense de l'enfant" faite le 22 janvier 1915 à l'alliance d'hygiène raciale par le Dr A. Pinard membre de l'Académie de médecine », *Revue scientifique*, numéro du 13 au 20 février 1915, pp. 49-50.

CHEYSSON, Émile, « Débats à la société de sociologie de Paris, les types professionnels : le patron », *Revue internationale de sociologie*, n° 4, avril 1902.

CHRONIQUE ANONYME, « Les avatars sociaux du transformisme », *Revue scientifique*, tome VI, n° 13, 29 septembre 1906.

CLAUX, Léon, « Du sélectionnisme optimiste au sélectionnisme pessimiste », *La Revue socialiste*, Juillet 1887.

CLEMENCEAU, Georges, *La Mêlée sociale*, Paris, Charpentier, 1895.

CLEMENCEAU, Georges, *Le Grand Pan*, Paris, Charpentier et Fasquelle, 1896.

CLEMENCEAU, Georges, *Au soir de la pensée*, Paris, Plon, 1927.

CLEMENCEAU, Georges, *Sur la démocratie (neuf conférences de 1910, rapportées par Maurice Ségard)*, Paris, Larousse, 1930.

CLEMENCEAU, Georges, *Pour la patrie (1915-1918)*, Paris, Plon, 1935.

CLEMENCEAU, Georges, *Discours de guerre*, Paris, PUF, 1968.

COLLINEAU, D., « Critique de l'ouvrage de G. Vacher de Lapouge : les sélections sociales », *La Revue mensuelle de l'école d'anthropologie de Paris*, Paris, F. Alcan, 1898, pp. 28-35.

COMTE, Auguste, *Discours sur l'esprit positif*, Paris, 1844, Vrin, 1974.

CONGRÈS SCIENTIFIQUES INTERNATIONAUX DES CATHOLIQUES, tomes 1 à 5, Paris, 1888, 1891, 1894, 1897, 1900.

COSENTINI, Francesco, « Le militarisme de l'avenir », *Revue internationale de sociologie*, n° 8-9, août-septembre 1899, pp. 577-589.

COUBERTIN, Pierre de, « La force nationale et le sport », *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1902, pp. 916-924.

COUTANCE, Amédée G. A., *La Lutte pour l'existence*, Paris, Reinwald, 1882.

DARCY, Jean, *France et Angleterre : cent ans de rivalités coloniales*, Paris, Perrin, 1904.

DARWIN, Charles, *L'Origine des espèces au moyen de la sélection naturelle ou la lutte pour l'existence dans la nature* (traduction Ed. BARBIER), Paris, édition 1880, L D Fondations, Maspéro, 1980.

DARWIN, Charles, *La Descendance de l'homme et la Sélection sexuelle*, Paris, édition 1881 (avec une préface de C. Vogt), Paris, Complexe, 1981.

DAUDET, Alphonse, *La Lutte pour la vie* (pièce en 5 actes et 6 tableaux), Paris, Calmann Lévy, 1890.

DAUDET, Léon, « Dogmes et marottes scientifiques », *Le Stupide XIXe Siècle : 1789-1919*, Paris, Grasset, 1922.

DECUGIS, Henri, « De l'influence du progrès des communications sur l'évolution des sociétés », *Revue internationale de sociologie*, n° 7-8, juillet-août 1894, pp. 496-523.

DECUGIS, Henri, *Le Destin des races blanches*, Paris, Librairie de France, 1935.

DELAGE, Yves, *L'Hérédité et les Grands Problèmes de la biologie générale*, Paris, Reinwald, 1903.

DELAGE, Yves, *Les Problèmes de la biologie* (conférence faite à l'institut général psychologique le 10 avril 1905), Paris, Rue de Condé, 1905.

DELAGE, Yves, *Les Théories de l'évolution*, Paris, Flammarion, 1909.

- DELYS, A., « De la propagande matérialiste et du système de Darwin », *Le Correspondant*, 10 février 1872, pp. 539-551.
- DEMENY, Georges, « Congrès international de l'éducation physique », *La Revue des cours scientifiques*, 4^e série, tome XIII, n° 8, 24 février 1900, pp. 254-255.
- DEMOLINS, Edmond, *Le Socialisme devant la science sociale*, Paris, F. Didot, 1892.
- DEMOLINS, Edmond, *À quoi tient la supériorité des Anglo-saxons ?*, Paris, F. Didot, 1897.
- DEMOLINS, Edmond, *La Science sociale depuis F. Le Play (1882-1905)*, Paris, F. Didot, 1905.
- DEMOOR, Jean, MASSART, Jean, VANDERVELDE, Émile, *L'Évolution régressive en biologie et en sociologie*, Paris, F. Alcan, 1897.
- DENIKER, Jean, *Les Races et les Peuples de la terre*, Paris, Masson, 1900.
- DEVAS, C. S., « Les doctrines malthusiennes et darwiniennes sur la population », *Congrès scientifique international des catholiques*, Paris, 1888, tome 2, pp. 217-225, 257.
- DEVILLE, Gabriel, « Philosophie du socialisme », *Le Socialiste*, 1^{er} et 8 décembre 1895.
- DICIONNAIRE DES SCIENCES ANTHROPOLOGIQUES, Paris, O. Doin, Marpon et Flammarion, 1884-1895.
- DONNAT, Léon, *La Politique expérimentale*, Paris, C. Reinwald, 1885.
- DOUMIC, René, « M. Ferdinand Brunetière et la critique contemporaine », *Le Correspondant*, 10 novembre 1891, pp. 441-458.
- DRAMARD, Louis, *Transformisme et socialisme*, Paris : Au bureau du Prolétaire, 1882.
- DREYFUS, Robert, *La Vie et les Prophéties du comte de Gobineau*, Paris, Calmann-Lévy, 1905.
- DRZEWINA, A., « Le darwinisme et la guerre », *Revue scientifique*, 27 janvier au 3 février 1917(a), p. 95.
- DRZEWINA, A., « Chronique bibliographique : La biologie humaine par le docteur Grasset », *Revue scientifique*, 15-22 septembre 1917(b), pp. 575-576.

- DUBOIS, Marcel, *Systèmes coloniaux et peuples colonisateurs, dogmes et faits*, Paris, Masson et Plon, 1895.
- DUBOIS, Marcel, *Les Colonies françaises, un siècle d'expansion coloniale, Exposition universelle de 1900*, Paris, Challamel, 1902.
- DUBUISSON, Alfred, *Positivisme intégral, foi, morale et politique*, Paris, G. Grès, 1910.
- DUHEM, Pierre et RECAMIER, Étienne, *Au pays des gorilles*, Paris, Beauchesne, 1880-1989 (nouvelle édition).
- DUILHÉ DE SAINT-PROJET, Chanoine, « Le problème anthropologique et les théories évolutionnistes », *Congrès scientifique international des catholiques*, Paris, 1888, tome 2, pp. 621-633.
- DUILHÉ DE SAINT-PROJET, Chanoine, *L'Apologie scientifique de la foi chrétienne*, Paris, 1895.
- DUMONT, Arsène, *Dépopulation et civilisation*, Paris, 1890, Économica, 1990.
- DUMONT, Arsène, *Natalité et démocratie*, Paris, Schleicher, 1898.
- DUMONT, Arsène, *La Morale basée sur la démographie*, Paris, Schleicher, 1901.
- DUMONT, Léon, « La civilisation comme force accumulée », *La Revue des cours scientifiques*, 22 juin 1872, p. 1221.
- DUMONT, Léon, *Haëckel et la théorie de l'évolution en Allemagne*, Paris, Germer Baillière, 1873.
- DUMONT, Léon, « Le transformisme et les causes finales », *La Revue des cours scientifiques*, 30 septembre 1896, p. 313.
- DUPANLOUP, Félix (Mgr), *L'Athéisme et le Péril social*, Paris, Ch. Douniol, 1866.
- DUPANLOUP, Félix (Mgr), *L'Élection de M. Littré à l'Académie française (suivi d'une réponse au journal des débats)*, Paris, Ch. Douniol, 1872.
- DUPRAT, G. L., *Sciences sociales et démocratie*, Paris, Giard, 1900.
- DUPRAT, G. L., « Critique bibliographique : Les Inconnus de la biologie déterministe de A. de Gramont-Lesparre », *La Revue philosophique de la France et de l'étranger*, tome 77, janvier à juin 1914, p. 235.
- DUPRAT, G. L., « Éducation sociale et solidarité », *Revue internationale de sociologie*, n° 12, décembre 1903, pp. 922-931.

- DUPRAT, G. L., « La thérapeutique sociale de la folie », *La Revue des cours scientifiques*, tome XIII, n° 7, 17 février 1900, pp. 207-211.
- DURAND DE GROS, Joseph-Pierre, *Questions de philosophie morale et sociale*, Paris, F. Alcan, 1901.
- DURKHEIM, Émile, *De la division du travail social*, Paris, 1893, PUF, 1967, 1978.
- DURKHEIM, Émile, *L'Éducation morale, cours en Sorbonne : 1902-1903*, Paris, F. Alcan, 1934.
- DURKHEIM, Émile, DENIS, E., *Études et documents sur la guerre. Les origines de la guerre d'après les documents diplomatiques*, Paris, A. Colin, 1915.
- DUVAL, Mathias, « La théorie transformiste et le fait de la persistance des types inférieurs », *Revue d'anthropologie*, avril, juillet, octobre 1883 et janvier 1884.
- DUVAL, Mathias, *Le Darwinisme : leçons professées à l'École d'anthropologie*, Paris, A. Delahaye et E. Lecrosnier, 1886.
- DUVAL, Mathias, *Le Transformiste français Lamarck (Septième conférence transformiste annuelle à la société d'anthropologie, le 20 juin 1889)*, Paris, Typographie A. Henuyer, 1889.
- DUVAL, Matthias, « De l'embryologie et de ses rapports avec l'anthropologie », *Revue d'anthropologie*, n° 4, 1891.
- ECKER, Alexandre, « La lutte pour l'existence dans la vie des peuples », *Revue scientifique*, 24 février 1872, pp. 814-822.
- ESPINAS, Alfred, *Les Sociétés animales*, Paris, Germer Baillière, 1878.
- ESPINAS, Alfred, « Etre ou ne pas être ou du postulat de la sociologie », *La Revue philosophique de la France et de l'étranger*, tome 51, janvier-juin 1901, pp. 449-480.
- EYMIEU, Antonin, abbé, *Le Naturalisme devant la science*, Paris, Perrin, 1911.
- FAGES, Claude, « L'évolution du darwinisme sociologique », *L'Humanité nouvelle*, 1899, pp. 28-42.
- FAURE, Elie, *Les Constructeurs*, Paris, G. Grès, 1914.
- FAURE, Sébastien, ROUSSEL, Nelly, SICARD DE PLAUZOLLES, Abbé VIOLET, *Défendons-nous ! Pour le néomalthusianisme contre l'immoralité des moralistes*, Paris, Génération consciente, 1910.

- FEE, A., *Le Darwinisme*, Paris, Masson, 1864.
- FELIX, R. P., *Le Progrès par le christianisme*, Paris, A. Le Clère, 1864.
- FERNESOLE, Père, *Témoins de la pensée catholique en France*, Paris, Beauchesne, 1944.
- FERRI, Enrico, *Socialisme et science positive : Darwin, Marx et Spencer*, Paris, V. Giard et E. Brière, 1896.
- FERRIERE, Émile, *Essai sur le libre arbitre*, Paris, Balitart, Questroy et Cie, 1865.
- FERRIERE, Émile, *Le Darwinisme*, Paris, Germer Baillière, 1872.
- FERRIERE, Émile, *La Loi du progrès en biologie et en sociologie et la Question de l'organisme social*, Paris, Giard et Brière, 1915.
- FERRY, Jules, « Discours de clôture d'un congrès des sociétés savantes départementales, tenu à la sorbonne le 17 avril 1879 », *La Revue des cours scientifiques*, 26 avril 1879.
- FERRY, Jules, *Le Tonkin et la Mère patrie*, Paris, V. Havard, 1890.
- FEUGERE, Gaston, « La persécution religieuse sous la Commune », *Le Correspondant*, 25 juillet 1871, pp. 201-212.
- FEUILLERAT, A., *Paul Bourget : Histoire d'un esprit sous la IIIe République*, Paris, Plon, 1937.
- FINOT, Jean, *Le Préjugé des races*, Paris, F. Alcan, 1905.
- FLAUBERT, Gustave, *Bouvard et Pécuchet*, Paris, 1881, Gamier-Flammarion, 1966.
- FLOURENS, P. M., *Examen du livre de M. Darwin sur l'origine des espèces*, Paris, 1864.
- FOUILLÉE, Alfred, *La Liberté et le Déterminisme*, Paris, 1872, PUF, 1961.
- FOUILLÉE, Alfred, « Éléments sociologiques de la morale, Éducation et hérédité », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1890, p. 590.
- FOUILLÉE, Alfred, *L'Enseignement au point de vue national*, Paris, Hachette, 1891.
- FOUILLÉE, Alfred, « Dégénérescence, le passé et le présent de notre race », *Revue des Deux Mondes*, 1895, p. 815.
- FOUILLÉE, Alfred, *Psychologie du peuple français*, Paris, F. Alcan, 1899(a).

- FOUILLÉE, Alfred, « Réponse à une enquête sur la guerre et le militarisme », *L'Humanité nouvelle*, Mai 1899(b).
- FOUILLÉE, Alfred, « Les jugements de Nietzsche sur Guyau d'après des documents inédits », *La Revue philosophique*, tome 52, juillet, décembre 1901, pp. 569-599.
- FOUILLÉE, Alfred, *Nietzsche et l'immoralisme*, Paris, F. Alcan, 1902.
- FOUILLÉE, Alfred, « Les fausses conséquences morales et sociales du darwinisme », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} octobre 1904, pp. 546-574.
- FOUILLÉE, Alfred, « La morale biologique, sa portée, ses limites », *La Revue des cours scientifiques*, tome IV, 5^e série, n° 17, 21 octobre 1905, pp. 513-519.
- FOUILLÉE, Alfred, *Le Socialisme et la Sociologie réformiste*, Paris, F. Alcan, 1909.
- FOUILLÉE, Alfred, « La science sociale contemporaine », *Revue internationale de sociologie*, n° 11, novembre 1910, pp. 713-719.
- FOURNIÈRE, Eugène, *Les Cercles d'études sociales*, Narbonne, 1883.
- FOURNIÈRE, Eugène, *Essai sur l'individualisme*, Paris, F. Alcan, 1901.
- FOURNIÈRE, Eugène, *Les Théories socialistes au XIX^e siècle*, Paris, F. Alcan, 1904.
- FOURNIÈRE, Eugène, « La sociocratie : essai de politique positive », *La Sociocratie*, Paris, 1910.
- FRANCE, Anatole, *La Vie littéraire* (compilation d'articles publiés dans *Le Temps*, *L'Univers illustré* et *La Revue de Paris* de 1886 à 1892), tomes 1 à 3, Paris, Cercle du bibliophile et Calmann Lévy, 1965, 1969, 1970.
- FRANCE, Anatole, *Histoire contemporaine*, tome 1 : *L'orme du mail*, tome 2 : *Le mannequin d'osier*, tome 3 : *L'anneau d'améthyste*, tome 4 : *M. Bergeret à Paris*, Paris, tome 1 : 1897(a), tome 2 : 1897(b), tome 3 : 1899, tome 4 : 1901.
- FRANCE, Anatole, *Ce que disent nos morts*, Paris, R. Helleu, 1916.
- FRARY, Raoul, *Le Péril national*, Paris, Didier, 1881.
- FREVILLE, Jean, « Darwinisme et lutte de classe », *Les Cahiers du Bolchévisme*, 15 mai 1932.
- FRUGES, A., « Le problème de la population », *Le Correspondant*, 10 août 1896, pp. 496-520.

- G. L. M., « Les institutions militaires et les différences de races », *La Revue des cours scientifiques*, n° 16, 21 avril 1883, pp. 370 et 499-502.
- GAILHARD, Dr. G., *Darwinisme et spiritualisme*, Paris, Perrin et Cie, 1891.
- GALEOT, A. L., *L'Avenir de la race, le problème du peuplement en France*, Paris, Nouvelle librairie nationale, 1917.
- GAUBERT, Jacques-Raoul, *Comment on devient un surhomme, philosophie pour les hommes d'action*, Paris, Éditions Françaises, 1910.
- GAUDEAU, S. J., « Évolution et naturalisme », *Études*, tome 75, 5 avril 1895, pp. 118-125.
- GAUTIER, Émile, *Le Darwinisme social*, Paris, Derveaux éd., 1880.
- GIARD, Alfred, *Les Facteurs primaires de l'évolution*, Paris, Cours professés à la faculté des sciences de Paris, 1898, 1900.
- GIARD, Alfred, *Controverses transformistes*, Paris, Masson, Carré, Naud, 1904.
- GIARD, Alfred, « L'évolution des sciences biologiques », *Revue scientifique*, n° 7, tome IV, 12 août 1905.
- GIARD, Alfred, préface du Dr L. Laloy, *Parasitisme et mutualisme dans la nature*, Paris, F. Alcan, 1906.
- GIRAUDOUX, Jean, *Pleins pouvoirs*, Paris, Gallimard, 1939.
- GIDE, Charles, *À quoi servent les colonies*, Paris, Dellegrave, 1886.
- GIDE, Charles, *L'Idée de solidarité en tant que programme économique*, Paris, Giard, 1893.
- GIDE, Charles, *Essai d'une philosophie de la solidarité*, Paris, F. Alcan, 1902.
- GIDE, Charles, *La Coopération, conférences de propagande*, Paris, Larose Ténin, 1900, 1906.
- GOBINEAU, Arthur de, *Essai sur l'inégalité des races humaines, préface de l'auteur*, Paris, Didot, 1853, 1884.
- GOBINEAU, Arthur de, *Correspondance, 1854-1876*, Paris, Plon, 1933.
- GOBINEAU, Arthur de, *Correspondance, 1872-1882*, Paris, Mercure de France, 1958.
- GOURMONT, Rémy de, *Le Génie de Lamarck, promenades philosophiques*, Mercure de France, Paris, 1909, (in *Corpus, Revue de philosophie*, n° 2,

janvier 1986, pp. 145-147).

GRAMONT-LEPARDE, A. de, *Les Inconnus de la biologie déterministe*, Paris, F. Alcan, 1914.

GRANT, M., *Le Déclin de la grande race*, Paris, Payot, 1926.

GRASSERIE, Raoul de la, « Le facteur race et le facteur milieu de l'évolution sociale », *Revue internationale de sociologie*, mai 1902, n° 5, pp. 356-384.

GRASSET, Dr, *Morale scientifique et morale évangélique devant la sociologie*, Paris, Bloud, 1909.

GRASSET, Dr, « La biologie humaine ou science de l'homme », *Revue scientifique*, numéro du 27 janvier au 3 février 1917, pp. 65-69.

GREEF, G. de, *Le Transformisme social*, Paris, Compilation, 1895.

GUESDE, Jules, *Etat, politique et morale de classe*, Paris, Giard et Brière, 1901.

GUESDE, Jules, *Textes choisis*, Paris, Éditions sociales, 1959.

GUICHARD, Jean, *Création ou évolution*, Paris, Figuières et Cie, 1913.

GUYAU, Jean-Marie, *La Morale anglaise contemporaine – Morale de l'utilité et de l'évolution*, Paris, Germer Baillière, 1879.

GUYAU, Jean-Marie, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Paris, F. Alcan, 1885.

GUYAU, Jean-Marie, *Education et hérédité – Etude sociologique*, Paris, F. Alcan, 1889.

GUYOT, Yves, *La Morale*, Paris, La bibliothèque matérialiste, 1883.

GUYOT, Yves, « La science et le progrès », *Le Siècle*, 5 avril 1895.

GUYOT, Yves, *La Morale de la concurrence*, Paris, A. Colin, 1896.

GUYOT, Yves, *La Démocratie individualiste*, Paris, Giard, 1907.

GUYOT, Yves, *La Doctrine individualiste*, Paris, F. Alcan, 1909.

GUYOT, Yves et BELLET, Daniel, « Le manifeste des KulturKrieger », *Le Journal des économistes*, tome 46, avril, juin 1915, n° 1, pp. 71-88.

HAECKEL, Ernst (traduction et préface de Jules SOURY), *Les Preuves du transformisme*, Paris, G. Baillière, 1879.

HALLEUX, Jean, *L'Évolutionnisme en morale, étude sur la philosophie de Herbert Spencer*, Paris, F. Alcan, 1901.

HAMARD, Abbé, « Deux objections contre le monogénisme », *Congrès scientifique international des catholiques*, Paris, tome II, 1888, pp. 613-620, 772-774.

HANKINS, Frank, *La Race dans la civilisation*, Paris, Payot, 1935.

HARARD, Henri, « La religion et la science évolutionniste », *Revue de métaphysique et de morale*, 1895, pp. 600-622.

HARMAND, Jules (Dr), *Domination et colonisation*, Paris, Flammarion, 1910.

HARRIS, J. C, *Le Darwinisme et la Démocratie*, étude lue à la société des lettres, Nice, 17 mai 1886.

HENNEGUY, F., « Du rôle de l'Allemagne dans l'évolution des sciences biologiques », *Revue scientifique*, 21 février au 6 mars 1915, pp. 70-79.

HERICOURT, J. (Dr), « Causerie bibliographique, Compte rendu de l'ouvrage d'A. Fouillée : *Nietzsche et l'immoralisme* », *Revue scientifique*, 21 février 1903, pp. 245-246.

HERICOURT, J. (Dr), *Les Maladies de la société*, Paris, Flammarion, 1918.

HOUBE, Émile (Dr), *L'Aryen et l'Anthroposociologie*, Paris, Fascicule 5, Notes et mémoires de l'institut Solvay de Bruxelles, 1906.

HOVELACQUE, Abel, *Langues, races et nationalités*, Paris, Leroux, 1875.

HOVELACQUE, Abel, *Notre ancêtre. Recherche d'anatomie et d'ethnologie sur le précurseur de l'homme*, Paris, Leroux, 1877.

HOVELACQUE, Abel et HERVÉ, Georges, *Précis d'anthropologie*, Paris, Delahaye et Lecrosnier, 1887.

HULST, Mgr, « La faillite de la science, réponse à MM Brunetière et Richet », *Revue du clergé français*, 1.II. 1895.

HUYSMANS, Joris-Karl, *En ménage*, À vau l'eau, Paris, 10/18, 1975.

ISSAURAT, C, « Éducation », *Dictionnaire des sciences anthropologiques*, Paris, Doin, 1884.

JANET, Paul, *Le Matérialisme contemporain en Allemagne*, Paris, Germer Baillière, 1864.

JAURÈS, Jean, *Idéalisme et matérialisme dans la conception de l'histoire*. Conférence faite au quartier latin au groupe des étudiants collectivistes, adhérent à l'agglomération parisienne du parti ouvrier, édité par ledit groupe, Paris, 1895.

- JAURÈS, Jean, *Action socialiste*, Paris, Georges Bellais, 1899.
- JAURÈS, Jean, *Le Prolétariat et la Guerre*, tiré de la revue *Germinal*, Gand, 1905.
- JOURDY, Émile, « Critique d'un ouvrage transformiste », *La Philosophie positive*, tome 9, n° 2, septembre-octobre 1872(a), pp. 291-295.
- JOURDY, Émile, « Darwin et Agassiz », *La Philosophie positive*, janvier-février 1872(b), pp. 61, 77.
- JOURDY, Émile, « Le transformisme devant le positivisme », *La Philosophie positive*, n° 4, janvier-février 1875.
- JULIEN, E., « Libéralisme et laïcité », *Le Correspondant*, tome 149, 10 décembre 1896, pp. 797-831.
- KELLES-KRAUZ, Casimir de, « La sociologie au xx^e siècle », *Revue internationale de sociologie*, 1904.
- KLOTZ-FOREST (Dr), *La Procréation volontaire, suivie d'une enquête sur la prophylaxie anticonceptionnelle*, Paris, A. Michel, 1905.
- KROPOTKINE, Pierre, *L'Entraide, un facteur d'évolution*, Paris, Hachette, 1906.
- KROPOTKINE, Pierre, *La Science moderne et l'Anarchie*, Paris, V. Stock, 1913.
- KIPLING, Rudyard, *Kim*, Paris, Gallimard, 1902, 1993.
- LA TOUR DU PIN, René de, « Au contrepied de la révolution », « Association Catholique », in *Vers un ordre social chrétien, jalons de route (1882-1907)*, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1907.
- LAFARGUE, Paul, « La pangenèse de Darwin », *La Libre Pensée*, n° 4, 12 février 1870, pp. 2-3.
- LAFARGUE, Paul, *Le Matérialisme économique de Karl Marx*, tome 1, *Le Milieu naturel : la théorie darwinienne*, tome 2, *Le Milieu artificiel : La théorie de la lutte des classes*, Paris, bibliothèque socialiste, 1884.
- LAFARGUE, Paul, *L'Idéalisme et le Matérialisme dans l'histoire*, Lille, Delory, 1893.
- LAFARGUE, Paul, *L'Idéalisme et le Matérialisme dans la conception de l'histoire (réponse au citoyen Jean Jaurès, Conférence faite au quartier latin au groupe des étudiants collectivistes, adhérent à*

l'agglomération parisienne du parti ouvrier, édité par ledit groupe, Paris, février 1895.

LAFARGUE, Paul, « Le socialisme et les intellectuels », *Les Cahiers de la quinzaine*, 5 mai 1900(a), pp. 48-92.

LAFARGUE, Paul, *Pamphlets socialistes*, Paris, 1900(b).

LAFARGUE, Paul, *Les Déterminismes économiques de Karl Marx*, Paris, Giard, 1909.

LAFARGUE, Paul, *Textes choisis*, Paris, Ed. sociales, 1970.

LAGRANGE, (Mgr), « Réponse à M. Berthelot », *Le Correspondant*, 25 avril 1895, pp. 389-405.

LALANDE, André, « Notice lue le 24 janvier 1925 à l'Académie des sciences morales et politiques : la vie et l'œuvre d'Alfred Espinas », *Revue internationale de sociologie*, mars-avril 1925, pp. 113-144.

LALOY, L. (Dr) et GIARD, Alfred (préface), *Parasitisme et mutualisme dans la nature*, Paris, F. Alcan, 1906.

LAMBERT, Alfred, « Notice bibliographique de L'Hygiène sociale (Émile Duchaux) », *Revue internationale de sociologie*, mars 1902, n° 3.

LAMBERT, Alfred, « La croisade sanitaire de Paul Strauss », *Revue internationale de sociologie*, n° 11, novembre 1902.

LAMBERT, Alfred, « Critique de l'ouvrage de J.-L. de Lanessan *La Lutte pour l'existence et l'Évolution des sociétés* », *Revue internationale de sociologie*, tome 11, n° 11, novembre 1903.

LAME-FLEURY, E., « La guerre et la révolution et les enseignements à en tirer », *Le Correspondant*, 25 juillet 1871, pp. 231-253.

LANESSAN, Jean-Louis de, *Etudes sur la doctrine de Darwin, la lutte pour l'existence et l'association pour la lutte*, Paris, Doin, 1881.

LANESSAN, Jean-Louis de. *Le Transformisme, évolution de la matière et des êtres vivants*, Paris, Doin, 1883.

LANESSAN, Jean-Louis de, *La République démocratique*, Paris, A. Colin, 1897(a).

LANESSAN, Jean-Louis de, *Principes de colonisation*, Paris, F. Alcan, 1897(b).

LANESSAN, Jean-Louis de, *La Lutte pour l'existence et l'Évolution des sociétés*, Paris, F. Alcan, 1903.

- LANESSAN, Jean-Louis de, *La Concurrence sociale et les Devoirs sociaux*, Paris, F. Alcan, 1904.
- LANESSAN, Jean-Louis de, *La Morale naturelle*, Paris, F. Alcan, 1908.
- LANESSAN, Jean-Louis de, *Nos forces militaires*, Paris, F. Alcan 1913.
- LANESSAN, Jean-Louis de, *Transformisme et créationnisme*, Paris, F. Alcan, 1914.
- LANESSAN, Jean-Louis de, *Introduction à la guerre de 1914, les empires germaniques et la politique de la force*, Paris, F. Alcan, 1915.
- LANESSAN, Jean-Louis de, *L'Idéal moral du matérialisme et de la guerre*, Paris, F. Alcan, 1918.
- LAPIE, Paul, « La définition du socialisme », *Revue de métaphysique et de morale*, n° 2, 1894, pp. 199-204.
- LAPLAIGNE, H., *Essai de morale sociale, la morale égoïste*, Paris, Giard (bibliothèque sociologique internationale, tome XX), 1900.
- LAPRADE, Victor de, « De l'éducation physique », *Le Correspondant*, 25 juin 1871, pp. 1086-1113.
- LARGER, René, *Théorie de la contre-évolution ou dégénérescence par l'hérédité pathologique*, Paris, 1917.
- LAUGEL, Auguste, « Darwin et ses critiques », *Revue des Deux Mondes*, volume 74, mars-avril 1868, pp. 130-157.
- LAVAUD DE LESTRADE, *Réfutation abrégée et méthodique du transformisme et du darwinisme*, Paris, R. Haton, 1885.
- LAVELEYE, Émile de, *Darwinisme social et christianisme (1880-1890)*, Florence, 1885.
- LAVELEYE, Émile de, *Le Socialisme contemporain*, Paris, F. Alcan, 1888.
- LAVELEYE, Émile de, *Les Lois naturelles et l'Objet de l'économie politique*, Paris, Guillaumin, 1883.
- LAVELEYE, Émile de, *L'État et l'Individu*, Florence, Pellas, 1885.
- LAVISSE, Ernest et ANDLER, Charles, *Études et documents sur la guerre, pratiques et doctrines allemandes de la guerre*, Paris, A. Colin, 1915.
- LE BON, Gustave, « Recherche anatomiques et mathématiques sur les lois de variation du volume du cerveau et sur leur relation avec l'intelligence », *Revue d'anthropologie*, 1879, pp. 27-104.

- LE BON, Gustave, « L'anthropologie actuelle et l'étude des races », *La Revue des cours scientifiques*, 10 décembre 1881 (a), pp. 772-782.
- LE BON, Gustave, *L'Homme et les Sociétés*, tome 1, *L'homme : développement physique et intellectuel*, tome 2, *Les sociétés : leurs origines et leur développement*, Paris, J. Rothschild, 1881(b).
- LE BON, Gustave, « L'influence des races en histoire », *La Revue des cours scientifiques*, n° 17, 28 avril 1888, p. 525.
- LE BON, Gustave, « La méthode des moyennes en anthropologie », *La Revue des cours scientifiques*, 14.I.1882, pp. 60-62.
- LE BON, Gustave, « Applications de la psychologie à l'étude des races », *Revue philosophique*, 22.VII.1886, pp. 563-619.
- LE BON, Gustave, « L'Inde moderne, comment on fonde une colonie, comment on la garde et comment on la perd », *Revue scientifique*, 20.XI.1886, pp. 648-657.
- LE BON, Gustave, « Rôle des juifs dans l'histoire de la civilisation », *La Revue des cours scientifiques*, 29.IX.1888.
- LE BON, Gustave, « Influence de l'éducation et des institutions européennes sur les populations indigènes des colonies », *Revue scientifique*, 24.VIII.1889.
- LE BON, Gustave, *Les Lois psychologiques de l'évolution des peuples*, Paris, F. Alcan, 1894(a).
- LE BON, Gustave, « Le rôle des idées dans l'évolution des peuples », *Revue scientifique*, 26.V.1894, 2.VI.1894(b).
- LE BON, Gustave, « Le rôle du caractère dans la vie des peuples », *La Revue des cours scientifiques*, tome I, 4^e série, n° 7, 17 février 1894(c).
- LE BON, Gustave, *Psychologie des foules*, Paris, F. Alcan, 1895.
- LE BON, Gustave, « Psychologie du socialisme », *Revue philosophique*, 1896, pp. 586-612.
- LE BON, Gustave, *Psychologie du socialisme*, Paris, F. Alcan, 1898.
- LE BON, Gustave, *L'Evolution des forces*, Paris, Flammarion, 1907.
- LE BON, Gustave, *La Vie des vérités*, Paris, Flammarion, 1914.
- LE BON, Gustave, *Enseignement psychologique de la guerre européenne*, Paris, Flammarion, 1916.

- LE BON, Gustave, *Premières conséquences de la guerre, transformations mentales des peuples*, Paris, Flammarion, 1917.
- LE DANTEC, Félix, *Évolution individuelle et hérédité*, Paris, F. Alcan, 1898(a).
- LE DANTEC, Félix, *L'Individualité et l'Erreur individualiste*, Paris, F. Alcan, 1898(b).
- LE DANTEC, Félix, *Les Lois naturelles*, Paris, F. Alcan, 1904(a).
- LE DANTEC, Félix, « Les controverses tranformistes d'Alfred Giard », *Le Journal des savants*, tome 84, octobre 1904(b).
- LE DANTEC, Félix, *Les Influences ancestrales*, Paris, Flammarion, 1905.
- LE DANTEC, Félix, *La Lutte universelle*, Paris, Flammarion, 1906.
- LE DANTEC, Félix, *De l'homme à la science, philosophie du xxe siècle*, Paris, Flammarion, 1907(a).
- LE DANTEC, Félix, *Éléments de philosophie biologique*, Paris, F. Alcan, 1907(b).
- LE DANTEC, Félix, *L'Athéisme*, Paris, Flammarion, 1907c.
- LE DANTEC, Félix, *Science et conscience*, Paris, Flammarion, 1908.
- LE DANTEC, Félix, *L'Égoïsme seule base de toute société*, Paris, Flammarion, 1911.
- LE DANTEC, Félix, *La Biologie*, Paris, Larousse, 1915.
- LEBRUN, Roland, *Le Progrès final de l'homme par la sélection physique*, Paris, Maloine, 1912.
- LECLERE, Albert, *La Morale de demain et la Science*, Paris, Bloud et Gay, 1913.
- LEJEUNE, C, « Conceptions provenant de violences », *Bulletins et mémoires de la société d'anthropologie de Paris*, 4 mars 1915, pp. 61-66.
- « Le manifeste des universités allemandes », *Revue scientifique*, numéro du 1^{er} juillet au 31 décembre 1914, p. 203.
- LEROY-BEAULIEU, Paul, *De la colonisation chez les peuples modernes*, Paris, Guillaumin, 1874, 1882.
- LEROY-BEAULIEU, Paul, *Traité théorique et pratique d'économie politique*, Paris, Guillaumin, 1890.

LEROY-BEAULIEU, Paul, « La colonisation au XIX^e siècle », *Le Nouveau Dictionnaire d'économie politique*, Paris, Guillaumin, 1891, tome I, pp. 448-451.

LEROY-BEAULIEU, Paul, *La Question de la population*, Paris, F. Alcan, 1913.

LESDAIN, Jacques de, *Comment on reconstruit les peuples*, Paris, 1941.

« Les universités françaises aux universités des pays neutres », *Revue scientifique*, numéro du 1^{er} juillet au 31 décembre 1914, pp. 203-204.

LETOURNEAU, Charles, « Variabilité des êtres organisés », *La Philosophie positive*, n° 1, juillet-août 1868.

LETOURNEAU, Charles, « L'évolution de la morale », *La Revue des cours scientifiques*, n° 22, 31 mai 1884, pp. 672-684.

LETOURNEAU, Charles, *L'Évolution politique dans les diverses races humaines*, Paris, Lecrosnier et Babe, 1890.

LETOURNEAU, Charles, *La Guerre dans les diverses races humaines*, Paris, L. Battaille, 1895.

LETOURNEAU, Charles, *L'Évolution de l'éducation dans les diverses races humaines*, Paris, Vigot frères, 1898.

LEVASSEUR, Émile, « L'instruction primaire et professionnelle », *Revue internationale de sociologie*, janvier 1906, p. 11.

LITTRÉ, Émile, *La Philosophie positive*, janvier-juin 1879.

LORIA, Achille, « Le darwinisme social », *Revue internationale de sociologie*, tome 6, n° 6, juin 1896, pp. 440-451.

LOTE, René, « Histoire de la philosophie », *Histoire de la nation française*, Paris, 1924, tome 15, volume 2.

LUCAS, Félix, *Le Procès du matérialisme*, Paris, Didier, 1867.

LUCAS, Prosper, *Traité philosophique et physiologique de l'hérédité naturelle*, Paris, 1847-1850.

LUZZATTI, L., *Science et foi dans la pensée de Darwin* (extrait de *La Réforme sociale*), Paris, 1901.

MABILLE, Paul, *La Guerre, ses lois, son influence civilisatrice, sa perpétuité*, Paris, Librairie spéciale des facultés, 1884.

MAISONNEUVE, (Dr), « Intervention à la section sciences naturelles, séance du jeudi 12 avril 1888 », *Congrès scientifique international des*

catholiques, Paris, 1888, tome II, pp. 606-609.

MALON, Benoît, *Histoire du socialisme*, Lugano, 1879.

MALON, Benoît, *À la mémoire de Louis Dramard né à Paris le 2 décembre 1848, mort à Alger Saint Eugène le 15 mars 1888*, Guise, Imp. de Baré, 1888

MALON, Benoît, *Le Socialisme intégral*, Paris, F. Alcan, 1891.

MANOUVRIER, Léonce, « Conférence annuelle Broca à la société d'anthropologie de Paris, Les aptitudes et les actes », *La Revue des cours scientifiques*, tome XLVIII, n° 8, 22 août 1891, pp. 225-237.

MANOUVRIER, Léonce, « L'anthropologie et le droit », *Revue internationale de sociologie*, n° 5, mai 1894, pp. 351-370.

MANOUVRIER, Léonce, « L'indice céphalique et la pseudo-sociologie », *Revue mensuelle de l'école d'anthropologie de Paris*, tome 9, 1899, pp. 233-259 et 280-296.

MARCELLIN, L., *La Lutte pour la vie, lois d'agrégation, de développement et de désagrégation dans l'univers connu, études de sciences physiques et naturelles, morales et politiques*, Paris, V. C. Dunod et P. Vicq, 1896.

MAREY, Étienne Jules, « Fonctions et organes », *La revue des cours scientifiques*, tome XIX, n° 2, 10 février 1903.

MARGERIE, Amédée de, « La morale évolutionniste », *Congrès scientifique international des catholiques*, Paris, 1888, tome 1, pp. 184-203 et pp. 400-412.

MARPAUX, A., *L'Évolution naturelle et l'Évolution sociale*, Dijon, Carré, 1894.

MARTIAL, René, *Race, hérédité et folie*, Paris, 1938.

MARTIN, Hte, « Le banquet de la science », *Etudes*, 15 mai 1895, pp. 5-30.

MARTIN DU GARD, Roger, *Jean Barois*, Paris, NRF, 1910, 1913, 1954.

MARTINEAU, Ernest, « Les contradictions du socialisme », *Le Journal des économistes*, tome XLI, février 1900, p. 161.

MATIGNON, A., « L'unité de l'espèce humaine d'après les travaux récents des physiologistes », *Etudes*, tome 3, 1864, pp. 70-88.

MAURRAS, Charles, *Enquête sur la monarchie (1900-1909)*, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1909, 1911.

MAURRAS, Charles, « Discours, Préfaces de 1909 et 1924 » figurant en tête du « Petit manuel de l'enquête sur la monarchie » (1928), *Essais politiques*, tome 2, Paris, Flammarion, 1954.

MELANDRI, Achille, *Sélection naturelle, roman humoristique*, Paris, Bibliothèque Antony, 1895.

MERIC, Elie (Mgr), *La Morale et l'Athéisme contemporain*, Paris, Albanel et Baltenweck, 1875.

MESSIMY, Adolphe Marie (Gal), *Considérations générales sur l'organisation de l'armée*, Paris, 1907.

MESSIMY, Adolphe Marie (Gal), *Notre œuvre coloniale*, Paris, Larose, 1910.

METCHNIKOFF, Elie, *Études sur la nature humaine, essai de philosophie optimiste*, Paris, Masson, 1903.

MITCHELL, Peter Chalmers et BOUTROUX, Émile (Préface), *Le Darwinisme et la Guerre*, Paris, F. Alcan, 1916.

MOLINARI, Gustave de, « L'évolution politique du ^{xix}e siècle », *Le Journal des économistes*, tome XXI, 4^e série, janvier 1883.

MOLINARI, Gustave de, *L'Évolution politique et la Révolution*, Paris, Ed. Guillaumin, 1884.

MOLINARI, Gustave, « L'économie de l'histoire », *Le Journal des économistes*, tome XXII, 5^e série, avril 1895, pp. 3-25.

MOLINARI, Gustave de, *Les Problèmes du ^{xx}e siècle*, Paris, Guillaumin, 1901.

MOLINARI, Gustave de, « Théorie de l'évolution », in *Économie de l'histoire*, Paris, F. Alcan, 1908.

MONTANDON, Georges, « Le concept de race », *Scientia*, tome 58, 1935, pp. 172-181.

MOREAU, Jacques, *L'Œuvre de Félix le Dantec (1869-1917)*, Paris, Larousse, 1918.

MOREL, Bénédic-Auguste, *Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine et des causes qui produisent ces variétés malades*, Paris, J. B. Baillière, 1857.

MOUFFLET, André, « L'œuvre de Clémence Royer », *Revue internationale de sociologie*, n° 10, octobre 1910.

- MUFFANG, Henri, « Écoliers et étudiants de Liverpool », *L'Anthropologie*, tome X, 1899, pp. 21-41.
- MUFFANG, Henri, Préface et traduction de la seconde édition de l'ouvrage d'Otto Ammon : *L'Ordre social et ses bases naturelles, esquisse d'une anthroposociologie*, Paris, Ed. A. Fontemoing, 1900.
- MUNIER, A. J. (Commandant), *La Nation, l'Armée et la Guerre*, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1907.
- NADAILLAC, Jean-François-Albert du Pouget, Le marquis de, *Les Premiers Hommes*, Paris, Masson, 1881.
- NADAILLAC, Le marquis de, « Intelligence et instinct », *Le Correspondant*, 10 janvier 1892, pp. 174-191.
- NADAILLAC, Le marquis de, *Foi et science, le problème de la vie*, Paris, Masson, 1893.
- NADAILLAC, Le marquis de, « Foi et science », *Le Correspondant*, 10 juin 1895, pp. 801-835.
- NADAILLAC, Le marquis de, *L'évolution est-elle la loi générale de la vie ? L'homme et le singe*, Paris, 2 tomes, Bloud et Barrel, 1899.
- NAQUET, Alfred, *Religion, propriété et famille*, Paris, Chez tous les libraires, 1868.
- NAQUET, Alfred et DAVY, G., *Néomalthusianisme et socialisme*, Paris, Éd. de la Génération Consciente, 1910.
- NITTI, Fr. S., *La Population et le Système social*, Paris, Giard, 1897.
- NOVICOW, Jacques, *Les Luttres entre sociétés, leurs phases successives*, Paris, F. Alcan, 1893
- NOVICOW, Jacques, « La croissance et la décroissance des sociétés en fonction du temps », *Revue internationale de sociologie*, n° 4, avril 1894, pp. 273-289.
- NOVICOW, Jacques, « Les castes et la sociologie biologique », *La Revue philosophique*, tome 50, 1900, pp. 361-373.
- NOVICOW, Jacques, « La formule "laissez faire/laissez passer" et le socialisme », *Revue internationale de sociologie*, 1904, p. 603.
- NOVICOW, Jacques, *Le Problème de la misère et les Phénomènes économiques naturels*, Paris, F. Alcan, 1908.

- NOVICOW, Jacques, *La Critique du darwinisme social*, Paris, F. Alcan, 1910.
- PALANTE, Georges, « Critique de l'ouvrage d'Otto Ammon : *L'Ordre social et ses bases naturelles, esquisse d'une anthroposociologie* », *La Revue philosophique*, tome 50, 1900, pp. 212-213.
- PALANTE, Georges, *Précis de sociologie*, Paris, F. Alcan, 1901.
- PARAF-JAVAL, *La Morale transformiste*, Paris, Éd. du groupe d'études scientifiques, 1909.
- PARODI, Dominique, *Traditionalisme et démocratie*, Paris, Colin, 1909.
- PAULHAN, Fr., « Les sélections sociales d'après un livre récent », *La Revue des cours scientifiques*, tome II, 1896, pp. 13-18.
- PERIER, Dr, « Sur le transformisme », *La Revue d'anthropologie*, tome 3, 1879, pp. 215-229.
- PERRIER, Edmond, « Sur le transformisme », *La Revue d'anthropologie*, tome 3, 1879, pp. 213-229.
- PERRIER, Edmond, « Le transformisme », *La Revue des cours scientifique*, 28 août 1880.
- PERRIER, Edmond, *Les Colonies animales et la Formation des organismes*, Paris, C. Masson, 1881, 1898.
- PERRIER, Edmond, *Le Transformisme*, Paris, Baillière, 1888.
- PERRIER, Edmond, « Le principe d'évolution et la réponse de M. Herbert Spencer à Lord Salisbury », *Revue internationale de sociologie*, tome 6, n° 6, juin 1896, pp. 452-460.
- PERRIER, Edmond, *La Fixation héréditaire des attitudes avantageuses – La tachygenèse*, Cologne, 1902.
- PERRIER, Edmond, « La lutte pour la vie et la guerre des races », in « Causerie scientifique – Le monde vivant », *Le Temps*, 27 septembre 1914(a).
- PERRIER, Edmond, « La race prussienne (1870-1914) », in « Causerie scientifique – Le monde vivant », *Le Temps*, 26 août 1914(b).
- PERRIER, Edmond, *France et Allemagne*, Paris, Payot, 1915.
- PERRIER, Edmond, *Nos richesses coloniales*, Paris, Challamel, 1918.
- PETIT, Gabriel, LEUDET, Maurice, DESCHANEL, Paul (Préface), *Les Allemands et la Science*, Paris, F. Alcan, 1916.

PICARD, Émile, « L'histoire des sciences et les prétentions allemandes », *Revue scientifique*, numéro du 30 janvier au 6 février 1915, pp. 44-45.

PICHOU, Alfred, « La théorie de l'élite, La religion de l'élite, La civilisation de l'élite », *Revue internationale de sociologie*, 1906, 1907, 1908.

PIERON, Henri, « Commentaire de *L'athéisme* de Félix le Dantec », *La Revue des cours scientifiques*, tome 7, 5^e série, 1907, pp. 336-337.

PINARD, Adolphe, *La Puériculture du premier âge*, Paris, A. Colin, 1904.

PIOGIER, Julien, « Théorie organique de la vie sociale », *Revue internationale de sociologie*, n° 2, février 1894.

POINCARÉ, Lucien, *La Science française*, Paris, Larousse, 1915.

POLITIS, Henri, « Les œuvres de la paix à l'Exposition universelle », séance de la société de sociologie de Paris du 10 avril 1901, *Revue internationale de sociologie*, n° 5, mai 1901, pp. 353-382.

POLITZER, Georges, *Le PCF, le Racisme. l'Antisémitisme et le Problème juif*, Clandestin, 1941.

POUCHET Georges, *Des études anthropologiques (extrait de La philosophie positive)*, Versailles, 1867.

PRATELLE, A., « Clémence Royer, Notice biographique », *Revue anthropologique*, n° 9-10, sept., oct. 1918, pp. 263-276.

PRENANT, Marcel, *Darwin*, Paris, ESI, 1938.

PROCÈS DES ANARCHISTES devant la police correctionnelle de la cour d'appel de Lyon (le), Lyon, Imprimerie nouvelle, 1883.

PSICHARI, Jean, « La science et les destinées nouvelles de la poésie », *Nouvelle Revue*, tome 26, 1884.

QUATREFAGES DE BREAU, Armand de, « La race prussienne », *La Revue des cours scientifiques*, février 1872, p. 771.

QUATREFAGES DE BREAU, Armand de, PERRIER, Edmond (préface), *Les Émules de Darwin*, Paris, F. Alcan, 1894.

« Quelques appréciations sur la guerre et quelques réponses au Manifeste des intellectuels allemands », *Revue scientifique*, numéro du 1^{er} juillet au 31 décembre 1914, p. 172.

QUINET, Edgar, *Histoire de mes idées*, Paris, Flammarion, 1858, 1972.

- QUINET, Edgar, *La Création*, tomes 1 et 2, Paris, Hachette, 1869, 1870.
- QUINTON, René, *L'Eau de mer, milieu organique*, Paris, Masson, 1904.
- QUINTON, René, *Maximes sur la guerre*, Paris, Grasset, 1930.
- RABAUD, Etienne, *Le Génie et les Théories de M. Lombroso*, Paris, Mercure de France, 1908.
- RABAUD, Etienne, « La biologie et la guerre », *Revue scientifique*, 54^e année, 25 novembre 1916 au 9 décembre 1916, pp. 709-714.
- RABAUD, Etienne, « Qu'est-ce que la biologie humaine », *Revue scientifique*, 55^e année, 10-17 mars 1917, pp. 163-168.
- RAMBOSSON, J., « L'hérédité et les premiers débuts de la vie », *Le Correspondant*, 10 juillet 1870, pp. 81-110.
- RAVAISSON, Félix, *La Philosophie en France au XIX^e siècle*, Paris, Imprimerie Nationale, 1868.
- RECLUS, Elisée, *L'Évolution, la Révolution et l'Idéal anarchique* (février 1898), Paris, Stock, 1921, 1979.
- REINACH, Joseph et RICHET, Charles, *Manuel de l'enseignement primaire*, Paris, Ch. Delagrave, 1888.
- RENAN, Ernest, *La Réforme intellectuelle et morale*, Paris, Calmann Lévy, 1872.
- RENAN, Ernest, *Dialogues et fragments philosophiques*, 1871, Paris, Calmann Lévy, 1876.
- RENARD, Georges, « Un livre d'école allemand », *La Nouvelle Revue*, 1^{er} décembre 1880, pp. 616-628.
- RENARD, Georges, « L'influence exercée par l'Allemagne sur la France », *La Nouvelle Revue*, août 1884.
- RENOUVIER, Charles, « Le credo politique de la France et des races latines », *La Critique philosophique*, n° 3, 1874, pp. 65, 161, 194.
- RIBOT, Théodule, *L'Évolution des idées générales*, Paris, F. Alcan, 1897.
- RIBOT, Théodule, *L'Hérédité psychologique*, Paris, Baillière, 1873.
- RICHET, Charles, « La dépopulation de la France », *Revue scientifique*, tome XLVII, n° 5, 31 janvier 1891.
- RICHET, Charles, « La guerre et la civilisation – Réponse à M. Gustave Le Bon », *La Revue des cours scientifiques*, n° 7, 17 février 1894, pp.

204-206.

RICHET, Charles, *Les Guerres et la Paix, étude sur l'arbitrage international*, Paris, Schleicher, 1899.

RICHET, Charles et SULLY-PRUDHOMME, Armand, *Le Problème des causes finales*, Paris, F. Alcan, 1902.

RICHET, Charles, « La paix et la guerre », *Les Cahiers de la quinzaine*, 7^e série, 2^e cahier, 1906.

RICHET, Charles, *Le Passé de la guerre et l'Avenir de la paix*, Paris, P. Ollendorff, 1907.

RICHET, Charles, *Les Coupables*, Paris, E. Flammarion, 1916.

RICHET, Charles, *La Sélection humaine*, Paris, F. Alcan, 1912, 1919.

RICHTER, Claire, *Nietzsche et les théories biologiques contemporaines*, Paris, Mercure de France, 1911.

RIVET, Félix, « Services rendus par l'économie politique à la science sociale », *Le Journal des économistes*, tome 16, n°48, octobre-décembre 1869.

ROBICQUET, Paul, *Discours et opinions de Jules Ferry*, tome V, Paris, A. Colin, 1897.

ROBIN, Paul, *Dégénérescence de l'espèce humaine – Causes et remèdes*, Paris, Éd. populaire, Lib. de la régénération, 1896, 1905.

ROBIN, Paul, *Population et prudence procréatrice*, Paris, Imp. de Humbert, 1902

ROBIN, Paul, *Contre la nature*, Paris, Lib. de la « régénération », 1905.

ROSTAND, Jean, *Hérédité et racisme*, Paris, 1939.

ROUCHE, Max, *Herder, précurseur de Darwin, histoire d'un mythe*, Paris, 1940.

ROUX, (Dr), « Allocution préambule à la conférence faite par le Pr Chauffard le 6 janvier 1915 à l'alliance d'hygiène raciale : La guerre et la santé de la race », *Revue scientifique*, 16 au 23 janvier 1915, pp. 17-18.

ROYER, Clémence, « Préface de la première édition de *L'Origine des espèces*(...) de Charles Darwin », 1862, in FRAISSE, Geneviève, Clémence Royer, *philosophe et femme de sciences*, Paris, La découverte, 1985.

ROYER, Clémence, « Article critique d'un ouvrage de Patrice Laroque », *Le Journal des économistes*, tome 1, 15 février 1866, pp. 241-258.

ROYER, Clémence, « Lamarck, sa vie, ses travaux et son système », *La Philosophie positive*, n° 2 et 3, septembre-décembre 1868.

ROYER, Clémence, *L'Origine de l'homme et des sociétés*, Paris, Guillaumin, 1870.

ROYER, Clémence, « Des rapports des principes généraux de l'histoire naturelle avec la solution du problème social », *Le Journal des économistes*, tome 27, 3^e série, 15 septembre 1872, pp. 305-329.

ROYER, Clémence, « La nation dans l'humanité et dans la série organique », *Le Journal des économistes*, novembre 1875.

ROYER, Clémence, « Du groupement des peuples et de l'hégémonie universelle », *Le Journal des économistes*, mai 1877.

ROYER, Clémence, « Causes internes de la dissolution des peuples », *Le Journal des économistes*, juillet 1878.

RUYSSEN, Th., « Le recul du darwinisme social », *La Revue du mois*, 10 novembre 1906.

SAGERET, Jules, *La Guerre et le Progrès*, Paris, Payot, 1917.

SALOMON, Mathilde, *Lecture et leçons de morale : à nos jeunes filles*, Paris, Léopold Cerf, 1894.

SAY, Léon et CHAILLEY-BERT, Joseph, *Le Nouveau Dictionnaire d'économie politique*, Paris, Guillaumin, tomes 1 et 2, 1891, 1892.

SCHMIDT, Oscar, *Descendance et darwinisme*, Paris, F. Alcan, 1885 (Édition allemande : 1875).

SCHWOB, Maurice, « Compte rendu d'un ouvrage de Paul Brenda », *Le Phare de la Loire*, 10 août 1890.

SCHWOB, Maurice, *Le Danger allemand*, Paris, Léon Chailley, 1896.

SCORAILLE, R. de, « Deux congrès de savants catholiques (...) », *Études*, mai 1888, pp. 94-115.

SEILLIERE, Ernest, *La Philosophie de l'impérialisme*, tome 1 : *Le comte de Gobineau et l'aryanisme historique*, tome 3 : *L'impérialisme démocratique*, Paris, Plon, 1902, 1907.

- SENEUIL, Courcelle, « L'État et la question socialiste », *Le Journal des économistes*, tome 32, 3^E série, n° 96, décembre 1873, p. 355.
- SERTILLANGES, A. D., « La preuve de l'existence de Dieu et l'éternité du monde », *Quatrième congrès scientifique des catholiques*, Fribourg, 1897, pp. 590-630.
- SERTILLANGES, A. D., « La violence et l'action chrétienne », *Semaines sociales de France (VII^e session)*, Rouen, 1910, pp. 483-497 et voir compte rendu *in extenso* dans l'édition de 1911, pp. 382-497.
- SERTILLANGES, A. D., *Nos luttes*, Paris, V. Lecoffre, 1903.
- SERTILLANGES, A. D., *Socialisme et christianisme*, Paris, V. Lecoffre, 1905.
- SICARD DE PLAUZOLLES (Dr), *Pour le salut de la race, éducation sexuelle et génération consciente*, Paris, Éd. médicales, 1931.
- SICARD DE PLAUZOLLES (Dr), « La sélection sexuelle chez l'homme », *La Revue des cours scientifiques*, tome XLVIII, n° 22, 28 novembre 1891.
- SIGAUD, (Dr), *Une page de biologie humaine*, Paris, Maloine, 1916.
- SOREL, Georges, *De L'utilité du pragmatisme*, Paris, M. Rivière, 1931.
- SOURY, Jules, *Bréviaire de l'histoire du matérialisme de Thalès à La Mettrie*, Paris, Charpentier, 1881.
- SOURY, Jules, *Philosophie naturelle*, Paris, G. Charpentier, 1882.
- SOURY, Jules, « Des doctrines psychologiques contemporaines », leçons données à l'école pratique des hautes études le 20 novembre 1882, *L'Encéphale*, journal des maladies mentales et nerveuses, 1883.
- SOURY, Jules, *Le Système nerveux central*, Paris, Carré et Naud, 1889.
- SOURY, Jules, *Histoire des doctrines de psychologie physiologique contemporaines*, Paris, 1891.
- SOURY, Jules, « Science et religion », extrait de *L'Action française* du 1^{er} avril 1901.
- SOURY, Jules, *Campagne nationaliste*, Paris, Maretheux, 1902.
- SPENCER, Herbert, « Le principe de l'évolution », *Le Journal des économistes*, n° 3, décembre 1895.
- SPENCER, Herbert, « La genèse de l'évolutionnisme », *La Revue des cours scientifiques*, tome 7, 1907, pp. 1-6.

- SPIESS, Camille, *Impérialismes : La conception gobinienne de la race ; sa valeur au point de vue bio-psychologique*, Paris, 1917.
- STRAUSS, D. F., *Krieg und Friede. Zwei Briefe an Ernest Renan nebst dessen Antwort auf den ersten*, Leipzig, 1870 ; *La Gazette d'Augsbourg*, 18 août 1870
- SULLY-PRUDHOMME, Armand, « Patrie, Armée, Discipline », *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1898.
- SUSS, A., *Études ou essais sur quelques sélections dans l'espèce humaine*, Paris, Imp. de A. Davy, 1881.
- TAINE, Hippolyte, *Essais de critique et d'histoire*, Paris, Hachette, 1858.
- TAINE, Hippolyte, *Histoire de la littérature anglaise*, tome 1, Paris, Hachette, 1863.
- TAINE, Hippolyte, *De l'intelligence*, Paris, Hachette, 1870.
- TAINE, Hippolyte, *Du suffrage universel et de la manière de voter*, Paris, Hachette, 1872.
- TARBOURIEH, Ernest, *La Cité future, essai d'une utopie scientifique*, Paris, P. V. Stock, 1902.
- TARDE, Gabriel, « Le darwinisme naturel et le darwinisme social », *La Revue philosophique de la France et de l'étranger*, tome XVII, janvier-juin 1884, pp. 607-637.
- TARDE, Gabriel, *L'Opposition universelle*, Paris, F. Alcan, 1897.
- TARDE, Gabriel, *Les Lois sociales*, Paris, F. Alcan, 1898.
- TARDE, Gabriel, *Sur la prétendue décadence des peuples latins*, Bordeaux, 1901.
- TAVERNIER, E., « La pensée moderne », *L'Univers*, 4 janvier 1895(a).
- TAVERNIER, E., « Science et science », *L'Univers*, jeudi 7 février 1895(b).
- THOMAS, Louis, *Les Précurseurs : Arthur de Gobineau, inventeur du racisme*, Paris, Mercure de France, 1941.
- THOUVEREZ, Émile, *Charles Darwin*, Paris, Bloud, 1907.
- TISSIE, Philippe, « L'éducation physique », *La Revue des cours scientifiques*, 17 mars 1894, pp. 338-341.
- TISSIE, Philippe, « L'éducation physique dans l'université », *La Revue des cours scientifiques*, 26 octobre 1895.

- TISSIE, Philippe, « L'éducation physique en France », *La Revue scientifique*, 12 mai 1900, pp. 580-595.
- TISSIE, Philippe, *L'Éducation physique et la race - Santé, Travail, Longévité*, Paris, Flammarion, 1918.
- TOPINARD, Paul, *De l'évolution des races humaines*, Paris, Imp. de F. Debons, 1877.
- TOPINARD, Paul, « Les sciences anthropologiques », *La Revue des cours scientifiques*, 1^{er} janvier 1881, pp. 19-25.
- TOPINARD, Paul, « L'anthropologie aux États-Unis », « La répartition de la couleur des yeux et des cheveux en France, Carte des cheveux roux », *L'Anthropologie*, tome IV, 1893(a).
- TOPINARD, Paul, « Quelques conclusions et applications de l'anthropologie », *L'Anthropologie*, 1893(b), p. 685.
- TOPINARD, Paul, *Anthropologie et sciences sociales*, Paris, Masson, 1900.
- TOULEMONT, P., « La Revue des Deux Mondes et ses tendances en 1863 », *Études*, 1864, tome 3, pp. 21-46.
- TOULOUSE, (Dr), *Les Conflits intersexuels et sociaux*, Paris, E. Fasquelle, 1904.
- TREILLE, Georges, « Questions d'hygiène coloniale », *La Quinzaine coloniale*, tome 1, n° 8, 25 avril 1897.
- TREVERSE, H., Notice « Lamarck » in Claude AUGÉ (sous la direction de), *Larousse mensuel illustré, revue encyclopédique universelle*, n° 31, sept. 1909, pp. 534-535.
- TROUËSSART, E.-L., « La trop grande Allemagne et les dangers du gigantisme », *Revue scientifique*, n° du 29 mai au 5 juin 1915, pp. 193-199.
- VACHER DE LAPOUGE, Georges, « Le rôle social des aryens », *L'Anthropologie*, 15 mai 1887(a), p. 15.
- VACHER DE LAPOUGE, Georges, « L'anthropologie et la science politique », *La Revue d'anthropologie*, 16^e année, 3^e série, tome 2, 1887(b), pp. 136-157.
- VACHER DE LAPOUGE, Georges, « Les sélections sociales », *La Revue d'anthropologie*, 1887(c), pp. 519, 550.

VACHER DE LAPOUGE, Georges, « De l'inégalité parmi les hommes, Leçons faites au cours d'anthropologie de la faculté des sciences de Montpellier en février 1887 », *La Revue d'anthropologie*, 3^e série, tome 3, 1888(a).

VACHER DE LAPOUGE, Georges, « L'hérédité dans la science politique, Leçon inaugurale du cours d'anthropologie, faite en 1888 à la faculté des lettres de Montpellier », *La Revue d'anthropologie*, 3^{ème} série, tome 3, 1888(b), pp. 169-191.

VACHER DE LAPOUGE, Georges, « Le darwinisme dans la science sociale », *Revue internationale de sociologie*, n° 5, septembre-octobre 1893, pp. 414-436.

VACHER DE LAPOUGE, Georges, « Lois de la vie et de la mort des nations », *Revue internationale de sociologie*, n° 6, juin 1894, pp. 421-436.

VACHER DE LAPOUGE, Georges, *Les Sélections sociales*, cours libres de sciences politiques professés à l'université de Montpellier (1888-1889), Paris, A. Fontemoing, 1896.

VACHER DE LAPOUGE, Georges, *L'Aryen, son rôle social*, cours libre de sciences politiques professé à l'université de Montpellier 1889-1890, Paris, Fontemoing, 1899.

VACHER DE LAPOUGE, Georges, *Race et milieu social*, Paris, Librairie des sciences politiques et sociales, essais d'anthroposociologie, Paris, Rivière, 1909.

VACHER DE LAPOUGE, Georges, « Le paradoxe pangermaniste », *Mercure de France*, 1915, pp. 640-654.

VACHER DE LAPOUGE, Claude, *Le Racisme français*, Paris, 1943

VALOIS, Georges, *L'homme qui vient*, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1906.

VERLET, Henri, « Présentation de Force et matière de L. Büchner », *La Libre Pensée*, n° 17, 14 mai 1870, p. 2.

VERRIER, E., *De l'influence des milieux dans la lutte pour l'existence*, Paris, 1892.

VERRIER, E., « Colonisation et éducation », Paris, extrait du *Bulletin de la Société d'ethnographie*, 1899(a).

VERRIER, E., « La colonisation par la réforme de l'éducation », extrait du *Bulletin de la Société d'ethnographie*, 1899(b), pp. 1-5.

VERRIER, E., « Le passage d'un état social à un autre », *Revue internationale de sociologie*, n° 8-9, 1902, pp. 552-600.

VOGT, Karl, « Sur la question juive », article paru dans la *Frankfurter Zeitung* du 4 décembre 1880, in *La Revue de l'école d'anthropologie*, tome 9, 1899, pp. 153-159.

WEILL, Georges, « Recul apparent et progrès réels de l'idée de nationalité (1870-1900) », in *L'Europe au XIX^e siècle et l'Idée de nationalité*, Paris, A. Michel, 1938.

WINIARSKI, L., « Essai sur la mécanique sociale », *Revue philosophique*, 1898, pp. 351-386.

WINIARSKI, L., « Une nouvelle théorie sur l'homme de génie », *L'Humanité nouvelle*, tome XXVI, 10 août 1899, pp. 145-146.

WORMS, René, « La sociologie et l'économie politique » ; « L'organisation scientifique de l'histoire », *Revue internationale de sociologie*, n° 6, juin 1894, pp. 436-446 ; n° 9, septembre 1894, pp. 641-659.

WORMS, René, *Organisme et société*, Paris, Giard, 1895.

WORMS, René, *Les Principes biologiques de l'évolution sociale*, Paris, Giard, 1910.

ZELTNER, Franz de, « Critique de l'ouvrage de Maurice Schwob : *Le Danger allemand* », *Revue internationale de sociologie*, 1897.

ZOLA, Émile, *Le Roman expérimental*, Paris, 1880, Gallimard, 1971.

ZOLA, Émile, *Germinal*, 1884-1885, Paris, Livre de poche, 1981.

ZOLA, Émile, *Le Docteur Pascal*, Paris, Éd. Fasquelle, 1893, Livre de poche, 1978.

ZOLA, Émile, *Les Quatre évangiles - Tome 1 : Fécondité*, 1899, Paris, Fasquelle, 1957.

1.2 – Archives Nationales

AJ.16 – 5778, *Rapports sur les candidats aux chaires et notices nécrologiques*.

F.7 – 12459-12463, *Compte rendu des activités des mouvements antisémites divers (1891-1907)*.

F.7 – 12566, *Relations avec l'Allemagne (1870-1887)*.

F. 17 – 3042, *Procès verbaux, rapports et mémoires des sociétés savantes (1861)*.

F. 17 – 6894, *L'Enseignement secondaire des sciences de 1830 à 1877*.

F. 17 – 13170, *Approbations des cours des facultés de médecine de Paris et de Montpellier (1854-1872)*.

F. 17 – 7591-7592, *Ministère de l'Instruction publique : approbations des programmes et des cours, bibliothèques et collections scientifiques des collèges royaux et des lycées*.

F. 17 – 22640, *Dossier personnel de Georges Vacher de Lapouge, ministère de l'Instruction publique*.

Période 1945 « à nos jours »

Livres et articles

AGULHON, Maurice, *La République (1880-1932)*, Paris, Hachette, 1990.

ARENDT, Hannah, *Les Origines du totalitarisme, L'impérialisme*, Paris, Fayard, 1982.

ARON, Raymond, *Les Guerres en chaîne*, Paris, Gallimard, 1951.

ARON, Raymond, *Les Étapes de la pensée sociologique*, Paris, Gallimard, 1967.

AUBERT, R., KNOWLES, M. D., ROGIER, L. J., *La Nouvelle Histoire de l'Église*, tome 4, Paris, Seuil, 1975.

AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, *14-18, les combattants des tranchées*, Paris, A. Colin, 1986.

AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, *L'Enfant de l'ennemi (1914-1918)*, Paris, Aubier, 1995.

AUMERCIER, Gisèle, *Paul Leroy-Beaulieu, observateur de la réalité économique et sociale française (1873-1892)*, Thèse, Dijon, 1979.

BANCQUART, Marie-Claire, *Anatole France, polémiste*, Paris, Nizet, 1962.

- BANNISTER, Robert C, *Social Darwinism : science and myth in anglo, american social thought*, Philadelphie, Temple University Press, 1977.
- BARASH, David, *Sociobiology, the whisperings within*, Souvenir Press, 1979.
- BARRAL, Pierre, *Les Fondateurs de la IIIe République*, Paris, A. Colin, 1968.
- BARTHÉLEMY-MADAULE, Madeleine, *Lamarck ou le mythe du précurseur*, Paris, Seuil, 1979.
- BEAUMARCHAIS, J.-P., COUTY, D., REY, A., *Dictionnaire des littératures françaises*, Paris, Bordas, 1987.
- BECKER, Jean-Jacques, WINTER, Jay, KRUMEICH, Gerd, BECKER, Annette, AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, *Guerre et cultures 1914 / 1918*, Paris, A. Colin, 1994.
- BECQUEMONT, Daniel, *Darwin, darwinisme, évolutionnisme*, Paris, Kimé, 1992.
- BEJIN, André, « Le sang, le sens et le travail : Georges Vacher de Lapouge, darwiniste social, fondateur de l'anthroposociologie », *Cahiers internationaux de sociologie*, volume LXXIII, 1982, pp. 323-343.
- BEJIN, André, « Du principe de population au principe de sélection : Malthus et les darwinistes sociaux, communication au Congrès international de démographie historique, Paris, du 27 au 29 mai 1980 », in FAUVE-CHAMOUX, Antoinette, *Malthus, hier et aujourd'hui*, Paris, Éd. du CNRS, 1984, pp. 337-347.
- BEJIN, André, « De Malthus à la sociobiologie, les formes de prise en considération des liens du sang », *Revue européenne des sciences sociales*, tome XXIII, 1985, pp. 121-137.
- BEJIN, André, FREUND, Julien, *Racismes et antiracismes*, Paris, Méridien Klincksieck, 1986.
- BEJIN, André, « Condorcet, précurseur du néomalthusianisme et de l'eugénisme républicain », *Revue de la bibliothèque nationale*, n° 28, été 1988, pp. 37-41.
- BEJIN, André, « Darwinisme social : de l'optimisme libéral au fatalisme aristo-socialiste », *Krisis*, n° 2, avril 1989, pp. 82-92.

- BEJIN, André (préface de l'ouvrage de Arsène Dumont), *Dépopulation et civilisation, étude démographique*, Paris, Économica, 1990.
- BEJIN, André, « Les trois phases de l'évolution du darwinisme social en France » in TORT, Patrick (sous la direction de), *Darwinisme et société*, Paris, PUF, 1992, pp. 353-361.
- BENASAYAG, Miguel, CHARLTON, Édith, *Critique du bonheur*, Paris, La découverte, 1989.
- BENASAYAG, Miguel, CHARLTON, Édith, *Cette douce certitude du pire*, Paris, La Découverte, 1991.
- BERNARD, Philippe, *La Fin d'un monde (1914-1918)*, Paris, Point Seuil Histoire, 1975.
- BERSTEIN, Serge, *Histoire du parti radical*, tome 1 : *La recherche de l'âge d'or (1919-1926)* ; tome 2 : *Crise du radicalisme (1926-1939)*, Paris, P.F.N.S.P., 1980-1981.
- BESNARD, Philippe, « La formation de l'équipe de l'année sociologique », *Revue française de sociologie*, n° 20, 1979, pp. 7-25.
- BIDISS, Michaël D., *L'Ère des masses*, Paris, Seuil, 1980.
- BIERVIJLIT, H., BUN, B., KOBLEN, A. J. F., TROMP, H., VERRIPS, K., WEKKER, G., « Biologism, Racism and Eugenics in the anthropology and sociology of the 1930s », *The Netherlands journal of sociology*, 16 (1980), pp. 69-92.
- BILLIG, Joseph, *L'Institut d'études des questions juives, officine française des autorités nazies en France*, Paris, CDJC, 1974.
- BIONDI, Jean-Pierre et MORIN, G., *Les Anticolonialistes (1881-1962)*, Paris, Pluriel, 1992.
- BIRNBAUM, Pierre, *La France aux Français, histoire des haines nationalistes*, Paris, Seuil, 1993.
- BIRNBAUM, Pierre, *La France de l'affaire Dreyfus*, Paris, Gallimard, 1994.
- BLANC, Marcel, *Les Héritiers de Darwin, l'évolution en mutation*, Paris, Seuil, 1990.
- BLANCKAËRT, Claude, « Edmond Perrier et l'étiologie du polyzoïsme organique », *Revue de synthèse*, nos 95-96, juillet-décembre 1979, pp. 353-376.

- BLANCKAERT, Claude, « L'anthropologie au féminin : Clémence Royer », *Revue de synthèse*, n° 105, janvier-mars 1982, pp. 27-28.
- BLANCKAERT, Claude (sous la direction de), *Des sciences contre l'homme*, volume I : *Classer, hiérarchiser, exclure* ; volume II : *Au nom du bien*, Paris, Autrement, 1993.
- BOISSEL, Jean, *Gobineau polémiste*, Paris, J. J. Pauvert, Collection « libertés », n° 49, 1967.
- BOUANCHAUD, Daniel, *Charles Darwin et le transformisme*, Paris, 1976.
- BOUDON, Raymond, *L'Idéologie, l'origine des idées reçues*, Paris, Fayard, 1986.
- BOUDON, Raymond, CLAVELIN, M., *Le relativisme est-il résistible ? - Regards sur la sociologie des sciences*, Actes du colloque international « la sociologie de la connaissance scientifique : bilan et perspectives », Université de Paris-Sorbonne 21-22 janvier 1993, Paris, PUF, 1994.
- BOURDIEU, Pierre, « La double rupture », in *Raisons pratiques, sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil, 1994, pp. 91-97.
- BRAUDEL, Fernand et LABROUSSE, Ernest, *Histoire économique et sociale de la France (1880-1950)*, Paris, PUF Quadrige, 1980.
- BRUNSCHWIG, Henri, *Mythes et réalités de l'impérialisme colonial français de 1870 à 1914*, Paris, 1960.
- BUENZOD, Jeannine, *La Formation de la pensée de Gobineau*, Paris, A. Nizet, 1967.
- BUICAN, Denis, « Certaines particularités du développement de la génétique classique en France », in XIVth International Congress of the History of Science, Japon, 19-27 August 1974.
- BUICAN, Denis, *Histoire de la génétique et de l'évolutionnisme en France*, Paris, PUF, 1984.
- BUICAN, Denis, *Darwin et le darwinisme*, Paris, PUF, 1987.
- BUICAN, Denis, *La Révolution de l'évolution*, Paris, PUF, 1989.
- CALLEBAT, Louis, *Pierre de Coubertin*, Paris, Fayard, 1988.
- CANGUILHEM, Georges, « Qu'est-ce qu'une idéologie scientifique ? », in *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie*, Paris, Vrin, 1981 (a).

- CANGUILHEM, Georges, *Idéologie et rationalité dans les sciences de la vie*, Paris, Vrin, 1981(b).
- CANGUILHEM, Georges, *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 1983.
- CAPERAN, Louis, *Histoire de la laïcité républicaine*, tome III, *La laïcité en marche*, Paris, NEL, 1961.
- CAPITAN-PETER, Colette, *Charles Maurras et l'idéologie d'Action française, étude sociologique d'une pensée de droite*, Paris, Seuil, 1972.
- CAPLAN, A. L., *Darwin, Marx and Freud, their influence on moral theory*, New York, Plenum Press, 1984.
- CAROL, Anne, *Histoire de l'eugénisme en France*, Paris, Seuil, 1995.
- CARON, François, *Le Résistible Déclin des sociétés industrielles*, Paris, 1985.
- CARON, François, *La France des patriotes (1851-1918)*, Paris, Fayard, 1988, Livre de poche référence, 1993.
- CENTRE D'ÉTUDES ET DE RECHERCHES GERMANIQUES. *Sexe et race : la différence dans le discours d'exclusion (1870-1933)*, Université Paris VII, séminaire de DEA (1985-1986) « Histoire et civilisation des sociétés occidentales ».
- CHALMERS, Allan F., *Qu'est-ce que la science ? Récents développements en philosophie des sciences : Popper, Kuhn, Lakatos, Feyerabend*, Paris, La Découverte, 1987.
- CHATELET, Albert, « La France devant les problèmes de la science », *Notes et études documentaires*, 20 octobre 1959.
- CHATELET, François (sous la direction de), *Histoire des idéologies*, 3 volumes, Paris, volume III.
- CHRISTEN, Yves, *L'Heure de la sociobiologie*, Paris, Albin Michel, 1979.
- CHRISTEN, Yves, *Le Grand Affrontement : Marx et Darwin*, Paris, Albin Michel, 1981.
- CLARK, Linda L., *Social darwinism in France*, University of Alabama Press, 1984.
- CLARK, Linda L., « Le darwinisme social en France », *La Recherche*, n° 196, février 1988, pp. 192-200.
- CLEMENCEAU, Georges, *Discours de guerre*, Paris, PUF, 1968.

- COHEN, William B., *Français et Africains, les noirs dans le regard des blancs (1530-1880)*, Paris, Gallimard, 1980, 1981.
- COLOMBAT, Jean, *La Fin du monde civilisé, les prophéties de Georges Vacher de Lapouge*, Paris, Vrin, 1946.
- CONGAR, Yves M. J., *L'Église catholique devant la question raciale*, Paris, Unesco, 1953.
- CONNAUGHEY, Gloria Mc, « Darwin and social darwinism », *Osiris*, n° 9, 1950, pp. 397-412.
- CONRY, Yvette, *L'Introduction du darwinisme en France au XIX^e siècle*, Paris, Vrin, 1974.
- CONRY, Yvette, « Le darwinisme social existe-t-il ? », *La Raison présente*, Paris, n°66, 1983(a), pp. 17-40.
- CONRY, Yvette (sous la direction de), *De Darwin au darwinisme : science et idéologie*, Paris, Vrin, 1983(b).
- CONRY, Yvette, « En finir avec Darwin ? », *Darwin en perspective*, Paris, Vrin, 1987.
- COURTADE, Pierre, *La Pensée de Charles Darwin*, Grenoble, 1945
- CUIN, Charles-Henry et GRESLE, François, *Histoire de la sociologie*, tome 1 : Avant 1918, Paris, La Découverte, 1992.
- DANSETTE, Adrien, *Histoire religieuse de la France contemporaine*, Paris, Flammarion, 1951, 1965.
- DARMON, Pierre, « La tentation eugénique », *L'Histoire*, n° 108, février 1988.
- DAUMAS, Maurice (sous la direction de), *Histoire de la science*, Paris, NRF, 1957.
- DAWKINS, Richard, *The Selfish Gene*, Oxford, 1978.
- DECAUDIN, Michel et LEUWERS, Daniel, *De Zola à Guillaume Apollinaire*, Paris, Arthaud, 1986.
- DESCHAMPS, Henri, *Méthodes et doctrines coloniales de la France*, Paris, Colin, 1953.
- DESROSIÈRES, Alain, « La sociologie française dans l'entre-deux-guerres », *Revue française de sociologie*, tome XXVI, avril-juin 1985, pp. 286-298.

- DIGEON, Claude, *La Crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, Paris, PUF, 1959.
- DOUAILLER, Serge, DROIT, Roger Pol, VERMEREN, P., *Philosophie, France, XIX^e siècle*, Paris, Le livre de poche, 1994.
- DROUARD, Alain, « Les trois âges de la Fondation française pour l'étude des problèmes humains », *Population*, n° 6, novembre, décembre 1983, pp. 1019-1029.
- DROUARD, Alain, *Alexis Carrel et la Fondation française pour l'étude des problèmes humains*, Paris, Thèse de doctorat d'état en Sorbonne, 1989.
- DUBIEF, Henri, *Les Anarchistes - 1880-1970*, Paris, A. Colin, 1972.
- DUPAQUIER, Jacques, *Histoire de la population française*, tome III : 1789-1914, Paris, PUF, 1988.
- DUROSELLE, Jean-Baptiste, *Les Débuts du catholicisme social en France (1822-1870)*, Paris, PUF, 1951.
- DUROSELLE, Jean-Baptiste, *Clemenceau*, Paris, Fayard, 1988.
- FARRALL, L. A., « The history of eugenics : a bibliographical review », *Annals of science*, n° 36, mars 1979, pp. 114-115.
- FAUVE-CHAMOUX, Antoinette, *Malthus : hier et aujourd'hui*, Paris, Éditions du CNRS, 1984.
- FAVRE, Pierre, *Naissance de la science politique*, Paris, Fayard, 1989.
- FINKIELKRAUT, Alain, *La Défaite de la pensée*, Paris, Gallimard, 1987.
- FISCHER, Jean-Louis, « Yves Delage (1854,1920) : l'épigenèse néolamarckienne contre la prédétermination weismannienne », *Revue de synthèse*, III^e série, nos 95-96, juillet-décembre 1979.
- FISCHER, Jean-Louis, *Races imaginées et imaginaires*, Paris, La Découverte, 1983.
- FOUCAULT, Michel, « Faire vivre et laisser mourir : la naissance du racisme », *Les Temps modernes*, n° 535, février 1991, pp. 37-61.
- FRAISSE, Geneviève, *Clémence Royer, philosophe et femme de sciences*, Paris, La Découverte, 1985.
- FRIDENSON, Patrick, « Un tournant taylorien de la société française (1904, 1918) », *Annales ESC*, Paris, septembre-octobre 1987, pp. 1038-

1055.

FULLER, J. F. C., *L'Influence de l'armement sur l'histoire*, Paris, Payot, 1948.

GAMBONI, Dario, *La Plume et le Pinceau - Odilon Redon et la littérature*, Paris, Éd. de Minuit, 1989.

GANIAGE, Jean, *L'Expression coloniale de la France avec la III^e République (1871-1914)*, Paris, Payot, 1968.

GAULMIER, Jean, Notice « Joseph Arthur de Gobineau », *Encyclopedia Universalis*, tome 8, 1985.

GASTON-GRANGER, Gilles, *Pour la connaissance philosophique*, Paris, O. Jacob, 1988.

GILLE, Bertrand (sous la direction de), *Histoire des techniques*, Paris, Gallimard, 1978.

GILPIN, R., *La Science et l'État en France*, Paris, Gallimard, 1970.

GILSON, Etienne, *D'Aristote à Darwin et retour*, Paris, Vrin, 1971.

GIRARD, Louis, *Les Libéraux français (1814-1875)*, Paris, Aubier, 1985.

GIRARDET, Raoul, *La Société militaire dans la France contemporaine (1815-1939)*, Paris, Plon, 1955.

GIRARDET, Raoul, *L'Idée coloniale en France*, Paris, La Table Ronde, 1972.

GLOOR, Pierre-André, « Vacher de Lapouge et l'anthroposociologie », *Revue européenne des sciences sociales, Cahiers Vilfredo Pareto*, Genève, Droz, 1985, tome XXIII, pp. 157-170.

GOUHIER, Henri, *Bergson dans l'histoire de la pensée occidentale*, Paris, Vrin, 1989.

GOULD, Stephen Jay, *La Mal-mesure de l'homme*, Paris, Ramsay, 1983.

GRASSÉ, Pierre-Paul, *L'Homme en accusation, de la biologie à la politique*, Paris, A. Michel, 1980.

GREENE, John C, « Darwin as a social evolutionist », *Journal of the history of biology*, volume 10, n° 1, spring 1977, pp. 1-27.

GREENE, John C, *Science, ideology and world view*, Berkeley, University of California Press, 1981.

GRONDEUX, Jérôme, « Foi, science et existence (1) : deux jeunesses, Taine et Renan », *Historiens et géographes*, n° 343, mars-avril 1994, p. 209.

GUCHET, Yves, *Georges Valois*, Paris, Albatros, 1975.

GUÉHENNO, Jean, *Journal des années noires (1940-1944)*, Paris, Gallimard, 1947.

GUERRAND, Roger Henri, RONSIN, Francis, *Le Sexe apprivoisé, Jeanne Humbert et la lutte pour le contrôle des naissances*, Paris, La Découverte, 1990.

GUILLAUME, Ivan, « La biosociologie d'Espinas et la sociologie de Wilson, deux systèmes de pensée comparables », *Revue européenne des sciences sociales, Cahiers Vilfredo Pareto*, Genève, Droz, tome XXIII, 1985, pp. 141-156.

GUILLAUMIN, Colette, « Identité discursive entre toutes les formes de naturalisme et de biologisme », *Sexe et race : la différence dans le discours d'exclusion (1870-1933)*, Paris, s.d., pp. 14-23.

GUILLAUMIN, Colette, *L'Idéologie raciste, genèse et langage actuel*, Paris, La Haye, Mouton, 1972.

GUILLAUMIN, Colette, « Préface de *L'Origine des espèces (...)* de Charles Darwin », Paris, Maspéro, 1980, La Découverte, 1985, pp. 7-28.

HALLIDAY, R. J., « Social darwinism : a definition », *Victorian studies*, n° 14, 1971, pp. 389-406.

HAMON, Léo (sous la direction de), *Les Opportunistes, les débuts de la République aux républicains*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1991.

HARLOR, « Clémence Royer – Une savante », *La Revue*, n° 17, octobre 1954, pp. 525-535.

HARVEY, Joy, « L'évolution transformée, positivistes et matérialistes dans la société d'anthropologie de Paris du second Empire à la III^e République », *Histoire de l'anthropologie* (Textes du colloque « la pratique de l'anthropologie aujourd'hui », réunis et présentés par Britta Rupp Eisenreich), Paris, Klincksieck, 1984.

HATZFELD, Henri, *Du paupérisme à la sécurité sociale (1850-1940)*, Paris, A. Colin, 1971.

HAWKINS, M. J., « A re-examination of Durkheim's theory of human nature », *Sociological Review*, n° 25, 1977, pp. 229-251.

HAYWARD, J. E. S., « The official social philosophy of the french third republic : Léon Bourgeois and solidarism », *International review of social history*, n° 6, 1961, pp. 19-48.

HOBBSBAUM, Eric J., *L'Ère des empires (1875-1914)*, Paris, Fayard, 1989.

HOFSTADTER, Richard, *Social darwinism in american thought*, Boston, Beacon Press, 1945, 1955 (rééd.).

HUISMAN, Denis (sous la direction de), *Dictionnaire des philosophes*, Paris, PUF, 1984.

HUMBERT, Jeanne, *Une grande figure : Paul Robin (1837-1912)*, Paris, 1967.

JACQUARD, Albert, « Argument scientifique ou argument d'autorité ? », *Sciences et tensions sociales*, n° 0/1, juin, décembre 1978.

JACQUARD, Albert, « Biologie et théorie des élites », in *La Science face au racisme*, Paris, Fayard, 1981.

JACQUARD, Albert, *Au péril de la science, interrogations d'un généticien*, Paris, Seuil, 1982

JOLLY, Jean (sous la direction de), *Dictionnaire des parlementaires français (1889-1940)*, Paris, PUF, 1960, 1972, 1980.

KAYE, Howard L., *The social meaning of modem biology, from social darwinism to sociobiology*, USA, Yale University Press, 1986.

KAYSER, Jacques, *Le Radicalisme des radicaux, tendances politiques dans la vie française*, Paris, Hachette, 1960.

KELLY, Alfred, *The Descent of Darwin, The popularization of darwinism in Germany (1860-1914)*, The University of North Carolina Press, 1981.

KLEINERT, Andréas, « Considérations sur les relations scientifiques franco-allemandes au XIX^e siècle », *Revue de synthèse*, IV^e série, n° 2, avril-juin 1988.

KOHN, David (éd. by), *The Darwinian Heritage*, Princeton University Press, 1985.

KOURGANOFF, Victor, *La Recherche scientifique*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 1965.

KOYRÉ, Alexandre, *Etude d'histoire de la pensée scientifique*, Paris, PUF, 1966.

KRIEGEL, Arthur, *La Race perdue*, Paris, PUF, 1983.

- KRIEGEL, Arthur, « Science et conscience », *Commentaires*, n° 39, automne 1987, pp. 576-581.
- KUHN, Thomas S., *La Structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1962, 1983 (traduction française).
- KUHN, Thomas S., *La Tension essentielle : tradition et changement dans les sciences*, Paris, Gallimard, 1977, 1990 (traduction française).
- LADOUS, Régis, *Darwin, Marx, Engels et les autres*, Paris, Vrin, 1984.
- LAGARDE, Alain, « Jean-Louis de Lanessan – Analyse d'un transformisme », *Revue de synthèse*, n° 95-96, 1979, pp. 350-351.
- LALOUETTE, Jacqueline, « Une rencontre oubliée : la Libre Pensée française et les savants matérialistes allemands (1863,1870) », *Romantisme*, n° 73, 1991, pp. 57-67.
- LAPIERRE, Jean Pie, LEVILLAIN, Philippe, « La cathédrale engloutie », in « Laïcisation, union sacrée et apaisement (1895, 1925) », in Jacques Le Goff, René Rémond, *Histoire de la France religieuse*, Paris, Seuil, 1992, pp. 65-116.
- LATOUR, Bruno, *La Science en action*, Paris, La Découverte, 1987.
- LAVIGNE, Michel, *Idéologie et démographie*, Toulouse, thèse pour le doctorat d'État en sciences politiques, juillet 1981.
- LEBRUN, François (sous la direction de), *Histoire des catholiques en France*, Paris, Pluriel, 1980.
- LECLERC, Gérard, *Ethnographie*, Paris, 1983, pp. 23-46.
- LECOQ, Bernard, in « Les sociétés de gymnastique et de tir dans la France républicaine » (1870,1914), *La Revue historique*, Paris, PUF, n° 559, juillet-septembre 1986, pp. 157-167.
- LECOURT, Dominique, *Pour une critique de l'épistémologie : Bachelard, Canguilhem, Foucault*, Paris, Maspéro, 1972.
- LÉGER, François, « L'idée de race chez Taine », in *L'idée de race dans la pensée politique française contemporaine*, Paris, Éditions du CNRS, 1977.
- LELIÈVRE, Claude, « Les institutions d'éducation populaire dans la Somme (1900-1940) », *La Revue historique*, n° 562, avril-juin 1987, Paris, PUF, pp. 351-395.

LEMAINE, Gérard, MATALON, Benjamin, *Hommes supérieurs, hommes inférieurs, la controverse sur l'hérédité de l'intelligence*, Paris, A. Colin, 1985.

LÉONARD, Jacques, *La Médecine entre les savoirs et les pouvoirs*, Paris, Aubier, 1979.

LÉONARD, Jacques, « Eugénisme et darwinisme. Espoirs et perplexités chez les médecins français du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle », in *De Darwin au darwinisme, science et idéologie*, Paris, Vrin, 1982.

LÉONARD, Jacques, *Annales de démographie historique, vieillir autrefois*, Paris, Ed. de l'EHESS, 1985.

LEVEQUE, Pierre, *Histoire des forces politiques en France (1880-1940)*, Paris, A. Colin, tome 2, 1994.

LÉVI-STRAUSS, Claude, « Race et culture », *Revue internationale des sciences sociales*, volume XXIII, n° 4, 1971, pp. 647-666.

LÉVI-STRAUSS, Claude, *Le Regard éloigné*, Paris, Plon, 1983.

LÉVI-STRAUSS, Claude, ERIBON, Didier, *De près et de loin*, Paris, O. Jacob, 1988.

LÉVY, Bernard-Henri, *L'Idéologie française*, Paris, Grasset, 1981.

LÉVY, Joseph J., COHEN Henry, *Darwin après Darwin*, Québec, Presse de l'Université de Québec, 1984.

LEWONTIN, Richard, ROSE, Steven Rose, KAMIN, Léon, *La Sociobiologie : une synthèse totale ; nous ne sommes pas programmés, génétique, hérédité, idéologie*, Paris, La Découverte, 1984.

LIDSKY, Paul, *Les Écrivains contre la Commune*, Paris, Maspéro, 1970.

LOGUE, William, « Sociologie et politique, le libéralisme de Célestin Bouglé », *Revue française de sociologie*, n° 20, 1979, pp. 141-161.

LONDON, Jack, *L'Humanité en marche*, Paris, 10/18, 1986.

LOYRETTE, Henri, *Degas*, Paris, Fayard, 1991.

MARSEILLE, Jacques, *Empire colonial et capitalisme français*, Paris, Seuil, 1990.

MARTINKUS-ZEMP, Ada, *Le Blanc et le Noir, essai d'une description de la vision des noirs par les blancs dans la littérature de l'entre-deux-guerres*, Paris, CNRS, A. Nizet, 1975.

MAYEUR, Françoise, *Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France*, tome 3 : *De la révolution à l'école républicaine*, Paris, Nouvelle Librairie de France, 1981.

MAYEUR, Jean-Marie, *Les Débuts de la III^e république (1871-1898)*, Paris, Points Histoire, 1973.

MAYEUR, Jean-Marie, *Catholicisme social et démocratie chrétienne*, Paris, Cerf, 1986.

MAYR, Ernst, *Histoire de la biologie*, Paris, Fayard, 1989.

MAYR, Ernst, *Darwin et la pensée moderne de l'évolution*, Paris, O. Jacob, (1991), 1993.

MENACHEM, Georges, *La Science et le Militaire*, Paris, Seuil, 1976.

MERCIER, Paul, *Histoire de l'anthropologie*, Paris, PUF, 1966.

MILES, Sara Joan, « Clémence Royer et *De l'Origine des espèces* (...) : traductrice ou traitresse ? », *Revue de synthèse*, IV^e série, n° 1, janvier-mars 1989, pp. 61-83.

MILZA, Pierre, *Fascisme français, passé et présent*, Paris, Flammarion, 1987.

MINOIS, Georges, *L'Église et la Science, histoire d'un malentendu : de Galilée à Jean-Paul II*, Paris, 1991.

MOLINA, Gérard, « Le savant et ses interprètes », in Tort, Patrick (sous la direction de), *Darwinisme et société*, Paris, PUF, 1992, pp. 362-386.

MOSCOVICI, Serge, *Essai sur l'histoire humaine de la nature*, Paris, Flammarion, 1977.

MOSCOVICI, Serge, *L'Âge des foules*, Paris, Fayard, 1981.

MOSSE, Georges L., *Toward the final solution, A history of european racism*, London, Melbourne and Toronto, Dent and Sons LTD, 1978.

MOURREAU, Jean-Jacques, « L'eugénisme : survol historique », *Nouvelle École*, n° 14, janvier-février 1971, pp. 15-32.

MUCHIELLI, Laurent, « Durkheim et la révolution des sciences humaines », *La Recherche*, n° 268, septembre 1994(a), pp. 896-902.

MUCHIELLI, Laurent, « Gabriel Tarde aux sources de la psychologie sociale », *Sciences humaines*, octobre 1994(b), n° 43, pp. 40-41.

- MULLER-HILL, Benno, « La génétique après Auschwitz », *Les Temps modernes*, n°511, février 1989, pp. 52-86.
- NACCACHE, Bernard, *Marx, critique de Darwin* Paris, Vrin, 1980.
- NAGEL, Gunter, *Georges Vacher de Lapouge (1854-1936) : Ein Beitrag zur Geschichte des Sozialdarwinismus in Frankreich*, *Freiburger Forschungen zur Medizingeschichte*, Neue Folge, Band 4, Freiburg im Breisgau : Hans Ferdinand Schulz, 1975.
- NETTER, Marie-Laure, « Ferdinand Brunetière contre les intellectuels », *Mil neuf cent, revue d'histoire intellectuelle*, n° 11, 1993.
- NICOLET, Claude, *L'Idée républicaine en France*, Paris, Gallimard, 1982, 1994.
- NORDMANN, Jean-Thomas, *Taine et la critique scientifique*, Paris, Thèse de doctorat d'état en Sorbonne, 1989.
- NOURRISSON, Didier, « Aux origines de l'antialcoolisme », *Histoire, économie et société*, 4^e trimestre 1988, pp. 491-507.
- NYE, Robert A., *The Origins of crowd psychology : Gustave Le Bon and the crisis of mass democracy in the third republic*, London and Beverly Hills, Sage Publications, 1975.
- OLDROYD, David, LANGHAM, Ian, *The wider domain of evolutionary thought*, Dordrecht, Holland, 1983.
- ONFRAY, Michel, *Georges Palante, essai sur un nietzschéen de gauche*, Paris, Folle Avoine, 1990.
- ORY, Pascal, *Les Expositions universelles de Paris*, Paris, Ramsay, 1982.
- ORY, Pascal et SIRINELLI, Jean-François, *Les Intellectuels en France, de l'affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, A. Colin, 1986.
- ORY, Pascal, *Nouvelle histoire des idées politiques*, Paris, Hachette, 1987.
- ORY, Pascal, *L'Exposition universelle*, Bruxelles, Complexe, 1989.
- PAPON, Pierre, *Les Logiques du futur*, Paris, Aubier, 1989.
- PAUL, Harry W., « The debate over the bankruptcy of science in 1895 », *French historical studies*, 1968, n° 5, pp. 299-327.
- PAUL, Harry W., *The sorcerer's apprentice : The french scientist's image of german science (1840-1940)*, University of Florida sciences monograph, 1972.

PAUL, Harry W., *The Edge of contingency, French catholic reaction to scientific change from Darwin to Duhem*, Gainesville, A University of Florida book, University Press of Florida, 1979.

PICARD, Jean-François, *La République des savants, la recherche française et le CNRS*, Paris, Flammarion, 1990.

POIRIER, Jean, *Histoire de l'ethnologie*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 1969.

POLIAKOV, Léon, *Le Mythe aryen – Essai sur les sources du racisme et des nationalismes*, Paris, Calmann-Lévy, 1971, Complexe, 1987.

POLIAKOV, Léon, GUILLAUMIN, Colette, « Max Weber et les théories bioraciales du ^{xx}e siècle », *Les Cahiers internationaux de sociologie*, volume LVI, 1974, pp. 115-126.

POLIAKOV, Léon, « La réévaluation d'Arthur de Gobineau », *Les Annales*, n° 4, 1975, pp. 850-854.

POPPER, Karl, *Misère de l'historicisme*, Paris, Plon, 1956, 1988.

POPPER, Karl, *Un univers de propensions, deux études sur la causalité et l'évolution*, Paris, Éd. de l'Éclat, 1990, 1992 (traduction française).

POULAT, Émile, *Catholicisme, démocratie et socialisme, le mouvement catholique et Mgr Benigni, de la naissance du socialisme à la victoire du fascisme*, Paris, Casterman, 1977.

PRELOT, Marcel, GALLOUEDEC GENUYS, F., *Le Libéralisme catholique*, Paris, A. Colin, 1969.

PREVOST, ROMAN D'AMAT, *Dictionnaire de biographie française*, Paris, tome 8, Letouzey, 1959.

QUETEL, Claude, SIMON, Jean-Yves, « L'aliénation alcoolique en France », *Histoire, économie et société*, 4^e trimestre 1988, pp. 491-507.

Racism, science and pseudoscience, Proceedings of the symposium to examine pseu-doscientific theorie invoked to justify racism and racial discrimination (Athens 30-03 to 3-04-1981), Paris, Unesco, 1983.

REMOND, René, *Les Droites en France*, Paris, Aubier, 1982.

ROBIDOUX, Réjean, *Roger Martin du Gard et la religion*, Paris, Aubier, 1964.

ROGER, Jacques, *Les Sciences de la vie dans la pensée française du ^{xviii}e siècle*, Paris, A. Colin, 1963.

- ROGER, Jacques, « Les néolamarckiens français » (Introduction), *Revue de synthèse*, nos 95-96, juillet-décembre, 1979.
- ROGER, Jacques, « L'histoire des sciences et des techniques doit-elle intéresser les historiens ? » *Colloque organisé par la société française d'histoire des sciences et des techniques*, Centre de recherches historiques et juridiques de l'université Paris I, Paris, 1982.
- ROGER, Jacques, *Transfert de vocabulaire dans les sciences*, Paris, Éditions du CNRS, 1986.
- ROGERS, James Allen, « Darwinism and social darwinism », *Journal of the history of ideas*, n° 33, 1972, pp. 265-280.
- RONSIN, Francis, *Mouvements et courants malthusiens en France*, Paris, Thèse de doctorat d'histoire, 1974.
- RONSIN, Francis, *La Grève des ventres, propagande néomalthusienne et baisse de la natalité en France (XIX^e, XX^e siècles)*, Paris, Aubier Montaigne, 1980.
- ROSTAND, Jean, « Quelques précurseurs : Ch. Morel de Vindé, Camille Dareste, Dr Dufossé, G. Vacher de Lapouge », in *Revue d'histoire des sciences*, tome XVI, n° 3, juillet-septembre 1963, pp. 241-251.
- ROUDINESCO, Élisabeth, *Histoire de la psychanalyse en France (1885-1939)*, Paris, Seuil, 1986.
- ROUSSEAU, Pierre, *Survol de la science française*, Paris, 1969.
- ROUVIER, Catherine, *Les Idées politiques de Gustave Le Bon*, Paris, PUF, 1986.
- RUFFIÉ, Jacques, *Traité du vivant*, Paris, Flammarion, 1982.
- RUPP-EISENREICH, Britta, « Le darwinisme social en Allemagne », in Patrick Tort (sous la direction de), *Darwinisme et société*, Paris, PUF, 1992, pp. 175-195.
- RUSE, Michaël, *Talking Darwin seriously : a naturalism approach to philosophy*, Oxford, 1986.
- SAHLINS, Marshall, *Critique de la sociobiologie, aspects anthropologiques*, Paris, Gallimard, 1980.
- SALOMON, Jean-Jacques, *Science et politique*, Paris, Seuil, 1970.
- SARRAUT, Albert, *La Mise en valeur des colonies françaises*, Paris, 1923.
- SCARPETTA, Guy, *Éloge du cosmopolitisme*, Paris, Grasset, 1981.

- SCHILLER, Francis, *Paul Broca, explorateur du cerveau*, Paris, O. Jacob, 1990.
- SCHLANGER, Judith et STENGERS, Isabelle, *Les Concepts scientifiques, invention et pouvoir*, Paris, La Découverte, 1989.
- SCHNEIDER, William, « Toward the improvement of the human race : the history of eugenics in France », *Journal of modern history*, n° 54, 1982, pp. 268-291.
- SCHNEIDER, William, « Puericulture and the style of French Eugenics », *History Philosophy Life Science*, 1986, pp. 265-277.
- SERRES, Michel (sous la direction de), *Éléments d'histoire des sciences*, Paris, Bordas, 1989.
- SFEZ, Lucien, *Leçons sur l'égalité*, Paris, Presse de la FNSP, Paris, 1984.
- SICCARD, J.-C., « Quatrefages et le transformisme », *Revue de synthèse*, nos 95-96, juillet-décembre 1979.
- SIMPSON, George E., « Darwin and social darwinism », *Antioch review*, n° 19, 1959, pp. 33-45.
- SIRINELLI, Jean-François, « La greffe maurassienne », *L'Histoire*, n° 113, juillet-août 1988, pp. 86-90.
- SIRINELLI, Jean-François, *Histoire des droites en France*, tome 3 : *Sensibilités*, Paris, Gallimard, 1993.
- SOUCY, Robert, *Le Fascisme français (1924-1933)*, Paris, PUF, 1989.
- SOUPAULT, Robert, *Alexis Carrel (1873-1944)*, Paris, Plon, 1952.
- STERNHELL, Zeev, *Maurice Barrès et le nationalisme français*, Paris, A. Colin, 1969, 1972, Complexe, 1985.
- STENGERS, Isabelle (sous la direction de), *D'une science à l'autre - Des concepts nomades*, Paris, Seuil, 1987.
- STERNHELL, Zeev, « Le déterminisme physiologique et racial à la base du nationalisme de Maurice Barrès et de Jules Soury », in *L'Idée de race dans la pensée politique française contemporaine*, Paris, Éditions du CNRS, 1977.
- STERNHELL, Zeev, *La droite révolutionnaire, les origines françaises du fascisme (1885-1914)*, Paris, Seuil, 1978.
- STERNHELL, Zeev, *Ni droite ni gauche*, Paris, Seuil, 1983.
- SUTTER, Jean, *Bibliographie du docteur Carrel*, Paris, s.d.

- SUTTER, Jean, *L'Eugénique, problèmes, méthodes, résultats*, Paris, PUF, Cahiers de l'INED, n° 11, 1950.
- TAGUIEFF, Pierre-André, « Georges Vacher de Lapouge 1854-1936 », in D. Huysman (sous la direction de), *Dictionnaire des philosophes*, PUF (K à Z), 1984, pp. 2559-2569.
- TAGUIEFF, Pierre-André, *Face au racisme*, tome 2 : *Analyses, hypothèses, perspectives*, Paris, La Découverte, 1991.
- TAGUIEFF, Pierre-André, *La Force du préjugé, essai sur le racisme et ses doubles*, Paris, La Découverte, 1987.
- TESNIÈRE, Valérie, « L'histoire aux éditions Alcan (1874-1939) », *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, octobre-décembre 1990, pp. 15-28.
- TETRY, Andrée, *Jean Rostand, prophète clairvoyant et fraternel*, Paris, Gallimard, 1983.
- THUILLIER, Guy, « Un anarchiste positiviste Georges Vacher de Lapouge », in GUIRAL, Pierre, TEMIME, Émile, *L'Idée de race dans la pensée politique française contemporaine*, Paris, Éditions du CNRS, 1977, pp. 48-65.
- THUILLIER, Guy, *Darwin & Co*, Bruxelles, Complexe, 1981.
- THUILLIER, Pierre, *Darwinisme et discours raciste, sexe et race : la différence dans le discours d'exclusion (1870-1933)*, Centre d'études et de recherches germaniques de l'université Paris VII, 1985, 1986, pp. 1, 14.
- THUILLIER, Pierre, *Les biologistes vont-ils prendre le pouvoir ? La sociobiologie en question*, Bruxelles, Complexe, 1981.
- TODOROV, Tzvetan, *Nous et les autres, la réflexion française sur la diversité française*, Paris Seuil, 1989.
- TODOROV, Tzvetan, *Les Morales de l'histoire*, Paris, Grasset, 1991.
- TORT, Patrick, *La Pensée hiérarchique et l'Évolution*, Paris, Aubier, 1983.
- TORT, Patrick, *Misère de la sociobiologie*, Paris, PUF, 1985.
- TORT, Patrick, *Spencer, autobiographie, naissance de l'évolutionnisme libéral*, Paris, PUF, 1987.
- TORT, Patrick, « Introduction à l'anthropologie darwinienne », *L'Homme* (Revue française d'anthropologie), n° 105, janvier-mars 1988, pp. 105-122.

- TORT, Patrick (sous la direction de), *Darwinisme et société*, Paris, PUF, 1992.
- TORT, Patrick (sous la direction de), *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*, Paris, PUF, 1996.
- TOUCHARD, Jean, *Histoire des idées politiques, du XVIII^e siècle à nos jours*, Paris, PUF, 1958, 1985.
- VALENSI, Lucette, « Nègre/Négro, recherches dans les dictionnaires français et anglais du XVIII^e siècle au XIX^e siècle », in *L'Idée de race dans la pensée politique contemporaine française*, Paris, Éditions du CNRS, 1977.
- VEUILLE, Michel, « Sociobiologie et société », in *La Sociobiologie*, Paris, PUF, 1986.
- VIRE, Marc, « La création de la chaire d'évolution des êtres organisés à la Sorbonne en 1888 », *Revue de synthèse*, III^e série, n° 95-96, juillet-décembre 1979.
- VOGT, Paul W., « Un durkheimien ambivalent : Célestin Bouglé (1870-1940) », *Revue française de sociologie*, n° 20, 1979, pp. 123-139.
- WEBER, Eugen, *L'Action française*, Paris, Fayard, 1962 (USA), 1985.
- WEBER, Eugen, *Ma France, mythes, culture et politique*, Paris, Fayard, 1991.
- WEINREICH, Max, *Hitler's professors, The part of scholarship in germany's crimes against the jewish people*, Yiddish Scientific Institute (Cote CDJC 354).
- WEISZ, Georges, « L'idéologie républicaine et les sciences sociales, les durkheimiens et la chaire d'histoire d'économie sociale à la Sorbonne », *Revue française de sociologie*, n° 20, 1979, pp. 83-112.
- WELLMAN, Kathleen, « Félix Le Dantec et le néolamarckisme français », *Revue de synthèse*, n° 95-96, juillet-décembre, 1979, pp. 424-441.
- WERNER, Karl Ferdinand, *Les Origines*, Paris, Fayard, 1984, pp. 48-49.
- WIEVIORKA, Michel, *L'Espace du racisme*, Paris, Seuil, 1991.
- WILLARD, Claude, *Socialisme et communisme français*, Paris, A. Colin, 1967.

WILSON, Edward O., *Sociobiology : the new synthesis*, Cambridge, Belknap Press of Harvard University Press, 1975.

ZELDIN, Théodore, *Histoire des passions françaises*, 4 volumes, Paris, Seuil, 1978 (tomes 1 et 2), 1979.

ZMARZLIK, Hans-Günter, *Der Sozialdarwinismus in Deutschland, Ein Beitrag zur Vorgeschichte des dritten Reiches*, Habilitationsschrift, Universität Freiburg im Breisgau, 1961.